

REVUE de PRESSE

981 articles

1948 - 1958

MALCOLM de CHAZAL



Tome I

Tristan de CHAZAL

REVUE de PRESSE

du

14 février 1948

au

31 décembre 1958

MALCOLM

de CHAZAL

Tome I

Le CERNEEN – Le MAURICIEN – ADVANCE

14 Février 1948

Georges Duhamel tel que je l'ai connu

M. Malcolm de Chazal nous a communiqué le texte de la causerie qu'il a faite à la radio locale dimanche dernier, 8 février. Nous le reproduisons pour l'information de nos lecteurs.

Mes chers amis,

Cette causerie a pour titre : ***Georges Duhamel, tel que je l'ai connu...***

Ma première rencontre avec Georges Duhamel eut lieu chez mon ami Pierre de Sornay. Le contact fut immédiat et total : l'homme m'appelait le lendemain même par mon prénom, et notre fraternité spirituelle ne fit que s'accroître au cours des jours suivants.

Dans l'auto qui nous emmenait dîner, ce soir même, chez mon amie Raymonde K/Vern, je brossai pour l'homme un court cliché de ma vie spirituelle. Duhamel saisit du premier coup mon drame de solitude, m'invita à causer longuement avec lui, seul à seul, et me proposait de télégraphier conjointement en France pour avertir l'élite intellectuelle française de notre heureuse rencontre – ce que nous fîmes le lendemain. À ce dîner chez Madame K/Vern, Duhamel me dit et me répéta avec insistance qu'il plaçait mon œuvre au niveau des *Essais* de Montaigne, avec ceci en plus sur les *Essais*, que mon œuvre enclavait la poésie. Mon processus cérébral, il le connaissait à fond, ajoutait-il. Son but, ici, était uniquement de découvrir l'homme – en médecin qu'il est, en écrivain, en psychologue. Mais il craignait, me confiait-il, que mon livre, du fait même qu'il était en avance sur le siècle, ne se vendît pas, et ne nourrit, de mon vivant, que la seule curiosité et l'enthousiasme d'une étroite élite – l'œuvre ne se répandant qu'après ma mort.

Le soir même de sa conférence au *Ritz*, je rencontrai Duhamel pendant dix minutes en présence d'Edmée Le Breton, chez ses hôtes à Vacoas. Duhamel m'y donna quelques conseils et me pressa de ne me rendre en France que pour un an, au plus, afin de me tenir à l'écart des coteries littéraires, et d'illuminer de loin. Il s'empressa d'ajouter : « Vous êtes actuellement un « phénomène » en France. Les « phénomènes » pourtant passent avec la mode. Il vous faudrait donc vous créer une famille spirituelle là-bas, afin de vous assurer des assises. »

Je revis Duhamel ensuite par-dessus épaules, bras et cous tendus, au cours de réunions mondaines où la conversation est sans cesse guillotinée, et où je dus, par le fait, me cantonner à un rôle de comparse.

À la représentation théâtrale qui suivit le banquet, Duhamel vint me chercher dans la foule et m'entraîna dans sa loge. Je pus là lui parler à cœur ouvert et m'étendre sur les choses touchant mon être intime, la quintessence de mon message, et lui parler tout à la fois de mes souffrances et de mes espoirs. Court instant béni que je n'oublierai pas.

Et puis vint le jeudi 5 février – jour où j'eus enfin l'occasion de voir l'homme de plus près et plus longuement. En compagnie d'amis, nous allâmes pique-niquer dans le sud-est de l'île. Nous étions là dans l'auto qui roulait le long de la côte, le couple Duhamel, Edmée Le Breton et moi-même, quand, pour la première fois, je pus engager à fond la conversation avec le grand esprit qui nous visitait. Voici l'opinion de Duhamel sur *Sens-Plastique* et son créateur. Il est bon que mes compatriotes connaissent cette opinion – si

ce n'est pour mieux situer l'homme, du moins pour classer l'œuvre, et rendre justice autant à l'œuvre qu'à l'homme qui lui donna le jour.

Je transcris quasi *verbatim* les paroles que m'adressa l'illustre écrivain en la circonstance :
 « *Mon cher ami, vous avez créé un univers (l'univers malcolmien). Cet univers que vous avez fait jaillir de votre propre être, par la seule magie de votre force créatrice, vous ne le contrôlez plus : il vous domine, il vous enserme, vous êtes prisonnier de votre propre moi : tour à tour empoisonné et enivré par vous-même. Vous libérer de vous-même devra être désormais votre grande tâche – vous libérer pour écrire en dehors de vous. Le feriez-vous, que toutes les portes du roman vous seraient ouvertes, et vos personnages camperaient votre île mieux que je ne saurais le faire moi-même. Malcolm, vous êtes un monstre dans le sens que j'accorde aux êtres sans parallèle, aux êtres uniques – aux 'cavaliers seuls', tel que le fut Rimbaud, tels que le furent Lautréamont et quelques autres.* »

Ainsi parla Georges Duhamel.

* * *

Il m'est impossible, dans les courts instants dont je dispose, il m'est impossible de révéler tous les éclairs qui ont jailli d'un esprit si vaste, au choc d'un autre esprit qui peut recevoir la balle et la renvoyer complètement, qui sait prendre l'écho et le restituer dans toute son ampleur. Comme je l'écrivais à mes amis à Paris, Duhamel est l'esprit le plus pénétrant que j'aie connu, c'est un psychologue immense, qui a porté le roman aux limites de l'être, là où la chair et l'esprit se fondent en un. Rarement dans la vie d'aucun homme, autant d'intelligence du cœur se sera alliée à tant d'esprit – jamais la pâte du verbe n'aura été si sensible à la fois et si intellectuelle. Chez Duhamel, *l'homme vaut l'œuvre* – état rarement atteint dans le monde des lettres. L'humanisme de l'écrivain est tout imprégné d'humanité. Le cœur en lui n'a pas été pollué par la raison – comme c'est le cas pour tant d'autres.

Duhamel est désormais mon ami, parce qu'il a compris mon être intime. Il est venu me dire que ma lutte n'a pas été stérile dans les cœurs, et que si je souffre de solitude morale dans mon pays, des esprits immenses me comprennent déjà et communient avec moi à travers l'océan – et, tel dans l'Évangile, rien n'est perdu du bon grain qui a été semé dans les terres dignes de la semence. L'arrivée de Duhamel à Maurice est un exemple – exemple d'un homme qui a su combattre pour des fins immenses et dont le visage tout illuminé de spiritualité clame mieux que tout argument que le but est atteint.

Je n'ai pas connu Duhamel : je l'ai pressenti. Nous nous sommes vus l'un dans l'autre – au-delà de l'être – deux miroirs réfléchissant notre double image. Je ne désire pas plus, et son souvenir me restera, par cela seul, impérissable. Telle phrase fulgurante et géniale qu'il prononça au cours d'un déjeuner, et qu'il m'avoua en deux fois n'avoir été suscitée que par ma seule présence, me fournit la preuve la plus palpable que nous étions *faits* pour nous comprendre.

Ne sont nos vrais amis que ceux qui nous révèlent à nous-mêmes. Et quoi de plus chère que cette amitié de l'esprit où le cœur participe à plein, et qui adoucit les angles et éclaire les reliefs ? Contact total, bref et fulgurant, Duhamel est désormais en moi. Il peut partir, son esprit ne me quittera plus.

En s'éloignant, Duhamel me dédiait ainsi un de ses livres :

*Pour Malcolm,
 Le fou de solitude,
 L'homme aux mille sens...*

Merci, ami : tel je suis.

Le MAURICIEN – *Le CERNEEN*

14 Août 1949

Raoul Guillet – l’homme et l’artiste

Parmi les visiteurs qui nous sont venus de France, nul ne m’a été aussi droit au cœur que Raoul Guillet, et ne m’a semblé autant incarner l’homme de demain.

Je pris contact avec lui sur la scène, dans *Jean de la Lune*. L’impression que j’eus du premier coup, fut que l’homme ne jouait pas. Sa désincarnation à l’effet était telle, qu’il y avait place pour un infini entre ses deux moi – et où toute la salle aurait pu se mettre et encore plus. Enfin voici un véritable artiste, me suis-je dit : il est *médium*, et en tant que tel, l’élasticité de son jeu est infinie, et on peut broder à l’intérieur tant qu’on voudra. Le spectateur peut ici respirer, vivre tous les entr’actes de la terre en plein jeu de scène, et s’asseoir pour penser et se parler à soi-même en voyant l’artiste jouer, être à l’aise enfin, être libre, lire tranquillement au sein du brasier ardent des mots – autrement dit, le spectateur peut, par ce geste de scène, y mettre du sien en abondance : la collaboration est totale entre l’artiste et l’auditeur. Voici enfin du vrai théâtre, où la souplesse du jeu atteint à un point tel d’élasticité, que le spectateur se voit en pleine scène jouant par lui-même le rôle et d’autres rôles encore de son esprit pensant. Le spectateur ainsi s’amuse, parce qu’il n’est plus un vulgaire comparse à un geste de scène qui est au-delà de son être – le spectateur a une part à la fête et toute la salle est fusion, et tout le monde participe à *un jeu unique* qui se passe là-bas. Ma conception de l’art avait enfin trouvé un prototype. Tel est l’artiste véritable, à mon sens : quelqu’un qui nous entraîne vers un divin plateau, et qui nous guide par la main et nous aide à jouer notre propre rôle, à participer à quelque chose qui surplombe la vie courante. Plus de distinction ici entre l’artiste et les spectateurs. Tout est un : la salle est un tout.

À ce titre, Guillet est un homme d’avenir, s’il n’a pas déjà atteint cet avenir dès aujourd’hui. Voyons l’homme pour savoir si le fondement est bon.

Le masque est volontaire, tel que je comprends la volonté : geste intérieur de concentration qui luit des tréfonds de la face. Le front est haut et serein : c’est le vent, et le menton est la voilure. Que la barquette, et voilà « quelqu’un » pour demain. L’œil est méditant, participant à la fois de la terre et des nues : le rêve et la réalité soudés. Et la bouche a un geste de proue ; et le nez, aigu, tient ferme dans la face tel un mât : détermination, ténacité, flair et audace. Voici un masque authentique et en ceci je me trompe rarement. L’homme est « quelqu’un, » définitivement.

Je l’écoute parler : paroles dures entre les dents, faisant sonner les consonnes, comme des castagnettes.

Le timbre âcre et salin enveloppe de douceur persuasive. Et la face pâlit à mesure qu’elle parle : tempérament de froideur passionnée, contrôle de soi. Guillet me paraît ambitieux à tous crins : il a des idées, il pense, il voit un peu comme moi quant au but. Ses moyens sont autres, cachés : il en parle peu. Il attend, il s’attend. La croisée des chemins, je le souhaite, viendra bientôt pour lui.

Hier encore, à la Rivière-Noire, devant le ciel mordoré et les pics neigeux de bleu, nous parlions des gestes derniers de poésie, de l’art et de la mystique sacrée. L’accord se fit en nous total quant aux grands buts. Mais il est plus démocratique que moi, plus humainement aimant. Je ne vois que l’élite : il se

penche sur la masse : il croit à la bonté des peuples, il voit le reste du monde comme lui. C'est l'idéaliste qui n'a pas encore assez souffert : il changera. Tous ont changé. Mais il est jeune : il espère.

« Vous devriez essayer d'atteindre les masses », me disait-il.

« Le peuple est sourd de toujours, lui répondis-je. Voyez la glossolalie que tous les grands penseurs ont pratiquée. Tout est hermétique, passé un certain degré. Il y a un fossé entre l'élite et le peuple, que rien jamais ne comblera. Là où le Christ a échoué, comment pourrais-je réussir ? » Mais il insiste, il parle, lui qui sait se faire comprendre de tous – qui croit se faire comprendre... Lorsque Guillet joua *Jean de la Lune* au *Plaza*, je regardai dans la salle dans la demi-pénombre. Que n'ai-je vu là, d'inanité absolue ! Les visages semblaient plus bêtes qu'avant que Guillet eût parlé : nulle place ici pour la lueur qui éclaire, les faces ternes détonnaient dans la salle d'étonnement béat, les visages pleuraient littéralement d'assommement par quelque chose qui les dépassait, le coup de marteau du spirituel était partout. Alors, cher ami, votre vision messianique, où en est-elle ? Ne se ramène-t-elle pas à l'illusion ?

Le jeu de scène de Guillet a ceci de particulier qu'il s'intègre aux décors et ne les abolit pas dans l'œil du spectateur quand il joue, mais les décors passent par ses gestes, suintent de ses mouvements, se pétrissent à sa personne.

Les décors sont là, sans être là, comme un arrière-fond de forêt plombant les gestes vivants des animaux dans la prairie – les situant. La vie est intégration sans abolition : tel est le jeu de Guillet. Il laisse tout à sa place, mais brode sa personnalité dans tout, et l'on suit ses paroles dans tous ses gestes, et le regard n'est pas cadencé à son propre visage qui parle. Toujours, je le répète, liberté ici : liberté pour l'homme de se mouvoir en lui, de le suivre, de vivre dans l'être qui l'entraîne. Tel est le tableau parfait qui est une chambre à l'infini pour tous nos gestes du regard et de la pensée : un autre nous qui nous permet de vivre de nous-mêmes en nous-mêmes et dans le corps d'un étranger, – autrement dit, la parfaite participation, la communion.

Guillet n'a pas été compris à Maurice, – du moins tel que je l'eusse voulu. Cela blessera la conception messianique de mon ami, et choquera les Mauriciens. Tant pis. Ce jeu est trop distant, trop simple, trop altruiste. Il ne se jette pas dans la salle pour prendre de force l'attention tel un bateleur au coin de la rue. Ce geste joue pour lui-même, joue en lui-même : il nous oublie, pour nous laisser vivre. Et l'homme, inhabitué à cette liberté, l'homme courant, – tel que Nietzsche le voit, et qui veut la schlague et la contrainte – l'homme sent qu'on l'oublie : il a tellement été habitué qu'on l'amuse de force, lui qui ne vient au théâtre que *pour ne pas penser* ! Et dans ce jeu, Guillet est de trop : à sa place, on voudrait du cinéma vivant, des corps qui tournent comme un moulin à prières, du plaisir. L'homme courant va au théâtre pour s'abrutir et ne pas penser. Guillet dans ce cas est un gêneur : il *fait* penser, de gré ou de force. C'est un philosophe en scène, un psychologue, un psychiatre. Son « livre » est trop dense, on le rejette. La légèreté du siècle rejettera de plus en plus tous les Guillet de la terre.

L'artiste et l'homme qu'est Guillet est de ma bande. C'est un rééducateur spirituel, un apôtre de lui-même : un être qui veut se donner pour quelque chose d'autre qui n'est pas lui, qui est plus que lui-même : l'universel.

En cet être donc, je retrouve un idéaliste, tel que je le comprends : ceux-là mêmes qui de Platon à la lointaine Perse sillonnent les marches du passé, mettant des pierres blanches à la pensée en jalons hagards : pierres blanches qui n'ont pas de sens pour l'actuel. Mais qui sait si le regard qui s'y pose n'est pas changé tant soit peu par cette illumination et si l'on n'influence pas inconsciemment ?

Œuvrons, ami, toujours dans l'Incommencé. Là est le but. L'avenir qui point se chargera des moissons futures.

Le CERNEEN – Le MAURICIEN

28 Septembre 1949

Robert Soëtens et Suzanne Roche (I)

La lumière est le Premier Musicien.

Leur physique ?

Robert Soëtens : Baudelaire en personne.

Suzanne Roche : la femme dans sa fragilité et dans sa force.

Seule une harmonie des esprits peut amener à un si merveilleux unisson. Je ne m'explique que par le diapason intérieur, la gerbe de sons qui jaillit ce matin à l'Hôtel de Ville de Curepipe, quand Robert Soëtens et Suzanne Roche communiquèrent dans une même musique pour nous.

La magie a commencé par la sonate de Jean-Marie Leclair (1697-1764), *Le Tombeau*. Tout de suite, j'ai senti chez Soëtens « l'écho dans l'écho » – cette chose surnaturelle qui est à mon sens l'essence du virtuose.

La qualité maîtresse de Soëtens est la puissance. Ensuite je dirai : la perfection dans les contours. Et ensuite encore : ce rebondissement constant : l'élan qui déplace l'élan. L'homme passe à tout instant à l'intérieur de lui-même, et le visage sans cesse est ravagé. Je note chez Soëtens aussi cette capacité de prolongement sans perdre la densité du timbre. Soëtens excelle à un jeu d'éloignement dans les sons en nuances refoulées – évasement sans éparpillement, la parfaite élasticité dans la gerbe d'unité. Il fait jaillir le silence comme un fantôme de la dernière note qu'il donne.

Chez Soëtens, le passage du grave à l'aigu est en éclair. Pas de vides nulle part. Ce virtuose bâtit un mur de silence autour de lui (c'est son geste fluïdique), et qui véhiculera les sons en nous en gerbe qui ne s'éclabousse pas. *Son jeu est unitaire.*

La pianiste est à la hauteur même du grand virtuose. Ici c'est l'effacement, et c'est la totale présence tout en même temps. Suzanne Roche a le don d'assourdir les notes en les éclatant. Dans l'envolée surnaturelle de César Franck, au sein des dissonances les plus inouïes, ses bras comme des lianes embrassaient l'harmonie. Et plus tard elle nous fera voir une virtuosité incomparable dans la *Danse des Négrillons* de Marcel Delannoy – laquelle, il me semble, eût pu aussi bien s'intituler la « danse du papillon et de la fleur ». Dans les *Minstrels*, de Claude Debussy, au sein du pointillisme inconcevable du commencement et de la fin, les doigts de l'artiste circulaient telles des lucioles, tels des feux follets, et je dirai même, si je ne craignais de choquer, telles des sauterelles de sons. Suzanne Roche cherche dans les cavités des sons leur harmonie secrète. Son jeu est par le fait profond.

Après la virtuosité de Jean-Marie Leclair qui ne touche que la note intellectuelle en nous, vint la puissante évocation de César Franck (*Sonate 1886*). Ici c'est l'harmonie au gosier serré, l'émotion retenue, la strangulation des nuances qui nous saisit l'âme. César Franck, c'est le jaune musical, le plus dense de la

lumière, si entouré cependant d'aura et de rayonnement. La pianiste ici, en traduisant cette musique géante, fit courir les nuances en éclatements intérieurs – véritable jeu de moire qui, à certains moments, donna un étincellement au violon.

Puis ce fut *En Bateau* du divin Debussy, où la pianiste au jeu liquide fut autant gouttelettes d'eau qui s'écrasent que courants sous-marins au sein des sons assourdis du violon, ou mieux encore vases lumineux qui s'entrechoquent.

Nos virtuoses exécutèrent ensuite ce véritable miracle musical qu'est le *Clair de lune* : arpèges opiacés, sons alourdis de tous les rêves de la vie, tels des lilas en fleurs ou la voix de l'iris – vertige-horizon de la nuit et du jour, entre-deux eaux de la spiritualité et qui est l'essence même de Debussy.

Et enfin Soëtens nous révéla la magie suprême : Ravel l'ensorcelleur, Ravel le magicien – grandeur et charme tout à la fois – magnétisme et hypnotisme du geste, sorcellerie musicale incomparable.

Habanera – avec le bruit de cornemuse dans le chant du cor – préluda à cet enchantement. Sous l'archet magique de Soëtens, fut suscitée sous nos yeux – serais-je seul à l'avoir vue ? – une danse de serpents en couleurs qui bientôt devinrent pistils de fleurs de sons, qui, débordant et s'élargissant, se tendirent tels des lassos jetés dans l'infini du silence, pour capter l'essence des choses. Debussy est à Ravel ce que Baudelaire est à moi-même. Debussy chante les formes. Ravel est métaphysicien et révèle leur essence. Ravel est plus haut.

Dans *Tzigane-Rhapsodie*, Ravel porte encore plus loin la fascination. C'est ici une lutte de charme et d'ensorcellement entre le violon et le clavier. Le violon vibre d'abord, seul, devant les touches qui écoutent. Et l'entrée du piano se fera tels des sylphes ailés, qui chercheront à leur tour à désensorceler la magie de l'archet par leur propre ensorcellement.

Le violon bientôt perdra pied, puis reviendra. Et c'est cette alternance qui fera toute la magie de cette musique. Chaque instrument monte en pointe sur ses orteils en vue d'une plus grande fascination. Et l'harmonie enfin se creusera et couvrira le tout, au-dessus des deux corps vaincus. Il y a là toute une philosophie, toute une métaphysique du pouvoir de l'esprit, une exposition de tout le secret du charme et de l'ensorcellement de l'amour. Se dégage de ce dialogue la quintessence d'être. Devant cette musique surnaturelle, l'homme reste confondu, et balbutie le mot : génie.

Le MAURICIEN

8 Octobre 1949

Robert Soëtens et Suzanne Roche (II)

Jeudi 6

L'âme de la musique est dans l'âme.

Son corps est dans l'esprit.

Il est minuit.

Je reviens en état d'absence, je reviens à l'état d'innocence, je reviens à l'état de simplicité – du *Plaza*. Le récital Beethoven m'a mis au plus nu de moi-même. Et je me tâte le pouls spirituellement et je me dis : « Combien seront comme moi, ce soir, et qui se demanderont : Quel est le temple de la terre qui nous puisse donner une telle élévation ? »

Beethoven touche au plafond religieux dans l'être. Telle est sa supériorité sur tous les compositeurs de la terre. Et il l'atteint par la voie du cœur, uniquement. Il l'a dit lui-même : « Je ne connais qu'une seule supériorité, c'est le cœur ».

Et Soëtens, pour nous donner ce spasme religieux de communion, s'est arraché de lui-même. Je l'ai vu ce soir littéralement torturé de création et d'Impossible Atteinte. L'homme n'a pas joué : par le forceps de l'archet, il a extrait son âme et l'a donnée en pâture à la salle. Ses cris se sont mêlés aux cris du Musicien Souffrant. Et qui n'a pas entendu ces deux gestes, n'a rien perçu. La *Sonate du Kreutzer* se joue sur nos propres entrailles, sur les boyaux mêmes en lumière de notre très-chair. Et l'homme doit être profondément humain qui ose l'interpréter. La note humaine chez Soëtens n'a pas manqué. Cette grandeur du cœur, je l'ai sentie en lui.

Beethoven. L'homme reste stupéfié qu'un écart aussi grand ait pu exister en un même être, tel qu'il se vérifie entre le *Printemps* qui commence l'audition et la démentielle *Sonate à Kreutzer*. Cette pince de pensée est inconcevable. Le cœur est saisi d'effroi devant un si grand fossé. Un être peut-il sortir de si loin pour atteindre aussi haut ? Quels cataclysmes intérieurs amenèrent un si grand soubresaut en hauteur ? Il y a ici un vide qui nous happe.

Dans la *Sonate à Kreutzer*, on sent le jet de la mort qui fait jaillir un suprême geste de joie. La *Sonate à Kreutzer* est résurrection. Du cadavre de souffrir, voici la suprême joie ! Le cri de victoire monte. Et nous élève au-dessus des coussins des sièges. Nous voilà enfin en Paradis. Mais quand la joie a passé, on est ébloui de tant de douleur. Gethsémani... La fleur divine, maintenant, embaume l'éternité. Nulle plus que

cette sonate-toute-douleur ne m'a entraîné aussi loin hors du temps. Beethoven est très saint. Qui le nie, nie tout.

Quand je compare Ravel à Beethoven, je me dis : Soleil, tu as deux aspects : Beethoven est ta chaleur, et Ravel est ta lumière. Quand j'écoute Beethoven, je suis parmi les anges ; quand j'écoute Ravel, je suis dans l'autre divin des démons ensorceleurs. Démons ? Tout est « démons » pour nous, passé certaines étapes. Dans Ravel, on se sent dépassé ; dans Beethoven, je me retrouve. Comment concilier absence et présence ?

Le jour qu'un homme paraîtra sur cette terre, et qui sera Beethoven et Ravel à la fois, ce jour-là Orphée sera parmi nous. Car la puissance d'aimer et l'esprit magique font toute la perfection de vivre.

Et ces extrêmes, Soëtens nous les a traduits, deux fois, à quelques jours près. Il a touché aux deux pôles de la musique pour nous : le nord et le sud, si vous voulez. S'il y avait Wagner et Bach, on aurait atteint aux quatre points cardinaux de la musique universelle, dont Bach est l'Orient absolu, le geste solaire sur terre, brandissant le flambeau d'Orphée – ce flambeau qui passe à tous les pôles tour à tour, et qui « s'éternise » à l'Orient.

Grâce à l'éclairage de la scène du *Plaza*, grâce à la robe « musicale » de Suzanne Roche (pointillisme sur fond blanc qui égalise la vue sur les gestes de jouer, et dont les courbes parfaites furent telle une corolle renversée autour de la fleur-tige de l'harmonie), grâce à l'atmosphère du soir, heure où la fleur des soirs fleurit mieux (nos soirs si magnétiques !) grâce à ces « rencontres », une rencontre fluide s'opéra, et une « somme » fut ainsi obtenue. Moi qui étais à la cinquième rangée des fauteuils d'orchestre, j'ai senti nettement que lorsqu'une claveciniste de cette valeur joue, tout son corps doit faire corps avec le corps de l'harmonie, et l'on doit pouvoir aussi bien lire son jeu par les jeux de son corps que par les notes qui fusent en lumière. Qui ne dégage pas une sensation de paix et d'onguent de l'âme du corps en jouant n'est ni pianiste divin, ni pianiste véritable, quelque extraordinaire la virtuosité. La musique est une *synthèse* corps-et-esprit, corps-en-esprit, esprit-dans-le corps. Et le corps doit guider l'âme de la musique et la musique doit fluidifier le corps, en passant à travers lui. En l'absence de l'un deux, rien n'est. Tel l'arbre souple que la brise balance, tel fut ce soir le jeu de Suzanne Roche : corps vibrant soufflant l'harmonie en nous. Beethoven était incarné en ces deux êtres, le virtuose et la pianiste, partenaires spirituels du plus beau jeu d'unité qu'il m'ait été donné d'écouter.

Je notai chez Soëtens cette reprenée extraordinaire de l'archet – fulgurante caresse en bolide – qui m'avait échappé lors des derniers récitals. Le virtuose doit être un spasmodique de la pensée, un épileptique divin, marié à la plus absolue continuité. Son réflexe doit être de l'ordre des millions par rapport au nôtre. Il doit pouvoir saisir l'aile du papillon en plein vol, monter dans l'air pour atteindre l'aigle, agripper le vent : bondir est son rôle. Il doit avoir un peu le geste de la lumière.

Dans les notes filées, dans l'imperceptible, Soëtens m'émut presque autant que dans les foudres tombant de l'archet – nuages grondants sur les trois cordes. Le rayon du matin se compare chez lui aux éclatants midis de son archet. Ces extrêmes chez Soëtens se valent en beauté. Aux deux pôles de lui-même, ce virtuose connaît les deux caresses essentielles : celle qui comble, et celle qui assoiffe. Aux deux bouts de nous-même, il nous mène aux deux buts de vivre : suprême présence et vide d'aimer qui, comme la systole et la diastole, font un même cœur.

La richesse du timbre de Soëtens a dépassé cette fois toutes les premières démonstrations. Or, Beethoven permet cette excavation. Il nous déterre en nous-même. Je le répète : il est résurrection. Et la *Sonate à Kreutzer* est un jaillissement vers une impossible lumière, et qui permet à l'interprète tous les espaces possibles pour se donner. Et Soëtens ne s'en est pas fait faute. Je me suis demandé, palpant cette somme fluide, ce qu'une pareille séance doit coûter à ce donneur de sang du spirituel. Qui n'a pas vu pâlir cet homme en jouant n'a rien écouté.

Partis de la prairie du *Printemps*, lorsque nous touchâmes aux hautes altitudes de la *Sonate*, comme il nous fut difficile de revenir à la vie ! Et quand la vie est Debussy ! Pour qui a connu le suprême amour, comme tout semble fade après ! Le *Clair de Lune*, après le soleil du septième ciel, semble gracieux, mais combien triste d'impuissance – été doux après les hivers éternels, glacés de passion, lumières

stratosphériques, et où tout est soleil ! Car dans les demi-teintes, Beethoven est toujours lumière. Les ombres chez lui ne sont encore que des soleils incandescents, coloriés en arcs-en-ciel. Tout est soleil chez cet homme. Le cœur est ainsi toujours : il éclaire éternellement.

Quand la *Sonate du Cœur* commença, et que le violon vibra, et que la magie s'implanta en nous, et que l'esprit subjugué n'osa plus penser, au sein des sentiments dévorants, je me suis dit, voyant l'archet qui me menait on ne sait où, main dans la main avec les doigts lumineux de la pianiste, je me suis dit : Les Grecs avaient développé la danse en suprême vase de religion. Eussent-ils connu les Orphées allemands, qu'ils auraient rectifié leur vision, et auraient fait de leur expression religieuse une danse insufflée – gestes de mime, danse cadavérique, avec l'harmonie au fond comme seuls bras à la distension de l'éther du moi. Car la musique est la danse intérieure. Et cette chorégraphie de l'âme est remplaçante vitale du besoin religieux, pour tous, de danser ses joies, et dont les temples chrétiens nous ont, hélas ! cruellement démunis.

Le MAURICIEN

11 Novembre 1949

Racisme ou Progrès ?

Beaucoup semblent ignorer, ici, qu'il y a une race indo-européenne. Et que les plus proches parents des Blancs sont les Indiens – cousins immédiats, en fait, et beaucoup plus proches parents encore que sont les Bulgares à peau blanche et que les races mêlées de l'Est de l'Europe sous leur épiderme immaculé.

Qui nous dira combien de Mauriciens descendent des Juifs ? Les Juifs ne sont pas des Blancs, mais des sémites. Leur sang est aussi éloigné du sang « blanc », que le sang « noir » l'est du sang « jaune ». Le sang juif est mêlé un peu partout au sang des Européens. Là-bas, nul ne s'offusque de cette chose, n'y voit un opprobre. Les Blancs très purs sont en Lituanie et en Prusse Orientale uniquement – Hitler n'avait pas tort ! – et dans les massifs du Pamir, – l'Inde Blanche aux yeux bleus.

Bernard Shaw, à qui on demanda de signer le Livre d'Or de l'Exposition Universelle de Chicago, écrivit ceci, en marge de son nom : *The only pure race in Europe is the fox terrier.*

Qu'est le basque ? Nul ne le sait.

Qu'est le Peau Rouge ? D'aucuns ont parlé d'Indiens émigrés. D'où le terme : *Red Indians.*

Croisement de races, tu es partout – apporté par les invasions, par les guerres et le commerce. L'avion, le navire à réaction bientôt mettront la Planète bout à bout. Dans mille ans, le racisme, le préjugé de couleur sera décoloré dans les esprits. Et l'on regardera vers le passé, émerveillé de tant de stupidité. La France méridionale est mâtinée de Maures, l'Espagne blanche est un mythe. Dans les veines de l'Italien, il y a tout le Moyen-Orient. On voit le sang chinois jusque dans les pommettes saillantes d'un Clemenceau. Cela n'a pas empêché le Tigre d'être un grand Français. Seule l'essence d'esprit compte. On n'est pas Français par la peau. Pendant la trahison et l'occupation, on vit que la vraie France était, bien souvent, hors de France.

L'internationalisme de demain sera soit le communisme new-yorkais (communisme par le haut), soit le communisme moscovite (communisme par le bas). Le nationalisme d'argent est inscrit dans ces deux idéologies. Les préjugés déborderont encore plus, demain, avec l'imposition du plus grand de tous les préjugés : le préjugé de l'argent. L'intensification de cette contre-valeur déchaînera encore plus les préconceptions actuelles.

Les peuples vainqueurs ont des préjugés contre les peuples vaincus. Quand le vaincu asservit à son tour le vainqueur, le préjugé change de camp, et c'est au tour de l'asservi d'hier d'avoir des préjugés contre l'ex-vainqueur.

La Force, l'Argent – une seule et même chose – est génératrice, au premier chef, des préjugés. Le préjugé de race dans l'Inde débuta par un préjugé de métiers (quand parut l'auto, on discuta dans quelle caste il fallait mettre les chauffeurs d'auto) – imposition de préjugés afin d'asservir *spirituellement* les moins bien servis de la vie. Graduellement, le préjugé de métiers s'infiltra dans le domaine spirituel. Le *tabou* fut économique à l'origine. Gandhi a commencé à libérer l'Inde de cette fange.

Le préjugé de couleur est partout dans les Tropiques, sous le pavillon anglais et d'autres pavillons. L'Europe l'ignore. L'Anglais, ici, méprise le noir. L'Anglais européen, pourtant, est plus libéral sur ce

thème. Apparemment, il y a ici détérioration du jugement spirituel de l'Anglais aussitôt qu'il touche aux Tropiques. La *big superiority* des Anglais importés est l'effet d'un ragoût bien dosé de complexe de supériorité et de complexe d'infériorité – signe que l'Anglais qui quitte l'Angleterre perd peu à peu sa vertu cardinale : la tolérance. Pour connaître le véritable Anglais, il faut gagner les bords de la Tamise. Que de tristes sires n'ai-je point rencontré ici-même, êtres abâtardis et piteux, sclérosés par leurs préconceptions, et que le sceptre tropical avait mis en délire !

Les Français, par contre, intolérants chez eux, doctrinaires et raisonneurs à tous crins, semblent, tout en se détériorant de mœurs, passé le zéro de latitude, s'élargir d'esprit en gagnant les terres chaudes. Plus « ouvert » qu'un Docteur Chaptus, il n'y en a pas. C'est l'opinion d'André Breton que la civilisation spirituelle gagnera un jour les Tropiques, à cause même des possibilités de penser plus librement qu'offrent les terres vierges.

Mais il faudra d'abord en balayer la pourriture des préjugés – qui, chez nous, empoisonnent toute intelligence.

Rivet, à qui je m'ouvrais récemment sur ce thème, et que j'entretenais du dernier préjugé, *le préjugé de l'auto* (on ne juge un homme « supérieur », chez nous, que s'il a une auto) rit largement de ce qu'il prit d'abord pour une boutade.

En nulle communauté, le préjugé de couleur n'est plus fort que chez les gens de couleur. Ôtez tous les Blancs de ce pays, par émigration, ou en les chassant, et le préjugé de couleur demeurera quand même, *et plus fort qu'avant*. C'est donc une lèpre morale *chez tous* – produit du complexe de supériorité qui a tout envahi.

Celui que ravage le complexe de supériorité n'est pas égal à lui-même. Combien, chez nous, d'Hitler de cette sorte ! Racisme, tu es notre plus grand mal. Qui t'extirpera aura sauvé ce pays. Personnellement, je me place au-dessus de cette lèpre. J'ai beaucoup plus d'amis parmi les Indiens et les hommes de couleur que parmi les Blancs. Je n'incrimine personne pour tout ceci. Mais tels sont les faits. Là où les gens sont comme moi, je me rapproche d'eux. Leur peau ? Leur odeur ? Leurs goûts ? Leur langage ? Je laisse ces préjugés aux autres. La supériorité spirituelle seule m'intéresse, et elle n'a pas de frontières. Si on en met, c'est qu'on est soi-même inférieur. Et l'être inférieur ne peut avoir aucun recours contre la peau d'un autre, ni d'aide contre son nom, ni d'appel aux ancêtres, pour le sauver de cette infériorité. L'infériorité colle à la peau, lui donne son odeur, sa couleur véritable. Elle est comme le sang de Macbeth, que les tornades des eaux rugissantes ne peuvent effacer. Il n'est qu'une supériorité : et elle vient de l'homme lui-même, intrinsèquement. Gandhi ne doit sa gloire qu'à lui-même. Il est, peut-être, le plus grand chrétien qui ait jamais vécu. Et si l'on reprochait à Gandhi sa peau, on sombrerait dans le délire du ridicule. Maurice a le préjugé de grandeur, à cause de la peau. C'est le clou !

Et comment Gandhi ne serait-il pas proche de la civilisation européenne, puisque Platon, qui a moulé la pensée occidentale, était tenant spirituel de la lointaine Asie ? Saint-Augustin était imbu jusqu'à saturation des idées de Platon. Les Templiers étaient un heureux mélange de l'Est et de l'Ouest. Les Albigeois étaient de suprêmes chrétiens de l'Orient originel. La civilisation gréco-romaine fut, par ses penseurs, d'influence orientale. La Machine n'effacera pas cela. L'Europe est ce que l'Asie l'a faite. Nul mieux que notre pays ne sera mieux placé, bientôt, pour confirmer ce dire. Dans ce geste de carrefour, je serai bientôt considéré plus oriental, par mes livres, que les plus purs orientaux. L'Apparence est qu'il y a l'Orient *et* qu'il y a l'Occident. La réalité est autre. L'Occident n'est que l'Orient prolongé par les cerveaux de Platon, de Pythagore et de tant d'autres suprêmes asiatico-européens. Il n'y a pas de bras de mer à traverser pour réunir ces deux idéologies. L'Europe est en Orient, spirituellement, pour ce qui est de ses hauts sommets. Bergson s'y est senti vers la fin de sa vie, Nietzsche y a vécu, Schopenhauer aussi, et tant d'autres. Spirituellement, l'Europe est une presqu'île de la péninsule indienne. La pensée du Globe est unitaire, pour ce qu'il s'agit des grands gestes de la vie.

Le MAURICIEN

26 mai 1950

Raymonde Kervern

RAYMONDE KERVERN ! Ce nom éveille bien des souvenirs en moi. Voici une femme que certains ont gratifiée d'une imagination d'homme, que d'autres ont assimilée à la plus femme des poétesses, à Anna de Noailles, et en qui beaucoup voient, ici-même, une personnification du génie féminin – et que peu connaissent en fait. Nulle personnalité plus mordante en ce pays que cette frêle femme, nulle aussi de plus fugitive. Ses yeux bleus sont comme la mer : l'inaccessible.

C'est audacieux pour tout homme de chercher à approfondir l'âme féminine individuelle, et c'est vain. Toute psychologie ici a été une faillite. Ève éternelle sera l'avant-dernière connaissance de l'homme – passé cette borne, on touche au divin. Sur cet horizon dernier sont toutes les femmes supérieures. Qu'y a-t-il de plus définitif, de plus absolu que Jeanne d'Arc et Thérèse d'Avila ? Absolu si total en chaque cas, qu'on n'a rien à dire sur ces vastes sujets d'humanité ! Décrire leur vie suffit ; seuls les faits sont valables.

Raymonde Kervern à ce titre irradie. Cette femme a un magnétisme, une vitalité dépassant de très loin toutes les femmes fluidiques de ce pays. Cet or est refulgent. Mais je parle ici de la personnalité dynamique seule et projetante, et non pas de l'esprit pur. Nous sommes ici dans le champ fluidique féminin, qui est indescriptible, cet « au-delà de l'esprit analysable ». Donc, sur le plan vital, j'accorde tout à notre poétesse. Sur le plan de l'esprit, par contre, je fais de vastes réserves, je ne m'incline pas en geste adorateur, comme le font tous ici. Car mon magnétisme n'accepte pas le sien. Nous ne sommes pas du même bord de l'esprit, quoique nous soyons tous deux poètes.

Je reproche à Raymonde Kervern poétesse, non la superficialité, mais l'apprêté, le non-naturel, le surfait, et, pour dire le mot crûment, le tape-à-l'œil. La poétesse n'est pas la femme : la femme vaut mieux.

Le verbe raymondien est percutant, nerveux, flagellant. Raymonde Kervern eut-elle l'essence surnaturelle du dieu de Charleville que le jet de son verbe pourrait rappeler le fouet rimbaldien : cette parole sonore qui claque. Le verbe est nerveux et vitupérant chez notre poétesse, mais la pensée à l'intérieur est solidifiée, trop didactique et pas assez poétique. Nulle métaphysique chez Raymonde Kervern ; le symbole lui-même est clos et non universel ; la richesse est purement verbale et non de pensée. On n'y verrait en France qu'un Claudel-femme. La prose raymondienne est cent fois plus belle d'essence : ici, nous avons affaire à un grand écrivain de race et de puissance, d'accent et de ton.

Quand je lis les vers de Raymonde Kervern, je me vois passer par une forêt de cristaux où très peu de lumière filtre. La pâte est totale, mais l'étincellement est rare. Peu d'éclairs, beaucoup de transparence : une eau superbe où peu de lumière luit. L'arc-en-ciel que j'attends n'y est pas. Le chatoyement des couleurs est à la surface du verbe.

Mais dans cette prose-poésie, il y a, cependant, une qualité maîtresse : le balancement. Cette prose est ondée ; elle est danse. Danse des syllabes qui fait d'*Apsara la danseuse* un chef d'œuvre de mouvement. Le rythme nous entraîne, l'esprit danse. Cette prose ondée est toute la femme ; et sur ce point je m'incline. Raymonde Kervern a pu infuser à sa poésie le balancement de son âme. Cette magie est tout son art. La

postérité retiendra, avant tout, ce rythme assourdissant, hiératique, ensorceleur, dont *Apsara* est l'incarnation type.

Mais... il y a un côté de l'âme de Raymonde Kervern que peu de gens connaissent : son mysticisme total, que la volupté de ses vers exprime de manière si transie et peureuse. L'être mystique en elle se révèle à de rares intervalles pour ceux qui la voient de près : la poétesse ici se dépasse et tombe dans le domaine qui, plus que tout autre, révèle la vraie femme : l'amour universel de la vie, cette mystique vitale que les femmes ne peuvent que vivre et que seul l'homme exprime totalement – *mystique vitale* qui est à la source même des grandes inspirations mâles, et qui venant de la femme, les inonde de vie. L'homme ici *traduit*. La femme donne l'inspiration.

Personnellement, j'ai pu sans aide féminine trouver ma vraie voie. Mais je reconnais que beaucoup ont dû se pencher sur la coupe du cœur féminin, pour y puiser l'ambrosie de vérité. Pour certains la femme souvent remplace Dieu. J'ai pu, par exception, m'en passer – coupant le geste intermédiaire pour atteindre l'essence.

Raymonde Kervern a été une confidente de mes années difficiles. Sur le plan de la vie, elle m'a suprêmement compris. Sur le plan de l'esprit aussi, en bonne part, quoiqu'elle ne soit pas de mon bord. Quant à ma conception religieuse de la vie, le sens absolu que je donne à l'existence, nous sommes ici dans un fatal biais d'opposition. Je reproche à Raymonde Kervern de sacrifier trop au dieu de l'actuel. Sa conception de grandeur souvent me choque. L'importance qu'elle donne à l'« âge présent » m'étonne. Elle est trop insulaire, à mon sens. Eût-elle pu se dépouiller de son ambiance, qu'elle eût été infiniment plus loin.

Mais peut-être se fait-il jour ici une idiosyncrasie du cœur qui me dépasse moi-même, homme dépouillé de mon siècle. Le cœur chez la femme est insondable. Et ce cœur fait toute sa force comme toute sa faiblesse. Il faut vivre du centre à la circonférence d'un être pour le connaître. Et toute femme se cache d'instinct. La juger est toujours un peu téméraire.

Il n'est de poétesse séparée de la femme. La femme reste femme toujours dans ses écrits. L'homme seul sait objectiver, écrire comme de l'angle de Dieu.

Les poétesse ne durent que si leur vie a été grande, et si leur œuvre est vie. En Raymonde Kervern, c'est la femme qui m'empêche de voir l'œuvre. Je préfère tellement plus la femme à l'œuvre, que je suis prêt à rejeter l'œuvre et à accepter la femme seule comme un poème. À mon sens, nul plus grand éloge ne peut être fait à une poétesse. Et je suis certain qu'Anna de Noailles dut son grand empire parisien à sa personnalité de femme beaucoup plus qu'à son œuvre.

Le plus grand des poètes français est Jeanne d'Arc. Or, elle n'a pas écrit. Elle a inspiré des millions pour mille ans. L'œuvre d'une femme est avant tout *vitale*. Raymonde Kervern est une incarnation de poésie en tant que dynamisme. Elle aura, certes, donné une impulsion à ce pays.

La littérature est toujours pour la femme abdication. Heureusement pour Raymonde Kervern qu'elle n'a pas fait seulement que d'écrire. L'eût-elle fait que c'eut été peu.

Le MAURICIEN

6 Juin 1950

Robert Soëtens et Suzanne Roche (III)

Si la musique n'existait pas, qui saurait que l'âme existe ?

De haute stature – en qui Hart voit le visage d'un Beethoven – dressé dans la nudité de son jeu, Soëtens, tel un dieu, tint toute l'assistance émerveillée et influidifiée, vendredi dernier, en interprétant Bach.

Creusant les sons, tel un laboureur du surnaturel, le maître nous donna un festin intime qu'on n'oubliera pas de longtemps.

À l'opposé de l'« angélique » Mozart, qui nous transporte loin de nous-même, mais ne nous permet pas de goûter la terre ; différent de la polyphonie wagnérienne qui nous écartèle entre ciel et terre, au point de nous priver de souffle ; tout autre surtout que Beethoven qui nous déterre en nous-même et qui met un ciel translucide en nous, mais où, au-delà de l'actuel des sons, il n'y a plus aucune jauge pour le présent – à l'opposé de tous ces géants, Jean-Sébastien Bach marie si bien l'intellectuel au sensitif, le ciel à la terre, qu'il représente le concret des concrets, le « religieux » des sons, où l'humain et le divin n'ont pas de ligne d'horizon, où la chair sensitive se fond dans la pensée, telle la lumière au sein du cristal.

Toccata, joué par Suzanne Roche avec une maestria extraordinaire, est peut-être ce que je connais de plus puissant et de plus absolu dans le sens de majesté musicale. Ici, au sein du grave, l'espace croule sous le bélier des notes – tout semble se briser afin de donner place à un nouveau monde. Et si l'intra-son ne jaillit pas comme chez Ravel, le tonnerre et l'avalanche surnaturelle font dresser l'esprit et nous donnent un mal aux cheveux de l'âme. On est cahoté dans ces flots, et le déluge se mêle au tremblement de terre. Mais, bientôt, voici un grand calme : des gouttelettes de silence giclent des doigts de la pianiste, les doigts fluidiques embaument l'encens, et une messe en lumière est dans ces notes, résine des yeux autant que de l'ouïe. Tel est *Toccata* – élémental – geste préludant à la création du monde.

Une amie que je rejoins pendant l'entr'acte me glisse dans l'oreille son extase : « J'ai écouté cette cavalcade en Europe, jouée sur un orgue puissant. Suzanne Roche, vraiment, aujourd'hui s'est surpassée. »

Maudit piano aux notes dures et « carrées », comme il a fallu de talent à l'artiste pour tirer de tes touches ces clameurs d'orgue !

Et le *Concerto* déroule ensuite ses draperies : foulards vivants où s'épinglent en lumière des clous d'argent, vêtant un corps d'harmonie dont la substance rappelle ces temples grecs qui semblent habités, tant la vêtue est surnaturelle.

Ce qui m'enchant le plus chez Soëtens, c'est la profondeur de son jeu : le geste creusé du silence au sein des notes – rejetant tout effet pour l'onguent de l'âme. Qui l'écoute, se sent nourri. On part n'ayant plus faim que de recueillement, pour ruminer et refaire le cycle en sens inverse.

Puis-je ouvrir une parenthèse, pour dire à ceux qui viendront aux prochains récitals : « De grâce, ne quittez pas la salle avant que tout soit fini. Votre départ met une solution de continuité dans la communion qui monte. Votre simple départ strangule le jet d'eau. Et, surtout, n'applaudissez pas tant. Laissez décanter l'harmonie. Ménagez les nerfs du maître. »

Et le concert continue.

Voici Couperin, avec ses sons meurtris, larmes filées, gorge serrée qui, tel un cri qui éternellement agonise et qui éternellement renaît, se lamente au sein des doigts tendus du virtuose, prêtre bénissant de l'archet. Rude émotion après Veracini, après Scarlatti, tellement différents – gris auprès des rouges, mordoré en lumière dans une coupe argentée. Et, le visage tendu, je suis cette face qui se présente à moi dans les dessins de l'archet : souffrance qui n'a pas de cri, un mourant râlant son agonie. Et quand Soëtens enfin abaisse son violon, il y a une douleur qui se prolonge dans la salle, et les nerfs raclés demandent un moment de repos, avant d'escalader de nouveaux pics.

Sollicités par des applaudissements frénétiques, le maître et son accompagnatrice jouèrent en extra un fulgurant Mozart, le plus beau des *Rondo*, notes éclatantes et chants de cor burinés sur cet arrière-fond qui est tout Mozart – velours de sensibilité, où percent quelques épines, exhaussant le divin toucher des roses, et en exaltant le prix.

Si je puis faire une suggestion à nos distingués visiteurs, ce serait de leur demander qu'après le récital Beethoven, qui sera le plus beau de tous, ils nous donnent un ensemble de ces suprêmes génies que sont Bach, Beethoven et Mozart, afin de présenter une gerbe à l'élite mauricienne, où le suprême de chaque fleur trouverait en l'autre fleur un miroir d'expression et d'excellence et une raison d'être de leur existence – billard de beauté où la rouge serait Beethoven, et où Mozart et Bach s'entrechoqueraient sur la bande de notre sensibilité, telles des lueurs blanches – avec Beethoven comme suprême juge, telle une rose rouge entre deux blanches révèle les nuances impalpables du blanc et les incandescences de l'incendie.

ADVANCE

7 Juin 1950

Edmée Le Breton – Une révélation poétique

Qui croit connaître la femme, a menti. Prenant la plume pour parler d'Edmée le Breton, j'esquisse pourtant le geste même que je condamne.

Aussi ne parlerai-je ici de cette personnalité tout en retraits, que par gestes précautionneux.

La poésie chez la femme ne reflète rien – rien du moins de son esprit – mais ne révèle que sa nature. L'esprit féminin, quelqu'un l'a dit, est comme le jet d'eau : il se colore selon la lumière qui y frappe. Connaître la pensée cachée d'une prose féminine demande avant tout de connaître l'ambiance spirituelle où elle vit le jour. Or, Edmée Le Breton est solitaire de nature. Effarouchée d'instinct, elle se cache toujours : elle ne se mêle pas. Pour connaître la lumière qui la frappait lors de ses inspirations, il faut donc passer au-delà des mots et chercher à découvrir la source. La chose est difficile et impossible, surtout dans son cas. Jadis je préfaçais un de ses livres. Et l'image qui me servit pour exprimer à plein cette prose fut la mer : son livre s'intitulait *Ressacs*, je remontais avec le reflux. Et, à la pointe d'horizon, source de l'espace, je vis ceci : que la lumière initiale était *désenchantement* – constatation d'une impossible intégration de soi à la vie. Et les accents de ce livre répétaient l'amertume des flots de ne pouvoir atteindre le ciel de Douceur, le Plafond d'Idéalisme. Désenchantement d'un Impossible Idéal, tel était le fond du livre d'Edmée Le Breton. Beaucoup de poètes ont été inspirés par cette marée refluyente. Plût au ciel que notre poétesse trouve un jour l'accent grondant et vainqueur du flux dominateur, qui revient vers la plage, la victoire en main.

Dans le grain de cette sensibilité transie et révoltée d'impossible accès, j'ai voulu plonger mon âme de poète et j'ai découvert ceci : que lorsqu'une femme écrit, soit elle a trop de cœur à donner, soit elle n'en a pas. La littérature est pour la femme un trop-plein ou une abdication, une inondation ou une sécheresse du cœur au profit de l'esprit. La première alternative l'a emporté en mon esprit. Et le poète chez Edmée Le Breton, je le vois aujourd'hui le produit même d'un cœur en pléthore. La poésie pour cette femme est un trop-plein. À ce titre, elle nous porte une richesse.

Le verbe chez notre compatriote est scandé – plains-chants suivis de silences, silences souvent plus beaux que le plain-chant – ces inter-silences qui sont *tout* dans le verbe des femmes, et qui nous font méditer au-delà des mots. La poésie d'Edmée Le Breton a une respiration des syllabes. Son verbe est souple et aéré – pas toujours puissant hélas, mais toujours harmonieux, dans une tenue impeccable, une royauté d'élégance.

Vers libres, cette poésie se versifie du dedans : l'allitération est sa qualité maîtresse prosodique, et l'allitération au début des mots y fourmille – il y a même des enjambements d'allitérations qui font d'admirables ponts phonétiques sur le verbe. La danse des mots y est intra-syllabique. Les mots ici sont à charnière. Et le vers libre, grandiose et plein, nous donne l'exemple absolu de la stupidité du verbe versifié, à quoi les êtres de révolte se soustraient, vers une recherche suprême de liberté. On ne peut pas demander à l'eau de courir comme l'huile : à la vibration intérieure, le rythme extérieur doit s'adapter. Le poète donc doit choisir la forme selon la forme même de son esprit, et non l'inverse. Vive *Ressacs*, qui a brisé avec les chaînes du passé !

Je situe la poésie d'Edmée Le Breton entre le symbolisme et le surréalisme. Le symbole chez elle est une métaphore d'assemblage, où le poète cherche à faire rejoindre les pôles de vie. Cette vision n'enjambe pas comme dans la poésie courante, par juxtaposition : de la fleur à l'ondée, du nuage à l'arbre – elle veut au contraire que l'ondée pleuve dans les pétales, et que le feuillage soit une buée. Elle veut faire disparaître l'une dans l'autre, intermêler spirituellement les images. Pour quel but ? Simple approche poétique unitaire. Le verbe edméen ne cherche pas à nous *apprendre* quoi que ce soit par ce geste : il vise seulement à associer le vivant, méprisant la manière poétique courante qui est purement descriptive. Le symbole chez Edmée Le Breton est un passément d'écriture d'une chose à une autre chose : danse intermêlée, un jeu de confettis du vivant, avec de superbes arrêts où l'on goûte une vision d'ensemble, où le moi se plonge dans le ciel collectif du vivant.

Et cette pensée, d'autre part, est subconsciente – la plus subconsciente des formes poétiques de notre littérature. Aux parvis du surréalisme, la pensée d'Edmée Le Breton s'arrête. Apeurée ? Non, mais plutôt inintéressée par l'appât d'un invisible qui la dépasserait et sur lequel elle n'aurait aucun contrôle. Le mode surréaliste sans doute ne tentera jamais les femmes : elles sont toutes ancrées à la vie et la forme de leur esprit n'est pas faite pour ballonner le vide de l'Invisible – ce sur-concret de cette terre.

Edmée Le Breton est autant prosatrice que poète. Sa prose dépasse de loin *en puissance* sa poésie, quoiqu'elle ne contienne pas autant de ce charme spécial que sa poésie dégage. Tôt ou tard cette prose sera éditée en France. Je suis certain que ce sera la première femme mauricienne à voir les « lumières de Paris », à subir l'éclat de la gloire là-bas.

L'auteur du *Jugement dernier*, de *L'Araignée*, des *Mille morts* – ces sublimes jets de vie de *Ressacs* – n'a nullement par ces envolées donné son tout. Je tiens *L'Arc*, *Le Feu*, *D'Impoésies*, comme dépassant de très loin le symbolisme retardataire de l'école 1900. Ici on touche à des métaphores spirituelles extasiées, à une interprétation morale poétique et quasi métaphysique des grands gestes de vie.

L'intelligence intuitive et sensitive exceptionnelle d'Edmée Le Breton la rend apte à tout dans l'ordre de l'esprit. Cet esprit est aigu dans le champ de perception.

Les moyens verbaux ne manqueront jamais à Edmée Le Breton, car elle est reine des nuances. Ce qui lui manque, c'est *la force*. Et ceci dépasse notre cadre. Et je ne puis que constater. Or ce défaut – hélas ou heureusement –, toutes les femmes de la terre l'ont. Toutes-puissantes dans la vie, leur verbe n'aura jamais la frappe du génie. Et peut-être je cherche à mettre en elles, ce que Dieu lui-même n'a pas voulu ni prévu.

La littérature est le royaume des hommes, en raison même de cette force verbale qui manquera toujours aux femmes : puissance de frappe, don d'imprimer le moule de l'idée dans la cire de l'esprit, avec fracas et élan, donc avec vérité.

Mais en tant qu'art, en tant que magie verbale, en tant que vision, en tant qu'apport de l'âme, beaucoup de nos poètes envieraient ce suc de délices que *Ressacs* et *Impoésies* contiennent. Car la poésie véritable dans l'ordre féminin, n'est pas tellement celle qui transcrit que celle qui fait rêver à l'impossible mystère. Or le mystère flotte largement dans l'œuvre d'Edmée Le Breton – l'in-dit qui est tellement plus que l'exprimé – ressort essentiel, mode purement féminin de promettre au-delà des mots, de passer au-delà des paroles à quelque charme indéfinissable, dont la vaste nature est saturée, et qui seul donne à la poésie féminine son essence et sa raison d'être.

J'analyserai une autre fois cette révolution littéraire qu'est *Impoésies*, et dont Robert-Edward Hart, Marcel Cabon et André Masson ont si éloquemment entretenu le public dans la presse récemment.

Le MAURICIEN

21 Juin 1950

Robert Soëtens et Suzanne Roche (IV)

Récital Beethoven

À Magda Mamet, métamusicienne du verbe.

Sur un fond de décor noir, sur une scène nue, fors deux gerbes qui flambaient aux deux bouts, Robert Soëtens et Suzanne Roche abolirent la minute présente, et nous mirent, grâce à Beethoven, hors du temps. Le silence était plus austère cette fois. Le public mauricien avait compris.

Dans la *Sonate au Clair de Lune*, que Suzanne Roche interpréta avec des doigts d'eau et un bras qui pétrit, je pus me faire une idée de ce qu'une femme peut « rendre » en lieu et place d'un homme, quand elle a une âme forte. Certes, cette sonate est faite pour des doigts virils. Mais la volonté féminine crée toujours des miracles. Les touches implacables s'imprimèrent dans la cire de mon esprit – où Cortot sans doute aurait mis un tremplin : j'aurais bondi, mais je n'aurais pas connu le lit de roses des notes. Deux méthodes, deux formes de délices. Les doigts de la femme enveloppent. Suzanne Roche avait mis des coussins dans le silence, et même les notes plaquées avaient du velours dans leur voix.

Et l'on passa à la Sonate N°7.

Dans le *Scherzo*, une métamorphose s'opère chez Beethoven : les notes naturelles éclatent : plus de cris de l'âme, mais une esquisse des intra-sons du monde vivant paraît. On croit voir poindre à l'horizon Ravel. Je ferme les yeux et je vois en esprit le génie pyrénéen. Non, je ne me trompe pas. Au sein du *Triangle Essentiel de la Musique* (Wagner, Beethoven et Ravel), il y a dans ce jeu soudain, une interférence par-delà la mort : Beethoven surgit de sa couche dernière, et de son doigt magnétique désigne la voie à Ravel ; un monde nouveau naît. Et je me pose la question : « Dans ce *Scherzo*, Beethoven n'aurait-il pas été le précurseur et l'introducteur des intra-sons que Ravel a portés si loin, et qui sont contenus dans la musique hindoue ésotérique ? Le *Triangle* ici ne s'est-il pas courbé en ovale, et Beethoven, dépassé, n'a-t-il pas été le prophète de Ravel ? »

J'ouvre les yeux. Je vois le maître jouer. Soëtens, après un début nerveux, est maintenant en pleine possession de lui-même. Et je referme les paupières sur cette divine musique. Et je me dis en moi-même : tous les génies se donnent le bras. Beethoven avait prévu Ravel. Dans les entrailles de la musique engrossée du génie allemand, le fœtus se préparait, qui allait faire surgir, dans les temps futurs, les klaxons raveliens, noix de notes éclatant, faisant jaillir l'amande amère des intra-sons.

Mais voici le *Concerto op. 61* qui vient vers nous. *Kreutzer* est dépassé. Beethoven ici a les sons cylindriques et pleins. Point l'étendue wagnérienne, certes, mais quelle profondeur ! La polyphonie est concentrée comme une pastille qui s'ouvre dans le verre d'eau du silence. Et quand ce son s'évase enfin et s'étend, l'ouïe comme une main qui s'ouvre sur une poignée de confetti, voit papilloter et flotter vers

l'infini les mille couleurs du prisme-un. L'étendue chez Beethoven vient d'une force comprimée de l'âme, qui est douleur et qui s'évase ensuite dans la joie : meurtrissure et caresse, épine qui fleurit en rose mystique.

Le jeu de Soëtens atteint ici un paroxysme. Comme le coureur de Marathon qui s'échauffe à mesure qu'il avance, lorsque la dernière note tomba, l'archet flambait. Les bougies de l'âme s'étaient éteintes, et une autre lueur brûlait en nous : le Jour Mystique – où il n'y aura pas de temps, où il n'y a plus de lieu, Beethoven était présent dans l'inséparation de notre esprit. L'être venait vers vous. Les traits du masque mortuaire plaqué sur le programme se décongelaient. L'immortalité était là, visible. Par l'hypnose, je sus que j'avais passé ailleurs – et que l'homme qui jouait devant moi n'était pas Soëtens, mais un pur *médium* – geste prêté par l'Inaccessible au fugitif instant – Beethoven en chair et en os passant sur la scène, le regard ailleurs, et nous versant des roses

ADVANCE

23 Juin 1950

La musique — Robert Soëtens et Suzanne Roche (V)

Romantiques : saules pleureurs du siècle dernier.

Le récital sur les Romantiques a pris fin, il y a une heure.

J'ai senti tout le long de ce concert comme un vol de papillons – glacé de fantaisie, pastillé de peu de profondeur.

Sans Chopin et Mendelssohn, mon âme serait encore assoiffée.

Voici Mendelssohn, aux notes cabalistiques de juif allemand, qui a charmé son siècle par sa virtuosité. Ici, heureusement, l'acrobatie se mêle à un chant plaintif, à un débat intérieur où les graves plongent au sein de l'aigu et l'aigu poinçonne le grave – où les sons sont en danseurs de corde, où l'on craint à tout moment que la musique verse. Le maître cette fois était sur un fil tendu – il s'y est magistralement comporté – musique qui visiblement saccageait ses nerfs et les mettait à vif. J'avais tout le temps le sentiment que des mouches sonores gênaient sa sensibilité. Son âme ne semblait pas accordée à cette électricité.

Débat intérieur est ce concerto de Mendelssohn – musique lacérée – tel un agonisant chassant ses draps, ou l'homme à idée fixe qu'une pensée cadavérisée. Seul un juif peut créer une telle musique. Morbidité ? Non, pis : un jeu interne d'oppositions, où la vie n'a aucun rôle, où seul le cauchemar promène ses hallucinations.

Je notais avec joie le jeu vivant des puissantes mains, l'index dominant du virtuose pointant vers une invisible voie, comme remontait l'archet – faisant comme un geste en croix de deux essences, écriture subconsciente, signe et sceau du tempérament entier et autoritaire du maître.

À un moment donné, celui-ci ne peut s'empêcher de faire signe à l'assistance de ne pas applaudir. Il est des silences, chers compatriotes, qui valent parfois mieux qu'une salve de canons. Pourquoi n'avez-vous pas abreuvé le maître, comme vous l'avez fait pour vos grands hommes, d'un silence éloquent ? Saluer l'art ainsi eut été un suprême honneur.

Et bientôt dans une robe de fée, Suzanne Roche emprunta les doigts de Chopin pour soulever le couvercle de la Marche Funèbre. Répétition damnée des gouttes de plomb des notes, leitmotiv qui enlace comme les doigts glacés de la mort. Et les trilles du grave scandaient comme un battement de tambour les lamentations de la main droite. Mais bientôt des roulements sonores. Qu'est-ce ? Comme un Lazare soulevant son linceul, jaillirent les notes annonciatrices de résurrection. Pathétique Chopin, dans cette tristesse infinie, voici enfin ton chant d'espérance, un au-delà des sons naît, le piano égoutte son miracle, et le visage de l'Espoir paraît. Courte éclaircie, le couvercle se referme, le tombeau reprend son fruit. Et les

notes lourdes reparaisent, le rideau tombe et le grand mort passe, courbé sous le faix des fleurs et de l'oubli.

Je suis, dans la paroi brillante du piano qui réfléchit les doigts de la pianiste, les touches d'ivoire jeter leurs reluis. Et la manche qui monte dans les barreaux noirs et blancs de la robe romantique de Suzanne Roche est comme un goupillon dans l'espace, qui sème tour à tour l'encens funèbre et la myrrhe de résurrection. Chopin, tu fis aujourd'hui en moi un grand réveil. Mon âme pour une fois fut comblée, et je connus le sens ultime que tu portais au monde.

Après l'éveil, quelqu'un près de moi me glisse ces paroles maussades : « Je n'aime pas ces choses morbides ». Que répondre ? Je garde le silence, et je me dis en moi-même : « Chopin a eu le courage de regarder la mort en face. Délacez le rideau, ami, et au-delà de la nuit, vous verrez l'Aurore Miraculée. »

Romantisme, siècle de Victor Hugo, comme vous êtes loin de ces poètes allemands, bardes métaphysiciens, Novalis, Boehme, Holderlin, qui n'eurent du romantisme que le terme affublé, et qui dépassèrent par d'incommensurables distances le champ musical du même ordre : Liszt, Schumann ou Mendelssohn.

Romantisme : musicalité la plus fausse de toutes les époques, geste démocratique et en livrée où montent comme des pics isolés et ténébreux, ces géants foudroyants : Bach, Beethoven, Wagner...

Le XIXe siècle fut le paradis des bourgeois. Il a donné au monde les romantiques.

Sans les trois pics allemands, que seraient pour nous aujourd'hui ces plaines insipides.

Romantisme attardé de notre île, toi qui peuples notre poésie, éden du verbalisme, tu as applaudi hier à rompre. Comment vas-tu réagir mardi devant Beethoven ? On ne peut adorer deux dieux, et tu devras choisir.

N. de la R. – Faute de place, cet article n'a pu paraître plus tôt.

Le MAURICIEN

7 Juillet 1950

Portraits mauriciens : Marcel Cabon

L'homme qui s'ignore

L'article suivant, de Malcolm de Chazal, est extrait, comme un récent article sur Madame Raymonde Kervern, d'une série de « portraits » récemment écrits par de Chazal.

Voici un homme qui n'a *rien* écrit, mais qui est une image vivante de la littérature. Tout l'Olympe littéraire est dans cet être qui est un bègue de la plume. Cabon n'est pas un créateur, mais toute la création littéraire est en lui, en les moindres gestes de sa pensée. Cet homme est la littérature incarnée. Il vit « livres » à tout instant. Rien de ce qu'il pense, de ce qu'il dit, de ce qu'il respire qui ne passe par ce filtre. Et cet homme qui est le plus universellement cultivé parmi nous, se sert de sa plume en dilettante.

On a dit de Marcel Cabon qu'il écrivait le français parfaitement. Non : l'écrivain chez lui s'exprime dans la langue de *tous* les Français réunis. Chez lui, Proust perce sous Paul Valéry, Chateaubriand présente la tête sous les flancs d'un Mauriac, et le classicisme avoisine le moderne le plus poussé. Tous les styles de France sont dans son style : de Villon à André Breton. Et c'est cela que je reproche à mon ami : d'être trop parfait et de n'être pas lui-même. Cabon, c'est la synthèse des autres esprits : sa personnalité en souffre au profit d'une recherche de perfection qui, à mon sens, est une faillite. Car le suprême de perfection consiste d'abord à être soi : et, dans sa perfection, Cabon *est tous les autres*. Cet homme qui se cherche comme à travers un bouchon de cristal, ne s'est pas encore trouvé. Se connaîtra-t-il jamais ?

Cabon n'a rien écrit, et il est cependant l'incarnation du littéraire le plus accompli qu'il y ait parmi nous. Et sa parole est supérieure encore à ses écrits. Écoutez Cabon discourir : nul n'est plus poète que lui en cet instant. Écrit-il ? Son verbe est recherché, surfait, faux. L'artificiel pénètre aussitôt de son âme à sa plume. Le vrai Cabon est l'ami que je rencontre souvent au *Mauricien* : toujours poète, celui-là, en son délicieux état dégingandé, libre et franchement humain.

Marcel Cabon n'est pas un créateur, – mais il est toujours créateur quand il parle. Ferait-il avec la plume ce qu'il fait avec la parole, qu'un écrivain de premier plan serait donné à la France.

Marcel Cabon est suprêmement timide avec sa plume : il inhibe, et mille complexes jouent dans ses mots. L'être de serre se présente aussitôt et le penseur ne m'intéresse plus. Son imagination faussée le fait singe de lui-même, et son verbe est une mimique.

Cabon a pu écrire largement, comme la houle simple du large, lorsqu'il était à Madagascar, car là la liberté de vivre a délié sa plume. Cet élan l'aurait sûrement mené en France, eût-il pu le poursuivre. Le Destin en a voulu autrement. Le cher poète que nous connaissons tous aux moments de détente, avait, dans la vie de la cité malgache, ouvert ses ailes. Aujourd'hui, il les a repliées. Et l'homme, à l'heure actuelle, se

meurt de ne pouvoir vivre. La veine d'écrire est-elle strangulée en lui ? Je ne le crois pas. Un nouvel élan du large tôt ou tard sauvera l'écrivain.

La qualité maîtresse de ce cerveau d'esthète, dans la forme expressive, n'est pas la poésie. L'homme possède autre chose : des potentialités de critique *géniales* : il sent et comprend tout, et il sait le dire – en art comme en littérature, en métaphysique comme en philosophie. Cabon a le cerveau féminin absolu de captation, couplé à l'expression mâle verbale qui place la vision dans les mots. À ce titre, l'avenir peut être illimité pour cet homme en France. Aidé de sa prodigieuse mémoire et d'une puissance de digérer surnormale, du don de ruminer, de mettre du sien dans tout, de faire voir l'être humain sous toutes ses faces, de paralléliser suprêmement, de surfaire la chose première, de faire exploser la cartouche de l'esprit d'un autre – pour tout cela, Cabon peut être le chien de garde de l'avenir, un autre Paulhan, un autre Kemp, un Lalou, un Rousseau.

Dans le roman, Cabon se perd dans l'esprit critique. Dans la poésie, il se dilue dans le descriptif (cette forme larvée de critique de la Nature). L'homme n'est certes pas philosophe, ni moraliste. Car son esprit butine et vole comme le papillon et ne s'attarde pas, malgré des jets soudains de profondeur. Le dilettantisme toujours ne fera jamais de cet homme un créateur. Mais Cabon est créateur dans un domaine unique, dans le champ de la critique – seul lieu où il saurait jamais l'être. Ici, l'écrivain est créateur et à fond. Eût-il jamais essayé de me critiquer, qu'il dépasserait de loin tous les critiques français qui se sont essayés dans mon cas – à condition d'accepter de paralléliser le moins possible, de forer son propre puits dans les terres vierges, d'aller à l'homme d'un jet, sans intermédiaires.

Villa Fomalhaut – son œuvre dernière – est la page maîtresse de cet écrivain. C'est un beau clair de lune, où tous les personnages sont des fantômes. Le livre est au-delà du livre et c'est pour cela que je l'aime.

Cabon mérite infiniment mieux que le sort que lui a fait sa patrie. La vie l'a rudement secoué et marqué. Toutes ses aigreurs viennent de ses misères d'âme, d'une sensibilité fustigée par un implacable milieu – par notre chère Île Maurice si dure pour ses grands hommes, et si accueillante aux médiocres.

Il faut à Cabon le souffle du large. Dans un autre milieu, la fleur s'épanouira. Si certains peuvent résister à l'ambiance mauricienne, Cabon ne le pourra jamais. À Paris, notre ami eût été un autre homme. Ce que je peux lui souhaiter de mieux, c'est qu'il secoue les poussières tropicales et gagne le grand large, - vers la France spirituelle, mère de tous les espoirs.

Le MAURICIEN

28 Juillet 1950

Portraits mauriciens : Émile Labat — Le Décivilisé-Roi

Un être ici incarne plus que tout autre l'exemple de la sagesse – ce parfait but à tout – et dont la toute-originalité ferait l'enchantement des Européens.

Armand Guibert, quittant nos rives et à qui on demandait : « Quelle est la plus fascinante personnalité de ce pays ? » répondit : « Émile Labat, à coup sûr. » Et Guibert n'eut peut-être pas tort. Rééditant le mot d'Alexandre devant le tonneau de Diogène, prince de la vie, je dirai, à mon tour : « Si je n'étais Malcolm de Chazal, je voudrais être Émile Labat. » Du moins, j'aurais par là connu la vie à plein. Or, je n'ai connu que le rêve – le côté le plus opaque de cette terre, bien que cet « opaque » pour moi soit suprême lumière : tout. Or, avec la vie, Labat a connu le rêve. Il a touché aux deux pôles. Donc, il a tout eu.

Cet être d'apparence fruste, paysan du soleil, prince de poussière, Pan des bois de la Savane et Priape des mers déchaînées, cet enfant du soleil est lui aussi poète, sublime barde du rêve. Émile Labat goûte métaphysiquement les choses, et, les pieds sur le roc de la matière, il boit les nues. Son regard est nullement attaché aux seuls décors de cette vie : il sait rêver suprêmement. Pieds sur terre et tête dans les nues, que peut-on désirer de mieux ? Hommes de nos cités, tournez-vous vers ce dieu de la Savane, suprême sage qui vit naturellement. Son « campement » n'est pas l'unique chalet où lui et les siens hivernent toute l'année. Le campement labatien est l'île Maurice tout entière. Labat est chez lui à Port-Louis. Il est chez lui à Curepipe. Il est chez lui partout. Partout où il installe sa tente, il est tel que lui-même, tel qu'en lui-même, toujours. Labat « campe » en permanence. Et son campement est l'île Maurice – ce mot « campement » qui, chez nous, naguère encore, représentait l'image du simple, et que Grand Baie a profané.

Cet homme si « naturel », si simple, et qui s'habille toute l'année en bûcheron, dont le regard clair des eaux se rit de nos lagunes incolores, ce sage est cultivé dans le sens même que j'entends par le mot « culture » : non pas l'ornement, mais la tendresse même de l'esprit, et que la lecture a assoupli et non pas détruit – faisant un être embrasé, volutes et lassos d'intelligence.

Labat parle comme un pêcheur, avec l'élégance de pensée d'un aristocrate-esthète. Le fond est olympien, l'apparence est celle d'un homme de la terre – sublime mélange, association sans nom, comme du soleil au tumulus, comme de la lumière au mica. Et cet accouplement met un chant dans mon oreille, quand cet être parle. Je sens par lui éructer la terre, respirer l'érable, causer la conque. Dans sa voix, il y a l'oiseau et il y a le bouc qui grogne dans les herbes. Et des touches nuancées passent et c'est le tableau champêtre renouvelé. Avec Labat, on est à la campagne toujours, même dans les salons. Cet homme met la Bible de la Nature en plein vestibule des sociétés. Cet être respire le relent du large, la grâce éphémère des futaies, le plomb nourri de l'éclat, le geste attardé du coteau – toute la vie passe par cet homme, et il est médium des choses – vie simple et pure, et par le fait toute-intelligence.

Et les « françois » de nos cités, suiffés et enfarinés, ô ironie, en ce blanc, noir de soleil, tout peint en Peau-Rouge par la pluie et les embruns, métayer de la lumière, – nos « délicats », qui sont nombreux, voient en ce demi-dieu de la Savane, un être extraordinairement original, mais *de la mauvaise façon*.

Quoi ? Cet homme ne s'est jamais fait un « costume » chez Laurent ? Il ne fréquente pas les dancings ? On ne le voit jamais chez *Vatel* ? Ni aux courses, ni au théâtre, ni au « Yacht Club », ni au « Night Club », ni chez ONU (notre Ligue des Nations), et même pas chez Gros Pitit ? Cet être, pour ce crime, ne peut être qu'un « faux mauricien » – ce qui signifie, chez nous, nigaud. Ainsi raisonnent les « tape à l'œil », les vaniteux. Et l'on détourne le regard sur le passage de ce « petit cousin » qui a mal tourné.

Délicieux amis, chers compatriotes, le vrai sage est celui qui se moque de vous, qui se moque de tout, ne prenant que soi-même au sérieux. Voilà le suprême mot de sagesse ! Sur ce terrain, je donne à Émile Labat le maximum de points. Lui seul a su découvrir le vrai secret, le « suprême » de vivre : il fuit nos boucheries de mots, notre morgue de rires, nos piétinements stupides, – comme Hart, il fuit la tourbe pour se retrouver. Labat est chez lui à Riambel. À Port-Louis, il ne pourrait l'être : on voudrait le dévorer, pour le faire tel que l'homme distingué doit être pour être bien vu parmi nous – c'est-à-dire, devenir une fiche, un carton de visite, les enterrements, les cadeaux d'anniversaire, les coups de téléphone, l'art de saluer bien bas les puissants, et ne refuser le bonjour qu'aux petites gens – de dire bien haut : « Je suis mieux que tous », et de se conduire ailleurs en chat, en chien, si ce n'est pis.

L'hypocrisie, la « socialité », la pègre journalière des actes de civilité traditionnelle, Labat les a bannies pour toujours de sa vie. Je me suis, moi aussi, « fait Labat », à ma façon, depuis bien des années. Je suis loin encore d'atteindre ce haut fait. Cet homme m'est un exemple vivant que j'ai *tout* encore à apprendre pour être « quelqu'un ». Et peut-être que je finirai mes jours comme Labat et comme Hart, loin du forum – enfin délivré, enfin heureux, parce que nul ne pourra me jalouser mon bonheur, et je serai libre d'exulter à l'abri des envieux, car on me croira alors irrémédiablement « foutu », enseveli avant la tombe, et on me foutra la paix, – puisque vivre, pour la plupart, c'est tressauter, c'est s'exciter, c'est rire son saoul, c'est clabauder des pieds partout et toujours, c'est s'amener là où la tourbe humaine se rue – à l'antipode de Labat, qui est suprême sagesse parce qu'il a depuis longtemps quitté cette île pour le pays du tout-soleil, où il vit en mage, en magicien, en marge même de cette île.

Au-delà de l'actuel, cet homme *vit*.

Le MAURICIEN

22 Août 1950

Max-Pol Fouchet

L'œil semble dormir à force d'être intelligent. Cette seule phrase résume

Max-Pol Fouchet.

Dix minutes de conversation, et nous nous sommes tout dit. Fouchet connaissait mon œuvre. Il n'a eu qu'à « vérifier », par ma personne.

L'auteur d'*Impoésies* était là . Nous dînions. Nous quittons Fouchet. Et je dis à ALADIN, en partant :

— Votre lampe est-elle éclairée ?

Il ne vous a contredit qu'une fois. Quand vous avez parlé du *surmoi*, il a dit : *surconscience*, et c'est tout.

Après Guibert, ce danseur mondain des lettres françaises, après Duhamel, le Judas courtois, après Bedel, grand nabab du goupillon, après Blanchet, l'homme sans couleurs, voici, enfin, de la couleur et de la force, un homme devant lequel on peut oublier l'intelligence et penser à « autre chose ».

Max-Pol Fouchet m'apprend qu'il m'avait consacré un article dans le *Sunday Review* de New York. Je l'ignorais. Il me parle de Breton, ce « grand religieux sans religion », de Paulhan le subtil, de Pichette, le jeune espoir de la France.

— Vers quoi se dirige-t-on en Europe ?

—Vers une nouvelle religion de l'esprit. Tout marche vers l'occulte.

— Qui peut me comprendre en France ?

Et Fouchet cite à la file : les surréalistes, Supervielle, Saint John Perse, Renéville, Michaux et d'autres.

J'ai envie de lui demander : « Qui suis-je ? » Mais ALADIN m'a coupé la parole. En répondant à la question qu'on ne lui posait pas, Fouchet a répondu à travers elle. Il y a eu là un jeu d'échos. Et je m'émerveille. Voici, enfin, un esprit qui « me revient », comme mon visage dans les fleurs par le « regard en retour » inconscient.

Max-Pol Fouchet nous aurait entretenus pendant son séjour de choses inouïes. Pourquoi a-t-on « coupé » du programme des conférences : « Le Diable est-il poète ? » et la causerie sur les Illuminés du XIXe siècle ? Pourquoi demande-t-on à un Français de parler des Américains ?

Quand je passe au sujet du *Mythe*, qui me dévore l'âme en ce moment, Fouchet fuse dans ma pensée. Il y a une heure à peine, à propos de Cocteau, il parlait de l'« éphémère passé dans l'éternel ». Et le mot « alchimie » jaillit de ses lèvres. Et nous nous perdons en initiés dans les dédales phonétiques du Verbe.

— On m'a parlé de l'Âme de la Musique, me dit-il.

Je glisse comme un homme qui a péché.

Et nous voici dans la grande découverte faite à Louqsor récemment d'écrits gnostiques appelés à révolutionner l'esprit moderne.

Louqsor est partout où sont les novateurs, ne puis-je m'empêcher de penser en moi-même. Et je regarde Fouchet et je sais qu'il a compris.

Point d'anecdotes, chez Max-Pol Fouchet. Point d'« esprit ». L'esprit ici, nage dans le sur-esprit. Quand on quitte cet homme, on reste muet pour un temps. Peu d'intelligences m'ont fait autant oublier l'intelligence et songer à « autre chose ».

Max-Pol Fouchet est le messager d'« autre chose ». Il ne vient pas de France, mais de partout.

Le MAURICIEN

7 Septembre 1950

Souvenirs sur Max-Pol Fouchet

— Il y a encore des jardins d'Éden sur la Terre, dira Max-Pol Fouchet, en voyant le Jardin des Pamplemousses.

— Ah, Henri de Balzac était venu à Maurice !

— Vos montagnes sont uniques au monde.

— Port-Louis résume toute l'île.

Tout cela nous le savions. Mais dit d'une telle manière, l'île ressuscite.

Max-Pol Fouchet emporte un parfum qui lui restera.

Il emporte aussi des noms : les frères Masson, Cabon, Edmée Le Breton, Henri Dalais, Hugues de Jouvancourt – comme il emporte dans ses valises des enregistrements de musique nègre, pris dans la brousse du Congo, et des statuettes du Niger, où les paupières sont des bouches, et les bouches des paupières.

Max-Pol Fouchet a littéralement respiré Port-Louis.

Je marchais avec lui, une après-midi, au *Tranquebar*. Nos vieilles bâtisses l'enchantaient. Et nous brodâmes l'avenir de l'esprit sur la trame du passé.

— Que vous ai-je apporté ? dis-je à Max-Pol Fouchet.

— Vous me confirmez en moi-même.

Et l'homme est parti, sachant qu'à son tour, il m'a été un miroir de l'esprit. Que peut-on désirer de plus, quand on est en communion, qu'atteindre une *révélation individuelle* ?

À Crève-Cœur et à la Vallée des Prêtres, où nous avons été le conduire, Henri Dalais, Edmée Le Breton et moi-même, Max-Pol Fouchet, que j'initialis au mystère des montagnes, et dans le temps même où je lui indiquais des signes et des hiéroglyphes dans la pierre, se tourna vers nous et nous dit : « Ils ont des yeux, et ils ne voient pas ». Et il pensait à toute l'humanité.

Max-Pol Fouchet est un visionnaire, un être inspiré.

Ce dernier soir chez Henri Dalais, à l'*Hôtel National*, fut un inventaire de notre île mythique. Ça et là, Picasso cisailait la conversation, ou c'était Jouvancourt qui, d'un geste preste, faisait des pointes sèches de l'esprit, ou encore on entendait le gramophone dérouler la « danse de l'eau », la « récolte du manioc », chantées par des gosiers vierges des aborigènes d'Afrique – mais, toujours, revenait le même thème : « Ile Maurice, île bénite ! » Et au tréfonds de moi-même, je pensai : « Ile bénite, oui, pour les bourgeois. Mais pour moi, Maurice serait un Éden... sans les Mauriciens. »

Max-Pol Fouchet nous quitte avec le souvenir d'un homme total : esprit, cœur, sensibilité liés. Cet être est un tout. De cette simplicité est née une forme d'intelligence qui dépasse Renéville en puissance – et que les Anglais ont classée déjà comme un des plus profonds critiques de l'heure actuelle, que les États-Unis acclament dans leurs grandes universités, et qui part d'ici-même représenter la France au Congrès d'Art International de Genève.

Lui parti, je passe à l'Institut et je vois, dans deux revues nouvellement arrivées, des articles de Max-Pol Fouchet dans *Empédocle* et la *Revue de Paris*, sur Nerval et Graham Green. Qui lira ces articles à Maurice ? Qui les comprendra ? Hélas ! Le Diable, chez nous, n'est ni poète, ni fin, mais diablement « réaliste ».

Ami d'André Breton, Max-Pol Fouchet est à la gauche de la pensée universelle. Il jette les bras vers l'Orient – parmi les rares Français qui le font – mais, en même temps, il reste dans la tradition ésotérique européenne. Donc il fait pont.

« Vous êtes un réconciliateur », lui dis-je. Et il acquiesça. Pendant que Max-Pol Fouchet contemple, émerveillé, les rites d'un mariage hindou à *Luna Park*, l'autre partie de lui-même s'enquiert de Baudelaire dans l'ombre verte de St. François des Pamplemousses. Et, alors qu'il se penche, dans la nuit de la Rivière Noire, sur un séga créole, le lendemain il ira lire les pierres « françaises » de Port-Louis, en archéologue spirituel de notre passé.

Mais, ô calamité, nul n'a pensé lui faire voir Mahébourg et le Grand-Port. Ô champagne, tu es responsable de bien des méfaits ! Si, un jour, Einstein venait ici, on l'assommerait de palmistes à la Rochecouste. Quand tuera-t-on, enfin, tous les camarons de l'île, afin de permettre aux étrangers de voir notre pays ?

Entre deux éclaircies de l'esprit, Max-Pol Fouchet me glisse dans l'oreille : « Cette île pour vous est un pays de grâce : vous y construisez votre cosmogonie, mais d'autres doivent gagner la France – Cabon, entre autres. Nous chercherons à arranger cela. »

Une masse épaisse de Bêtise nous sépare de l'Intelligence. Les guides spirituels de notre passé devraient s'appeler Hart, Rivet, Toussaint, Grancourt, et non les boys de *Vatel* et les commerçants. L'île poétique appartient aux mécènes poétiques. À chacun ses droits. Quand nous vient un hôte de marque, fermons les écluses de la vanité et de l'actuel – laissons notre hôte courir à l'aise parmi nos frondaisons, sur nos plages et dans les bosquets enchanteurs où les fées babillent avec les dieux – laissons courir les chercheurs du Mystère dans les sites cachés qui les appellent. Ne « guidons » pas. Tout être prestigieux a un bâton de sourcier dans l'esprit.

Max-Pol Fouchet est venu saisir l'âme de notre pays, et non ses cités charnelles. C'est à Port-Louis qu'il aurait dû résider. Curepipe est l'actuel. On lui a trop fait voir les décors. De grâce, constituons un comité d'écrivains et d'artistes pour dresser les plans futurs de réception des écrivains qui nous viendront. Rendons au sucre ce qui appartient au sucre, et à l'esprit ce qui est à l'esprit. Il y a le Diable, Satan et Lucifer. Que le sucre ne prenne pas le monopole du tout !

Le MAURICIEN

8 Septembre 1950

Lettre de Malcolm de Chazal

Curepipe, 5 septembre 1950

M. le Rédacteur,

En raison d'un ouvrage que je compose en ce moment, j'aimerais obtenir les renseignements suivants :

1° Quelqu'un pourrait-il me dire :

(a) Où résidait, à Montagne Longue, François de Chazal de la Genesté, conseiller honoraire au Conseil Supérieur de l'île de France, maire du quartier des Pamplemousses, mort le 13 octobre 1795, en son habitation ?

b) Où fut-il enterré ?

(c) Des renseignements de toute nature intéressant ce Français, né à Montbrison (Rhône et Loire) le 25 août 1731, et qui vint s'établir à l'île de France en 1763.

2° L'étymologie de (ou comment furent donnés les noms suivants) :

Flacq, Anse Courtois, Tranquebar, Montagne Ory, Moka, Vallée des Prêtres, Crève-Cœur, Mer Rouge, Case Noyale, Morne Brabant, Riambel, Vacoas, Champ-de-Mars, Roche-Bois, Cassis, Château d'Eau, Mon Choisy, Corps de Garde, Trois Mamelles, Flic-en-Flac, Gris-Gris, Pointe de Diable, Trou-aux-Cerfs, Phoenix, Rose Hill, La Louise, Mont du Rempart, (le nom du monticule au pied de cette montagne), Le Pouce, Quatre-Bornes, Allée Brillant, Île d'Ambre, Le Lion, La Caverne Rose, Rivière Noire, Rivière du Rempart, Trou d'Eau Douce, le Pieter-Both.

3° Les noms donnés à divers sites de l'île Maurice antérieurement à l'arrivée des Français, par les Hollandais et les Portugais.

4° Les Arabes, à part le nom général de *Dinarobine*, avaient-ils « baptisé » d'autres sites de cette île ?

Avec mes remerciements anticipés, je demeure fidèlement vôtre.

ADVANCE

27 Septembre 1950

Dans l'île des génies - Lettre à André Masson

Curepipe, le 26 septembre 50

Mon cher André,

Votre extraordinaire dissertation sur la poésie dans la feuille d'hier m'a entraîné aux réflexions suivantes :

Si un poète comme celui que vous décrivez naissait à l'île Maurice, que ferait-on de lui ? L'étranglerait-on ? Le tuerait-on en pleine rue ? Le brûlerait-on vif ? Accolerait-on à sa personne le titre de Belzébuth ? Ou lui ferait-on tout simplement « perdre sa place », afin d'avoir raison de lui ?

Car, mon cher ami, vous avez, dans votre écrit, défini succinctement le génie – en mage du verbe, en être religieux. Et si cet homme que vous désignez paraissait ici-même, toutes les grandeurs locales seraient détruites, et seul cet homme resterait.

L'île deviendrait alors, par cet événement, un « pays à unique personnage ». Et cet état de choses, personne ne l'accepterait. On chercherait à faire disparaître cet intrus, par tous les moyens possibles et impossibles.

Votre définition du poète est celle même de l'homme *engagé* totalement – corps, esprit, âme, cœur et vie – des orteils de l'être au dernier sommet de la spiritualité. Combien d'écrivains répondent à votre définition ? C'est l'apostolat des lettres que vous annoncez – genre d'homme qu'on n'a guère vu – mais qui existe quand même. J'en connais tout au moins un.

Il y a certains faits sur lesquels j'aimerais que vous méditez. Cela donnera une idée aux lecteurs d'*Advance*, à quel point le créateur spirituel est persécuté ici.

1° Vous qui venez d'écrire une thèse si fulgurante et extraordinaire (la plus belle et la plus forte que j'aie connue) sur la *poésie engagée*, vous ne pouvez vous-même vous faire éditer ici, faute d'argent, malgré votre merveilleuse intelligence.

2° Votre frère Loys est complètement ignoré par la patrie qu'il a honorée.

3° Votre frère Hervé revient d'Europe, après une exposition triomphale à Paris. Qui l'accueille au *Chien de Plomb* ? Les chiens galeux du Bazar et les vendeurs de bananes du Quai.

Trois membres d'une même famille conspués. Résultat : Loys est à Paris, Hervé va le rejoindre, et vous peut-être, un jour, prendrez le même chemin. Trois fils de ce sol exigü, perdus pour *l'île bénite*. Perdus ? Non, sauvés !

4° En mars 1947, paraît *Sens-Plastique* à Port-Louis. Je suis traité de fou, sauf par mon éditeur, et accusé de ne pas savoir écrire le français (ô N.M.U. qui me pourchassez depuis Paris !). Quelques mois après, triomphe à Paris. Je n'avais vendu ici-même de ce livre que 8 exemplaires : deux à deux amis, deux à deux prêtres catholiques, deux à deux Chinois, deux à deux Indo-Mauriciens. *La Vie Filtrée* paraît entre-temps en France. Des commentaires de mes livres sont publiés dans toutes les revues de Paris et de province, à Londres, Rome, Berlin, Rio de Janeiro, Bruxelles, New York, Québec, etc. La radio de Paris commente *Sens-Plastique* trois fois. La radio de Londres l'exalte.

J'ai André Breton, Gide, Paulhan, Renéville, Saurat de mon côté, parmi les plus grands des hommes de lettres actuels. Deux conférences sur *Sens-Plastique* ont lieu en plein centre de la Ville Lumière. De nombreux articles de moi sont publiés dans la presse française.

Et quel est le résultat ? Je suis trois fois insulté ouvertement chez *Vatel*, traité de dernier gredin par N.M.U. Chaque auto qui passe sur nos voies appiennes déverse des bordées de rires, et parfois des insultes à mon égard. Jusqu'ici par miracle je n'ai pas été frappé – ça viendra – moi fils du sol qui ai tant fait pour mon pays !

Et après cela, mon cher André, parlez de poésie, entretenez ce pays d'idéalisme et de grandeur !

C'est extrêmement dur d'être grand à l'île Maurice. Tout s'oppose à cela – jusqu'aux pierres du chemin.

Donc pour être poète véritable il faut souffrir et passer à l'apostolat.

J'ai cité certains personnages centraux de la spiritualité de cette île. Ils sont tous persécutés. À quoi donc devra s'attendre la jeunesse de demain qui cherchera à monter ?

Au sein de cet état de choses, je vois une glorification des non-valeurs, qui atteint un tel point qu'elle ferait crier de joie les Parisiens.

Tout Landernau est là.

Il ne manque au bouquet qu'une procession « grecque » circulant dans Port-Louis, la fanfare de la Police en tête, et nos dieux couronnés de lauriers, portés à bras d'homme, et nos déesses inondées de pétales de roses, et de grandes affiches de tous côtés faisant voir les hauts faits de nos génies – un haut-parleur klaxonnant et ponctuant chaque syllabe de leurs vers, et des enfants de chœur, fermant la marche, récitant des litanies où l'on entendrait les mots fameux proférés par Guibert, Marin, Blanchet, Bedel, Duhamel à leur endroit. Et en pleine place du Quai, on ferait flamber un bûcher, où on jetterait tous les livres des mécréants. *Sens-Plastique* aurait le premier honneur. Puis viendrait *L'Étoile et la Clé*. Pour donner de l'huile au feu, on prendrait les toiles d'Hervé Masson et, en dernier, mon cher André, vous auriez l'honneur d'être brûlé vif en effigie.

Et ainsi on se débarrasserait de l'Esprit d'un seul coup.

Ce serait l'holocauste-1950.

Dans dix ans, on recommencerait avec Lucien Masson, Georges Téléscourt, France de Lapeyre, etc.

Poésie, exaltation, inspiration – tout cela passe ici pour de la folie. Si on résiste, on vous trouve méchant. Et si vous continuez, on vous frappe.

Et dans l'intervalle, les présidents des sociétés littéraires sont nommés à vie (*gloria ad aeternam*), les compilateurs d'histoire sont mis à la place des dieux et un Pharaon des Lettres surgit tout d'un coup des eaux tranquilles du *Ruisseau de la Butte à Tonniers*, tel un Moïse colonial jailli des eaux.

Avant-hier encore, comme je passai chez *Vatel*, j'ai été insulté pour la quatrième fois en plein visage, par une quinzaine de génies, qui, verre à la main, se croyaient des Apollons.

Décidément, il y a une ivresse de grandeur en ce pays !

Et ce n'est pas vos frères, vous-même et moi qui en sommes frappés, mon cher André. L'exaltation est beaucoup plus inquiétante à la rue Félicien Mallefille (n'oubliez pas que N.M.U. a voulu dernièrement faire la leçon à Einstein). Et chaque soir, chez *Vatel*, après le sixième « drink », Athènes renaît.

Les Athéniens de la Mer des Indes !... Pauvre Athènes ! Pauvre Thiers ! Ah, si tu revenais !...

ADVANCE

4 Octobre 1950

France de Lapeyre

À l'exposition de peinture de la *Semaine de l'Art* qui s'ouvrira cette semaine, figureront des toiles de Madame France de Lapeyre.

Je ne sais quelles sont les œuvres de ce peintre qu'a retenues le jury, parmi un lot que j'ai eu le plaisir de connaître.

Nul ne peut dire jusqu'où cet esprit détaché, téméraire et libertaire, ira. Cela dépend de tant de facteurs !

Pour le moment, j'esquisse ce que j'ai vu : force, originalité, absolu mépris des convenances. C'est beaucoup pour atteindre « quelque chose ».

France de Lapeyre traite les paysages en s'éloignant des couleurs connues. J'ai vu là des formes de blanc, où elle met de la neige en plein tropiques, en pulvérisant la lumière. Ces paysages ainsi « floconisés » créent l'irréel et mettent un état de torpeur sur la toile par le blanc hypnotique.

Les *Porteuses d'eau* cherchent à réveiller des poteries antiques avec des moyens modernes, avec du rouge cuit et briqueté.

Je parle de force, et je parle surtout d'imagination. Et cela vient d'un esprit libre, dégagé des contingences, et décidé à être soi.

L'œuvre de France de Lapeyre annonce une personnalité. Le métier viendra toujours assez tôt.

C'est le travail d'un esprit « libre » – chose si rare chez nous – au point d'être toujours soi.

Et je retiens surtout l'attitude à l'égard des choses, la vision audacieuse et dépouillée, la volonté tenace de découvrir.

Pour moi, c'est beaucoup.

Je ne peux qu'engager ce peintre à lâcher encore plus du lest, et à mettre en pièces les préjugés et les conventions, qui nous font d'une école et d'un temps.

Le MAURICIEN

10 Octobre 1950

Paul et Virginie — Un mythe sans épaisseur

À Max Pol Fouchet

La jeunesse actuelle ne lit pas *Paul et Virginie*. Non pas qu'elle se désintéresse du passé mythique de l'île, mais uniquement parce que ce livre l'ennuie. Elle y sent le faux et le clinquant.

Paul et Virginie sont des tuberculeux de l'âme. De là ce parfum pharmaceutique qui se dégage de cette idylle. L'amour est autre chose. Et la jeunesse le sait. Et elle se détourne de ce romantisme fade, comme devant un fruit de fausse fraîcheur.

Et ce mythe n'a duré que dans les esprits, dans l'abstrait. Les lieux ne l'ont pas retenu. Le sortilège bernardinien n'a pu l'y mettre. Qui va à la Vallée des Prêtres, aujourd'hui, retrouver les amants épiques ? Qui croit retrouver sur les grèves de l'île d'Ambre le corps chaste de Virginie ?

Deux marques blanches sont sur le tympan gauche de la Montagne de l'Embrasure. C'est tout ce que concède aux vertigineux amants la mythologie populaire.

De *Paul et Virginie*, nous avons officiellement le remorqueur du même nom, un kiosque en paille au Jardin des Pamplemousses, et une rue Bernardin de Saint-Pierre, où je vis. Personne ne nomme plus son enfant Virginie. En pensant à Paul, ou songe plutôt à l'apôtre qu'à l'amoureux. Et le mythe se fond dans l'inconsistant.

Pourquoi ? Parce que les lieux n'ont pas retenu une parcelle de ce mystère. Parce que Bernardin ne posséda pas le verbe, mais un génie déclamatoire et non d'essence – pur « tape-à-l'œil », tant prisé par notre littérature locale...

Bernardin était de la classe même de Chateaubriand, qui construisait des mythes en carton peint. Je n'ai pas retrouvé un seul de ses « personnages » sur les bords du Mississippi, où j'ai vécu pour un temps – comme je cherche en vain Paul et Virginie à la Vallée des Prêtres. Bernardin était un styliste et non un magicien. Son roman est un mythe abstrait. Les lieux mauriciens ont laissé glisser cette surcharge, et ont même rejeté le sous-vêtement.

Et insensiblement, cette idylle manquée me ramène au mécanisme du mythe.

À mon sens, ne crée le mythe véritable que le poète transcendant, qui s'intègre à tel point aux lieux charnels de sa fabulation, qu'il les imprègne d'une force surnaturelle d'*attachement*. Il y a beaucoup plus de vies mythiques que de créations mythiques. Pourquoi ? En raison même de l'incapacité du créateur spirituel de se projeter dans les choses. On se souvient d'une personne morte par le lieu où elle a vécu. Mais qui peut se projeter loin de sa base, et mettre une image de soi par la pensée dans un site où sa vie physique n'a eu

aucun rôle, et faire en sorte que le « double » de l'esprit laisse une empreinte spirituelle aussi indélébile sur la chair des choses qu'une tache d'encre de Chine sur le papier ?

Ce génie mythique, certes, Bernardin ne l'avait pas, puisqu'il n'a pu incruster *Paul et Virginie* dans la Vallée des Prêtres et encore moins l'asseoir à l'île d'Ambre. Pour opérer ce miracle, il lui aurait fallu une *religion de poésie* ; or, Bernardin ne l'avait pas – lui qui n'était qu'un herboriste des mots, et non point un horticulteur de surréel.

Le mythe est une plante surnaturelle de magie du subconscient. Ne créent les mythes véritables que les cultivateurs de l'inconscient, les poètes de l'intra-matière de l'esprit. Les magiciens du verbe seuls peuvent condenser le mythe, et faire en sorte qu'un pays devienne « personne », et que le site sue la « présence ». Les poètes descriptifs ne demeurent qu'à l'écorce de vie. Seule l'intégration poétique produit l'animation, fait naître cette substance du verbe qui est paysage et personne tout à la fois, et à tel point magiques tous deux que le paysage naturel est imprégné de l'essence d'être jailli de l'esprit de l'auteur, et le mythe vivant et le mythe intérieur deviennent tout à coup une seule et même chose.

Par l'intégration poétique, le mythe naît et s'accroche aux lieux – tout le reste n'étant que pancarte mise sur des sites visités, où l'esprit est en bordure, et qu'effacent le vent des années et le snobisme qui constamment se refait.

Paul et Virginie est issu du romantisme, et est mort avec lui. Son succès est celui d'une époque – comme l'est tout « actuel » de la pensée. *Paul et Virginie* n'est pas un roman éternel. Le seul roman éternel est le mythe total. Et je n'en vois pas un seul d'absolu dans toute la littérature mondiale. *Tristan et Yseult* n'est qu'une légende sans auteur. Seule la Bible contient le mythe absolu. C'est pourquoi elle est religion.

Le seul geste mythique éternel de nature est les montagnes. La fleur est éphémère, le ruisseau passe. Il faut un geste concret pour le mythe, sur lequel puisse s'échafauder le mystère. Et la montagne est là, immuable. C'est pourquoi elle condense l'immanent. Se faire « paratonnerre » avec la montagne pour capter ce message est le rôle dernier du poète. Mais qui jamais a animé la montagne ? Qui l'a rendue magique et fait vivre d'un geste mythique ?

Celui qui y incrustera son esprit, créera le mythe qui renaît de lui-même, le Phoenix de penser et donnera au monde la « vie dans le verbe » autant qu'il est possible à l'homme d'y atteindre.

Bernardin rase les terrains luxuriants du nord de l'île. Il ne leva pas les yeux vers nos montagnes. Le *Pieter Both*, si chargé de psychisme dévorant, passa au-delà de sa rétine papillotante d'herborisant de l'esprit. Bernardin ne nomma ce pic magique qu'en tant que borne de passage. (Les romantiques exagèrent la nature, mais ne la « révèlent » pas.)

Aussi, le roman de *Paul et Virginie* est-il un mythe qui rampe et ne monte pas. Le ciel mauricien n'est pas peuplé de cette chimère.

Et quand la canne à sucre aura tout dévoré, et atteint jusqu'aux derniers dortoirs de l'intelligence, et lorsque tout le pays intellectuel ne pensera plus que sucre d'orge et bonbon de la pensée, un écrivain du mythe total viendra peut-être ici en poète surnaturel, et dira : « Où est Virginie ? Où a passé Paul ? » Et on le mènera au kiosque en paille du Jardin des Pamplemousses et on lui dira : « Voici Paul ! » Et on lui présentera les signes sur la Montagne de l'Embrassure, et on lui dira : « Voici Paul et Virginie. » Et l'écrivain qui aura voyagé dans le remorqueur *Paul et Virginie* sur notre rade boueuse, s'exclamera : « C'est cela, Paul ? Est-ce ça, Virginie ? » Et il n'en croira pas ses yeux. Et il faudra lui dire que le « courtiseur » de Madame Poivre n'avait pas mis autre chose dans ces lieux – ou plutôt, que ces signes viennent de l'imagination en mal de poésie de nos insulaires eux-mêmes.

Bernardin était un faux bonhomme, un poète de mots et non de l'essence. Il ne pratiquait pas l'intégration poétique, cet art de se projeter dans les choses. C'était un pur démagogue de la plume, un bateleur de mots, qui a fait pleurer par exploitation de fausse sentimentalité.

Le « Paul » de Bernardin est le *Tarzan* délicat des temps passés – d’avant le cinéma – jailli du jabot de dentelles d’un cuisinier des lettres ; et la douce « Virginie » a tout de l’artificiel de la compagne de l’homme-singe.

Avec *Paul et Virginie*, l’île Maurice n’a été que simple cible : la flèche est partie et n’est pas revenue à l’auteur. Dans notre doux pays, Paul et Virginie sont absents, aussi absents que sont les grands poètes. On essaye en vain – et nos écrivains romantiques s’y épuisent – à injecter à cette idylle la magie qu’elle ne possède pas. Dans le sang glorieux de nos paysages, on cherche à grands renforts de réclame à asseoir ce mythe. L’acte de nature se refuse à ce geste mort. Et la vision flotte comme une bouée sans but sur les mers du mystère.

Seul le magicien du verbe est « reçu » par la magie des choses. Ceux qui ne se sont pas intégrés à la vie, sont rejetés par elle.

L’écrivain mythique est un « vivant » des formes et des essences, poète surnaturel et divin qui réanime la matière animée, en occultiste de la pierre et des cieux et qui refait la pâte de vie en y mêlant son âme, en rendant indissolubles l’objet et le sujet.

Le mythe peut se construire partout où il y a le concret et là où il y a une âme géante de poète qui s’offre. Et du mythe, la montagne est le plus haut pic, vase dernier des cieux. Qui animerait nos montagnes, ferait de la carte de l’île Maurice une Carte du Ciel.

Ô Bernardin, tu les as à peine vues, ces citadelles mythiques, qui ont noms : *Pouce*, *Pieter Both*, *Trois Mamelles*, et cette arche de Moïse qu’est le coffret magique du *Corps de Garde* ! Crève-Cœur était là devant tes yeux, pourtant, quand tu pris la plume. Tu as préféré « autre chose », car la magie de ce lieu t’aurait suffoqué, et la plume te serait tombée des doigts sous le courant vertigineux du geste mythique là-haut. Mais as-tu *vu*, en fait, toi qui as tant raconté ? Ta prose, d’où est absente toute *syllabe d’invisible*, m’en fait douter. Tu as préféré œuvrer dans deux doigts de Mystère, de peur de te noyer dans la sagesse mythique, et d’être entraîné hors des possibilités d’écrire. Le mythe est verbe, vase des seuls Inspirés.

Et la montagne parle. Elle est le pic du mythe. Qui jamais nous fera entendre cette Voix ?

ADVANCE

13 Octobre 1950

Causerie du vendredi

La *Semaine de l'Art* s'achève. Semaine Sainte pour l'esprit ! Pendant sept jours, la matière aura reflué et un peu d'espoir est dans notre île. J'ai été à l'exposition de tableaux. J'en suis revenu étonné. De quoi ? Mais de voir dans notre pays, si à l'arrière en bien des points, cet avant-gardisme.

J'écarte Hervé Masson qui, lui, a dépassé le cadre mauricien : il appartient maintenant à l'Europe. Mais voici Lucien Masson, Andrée Poilly, France de Lapeyre, Constantin et, enfin, Charoux.

Une porte ici est défoncée, et un air nouveau pénètre dans une atmosphère de cave.

Premier parmi tous les tableaux exposés, je classe ce que je nomme : *La futaie des corps bleus* de Serge Constantin. Ici, l'artiste a réussi l'intégration de l'homme à la nature. Des êtres prennent possession des arbres, et mettent une danse crépusculaire végétale dans la vie. Ce tableau est musical par le rythme. C'est une toile des *correspondances*.

Les gestes superbes donnés par France de Lapeyre à un de ses personnages : front irradiant à force de vision, comme un pinceau de lumière et un phare, ce geste mythique n'a pas été compris. Une dame qui passait devant cette toile parla même « d'arlequinade ». Néanmoins voici une indépendance de vision. Cette « arlequinade » mènera à quelque chose.

Me voici devant une toile « indéfinie » de Lucien Masson. L'homme s'essaye. Chut ! Passons ailleurs. Ce sera pour demain.

La *Danse des baleines* d'Andrée Poilly marie le geste stylisé au mouvement. On y sent s'incurver les corps et se balancer des cercles. C'est une « danse des cerceaux » de réelle qualité.

Et Charoux qui, lui aussi, est indépendant et a de l'imagination, a depuis quelque temps mis de côté les vieilleries, et œuvre maintenant en pleine pâte métaphysique, ose empâter ses pâtes, et se servir de véritables « rochers de couleurs » pour représenter ses corps.

Et le « reste » est en grande partie photographie. Et j'ai préféré passer aux photographes véritables, qui, eux du moins, ne nous déçoivent pas.

En peinture il y a désormais Constantin, Lucien Masson, France de Lapeyre, Andrée Poilly, Charoux – comme il y a en littérature André Masson, Edmée Le Breton, Téléscourt.

Voici huit chefs de file qui entendent aller de l'avant coûte que coûte.

Quelqu'un a parlé récemment d'« académie ». Cette Académie existe, elle est occulte et agissante. Tous ces gens se comprennent d'un mot. Et les « anciens », et les « ancrés », et les « au-port », et les « arrivés », et les « au-but », et les « décorés », et les « présidents à vie » devront céder le pas aux nouveaux venus, qu'ils le veuillent ou pas. Rien n'arrête le Char de Jaggernaut !

ADVANCE

20 Octobre 1950

Causerie du vendredi

Il manque à nos jardins un « grand génie de la canne à sucre » statufié. Le choix n'en serait pas difficile. J'en connais tout au moins un qui s'y plierait. On écrirait sur la stèle : *A bien mérité des riches !*

Quelqu'un qui revient de Paris me disait : « Les Mauriciens devraient se méfier des étrangers. Ils nous louent ici et nous dénigrent là-bas ». Un d'entre eux s'est permis de dire : « Les Mauriciens devraient se faire photographier, les bras autour de la canne à sucre ». Pourquoi ne pas prendre au mot cette suggestion, et faire fondre une statue-épouvantail de ce 'mythe' et le mettre en tête de rade pour faire fuir les étrangers ? »

Mais en fait de statues, une s'indique *Le coupeur de cannes*, coulée en or, tel un soldat inconnu, placé sur la Place d'Armes.

Et puis on pourrait installer, entre la statue d'Edward VII et le Tombeau Malartic, une colonne Vendôme au haut de laquelle trônerait chaque année une statue faite par Wee Tow, du président élu de notre club hippique. Les chevaux courraient plus vite, aiguillonnés par cette grandeur.

Je vois bien une statue placée dans chaque jardin de Port-Louis à l'effigie de M. Bijoux, avec cet aide-mémoire : *Je suis là !* Personne ne semble s'en apercevoir.

Marcel Cabon pourrait lui aussi être statufié, et son buste placé en face du M.B.S. avec cette légende : *Sauveur de la radio mauricienne*.

Je me suis avisé de constater que Léoville L'Homme est plus haut placé de quelques pouces que Brown Sequard, au sein du *Jardin de la Compagnie*. Et que Adrien d'Epinay est plus haut encore. Et que Rémy Ollier est tout petit. On pourrait rectifier – en déplaçant Brown Sequard au haut du *Pouce*, en mettant d'Epinay sur la Place d'Armes, et Léoville L'Homme comme « président à vie » de la Place du Théâtre.

Rémy Ollier ? Bah, comme il ne savait pas écrire le français, on l'enverrait à l'école, sur le parvis du nouveau Palais des Nations, que la S.E.M. a l'intention de faire construire sur une des jetées de la rade.

On parle depuis quelque temps de génies. Pourquoi ne pas avoir notre *Square des Génies* ? Mais comme nos places publiques sont encombrées de grandeurs, on pourrait songer à la cour de l'Institut. On placerait un génie à chaque coin. Pour ne pas faire de jaloux, on prendrait les quatre frères Masson. Mais André Masson serait protégé par une palissade, au cas où on le placerait face à la rue Félicien Mallefille. Qui sait ?...

Il manque à Curepipe sa première statue. Pourquoi pas *l'Homme à la pipe*, rendu « mythe » par un de nos grands écrivains ? Je suggère une collaboration de Wee Tow et d'un de nos historiens. Qui choisir pour modèle ? Quelle importance, puisque personne ne le verrait. Qui regarde les statues ?

Or, on voit les arbres. Pourquoi ne pas planter un *Arbre de la Concorde* auprès des sagoutiers qui s'étiolent dans la cour de l'Institut ?

André Masson descendrait de sa statue et N.M.U. – Apollon de son pigeonier (on dit que l'homme ressemble à son habitat) – qui arroseraient à tour de rôle ce rejeton de l'avenir. Valentin Prunier, qui s'y connaît en fait d'arbres, puisqu'il en a planté un dans la terre des hommes, viendrait tenir l'arrosoir.

Il y a arroseurs et teneurs d'arrosoirs, comme il y a prêtres et sacristains.

ADVANCE

22 Décembre 1950

Le pas de porte par André Masson

« Ne vois-tu pas que je suis celui en lequel personne ne croit, parce que je suis la substance même de la croyance de tous ? »

Ce n'est pas d'écrire un livre comme celui que vient de produire André Masson qui est extraordinaire – quelque immense que soit cet ouvrage – c'est de l'avoir écrit à l'île Maurice.

Faite à Maurice, cette œuvre est un triomphe du moi sur la vie, d'un moi délirant et en même temps contenu.

L'œuvre est tant soit peu décousue. C'est là son seul crime. Et si elle est décousue, c'est par manque d'argent. Masson la voulait plus vaste. Il l'avait faite vastitude, mais ne put la faire éditer, faute d'argent. Alors il scinda, il coupa, réduisit, mit l'immensité en lambeaux afin de permettre que la richesse de l'esprit vît le jour malgré l'abandon des roupies et des hommes.

Au fond de ces trous d'ombre néanmoins, il y a de vastes lumières. Ces « sacs à charbon » enjambent l'infini, et si cet infini n'est pas *mon* infini, il est l'infini de Dieu, qui a autant d'infinis que d'êtres humains dans son sein.

Le style de ce *Pas de porte* est rude, monstrueusement sec parfois, mais dans la bouche il fond à mesure que le lecteur en comprend le sens. C'est pour des initiés qu'a écrit Masson : il le dit emphatiquement dans sa préface.

Tout le livre se résume en une seule phrase jetée comme un phare dans les courants de nuit du verbe : *la transmutation de l'objet, l'alchimie d'essence du monde visible*. Cette poésie écarte donc d'un seul coup d'aile et Narcisse et Pygmalion, afin d'atteindre à « autre chose ».

Et la montée se fait, fulgurante, dans la dernière partie du livre qui est profondément poétique d'écriture – flamme la plus haute qu'ait produite l'auteur jusqu'à ce jour.

Alchimie ? J'entends que Masson la comprend dans les deux sens : de l'objet qui transmue l'âme et de l'âme qui transmue l'objet, donnant la Fusion Universelle. De quelque biais donc que prend l'auteur, il aboutit au même but : fusion d'ubiquité, sans quoi il n'est point de poésie.

Des étincelles de perception parsèment cette prose drue et meurtrière pour les sots. Dans cette densité de lave, il y a des Gémeaux. Citer tous ces gestes étoilés, briserait le rythme de cette causerie.

André Masson sait que je sais qu'il me comprend : s'il me comprend, je ne peux faire autrement que le comprendre – puisque tout miroir a deux visages : le visage qu'il donne et celui qu'il reçoit – et, passé certaine entente spirituelle, il y a fusion.

Ce jeu de miroirs fait la pulpe et le raisin de joie des écrivains à Paris, comme partout ailleurs où se porte l'esprit sur ses ailes de cire, Icare résistant et vainqueur.

Le pas de porte est un essai mythique de rejoindre le symbole par les chemins abrupts de la philosophie. C'est en super-mathématicien des formes que Masson parle. Sans certaines phrases fulgurantes pourtant, l'homme se serait perdu dans les dédales d'une pensée à mille têtes et qui ne se trouve pas. Heureusement ces lumignons d'abord tracent la voie ensuite, qui grandiront à vue d'œil en phares à la fin du livre, jaillissant en dernier en apothéose.

Le pas de porte est fait pour les initiés qui ont vécu la poésie.

C'est un immense effort pour rejoindre l'essence.

Ma voie a été autre. Mais je ne renie rien de ce livre. Je tremble de joie à penser que d'autres enfin auront connu ici-même le chemin mystique des essences par une forme de religion intérieure liée aux choses, et qui ne tient que de soi – par une expérience vécue en commun avec la Nature dans un geste brisé du mot pour atteindre « autre chose », et où la baguette enchantée veut dévaster la pierre du symbole, afin de dégager de son sein la source – cette source qu'en occultiste maudit, Moïse n'a pas craint de faire sourdre, et dont ses suivants – que ce soit Jacob Boehme, Steiner ou Novalis – furent traités de suppôts de Satan, d'adorateurs de Belzébuth quand ils le firent – car l'homme hait ce qui le dépasse et voit le Diable dans le visage de ses supérieurs.

À Maurice, comme ailleurs, la Bêtise est infinie. Cela a-t-il jamais inquiété l'esprit inquiet d'André Masson ?

ADVANCE

29 Décembre 1950

Jules Hermann, génie méconnu

À André Legallant

En ces jours où la recherche des génies se fait frénétiquement sur notre sol avide de renommée, un être tout au moins, à l'île de la Réunion, répondait en bien des points à cette désignation.

Notaire et avoué retraité, nous ne savons guère autre chose de cet esprit transcendant. Membre de quelques commissions, à part cela, une vie obscure et ignorée.

Cet homme est mort très âgé, au moment même où il donnait le dernier coup de crayon à un dessin des douze signes du Zodiaque qu'il avait découverts dans la pierre de la montagne St Denis.

Pendant vingt ans, il avait médité son grand livre *Révélation du grand océan*. L'aile de la mort le frôla à la dernière page... ou était-ce le couperet de la pierre angulaire de l'au-delà ?

Hermann, dans son livre, est net sur un point : il a subi l'envoûtement des montagnes.

C'était sur les hauts plateaux de la Réunion.

L'historien écrivait alors sur les langues originaires de l'humanité liées aux cataclysmes – lorsqu'il connut son chemin de Damas.

Une route nouvellement ouverte l'amena à un pic ignoré au centre de l'île. Là, un corps découpé dans la pierre, la *Tête de Mallabare*, mit d'un seul coup en lui sa thèse de la montagne taillée. Hermann était convaincu, ce fut une illumination comme Nietzsche avait subi la sienne au bord des lacs tyroliens. Notre visionnaire n'eut plus alors qu'à étendre et vérifier.

Hermann vint à Maurice en 1911, circulant pendant toute une semaine par nos trains poussifs et nos rares tuf-tuf d'alors.

Il a vu le « gisant » du Champ de Mars, le Moïse du *Corps de Garde*, le Guerrier casqué derrière la tête du « garde » couché, le lama priant sur la tête du *Pieter Both*, et quelques profils ça et là des gestes gravés à la *Montagne Ory*, et à l'Anse Courtois, etc. Hermann n'alla ni au *Morne*, ni aux montagnes du sud-est. Il connut cependant le *Piton du Milieu*.

Le « Corps qui regarde », serait, selon Jules Hermann, la plus colossale masse sculptée qu'il y ait dans l'hémisphère austral.

Hermann n'émit pas une hypothèse catégorique définissant comment le *Pieter Both* et le *Corps de Garde* auraient pu être taillés. Il vit moins les sculptures des montagnes, chez nous, que des profils taillés sur les crêtes.

Il souligne que tous les voyageurs qui sont venus ici ont été sidérés par les formes fantastiquement « artificielles » de nos montagnes. Charlier, paraît-il, en parlait déjà dans la revue *Universe*, il y a plus d'un siècle.

Mais aussi extraordinaire que cela peut sembler, Hermann n'a pas fait le tour du *Pieter Both*, et n'a pas connu par le fait les douze mythes qui y sont inscrits. Il a passé auprès d'un des plus grands mystères du Globe, et il s'en est éloigné. C'était en 1911. Onze ans après il mourait, sans avoir approfondi cette citadelle mythique incomparable. Ô Fatum ! Combien de fois frôlons-nous la totalité de nos espoirs et passons-nous ailleurs ! Hermann eut-il connu le diorama du *Pieter Both* en 1911, que toute sa vie aurait été changée.

Quand le livre de Jules Hermann parut à la Réunion, la docte bourgeoisie s'esclaffa.

Les temps ont changé.

Il n'y a guère, une expédition est partie pour les îles Açores, déterrer l'Atlantide au fond des eaux.

Ah, si Jules Hermann revenait !

Il verrait ici des pionniers qui, en ce moment même, prospectent le ciel mauricien, cherchant les signes sur les montagnes, par la plume ou par le pinceau.

Les croyants ont pour noms : Hugues de Jouvancourt qui a découvert les mythes du *Morne* (côté Gambier), et d'autres encore au *Pieter Both*. Hervé Masson nous a quittés avec des dessins et des tableaux mythiques de ce mont. Roger Charoux a révélé le *Mont Ory* avec ses crayons. Serge Constantin, m'a-t-on dit, épelle les montagnes par des palimpsestes, où l'œil nu doit passer au fond du dessin pour retrouver les mythes. Et il y a Georges Télescourt qui a parcouru le ciel pétré de la Rivière Noire et qui, avec son poème *Pierres*, a cherché une entrée poétique dans ce domaine fermé ; et voici Marcel Cabon qui considère que l'homme devrait se tourner de plus en plus vers les montagnes, et enfin, André Legallant qui, depuis longtemps déjà, moissonne les montagnes.

Et du côté des femmes, je cite notre meilleure poétesse qui a déjà fait de ces « chimères » des réalités. Et demain des anonymes viendront qui seront légion. L'Europe se prononcera en dernier. Mais gloire à ces pionniers !

Et tout le mérite en revient à Jules Hermann, qui a été le précurseur de tous ces gestes d'enfantement.

Celui qui a créé cette marée de vie, n'était-il pas un génie de vision ? Je réponds oui sans hésiter. Et si cet homme avait été doté du pouvoir prophétique, poétique et mythique, rien n'aurait empêché qu'il fût considéré un des premiers cerveaux de l'humanité.

Mais voilà, il y a le Pharaon qui songe, et Joseph qui explique les songes, et, comme nous le disait André Legallant l'autre jour, il y a le voyant et l'interpréteur.

Jules Hermann était du premier type. À sa suite, d'autres parcourront la montagne mythique et interpréteront.

Demain paraîtront les prophètes et les devins des montagnes par une nouvelle science, dont l'île Maurice se glorifiera d'avoir été l'initiatrice.

Le MAURICIEN

6 Mars 1951

Énigme

Hier, X, qui est le plus grand expert – et le seul avec Y – de notre flore et de notre faune, me disait ceci :

– Savez-vous que les Malais, entre 500 avant J.C. et l’an mille, gagnaient sporadiquement la côte de Madagascar pour s’établir sur les hauts plateaux et ont apparemment passé à l’île Maurice ?

– Donc, il y a des possibilités de trouver des vestiges de leur passage ici ?

Un haussement d’épaules de X, qui murmure :

– Flacq ; des traces d’objets incontrôlés.

Et on passe à autre chose.

– Et point d’autres hommes avant les Malais ?

Nouveau soulèvement d’épaules de X.

– Il y a nos marécages où on a trouvé le Dodo, et où se trouvent sûrement d’autres Dodos ensevelis. Il s’agit de fouiller.

Et je regarde par-dessus l’épaule de X au-delà les larges fenêtres du lieu. Là-bas, les affaires. Bruits d’argent. Où trouver de l’argent pour des fouilles ?

– Où fouiller ? dis-je à X.

Et il me cite : Mare-aux-Songes, le long de la côte de Flacq, et un peu partout où les alluvions ont été « cueillies » dans des bois et des coupes de basalte.

– Et les cavernes ? dis-je à mon tour.

– Oui, sans doute.

– Et pourquoi n’y trouverait-on pas des ossements humains de la proto-histoire ?

– Qui sait ?

– Et des marques mêmes dans les cavernes, des dessins, comme en France et ailleurs ?

Nouveau soulèvement d’épaules de X, qui ne dit mot : ni oui ni non.

Et le bon regard de mon savant X s'appesantit sur moi. Il rêve et il pense concrètement.

— Et au bas du *Corps-de Garde*, vers Petite Rivière ? continuai-je.

— Il faudrait des lampes, déblayer les éboulis, avoir tous les moyens physiques possibles.

— Et pourquoi pas ? Et au *Pieter Both* encore et au *Corps de Garde*, qui me semblent les lieux désignés et les plus immédiats où il faudrait chercher.

Et ma marotte revient :

— À cause des montagnes taillées.

Mon interlocuteur sourit intelligemment, et, cette fois, regarde ses mains, pose négligemment son regard sur moi – et je vois que l'Idée est là.

Mais les moyens physiques ? Où les trouver ? Quelles bourses délier ? Elles ne sont ouvertes, hélas, que pour d'autres trésors. A quand une société d'archéologie, changée plus tard en société d'anthropologie, qui voudrait bien récolter des fonds pour fouiller – en vue de ce néant du passé, qui n'intéresse que l'Esprit ?

Ah, mais oser rêver trouver des ossements serait trop beau ! Si simplement des objets de l'âge de pierre étaient découverts ! C'est alors que le message de Jules Hermann trouverait son plein sens ! Et j'en connais un qui exulterait !

Le MAURICIEN

17 Avril 1951

Arthur Martial le pur

Arthur Martial – un nom qui aujourd’hui n’a plus de sens, puisque le Arthur Martial dont on parlera, ne sera jamais le réel : la mort efface tout, sauf le surréel en nous, l’essence. Et ce « surréel » qui l’a connu chez ce tendre ami ?

Martial se cachait. Son intelligence était en veilleuse, sauf aux rares moments où il croyait pouvoir s’ouvrir.

L’homme était tout autre que celui que chacun voyait dans la rue. L’« homme » chez Martial était supérieur à Arthur Martial écrivain – et c’est le plus pur éloge que je puisse lui faire. Et c’est cet « homme » qui nous a quittés : l’autre, celui que tout le monde connaît, reste, et il s’estompera. Mais qu’importe, puisque l’essence demeure.

Arthur Martial avait des idées très avancées sur le théâtre, et qu’il n’a pas eu le temps de mettre à exécution. Il y voyait une mystique, un théâtre de réformation. Ce fut ce qui le tenait le plus à cœur avant sa mort : le roman l’avait délaissé.

Martial me parut toujours comme un croyant, avec la largeur de vues d’un Grec. Il n’allait pas jusqu’à l’ésotérisme égyptien – quand je lui parlai de mes montagnes, il souriait. Son esprit se sera arrêté à la mystique du cœur. C’est beaucoup. L’homme était supérieur à l’écrivain. Mais l’écrivain était supérieur au social dans l’homme. Détaché de tout ce qui avilit l’être : jalousies, préjugés, vanité – il œuvrait pour lui-même, contre lui-même et avec lui-même : il écrivait parce qu’il ne pouvait ne pas écrire – écrire pour cet homme était respirer. Et son dernier soupir a dû être de ce genre : et ce fut la vie, le « livre de vie » qu’il va maintenant écrire.

Le CERNEEN

13 Juin 1951

Jésus et l'Atome

À Robert-Edward Hart

En raison de l'universalité du message de Jésus, il n'est défendu à personne d'émettre un jugement sur la « révolution de l'atome » à la lumière des Évangiles. Je connais un prêtre local qui l'a fait – ou du moins, je crois qu'il la fait, – car il a écrit une thèse sur la matière, et je ne peux penser qu'il s'est arrêté à mi-chemin. Cet homme, avec qui je causais récemment et qui connaît tout et au-delà de la science actuelle, faisait une alchimie devant moi, et mutait par sa parole les acrobaties de la science en sacrements de la matière, – en retournant le vase transsubstantiel.

Je n'ai pas osé passer outre au cours de la conversation, – et au bord des sacrements, je me suis arrêté, là où matière devient transsubstance et esprit. Le prêtre qui me parlait est un homme courageux, son intelligence illuminée l'a mené apparemment de la matière au suresprit – et nous nous rencontrâmes en cette seconde dans des régions d'innommable mystère. Tout cela paraîtra pure mystique à certains. Or un lien s'était opéré entre ce prêtre et moi sur un point décisif : la spiritualité de la matière. Il faut que la matière soit, pour que l'esprit devienne, et la matière, sans l'esprit, n'est rien. Tel je quittai cet homme – prêtre de Dieu et de la matière – sur un geste d'espoir, de réconciliation de l'homme avec l'homme.

Or une révolution spirituelle est dans le monde en ce moment sur le terrain sans issue de la matière. Deux conceptions s'affrontent, celle de Nils Borr et celle de Schroeder, – combat entre deux pôles de pensée, où entre en jeu la conception existentielle même, le fondement de tout.

Et l'on peut se demander à ce stade si le Christ, si haut et si loin apparemment, n'a pas lui-même résolu le dilemme.

Le prêtre devant moi avec qui je causai en ce moment, aurait répondu dare-dare à ma question : « Mais Il l'a résolu par l'Incarnation ! » À ceci j'acquiesce. Mais beaucoup ne croient pas en l'Incarnation, en l'Esprit fait chair. Eut-on cru en cette *Réalité*, que tout aurait été résolu.

Et tel le prêtre-écrivain qui me parle, et qui est parti de la matière pour aboutir à l'Esprit, il faut au monde aujourd'hui une Instruction qui passe des derniers aux premiers pour « combler » l'Instruction qui vient des premiers aux derniers.

Coïncidence étrange, fait exceptionnel, ont jailli aujourd'hui dans le monde après l'orage atomique de Hiroshima, des physiciens *spiritualistes*. Pourquoi ne deviendraient pas ceux-ci un jour « religieux, » tout en ne quittant pas la substance physique de matière où ils expérimentent mais soudant en même temps les deux plans : science et religion ?

Et ceci une fois atteint, qu'atteint-on sinon la Poésie, grande transmutatrice de toutes choses, lien de soudure du vivant du moi à l'objet ?

Cette poésie hélas, on n'en a connu jusqu'ici que l'écorce, pelure du verbe dont on n'a pas touché les profondeurs, là où matière est esprit, et esprit mythe.

Cette métamorphose de transmutation vers la Transcendance, je crois qu'elle est en cours de réalisation dans bien des esprits dans le monde actuel, – en parturition dans le vase des analogies, pour déborder dans le mythe, en nouvelle naissance. Je vois ici-même cette métamorphose s'opérer dans quelques esprits très cachés.

L'ère nouvelle avec ses fracassements, ses éclatements monstrueux qui éveillent des aurores surnaturelles sur les montagnes lépreuses de Las Vegas, éveille concurremment dans bien des cœurs une contre-action spirituelle annonçant de grands poètes du verbe, « religieux » de la matière symbolique et sacrée, apôtres d'un mystère de transsubstance.

Les textes évangéliques, planant au-dessus de cette apocalypse de feu et de radiations, crient une solution. Et le salut se fera par le verbe qui réconcilie matière à esprit.

L'Évangile ici a une clé, et cette clé est les sacrements, où matière et esprit sont un, où le mythe de matière est servant du Mystère, où la poésie de la fleur, de la pierre, de l'eau, du feu solaire rejoint la poésie de Dieu en divin panthéisme.

Ce mythe de matière est l'indissolubilité de la matière et de l'esprit, l'indivisibilité du moi et du monde vivant.

L'atome a sa solution, et cette solution est de l'esprit. Il ne faut pas combattre la matière, mais la réconcilier en nous par une transsubstantiation que seul l'esprit peut opérer.

La matière est : c'est la réalité. L'esprit est : c'est la surréalité. Ces deux rêves de vie font un. Relier ces gestes, en apparence séparés, en geste de religion – poétique scientifique, esthétique, morale et spirituelle, – est la seule contre-partie d'un Enfer qui s'annonce.

La solution est donnée dans les Évangiles. C'est au cœur de l'homme maintenant de s'y adapter.

N. de la D. – Nous sommes heureux de suivre Malcolm de Chazal dans les efforts qu'il accomplit (en collaboration spéculative avec un prêtre) pour effacer de son cerveau et du nôtre, la dualité de la conception esprit-matière.

Ne doit-on pas considérer comme le pire ennemi de l'intelligence notre attachement aux vieilles définitions ? Plutôt que d'errer en leur compagnie dans les méandres du rêve, ne vaudrait-il pas mieux appliquer nos meilleures ressources intellectuelles à les refaire ? Cela nous permettrait peut-être de marcher plus vite vers la compréhension de ce qui est.

Les découvertes récentes ont détruit le mythe de l'atome avant que nous eussions songé à réviser sa définition. L'atome dont chacun parle d'abondance aujourd'hui n'est plus *l'atome*, c'est-à-dire l'élément insécable et indivisible imaginé par nos pères, mais un monde complexe où nous n'avons pas encore découvert *l'atome vrai*, l'élément premier qui n'est peut-être même pas matière (qu'est-ce d'ailleurs ?).

Ne pourrait-on imaginer que c'est *un champ de force indivisible et mobile géométriquement limité*. Pareille conception fondamentale du substrat de nos connaissances aurait au moins l'avantage de détruire le magma de conceptions arbitraires et vagues que remue en nous le mot *matière*.

Mais que deviendrait la *Poésie* si nous nous obstinions à vouloir projeter des lueurs crues sur les fondements de notre pensée ? Malcolm de Chazal pourrait peut-être nous le dire

Le MAURICIEN

3 Octobre 1951

Un procédé

M. Le Directeur

Le Mauricien, Port-Louis

Cher Monsieur,

Permettez-moi de faire usage de votre journal, aux fins de mettre au point une question qui intéresse la littérature mauricienne tout entière dans son intégrité et sa survivance.

Le 25 septembre 1951, je rédigeai une *Déclaration*, où en termes objectifs, j'énumérai les découvertes que j'avais obtenues dans le domaine scientifique, grâce à un processus spirituel, que personne n'avait osé jusque-là mener aux dernières limites. La *Déclaration* annonçait pour plus tard les preuves qui étayeraient mes assertions, et qui seraient englobées dans une œuvre à paraître.

Le samedi 29 septembre, dans *Advance*, M. André Masson charge LE LAPIN, animal universel, de me régler mon compte. LE LAPIN, sous des épithètes délicates, fait comprendre sans ambages au public que j'œuvre en faussaire, en prestidigitateur, et que j'étais tombé si bas que d'être un objet de ridicule dont les conséquences rejailliraient sur tous les intellectuels de ce pays.

C'est ici qu'entre en jeu le point essentiel : *M. André Masson n'a pas lu le livre qu'il critique, et cela pour la raison que le livre incriminé n'a pas paru.*

Un pareil procédé étonnerait les Français. Mieux : ils n'y croiraient pas.

M. André Masson ne peut plaider en tout ceci l'ignorance, l'inadvertance, l'oubli. C'est un des premiers cerveaux de ce pays, un écrivain alerte à tout, cultivé, un penseur de classe, un dialecticien qui a approfondi la question poétique sous toutes ses faces, et l'a démontré dans des articles remarquables qui ont culminé en une œuvre solide, *Le Pas de Porte*, que j'ai commenté, et qui a retenu l'attention d'un des premiers critiques de France, M. Michel Carrouges.

Alors, M. le Directeur, comment expliquer qu'un homme de cette envergure assaille un écrivain-ami, à travers le fameux LAPIN, dans des termes violents où il n'est question de rien moins pour moi que d'être un imposteur ? Et M. Masson agit, *sans qu'il ait lu le livre condamné*, livre qui n'a pas encore paru.

M. Masson peut maintenant se substituer au LAPIN et m'invectiver directement. Un fait demeure – et nul n'aura le pouvoir de l'effacer – *un homme a critiqué une œuvre qu'il n'a pas lue*. Ce tour de force vient de l'île Maurice. Avais-je tort de proclamer à Paris que nous sommes ici dans *l'île des Génies* ?

Recevez, cher M. le Directeur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Le MAURICIEN

6 Octobre 1951

Révélation de la Nuit - (Manifeste 1)

Le surréalisme, héritier de Freud et de la tradition hermétique, a exprimé, à travers son fondateur et animateur, André Breton, le but que l'humanité doit atteindre pour se libérer. Ce but s'identifie avec l'idéal surréaliste, et tient en ces paroles d'André Breton : « Trouver le point où toutes les notions cessent de se voir contradictoirement » – ce qui équivaut à briser les antinomies qui scindent l'esprit humain et constituent les chaînes de son esclavage.

La dualité humaine a été approchée de toutes parts : par les voies de la religion, de la littérature, de l'art, de la philosophie, etc.

Dans ce Manifeste, qui sera le premier d'une série, je me cadrerai au cœur du problème : à la vision scientifique du monde, âme du dualisme, telle qu'elle s'incarne dans la pensée du Grand Modeleur des temps modernes : Einstein.

On a entretenu des doutes, même chez mes amis les plus proches, quant à la possibilité qu'il y aurait de briser les lois d'Einstein : *la relativité* et *l'espace courbe*, par ce que j'ai appelé *la Révélation de la Nuit*.

J'aimerais, en quelques mots, expliquer en quoi cette révolution-ci s'est opérée.

Avant Descartes, l'homme ne connaissait que les formes réglementaires, pour jauger surfaces et volumes. Il n'y avait aucune possibilité pour lui de déterminer les surfaces irrégulières. Par l'intégration, qui introduit la notion mathématique d'infini, Descartes résout le problème.

Des siècles s'écoulaient.

Paraît un juif allemand, qui opère la seconde grande révolution des temps modernes. Einstein introduit l'espace et le temps dans la considération de l'objet, et qui mène automatiquement à sa théorie de la relativité. Le monde cesse d'être immobile et passe au mouvement.

L'espace d'Einstein et le temps d'Einstein sont des notions mathématiques, en dernier. Ils ne sont ni l'espace vivant qui est métaphysique, ni le temps vivant qui implique un invisible surnaturel. Ici encore, le poète est maître du champ d'action ; mais il est trop dans la surréalité et pas assez dans la réalité.

Voici ce que j'apporte.

Je fais de la Nuit, et, par conséquent, de l'ombre, son dérivé, un visible-invisible : *l'élément* qui, en conjonction avec le jour, donne l'espace essentiel et le temps essentiel. À cet espace essentiel et à ce temps essentiel, j'accouple l'objet, à qui je rends sa vraie valeur qui en est une de pensée-matière. Je révèle la Nuit, qui est une condition de *lumière inversée* (gauche par rapport à la droite qu'est la lumière manifestée) et je révèle la matière, qui est un état du spectre à deux versants (le versant-nuit : vert au violet, et le versant-jour : jaune au rouge). Tout de suite : nuit ou ombre, jour ou clarté, et objet deviennent d'une même pâte essentielle, où l'espace et le temps (notions qui sont effet de renversement de la nuit et du jour

conjointes – de cette nuit et de ce jour qui sont deux formes de lumière), où espace, temps et objet désormais ont un dénominateur commun qui est lumière.

À ce point, l'inséparation du monde vivant s'opère, la dualité est brisée et toutes les antinomies croulent.

Donnant un nouvel espace et un nouveau temps, je change tout à la carte de l'objet. Et l'espace et le temps que j'introduis étant résultantes de l'immobilité de la nuit, de son immanence, de son absolu agissant en conjonction avec la mobilité du jour, son transitoire, son relatif – l'univers que je présente est un univers d'absolu-relatif par rapport au monde strictement relatif d'Einstein.

La notion « physique » qui a débuté à ma synthèse est une découverte métaphysique capitale, à savoir que l'ombre ne bouge pas, que l'ombre est immobile, que la nuit est partout, même en plein jour, puisque c'est le principe absolu de la vie – ainsi, le jour ne chasse pas la nuit, l'ombre n'est à nul moment projetée de l'objet, puisque la nuit, son origine, est un état d'être permanent, immanent de la vie, *la seule notion d'absolu qu'il y ait dans ce monde-ci*. Ajoutez à cela la réalité de lumière inversée qu'est la nuit – et comme d'une souche, vous aurez tous les renversements, tout l'Inversement Universel, secret de tous les arcanes.

Je répète pour les incrédules.

Einstein avait à sa disposition un espace et un temps d'ordre mathématique, plongeant dans le relatif. L'espace et le temps que j'introduis sont produits d'inversement entre l'absolu-nuit et le relatif-jour. La notion nuit, qu'Einstein a ignorée et que j'introduis en la révélant, change par le fait toutes les données, et ramène le pivot d'absolu au sein du relatif du vivant.

Toutes mes découvertes dans le champ astronomique, dans le monde de la gravitation, sur le terrain du nombre, de la structure, de la formation solaire, des couleurs, etc., dérivent des grands principes énoncés plus haut.

Einstein, malgré son génie, est un penseur précis, un non-spiritualiste : c'est l'homme de science. Le poète, lui, s'arrache des contours, mais, en même temps, il échappe aux réalités concrètes. Mon opération est de lier esprit à matière ; mon processus est d'ordre spiritualiste-physique, d'où sa réussite.

La démonstration de ce qui précède est une autre affaire. Le public devra attendre l'œuvre elle-même pour connaître la trame d'absolu-relatif où se meuvent mes découvertes.

Mais dès lors, la Poésie est sauvée, parce qu'elle tient les Clés de la Science. Commence un autre monde de poésie. Et la science cesse d'être science d'observation, pour passer à l'ordre religieux. Voilà la Révolution essentielle que nous porte la *Révélation de la Nuit*.

Le MAURICIEN

30 Janvier 1952

Qu'est-ce que le monde vivant ?

Il est généralement admis, au sein du panthéon de la science, que la lumière vient du soleil ; que le soleil est source de chaleur ; que la couleur est un état en soi. Par contre, dans ces mêmes milieux, on ne s'expliquera pas pourquoi la lumière n'a pas de poids ; ni comment, à mesure que l'on monte vers la stratosphère, de plus en plus il fait froid ; ni la raison pour laquelle la couleur échappe à la loi de substance. D'autre part, la science parlera du poids des choses, mais elle ne s'expliquera pas pourquoi toute particule accroît son propre poids par le mouvement. La science nous dit que matière est énergie, mais elle ne parlera pas d'énergie spirituelle en ce cas, de peur sans doute d'avoir à dire pensée, ou conscience, ou encore âme.

Si quelqu'un venait à dire à la science d'aujourd'hui : le soleil n'est ni source de chaleur, ni source de lumière ; la lumière ne peut avoir du poids, puisqu'elle vient de la nuit ; et la couleur n'est que pure magie, ces mêmes « mages » de la science actuelle pousseraient de hauts cris et exigeraient des preuves. La preuve, pourtant, ne pourra être donnée par les moyens scientifiques courants, elle le pourra par un système d'évidences et de recoupements. (En fait, la science peut-elle donner la preuve que la terre tourne autour du soleil, autrement que par ce même mode d'évidences et de recoupements ?).

Commençons d'abord par l'infiniment petit, pour en arriver à l'infiniment grand et avant tout, posons la question suivante.

Les colossales masses d'énergie, contenues dans le moindre atome et dégagées par la bombe atomique, sont-elles des forces matérielles ou sont-elles des forces spirituelles ? Si l'on nous répond : ce sont des forces matérielles, et comme par ailleurs, il est admis que matière est énergie, nous devons conclure, soit que le proportionnel ici ne joue plus, ou que énergie est matière, tout l'inverse de la proposition ci-dessus ; or, nul n'a pu jusqu'ici produire de la matière avec de l'énergie. Donc ces forces de l'atome sont obligatoirement d'ordre spirituel. Si ces forces sont d'ordre spirituel, tout au moins l'essence de l'atome est spirituelle, et de là toute matière.

Et ainsi viendrait une idée du feu qui serait d'ordre spirituel ; et le noyau de l'atome parallélisant le macrocosme solaire, les deux, soleil et noyau de l'atome, seraient d'ordre spirituel, mot qu'on a accoutumé, à assimiler à « surnaturel ». Le feu ne serait ni une substance (feu solaire ou feu atomique, son noyau), ni même une transsubstance ! Mais un état d'être *spirituel* au sein de la vie, pivotant tout le vivant. Cette insubstantialité, je l'appelle un viscère de nuit, comme un cœur qui pulse, pulsant la nuit, qui, elle, respirerait la lumière hors de son propre sein, et ce serait soit la lumière « rapide » qu'est la lumière ambiante et cosmique ou la lumière « lente » qu'est la matière, venant toutes deux, les deux lumières, d'un même feu intrinsèque, d'ordre spirituel, pulsant la nuit toute-spirituelle, donnant les deux formes de lumière en respiration une : lumière cosmique et matière. Telle est la thèse d'*Aggenèse*, que livre fondamentalement *La Révélation de la Nuit*.

Et la couleur, prise dans son sens universel sans exception, serait donc le jeu prismatique de la lumière « rapide » agissant au sein de la lumière « lente » – pur effet magique, insubstantielle chose.

Le monde comme un tout, cesserait d'être un monde matériel, en tant que conception et en tant que fait, mais serait un monde magique où seule règnerait la trinité : nuit, feu, lumière, qui serait source, base et corps de tout.

Et tout partirait de là : de l'immobile qu'est la nuit et qui est l'absolu : viendrait le mouvement d'abord, première maya donnant le temps et déroulant l'espace avec tout le cortège d'illusions qu'est le poids, qu'est la relativité de chaleur et de froid, que sont les volumes, qu'est la consistance, etc.

Il est difficile, pour celui qui a considéré une chose comme Rien, de la voir subitement comme corps de l'Absolu. La Nuit graduellement s'imposera à notre esprit. Mais voici établies ses fondamentales. Toute science, quelle qu'elle soit, est, au fond, d'ordre spirituel, comme sont d'ordre spirituel les énergies fantastiques de destruction qui menacent le monde actuel par l'atome éventré. Or, la matière est dissoute par la conception nuitale de tout, et le mot « énergie » cède le pas au mot « pensée », au mot « conscience », au mot « nuit », au mot « absolu ».

Et tout relativisme devient une expression de maya d'une Toute-Réalité – qui sera Dieu pour le panthéiste, et que chacun qualifiera à sa façon. L'essentiel est que la Nuit soit, et que tout désormais y soit rapporté.

Le MAURICIEN

6 Février 1952

Un prodigieux événement

Je disais, il y a quelques jours, ici-même, dans un article intitulé *Qu'est-ce que le monde vivant ?* que l'homme n'avait pas réussi jusqu'ici à transformer l'énergie en matière. Or, cela est en cours de devenir. La déclaration du professeur Enrico Fermi, publiée dans un Reuter, l'annonce formellement. On obtiendrait bientôt le rayon qui « fait » la vie, renversement du procédé de la bombe atomique. On marche ainsi vers les incubes et les succubes en laboratoire ; nous sommes en plein antre d'occultisme, de magie, d'alchimie.

Les alchimistes du Moyen-âge avaient, du moins, l'excuse du spirituel, du but qu'ils visaient et qui était uniquement de connaître, par renversement alchimique, l'unité du monde. Quel usage feront les magiciens des usines nucléaires de demain de cette « trouvaille », obtenue par l'assassinat de l'atome, que les alchimistes, pour leur part, respectaient ?

La dématérialisation et la rematérialisation de substances ont été pratiquées dans tous les temps par les grands opérateurs hypnotiques : c'est *l'apport*. Ce qu'annonce le professeur Enrico Fermi n'a donc rien de neuf, sauf que la force brutale sera appliquée en ce cas, alors que les alchimistes « coopéraient » avec la matière. Et le procédé des alchimistes était d'ordre spirituel.

Nous sommes, grâce à l'extraordinaire déclaration du professeur Fermi, en plein monde occulte, où le sens de matière a disparu.

Je salue cet évènement (faste ou néfaste) comme une porte ouverte sur l'inconnu, et que l'ésotérisme avait depuis longtemps entrebâillée, mais qui, aux sens vulgaires, bientôt deviendra réalité.

Le MAURICIEN

13 Février 1952

Civilisés et barbares

La culture, prise dans son mauvais sens, n'est jamais plus haute que lorsque le matérialisme est général. Nous avons l'exemple de Rome et de tant d'autres civilisations. Culture, dans son sens étroit, n'est même pas l'humanisme, et le terme « humanitaire » lui est totalement étranger. On a vu ainsi la culture fleurir à la cour de roitelets cruels et criminels et au sein d'une noblesse dissolue. Il semblerait que le mot « sagesse » n'aurait rien à voir, dans l'esprit de beaucoup, avec le mot « culture ». Et c'est exactement le cas d'aujourd'hui. Et on peut même, comme un axiome, associer le mot culture au mot barbarie, car il semblerait que loin, d'être antinomiques, ces deux termes s'associent dans l'histoire des peuples.

Si bien que, pour chercher le vrai sens de culture, il faut courir chez les primitifs, qui répondent antithétiquement à notre idée de civilisation.

Paris est supposé être le centre de la culture universelle. Je lui préfère le Tibet ou le Népal ou même l'Océanie noire en tant que répondant à mon sens de culture, qui est sagesse.

Et tout le problème de la connaissance entre en jeu.

Que connaît l'Europe et qu'on ne retrouve aujourd'hui même à l'île de Pâques ou à Tahiti, si connaître veut dire vraiment saisir la vie et non l'abstrait ? Si la connaissance occidentale se limitait à la philosophie occidentale, ce serait bien peu de chose, sinon rien. Car en son sein règne un dualisme, qui aurait fait flamber d'horreur tout esprit oriental moniste et profond : et c'est tout dire.

Alors de quoi nous flattons-nous ? D'avoir inventé la bombe atomique et la radio ? Or, ni l'une ni l'autre n'a rendu l'homme plus homme ou plus heureux. Et même si c'était un confort, il nous faudrait nous entendre quant au mot confort.

L'Europe n'a fait que nous apprendre qu'il nous manque tout, sauf que nous avons le reste. Et ce reste est matière.

Généralement, quand se fait une invasion barbare, on crie : horreur ! Mais c'est le barbare qui « civilisera » le civilisé, en lui portant la sagesse. Rome ne pouvait être plus amoindrie qu'elle l'était à l'arrivée des barbares germains. Et quand les Croisés vont à Jérusalem, ce sont eux qui sont civilisés par les infidèles. Sans l'Arabe, il n'y aurait pas eu d'Espagne. La culture européenne a « barbarisé » les peuples orientaux, dont la philosophie admirable avait pourtant appris la vie à l'homme en même temps que la curiosité intellectuelle.

Et nous en venons aux littérateurs d'aujourd'hui. Je n'y vois que des barbares, greffiers de l'abstrait, polis, courtois et menteurs, hypocrites et saisis du délire des grandeurs et de grandeur. Et je ne fais exception, dans ce jugement, d'aucune culture spécifique occidentale.

La culture perdrait-elle beaucoup si tous les écrivains, ici-même, disparaissaient ? Que resterait-il après cette hécatombe ? Ni plus, ni moins de spiritualité qu'avant. Mais il en découlerait quand même cet avantage inappréciable : on ne verrait plus des gens clamer leur amour pour l'esprit et ne penser qu'à leur misérable moi. Il y aurait moins de bazar et plus de charité.

Le MAURICIEN

5 Mars 1952

La révolution scientifique

Ce dont peu de gens se doutent ici, c'est que ni le politique, ni le religieux, ni le social, ni l'humain n'a la haute main, aujourd'hui, sur les affaires du monde.

Pour la première fois, dans l'histoire de l'humanité, le sort de l'univers comme un tout dépend d'une poignée d'hommes, qui n'ont ni du politique, ni du religieux, ni du social, ni de l'humain, tel qu'on comprend communément ces termes.

Je veux parler des « atomistes », penseurs de la matière, machines de l'esprit.

De ceux-là, et de ceux-là seuls, dépendent les prochains jours.

Ainsi la science prend le gouvernement du monde – et sur laquelle science, le frein politique, le frein religieux, le frein social, le frein humain ne jouent pas.

Ici, un homme ou des groupes d'hommes protégés par l'État, la société, les lois morales, tolérés par la religion, préparent pour les humains, en êtres humains, les jours affreux ou divins des Nouveaux Temps.

Un éclair d'intuition dans le cerveau d'un homme, et rendu « pratique » par l'expérimentation, puis par l'application, cet éclair est apte à changer la carte du monde. Jamais l'humanité n'a dépendu de si peu d'êtres pour sa totalité de bonheur ou de malheur.

Et l'on songe aux alchimistes de jadis, en pensant aux mages actuels investis de tous les pouvoirs et ayant l'entière liberté de mener leur esprit à leur guise, *sans qu'aucun code moral ou religieux puisse intervenir du dehors dans la marche de leur conduite.*

C'est cela, l'amoralité des temps actuels qui ont érigé la Force comme dieu.

Aussi la révolution scientifique se fait-elle sous le sceau d'une liberté tronquée, faussée, où seule la Force régit le jeu.

Il m'a semblé donc étrange que certains, dans les journaux ou ailleurs, ont osé parler du droit de la science, comme si elle était de source divine, inamovible et inviolable. L'heureux, c'est que l'homme de science, qui devient le prêtre de la matière, protégé et encouragé pour aller de l'avant, a présenté quand même, récemment, des « cas de conscience ».

Les lettres que je reçois d'Europe m'annoncent la formation, depuis quelque temps, de deux camps au sein de la science : les hommes de science croyants ou idéalistes et les hommes de science athées ou matérialistes. Et la lutte n'a fait que commencer.

On peut s'attendre, au sein de la Révolution scientifique actuelle, à l'apparition de *contre-révolutionnaires*. Les hommes à cas de conscience qui enrayeront la marche en avant. Cette contre-

révolution, d'ordre moral, est là et elle prend de l'extension. C'est le côté le plus extraordinaire des temps présents : cette conversion esquissée, qu'on appellerait du nom de défaitisme, de certains hommes gagnés à une conception « religieuse » de la matière, et qui se refuseront à charcuter le Corps du Vivant.

Nul ne peut dire jusqu'à quel point cette contre-révolution s'étendra, enrayant la marche vers l'abîme.

L'homme reste l'homme et il est un être moral et spirituel. On en a voulu faire une machine, étendre la machine à l'homme. Le « robot » moral avait presque fait son apparition. Il semblerait qu'il hésite.

Au sein même de la science, il y a le refus. Ce refus préludera-t-il à la conversion future ?

Le MAURICIEN

14 Mars 1952

Spiritisme et Voyance

Ce n'est pas la faute de l'image si le miroir est faux.

Quand Appollonius de Thyane, devant une foule à Ephèse, voit tomber le tyran à Rome, sous les coups d'un assassin, il ne fait pas du spiritisme. Non. Il n'est qu'un pur voyant.

Ce mode, beaucoup en ont été gratifiés.

Mais, à côté, a fleuri, en tous temps et en tous lieux, une fausse voyance, qui, elle, au lieu d'opérer *naturellement*, provoque artificiellement, par un moyen forcé, par l'hypnotisme, le dégagement du « double » où le procédé de voyance est divisé entre l'opérateur et le sujet, entre l'hypnotiseur et le médium. Et c'est cela qui a donné le spiritisme.

Ainsi, au lieu que ce soit un homme uniquement qui voit, c'est d'une part un être dont le conscient a été aboli par sommeil hypnotique (le sujet) qui vit inconsciemment sous la gouverne d'un autre (l'opérateur), lequel remplace chez le premier la conscience soustraite et, de deux êtres, fait un être hybride. Cet être hybride (l'hypnotiseur et son médium soudés) est comme deux cerveaux en un, dont l'un (le sujet) a comme perdu son propre conscient, et l'autre (l'opérateur) se réduit uniquement à son conscient pur, perdu au sein de l'inconscient de l'autre, qu'il dirige. Cette monstruosité, qui amène au dédoublement provoqué, baigne forcément au sein des illusions sans fin, parmi un chaos inconcevable, un impénétrable maquis de sujet-objet.

Et c'est cette lèpre qui, côte à côte avec le matérialisme réel, fait un groupe de curieux du Divin, tenants du spiritisme, forcer la porte de l'Inconnu, en nécromanes, en matérialistes abstraits.

Ce viol prométhéen, des moins recommandables, est répandu aujourd'hui en Europe et un peu partout dans le monde, et fait pendant aux pires formes de prédiction, opérant sur le marc de café, les cartes, etc.

Mais il faut le dire tout d'abord : ces manières de contacter l'Inconnu, par mode frauduleux, partent de bases réelles pourtant, et qui constituent les *lois de la vie*. Le procédé du dédoublement, utilisé en ce cas par le spiritisme, est la fondamentale même de la constitution psychique de l'homme et de l'univers. Toute la vraie voyance y prend sa source, et, à la lettre, le saint occultisme. Tout phénomène de sainteté authentique, de prophétisme orthodoxe puisent leur substance dans ce phénomène du dédoublement. Et la phénoménologie de la nature est le résultat des « doubles » des choses, déchaînés ou harmonisés entre eux. Ce mode de spiritualité « substantielle », inhérente à tout, ce dédoublement de matière, c'est ce champ de vie même que le sorcier, en mauvais mage, à l'autre bout de la vie, arraisonne et emploie, à des fins inavouées, vers des buts maléfiques. La spiritualité du monde étant une et indivisible, il y a le mauvais usage qu'on peut en faire, et il y a l'usage saint.

Mais le spiritisme, avec son cortège affreux, ayant dès longtemps discrédité la science psychique pure, on a accusé en bloc toute forme d'occultisme d'être suppôt de Satan et science démoniaque à réprouver. C'est là le tort d'un excès de jugement.

Je connais certaines gens, ici-même, qui connaissent parfaitement la distinction qu'on doit faire et qui avancent dans des chemins occultes, sans être pour cela des sorciers. Car, devrions-nous accuser comme un tout l'occultisme, qu'il nous faudrait tenir Moïse pour un monstrueux fakir et attaquer tous les prophètes hébraïques et mettre en pièces l'hagiographie chrétienne.

Vue de l'angle orthodoxe – et cette fois, on serait dans la vérité – la science actuelle, loin d'être une science permise, l'atomisme est une vaste sorcellerie, comparable aux pires essais spirites, car l'éclatement de la bombe atomique n'est autre que le déchaînement du « double » de matière, au sein de cette vie même. Ici il n'est question de rien moins que de magie noire, et du type le plus bas, – si nous devons en croire les dernières découvertes obtenues par les savants sur le monde des Atlantes qui durent à l'atomisme leur perte.

* * *

Cet écrit ne vise qu'à faire remarquer à mes compatriotes à quel point le monde est leurré par des considérations de tout genre (d'ordre politique, national, économique, etc.) qui enveloppent la maléfique expérience atomique d'un voile « permis » (permis par qui ?), afin de donner un semblant moral à ce qui est essentiellement le pire spiritisme expérimental de tous les temps.

Au sein de notre monde de préjugés et de compartimentage et d'aveuglement, tout ce qui sert l'intérêt des peuples est présenté sous des accoutrements moraux, que le sage décrie, sachant que la loi du monde est une, et que, pour une même substance, il y a les violateurs et il y a les saints participants.

Le spiritisme n'est pas régional ni n'est-il pratiqué par quelques-uns seulement, aujourd'hui. Il est universel, puisque la magie noire est maintenant universalisée par la science et qu'elle fait de notre planète « sociale » un monde de magie d'ordre entièrement artificiel, recélant en lui les pires souffrances et des illusions sans fin.

Le MAURICIEN

29 Mars 1952

La quadrature du cercle

Lorsque Pythagore, fils d'un bijoutier de Samos, fut saisi d'une brusque illumination dans son île natale, illumination qui allait décider de sa vocation, il était devant un temple grec, qui lui révéla d'un seul coup l'arcane du Quatre. L'homme ne soupçonnait pas alors les sommets mathématiques qu'il allait atteindre.

En marge de l'école pythagoricienne, et issue du cerveau du maître, allait fleurir la *table de multiplication*, clé même de toute mathématique.

L'écolier qui, aujourd'hui, apprend cette table béatement, se doute-t-il de l'effort de pensée qu'a dû faire un homme pour la donner au monde ? Cette table œuvre sur le ternaire et le quaternaire, autrement dit, utilise le triangle et le carré comme base. Tout le sens caché de cette table flamboie parmi les sables du désert d'Égypte, dans le corps des Pyramides.

Or, une énigme est suspendue dans l'air, au haut de la Pyramide de Khéops, dont la dernière pierre, l'unique et la suprême, est manquante. Je crois pouvoir en révéler l'énigme : il représente la *quadrature du cercle*, qui est irrésoluble en termes de chiffres, mais que la nuit symbolise et incarne, la nuit étant le cercle et étant le sept, et le feu étant le corps de sa quadrature.

Ceci explique que Pythagore s'est arrêté à la table de multiplication (le trois et le quatre, le triangle et le carré), et n'a pu passer au sept et au cercle. La table de multiplication est quantitative et utilise le décennaire (hybride du un artificiel et du zéro artificiel). N'est-ce pas encore née au monde une mathématique de quatrième dimension, qui annihilerait le cartésianisme ou l'einsteinisme, et progéniterait une mathématique du Nombre, ultra-simple, dont le trois, le quatre et le sept détiendraient conjointement la clé, mais dont l'*acte* lui-même viendrait du sept. Cette mathématique de quatrième dimension, sans l'avoir trouvée, je la baptise du nom de *Triangulation du Un*, l'un étant l'absolu, et le trois, le quatre et le sept travaillant conjointement et étant la porte d'accès à ce un. Si je peux me permettre d'avancer au moins cet axiome pour le moment, les trois éléments vivants de cette mathématique seront la nuit, le feu et la lumière ; et les éléments géométriques en seront le cercle, le carré et le triangle ; et les éléments nombriques en seront le sept, le quatre et le trois. La clé du tout est le corps humain, maquette des mondes et dénominateur commun d'un tout d'absolu, visible et invisible. Cette mathématique de quatrième dimension ne peut qu'être une mathématique-algèbre-géométrie en un. Ce serait non à la manière de l'invention d'intégration de Descartes, qui est chiffre, symbole, angle, mais une « mathématique » qui sera corps de nombre sacré, où l'« algèbre » sera mythologie du corps humain, et la « géométrie » sera les formes mêmes de ce corps, le tout se référant à cette entité qui est l'homme, de quoi cette mathématique s'inspirera et où elle prendra sa source.

Je ne sais si les lecteurs du *Mauricien* ne se morfondront pas à la lecture de ce texte ardu ; aussi, je reviens à la *table de multiplication* de Pythagore, qu'apprennent chaque jour des millions d'écoliers.

Avant Pythagore, on comptait sur ses dix doigts. Les Chinois ont des machines à ajouter, qui sont comme d'autres doigts au bout de leurs doigts. La machine moderne de calcul automatique est autant de doigts-machines qui additionnent seuls.

Mais pourquoi les dix doigts ? Nous en avons quatorze, en charnière, dans chacune de nos mains : nos quatorze phalanges ; ce qui veut dire que c'est bien le sept répété qui aurait dû remplacer le dix décimal, si nous voulions avoir la mathématique vivante. Ainsi, le corps humain est sept, et définissable dans le sept.

La mathématique, comme la science elle-même, a marché vers le compliqué. Au bord du Nil, au temps d'Hermès, on simplifiait. La Pyramide, ainsi, est la figure la plus pure qui soit, après la colonne et la sphère, et elle contiendrait tout si justement il ne lui manquait le cercle, qui donne la colonne et la sphère. Aussi, la dernière pierre, la pierre de Khéops, celle du haut, a-t-elle été omise à la Pyramide. Car c'est la *Triangulation du Un*, consécutive à la *Quadrature du Cercle*, qui est le but que cette pointe inexistante vise : le ciel et la nuit. La nuit, la vaste nuit qu'elle vise, dans son geste absent et présent, peut « résoudre 'cette' pierre manquante ». Car la Nuit est le corps de *Quadrature du Cercle* et la voie de *Triangulation de l'Absolu*.

Le MAURICIEN

5 Avril 1952

Malim, Duhamel, Bedel et Cie

Malim, *le Malin*, n'est que le « clou » d'une longue farce, qui dure depuis 1947 (précisément, juillet 1947). À cette date, l'île Maurice fut découverte à Paris, révélée par Jean Paulhan.

Les « chercheurs d'or » commencèrent immédiatement à affluer. Les caravelles se succédèrent. Après Colomb, Pizarre. Ce fut Duhamel. Ce « conquérant » ne découvrit rien, sauf le Bazar Central où il est immortel parmi les vendeurs de mangues. Qu'a rapporté Duhamel à Paris ? Une fidélité éternelle de Duhamel à Duhamel. L'œuvre duhamélienne parmi les Mauriciens ? Ses promesses ? Son délire de sincérité ? Serge Claverie en a goûté à Paris. Quoi ? Un prodigieux prurit d'indifférence.

Après l'arrivée de Duhamel à Paris, en 1948, Paulhan m'écrivait ceci : « L'auteur de Salavin vous dessert méthodiquement ». Hypocrisie ? Mieux. Jalousie ? Mieux encore. Disons plutôt : traîtrise. Quand j'ai parlé des mangues du Bazar Central, je savais ce que je disais.

Guibert, quant à lui, le bel Armand, a fait mieux. Il s'est payé le luxe d'être ridicule. Chez J. L. R., à Curepipe, le noble discoureur eut pendant de longs mois *Sens-Plastique* entre les mains. Le livre lui a glissé des doigts avec sa bêtise. C'était en 1946. En 1947, Guibert se vit coiffé par Jean Paulhan à Paris. Il avait découvert La Tour du Pin. Mais Anouilh avait passé avant lui. Cette fois, il ne sut même pas me découvrir après Paulhan. Il m'attaqua. Jean Paulhan m'écrivit aussitôt ceci : « Personne ici ne le prend au sérieux ». Voilà une caravelle par le fond !

Vint André Blanchet, minois rose et efféminé. Traîtrise ? Non. Cette fois, ce ne fut qu'hypocrisie. L'homme ne comprit rien. Il vint les yeux bandés. Il partit les yeux bandés.

Je ne parlerai pas des *minus habens* qui nous ont visités depuis ce temps : les marins-politiciens-écrivains et les beaux parleurs : ils ne comptent vraiment pas. (Sauf Jean Camp, mais il faut bien une exception à toutes les règles).

Vint Bedel, l'habile louangeur. Les « promesses », cette fois, furent si fantastiques que beaucoup d'oiseaux y sentirent la colle. Mais ils y allèrent quand même. Bedel aujourd'hui rumine son amour. Il nous a tant aimés qu'il ne peut plus parler de nous. Transi ? Non. Étouffé, paralysé par une tendresse, un chloroforme de joie.

Et voici Malim, *le Malin*, pour la bonne bouche. Nous voici définitivement roulés. Si les salons mauriciens s'ouvrent après cela pour les génies d'outre-océan, tant pis pour nous ; on aura à trouver un Béranger digne de cette « sauce » pour nous chançonner comme nous le méritons. La Manche maintenant est franchie. Londres enfin nous découvre. Par la traduction du chant du Cygne, nous serons demain à Varsovie, à Budapest, à Rome, à New York. *L'Île des Génies* sera universellement connue. Mais il faut le dire : nous avons tout fait pour cela. Chaque nuit, depuis juillet 1947, un champignon génial a crû dans l'humus mauricien. Et si l'on fait la récolte de ce néo-atomisme, qui pourrait y trouver à redire ?

Mais Malim est un bonimenteur, c'est là son crime et son inélégance. En voulez-vous un exemple ?

En 1949, dans *Le Mauricien*, j'écrivis ceci à propos d'Émile Labat : « Rééditant les paroles de Diogène devant Alexandre, je dirai ceci : si je n'étais Malcolm de Chazal, je voudrais être Émile Labat. »

Malim, le bonimenteur, fausse la phrase, substitue le nom d'André Gide au mien et fait dire à Gide, à Paris (Gide se soucie-t-il d'Émile Labat, et le très viril Émile, du susnommé Gide ?) : « Si je n'étais André Gide, je voudrais être Émile Labat ».

Suis-je en droit de dire, après cela, que Malim, *le Malin*, est un faussaire et un bonimenteur ?

Malim & Cie, c'est cette clique d'écrivassiers qui nous ont visités et nous visiteront demain. Garez-vous, Mauriciens ! Landernau vous guette ? Vous y êtes déjà. Il faut éviter maintenant de le dépasser.

Le MAURICIEN

12 Avril 1952

Match et l'Acropole

Robert-Edward Hart me racontait que *Le Cycle de Pierre Flandre* n'avait trouvé que huit acheteurs.

C'est exactement le chiffre de vente de *Sens-Plastique*, après six mois de vente, en 1947. Je nommerai mes acheteurs : deux amis blancs, deux Indo-Mauriciens, deux Sino-Mauriciens, deux prêtres catholiques.

Il y a des livres qui trouvent preneurs ici, tel celui de M. Pierre de Sornay. L'ouvrage de M. André Decotter, m'a-t-on dit, a été un total succès.

Mais je sais que Mme Edmée Le Breton n'a vendu, de ses livres, qu'à peine 4 ou 5 exemplaires.

André Masson, avec son *Premier Livre des Clefs*, n'a trouvé que 6 à 8 lecteurs.

| | | | |
|---------------------------------|-------|-----|-------------|
| <i>Petrusmok</i> | vente | 10 | exemplaires |
| <i>Iésou</i> | — | 5 | — |
| <i>Mythologie de Crève Cœur</i> | — | 6 | — |
| <i>La Pierre Philosophale</i> | — | 4 | — |
| <i>Le Livre de Conscience</i> | — | 1 | — |
| <i>Aggenèse</i> | — | nil | — |

Et chez le sympathique M. Sénèque, les *Match* et les *Almanach Vermot* se vendent par centaines, par milliers.

Malim, qui a attaqué l'île Maurice, videra bientôt les poches des Mauriciens.

Dans le domaine de l'art, M. Hugues de Jouvancourt, illustrateur réputé en France comme en Suisse, fait une exposition de ses œuvres avec Hervé Masson. Vente : néant. Pas une seule toile, des deux côtés.

M. Marcel Lagesse, par contre, fait, d'une seule exposition, Rs 10 000.

Notons que Hervé Masson a exposé deux fois à Paris, et a eu ses toiles achetées par l'État français, les Municipalités, etc., et a exposé aussi en Angleterre récemment.

M. Hugues de Jouvancourt, par contre, a un succès foudroyant comme compilateur des poèmes mauriciens. Au reste, je connais bien des gens ici qui ont trouvé *mauvaises* les illustrations de son anthologie.

Art musical : récemment, on refusait du monde à des récitals de musiciens mauriciens.

À la dernière des virtuoses Robert Soëtens et Suzanne Roche, il y avait à peine 50 auditeurs au Plaza.

* * *

Tout cela se passe dans l'Athènes « indienne » de M. Thiers

* * *

Qu'est-ce qu'un éditeur ? Un Monsieur qui travaille contre espèces trébuchantes.

Qu'est-ce qu'un écrivain ? Par définition, un homme pauvre.

Où sont les mécènes pour faire le lien ?

Sait-on qu'il *manque* de l'argent à Maurice pour rééditer les œuvres de Léoville L'Homme et de Stylet et pour publier leurs nombreux inédits ?

Qu'a récolté la colonie, cette année-ci, pour ses sucres ? Rs 225 000 000.

Il y a quatre ans, on amenait Duhamel en pèlerinage au monument L'Homme, au Jardin de la Compagnie. Quelle ironie ! Il est temps qu'on vende ce bronze au poids pour trouver de l'argent pour L'Homme, l'être spirituel.

Nous avons des sociétés culturelles : l'*Alliance Française*, le *P.E.N. Club*, la *Société des Écrivains Mauriciens*, le *Cercle Littéraire de Port-Louis*, etc.

À quoi servent ces institutions ? À élever le niveau de culture ? Ou à faire des acquéreurs de *Match*, en série ? Puisque rien n'a changé depuis cent ans, comme l'ont prouvé les envois au « CONCOURS DES SEPT JOURS », aux titres tels que *Maman, ma chérie* ; *Le chien enragé* ; *La petite fille modèle* ; *Titine, la tintaine* ; *Robert le musclé*, etc.

Ces sociétés sus-mentionnées ont-elles pour but de faire des ours savants ou des hommes ?

Et qu'est-ce qu'un homme ? D'abord un esprit. Quelqu'un peut-il dire que nous avons des « esprits » ici, et qui, en même temps, méprisent un Hart, un Léoville L'Homme, une Edmée Le Breton, un André Masson ?

Ah, j'oubliais Marcel Cabon ! Celui-là, sans le sou, a cessé d'écrire, découragé. De toute sa vie, le pâtre, il n'a fait éditer que deux plaquettes. Il écrit pour ses tiroirs, pour les mites qui y sont, et les rats qui n'attendent qu'un soir d'oubli où le tiroir sera ouvert... Cabon est enterré vivant par l'éditeur-croque-mort, vorace d'argent, et qui méprise cet homme.

Mais n'est-ce pas une honte qu'un pays qui regorge d'or, et qui se targue d'esprit français et d'amour pour la France, fasse ainsi mourir ses écrivains sous des montagnes d'or comme dans un grand étouffoir d'indifférence ?

M. Pierre de Sornay, M. André Decotter, M. Lagesse, par quels tours de fortune vous êtes-vous fait tant aimer !

Donnez-moi votre truc, je vous prie. Et je ferai comme Hervé Masson, qui, un beau jour, lassé, s'avisa (comme le peintre Ménardeau qui peignait deux campements à la fois avec l'unique Coin de Mire, et qui sortit riche d'ici), comme Hervé Masson qui s'avisa de peindre des filaos en série sur des chevalets alignés et qui récolta Rs 1 300 pour sa peine, à une exposition monstre que personne ici ne pourra jamais oublier – en un mot, je ferai des *chiens enragés*, de *Robert le Musclé* géniaux, afin de remplir ma bourse vide, et d'entrer souriant chez les éditeurs.

Que M. de Sornay, M. Decotter, M. Lagesse ne prennent pas en mauvaise part ce que j'ai dit. Je ne les assimile pas aux *Match*. Leur succès est comme les cyclones. Ils ne sont que le centre de l'ouragan : un simple point de minimum d'indifférence. *Match* est l'essentiel. L'Acropole ? Ce sera le jour où un millionnaire écrira un livre. Et ce seront les *pauvres*, cette fois, qui seront *forcés* d'acheter, sous menace de recevoir leur démission. Ce jour-là, l'Athènes de la Bêtise sera complète.

ADVANCE

16 Avril 1952

20 août 1953

Dans la Grande Pyramide de Khéops, une date est inscrite : le 20 août, 1953. Elle correspond au mur sud de la Chambre du Roi, au sein de la Pyramide. Elle termine une longue suite de prédictions, s'échelonnant depuis Moïse et qui se sont réalisées, à la lettre, jusqu'à nos jours.

L'énigme plane sur cette date ultime, en cette Chambre du Roi que surplombe la « pierre manquante ».

Chronologiquement, l'ère actuelle a pénétré dans la Chambre du Roi, le 15-16 septembre, 1936.

Comme la Chambre du Roi est définie, dans le *Livre des morts égyptien : Présence littérale du maître de la mort et du tombeau*, et puisque cette chambre ne contient qu'un unique coffre sans couvercle, appelé le *Tombeau Ouvert*, lequel est universellement assimilé au Christ ressuscité dont Osiris est l'allégorie, la date du 20 août, 1953, donc, se réfère spécifiquement à l'ère chrétienne, et à nulle autre.

Cet événement est un événement religieux d'incommensurable importance.

* * *

Je vais maintenant me référer à la prophétie de St Malachie.

St Malachie, évêque irlandais, avait donné, dès 1128, TOUTE la liste des papes jusqu'à nos jours et cinq autres papes, successeurs de Pie XII, au moyen d'épithètes allégoriques. Ainsi Pie XII est nommé : *Pastor Angelicus*, le Pasteur Angélique. Et ses cinq successeurs, en ordre, sont : *Pasteur et Nautonnier*, *La fleur des fleurs*, *De la moitié de la lune*, *Du travail du soleil*, *De la gloire de l'olive*.

St Malachie appelle le *Pastor Angelicus*, dans sa liste, le Grand Pape.

Cette prophétie est confirmée par Merlin et un autre texte, dont le premier dit ceci : « Un pasteur remarquable s'assiéra sur le trône pontifical sous la sauvegarde des anges ; » et le second : « Il sera un grand personnage et d'une grande sainteté ».

Il s'agit maintenant de faire un rapprochement entre cette date du 20 août, 1953, et le Pape actuel, puisque la prophétie d'il y a 800 ans annonce le Pape actuel comme le Grand Pape, et puisque la Chambre du Roi n'a trait qu'au Christ.

* * *

Avant d'aller plus loin, j'aimerais, après la description que j'ai faite de la théorie de l'abbé Lemaître dans *Le Cernéen*, récemment, parler de la théorie de l'astronome Nils Borr et des professeurs Alpher, Herman et Gamow, théorie qui se marie avec la première.

Ici, par le moyen du vieillissement de l'uranium et après observation de photographies de la Voie Lactée, l'âge de l'Univers est obtenu et le mystère du *fiat lux* éclairci.

Apparemment, tous les hommes de science sont d'accord sur un point : la concentration originelle de l'énergie, au début de la création, au sein d'un espace réduit et que l'abbé Lemaître assimile à un point, et que ses collègues situent comme un infime espace astronomique, grand à peu près comme notre système solaire.

De là, Pie XII s'élançait vers une conception théogonique de Dieu, alors que les astronomes et les physiciens se limitent uniquement à constater le fait cosmogonique.

On peut dire que le Pape a fait sienne une doctrine scientifique qu'il a élargie et sanctifiée jusqu'à rencontrer la Divinité.

Ce pas phénoménal fait par le Juge Unique et l'Autorité Suprême en matière religieuse, mérite d'être noté. Je ne commenterai pas cette attitude. Je me contenterai de la constater. Et j'en viens au rapprochement de la prophétie de la Pyramide et des temps chrétiens actuels, dont le Pape est la plus haute figure et, pour beaucoup, l'incarnation.

Or, nul ne peut nier l'étroite liaison de ces deux événements.

Faisons maintenant un bond vers leur soudure.

* * *

Il n'y a pas eu besoin de la dernière déclaration du Pape pour constater l'orientation que celui-ci a donnée depuis quelque temps à la pensée moderne. Si je mentionne le mot *révolution*, je ne crois pas que beaucoup de catholiques ici me contrediront. Si je dis *volte-face* (ce qui donnerait une universalité à la conception papale actuelle), j'aurais du moins cette suite ininterrompue d'appels du Pape, en faveur d'un *rapprochement*, pour appuyer ma déclaration. Mais si je disais *Retour aux premiers chrétiens*, peu me suivraient. Et telle est, cependant, ma pensée : *Retour aux premiers chrétiens*, et qui seule peut sauver l'humanité actuelle. Si telle est la pensée du Pape, il trouverait des millions et des millions pour le suivre.

* * *

Cette date du 20 août, 1953, à mon sens, annonce cet événement, tout au moins le point de départ de cet événement.

Toute l'orientation du plan intérieur de la Grande Pyramide le proclame. Car aussitôt dans la Chambre du Roi, la direction subitement change, et l'on regarde d'Ouest en Est, signe que le 15-16 septembre 1936, moment où on entre dans la Chambre du Roi, marque une volte-face, et signifie que *la chrétienté dès lors regarde vers ses origines*.

Le 20 août, 1953, serait-il la date même où le monde, comme un tout, ferait une volte-face de 2000 ans ?...

* * *

D'autre part, couvrant tous ces signes et prophéties, est la prédication éternelle du Zodiaque, celle de la Grande Année.

En fait les douze signes du Zodiaque, qui constituent la Grande Année, sont chacun d'une période astronomique d'environ deux mille ans. Nous avons eu l'époque du Bélier avec Moïse, celle des Poissons avec le Christ. Nous sommes maintenant au début du signe du Verseau. Selon les calculs rectifiés, nous sommes entrés dans le signe du Verseau depuis 1950 ; et toutes les versions concordent à dire que le Verseau correspond à l'Esprit. Ce serait donc une Révolution de l'Esprit qui nous attend, et que tout

aujourd'hui fait augurer. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cette révolution sera une révolution de la conception de la matière avant tout. La barrière de matière abattue, on peut tout espérer dès lors, tout oser. Et la science, déjà, nous mène en plein dans cet affranchissement. Le tout reste à savoir maintenant : que fera-t-on avec cet Esprit libéré ?...

N.B. – Cet article avait été écrit depuis plus de 24 heures, lorsque je pris connaissance du compte rendu sommaire du discours du Pape, prononcé à Rome, à l'occasion de la Pâques.

Je ne puis m'empêcher de transcrire *verbatim*, la partie concernant le *Retour aux premiers chrétiens*, qui est l'âme même de mon article :

« *Nous aurions aimé que surgît une immense phalange d'apôtres semblables à ceux que l'Église vit se lever à son berceau. Que les prêtres parlent de la chaire, dans les rues, sur les places publiques, partout où il y a une âme à sauver. Et en sus des prêtres, que les laïcs, ceux qui ont appris à pénétrer les esprits et les cœurs avec des mots d'amour, parlent eux aussi !* »

Le MAURICIEN

22 Avril 1952

Entendu et vu

Le goût du superlatif chez nous est proverbial.

Il fut un temps où les Mauriciens présentaient leurs amis à Paris en ces termes : « Je vous présente mon sympathique et éminent compatriote ». C'est en ce temps-là qu'on parlait couramment ici-même de tel ou tel esprit sortant de l'ordinaire : « C'est un coco, une lumière. » Aujourd'hui le « coco » est descendu dans les jambes et la « lumière »... C'est l'époque du muscle. À cette même heure, pourtant, le terme « grand administrateur » est synonyme de titan, et on trouve toujours annexé à ce qualificatif le « grand bougre » indispensable. Tout est grand ici. Ainsi on dira : un grand cuisinier, un grand ingénieur, un grand dhoby, etc. Echanges de politesse avec le « grand monsieur ».

À noter, parmi tous les adjectifs usités chez nous, le mot « grand » est celui qui revient le plus souvent dans la conversation. Les seuls qui n'en sont jamais gratifiés sont les écrivains et les artistes. Je n'ai jamais entendu parler du « grand Léoville L'Homme » ou du « grand Robert-Edward Hart ». Et chose curieuse, alors que « grand cuisinier », et « grand dhoby » sont ressassés, jamais on ne parlera du « grand Einstein » ou du « grand Bergson ». Ça vaut mieux ainsi... à cause du rapprochement.

À propos de Hart, voici la scène extraordinaire qui se passa devant moi. Je suis chez un ami. Quelqu'un entre, bien nourri et rubicond. L'homme est millionnaire, courtier et « au repos ». Il s'assoit. Je nomme Hart au cours de la conversation. Interruption tapageuse du nouveau venu : « Ah ! ne me parlez pas de cet homme ! Il ne m'intéresse pas. Il n'a jamais été fichu de gagner sa vie ! »

* * *

Encore une anecdote.

On parle devant M. X des jeunes Mauriciens qui vont prendre une profession en Europe.

M. X dit : « Pourquoi ? Je n'en trouve pas l'utilité ? Comment ai-je fait moi-même ? N'ai-je pas réussi ? »

X est *né* millionnaire.

* * *

Autre histoire.

Je suis à la *Flore Mauricienne*. À l'autre table, un groupe discourt. On parle d'une conférence de Marcel Cabon, à la radio. Quelqu'un dit pour conclure : « Ce sale nègre... ! Il a attaqué l'aristocratie sucrière. »

Et je ne peux m'empêcher de penser au duc de Bagasse, au prince de Fangourin, à la comtesse Mélasse, au vicomte Gros Sirop, au chevalier des Ecumes, qui sont assis à l'autre table, à côté, et qui mangent les gens avec leurs mots.

Il fut un temps (après l'année des 90 schillings) où le Baron X, un de nos compatriotes, avait réuni à Paris une « cour » de Mauriciens, armés tous de titres nobiliaires fictifs. On entendait : comte Z. de Deux-Bras, vicomte Y de Mon Repos, baron A de Haute Rive, etc.

Pourquoi ne pas recommencer une nouvelle noblesse avec des origines « sucrées » ? Ce serait à ce moment que je revendiquerais mon titre de duc de *Pieter Both*.

* * *

Je suis à l'Hôtel X... Une jeune dame est au téléphone. Elle parle : Allôôô ! Quiii paarle !... Quiii !... Mââtin va !... Allalila !... Ayooo !... Allala !... Eiin !... Ayaya !... Matin va !... Ayaya !... Aaaaan !

Quelle langue parle cette charmante dame ? Le lettrisme ? Non, le *mauricien*.

* * *

Courses hippiques. Août. Chaleur torride. Une exquise jeune femme passe, sous ses fourrures.

— Ah !..., ne puis-je m'empêcher de m'exclamer.

— Il faut bien qu'elle les utilise ! me répond quelqu'un près de moi.

* * *

Quelqu'un quémande : « Pour les écrivains. Pour les crèches. »

Le multimillionnaire répond :

— Je ne f... rien

— Pourquoi ?

— Les premiers sont des fous, et les autres... l'île est surpeuplée.

* * *

— Que pensez vous de A. de S. ?

Le même millionnaire répond :

— Ah ! Celui-là...

A de S. est un généticiste, celui auquel l'île « sucrière » doit sa fortune actuelle.

* * *

Salon de dames. H vient de se convertir. « C'est un saint », s'exclament les dames en chœur. Hier encore, H était le « monstre », qu'on montrait du doigt avec mépris.

* * *

Chez le préfet de la Réunion. Dîner. Parmi les invités, des Mauriciens. Un Mauricien (parlant au nom des autres).

— Mais oui, M. le préfet, c'est l'homme le plus adulé de son pays, un dieu, nous le connaissons bien, etc.

Entre H. de J., peintre français, domicilié à Maurice.

Le préfet. — M. de J., connaissez-vous M. de C. ?

H. de J. — C'est l'homme le plus combattu, le plus méprisé, le plus piétiné dans son pays.

Le préfet. — Ah !...

Et l'on parla de volaille, du Grand Brûlé, etc., car la lave était encore chaude.

* * *

Nous « labourons » la route Port-Louis – Mahébourg. Je parle au chauffeur. Je le trouve extrêmement intelligent.

— Monsieur, me demande l'homme, qu'est-ce que c'est que le *British Council* ?

Je le regarde étonné. Il y avait un instant que le chauffeur m'avait dit qu'il avait été pendant deux ans le chauffeur de M. Sutherland.

* * *

— Connaissez-vous l'écrivain X ?

— Il imite Y.

— Avez-vous lu les livres de X ?

— Pourquoi faire ?

— Et ceux d'Y ?

— Pas nécessaire.

* * *

Comité de direction. Le président parle. Depuis longtemps, X, un collègue, dort. Le vote le réveille :

— Accepté, dit X.

— Quoi ?, dit le président.

— Ce que vous venez de dire, répond X.

* * *

Club. On choisit un candidat pour une consultation populaire. Deux s'affrontent. X transcende Y.

— Choisissons X, dit quelqu'un.

— Non, dit un autre.

— Pourquoi ? dit le premier.

— Il ne dit pas bonjour.

C'est Y qui l'emporta.

* * *

— C'est un « grand bougre ».

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il est sympathique.

* * *

Candidature.

— C'est pour l'agriculture.

— J'ai votre homme.

— Qui est-il ?

— C'est un avocat.

— Il a un concurrent sérieux.

— Qui est-il ?

— C'est un commerçant.

* * *

— Que pensez-vous des frères X ?

— Des vermines.

— Les connaissez-vous ?

— Je ne tiens pas à les connaître. Je sais.

* * *

— Vous choisissez cet homme ? Il n'est pas un technicien.

— Je n'en ai nullement besoin. Mon usine est une usine à roupies.

* * *

Je demandais à quelqu'un, il y a dix ans de cela :

— Quel est selon vous le but de la vie ?

— Jouir , me répondit laconiquement mon interlocuteur.

Aujourd'hui, cet homme touche quatre fois ma paie. Il avait *tout* pour « réussir ».

* * *

C'est un « coco », une lumière.

— Qui ?

— Il m'a rendu service.

* * *

Chez Madame X, Duhamel est l'hôte d'honneur. Dîner succulent. Duhamel regarde la corbeille de mangues. Je lui en offre une. Il la goûte. Émerveillement. Deux jours après, j'invite Duhamel à un déjeuner à la mer. Je le gave de mangues. Joie sans bornes. Et quand je dis que le souvenir de Duhamel flotte au Bazar Central !

* * *

— L'évêque devrait réprimander l'abbé X, dit quelqu'un devant moi.

— Qu'a fait cet abbé ?

— Il attaque les capitalistes.

— Et les pauvres ?

— Mais...

—

— Ce n'est pas son affaire.

Le MAURICIEN

29 Avril 1952

Je suis un affreux grotesque !...

J'ai découvert récemment – mieux vaut tard que jamais ! – que tout en étant, de loin, l'esprit le plus intelligent de ce pays, j'étais, ou je suis devenu, l'être le plus grotesque de l'île Maurice.

Voici comment je suis arrivé à mes déductions.

Quand je passe dans les rues de Port-Louis, je n'accroche que le regard des chiens, et encore, l'air méfiant. Si, par hasard, je me regarde dans une vitrine, j'y vois un personnage que je ne connais pas. Pas que je sois mal habillé. À part mon chapeau plat et mon pantalon tirebouchonné, je suis à peu près présentable ; l'air n'est pas de chez Laurent, il est vrai, ni la mine. Mais c'est la « manière » qui est grotesque. Enfin, un génie n'est pas comme ça. Il a l'air plus conquérant. Et puis, qu'est-ce que ça signifie de manquer ainsi de dignité ? Tant de fois on m'a vu manger des gâteaux dans les rues. Et puis parler à « toutes sortes » de gens ! Puis... Et puis...

Les vendeurs du Bazar Central me connaissent bien. Là, je reprends mon prestige. Le vendeur de fruits qui a connu Duhamel me reconnaît toujours. Dans toute ma splendeur, il m'appelait Malcolm ; depuis, hélas !, je ne suis que Monsieur Malcolm. Napoléon est devenu Empereur. Fi !

À part cela, je pourrais passer comme tout le monde. Sauf quand je parle. Dernièrement, j'ai enregistré un disque au M. B. S. Marcel Cabon trouve que je parle le « créole ». Il me conseille de ne pas aller à Paris. On rirait, dit-il, quand j'y parlerai, non des idées, mais de la manière. J'y perdrai le peu de prestige que j'y ai encore. Alors...

Alors ? Écrire ?

Mais à chaque fois que je porte des écrits aux journaux, on corrige mon français. Cet écrit a été corrigé par Marcel Cabon. Dans l'original, il est illisible. Pas tant par les fautes de français que de goût. On me trouve lourd ou désossé. Alors, on me charcute. Paraît-il que le style idéal est le style boudin, où les mots dûment pulvérisés font un beau cataplasme. Il s'agit alors de tout ficeler dans des baudruches qu'est la grammaire. Et l'on devient un grand écrivain. J'ai encore du chemin à parfaire.

Dernièrement, je monte un escalier. Je me heurte contre quelqu'un : distingué, fin, vivace. C'est un homme de théâtre. On parle théâtre. « Faites attention, me dit l'ami, vos pièces sont comiques, quand vous les voulez tragiques ; et elles sont tragiques quand vous les voulez comiques. Tenez, *Judas*, à Paris, a fait rire les gens. Attention ! »

Et tout de suite un remords m'est venu. « Ah, si j'avais fait dans la satire ! Ah, si j'avais écrit un *Petrusmok* comique ! » Mais immédiatement, j'ai regardé mon ami. Il m'a semblé affreusement comique, avec sa figure astiquée comme un pape. J'ai ri. Il n'a pas desserré les dents. L'homme dira chez lui : « J'ai vu l'homme le plus comique de la Terre. » Et moi, à mon tour, je dirai : « J'ai vu un homme sérieux. Mais comme il m'a fait rire ! »

Valentin continuera à faire du théâtre, et moi à le vivre. Valentin passera à la postérité comme un homme ennuyeux. Et moi – c'est déjà acquis – comme l'âme grotesque de mon pays. Que restera-t-il après cela ? Rien que poussière. Mais Valentin s'envolera. Et je serai de la boue. Il est des larmes qui font des ciments éternels.

« Je suis un affreux grotesque. » Lorsque je porte une œuvre à un éditeur, j'ai l'air comme d'avoir peur. En effet, si je n'allais assurer encore une fois à mon pays une postérité de rire, qui fera que lorsque je serai mort, et l'éditeur de même, on parlera de l'éditeur comme d'un grand homme qui a donné de la joie à son pays ! Tout *Sens-Plastique* ainsi a fait rire. Quand j'ai porté mon texte à mon ami Esclapon, il n'a pas ri, celui-là ! J'ai remarqué que ce qui fait rire les gens ici, étonne les gens à Paris. Aussi, je m'évertue à « esclaffer » mes compatriotes. « Je suis un affreux grotesque ! »

Il paraît que tous les Français qui viennent ici, rapportent à Paris qu'ils ont vu à l'île Maurice le plus grand grotesque de la Terre. Je tiens, de source certaine, que, dans les milieux qui comptent, on ne parle jamais en France de moi sans un sourire. Je ne sais ce qui se passe chez moi, mais, sans me déranger, lorsque j'ouvre les journaux parisiens, j'ai une grande envie de rire. Il me semble toujours y voir des gens qui jouent avec des mouches.

Quand un en a attrapé une, il la fait voir à tous. Il y a ainsi des mouches 1952. Quelqu'un me disait dernièrement, pourtant, que les mouches n'ont pas changé depuis Mathusalem. Mais on les appelle les « mouches 1952 ». Ah, les gobeurs de mouches !

Puis je me suis habitué ; maintenant, je vous dirai, lecteurs, que quand j'écris, je deviens subitement si bête que moi, à mon tour, j'en viens à gober les mouches. Le maître en cet art est indéniablement Marcel Cabon. Mais pour lui, le crime, c'est qu'il gobe les mouches des autres. Les Français, eux, gobent la même mouche depuis les temps romains. Ils ne font que changer les étiquettes sur les ailes. À Maurice, malgré tout, on est plus avancé : la mouche qu'on gobe est celle qui se pose sur le sucre. Tout au moins, on a l'esprit du sucre.

« Je suis un affreux grotesque ! » Je suis devenu gobeur de mouches. Je joue au bilboquet avec moi-même depuis que je suis né. Ni sucre, ni autre chose que moi-même. C'est du Malcolm éternellement, et jusqu'à la nuit des âges. Je gobe Malcolm et Malcolm me gobe.

« Je suis un affreux grotesque ! » Je n'ai découvert que moi-même. Et les vendeurs de mangues me diront : « Vous êtes devenu comme Monsieur Duhamel, Monsieur. » Ce sera f... alors ! Car Malcolm sera mort. J'aurai cessé d'être grotesque. Ah ! Qui me sauvera de la grandeur !...

Note de Marcel Cabon : Coupable !

ADVANCE

3 Mai 1952

L'immortalité

L'a possédée, sans doute, le Comte de St Germain, le même que mon ancêtre, François de Chazal de la Genesté, a connu, qui tint apparemment de lui le pouvoir d'opérer la transmutation philosophale et de mettre au jour le *lapis animalis*.

Le Comte de St Germain a été vu en Europe, en 1700. Il a vécu à la Cour de Louis XV, puis de Louis XVI. C'était un homme qui ne mangeait jamais. Il semblait avoir une quantité illimitée de pierres précieuses, dépensait comme il le voulait. À la Cour du Prince de Hesse, il disparaît soudain, en 1884. Il avait prévenu, bien avant cela, Marie-Antoinette de la tourmente révolutionnaire. On le retrouve à Vienne, encore à Paris, puis un peu partout. Il est là, au jour de l'« assassinat » de Marie-Antoinette, la veille du 18 brumaire, en 1815, et lors du meurtre du duc de Berry. Puis, il est vu à Vienne chez le baron X. Au cours de la conversation, il annonce brusquement à son hôte qu'il doit se rendre à Constantinople, puis au Tibet. Un gros orage. La foudre tombe. Les gens se retournent. L'espace d'une seconde, et le comte a disparu. Il a dit, avant de « se fondre », qu'on le reverrait dans 85 ans, heure pour heure. La relation s'arrête là.

Madame Blavetsky, la grande théosophe, voit le comte au Tibet, en 1888. Et M. Leadbeater l'y retrouve en 1905. Puis rien. Sans doute, il y est encore.

Sa vie a été retracée pendant plus de 200 ans. Il se disait lui-même vieux de 2 000 ans, de 3 000 ans, et mieux même.

Sa devise constante était *Le temps ne vaut que par quoi on le remplit*. St Germain ne portait jamais plus de 35 ans. Son charme était ineffable ; ses pouvoirs quasi illimités ; sa science, sans bornes.

Et se pose à l'esprit la notion d'immortalité.

Appollonius de Tyane, cet autre être extraordinaire, devant un tribunal à Rome, l'Empereur étant présent, disparaît subitement.

De Moïse, de Pythagore, de Apollonius de Tyane, on ne connaît rien de leur tombe, ni souvenir en quoi que ce soit de leur mort même.

Élie, lui, est emporté dans le ciel, devant les yeux mêmes d'Élisée, pour reparaître aux côtés du Christ plus tard avec Moïse, sur le Mont Thabor, lors de la Transfiguration.

Hermès est purement « aspiré » dans l'au-delà.

Et Melchisédech, qui n'eut « ni père, ni mère, ni commencement des jours, ni fin – semblable au Fils de l'Homme » – est certes la plus grande énigme de l'humanité.

Et on trouverait partout, dans toutes les légendes, de tous les pays et en tous les temps, la même et expresse affirmation d'immortalité.

Christ, comme un grand soleil, vient confirmer le tout – suivi dans les temps très proches de Marie, la proclamation du dogme de l'Assomption.

Je ne veux pas empiéter sur le contexte d'un livre que j'ai écrit, portant pour titre *Le Lotus Noir*, où je traite de cette question d'immortalité.

Je suis certain de l'avoir résolue, avec, pour confirmation, le cas même du Christ et de tous ceux que j'ai cités, et le dévoilement des énigmes du sarcophage de la Chambre du Roi et de la « pierre manquante » de la Grande Pyramide. Et en tant de choses encore, que je ne veux pas nommer ici.

Qu'il me suffise de dire que l'énigme totale est celle de la Quadrature du Cercle, intégration de la chair à l'esprit.

Dans l'arcane d'immortalité est tout le secret de la matière. Je ne peux en dire plus long parce que ce ne serait pas séant dans ce journal, ni juste pour ceux que mes assertions blesseraient dans leurs sentiments religieux, ni politique en raison de leur prodigieux fond même initiatique.

Tout ce que je peux dire pour finir, c'est que tout repose sur les NOMBRES, Corps du Tout-Divin.

Seuls les mathématiciens sacrés entreront dans ce Temple, géomètres et géographes de l'Invisible.

ADVANCE

5 Mai 1952

Aux hommes de science et à tous ceux que la question pourrait intéresser — Déclaration

Je voudrais consigner ici, en attendant de la développer et de la répandre ailleurs, une découverte sensationnelle que j'ai faite dans le domaine de la lumière.

Cette découverte se formule ainsi :

La lumière proprement dite est noyautée par un corps subtil d'ordre spiraliq ue et de nature transcendante au spectre. Ce corps spiraliq ue serait la partie intérieure du phénomène extérieur de la lumière.

Ce corps nouveau, qui ne peut être classé comme un corps de matière, mais comme un corps d'essence, je le baptise *l'Angélisme*, et je le définis comme la substructure de tous les corps lumineux de n'importe quelle origine, solaire ou autre. Ce phénomène embrasse forcément tout le champ astronomique et révolutionne la fondamentale de l'atomisme.

Par ce corps nouvellement découvert s'expliquent les auras, les corps fluidiques, etc., d'ordre naturel, psychique, métapsychique, et généralement quelconques.

L'Angélisme ne serait autre qu'un corps pré-atomique, à mi-chemin entre le spirituel et le physique, entre l'astral et la substance terrestre.

Les bases et les circonstances qui m'ont amené à cette découverte seront révélées par moi ultérieurement.

Le MAURICIEN

10 Mai 1952

Paul Mokko

Plusieurs personnes m'ont demandé, après ma causerie à la radio, qui est Paul Mokko.

Je croyais l'avoir assez défini.

Il me faut d'abord parler de la genèse du mot. Paul n'est pas l'antithèse du Paul de Bernardin. Le Paul de Bernardin n'a pas d'antithèse. Il n'a pas de fiches dans les réalités humaines. Il n'est que « littéraire ».

Rien de moins « littéraire » et de plus vivant que Paul Mokko. On le rencontre à tout moment dans les rues. C'est le Mauricien type d'une certaine espèce. C'est ce « type » que j'ai voulu rendre dans mon livre.

Tenez, nous voici près du Bazar Central. Une auto est arrêtée. Le chauffeur est en livrée. Léger attroupement. Paul Mokko est entré dans ce grand magasin. C'est le « grand missié ». C'est à cause de cela, l'attroupement.

On entend des éclats de voix. Mokko parle de haut au « chinois ». Pas méchamment, mais afin de faire du bruit. L'attroupement s'accroît. Enfin, Paul Mokko sort. Il est rubicond. Il dandine du ventre et de la tête. Il regarde si on le regarde. Il se retourne vers le « chinois » pour lui dire un dernier mot. Une pause. Nouvel arrêt pour parler au chauffeur. Nouveau coup d'œil. Nouveau dandinement. L'homme se tasse sur les coussins. Il regarde, renifle de plaisir, fait un large signe pour dire au chauffeur : « Allez ». L'auto démarre. Mokko surregarde la foule hébétée. C'est tout Paul Mokko : *le vide*.

C'est ce vide que j'ai voulu décrire dans mon livre.

Mokko est accouplé à *Petrusmok*. Je n'ai fait que doubler le *k* et ajouter un *o*. Si ça sonne comme Moka, ce n'est pas ma faute. Je n'ai visé personne, je le répète. Je ne suis pas coutumier de « malimades ».

Mais *Mok* a un rapprochement avec Maurice. Paul Mokko n'aurait pu vivre ailleurs qu'à l'île Maurice. C'est le prototype du « vide » mauricien ; pas tout Maurice, certes, mais une partie de Maurice. La partie dégonflée. Naturellement, tout cela est plein de sous. Mokko est forcément riche. Son crime n'est pas d'être riche, mais d'être dégonflé, d'être vide, de ballonner un air inepte, d'être rien. Paul Mokko, c'est le rien. Aussi l'ai-je opposé au *tout*, la substance poétique de mon île.

Si Malim avait connu *Petrusmok*, il aurait vu que son livre est mal fait. Malim a attaqué l'île Maurice confusément ; il n'a pas su trancher, élever ici pour rabaisser là ; il a fait une gouaille générale, ce qui est injuste.

Quant à moi, dans *Petrusmok*, j'ai taillé les lumières et les ombres. J'ai exalté ce qui doit être exalté, et j'ai rabaisé l'autre partie. *J'ai accusé Paul Mokko d'être la cause unique de tous nos malheurs.*

Et sur cette opinion, je ne reviendrai jamais. J'ai jugé, sur ce point, depuis que je suis enfant. Sans Paul Mokko, l'île Maurice serait un Éden.

Mais il y a son frère Jean. Jean Mokko est un « excellent » homme. Il désapprouve ce que Paul fait. C'est cela sa particularité. Mais en même temps, il « marche » avec lui, par faiblesse, par laisser-aller, par la notion d'une inutilité de résister. Jean suit. Paul agit. Jean, par le fait, est aussi coupable que Paul, mais, comme Pilate, « il se lave les mains ». Il se sert du mot « on » pour désigner Paul, et il dira : « *On* m'empêche d'être ce que je suis ». En fait, *on* est Paul. Et Jean le sait. Mais Jean, par esprit de fraternité et de discipline (quelle discipline ?) se laisse entraîner par *on*, et mettra, selon les circonstances, la faute sur le diable ou sur toute autre personne qui n'a rien à voir avec les turpitudes de son frère. Jean Mokko est faible et injuste. Il est le frère « collusoire », le criminel qui ne fait aucun crime, sauf de céder et de donner un appui tacite à son frère, *et de permettre que Paul soit*.

* * *

Le propre d'un mythe est d'incarner sans incarner ; de dire ça nettement, et de permettre en même temps à l'esprit de flotter dans un infini de *ça*.

Si quelqu'un cherchait Mokko en personne dans les rues, il aurait à s'arrêter à bien des coins et dire ça, interminablement. Aussi est-ce idiot de dire que, par Paul et Jean Mokko, j'ai visé tel ou tel individu (il faut ne pas avoir lu mon livre pour arriver à cette conclusion). Et pourquoi veut-on qu'on donne une telle importance à deux individus ? D'abord, je n'ai pas d'ennemis individuels, mais un ennemi collectif : Paul et Jean Mokko, réunis, un tout collectif. Et si Paul et Jean Mokko me haïssent, c'est parce que je les oppose ; je n'oppose ni leurs sous, ni leurs personnes, mais leur mentalité, qui est antithétique à la conception que je me fais de la gloire de cette vie, de son but et de son sens. Je ne hais pas Paul et Jean Mokko : je les méprise, et ils le savent. Je ne hais pas l'homme, mais l'idée, la conception, le modus vivendi.

Paul et Jean Mokko, heureusement, ne sont pas toute l'île Maurice. Et au sein de la famille Mokko, il y a des êtres d'élite, petits-cousins, oncles collatéraux, dignes du plus grand respect et même d'admiration.

Mais c'est Paul qui domine. Et Jean lui prête la main. Aussi ai-je à faire avec Paul Mokko, et je me méfie de Jean, lorsqu'il me serre la main. Je sais qu'il ira tout raconter à Paul. Et Paul fera tout ce qu'il pourra pour me calomnier, pour me frapper dans ma vie même. Car Paul Mokko agit par Jean très souvent. Si Paul protège Jean, et l'aide même au besoin, Jean fait certaines besognes que Paul ne peut faire. Jean est plus intelligent, mais a moins de volonté. Jean pactise. Paul agit. Paul frappe et Jean dit oui.

Ces frères sont inséparables.

Ce sont les jumeaux éternels, mais ils sont mauriciens, typiquement mauriciens.

Ils m'ont servi de contre-poids dans *Petrusmok*. Ils animent mon mythe, en y jetant des ombres. Je ne me suis pas vengé, en les y mettant. Mais leurs personnes étaient indispensables. Je ne les ai pas créés, mais pris sur le vif.

Ils sont déjà dans l'immortalité.

À l'avenir, on dira Paul Mokko comme on dit Caïphe et Jean Mokko comme on dit Pilate. Je n'y puis rien. Ce n'est pas moi qui les ai faits. C'était à eux à ne pas exister. L'écrivain cueille, la vie pousse. Le fruit, c'est le mythe vivant.

ADVANCE

13 Mai 1952

Prophétie sur l'île Maurice — L'île verte avec un pic en forme de cône, sur lequel luit un triangle, et qui n'a jamais été couverte par un déluge.

Les plus antiques traditions, vieilles comme le monde, parlent d'un lieu « derrière lequel le soleil se couche », et où s'opéreront des prodiges, des prodiges de l'esprit.

Cette tradition, qui est très vivace, surtout dans l'Inde secrète, décrit ce lieu comme suit :

« Une île verte, baignée par les flots, dont la caractéristique est de deux sortes : d'abord, de contenir un pic en forme de cône sur lequel luit un triangle ; et ensuite, d'être un site qui n'a jamais été submergé par le déluge. »

N'est-ce pas le *Pieter Both* qui est ici décrit, et l'île elle-même, l'île Maurice ?

Tout ceci est longuement relaté dans le livre de René Guénon, *Le Roi du Monde*. Tout un chacun pourra y consulter la prédiction, et la voir dans l'angle qu'il lui plaira. Personnellement, j'ai fini de l'interpréter comme ci-dessus.

S'il faut des preuves supplémentaires et un éclaircissement, les voici.

De l'aveu de tous, l'Europe a vécu. Elle n'a jamais été très grande du point de vue de l'esprit. Elle a vécu, pendant 2 000 ans, de Platon et d'Aristote. Et Hermès même ne l'a jamais touché. Seul le judéo-christianisme l'a empêché de sombrer tout à fait dans les abîmes de la matière. Le cycle maintenant est fermé pour elle. Elle a eu sa chance. Elle n'en a rien fait. À d'autres, le Flambeau.

Deuxièmement, dû au renversement du Verseau, la lumière doit passer du nord au sud. Tout s'opérera dans l'Hémisphère Sud.

Et comme on chercherait en vain une île dans l'Hémisphère Sud remplissant les conditions stipulées par la Tradition, l'île Maurice est uniquement désignée dans ce cas et sera le LIEU de L'ESPRIT pour demain.

Et maintenant, passons à l'éclaircissement.

Je considère le fait que j'ai pu « lire » les montagnes, y découvrir une mythologie naturelle, comme un signe capital. Novalis avait déjà fait cette prophétie, que tout serait bouleversé le jour où l'on arriverait à créer une mythologie naturelle au sein des formes des choses vivantes.

Après la mythologie des pierres, il y a eu la Nuit.

La Nuit est symbolisée par Isis. La déesse est couverte d'un voile vert. Ce vert, voici encore un signe : *l'angélisme*, que je viens de découvrir au sein de la Nuit.

Parallèlement ont été publiés à l'île Maurice, simultanément *Le Premier Livre des Clefs*, que l'auteur dit être une prophétie, et deux opuscules d'une gigantesque portée, *Énigmes de l'Ombre et du Nombre* d'Edmée Le Breton, et *La Lumière et l'Ombre* de James Wiehe.

L'apparition d'un ange à une femme aurait incité la communauté chinoise à élever la pagode que l'on voit actuellement au Champ de Lort, sur les rampes du *Pouce*. L'« Ange » apparut à une femme de la communauté chinoise de Port-Louis, qui put retracer ensuite le lieu même où l'esprit l'entraîna.

Et l'on verra bientôt la béatification du Père Laval.

D'autre part, je me fais fort de découvrir l'énigme d'ordre international qui concerne François de Chazal de la Genesté.

Nous pouvons attendre sur ces lauriers. Ça n'a fait que commencer. Et s'il fallait ajouter à ce palmarès, je dirais que Loys Masson, un Mauricien, a littéralement bouleversé la capitale française, par son théâtre *La Résurrection des Corps*. On en parle comme d'une révolution du dogme. On en a parlé jusque dans la rue.

Si mes compatriotes ne sont pas satisfaits pour le moment, qu'ils attendent mieux. Ça viendra.

Il ne faut pas être prophète pour dire ces choses. Cela crie dans l'air. Cela hurle. Et, si l'on croit que je suis fou pour dire ces choses, je m'en f...

Mais je sais que quelques-uns comprendront.

Et c'est cela qui importe.

Et si quelqu'un veut savoir qui est *l'Elie-artiste* dont parle Paracelse dans sa célèbre prophétie, qu'il ouvre bien les yeux pendant les prochains mois. On sera renseigné.

Le MAURICIEN

17 Mai 1952

La fiction de l'argent

L'argent est une invention relativement récente. Nous n'avons pas commencé encore à nous y habituer. Qui dit argent, dit métal. Et ce n'est pas à partir de la découverte du métal que l'argent entra en scène. Il y eut l'âge de fer, l'âge d'airain, et puis l'âge d'argent. Et ce n'est pas un jeu de mots, mais une stricte réalité. Les Indiens du centre de l'Amazone ne connaissaient pas l'argent ; leurs devanciers du temps de Cortez ne le connaissaient pas non plus : pourtant, ils regorgeaient d'or.

L'argent est relativement récent.

Et quand est venu le papier-monnaie, l'argent cessa d'exister. Une autre désignation alors aurait dû être donnée, mais on ne l'inventa pas. Avoir de l'argent, beaucoup d'argent, c'est n'en avoir pas. Il est à parier que l'homme du peuple a plus d'argent que le millionnaire. Et le milliardaire est le moins riche en argent, car il paie en chèques et rien qu'en chèques.

Qu'est-ce donc que l'argent ? Une fiction.

Tel propriétaire a une propriété, mais il n'a pas d'argent. La propriété est représentée par une simple signature ; il a une écriture, même pas un livre, mais une littérature abstraite chez le notaire.

Qui est riche donc ? Les livres de comptes. Que sont les livres de comptes ? Une abstraction.

Où donc est la fortune ? C'est le travail. Et le capital ? C'est la nature. Et le propriétaire ? Mais il n'y en a pas. Une signature ne peut être propriétaire. La propriété est une fiction. Alors ?

Alors il y a ceci.

Il y a un accord tacite que telle personne aura ceci, et telle autre cela. Et qu'elles pourront échanger ceci contre cela. En fait, on dit : « Donnez-moi vos oignons, voici mes poules. » Et par un système compliqué d'abstractions, mes poules seront déposées entre vos mains et vos oignons dans les miennes. Ce qui est, c'est l'échange en nature, après bien des trucs et des retrucs. Ma propriété est un « truc » pour m'acheter oignons, poules à volonté. La seule différence est que tel homme a deux poules et l'autre en a une. C'est une affaire de poules.

L'argent est une affaire de poules.

Mais comme, malgré les appétits, on ne peut avaler dix poules par jour, neuf poules seront échangées contre charlotte russe, pintade et champagne, par des trucs et des retrucs. L'argent est une abstraction ; il ne compte pas, mais on l'a fait compter. Voilà toute l'horreur des finances. L'abstraction a fait des « petits » à l'infini.

* * *

C'est plus commode, lorsqu'il s'agit de l'esprit, qui est la suprême réalité.

X, lorsqu'il écrit un livre, l'échange contre la renommée.

Y critique le livre de X et le paie rubis sur ongle et même un peu plus. X, lorsque Y écrira un livre à son tour, lui paiera, en échange, renommée contre renommée. Il y a eu échange. Les livres de Y et de X ne comptent pas. C'est la renommée qui compte. Et grâce à la renommée, le public lira les deux livres et n'y comprendra goutte ; mais le public n'a pas lu le livre, en fait, mais la renommée. Le livre, c'est l'argent ; la renommée, c'est la denrée, le solide.

L'argent n'est pas l'argent. L'esprit n'est pas l'esprit. Il y a les poules et il y a la renommée.

Mais si X a trop de renommée et qu'il veut l'échanger contre autre chose, il dira à tel assoiffé de renommée : « Voici la renommée, j'accepte de vous fréquenter, mais en échange pour la renommée que vous aurez en me fréquentant, donnez-moi de bons repas. » Le troc est fait.

Mais ici l'esprit est devenu repas ; bientôt ce sera argent, et ce sera le cercle vicieux.

Tout revient à l'abstraction, hélas ! Mais ce qui est, c'est la réalité. Mais la réalité peut être faussée. L'argent aide à fausser et à créer son cortège de mythes qui envahissent l'esprit un peu plus tous les jours.

Ainsi on dira, par torsion des réalités, de cet homme : ce ne peut être un grand esprit, il est mal habillé – créant ainsi des rapports fictifs. Ou : cet homme a quinze millions de roupies. Mais où sont les roupies ? Ou : c'est un homme bien, quand il est riche. Riche de quoi, personne ne le peut savoir. Cet homme ne porte pas sa fortune sur sa face. Et si l'on faisait crédit et débit, on verrait qu'il est peut-être pauvre de plusieurs millions empruntés.

L'argent est une fiction qui tisse une traîne au sein de la réalité. On a fini par en faire *la seule réalité*. Ainsi, on a inventé Satan et créé le bonhomme « Loulou ». L'étrange, c'est que tout le monde y croit, alors que personne n'a vu ces personnages, depuis que le monde est monde.

Mystère de la magie !

Crédulité humaine !

Le MAURICIEN

7 Juin 1952

Langue et langues

Si les écrivains n'avaient pas le droit de parler de la langue, qui en aurait le droit ?

Je ne pense pas que la langue française doive être défendue. Elle se défend d'elle-même. Elle est ou elle n'est pas.

La langue ne se fait pas par la masse, mais par *quelques-uns*. (Un Dante, c'est toute l'Italie).

La langue française est représentée par ses écrivains. Les autres parlent cette langue. Quelques-uns la vivent.

Ce qui est défendable, c'est, non la langue, mais les écrivains.

Dans un pays où seulement huit exemplaires du *Pierre Flandre* de Robert-Edward Hart sont vendus ; dans un pays où *Petrusmok* n'atteint pas dix lecteurs ; dans un pays où l'écrivain est obligé, avant d'éditer un livre, d'envoyer des « listes de souscription », la langue peut être parlée, mais elle est morte en tant que valeur spirituelle. Car ce qui fait la langue n'est pas le dialecte et encore moins le patois, mais l'image somptueuse et olympienne d'un Hart et les prestidigitations verbales d'un Malcolm de Chazal. La langue, c'est eux, et non la masse. C'est eux qu'il s'agit de défendre et non la langue, car la langue, c'est eux, et ils sont la langue.

Je me sers du nom de ces deux écrivains comme exemple. Mais je pourrais parler longuement sur cette question.

Qui sert le français ici ? Un Raoul Rivet, un Marcel Cabon, un Hervé de Sornay, une Edmée Le Breton, une Rita Marc, un Aunauth Beejadhur, une Raymonde K/Vern, une Magda Mamet, un André Masson, d'autres encore.

Demandez à ces personnes comment on considère leurs œuvres chez nous. Ils vous répondront : « Avec le souverain mépris ! » Alors pourquoi parler de la langue, puisque la langue c'est eux ? Et eux ne comptant pas, comment donc pourrait compter la langue ?

Ce n'est pas l'argot mêlé de tous les *ismes* dont nous émaillons notre dialecte qui fera la langue française à l'île Maurice, mais bien cette poignée d'hommes et de femmes qui la servent, et qu'on ignore, et qu'on persécute.

Je dis donc, et en pesant mes mots : *la langue française chez nous n'a que le sort qu'elle mérite*. La défendre est inutile, puisqu'elle est piétinée dans la personne de ses véritables servants. Tant qu'un Hart,

qu'un Malcolm de Chazal, qu'un Marcel Cabon seront persécutés, la langue française ne fera que périlcliter chez nous. Ce n'est pas par le bas qu'il faut sauver la langue chez nous, mais par les écrivains, par le haut.

Depuis 1947, la langue française à l'île Maurice est représentée à Paris par un seul homme, et c'est celui dont il est dit ici qu'il ne sait pas écrire le français. Qui écrit le français ici, sauf Cabon, Rivet, Noël d'Unienville, Hart et anciennement Mérédac ? (Galea écrivait de l'Italien).

Moi, j'écris *mon* français. Je ne me suis pas caché pour le dire.

Quand j'ai écrit *Sens-Plastique*, je me suis aperçu que la langue française était extraordinairement pauvre, non en tant qu'adjectifs et substantifs, mais en tant que verbes. J'ai dû innover, nullement pour faire de l'épate ; mes néologismes étaient des *nécessités*, en raison d'une langue excessivement pauvre comme outil poétique. Si je possédais l'anglais, alors j'aurais fait un *Sens-Plastique* infiniment plus beau. Je n'avais que le français, une langue lamentablement pauvre dans le domaine du verbe qui signifie action. De plus, le français langue rigide, précise, sèche et sclérosée, est la dernière langue au monde pour les renversements poétiques. Et comme j'œuvrais dans le renversement métaphorique (que j'étais le premier à innover dans ce sens), j'eus à utiliser ici la langue la plus ingrate du monde. Et personne n'a compris alors qu'on demandait à ce moment à un homme de battre des œufs dans une coquille. Et si ma langue sensplasticienne a toutes ces contorsions que l'on sait, ce n'est pas dû au poète mais à la langue inadéquate, bonne pour Descartes, mais déplorable pour le double renversement. Et pour que la langue ne se brise pas sous mes doigts, j'ai dû *refaire*, assouplir par les verbes et les néologismes. De là *mon* français. Eussé-je choisi l'anglais, je n'aurais eu alors qu'à flotter sur la mer des mots, car l'anglais est la plus belle langue poétique au monde, qui a permis Shakespeare, qui a permis Milton, Blake et Eliot.

Donc, qu'on ne me parle pas de la langue française à l'île Maurice, sous la forme de cet affreux dialecte que nous parlons, fait d'avalements d'*rs*, d'une roulaison perpétuelle de mots, magma de créolismes et d'anglicismes et de cafrismes et de chinoiseries et d'hindouismes culinaires, de *ayo, aya, alalila, eh ou bonhomme, matin va*, etc.

Ce n'est pas ça, le français, et ce n'est rien du tout ; du mauricianisme pur si l'on veut.

Et lorsqu'on lit les cantilènes d'un Hart, les phrases souples d'un Noël d'Unienville, la langue riche d'un Hervé de Sornay, le cristallique du style massonien, on peut alors parler de français sans déroger à la décence et au bon sens. À part quelques écrivains et quelques amis de la langue, la langue française n'existe pas à l'île Maurice, sauf sous la forme d'un dialecte, qui chaque jour s'adultère. Si l'on n'exhause pas les écrivains et si l'on ne soulève pas la langue *par le haut*, notre dialecte mauricien finira un jour en patois français, comme on en parle à Rennes, en Savoie et dans les Landes bourguignonnes : pur effacement, mort de la langue littéraire et vivante, *qui est toute la langue*.

Je ne sais ce que mes confrères penseront de ce que je viens de dire, et quelles seront leurs réactions, mais je parle ici en tant qu'auteur de *Petrusmok* et je crois que j'ai voix au chapitre : doublement en tant que servant de la langue et rénovateur. Ici je fais mieux que servir l'île Maurice : je sers la France. En cette double qualité, il n'est nullement étonnant que je sois persécuté comme écrivain. Ne sont frappés toujours que les bienfaiteurs.

Mais je m'insurge contre l'hypocrisie actuelle, qui sous couvert de servir un dialecte ne fait que promouvoir des intérêts d'amour-propre. La langue ne peut servir pareils intérêts. Elle n'est là que pour l'esprit. L'homme n'est rien, l'esprit est tout. Et où est l'esprit ? Il est chez ceux qui font de leur plume un apostolat et de la langue la voie d'accès vers l'esprit.

Je refuse à quiconque la possibilité de réfuter ce que je viens de dire. Et si l'on veut mieux, je dirai que l'écrivain véritable admire et vénère *toutes* les langues, parce que *toutes* sont des moyens pour atteindre l'Esprit.

La langue de Shakespeare est sainte. La langue du *Bhagavath Gita* est Sainte. La langue de Gœthe est sainte. La langue de Confucius et de Lao-Tsé est sainte. La langue de Dante est sainte. La langue de Cervantès est sainte. La langue des Haïkai est sainte. Tout comme la langue de Pascal.

Ce qui n'est ni sain, ni saint, c'est de croire que la langue, par elle-même, a une supériorité quelconque hors les prestigieux magiciens du verbe qui la manient. Et que l'île Maurice puisse se passer d'un Robert-Edward Hart et rester la « terre des aïeux ». Et de me répondre, comme l'a fait un délicieux Mauricien à qui je parlais de Max-Pol Fouchet : « Laissez cela. L'essentiel est de dépasser 400 000 tonnes de sucre ». On a dépassé les 400 000 tonnes et on marche résolument vers 600 000 tonnes. Et après ? Le sucre ne mène qu'au sucre. Mais la langue mène à l'esprit. *On ne se nourrit pas que de sucre*. Les Mauriciens, du type de celui qui me répondit dernièrement avec tant de désinvolture ou d'inconscience, devraient méditer sur ce néo-évangélisme. Il y a eux et il y a leurs enfants. Qu'ils pensent à leurs enfants.

Un Hart, un Malcolm de Chazal sont plus précieux pour les choses de l'avenir que bien des « bateaux de sucre ». Ils représentent la langue. La langue, c'est l'homme, non pas la langue physique, mais l'esprit.

On parle chez nous de *langue physique* ; on se leurre sur sa portée. Ce n'est que la paille ; le grain, c'est l'esprit. Et même si toute l'île parlait le français, serait-on plus avancé ? Qu'est-ce que cela prouverait ? Uniquement qu'on parle le français et non pas qu'on parle la langue de l'esprit.

La langue passe. L'esprit demeure.

Et pour finir, je voudrais consigner une conversation que j'eus avec un des hommes d'affaires les plus puissants de ce pays, brave homme, droit, sincère, généreux, mais, hélas !...

Je questionne :

— Êtes-vous pour la langue française ?

— J'adore la France.

— Êtes-vous partisan de la langue française ?

—

— Considérez-vous qu'on doive aider la langue française ?

—

— Êtes-vous d'avis qu'on doive parler le français à Maurice ?

— Assurément. Je l'ai prêché toute ma vie.

— Êtes-vous d'avis que ce sont les écrivains qui la servent le mieux à Maurice ?

— !!!... ?? ?... !!!

— Seriez-vous prêts à aider les écrivains ? À constituer un fonds de secours pour l'édition ? À donner un prix ? À être le président de ce mouvement ?

— !!! ... !!! ... !!!

Nous sommes sur la Place d'Armes. Mon interlocuteur presse le pas. On voit qu'il veut me quitter : je l'importune, je gêne sa journée. Je cours après lui. Je le rattrape presque devant un grand bureau. Il me crie de loin :

— Excusez-moi. J'ai un comité.

— Mais...

Il revient vers moi.

— Écoutez-moi. Il y a deux choses à quoi je ne verserai jamais un sou. D'abord, les écrivains... Ce sont des fous. Et puis, les crèches : l'île est surpeuplée.

Nous approchons des 600 000 tonnes de sucre rêvées. Et cependant, le jour que je rencontrai l'homme d'affaires, la langue française à l'île Maurice avait fait un immense bond en arrière.

J'avais compris. Ce n'est pas l'esprit que la langue doit servir, mais « autre chose ».

Quand je parle de *mon* français, chacun sait de quoi je parle.

Mon français, pour d'autres, veut dire : *moi-même*.

ADVANCE

10 Juin 1952

Les présences invisibles

Elles ont été perçues par tous les peuples et en tous les temps. La religion ne serait pas née, sans elles. On a parlé d'« antennes ». Et le mystère de la radio, transposé, nous donne l'exacte image de l'invisible capté. Mais il faut ajouter la télévision à la voix. Et je crois qu'on doit s'arrêter là. Oh, que non ! Il y a les parfums et il y a le toucher. Le goûter aussi entre en jeu.

J'étonnerai peut-être bien des gens, mais je les ai toutes ressenties, ces sensations, sauf le toucher surnaturel. Le toucher d'anges est rare, mais certains l'ont connu.

Pourquoi parlerai-je des choses me concernant ?

Mais développons le sujet pour d'autres.

Lorsqu'on ouvrit le cercueil de Ste Thérèse d'Avila, il en jaillit un parfum de violette. Tous les grands mystiques vous diront qu'on perçoit la présence des esprits par leur parfum. C'est presque toujours de l'encens – point l'encens d'église ou tout autre encens –, mais un encens d'une qualité tellement surnaturelle, que ça a un goût de fruits et de fleurs, où il entre de la menthe et du réséda, et une odeur d'exaltation qui enlève l'âme. Ici, se produit une lévitation de l'odorat ! Heureux ceux qui sentent la myrrhe ! Car on touche alors au pinacle. Ce parfum d'immortalité a un goût brûlé et comme une odeur de fumée, mieux que du santal, mieux que tout : une calcination de l'âme, amenant le phœnix : odeur de résurrection est la myrrhe, c'est le baume d'immortalité, le parfum de l'incorruptibilité. On l'appelle l'odeur balsamique. Quel beau nom !

Et le second des Rois Mages présenta de l'encens ; et le troisième présenta la myrrhe. Voici les gradations célestes.

La vision, elle, échappe aux sens réels. Surnaturelle, elle se goûte avec un autre esprit. Elle ne se voit pas : elle s'est vue, elle nous voit, elle nous vit, elle vit notre regard. Et l'extériorité parfaite, vue *avec* l'œil physique n'est peut-être que vue avec le troisième œil, avec l'œil de Siva qui est au bas du front, entre les deux sourcils. Et l'œil courant n'est peut-être qu'un condensateur, qui emmagasine et porte dans l'esprit courant, à cause de la mémoire, afin qu'on s'en ressouvienne.

Ce qu'on voit est sur un autre plan. Et, ce « plan » est « transcrit » pour notre mémoire courante comme de l'hébreu je vois du français : mieux, l'image est refaite, redonnée en allégorie. Et la pensée spirituelle imagée est traduite. Comment ? Par un accouplement de diverses choses formant un corps hybride, telles les images apocalyptiques et les visions d'Ezéchiel, de Daniel, etc.

Ce mode suit la voie du rêve, mais ici il a un sens, c'est le songe, c'est la vision allégorique, à la mémoire sûre, impénétrée, qui reste largement jusqu'au matin, et à quoi il ne faut aucune association pour se rappeler. C'est « déteint » dans la mémoire, comme ce chiffon qui a pressé contre une fleur et qui a conservé son empreinte. Au jour, tout revient.

Le rêve associait *sans raison* : mon doigt à cette tête de coquelicot, attaché d'une bougie sur quoi il y a un œuf. Ceci est purement bête, ce n'est pas allégorique. Cela veut dire que j'ai un œuf en tête, et que j'ai été ébloui par un coquelicot dans la journée, et que mon doigt a eu un panaris, et que j'ai manqué me brûler à une bougie. C'est le rêve associatif, au sein duquel plonge la psychanalyse.

Mais quand Ezéchiel, Daniel, Jean voient quatre êtres vivants, dont l'un est un aigle, l'autre un taureau, l'autre une face d'homme et l'autre encore qui a des pattes de lion, et que l'on constate que le sphinx égyptien a soudé les quatre, on ne peut s'empêcher d'y trouver une si grande coïncidence qu'on est forcé de dire qu'il y a là une vérité. Et de la mythologie, on passe à l'allégorie, ou tout l'inverse, et une grande vérité cosmogonique et théogonique est jetée à la face du monde. Et par là, la religion juive et la religion égyptienne sont réunies. Et quand nous pensons que les chrétiens viennent des juifs, comment peut-on ne pas s'intéresser à ces choses, à moins de trahir l'essence en faveur des préjugés ?

Et la vision est un sujet si vaste, que tout ce journal pendant mille ans ne réussirait pas à l'épuiser.

Et il y a le goût, si proche de l'odorat. Le goût du sang dans la bouche est coutumier parmi les saints. Certains plus exaltés que d'autres parleront d'une mare de sang, d'un empoisonnement sanguin divin. Le phénomène n'est qu'une merveilleuse transposition d'effluves, où par le fluide, le corps communique en lui-même à tel point – ô circulation d'anges ! – que le « corps » du sang est entré dans la bouche et la digue de la salive a reçu les eaux du sang telle cette brise m'apporte de loin l'odeur de ce feuillage ou des vagues marines. *Je me sens moi-même*, devrait se dire le saint qui sent son sang dans sa bouche. Ce n'est pas le sang du Christ – ô orgueil de sainteté ! – que vous sentez, ô saint, mais *vous-même*, votre très vous-même, porté à vous, grâce aux remparts brisés entre vous et vous, et la digue étendue aux marées infinies de votre âme.

Goût, odeur, vous barrez la route à Dieu. Voici le son.

Qui *entend*, voilà pour moi la prodigieuse chose. Qui entend, naturellement veut dire langage transposé. Car qui peut entendre le langage direct des anges ?

Le mystère de Patmos a été véridiquement le son. Et malgré la longueur du drame géant d'une vision à cortèges et à déploiements, il y a ceci que la Parole parle.

Et c'est ça le mystère. Et que l'homme se rappelle le mot à mot, non comme les apocryphes évangéliques qui se contredisent, mais le *verbatim* des anges dont le langage est si extraordinaire, qu'on l'a appelé le style apocalyptique, inimitable pour toutes les langues et tous les pays, et qui rappelle étrangement ces cascades à plain-chant et le bruit même de la nature.

L'esprit parle. Il n'est plus question de présences invisibles ici.

Quoi de plus *visible* que la voix ! La voix, c'est l'être tout entier, sa qualité d'âme absolue, le ton et le timbre de son esprit, sa soudure intérieure ou sa dessoudure, son élan et les accidents mêmes de son âme, que ceux qui ont des antennes perçoivent : la suprême musique.

Il ne manque à l'Apocalypse que le parfum. Et c'est ça l'étrange. Jean parle d'encensoirs, mais il ne les sent pas. Cette vision aurait été une vision *intellectuelle*, afin que l'esprit ne perdît pied, que l'esprit enivré ne fut pas saoul de Dieu. À part cela, il y eut tout, véritablement tout. Car Jean *goûta* le petit livre ouvert, doux comme du miel au palais et amer aux entrailles. Il fut touché par l'ange. Il vit à foison et on lui parla comme un maître d'école à un enfant. Il vit, il goûta, il entendit, il fut touché, donc il ne toucha pas, fors le livre et le roseau d'or, et il ne sentit pas, et ne fit que *voir* les parfums. Mais ces croisements de correspondances durent lui suffire. Car à cette cadence d'exaltation, tous nos sens se lient.

Bienheureux Jean qui fut saintetisé de tous ses sens, qui trembla quand il vit l'ange, fut *forcé* en d'autres fois de tomber à genoux, et qui explora des choses, que nul homme de son temps n'a connues, et devant les visions duquel les apparitions des saints ne sont que comme des bougies dans le soleil.

Présences invisibles, mais toute la vie en est pleine : c'est le monde des poètes, où baigne chaque insyllabisé de l'invisible à chaque instant. Pauvres mortels, qui ne connaissez pas ces choses, à qui il faut les courses de chevaux pour faire trembler votre âme, et qui n'avez pas connu l'amour jusqu'à l'agenouillement, la prosternation.

On croit qu'on connaît la vie, mais il y a des surprises.

Et vous voyez un homme SURPRIS qui signe ces lignes.

Le MAURICIEN

14 Juin 1952

Mauriciens remarquables et étonnants

Messieurs de Sornay et Toussaint ont écrit l'histoire de l'île Maurice. Quelle histoire ? L'histoire politique surtout, où des noms comme d'Epinay, Newton, Naz claquent au vent d'une renommée que les brises du temps ont vite balayée.

Et puis les corsaires, les aventuriers, les flibustiers, les matamores et les héros d'opérette.

Et sur le tout, une histoire ennuyeuse sur le sucre, sa puberté, son mariage avec le commerce, et les « petits » qu'ils ont faits : la kyrielle de petits commerces. Tout ça est fade comme le fangourin qui a passé par bien des conduits.

Je vais vous conter une autre histoire : celle du fluide et de la magie personnelle. Il s'agit d'un « dompteur de poissons », véritable mage des eaux.

Il s'appelait Frédéric Montocchio.

C'était un sauvage solitaire qui, par misanthropie ou amour de la tranquillité, osa, en ces temps très anciens, fuir la société.

Il loua ou acheta l'île-aux-Cerfs, au large de Trou d'Eau Douce s'y fit faire une demeure et y vécut de nombreuses années.

Il avait fait construire un barachois à Beau-Rivage. Et là, il appliqua sa magie dont je n'en connais nulle réplique au monde.

Voici : il apprivoisa des poissons. Il les appelait au moyen de clochettes. C'était pour les groupes : les cordonniers, les mulets, les gueules-pavées, en bande. Mais il y avait les appels « individuels ». Car Montocchio appelait les poissons individuellement, personnellement.

La reine du barachois était une certaine Clémentine, cateau de belle taille, la véritable amie de l'« appellateur ». Clémentine n'avait qu'à être nommée, d'une certaine façon dont notre thaumaturge avait le secret, et elle apparaissait. Montocchio « nommait », non pas comme Adam « nommait », car Clémentine était très « extérieure » au nom de cateau. Et « cateau » ne veut rien dire. Ce poisson a mille noms, selon les pays. Mais il y avait un unique cateau au monde qui « vint » au nom de Clémentine, comme une chienne. Montocchio « appelait » à la surface des eaux comme un manipulateur du verbe, et Clémentine venait de dessous les eaux. Clémentine tirait la tête, caressait la main amie, ouvrait la bouche et se nourrissait de la manne « immédiate », véritable communion spirituelle.

Et cela me ramène au Christ, qui dut appeler de cette façon, quoique du champ angélique, les 153 poissons qui « vinrent » dans le filet de Pierre, à sa première rencontre avec ses disciples, après sa crucifixion.

François d'Assise n'agissait pas autrement avec ses oiseaux. Et de même les « devis » de l'Inde, qui ne domptent pas, mais « appellent » les bêtes sauvages et les rendent douces.

Tout cela met en lumière la parenté des hommes avec les bêtes, parenté qui s'exprime par la langue universelle qu'est l'amour.

Beau-Rivage, en face de l'île-aux-Cerfs, a vu des miracles. Ce tour de force n'a jamais été répété.

* * *

Sur un autre plan, c'est le Dr René Allendy, Mauricien qui n'a jamais connu l'île Maurice, et qui, à la suite d'une carrière homéopathique, a laissé un nom dans l'occultisme.

Allendy a beaucoup de parents à Maurice. J'ai parlé de lui à ceux-ci. Tous l'ignorent, en tant qu'esprit. Et ça a été étrange pour moi d'avoir à dicter à un de ses jeunes parents le titre de son remarquable livre : *Paracelse, le Médecin maudit* (Gallimard).

Allendy devait paraître un « piqué » comme m'a traité dernièrement une « jeune musulmane » dans le *Cernéen*. Ses parents mêmes ont dû le juger ainsi. Rien d'étonnant à cela. Allendy s'occupait de choses qui n'ont aucun sens pour les autres : l'occultisme, et son suprême signe d'expression, les nombres.

Je pris connaissance avec le Dr René Allendy, grâce à Arthur Martial, qui me fit remarquer que le seul vestige qu'on avait des Rose-Croix originels en Europe, venait d'un témoignage de François de Chazal de la Genesté, consigné dans le livre sur Paracelse, cité plus haut. Je lus le livre, avec étonnement, et fus stupéfié qu'un Mauricien pût s'intéresser à pareille question. Depuis, j'ai noté que chez des autorités internationales, comme Guénon et Schuré, Allendy est systématiquement et constamment nommé. L'autorité de notre compatriote en matière d'occultisme est maintenant solidement assise. Qui pensera *enfin* à donner à quelque monument, société, rue ou impasse, le nom du Dr René Allendy, comme on l'a fait tardivement avec Rivière – au lieu d'émailler nos rues de noms de conseillers municipaux, de maires et de médecins « à la pelle » !

* * *

Cela pourra sembler étrange, mais il y a, en ce moment même, des esprits excessivement originaux et quasi-uniqes, ici, dont personne ne soupçonne la présence. Je vais parler de quelques-uns. Il ne s'agit pas de Jean Erenne, que tout le monde connaît. Ou d'André Tronche que nul n'ignore (mais, sur celui-ci, il faudrait revenir). Ni même du *Al Tozor* du passé, ni d'un Malcolm de Chazal masqué, ni de ces thaumaturges enfouis parmi les alambics de la pensée qu'on consulte, ça et là, le soir, dans des fumées sonores ou des « cristaux » éclatants. Il s'agit de gens aussi « piqués » que moi, mais plus réels.

J'ai deux de ces personnages en esprit : ce sont Émile Labat et Flavio Piat.

Émile Labat, dont le nom accolé à celui de Gide va bientôt faire le tour du monde, est l'être mystérieux de ce pays.

Personne ici ne le remarque, *et tous ceux qui viennent ici le citent pourtant*. Faut-il que cet homme ait quelque chose d'extraordinairement différent des autres hommes, pour tenir en arrêt l'esprit de gens aussi habitués à départer la vraie originalité de la fausse que sont les Européens.

Émile Labat – voilà sa vraie personnalité – est un sauvage lémurien égaré en plein XXe siècle de notre ère. Il a des milliers et des milliers d'années, cet homme, cent fois plus vieux que le comte de St Germain.

Émile Labat est l'unique Lémurien qui ne soit pas mort. Et je n'ai qu'un remords : de ne l'avoir pas mis dans *Petrusmok*. Qu'Émile Labat me pardonne : j'ai commencé mon conte pas très loin de sa demeure, à la Pointe de Souillac, d'où il ne faut faire que quelques brasses pour voir son campement.

Et cependant, pourquoi parler d'Émile, puisqu'il est *tous* les Lémuriens réunis, et par le fait tout mon livre !

* * *

L'autre personnage extraordinaire que le radeau de notre île berce, c'est Flavio Piat.

Lui, Piat, est pis ou mieux que Labat : il est hénocien, d'après Hénoc. Flavio Piat vit avec les immortels. Il n'a jamais été de la terre, et il ne tient pas à en être ; il n'en sera jamais. Sa Lémurie est le Radeau des cieux, et il vit en compagnie constante avec les anges.

Quand je cause avec Flavio, je me sens hissé hors la terre. Après quelque temps, je me sens plus léger. C'est un « ressuscitateur ». Il soulèverait des montagnes avec sa foi. Sa vie est « donnée », et pour toujours, à un idéal. Quel est l'idéal de Flavio Piat ? C'est de ne pas être. Piat n'est pas. On le voit passer en vain dans les rues. Il n'y est pas. Son esprit flotte ailleurs, accroché aux arbres, aux étoiles et aux galaxies. Heureux homme, il n'a pas le temps de voir nos infamies ! Que cherche cet homme ? L'absolu – c'est le seul ici qui vise aussi haut.

Hénocien, Lémurien, aile du papillon et sauvage glorieux. Voilà deux pôles. Où est la vérité ? Entre eux deux.

Mêlez Flavio Piat à Émile Labat, et vous aurez l'homme parfait, le rêveur-vivant et le vivant-rêveur.

Le MAURICIEN

21 Juin 1952

Les soucoupes volantes et leur explication (I)

Un fait sensationnel s'est produit aux États-Unis, au début d'avril.

À cette date, une quasi-proclamation a été faite dans la presse, à la radio, etc., par l'Armée de l'Air américaine, concernant les « soucoupes volantes » et toute autre manifestation d'ordre inconnu dans le ciel. Il y était demandé à tout citoyen américain de rapporter immédiatement aux autorités, et avec tous les détails possibles, tout phénomène d'ordre sidéral présentant une anomalie.

Cette « proclamation » a d'autant plus étonné le public américain que le monde militaire avait, dès 1948, remis et classé cette affaire de « soucoupes » comme ne méritant pas une attention officielle. Cette nouvelle attitude des autorités militaires est donc une volte-face.

Que s'est-il produit dans l'intervalle ?

Voici qu'on a maintenant un rapport par jour concernant les étrangetés célestes. Et le rythme s'accroît, mois après mois.

Depuis 1947, lorsque fut aperçue la première « soucoupe », un dossier énorme a été constitué sur ce sujet, dont une large partie a été gardée secrète.

Il n'a fallu rien moins qu'une déclaration du Ministère américain de la Défense et une énonciation catégorique du président Truman, pour que l'opinion sache définitivement que les « soucoupes » n'ont rien à voir avec la technique de guerre. Et mieux encore, tous les hommes de science de la terre sont d'accord aujourd'hui que ces « engins » n'auraient pu être conçus par un cerveau terrestre ou manipulés par des terriens, vu leurs vitesses effrayantes de propulsion (1 800 km/h) et l'impossibilité pour un terrien de tenir dans ces choses terrifiantes qui s'arrêtent et repartent instantanément, apparemment sans ralentissement et accélération, virevoltent surnaturellement, montent en piqué, se déplacent au-delà de toute possibilité d'une machine humainement conçue. Et les pressions subies dépassent la technique la plus avancée et transcendent notre génie terrestre.

Or, ce qui vient appuyer l'idée que ces « choses » sont extraterrestres, c'est que ces étrangetés *ne font jamais de bruit*, les lois de l'atmosphère semblant totalement transcendées ici, et le son, non pas dépassé, mais inexistant.

Mais voici autre chose. Il n'y a pas que les « soucoupes volantes ». Ce sont parfois des « cigares » sans ailes, fouillés de fenêtres comme des hublots, marqués partout de vert-bleuâtre, avec des lueurs étranges.

Et en plus des « cigares » et des « soucoupes », il y a des « boules » lumineuses, vertes généralement, dont certaines suivent les avions, pour soudain piquer de travers et disparaître.

Une sensationnelle photographie a pu être prise d'un cortège de « soucoupes », une vingtaine, en formation V, en plaques lumineuses voyageant à une vertigineuse vitesse, éclairant la nuit comme un vol de canards, en parcourant tout l'espace nocturne en quelques secondes. Les plaques soucoupales étaient de lumière plus intense que celle de la planète Vénus.

La plus colossale rencontre fut celle d'un médecin français, qui lors d'un voyage Paris-Bretagne, la nuit, vit de son auto une « soucoupe », ou plutôt une « boule » verte évoluer si près de la terre qu'elle semblait raser les arbres. Le médecin en question a pu parler de l'instantanéité du mouvement, vérifié ailleurs, mais vu de si près par lui, que son témoignage est un document capital.

L'astronome américain qui découvrit Pluton (je ne me rappelle plus son nom) est d'opinion ferme, avec la quasi-totalité des hommes de science de renom, que tous ces phénomènes sont d'importation sidérale, extras à notre terre. Et la question des météores a été totalement écartée, car ceux-ci font un bruit effrayant, tandis que les autres phénomènes, tout au contraire, ne font aucun bruit, renversant toutes les lois terrestres du son.

Devant ce problème, que fait-on ? On constitue des dossiers. Il y a un malheur à tout cela : c'est que la « soucoupe », le « cigare » et la « boule » ne préviennent pas. Et ils viennent si vite, de n'importe où, pour partir vers n'importe où, que c'est un miracle d'avoir une caméra fixée sur ces endroits flottants. Aussi a-t-on affaire aux témoignages principalement, et à la seule preuve des recoupements.

Voici un témoignage de ma part que je consigne ici.

Si l'on parcourt les journaux d'il y a 5 ou 6 ans, on verra une note de moi à propos d'une « boule » que je vis un soir, un peu avant 10 heures, dans l'alignement du ciel faisant face à la sortie du pont Bourguignon, entre deux campagnes Noël, sur la route en lacets Bernardin de Saint Pierre, à Curepipe. Je répète, de mémoire, ma rencontre avec la « boule ».

C'était à 45° dans le ciel, au haut du Trou-aux-Cerfs. Soudain, comme un immense œil exorbité, un météore sembla fondre sur moi. Une boule lumineuse, comme un bolide qui tombe, s'écroula, un grand soleil-lunaire éclatant. J'eus tout de suite la sensation d'une *catastrophe*, tant le rapprochement était grand, tant le sentiment d'un corps venant vers moi était total ; mais la « boule » *ne bougeait pas dans le ciel*, et cela se fit en un rien de temps.

Puis la « boule » ne fut plus, mais, du 45° dans le ciel, quelque chose comme un grand crayon invisible marqua le ciel du mi-méridien vers l'ouest, d'un trait immense, d'une coloration extraordinaire, purement extraterrestre. Trois couleurs furent données en superbes secousses ; il y avait du jaune et du bleu et du rouge, et le vert faisait corps avec le bleu. La rayure flamba, puis tout mourut dans le noir, après avoir miraculisé le Trou-aux-Cerfs. Je restai pour un temps sidéré et perdant souffle.

Je vais maintenant donner mon interprétation de tous ces mystères, et qui n'aura rien à voir avec la science courante, mais avec l'occultisme de matérialisation et de dématérialisation.

Nos pensées ont des formes. Elles sont substance. Elles ont des corps, mais que nous ne voyons pas. Certains réussissent à matérialiser leurs pensées, et à les présenter extérieurement à de vastes distances d'eux-mêmes et que d'autres verront sans en savoir la source.

Ainsi ont été « matérialisées » les visions d'Ezéchiel, de Daniel, de l'*Apocalypse* de Jean qui furent des choses insaisissables comme nos « soucoupes volantes », « cigares », « boules », etc., et vues par un seul, alors qu'aujourd'hui beaucoup voient conjointement la même chose.

Tout ce qu'on voit dans le ciel, aujourd'hui, n'est que des *matérialisations* de nos idées mécaniques, pensées qui prennent corps, le spirituel qui s'incarne, telle une vaste magie qui prendra de plus en plus d'extension ; pour preuve, depuis Hiroshima et Bikini, les phénomènes ne font que se multiplier à un rythme sans cesse croissant. *Nous avons fini par créer des mythes incarnés à force de matérialiser nos idées abstraites dans nos machines* : le ciel a pris le corps de nos pensées et en a fait des réalités illusives

nécessairement, puisque ce n'est que pure magie noire inconsciente du cerveau humain universel qui flambe dans les nues.

Et les mille et une autres réalités-illusions sidérales feront bientôt du ciel de notre planète un monde de fées par cette méthode. Pour preuve que je dis la vérité, ces corps n'obéissent à aucune loi naturelle, mais sont « surnaturels » par l'absence de bruit et le renversement de toutes les lois de notre planète, preuve qu'ils les transcendent. De là, on a dit extraterrestres, alors que l'on devrait dire : « terrestres mais surnaturels », venant du cerveau humain, mais planant comme des mythes-illusoires dans la déréalité de la nuit ou dans la réalité de la nuit, comme des lucioles de pensée. C'est l'esprit humain, dérangé par son matérialisme, qui a fait tout cela. C'est l'inconscient collectif, dévoyé vers la machine qui accomplit ces forfaits de magie noire. Les Atlantes durent les connaître peu avant leur destruction ou plutôt en un des moments de leur permutation.

Mais voilà : nul ne croira ce que je viens de dire, à part quelques fous comme moi qui ont commis le crime de voir plus avant, et par ce fait de profaner leur siècle.

La science est dépassée. Elle est en plein surnaturel. Mais, hélas !, elle veut tout expliquer par la science. Et, c'est ça le ridicule de toute cette affaire.

ADVANCE

4 Juillet 1952

Les prophètes

Même au sein de l'hébraïsme, où le prophétisme a été la fleur des fleurs, on n'a point connu de prophétesses, sauf Marie, sœur de Moïse, et Débora.

Cette voie est fermée aux femmes. Leur prophétisme, à elles, est de la chair à l'immédiat. Pourquoi ?

Mais simplement parce que la femme est collée à la terre par la maternité. Ses ailes sont l'amour, et non point l'esprit.

Nulle poétesse excellentissime. Anna de Noailles et Gabriela Mistral ne sont que des irisations d'un feu qui ne paraît pas. La femme ne possède pas le verbe. Elle est médium passif.

Elle est pythionisse, et parle en incohérences, que l'oracle mâle devra interpréter. Pur passage de paroles indémêlées, comme un tourbillon du verbe, que l'esprit mâle synthétiste mettra dans l'ordre du futur.

De la femme, Delphes s'est servi. Et les barbares de l'Europe ancienne faisaient précéder leurs armées de pythies, mais qu'entourait un corps de prêtres-oracles.

Or, le prophète mâle est la pythie et l'oracle en un, le visionnaire et celui qui lit l'allégoriste et l'allégorisant.

Ainsi fut Moïse, le plus grand prophète de l'Ancienne Loi. C'était un poète actif. Sa médiumnité était immédiate. L'homme recevait le verbe et il était verbe. Sa parole est comme le ronflement des cimes.

Et le doux Isaïe, l'incandescent Ezéchiel, l'astrologue Daniel et les autres prophètes annonçaient, mais les voiles de leur verbe contiennent encore leur enrouement. Moïse, lui, tonne comme un titan. Il n'enseigne pas, il *fait* courber le genou devant l'Éternel. C'est un *maître* dans la totale acception du mot.

Et David qui chante, qu'est-il auprès de cet homme ? Et l'Ecclésiaste, l'enseigneur ?

Salomon l'ésotérique est un architecte divin, mais c'est un théogone. Il ne fait pas descendre l'éclair du ciel. Et la *Shekinah* qui descend quand même entre les deux chérubins, n'est que le corps donné par Dieu, grâce au Temple des Nombres qui l'appelle. Salomon, avec le Temple, ne fit qu'appliquer, de main de maître, l'antique numérogie de Thèbes et de Memphis, et déployer en grand la Pyramide en Temple.

Mais Élie, lui, voilà le dernier mot ! Élie surplombe Moïse, comme la voûte bleue du ciel la montagne. Élie n'est pas un homme, c'est un dieu. Il ressuscite, il fauche ce qu'il veut, comme le souffle

abat les blés. Il choisit le jour de s'en aller et « s'élève » dans un char de feu. Moïse, lui, doit mourir sur le mont Nebo, et ce ne sera qu'ensuite que Michel disputera son corps au diable (*Jude*).

Élie est immortel. Il ne prophétise pas. Il *est*. De même Melchissédech, son avatar. Il *est*.

* * *

Après ces titans, venons-en aux prophètes modernes.

Rimbaud en était un. Il fit comme Paracelse ; il prophétisa la venue de l'*Élie-artiste* qui sera le poète-prophète de demain, l'innovateur des Nouveaux Temps.

Et Nietzsche a voulu être cette incarnation même. Mallarmé a tenté vainement de tenir ce rôle. Baudelaire y songea-t-il ? André Breton prévoit cet homme. Et toute l'école surréaliste attend ce messie du verbe poétique.

On a appelé cet être le sur-humain et chacun a endossé l'habit.

Les prophètes hébraïques, tout au contraire, étaient des hommes, donc mieux. Le sur-homme est une faillite de l'homme tout court qui est indépassable puisque Christ était avant tout Fils de l'homme. Le mythe du surhomme est la plus belle illusion des temps actuels, parce que c'est une négation de l'humanité.

* * *

À Maurice, nous avons des prophètes de ce genre qui essayent de jouer des rôles de titans. En me désignant quelqu'un dernièrement quelqu'un d'autre me disait : « Vous voyez cet homme, il ne croit pas être un génie, mais il veut seulement qu'on *croie* qu'il en est un. » Voici encore le vilain mot lâché : « paraître », au lieu d'« être ».

C'est toute l'histoire du prophétisme local : des demi-dieux en caoutchouc qui se dorent les devants pour *paraître* une statue en or.

Mais sait-on ce qu'est le prophétisme ? État où l'être est pythie en même temps qu'oracle, visionnaire et lecteur de ses visions allégoriques.

Le prophétisme n'est pas un fonctionnement de l'esprit, mais un *état*, un *plan d'être*.

Ce n'est que le pouvoir de se mettre dans l'in-temps des gens, des astres ou des choses, et de voir au-delà du voir : là où ils sont dans l'*immanence*.

Cet *état* ne commande pas un effort, mais il peut être la *résultante* de toute une vie, et qui a métamorphosé le cerveau à tel point qu'on l'a muté ; non transformé, mais transcendé.

C'est non pas la peau neuve à faire, mais une nouvelle naissance de l'esprit à atteindre.

Et chez nous, hélas ! on veut « paraître » et non « être » !

Quelqu'un me disait ceci : « Je suis ». Je lui demandais : « Quoi ? » Il me répondit : « Moi ».

Le moi, mon ami, n'est pas prophète. Le moi est zéro. Le prophétisme, c'est 1/0, c'est l'infini, où le 1 est l'Esprit et non « nous ». Être le zéro afin de faire passer l'Esprit, tel est tout le secret du prophétisme. Et c'est aussi, *en essence*, tout le secret de la poésie.

Prophétisme n'est que *poésie au dernier cran*, là où la poésie n'est plus, et où son incandescence s'est mutée en pure lumière.

Le prophétisme c'est *ne pas être, pour être* ; c'est le *moi* aboli en faveur du *tout*.

Et quand je vois mes compatriotes, candidats au prophétisme, bomber du torse et dire : « mo-a-a », avec un bêlement, j'ai peur et je fuis.

En temps de crise, les prophètes sont légion. En temps de Dieu, la pierre même prophétise, les murs crient, les monts parlent. Tout annonce ce qui va arriver.

Nous sommes en ces temps nouveaux, à l'heure même où j'écris.

Et je détourne mes yeux des humains et je les tourne vers les montagnes pour savoir ce qui doit venir.

Le MAURICIEN

5 Juillet 1952

Les soucoupes volantes et leur explication (II)

Je crois avoir promis à mes compatriotes de ne leur laisser de cesse que je ne leur aie prouvé certaines assertions osées de mes thèses.

Le hasard a voulu que ces preuves me soient données sans que je les eusse cherchées.

On se rappelle qu'il y a de cela deux mois au plus, un professeur italien, travaillant pour le compte des États-Unis, avait déclaré qu'on se préparait, au moyen d'un cyclotron nouvellement construit, à transformer *l'énergie en matière*. J'ai commenté, depuis, cet événement dans *Le Mauricien*, en ajoutant que la science n'en était pas venue encore à assimiler *énergie* à *esprit*, mais que cela viendrait.

J'eus, par ailleurs, quelque temps après, l'avantage de commenter dans *Le Cernéen* la volte-face de l'Église, dans la personne du Pape, à l'égard de la science, et l'adhésion sans réserve du Souverain Pontife à la thèse de l'abbé Lemaitre concernant la création du monde, et rejetant ainsi à l'état fossile la *Genèse* des Hébreux. L'abbé Lemaitre fait jaillir le Cosmos d'une masse d'énergie incommensurable comprimée au sein d'un espace réduit comme celui de notre système solaire. Ainsi la thèse de l'abbé Lemaitre, que le Pape a faite sienne, vient rejoindre les expériences qui sont faites présentement en Amérique, afin de produire de la matière à partir de l'énergie.

On voit que l'Église se range aux dernières données de la science. Cette attitude a été confirmée récemment par le Pape lui-même, s'adressant à une délégation européenne. On peut dire que la partie est jouée de ce côté, et définitivement, et que rien ne pourra plus faire revenir vers le passé.

On notera que j'avais maintenu, tout au cours de ces événements, que l'origine de l'énergie ne pouvait être le rien (thèse qui a créance pourtant auprès de l'Église et des scientifiques déistes, *creatio ex nihilo*), mais que tout vient de la nuit, l'unique plan unitaire, et qui est Dieu lui-même.

Je n'ai pas voulu élargir le débat, pensant que cela n'intéresserait personne ici, et, d'autre part, les journaux mauriciens ayant d'autres préoccupations que d'insérer les divagations d'un métaphysicien.

Or, les événements concernant les soucoupes volantes remettent tout en jeu. En fait, les journaux d'Amérique en sont remplis. Il serait drôle, par le fait, que personne ne pût parler de ces questions ici, sans froisser les susceptibilités.

Dans mon dernier article, discourant sur les soucoupes volantes, je donnais une explication comme quoi elles seraient des « matérialisations de l'esprit », condensations de la pensée collective, et n'ayant qu'une réalité spirituelle, bien que présentant toutes les apparences de la réalité physique. Je signifiais, d'autre part, que ces événements dans l'éther seraient la résultante directe de la barrière brisée entre matière et esprit.

Je vois, par extraordinaire, une éclatante confirmation de cette thèse dans les paroles suivantes du plus grand visionnaire des temps modernes, de réputation internationale, mais dont je veux taire ici le nom : *Dans le monde d'après la mort, des OBJETS VOLANTS de différentes sortes apparaissent, jaillies des IDÉES DES ESPRITS.*

D'autre part, il est de notoriété universelle que les Chaldéens produisaient la foudre à *volonté*, par magie, et qu'ils appelaient ce prodige : « le serpent *volant* ».

Les prêtres d'Apollon arrêtaient, de cette manière, en face des portiques saints, les hordes perses, qui tentaient d'envahir Delphes. Preuves nouvelles de « matérialisation » flagrante.

Les soucoupes volantes, cigares ou boules, ne sont qu'une « matérialisation » inconsciente, soit de la collectivité elle-même, venant des *idées des esprits*, ou de la matière elle-même qui, « rendant l'esprit » par attaque et bombardement, se dématérialiserait. Le sujet, on le voit, est immense. À noter ceci : les soucoupes volantes se manifestent plus particulièrement aux alentours des usines nucléaires.

Le fait est que nous subissons en ce moment les conséquences *extrêmes* de la « révolution de la matière ». Le nier, c'est être ignare ou faire preuve de mauvaise foi.

Ainsi à Maurice, on a noté un changement de la chronologie des « saisons » pour les plantes, un total décalage au sein de leurs mœurs.

Le climat en juin a été celui d'août, et mai n'a pas été.

J'ai fait remarquer à mes amis les vents extraordinaires que nous subissons, soudains, incompréhensibles. Et ces cieux « sang » à l'ouest, en plein post-crêpuscule, événements inconnus jusque-là.

L'atomisme mutera, en raison de l'indivisibilité de la matière, bien des aspects de notre monde terrestre.

Les « matérialisations », opérées à Chicago, à Harvard, à Princeton, changeront du tout au tout la conception de la vie et la conception religieuse même. Car qui affecte la matière affecte l'esprit.

La grande farce, qui finira en tragédie, ce sera lorsque les « soucoupes », les « cigares » et les « boules » volantes, qu'on déclare en Amérique ne pouvant venir de notre Terre, seront considérés, parallèlement, ne pouvant venir d'au-delà notre atmosphère (de planètes ou de mondes extra-terrestres), moment où l'on sera forcé de revenir à notre Terre et d'y trouver une explication « locale » ; et ce sera alors qu'on verra que les corps terrestres s'y refusant, il ne restera plus que l'Esprit pour tout expliquer et l'on en viendra forcément aux idées projetées, aux pensées projetées.

À ce stade, on comprendra enfin que matière *est esprit*, et non pas que matière *est énergie*.

Ce pas franchi, le coup de grâce sera donné au matérialisme, non par l'épée, mais par la pensée.

Nous sommes en bordure de cette Révolution. À bientôt d'autres révélations.

Le MAURICIEN

12 Juillet 1952

L'Arche

Je ne sais ce que les Mauriciens ont pensé de l'écrit du Professeur J. A. Roux (ô les célébrités !) sur l'Arche et le Mont Ararat et la recherche intempestive du fameux « bateau de Noé » par une expédition privée venant du midi de la France. Pour moi, c'est une grande farce, parce que la Genèse et tout son contenu ne sont qu'une allégorie, comme le sont l'Apocalypse tout entière et beaucoup de passages de la Bible.

Par curieuse coïncidence, quelqu'un m'arrêtait, hier même, en pleine rue Pope Hennessy, à Port-Louis, et, me désignant la paroi à la droite du Pouce, me dit : « Monsieur, avez-vous remarqué qu'il y a un bateau largement sculpté dans le corps de la pierre, tel un médaillon ? » Ce serait peut-être l'Arche de Noé ! Ce qu'a dû voir l'aviateur russe qui survola l'Ararat, en 1916, c'était tout simplement la « pierre qui parle ». Et j'ai adressé mon ami de la rue Pope Hennessy au *Pieter Both*. « Là, lui dis-je, vous verrez toute l'Apocalypse, car l'Apocalypse des cieux et l'Apocalypse des terres sont la même chose, mêmes allégories données par la même nuit, données par la pierre ». Mon compagnon a dû être ahuri. Il ira au *Pieter Both*, très sûrement. Et de l'Arche, passera-t-il peut-être à Babylone, au léopard-ours-lion, à la *Bête qui monte de la terre*, au *Roi du Monde*, et que sais-je ? Car l'allégorie est une, des cieux et des terres. La Genèse et l'Apocalypse ne reflètent que l'Éternelle Allégorie qui est Dieu.

Aussi ai-je souri lorsque j'ai lu l'article du digne Professeur J. A. Roux (qui nous sauvera des renommées ?) et vu le sérieux avec lequel il parle, physiquement et géographiquement, de Noé et de son Arche, de l'Ararat et du Paradis Perdu. Il ne manque à tout cela que les ossements d'Ève et d'Adam, le crâne de Japhet, le petit doigt de Sem et la colonne vertébrale de Cham.

Ridicule humanité qui ne comprend pas l'allégorie, et à qui le mot « symbole » est un mythe, et un mythe un rien !

Ainsi l'Euphrate est-il pris dans le sens de la lettre. Cusch est un pays physique, Babylone une ville.

Et Ararat ? C'est un lieu comme Bethléem, pour beaucoup. Et les patriarches sont des hommes, même s'ils vivent plus de 900 ans ! Et Babel, c'est un carré de terre où l'on a élevé une tour. Pour quoi ? Pour voir Dieu ?

À noter que le Professeur J. A. Roux parle nettement de revendications jusqu'au sein de l'Afrique Noire quant au lieu du mythe génésien. *Tous* les peuples ont leur Déluge allégorique, leur serpent et leur couple réprouvé. Cela appartient à l'éternelle chute humaine. Et l'Arche sera autant la Grande Pyramide que le coffret saint où Moïse mit la manne et le même Livre de Genèse, écrit de sa main, bien que pris aux plus anciens temps.

Stupide humanité ! Mais même si nous trouvions quelques clous ou plusieurs planches de l'Arche de Noé et la carcasse de la colombe et le bec du corbeau, serons-nous pour cela plus avancés ? Ces « reliques » seraient-elles de quelque utilité à l'humanité, elle qui a soif d'émotions vulgaires et de curiosités malsaines et qui *hait* la vérité ?

Le MAURICIEN

31 Décembre 1952

Le Soleil

Les Anciens concevaient la Terre comme un disque par quoi passait l'axe du Cosmos. C'était le système géocentrique, qui a duré jusqu'à Copernic et qui a influencé toute la philosophie, de Pythagore à Platon, et bien au-delà.

Copernic décentralise la Terre et la ramène à un infime point girant. Il ouvre la voie au monde planétaire universel, permet Galilée et Newton, insinue la pluralité des mondes habités.

Copernic est, par le fait, le suprême révolutionnaire.

Il y a quelques décades, un autre révolutionnaire, Camille Flammarion, osait présenter la thèse du soleil noir.

Cette conception est en voie d'être confirmée. Plafonnant à 16 000 mètres d'altitude, l'aviateur s'aperçoit avec étonnement que le soleil est gris.

D'autre part, plus on s'élève dans la stratosphère, plus il fait froid. Le soleil, donc, n'est pas source de chaleur, mais purement émetteur d'ondes électromagnétiques, qui, au contact de l'atmosphère, produisent la chaleur.

Les célèbres travaux de Maxwell, qui ont parallélisé Einstein, ont d'ailleurs confirmé que l'onde électromagnétique voyage à la vitesse de la lumière.

Or, les Atlantes, les Mayas, les Incas, les Égyptiens, les Perses, etc., avaient depuis longtemps pressenti que le mystère solaire n'avait rien de physique ; voire, ils en avaient fait un dieu.

Il restait pourtant à expliquer l'olymppe cosmique, fait de soleils infinis.

Parlant au strict point de vue personnel, je dis ceci : la Terre est mutable et a été mutée dans les temps très anciens. Et c'est ce qui a donné l'Âge d'Or. Cette mutation étant d'ordre cyclique, ramène l'Évolution à un pur fait anecdotique. Ce qui opère la mutation vraiment, c'est la polarisation solaire qui garde en suspens, ou présente, la matière inversée, selon les temps présents ou l'état de l'Âge d'Or. Tout le mystère cosmique serait contenu dans le double arc-en-ciel, dont un des arceaux est le renversement de l'autre arceau, en ordre de succession colorée.

Le soleil, créant les mutations terrestres, quoique immuable en soi, se présenterait selon les temps par une lumière changeante, effet du voile des esprits. Le soleil, source des changements, agirait ainsi non en tant qu'organe physique, mais en sa qualité d'univers spirituel, car l'Éden terrestre correspond à un Éden mental, puisque matière est esprit, thèse que la science est en train de confirmer.

Si nous acceptons donc que le soleil est un univers spirituel, la lumière qui en découle est, elle aussi, un corps de spiritualité. Et les couleurs universelles et cette chose que nous appelons le processus de la vie sont pareillement d'origine spirituelle.

Ainsi, toutes les notions actuelles sont mutées, et il ne resterait qu'à définir ou plutôt à donner un *nom* à l'univers spirituel qu'est le soleil.

J'ai franchi ce pas dans *La Grande Révélation* et j'ai pu postuler *que le soleil est véritablement le monde spirituel que les hommes ont vainement cherché, réduit d'anges, assemblée céleste qui nous illumine, lieu en quoi vont tous les élus après la mort, monde où les notions de Bien et Mal n'existent plus, contrée de l'innocence, site où, toutes les antinomies étant abolies, l'Ultime Paradis est atteint.*

Cette thèse a l'avantage d'expliquer tout puisqu'elle donne la clé scientifique et religieuse en un. Brisant toute antinomie, elle fait du sens propre et du sens figuré un même terme ; elle situe l'insituable, efface tous les mystères.

La démonstration de ce qui vient d'être dit est impossible dans l'ordre courant, sauf par cette conception même par quoi s'expliquent tout le processus de la vie et la conscience, notamment la simultanéité, l'immédiateté de l'esprit intérieur des choses et du soleil, thèse dont il est possible de vérifier la véracité par la réciprocité du sujet et de l'objet, mode qui met la lumière de la pensée et la lumière de la vie dans un même vase.

Mais une confirmation plus tactile viendra, j'en suis certain, des progrès mêmes de l'atomisme, lorsque le microcosme de la matière aura révélé le secret de l'universel cosmique, le noyau solaire de l'atome ouvrant alors les portes du ciel, autrement dit les portes du soleil. Sens propre et sens figuré étant un, ciel et Ciel seront un, le physique cosmique et le spirituel cosmique se présentant comme une identique, unique et même chose.

Ceci serait précisément le Secret Perdu qui s'attache aux légendes du *Graal*, de la *Toison d'Or*, etc., que les initiés gardaient jalousement, mais que le progrès de l'atomisme ne permet plus de cacher.

À Hiroshima, avant que les corps et les choses volatisés se fussent photographiés en négatif sur les murs qui tenaient encore debout, ombres chinoises obtenues par la lumière inversée dégagée de la bombe, un paysan hors de la ville qui labourait son champ, vit descendre du ciel un soleil éblouissant, plus beau que le soleil réel : c'était le soleil de l'atome. Se présentait ainsi la preuve palpable de l'analogie soleil-esprit de la matière, et c'était le signe même que *solaires* sont toutes choses dans leur tréfonds – intérieur analogisé et épandu extérieurement par le soleil réel, faisant du mystère solaire le mystère même de l'esprit de la matière, et du ciel de la vie terrestre le soleil de conscience qui nous éclaire.

Mais tout ceci entraîne à une conception de quatrième dimension du Globe terrestre qui est lui-même déjà plongé dans la quatrième dimension de la nuit.

Or, à cette conception, Einstein nous avait déjà préparés, bien qu'il ne se fût pas échappé, par le soleil, dans le cosmique absolu.

Ce « soleil de demain » représentant les Nouveaux Temps, il est facile de le définir.

Par le soleil nouveau, la pensée aura atteint son but qui est en même temps son origine. Ainsi l'alpha dans l'oméga solaire résorbant le symbole au sein de la vie, l'allégorie cessera d'avoir une entité distincte : elle sera la vie elle-même. Et la pensée religieuse ne sera plus possible séparée du cosmique, car rituel et sacrements seront participation et communion d'une unique réalité.

Ce qui sera en jeu, c'est la fondamentale même de la pensée, son processus, son sens.

Les antinomies cessant d'exister, le but de la pensée, qui consistait à les réconcilier, étant atteint, la tâche de l'esprit ne sera plus de chercher, mais de jouir de ce qu'elle a trouvé. L'unique occupation spirituelle se résumera à parcourir la grande synthèse pour retrouver la même vérité partout.

Ce qui est en vue pour demain, c'est une mutité de l'écriture et la réduction de la parole à l'acte essentiel de communion entre les hommes.

Science et religion actuelles, toutes deux diluées, se cristalliseront, après épuration, en une religion-science unique, où toutes les fondamentales anciennes se présenteront dans un nouveau sens.

Et le cosmique, indifférenciable de la Révélation, et devenu lui-même Révélation, sera vu comme le Verbe. Christ Cosmique sera ce Verbe des Nouveaux Temps, Verbe Solaire des anciens qui aura atteint son incarnation universelle.

L'œuvre solaire accomplie, ce sera le *repos*. L'effort de l'esprit aura pris fin – donnant la réconciliation entre les hommes par une même lumière, dans un même Verbe, faisant de la Terre tout entière un même peuple.

Cessant d'être physique et devenant spirituel, le soleil sera le lieu de rencontre de tous les esprits et l'Esprit de la Terre. Ce stade atteint, tout sera accompli.

Le MAURICIEN

17 Janvier 1953

La poésie cosmique

L'astronomie et l'astrologie se sont partagé la carte du ciel. Elles dépendent, toutes deux, de la mathématique. Une autre science, l'alchimie, dégage la transmutation universelle, par un mode scellé, donnant la cosmogonie des mondes.

Tel est le bilan jusqu'à Einstein, qui, par le corps même des mathématiques, a déduit une quatrième dimension de l'Univers. Le monde psychique est parallèlement exploré par Freud. Mais aucune jonction n'est faite entre ces deux systèmes : Einstein s'occupe du monde extérieur, et Freud se limite au monde intérieur. Le corps cosmique et l'univers de l'âme restent ainsi sur deux berges.

Les anciens, pourtant, avaient déduit des planètes et des astres des corps de dieux. Mais ils en étaient restés là. Une Olympe nous fixait du haut des cieux, certes. Mais l'assemblage des corps célestes n'avait rien encore à voir avec la tremblante humanité.

Seule la terre était considérée habitée ; et les soleils n'étaient que de pures lampes accrochées, ça et là, par la fantaisie de Dieu.

Et lorsque Galilée braqua sa lunette dans la direction de Saturne, on croyait encore, parmi les savants, que les comètes étaient de purs événements se passant au sein de notre atmosphère.

Les siècles ont passé, et l'atomisme est né, qui décrète la matière comme étant pure énergie. Concurremment, Louis de Broglie, avec ses *quanta* et son *train d'ondes*, sublime encore plus la conception de lumière, jusqu'à en faire le mouvement pur.

Nous sommes en bordure de l'infini, devant la spiritualité de la matière qui s'offre. Or, la science est aujourd'hui divisée entre les spiritualistes et les matérialistes de la matière.

À ce point, le poète entre en jeu et prend la barre de direction. Avec Boëhme, Blake, Novalis, Hölderlin, Mallarmé, Rimbaud, la poésie cesse de se contenter du sensible et passe à la métaphysique. Ceci représente un élargissement du réel. La poésie est maintenant dépassement du sensible apparent.

Les surréalistes, par l'écriture automatique, ont cherché depuis, l'unité du monde, par la résolution de toutes les antinomies. Mais cette unité dépendant d'une synthèse, les surréalistes n'ont pu l'atteindre. Car le surréalisme œuvrait dans le seul inconscient, et la soudure ne se présentait pas.

Par *Sens-Plastique*, j'obtiens la liaison du réel extérieur et du réel intérieur : la synthèse est ici d'ordre conscient-subconscient. Mais tout repose encore dans le terrestre.

Par la pierre, je tente l'escalade vers le cosmique. Je me tire, par la montagne, vers l'allégorie naturelle. Et enfin, la nuit me mène directement dans le sidéral absolu. À ce stade, la poésie cosmique est née.

Le sens du soleil se décante tout d'abord. Puis je passe à l'ordre des planètes. Le lecteur verra, dans ce qui suit, comment, parti dans *Sens-Plastique* avec les correspondances du monde terrestre, je reviens, par le grand périple des astres, au berceau premier qui est l'atome.

Hors son noyau solaire, trois signes révèlent la matière ; les mythes de Saturne, de la Terre ou de la planète courante, et des comètes. Ces trois états d'être de la substance sont aussi trois états mentaux ou trois états spirituels, car ces trois types de corps sont habités.

Par succession de chutes, l'état saturnien, qui est à l'état de l'âge d'or planétaire, devient de l'ordre de notre Globe, et celui-ci à son tour passe à l'état cométaire, et la chute ici est consommée – et que l'alchimie sidérale, en geste de retour, reportera, successivement, à l'état saturnien.

Ici sont données la chute et la rédemption cosmiques, qui grâce à la pluralité des mondes habités, sont l'état de l'homme lui-même, dans ses trois phases.

Sans m'attacher à en donner ici la corrélation biblique, dont la Genèse détient la clé d'ouverture, je dirai que par l'anneau de Saturne, dont le secret est l'arc-en-ciel circulaire, prismaticisation d'une suprastratosphère, mers de l'éther remplaçant les mers terrestres, par l'arc-en-ciel en arceau de notre terre, et par la queue cométaire, les trois corps signifiants sont donnés de toute l'allégorique exemplification. (Ici n'est pas la place, ni n'est-il mon désir, de m'étendre sur ce point, que j'ai largement exposé ailleurs).

La matière ainsi serait en trois phases : l'état cométaire, que j'appelle l'état limbique, l'état planétaire ou terrestre, et l'état surplanétaire ou saturnien.

Notre terre ne serait qu'une comète rédimée. De là, l'explication de l'évolution, qui mène ultimement à l'état saturnien ou celui de l'Âge d'Or.

Mais le microcosme étant à l'image du macrocosme, et l'atome étant un système solaire en plus petit, le cométaire aspect de l'atome donnerait le secret du feu, de l'électricité, des ondes, de l'éclair, de la foudre, etc.

La discontinuité de l'énergie ou les *quanta* de Louis de Broglie rejoint ainsi le scintillement de la matière, de l'ordre de déplacements infinis, qu'est le cométaire effet de l'atome, seul côté visible de son invisible état.

Et le cométaire effet de l'atome constitue ainsi le dimensionnel aspect de la matière ou l'apparence, dont le quatre-dimensionnel ou la structure profonde échappe à l'homme courant, parce qu'elle est pure invisible.

Dans ce visible-invisible, mobile et immobile, dans le temps et hors du temps, dans l'espace et hors de l'espace, nous nous mouvons.

De la vie, la science n'a pu capter que le visible aspect. La réalité profonde appartient au poète. Ai-je tort donc de dire que le monde est poésie ?

La poésie cosmique mène à l'indissolubilité de l'intériorité et de l'extériorité de la vie. Elle n'est pas une science de rigueur, une mathématique, mais elle appartient au nombre et à la couleur, en perceptions, et selon les lois d'analogies universelles.

Utilisant la réalité apparente, cette poésie cosmique transcende celle-ci et va au cœur du réel. La poésie cosmique n'est pas une interprétation, mais une lecture des causes, par les facultés premières de l'homme. Tout être humain, quel qu'il soit, y est apte. Il ne suffit, pour chacun, que d'ouvrir le sens intérieur.

Le MAURICIEN

24 Janvier 1953

Histoire de fous

On n'est pas plus avancé de nos jours sur la connaissance de la folie que sur celle de l'amour. Car, de même que ce sont les gens sains qui jugent les fous, ce sont des moralistes secs qui ratiocinent sur l'amour. Il faut être pleinement fou pour connaître la folie, et totalement amoureux pour connaître l'amour. Tout ici est expérimental.

Aussi n'ai-je nullement été surpris quand dernièrement, un Mauricien qui avait rencontré le professeur Raymond Garcin à la Salpêtrière m'a dit que le célèbre psychiatre voulait connaître mon opinion sur la folie. (L'illustre praticien connaissait mon œuvre et avait su par le Mauricien en question que j'avais écrit une thèse sur la folie.)

Je me suis empressé de communiquer mon écrit au Professeur Garcin. J'attends sa réponse.

* * *

À cette même Salpêtrière, il y a un quart de siècle, un Monsieur Martial se présentait et demandait à voir le professeur Pierre Janet. M. Martial fut introduit et, après maintes confessions, le célèbre aliéniste désigna au nouveau venu sa « chambre ». Le « délirant », fin, aristocrate (sa sœur avait épousé le duc d'Elchingen, et il était apparenté aux plus nobles et riches familles de France), eut vite fait de charmer Janet, qui, l'ayant pris en grande estime, en fit son « client » préféré. Mais, comme Van Gogh, le cas était désespéré.

Que fit l'énigmatique M. Martial ?

Il se mit à écrire sans arrêt portes closes, fébrilement, atteignant parfois, à ce qu'il semblait au docteur, une dangereuse exaltation.

Janet laissait faire et observait.

Un beau jour, M. Martial quitta la Salpêtrière, librement, lesté de ses papiers. Janet ne le revit plus.

Quelques années plus tard, présentant sa fameuse thèse sur la folie, Janet, cherchant un exemple pour confronter l'homme de génie et le fou, se servit du cas de Balzac qu'il opposait au dit M. Martial.

En fait, ces deux hommes procédaient de même manière.

Après des mois de vie désordonnée et oisive, qui se répétaient comme déclis d'horloge, Balzac était accoutumé, ses fonds vaporisés chez son éditeur, de se mettre au travail. Il s'enfermait pendant deux ou trois jours et ne prenait, pendant ce temps, pas une minute de sommeil, écrivant d'affilée un nouveau roman. Un vaste schéma pendait devant ses yeux, épinglé au mur ; il y avait des piles de papier blanc à ses côtés et l'auteur de *La Comédie Humaine* ne faisait que numérotter ses feuilles, qu'il jetait dans la pièce au petit bonheur. Quand l'encombrement était trop grand, la bonne entrait, balayait le tout, le poussait dans une

chambre à côté. Tasse de café toutes les demi-heures ; et le roman achevé, Balzac se jetait sur son lit. La servante alors ramassait les papiers, les classait, les portait chez l'éditeur. Et Balzac, une fois réveillé, passait chez celui-ci, prenait une avance et recommençait sa vie dissipée, en attendant l'épuisement des fonds, qui le forcerait de nouveau à regagner son bain littéraire.

Or, c'était du Martial tout pur, sauf pour la vie désordonnée et les détails financiers.

Aussi le professeur Janet, les opposant, disait : « Même méthode, même exaltation ; ici Martial le fou ; là le génial Honoré de Balzac. »

Et le célèbre professeur d'épiloguer sur le « cheveu » qui sépare le fou du génie.

Des années passèrent. Janet était mort depuis quelque temps, quand un certain Raymond Roussel venant à mourir, ses parents trouvèrent dans ses tiroirs et ses armoires des piles de manuscrits écrits de sa main.

Un surréaliste en prit connaissance. Deux. Et enfin tout le groupe cria au génie.

La chose s'ébruita dans Paris. Et quelle ne fut la surprise lorsqu'on apprit que Roussel avait fait un séjour à la Salpêtrière, et qu'il était le même M. Martial que Janet avait « soigné » ! Roussel avait pris un nom d'emprunt.

Aujourd'hui, Raymond Roussel est acclamé, après Rimbaud, Lautréamont, Sade, etc., comme un des esprits les plus *lucides* que la terre ait comptés : sa révolution porte sur le langage. Et nul homme cultivé en France n'oserait dire aujourd'hui qu'il ne connaît pas *Locus Solus*, *Poussière de soleils*, pour ne citer que ces deux livres.

Or, voici ce qui était arrivé à Raymond Roussel.

À dix-sept ans, il écrivait son premier livre : *Doublure*. C'était le roman d'un acteur pauvre. Roussel dit lui-même que, pendant la composition de cette œuvre, il s'était senti élevé à de tels pics du génie, qu'il voyait comme des lumières jaillir de sa personne et traverser les murs.

Homme très riche, il fit éditer son livre. L'accueil en fut catastrophique. Le choc sur sa sensibilité fut tel, qu'il s'effondra. De là, sa fuite à la Salpêtrière, où son génie fit un immense bond.

Lorsque *Sens-Plastique* parut à Paris, les critiques ne surent quoi lui opposer. Quelqu'un, Marcel Jean, me parla de Roussel, comme d'une étape très à l'arrière.

Et cela me fait me rappeler que, selon les étalons modernes, Pascal est considéré comme un fou caractérisé.

Les psychanalystes, d'autre part, parlent de toute la folie humaine.

À mon sens, tout avare est un fou, mais qui se garde au sein des limites sociales. Et je ne vois pas autrement les matérialistes.

Toute ma thèse au professeur Garcin se résume à ceci : il n'y a qu'une réalité, la poétique. Tous ceux qui sont en dehors d'elle sont des fous. Ce n'est pas très flatteur pour mes compatriotes, mais je n'y puis rien.

Et ce qu'ignore le professeur Janet, c'est que le génie est celui qui a *dépassé* le stade de la folie. Le « cheveu » est ce qui le sépare des abjects adorateurs de l'apparence : un véritable abîme. La seule « folie » du génie est d'être sur-lucide. C'est pourquoi, dépassant l'état de conscience courante, il semble fou à tous. Et dans la succession des siècles, quand l'humanité vient enfin à son niveau, on voit alors que c'est *lui* qui

avait raison. Tout précurseur est un fou pour son temps. La folie, en ce cas, n'est autre que retard chronologique d'optique. Il ne suffit que d'allonger la lorgnette.

Le MAURICIEN

12 Mars 1953

Waterloo

Talleyrand, qui travaille en sous-main à la chute de Napoléon, parce que, considérait-il, l'Empereur allait à l'encontre des intérêts supérieurs de la France, fit mander un jour un de ses sous-secrétaires d'État dont on lui avait mentionné l'excès de zèle, et lui dit à peu près ceci : « Monsieur, la diplomatie ne travaille pas *contre* le temps, mais *avec* le temps. Mes bureaux ne sont pas pour forcer, mais pour masquer l'œuvre du temps. Le temps est le meilleur allié des diplomates, et gagne toujours. Vous l'avez assassiné par votre zèle. Je suis mécontent de vous. Tâchez de mieux faire dans l'avenir. »

Talleyrand savait *utiliser* le temps. C'était un diplomate.

Napoléon, en tant que conquérant, brusquait le temps. Cela lui réussit jusqu'à Waterloo. Iéna fut l'éclair, Wagram la foudre. Toujours la surprise. Marches forcées, et l'aigle, tout à coup, qui se jette sur sa proie.

Napoléon appliqua cette tactique à Waterloo, ce qui lui valut sa perte. Il eut fallu cette fois comme le fit Talleyrand, toujours *utiliser* le temps.

Waterloo parallélise St Jean d'Acre, où l'indomptable ténacité anglaise eut raison du titan.

Waterloo...

Après un court séjour aux Tuileries, l'ex-monarque de l'île d'Elbe monte avec ses armées vers le nord. L'homme est soucieux, le guerrier sent son étoile pâlir.

Mais si le « fluide » a diminué, la pensée de l'homme est intacte. Le poète n'est plus, mais le mathématicien n'a jamais été plus fort. Napoléon sera à Waterloo logicien génial, mais le génie d'Austerlitz n'est plus. Ceci était mieux. C'était tout.

En face est Wellington, puis Blücher. Deux bons généraux sans plus, mais de la souche même d'une race où la volonté est le suprême bien.

Wellington, la veille du drame, danse à Bruxelles.

Quelques jours plus tôt, c'était Ligny qui ouvrait la route du nord. Il s'agit maintenant de culbuter les Anglais à la mer et d'abattre Blücher comme une carpe.

Les armées françaises, poussées par leur chef fébrile, sont fatiguées : elles marchent au sein de la boue du nord, que les pluies torrentielles ont changée en étang.

La veille de Waterloo, il pleut à torrents. Les équipages qui montent, versent. Napoléon, à l'avant-garde, enfoncé dans son carrosse, tient à ses côtés un trésor : le collier sans prix de Pauline Borghèse, une forte somme en or, des diamants, etc. Pourquoi ?

L'armée française peu à peu occupe ses quartiers de la nuit.

En face, Wellington s'est adossé à une forêt. Les Français, stupéfaits, pensent que c'est purement pour faire passer le ravitaillement à couvert. Non. Wellington recevra le choc de l'armée française, dos au bois. Folie ? Génie.

Napoléon a vite fait de donner ses ordres. Il tient à être maître du terrain. Mais il pleut. Dans une toute petite chambre, dont les meubles ont été jetés dehors dans la cour, le lit de camp de l'Empereur est déployé. Une table, un bureau improvisé, et presque la cuisine. L'homme arpente entre les meubles, mains au dos. Il revient sans cesse à la fenêtre pour voir tomber la pluie. Il rêve. Son premier valet de chambre ne l'a pas rejoint. Sans aide, l'Empereur se couche. Il se réveille peu après pour demander qu'on inspecte le terrain, pour savoir si le lendemain les canons pourront manœuvrer.

Au matin, il se rase, mange avec ses généraux, puis dit gaiement : « Si mes ordres sont bien exécutés, nous serons à Bruxelles ce soir. »

Mais le chef de guerre est pressé. Il a *hâte* d'engager le combat. On amène les chevaux. Napoléon cavalcade devant ses troupes qui l'acclament. Subitement, il fait tirer le canon contre Rougement, qui est enlevé par ses escadrons. L'espoir flambe. Napoléon est si sûr d'enfoncer l'ennemi qu'il a laissé placer son équipage presque sur le champ de bataille.

On connaît le reste. Wellington, agissant contre toutes les règles tactiques, résiste. Napoléon ne peut l'enfoncer. Bulow s'amène. Et Blücher a le temps d'arriver, moins Grouchy, qui était supposé poursuivre celui-ci, l'épée dans les reins. D'Erlon a fait la navette. Et Ney a hésité. La Garde, entre-temps, a été engagée *trop tôt*. Sans réserves, l'armée française fléchit. Le recul devient débandade. Puis, c'est la panique. Et bientôt, c'est une horde qui roule, pêle-mêle, comme un limon, sur la route de Paris, d'où se dégage un instant l'Empereur pour courir, bride abattue, jusqu'à Paris. Les dés sont joués. C'est le désastre.

On a épilogué sans fin sur Waterloo. Au fond c'est le temps toujours qui, à la guerre, perd ou gagne. Napoléon a précipité et il a été précipité. Il eut fallu *utiliser* le temps, il le brusqua. Tout homme de cette trempe est généralement victime des abus de ses dons. Napoléon voulut refaire Iéna, Wagram et Austerlitz, à Waterloo. Waterloo aurait pu être Marengo. À Waterloo, pourtant, au lieu de Desaix, il y avait Grouchy.

Dans l'ordre *logique*, Waterloo a été la bataille la mieux conçue de toutes celles qu'a livrées Napoléon. Mais au cours de ce combat, on ne voit aucun éclair de génie, sauf celui de Wellington, qui eut l'idée de renverser les lois de la guerre, en s'adossant à un bois, et en jouant ainsi le tout pour le tout : victoire ou capitulation. Le risque était si énorme, que c'était là l'acte génial.

Napoléon était à tel point aveuglé à Waterloo que, bien avant l'issue, il avait envoyé une estafette à Paris annoncer la victoire totale.

L'homme ne pouvait prévoir Grouchy, dira-t-on. Mais il avait *tout* prévu ailleurs, même l'impossible et l'absurde. Le génie consiste justement en ceci : concevoir l'impossible. Ce qui avait flanché à Waterloo chez Napoléon, c'était le *fluide*. Seul le *fluide* fait le génie, cette sur-force qui, aux moments les plus désespérés, retourne tout. À Waterloo, Napoléon fut maître du terrain et des hommes. Mais il ne sut pas se mettre *hors du temps* pour vaincre, seul état qui nous permette de mater le *fatum*, car nous sommes alors sur le *plan* même du *fatum*, et l'être à ce point est prophète. C'est tout le secret du génie.

Heureusement que Sainte-Hélène sauva la gloire de l'homme.

Napoléon eut de nombreux lapsus de son « génie », dont Waterloo fut le plus grave et le dernier : sa neurasthénique existence d'avant Brumaire ; devant les Cinq-Cents, lorsque Lucien le sauva ; son « mussolinisme » habituel d'Empereur, avec sa couronne et sa cour, qui fit le Pape, à Fontainebleau, l'appeler *comediante* ; le cas du duc d'Enghien ; l'affaire d'Espagne ; son traitement de Fulton ; son second mariage ; la campagne de Russie ; l'effondrement en Saxe avant Leipzig ; son départ honteux en travesti royaliste après l'abdication ; son rôle de sergent-instructeur à l'île d'Elbe ; sa répugnante conduite avec Lucien ; et enfin l'effondrement de son génie à Waterloo, alors que, soudain, Wellington se haussait à l'épopée.

La grandeur de Napoléon est faite de purs éclairs guerriers. En fait, comme politique, Talleyrand le surpassait largement. Sans Talleyrand, l'Europe aurait subi une plus grande hécatombe impériale.

À mon sens, le crime de Napoléon Bonaparte a été d'avoir tué la Révolution, et d'avoir permis ainsi, par la suite, le socialisme européen outrancier de s'implanter. Napoléon, croyant amener l'unification de l'Europe, en a été le bourreau. Talleyrand eut *raison*, en tant que Français et Européen, de le frapper, car l'homme bientôt ne servait plus que lui-même et sa dynastie.

Heureusement, il y eut Sainte-Hélène. Là, Napoléon fut grand, exceptionnellement grand, grand comme tous ceux qui ont connu la cime, et qui résistent aux revers avec une âme d'airain.

Deux Anglais, le capitaine Smith à St Jean d'Acre et Wellington à Waterloo, fermèrent à Napoléon, successivement, le rêve d'un empire mondial et l'espoir d'une hégémonie française sur l'Europe. Mais un autre Anglais, Hudson Lowe, fit de Napoléon, jusque-là génial guerrier, un homme de Plutarque. Et c'est celui-ci qui restera.

Médiocre administrateur, politique minable, sans flair sur l'évolution des temps, inintelligent quand à la psychologie des foules, anti-Européen en voulant le devenir, anti-Français vers la fin, réactionnaire avec la couronne et, en même temps, mitrailleur à St-Roch, éternel exploité en même temps qu'opportuniste, comédien en maintes circonstances, désespérément faible avec sa famille à qui il donnait l'Europe en cadeau, homme de panache trop souvent, Italien dans l'âme, sensible à la flatterie, amoureux du détail, veule devant les nobles, piteux avec son beau-père autrichien, pantelant dans le lit d'une princesse, ridiculisé par ses frères qu'il maintenait par la force, quémendant l'hospitalité anglaise après avoir violé son serment de l'île d'Elbe, médiocre, génial, bourgeois, acteur, tour à tour, Napoléon n'est « grand » que sur le champ de bataille. La guerre le haussa ; la guerre devait avoir raison de lui.

Le simple fait de détenir le pouvoir suffit à conférer à l'homme, quel qu'il soit, aux yeux des foules, un prestige mille fois accru. Napoléon a profité de cet effet de « loupe ». Le prodige est que la couronne tombée, l'homme est resté grand. C'est que les Tuileries avaient empêché Napoléon d'être ce qu'il était : cette grande âme que Longwood a épanouie. Le titan était là. Il avait fallu l'arrachement des dorures. Sans Waterloo, Napoléon aurait fini en pantin sur un trône. Il est des gens que la gloire gâte. Napoléon était de ceux-là. Son supplice l'a sauvé.

Le MAURICIEN

21 Avril 1953

L'île des génies

Dans les temps anciens, il y avait des ânes que la rencontre d'un ange faisait parler. De nos jours, il y a des hommes que la rencontre du génie fait braire. Victor Hugo

C'est l'île Maurice, bien sûr. Mais c'est le peuple. Vivant parmi les génies, j'ai cru devoir les choisir.

À part Denis Saurat, j'ai trois lecteurs assidus dans le monde : un boy de la *Flore Mauricienne*, ancien pionnier qui a visité la Pyramide et conversé avec des « illuminés » égyptiens, et qui est un lecteur journalier de l'Apocalypse ; l'autre « adepte » est un vendeur de légumes au bazar de Mahébourg, un Hindou à qui je dédicace mes livres avec joie ; et enfin un chauffeur de taxi de Mahébourg, un Musulman, mon ami N...

J'ai noté depuis quelque temps un réveil *spirituel* étourdissant parmi notre peuple. Près de la terre, il entend bruire les Nouveaux Temps.

Il ne m'a pas fallu lire M. Fernand Leclézio pour savoir qu'un homme vaut un homme. Ou écouter M. Max-Pol Fouchet pour connaître mon île, qui est saine dans ses racines.

Le peuple, pour moi, n'est pas la plèbe, mais il est ce pêcheur de Pointe d'Esny, le prophète Joseph, qui m'a réappris l'amour de la Bible.

Depuis quelque temps aussi, la gloire m'arrête dans la rue : quand je passe, on susurre. Cet humble bruissement vient d'un fin fond qui me réjouit. Car, outre d'être sincère, le peuple est vivant. Mes montagnes rampent dans bien des cœurs.

Souvenons-nous de Jacob Böhme, cordonnier de profession, qui fit des chaussures à l'Idéal. Avec Spinoza, il refit le panthéisme.

William Blake, fils de marchand de chaussettes, graveur sur cuivre, a dévoré Dieu.

Si génie il y a, à l'île Maurice, il ne peut être que parmi le peuple.

* * *

Dans son *Premier Livre des Clefs*, M. André Masson se présente comme un nouveau Messie. Comme nouveau Messie, il écrit trop bien le français. Les Messies n'ont jamais été grammairiens. Ils créent toujours leur propre langue.

La langue du peuple, elle, se renouvelle.

Le peuple est un perpétuel créateur de mythes : il vit près de la terre.

Ainsi, la pierre m'a nourri, comme des pains. En retrouvant la « poussière, » j'ai trouvé le souffle. Et croyant animer le supposé inerte, c'est l'inerte lui-même qui m'a animé, régénéré. J'ai bu la pierre par la lumière. Tout mythe vient de la confrontation du souffle et de la poussière.

Le peuple, lui, respire la vie. Son souffle, par le fait, est cosmique.

Tels seront les hommes des Nouveaux Temps : des colosses métaphysiques, des délivrés.

* * *

Qui inventa l'astrologie ? Des bergers chaldéens. L'astronomie, aujourd'hui, a cessé de voir le ciel : elle est vue par les chiffres.

Qui est le premier alchimiste ? L'enfant. Pourquoi ? Il voit avec des yeux neufs. Le peuple, lui, à l'œil nu. De là, la magie de sa parole, qui va d'instinct aux analogies.

Le peuple ne s'attarde pas pour se dire. Il parle vite comme les choses par des images.

Et par les racines, la langue s'anime. Shakespeare, certes, n'a pas enrichi la langue, c'est le boucher qui l'a fait. Et ce n'est sûrement pas le langage de Milton qu'on doit parler dans le paradis, mais le bégaiement d'ange des enfants qui sont peuple et du peuple qui est enfant.

•

Le peuple de Maurice attend son glorificateur. Tous les écrivains qui nous visitent le savent. Et ils vont d'instinct aux ségas, retrouver le peuple, ou à la rue Madame, ou aux nids d'aigle de Crève-Cœur.

Il n'est personne ici-même d'assez grand pour écrire l'épopée du peuple mauricien, sous le chaume et dans la glaise, au sein de ses amours bibliques, et relater leur tremblement d'esprit devant les étoiles.

L'âme de l'île Maurice bat à ras de terre. Hélas, trop faible, j'ai dû monter au haut des monts pour l'entendre.

Et mon âme émue n'a qu'à voir rentrer les barques pour sentir ma propre misère. Est-ce que je vis ? Non, j'essaye de vibrer. Misérable homme que je suis, qui a besoin d'une plume, pour connaître Dieu.

Et celui qui m'appelle génie, ment. Le génie, c'est la pierre. C'est la Parole, car c'est le Verbe de Dieu. La roche est muette ; or, moi, j'ai l'infirmité de parler. La pierre raconte la Genèse, je n'ai eu qu'à transcrire.

Si Moïse n'était pas « *monté* » sur le Sinaï, il aurait fini dromadaire. Qui songe que *monter* et *mont* sont la même chose ?

Je conseille à ceux de mes compatriotes qui sont las, déçus, énervés par l'argent, de s'acheter un pâté de roches au haut de la Vallée des Prêtres, et de s'y faire bâtir un campement, de se creuser, comme Wagner, une fosse au bas de leur fenêtre, et d'attendre. Quoi ? Leur résurrection.

* * *

Aldous Huxley a fui le monde, en Californie d'abord ; il est maintenant dans l'Inde. Giono est à Manosque, pour toujours. Et André Breton se terre dans un patelin perdu de Gascogne.

Tous ces hommes font comme cet écrivain bourru et célèbre, fuyant un salon, et qui répondit à son hôte qui le retenait à la porte : « Excusez-moi, j'ai rendez-vous avec moi-même ».

Le peuple, lui, se « visite », faute de visiteurs de marque. L'ennui – je ne dis pas les ennuis, car ça occupe – vient de ce qu'on ne se connaît pas.

L'âme-sœur, bien avant d'être l'« autre », est encore soi-même. Beaucoup ont l'ombre, qui n'est pas nous. Qui se connaît a cessé d'être seul.

Le peuple ne m'ennuie jamais, car il s'accepte. Le peuple n'assiège pas pour se désennuyer. Il nous laisse libre. Et qu'est-ce que le bonheur sinon la liberté ?

Mais le peuple, où est-il ? Or, voici le mot de la fin : le peuple, chez nous, est introuvable. Il faut le chercher longuement : c'est le génie de notre île. Comme la perle, il se cache. C'est la pierre et son trésor.

Mais je connais trois hommes de la pierre : mon lecteur de la *Flore Mauricienne*, mon bazarier et mon chauffeur de Mahébourg.

Dieu merci, ce ne sont pas des grammairiens. S'ils l'étaient, ils seraient des « génies ».

L'île des génies, ce n'est pas l'île Maurice, mais ces trois types d'hommes : des purs, des simples, des sincères, des enfants.

Qu'est-ce que le génie ? L'état d'innocence... chez les adultes.

Le MAURICIEN

5 Mai 1953

L'île des poètes

L'île Maurice a été appelée : *l'île des poètes*. Pourquoi ? Personne ne le sait.

Faisons donc revivre cette formule pour certains.

D'abord, malgré la tradition qui fait remonter le romantisme à Chateaubriand, Musset, Lamartine et Hugo, tous les gens sérieux savent que Bernardin de Saint Pierre est le père du romantisme. Non pas tant par *Paul et Virginie* que par ses œuvres d'à-côté, souvent prophétique, sur la nature, et qui dépassent le champ terrestre, souvent jusqu'à accrocher les étoiles, telle la thèse du soleil habité.

Le « naturisme » de Bernardin, qui a influencé le romantisme, est loin d'être pleurnichard. À mon sens, bien que *Paul et Virginie* soit raté en tant que mythe, Bernardin visait dans ses autres œuvres à une poésie métaphysique. Et il est curieux de penser que la Vallée des Prêtres a influencé ses pensées et, qu'on le veuille ou non, ce lieu se retrouve, tel le père est dans ses fils, dans les veines profondes du romantisme. Ce qui veut dire que Chateaubriand, Musset, Lamartine et Hugo, s'ils ne sont pas venus, de corps, à l'île Maurice, du moins ils y sont venus par l'esprit.

Mais un peu moins d'un siècle après Bernardin, Charles Baudelaire, à la suite de démêlés avec son beau-père, aborde à l'île Maurice, et s'installe dans une maison touchant à la Cour suprême, où, sous les flamboyants et les ébéniers, il élabore, en son âme de feu, le symbolisme, qui va s'épanouir dans les *Fleurs du Mal*.

Baudelaire n'a jamais voyagé, sauf pour partir d'une traite de France à l'île Maurice, et pour revenir d'une traite. Destin ? Mieux : appel fatidique.

Voici donc deux écoles qui naissent : l'une, le romantisme, à la Vallée des Prêtres, et l'autre, le symbolisme, au pied du Pouce.

Un siècle après, dans ce même Port-Louis, dans les dévalements du *Pouce*, s'épanouissent les renversements métaphysiques de *Sens-Plastique*. Rencontre ? Mieux : obligatoire parturition. Car l'île Maurice a une *destinée* de poésie. Et comme Bernardin de Saint Pierre inaugure le romantisme, et Baudelaire le symbolisme, *Sens-Plastique* instaure une nouvelle ère poétique, laquelle sera suivie, quatre ans après, par un dépassement dans la pierre, par *Petrusmok*.

De la Vallée des Prêtres à Port-Louis, s'allonge la voie appienne de la poésie.

Maintenant, voulez-vous, lecteurs, relions.

Bernardin de Saint Pierre tire la poésie hors des salons et la met dans les champs. Baudelaire, par les correspondances, prononce les bases mêmes du langage vivant. *Sens-Plastique*, par le renversement poétique, fait parler la nature jusqu'en la pierre, dans *Petrusmok*.

Trois étapes, trois bornes essentielles, dont l'île Maurice a été le témoin et la mère.

Et tout n'est pas fini.

Si j'analysais, à ce stade, pourquoi l'île Maurice a eu ce rôle, cela me mènerait trop loin.

Cependant, essayons, par quelques signes.

Il y a chez nous un incomparable mariage de la mer, des plaines, des plateaux, des grèves, de la montagne, des vallées, des cirques, des ravines, des bois, des prés, des lacs et des lagunes, et qui permet au tempérament universel de s'insérer. Cet équilibre donne les multi-facettes du verbe. Et la montagne surtout et la mer, d'idéale harmonie conjonctive, chez nous, donnent cette balance essentielle à la parole, sans quoi le lien entre ciel et terre ne peut s'opérer.

Mais tout est encore à être dit. Et c'est la *magie* de l'île qui a finalement le dernier mot. Et la magie de l'île Maurice est sa lumière. Elle est, cette lumière, pourpre à Port-Louis, verte à Beau-Bassin, rose dans le nord, et bleue à la Rivière Noire. Et comme le poète peint par sa plume, cette extraordinaire magie affecte son verbe, le fait.

Et si je disais que les *Fleurs du Mal* sont de couleur pourpre, qui le croirait ? Et que *Paul et Virginie*, né à la Vallée des Prêtres, baigne dans une « atmosphère » entre le violet et le pourpre et que j'ai appelé le *vione*, couleur même de la Fatalité et du Désespoir-Joie. Je n'ai œuvré, pour ma part, que dans cette phosphorescence des dieux, que j'ai contemplée cent fois sur les flancs du *Pieter Both*. L'île Maurice, en fait, est *l'île pourpre*, par ses montagnes.

Et si l'on songe que Baudelaire a chanté : *Les couleurs, les parfums et les sons se répondent*, comment pourrions-nous ignorer que *l'île des poètes* était fatidiquement faite pour donner, par un triple souffle, une nouvelle âme à la poésie mondiale ?

Le MAURICIEN

12 Mai 1953

Un phénomène

À la suite de maints témoignages, il découle que, le samedi 9 mai, il s'est produit, à l'aurore, à Maurice, un phénomène exceptionnel.

C'était le matin de la trombe qui affecta toute l'île.

Avant que se fit le clair-obscur, le ciel devint violet, à tons changeants, puis passa au jaune solaire, comme soufré. On pouvait, à ce moment, voir à l'intérieur des chambres. À l'extérieur, les arbres étaient d'émeraude avec une extraordinaire netteté et comme s'ils étaient faits de verre.

Subitement, tout s'éteignit, comme un commutateur qu'on tourne. Et la nuit revint. Le jour fut long à paraître. Il y eut comme un retard du soleil dans sa course, comme un recul. Certains mêmes crurent à une éclipse.

À Port-Louis, le ciel à l'ouest s'éclaira de jaune, et il y eut l'éteignement ensuite, comme à Curepipe.

Le samedi précédent, 2 mai de l'aveu des gens de la Rivière Noire, le soleil présenta un phénomène étrange d'ensanglantement, qui fit de la mer, du *Morne* au *Mont du Rempart*, un lac rouge. Les habitants de Chamarel purent même voir le fond de la mer, du haut de la falaise, comme à travers du verre transparent.

Ce même jour, vu du haut du monticule dominant la route de Quartier Militaire, le ciel, au nord, donnait d'irréelles lueurs orangées.

Pendant qu'une avalanche d'eau s'abattait sur toute l'île, le 9 mai, au matin, parmi les éclairs et la foudre et les montagnes ruisselantes, le prélude que l'on sait n'était qu'un paroxysme d'une longue suite de signes dans le soleil. L'Observatoire et les visionnaires bénévoles sauront peut-être expliquer tout cela. Notez que nous sommes à la mi-mai, qui a donné un mois de février, alors qu'avril a été à la fois décembre et août. Après huit ans sans cyclone, il n'y avait pas le moindre signe de météore dans l'air, quand parut le phénomène, bien qu'il ventât fortement samedi matin, à Port-Louis.

Le phénomène qui s'est présenté le 9 mai rappelle étrangement, toutes proportions gardées, ce qui s'est produit en 1780 à la Nouvelle-Angleterre.

Dans une circonscription étroite du Canada, un beau jour, à 10 heures du matin, sans préavis, le soleil commença à « s'éteindre ». À midi, on s'éclairait aux bougies, dans une panique hystérique. Il n'y eut pas d'après-midi. Ce fut le soir en permanence. Puis, après la mi-nuit théorique, la lune parut, mais comme de sang.

À l'heure réglementaire, le soleil se fit voir. Tout le monde avait cru, entre temps, à une fin du monde.

L'astronome Herschell, qui s'enquit de ce cas, dit que tant que l'homme vivra, nul ne pourra donner l'explication de ce phénomène. En fait, nul astre ne s'interposait, à ce moment, entre le soleil et la terre. Et la durée de « l'éclipse » même excluait cette hypothèse.

Certains ont parlé des effets de la bombe atomique, pour ce qui est arrivé samedi. Après le cyclone de 1892, Meldrum évoquait les taches solaires.

Mon explication est simple : elle est muette, sauf pour quelques amis.

Tout ceci n'a d'autre but que de consigner le phénomène du 9 mai dans nos annales. L'avenir pourrait avoir son mot à dire.

Le MAURICIEN

20 Mai 1953

Le phénomène du 9 mai

À « Un lecteur »

Le phénomène du 9 mai n'est rien moins que de l'ordre des événements bibliques et, toutes proportions gardées, analogue à l'enténébrement du Golgotha et le cas de Josué arrêtant le soleil.

Il s'agit ici d'une conjugaison zodiacal-luni-solaire-terrestre, sur laquelle s'est spécifiquement appuyé Daniel pour faire ses prophéties, méthode connue des Chaldéens, des Égyptiens, et que les Mayas-Atlantes avaient exprimée dans leur calendrier astrologique.

À mon sens, le phénomène du 9 mai n'est que le prodrome d'événements qui vont suivre implacablement, culminant dans le déplacement de l'axe terrestre, cet événement-ci devant être lié à son tour à la déparalyse de la lune qui tournera alors sur son propre axe, présentant enfin son autre face.

Tout le climat de la terre sera alors transformé. (L'apparition du *cœlacanthe* n'en est qu'un premier signe.)

Je dois dire que la Grande Pyramide est claire sur la cosmique transformation, plaçant l'année 1953 comme une borne fatidique dans l'histoire du monde. À partir de cette date, l'oracle cesse, indication même que devant nous est l'imprévisible.

J'ai adressé une communication en France au sujet de l'événement du 9 mai. Et si le phénomène en question a eu l'île Maurice pour unique témoin, alors il faudra y voir un signe : que notre pays seul est visé. Et la chose est si grave, que je refuse d'en être l'oracle. La lecture de l'Apocalypse sera alors urgente, car l'année 1780, lorsque se produisit l'enténébrement solaire et l'ensanglantement lunaire sur la Nouvelle-Angleterre, est indiquée dans mes calculs, clairement, comme ayant coïncidé avec un des jugements dont parle l'Apocalypse. Il faudrait alors faire un rapprochement...

D'autre part, le centre de propagation spécifique du phénomène du 9 mai est, à mon sens, le noyau terrestre.

Car l'exorbitation de la lumière et l'éteignement ensuite, puis le recul de lumière, sont dus à un changement subit du magnétisme terrestre, provoqué par un événement spirituel dont je tairai le sens et l'ampleur, mais qui est rigoureusement synchronisé avec une réaction dans le soleil, que la lune n'a pu qu'encaisser.

Tout ce que je viens de dire fera sans doute sourire et même rire ceux pour qui nier est le fait de l'esprit, si ce qui va suivre, nous touchant dans la chair même, n'était sûr de réveiller une fibre à quoi nul n'est insensible.

À mon sens, la canne à sucre, à cause du changement des climats, cessera d'être la plante idéale à cultiver ici, pour passer peu après à la plante qu'on *ne doit pas cultiver*, et le thé alors déplacera rapidement sur les hauteurs l'industrie-mère. Le climat de la planète s'uniformisant, et les tropiques, ainsi que nous les comprenons, cessant d'exister comme tels, d'autres cultures devront être envisagées ici. Et, dans mon opinion, nous n'aurons pas un avenir illimité pour y songer.

Dans toutes les civilisations anciennes (le cas le plus frappant étant celui de l'Atlantide), aussitôt que l'homme a pénétré au sein de l'atome, la fin des temps est proche.

Et la Terre, comme un tout, réagit alors, et brusquement on peut s'attendre à tout.

Il m'est impossible d'envisager, dans ce journal, une exposition, même une tentative d'exposition de ce que, pour un panthéiste, la grande question spirituelle, l'événement cosmique du 9 mai représente.

Avant de conclure, cependant, je voudrais rappeler la fantasmagorie électrique qui a précédé l'événement du 9 mai de quelques semaines, où le ciel tout entier subissait un papillotement d'éclairs.

Or, vendredi 15, de la chaussée du Fort Blanc, après le coucher du soleil, j'ai pu assister à quelque chose d'extraordinaire. À l'ouest, le ciel présentait une vaste fleur, faite de bandes roses s'étrécissant vers le zénith, miraculeux effet sur fond bleu, avec du jaune flamboyant à la racine des pétales. On assistait véritablement au *mythe du Soleil-Fleur*, dont la moitié était hors de l'eau.

À mon sens, tous ces signes sont un. Qu'il me soit permis de rappeler aux lecteurs certains textes bibliques :

« Le soleil s'obscurcira dès son lever. » Esaïe 13-10

« Voici, de la part de l'éternel, le signe auquel tu connaîtras que l'Éternel accomplira la parole qu'il a prononcée : L'ombre avancera-t-elle de dix degrés, ou reculera-t-elle de dix degrés ? Ezéchias répondit : C'est peu de chose que l'ombre avance de dix degrés, mais plutôt qu'elle recule de dix degrés. Alors, Esaïe, le prophète, invoqua l'Éternel, qui fit reculer l'ombre de dix degrés sur les degrés d'Achaz, où elle était descendue ». *II Rois 20, 21*

Dix degrés donnant 40 minutes. Or, l'écart de lumière du 9 mai, au matin, c'était cela même. Mais l'ombre ne fit pas qu'avancer, elle recula ensuite. Il y eut *renversement*, de la nuit à la lumière et de la lumière à la nuit.

Voici le signe. Maintenant l'oracle.

ADVANCE

19 Juin 1953

A forum

Il y a une quinzaine d'années, j'écrivais sur la question économique. Je dois à cette audace tous mes malheurs et mes triomphes.

Frappé dans ma vie même, je dus détourner mon enthousiasme vers l'esprit pur, Cela m'a valu *Sens-Plastique* et ma vie exaltée. Mon pays ne voulut pas de moi. J'eus l'Europe pour auditoire.

Par un curieux retour des choses, Forum me ramène à mon passé.

* * *

L'île Maurice, vouée à une seule industrie, par la volonté de ceux qui l'entendirent ainsi, a, dans la canne à sucre, le germe même de sa perte. Le jour où cette unique industrie s'effondrera, le sort tout entier de ce pays sera en jeu.

Il n'est nullement mon intention, aujourd'hui, d'épiloguer sur le passé. Ce serait stérile. Je ne parlerai que de ce qui va nous arriver, et de l'immédiat.

Qu'on se dise ceci, irrévocablement : *la canne à sucre doit, et plus tôt qu'on ne le croit, disparaître de ce pays. Le climat mondial qui change, l'en chassera.*

On peut s'attendre à des neiges sporadiques ici-même, et à un climat quasiment tempéré. Nous en sommes, en ce moment, à la période de flottement.

Les fruits des tropiques vont nous quitter. Viendront les fruits d'Europe. Et la biologie fera de même.

On a connu des pôles ensoleillés et verts. Nous aurons notre printemps fou, comme en Europe.

Les Tropiques ne seront plus. Car toute la Terre marche déjà vers un adoucissement des climats, ni terrifiants hivers, ni foudroyants étés.

La saison de coupe qui s'annonce, ne sera pas celle de l'année dernière. Toutes les prévisions seront renversées. On aura des sautes de température et c'est tout. Pas de quoi faire mûrir la canne à sucre.

L'année prochaine, ce sera pis. Et ça ira en s'accroissant.

Le plus vite on verra clair dans tout ceci, le mieux cela sera pour tous. L'aveuglement ne fera qu'aggraver le mal.

Le remède ? Ce n'est pas à moi à le donner. Personne ne m'écouterà, sinon on en usera, comme avec toutes mes idées, on les appliquera, avec vingt ans d'écart, et sous d'autres noms. Vingt ans ? Mais c'est pour demain.

L'île Maurice peut se passer de génies. Elle a mieux, les hommes de bon sens.

Or, en temps de crise, le bon sens ne vaut rien. Le bon sens ne fait que le *tralala* de tous les jours.

Je ferai seulement remarquer que, l'année dernière, j'écrivais le *Livre d'Or*, que personne ne connaît, puisque personne ne l'a acheté. Dans ce livre tout était prédit de ce qui devait nous arriver en 1953.

Il y était donné l'oracle. La solution, je la garde pour moi-même.

Qu'on consulte nos « docteurs » ! Ils sont innombrables. Ils « réciteront ».

Le MAURICIEN

7 Juillet 1953

Ô passé, je te salue !...

Roger Pezzani, conférencier, il y a vingt ans, à Londres, sur l'île Maurice, ne prononça le fameux adage : *point de cyclones, point de cannes à sucre*, que pour ajouter aussitôt que l'industrie sucrière est la seule capable de faire vivre un si grand nombre d'habitants sur une si petite île. En même temps, Pezzani notait que la canne à sucre est la plante qui rapporte le plus d'argent par hectare.

Cette constatation est encore plus vraie pour les temps présents.

Or, des signes absolus sont là qui nous disent que les cyclones vont disparaître de l'Océan Indien.

Seychelles, paradis terrestre, placé sur la ceinture de l'Équateur, a connu ses premiers cyclones. Au même moment, l'Union Météorologique Internationale constatait un chassiment des cyclones, hors de l'Océan Indien, vers l'ouest. Des courants froids enserrant l'île Maurice, actuellement, venant du Pôle Sud, où il y a une accumulation de glaces, pendant que le Pôle Nord dégèle.

Ce qui signifie que les cyclones, à peine formés, se dissolvent, et les courants froids qui remontent au sein de l'Océan Indien empêchent la déclivité de température, indispensable à la trajectoire des cyclones.

Pour ceux qui l'ignorent, nous dirons que les cyclones resserrent la période des pluies pendant quatre mois, correspondant aux hautes températures, permettant une pousse accélérée, qui est brusquement arrêtée à la saison sèche, et le coup de fouet du froid qui s'y met énerve la canne à sucre et la porte à ses hautes maturations.

Sans cyclones, la pluviométrie s'étendra sur toute l'année. La végétation sera alors superbe, mais les cannes seront pauvres en sucre, et le point est atteint où elles ne sont plus économiques. Et la canne à sucre alors évolue vers le sang sauvage, et nous avons le roseau originel. Et c'est la fin de l'industrie sucrière.

Certains diront que la pénurie des cyclones est momentanée, on citera les longues périodes sans cyclones qu'on a connues au dernier siècle.

Les naïfs parleront même de la bombe atomique.

Or, *toute la planète* encaisse, depuis quelque temps, un changement qui s'avère définitif.

Alors qu'ici-même il fait chaud en hiver, l'Europe connaît des « neiges d'été ». Et pour l'unique périple européen, il y a eu renversement de climats, du nord au sud.

À la fonte des glaces du Pôle Boréal seraient dues, en partie, les catastrophes récentes de la Mer du Nord.

La faune comme la flore d'Europe se déplace vers le nord, qui se réchauffe.

Et le plus puissant des arbres, le chêne, est en train de disparaître, petit à petit, de la planète.

Et alors que les Esquimaux mangent de la morue, on n'aura bientôt plus d'animaux nord-polaires.

Et les preuves sont légion qu'il y a un changement permanent du climat de la Terre.

L'île Maurice serait-elle seule au monde à être épargnée, avec sa canne à sucre ?

Ce serait enfantin de le croire.

* * *

Or, que voyons-nous ici-même ?

Les avocats sont curepipiens. Rue de la Pérouse, dans notre « ville lumière », un plant de letchis a rapporté. À Eau Coulée, un autre plant a fleuri.

Des tonnelles de choux s'élèvent dans la capitale, chargées de produits. Et les fruits à pain sont pour toute l'année. Port-Louis sera Bambouville.

M. Bijoux vous dira qu'avec des fonds adéquats, il produirait aisément ici-même tous les fruits d'Europe.

D'autre part, il n'est de femme de ménage qui ne connaisse, tout au long, l'histoire de nos légumes. Ils sont évanescents.

Et pour ce qui est des fleurs, les hortensias sont « perannuelles ». Les lianes de mai sont lianes de juillet, et les novembriers sont févriers.

Le temps des tulipes est proche. Car nous marchons vers le climat tempéré. Le peuple sait déjà qu'ont commencé les quatre saisons. Et nous aurons des vergers de pommiers, à la place des manguiers qui se meurent.

Et l'île Maurice ne sera plus le pays des flamboyants. Goûtons nos dernières mangues, en regardant flamber les ultimes bougainvillées. Car le pays créole s'en va. Poètes tropicaux, hâtez-vous.

L'algue marine pousse, chacun le sait, passé mars, parallélisant nos cannes à sucre, qui végètent au lieu de se sucrer.

Et signe que je veux taire – mais il faut quand même le dire – les « lafs corail » quittent les récifs et se réfugient sur les plages. Ô indication !

La stérilité partielle a frappé pas mal d'animaux de chez nous. Point de ponte, jusqu'à présent, chez les volatiles. Les oiseaux reproduisent très mal. La tourterelle d'Europe (blanche à collier) menace de se suicider. Et nos poissons d'eau douce font la grève sur le tas. De nouvelles mœurs de chiens, ô silence ! (je parle des non-humains), s'affichent dans les rues.

Qui a oublié la grande vague de stérilité qui a déferlé sur les bœufs, récemment à Madagascar ?

* * *

Et voici sur le tout, les signes du soleil. Le lever a un pré-jour, l'anté soleil. Les couchants « parlent ». Le crépuscule s'allonge à la longueur des crépuscules d'Europe.

Depuis le 9 mai, tout a changé, ici-même, dans ce sens.

En août, on sera fixé. Il y aura, cette année, des sautes de température foudroyantes. Le jour n'est pas loin où nous aurons la grêle, en phénomène courant, qui abîmera nos vignes qui viennent.

Filaos ! Frangipanes ! Veloutiers ! Badamiers ! Vous vous en irez, avec le dernier chaume de feuilles de cannes à sucre de nos campements. Et il n'y aura plus un seul cocotier pour éventer l'été torride.

Et l'eau de mer refroidie, de nouvelles plages nous accueilleront, avec la fin des madrépores. Et un autre soleil donnera d'autres couleurs à nos lagunes. Adieu verts lancinants, ô bleus opalescents ! Le rude indigo nous enserrera avec la fuite de nos derniers préjugés de couleurs.

Mais nos montagnes resteront, qui ne feront que changer de pourpre.

Après le *dodo*, viendra le second *dodo* : la canne à sucre. Notre blason s'enrichira de deux fossiles. On devra ôter le palmier. L'étoile et la clé resteront, pour une « autre raison ». Et à la place du cerf héraldique, on mettra un petit mouton. Ce sera nos cheptels futurs et le souvenir de la Toison d'Or.

* * *

Il ne faut pas avoir la naïveté de croire – manie des statistiques – que la température et la pluviométrie sont les seuls juges des climats : il y a le magnétisme, d'une part, et la qualité du rayonnement solaire, de l'autre.

Ces deux conjugués ont provoqué l'événement du 9 mai. À partir de cette date, l'état du ciel et l'atmosphère ont changé.

À tel point que la chaleur ressentie ces derniers temps et le froid intense qui a commencé dimanche, n'ont qu'une relation excessivement lâche avec le thermomètre. On en trouve le fait même dans la manière étrange de la physiologie humaine de réagir : lassitude et état de prostration. Et les animaux et les plantes n'ont pu, eux aussi, qu'engraisser.

Il y a donc « autre chose ».

* * *

Cet « autre chose » est le *retour des temps*, dont le *cœlacanthe* est un indice.

Ce « retour des temps » a trait autant au physique qu'au moral, et donnera une nouvelle planète physique et spirituelle. Notre Globe sera neuf.

Ce qui va changer, c'est l'état des corps comme l'état des esprits.

Et contre ce bouleversement double, personne ne pourra rien, car ce « retour » est inscrit dans les astres.

Et ceci est donné par la roue de Juggernaut. S'opposer ici signifie être écrasé.

Max-Pol Fouchet me disait, lors de son séjour à Maurice, que tous ceux qui consultent l'histoire ont noté que l'état d'esprit actuel est le même que celui qui régnait juste avant l'arrivée du Christ : la fébrile et exaltante attente.

Qui le niera ?

ADVANCE

8 Juillet 1953

Christie ou le Barbe-Bleue atomique

Je ne sais ce que Freud eut pensé du cas Christie. Je suis sûr que Christie, psychanalysé, aurait donné des trésors sur la connaissance de l'être humain.

Que d'hommes ont songé étrangler leur femme, acte que Christie a mené à « bonne » fin ! Il ne faut pas croire que l'amour est si loin du geste du meurtre, chez beaucoup d'individus. L'amour et la mort sont les paroxysmes d'une même chose, pour ceux qu'« autre chose » n'a pas élevés.

Et tout le mythe de Barbe-Bleue revient, à qui il fallait le sang. Christie demandait de voir révolter les yeux et noircir le visage. Tel autre embrassera un enfant, jusqu'à l'étouffer.

La clé de Barbe-Bleue, la tour, tout ce mythe, Freud l'aurait sans doute lu à livre ouvert.

Et, don Juan, s'il ne répand pas le sang, répand les larmes, et fait rouiller les yeux.

Sadisme, dira-t-on. Mais il suffit que tout cela soit enjolivé pour avoir le préfabriqué des romans modernes et tout le fatras des drames, jusqu'à Roméo et Juliette, excitants des sous-sensibles.

* * *

Loin d'avoir un front bas, le front de Christie est une tour.

Dans ce front, il y a du *trop*. Or le génie est équilibre. Voici donc tout le secret de l'*excès* de sensibilité de Christie, à ce point sensible que l'homme dépasse la commune mesure dans la froideur, mais qui par moments éclate dans des torrents de larmes.

Ainsi Nietzsche dévasté, abîmé de solitude, se précipite, la veille du jour où éclatera sa « folie », en pleine rue de Turin, et embrasse sur la bouche, une pauvre haridelle. Débordement, avant le cachot noir... qui fut peut-être une fuite en Dieu.

Christie a tué. Nietzsche n'a pas pu se faire aimer. Nietzsche sublima, trop vite et mal, et il se dissolva. Christie, lui, reste. Mais demain ce sera la corde.

* * *

Le monde n'est pas assez évolué, dans le sens de la psychanalyse, pour savoir à quel point la société est fautive pour ce qui arrive à l'homme.

Sade fut emprisonné pendant la moitié de sa vie pour son insistance à dire aux hommes que, par la connaissance des perversités, la clé de leur salut se trouvait en potentiel.

Le cobaye-Christie aurait servi à la connaissance de l'homme. Hélas, on va le supprimer.

Werther « court » encore depuis un siècle. C'est le poison lent, comme certains rayons. Mais c'est l'amour et la mort mêlés, comme avec Christie et alors que Werther se tue, Roméo et Juliette se tueront à deux. C'est toujours la même chanson, avec des modulations.

L'association de l'amour et de la mort est innée chez l'homme de la chute, qui ne connaît que l'amour égoïste.

L'amour-revolver, l'amour-poison, l'amour-calomnie, un seul et même amour meurtrier, par absence du sens du sacrifice. L'instinct du meurtre est potentiel chez tous, depuis ce jour où, en Éden, naquit le *moi*.

Christie, nous ont dit les psychiatres, se dédouble hystériquement. Mais c'est toute l'humanité. Chez Christie, c'est une question de degrés.

Nous avons eu *Dr Jekyll & Mr Hyde*, où une partie de l'être ne sait pas ce que fait l'autre partie, où un aspect « possède » l'autre aspect, et réciproquement. C'est l'auto-empoisonnement. Et pareil individu sera la proie de la volonté des autres. C'est toute l'histoire de l'homme.

Et si cet être est femme, s'abattrà sur elle le vampire, comme à Manille récemment. Qu'est le vampire ? Un désincarné qui envoûte la Terre.

Christie, hystérique, est un « possédé ». C'est le pôle-femme du vampire qui agit en lui. Il cherche les femmes pour les tuer.

Mais la société ne peut s'occuper de cela. Christie sera pendu.

Crime contre femme est crime contre Dieu. Le jury avait une majorité d'hommes, et il a condamné. Si le jury était femme, Christie aurait frôlé sa grâce.

* * *

On a eu Barbe-Bleue. On eut Landru. Voici Christie. Hier c'était Jack l'Éventreur.

Mais on n'a pas connu d'empoisonneuses d'hommes en série pour le même motif.

La femme, disait Bergson, est plus intelligente, et l'homme plus affectif. Je crois que Bergson a raison, ou plutôt je le sais, si ce n'était que par le seul registre des prisons.

Don Juan connaissait son affaire. Don Juan était femme, voilà le secret. Tout séducteur est femme, et les femmes le comprennent. Christie était homme, sans les possibilités, donc il tua. Don Juan ôta la vie à ses créatures par cruauté d'une autre sorte. Don Juan finit moine, ce qui est l'autre manière de finir femme.

La bêtise des Cours de Justice est si grande, que lorsqu'un monstre se présente devant elles, le tribunal le juge à la commune mesure.

Napoléon, porté devant une Cour de Justice, après Waterloo, aurait été questionné comme un palefrenier. L'épicier aurait jugé le titan. C'est ce que font les bourgeois, les dimanches, en lisant leur feuille de chou de province.

La déposition des psychiatres, dans l'affaire Christie, a été piteuse. Ces bons bourgeois, avant d'arriver en Cour, auraient-ils été battus au préalable par leur femme, que j'aurais cru. Un mari fouetté moralement ou physiquement fait le plus cruel juge. La cruauté de Jules César vint justement de son infirmité de l'ordre que l'on sait. Il n'est de conquérants que les femmes n'aient châtiés.

* * *

Christie n'a suscité aucune exaltation de la part des femmes.

S'il était Henry VIII, on l'aurait adoré.

Christie était moraliste, dans le sens pratique. Rien du don Juan en lui, tout le contraire. Il fit souffrir trop rapidement. Sade avait compris le côté tortionnaire des perversités.

Et voilà la clé : la souffrance, mêlée à l'amour, état que nous a valu la chute.

Débalancé, Christie s'est nourri de souffrance, faute d'amour. Comme les vieilles filles dévorées, Christie fut tortionnaire. Il goûta l'amour dans la coupe de souffrance d'autrui. Et nous avons là tout Landru, tout Barbe-Bleue. Don Juan, lui, versa la souffrance dans l'amour, mêla les larmes au vin d'ivresse. Il en fut, à la fin, dégoûté, et il chercha la souffrance, sous la forme pure, dans le corps d'un moine, là où souffrir est une forme d'aimer.

La haine de Christie pour les femmes vient d'une sensibilité ravagée et ravageante.

Avec un être comme cela, sa passion sublimée, nous avons le saint-état, je dois l'avouer, qui n'est pas de mon goût.

Tel qu'est Christie, c'est un être dangereux. Il faut le mettre à l'écart.

D'autre part, il en apprendrait aux aliénistes.

Les fous lucides qui ne sont pas des génies, et que l'asile d'aliénés refuse, n'ont place nulle part. Christie a tué, par manque d'emploi. C'est le désœuvré d'une hypersensibilité. N'ayant pu embrasser la bouche d'un cheval, comme l'a fait Nietzsche, Christie a tué. Car sans cela, il serait devenu fou. Et ces dernières paroles donnent, à mon sens, la clé même du cas Christie : l'hypersensibilité qui n'a pas d'emploi, et de laquelle il faut s'attendre à tout.

Si Christie était poète, il aurait été peut-être un Milton. Mais le front était trop haut, aurait dit Lavater. Il y avait là de l'excès.

Christie était paisible, courtois, obligeant dans la vie courante. Il se découvrait largement en rencontrant les femmes. Ça a éclaté.

Le crime, chez Christie, répété, voulu, lancinant, n'avait nul but apparent, et devait s'opérer dans une hypnose, précédée et suivie d'une surlucidité.

Mais je me méfie de la lucidité, c'est justement là qu'on est le moins lucide.

Appeler Christie un fou, n'arrange rien. L'appeler criminel, encore moins. Le « motif » de Christie n'a jamais été révélé en Cour. Personne n'en sait rien, sauf Christie peut-être, mais il n'a pu le formuler. Tout cela a trait aux abîmes de la conscience.

Donc ni fou ni criminel, il fallait quand même isoler Christie, et s'en servir comme cobaye, pour l'avantage de tous.

Or cette conduite, la société de demain la prendra, à moins que l'humanité devienne folle à lier, comme elle en a pris la pente.

Je suis irrévocablement contre la peine de mort, *en toutes circonstances*. La peine de mort est une bêtise d'abord, qui n'arrête pas la criminalité, qui n'arrange rien, et surtout c'est inhumain et vil, parce que c'est faire ce que soi-même on condamne. La société a de ces niaiseries.

Et ce n'est pas le principe de Jésus. Le christianisme aurait dû être le dernier à appliquer la peine de mort.

Le MAURICIEN

17 Juillet 1953

Économie poétique et astro-agriculture

Tous les renseignements qui viennent d'Europe et d'ailleurs parlent d'écarts de température, en rafales qui alternent.

Mais n'en voyons-nous pas le signe même dans le fait que le Pôle Nord se dégèle, pendant que le Pôle Sud accumule des glaces ?

Ce débalancement est le geste avant-coureur d'un déplacement des pôles terrestres *magnétiques*, qui, dans la cosmique relation avec le solaire, portera les pôles *réels* vers d'autres points de la planète.

Ce qui signifie que les zones tropicales, tempérées et polaires, *voyageront*, faisant se balader les espèces.

Le Pôle Nord a connu, jadis, une époque verdoyante. Il y eut des cerfs, en grand nombre, au lieu même où est aujourd'hui Paris. Les rennes ont couru dans les plaines de Catalogne. Lehaussement des Himalayas n'est que récent. Pourquoi donc n'aurions-nous pas des changements planétaires pour demain, puisque tout tourne ?

Aussi, pour ceux qui croient que j'ai sonné le tocsin, je vais maintenant chanter l'alléluia.

Les réactions de la lune sont prochaines. C'est le signe solaire qui d'abord a paru : les couchers et les levers.

Ce qui nous attend est un *allègement* de la gravitation terrestre, par la lune qui se « vivifiera », car la lune est un astre paralysé, qui n'a pas de motion par lui-même. La lune se « décongèlera » d'abord, puis elle tournera.

La réaction actuelle des pôles terrestres est indicative du vouloir de la lune de tourner. Nous en sommes encore à ce stade, si je peux dire, de velléité, mais qui change le climat de la Terre par à-coups, en fébriles et hiératiques débalancements, comme d'une hésitation avant l'action.

L'acte essentiel est *renversement*. Là où aujourd'hui il y a la cerise, il y a aura la mangue ; et où pousse la canne à sucre, poussera la betterave.

Mais tout le climat de la Terre changeant, s'adouissant, il y aura, en même temps qu'un *renversement*, une marche vers un plus grand *équilibre*, les extrêmes de chaud et de froid étant étêtés. Les débalancements hystériques actuels ne sont que le signe que la planète « bouge ».

Et la Terre, après des jours d'épreuves, connaîtra des jours absolus.

Transcrite en termes de l'île Maurice, cette prophétie veut dire : après la fin de la canne à sucre, l'ivresse d'une prospérité sans bornes, *sur de nouvelles bases*, qui transcendent l'état actuel, car sous d'autres climats, plus éléments, d'autres modes de productivité s'inséreront.

Toutes les conditions devant être renouvelées, tout jugement doit repartir à neuf. Il est oiseux de parler de ce qui vient, sur la base des choses qui vont disparaître. Lorsqu'on recoupera le nouvel habit, ce sera avec le drap des nouveaux jours.

Mais, entre-temps, quelque chose aura sauté. Ce sera l'habit ancien. Et cela, c'est le *fatum*, que nul n'aura le pouvoir de révoquer.

* * *

J'aurais long à dire sur notre passé gâché, mais je ne suis pas un redresseur, mais un rénovateur. Le poète ne peut être qu'*en avant*.

Le *prophète dans le vide*, ce sont ceux qui ânonnent le passé, qui l'annoncent. C'est pourquoi le monde avance en rond.

Sans pleurer sur le passé, je vais parler d'un fait que nul n'a noté.

Pour un pays abondamment arrosé comme le nôtre, quels filets d'eau que nos rivières !

Or, l'eau ne va pas à la rivière, chez nous, mais par des rivières souterraines, la mer boit l'île par sa base. Notre île volcanique le veut ainsi. C'est un corps de creusités.

Aussi, de deux districts, le plateau central et la Rivière Noire, l'un est improductif par excès d'eau et l'autre l'est par manque d'eau. Et la déclivité est là, qui les sépare, avec tout le gain de force motrice. Créer de grands drains-collecteurs sur les hauts plateaux pour capter les sources du ciel, avant que le sol les boive, tout est là. (D'autre part, j'ai un plan pour percer le Pouce et créer un autostrade mécanisé, de Port-Louis à Curepipe, pour utiliser cette force). *Drainer et irriguer*, en acte conjugué, eut dû être notre devise. Et il n'est pas trop tard pour y songer.

Qui a dit que l'île Maurice est surpeuplée ? Avec ses deux districts « ressuscités », il y a de quoi nourrir 100 000 autres habitants.

* * *

Nos lagunes sont des viviers naturels. Notre sol s'use par une monoculture et doit vivre de toniques. Jetons les sels à la mer, pour constituer une végétation marine, et l'équilibre d'une pluriculture nous donnera de nouvelles terres.

* * *

Alors qu'il n'est guère de pays qui ne vive de son sous-sol, l'île Maurice n'a connu que la richesse de surface.

Je maintiens, pourtant, qu'ici-même se trouvent des métaux rares. Et si j'avais besoin de preuves, j'aurais Chamarel, qui est un signe. Et qui connaît le secret de la Pointe du Diable ? Et si c'était l'uranium ?...

* * *

L'île Maurice pourrait avoir une population flottante de vingt-cinq mille âmes, un nouveau Bahamas. Mais voilà, tout réside dans ce qui va suivre.

Lorsque je fis le tour de l'île sur *l'Île Maurice*, j'ai noté, du bateau, que j'étais face à un jardin, et je me suis dit : « Il manque le jardinier, non Adam, mais Ève, l'imagination ».

* * *

Nous avons vécu, en îliens, sur la *mémoire*. Il est temps de songer à *penser*.

Quelqu'un disait de moi, après mon dernier article : « Il pense en poète. Laissons le littéraire ». Il manque justement le poète qui soit prophète.

Et le prophète, c'est la *nécessité*. Tout homme est poète, quand il a le ventre vide : il *imagine*. Le poète d'essence, lui, le fait toute sa vie, *par nécessité* d'ordre absolu. C'est chronique chez lui.

Nous serons bientôt dans l'île des poètes *par nécessité*.

Nous eûmes *l'île des génies*. Voici *l'île des prophètes*. L'Éden n'est pas loin. Quel Éden ? Le pays des gens qui pensent.

L'île Maurice sera la première terre à instituer l'*économie poétique*, convertie par un mage.

L'*astro-agriculture* aura sa chambre de poètes-techniciens, concile de *poètes de la matière*. Et tout cela s'opérera à l'île Maurice.

Qui a dit que nous étions l'axe du Globe ? Et pourquoi pas ?...

ADVANCE

29 Juillet 1953

Destinée, ô destinée !...

Il y a deux manières pour la nature de s'atrophier : soit par le gigantisme ou par l'état pygméen. C'est le gigantisme qui est en cause, pour le moment, en ce qui concerne les malheurs de notre canne à sucre. D'aucuns parleront, en la circonstance, d'orgueil, ce qui est une forme d'atrophie, dont l'autre mot est *complexe de supériorité*. À ceci j'acquiescerai.

Car, personnellement, j'indivise le corps et l'esprit. Tout ce qui nous arrive, actuellement, dans l'ordre de nature, est ordonné spirituellement.

Alors que nos planteurs s'extasient sur les rendements aux champs, nous avons, depuis deux siècles, prié sans cesse Dieu, pour qu'il nous *épargnât* des cyclones. Prière mal dirigée. Car c'était offrir un bâton à Dieu pour qu'il nous batte. Il fallait, tout au contraire, prier Dieu pour qu'il nous *accordât* les cyclones. Et aujourd'hui, plus que jamais. Quand se décidera-t-on à renverser la vapeur, et brûler de nombreux cierges en faveur du *Dieu des cyclones* ?...

Ce qu'il faudrait faire concurremment, c'est prier le ciel pour que la canne à sucre ne montât pas si haut. De telles « ailes » annoncent l'enfer économique.

La canne à sucre, cette année, a connu, un peu partout, un effet de liane : elle a rampé. Devrions-nous parler, cette fois, de *complexe d'infériorité* mêlé au *complexe de supériorité* ?

Et cette même canne à sucre a pris racines par ses nœuds. N'est-ce pas le geste même de s'enfouir en *se* plantant, de « disparaître » comme les oignons à Hiroshima, en se multipliant. Qui se bouture, s'atrophie.

* * *

D'autre part, la clé du problème, c'est que la température n'a qu'un rôle secondaire dans tout ce qui nous arrive. Il y a autre chose.

On grelottait dans toute l'île récemment, alors que la température ne dépassait pas celle des juilletes courants.

Cette *autre chose* qui était en jeu, et que ni le vent violent ni l'humidité de l'air ne pouvaient expliquer, c'est le magnétisme de la terre qui change.

Il n'est nullement mon intention de parler, dans ce journal, de l'électromagnétisme, dont je rénove le principe dans des livres in-lus. Mais je suis assez fort sur ce sujet, pour dire ceci :

Les malheurs de notre canne à sucre sont dus essentiellement au magnétisme terrestre qui mute. Car c'est l'électromagnétisme qui régit le rythme et la pérennité des climats. L'éclatement de la bombe atomique n'est qu'un spasme, un simple coup de fouet passager, qui ne peut affecter la *racine* des climats.

La fondamentale des climats, qui change, est due à une mutation même du champ magnétique, qui déplacera les pôles terrestres, redressera l'axe, ôtera de notre île le diadème béni de la canne à sucre, cette couronne tropicale, qui est cercle de feu.

Le signe essentiel a été donné, il y a quelques jours : pendant que la grêle tombait sur les sables « souillagouais », il neigeait à la Réunion sur le Grand Bénard. A quand le jour où le Piton de la Rivière Noire sera couvert de blanc ? Je dis : l'année prochaine.

Un Curepipien s'est mis depuis quelque temps à cultiver des tulipes en pleine terre. Demain ce sera la cerise.

Le climat a changé. Or, nous n'avons pas connu d'extrêmes de température. Car il y a une *autre forme* de chaud et de froid, c'est le magnétisme. Si vous ne m'aimez pas, je sens un froid qui émane de vous, en votre présence. C'est ainsi pour les plantes : elles sentent le chaud et le froid *mentalement*. Les plantes sentent comme nous, et *pensent* comme des humains, et ce mode commun, à nous et aux choses, c'est le magnétisme. Le magnétisme est le langage universel qui est le mode de communication entre tout et tout.

Le magnétisme changeant, nous passons à un autre monde.

Le magnétisme de notre île est un avec le magnétisme des êtres. Nous avons en ce moment, ce que nous *sommes*. Il ne faut pas être prophète pour savoir que Dieu ne punit pas, mais c'est l'homme qui s'auto-punit. Si le feu et le soufre tombèrent sur Sodome, c'est parce que les Sodomistes avaient attiré l'enfer sur eux par leur vie. Ils reçurent ce qu'ils *étaient*. L'analogie toujours rejoint l'analogie.

Je ne sépare pas notre problème spirituel de notre problème physique. Je dis que tout ce qui arrive à l'homme dans l'ordre de nature, il le *mérite*, si ce n'est individuellement, du moins collectivement.

Je ne crois ni en un Dieu vengeur ni en un Dieu qu'on embête. Je crois en une justice immanente où action et réaction ne concernent pas seulement les lois de Newton.

La carte de l'île Maurice présente une étrange ressemblance avec celle de l'Atlantide, qui est l'île *Poseidon* de Platon : même découpage, jusqu'à l'emplacement des cours d'eau. Coïncidence inouïe, la capitale de *Poseidon* s'appelait *Cerné* !

Je ne fais pas d'autre rapprochement, sauf pour dire : l'île Maurice comme l'Atlantide est une île de destinée.

Et j'insiste, avec toute la force dont je suis capable – sur ce point : le phénomène du 9 mai 1953, qui a « accablé » l'île Maurice et qui a été vu de l'île de la Réunion dans un tout autre mode – cet événement *nous a désignés*. Point comme on serait tenté de le croire, pour nous détruire, mais pour nous exalter.

Nous n'en sommes pas à une fin, mais à un commencement. L'île Maurice n'a pas été : *elle devient*. Elle ne fut pas : *elle sera*. Elle n'a connu que le clair-obscur : *voici la neuve lumière*.

Il ne doit plus être question désormais de pleurer nos cyclones, que nous avons maudits deux siècles durant par incompréhension de ce qui faisait notre bonheur. Les cyclones nous ont quittés, vient la neige. Le temps des rires et des pleurs est passé, voici le sens de vivre, car enfin nous aurons le jardinier. Ce sera le magnétisme des Nouveaux Temps, et ce magnétisme ne sera pas seulement physique (je ne crois pas au physique) mais spirituel.

Poindra sur toute la terre, un nouvel Esprit.

Certaines de nos plantes, dites indigènes, nous sont venues par les courants marins. L'avenir pourvoira...

Nous avons tout : l'air pur, le sourire des cieux, un jardin suspendu sur les eaux. Mais il nous a manqué encore tout : il nous a manqué la Foi, qui est suprême intelligence. Il nous a manqué le fluide vivant, le magnétisme. Le magnétisme reviendra.

L'île des démagnétisés deviendra l'île magnétique, l'île vivante, l'île de la Lumière.

Certains le savent en Europe, et ils l'ont même écrit.

Hélas, c'est toujours dans la même ville que l'on se connaît le moins. Rien n'est si mal vu, que ce que nous voyons tous les jours.

Ainsi nos compatriotes ignoraient les montagnes : quelqu'un a causé nos compatriotes de lever les yeux pour les voir.

Le soleil était inconnu. Quelqu'un a causé nos compatriotes de lever la tête un peu plus haut, pour le contempler.

Ce n'est qu'un départ. Nous verrons encore plus haut, vers ces fanaux géants qui constellent le drap noir des nuits. Et quand ce quelqu'un qui, *malgré lui*, fait voir, aura fait contempler à ses compatriotes autre chose que leur bout de pied, il considérera avoir mis l'homme sur Terre, car l'homme aura alors une autre stature.

Et au lieu que ce soit la canne à sucre qui monte vers les étoiles ou qui rampe à ras de terre, notre gigantisme-pygméen fera place, *enfin*, à des géants.

Entre nous et la vie, il y a le double complexe de supériorité et d'infériorité. Quand cette maladie double ne sera plus, tout un chacun cessera de dire ici-même : « Je suis le plus grand », mais prononcera seulement cette affirmation : « Je suis ». L'on possédera moins, mais on *sera*. Et quand on *sera*, on *aura* tout.

Le MAURICIEN

4 Août 1953

L'étoile et le passe-partout

À Pointe d'Esny

Tempêtes polaires ? Vous brûlez.

Ouragans polaires magnétiques ? Vous y êtes.

Le problème que je viens de poser en Europe et qui répond sur tous les points à mon exaltante satisfaction, je le répète ici-même, avec la solution : tout ce qui nous arrive en ce moment a trait, *avant tout*, au magnétisme terrestre qui mute.

Par là s'explique l'inconcevable changement des arcs-en-ciel, qui présentent désormais, plus facilement et plus fréquemment qu'avant, le double arceau. Le magnétisme de métamorphose se lit, à livre ouvert, dans les couchers et les levers du soleil.

Et le grand élan a été donné depuis le 9 mai.

Nul ne peut expliquer comment, dernièrement, avec des températures qui n'avaient rien d'excessif, il faisait si extraordinairement froid.

L'explication en est simple, c'est l'électromagnétisme terrestre qui mute.

Ainsi de la végétation qui, à égalité de température, est autre cette année, compte tenu des décalages de mois. Le magnétisme influe sur la pluie et sur tous les phénomènes, sur les humeurs, comme sur l'humeur des choses et des gens, et sur la pensée. Le magnétisme personnel et le magnétisme cosmique ne sont pas de deux sources.

Et pour ne pas me répéter, l'axe magnétique terrestre lui-même n'est que la conséquence de ce qui se passe sous terre. Ainsi, tout ce que la science a dit sur le noyau de la planète et sur sa « pulpe » est faux. J'ai fini, de loin, de le prouver dans mes livres.

* * *

À la Réunion, on était dans une étuve, jusqu'au moment où le volcan eut sa dernière grande poussée, lorsque le thermomètre tomba si bas que le Grand Bénard se couvrit de glace.

Face à la Réunion, Souillac connut la grêle, le 23 mai.

Le phénomène du 9 mai 1953 pourrait passer, pour ceux qui jugent en surface, pour une aurore boréale avancée, tel qu'en connut la presque totalité de l'Europe le 25 janvier 1938, entre sept et neuf heures du soir.

Le 9 mai 1953 annonce de nouvelles conditions pour notre planète, les anciennes devant ne plus revenir.

Je prédis de la neige, pour l'an prochain, sur le piton de la Rivière Noire. Et la Réunion nous réserve d'autres surprises.

Ma thèse est que l'île Maurice, corps isolé au sein de l'Océan Indien – désormais l'Océan Mauricien – agit en ce moment comme un aimant. Mais laissons le spirituel, passons au physique (à quoi je ne crois pas).

Condensateur de pluies, cette année, l'an prochain l'« aimant » pourrait se renverser. Mais la richesse de notre canne à sucre ne s'en portera pas mieux pour cela. C'est une affaire de réflexes, comme avec le joueur de football, qui ne se juge pas par sa dimension. La vérité, c'est que la canne à sucre *veut* être roseau, et contre ce vouloir nul ne pourra rien. Jusqu'ici, les biologistes ont considéré les plantes comme des machines. Il est temps qu'ils changent d'avis. Je m'occupe, en ce moment, à les faire changer d'avis, en démontrant que les plantes *pensent*.

* * *

Si l'on songe que le globe terrestre est comme un homme qui a changé d'idées, on comprendra tout. Tranchons le *comme*, disons simplement *homme*, et nous aurons tout su.

Va se présenter une nouvelle *mentalité* du globe, point celle des hommes seulement, mais la mentalité de la Terre elle-même, en tant qu'*Homme sidéral*.

Je ne dis pas, avec quelqu'un, que le temps des miracles est clos, je dis que le temps des *vrais* miracles n'a pas encore commencé, du moins dans le champ de notre conscience.

Cette chose qui est *l'ombre*, et qui est le *phénomène en soi*, on n'a même pas commencé à y songer. Or, révéler ce *phénomène premier* est le *miracle en soi*.

* * *

Si la vie était si simple, et qu'il suffisait d'un baromètre et d'un thermomètre pour tout connaître du temps, et puisque de l'avis de tous, la canne à sucre n'est pauvre en sucre que parce qu'il a beaucoup plu, et que la température a changé, pourquoi chaque canne à sucre a sa richesse propre, à humidité-température égale ? On dira : c'est comme ça. Je répondrai : non, ce n'est pas comme ça. Pourquoi y a-t-il des gens bêtes et des gens intelligents, alors que le même soleil luit pour tous ? Il y a des gens bêtes et des gens intelligents à cause du fluide de chacun. Or, voici la clé : la canne à sucre disparaîtra de cette île, parce que son fluide refusera le magnétisme de l'île qui se mute. La canne à sucre ne voudra pas de ça, et si on l'y force, elle deviendra, après quelques bouderies, ce qu'elle ne peut se dispenser d'être : elle deviendra roseau. C'est l'unique mode de refus de la canne à sucre – tout au moins en attendant pis.

Or, je maintiens que beaucoup d'espèces disparaîtront du globe terrestre bientôt, et que d'autres espèces prendront leur place.

Le problème est simple pour ce qui est de notre canne à sucre : à état égal de magnétisme, on a pu ignorer le magnétisme et on a tout basé sur ce qui variait : température et humidité.

Maintenant, il s'agit d'insérer une autre variante, dont personne jusqu'ici n'en avait saisi le sens.

Aussi, météorologues, biologistes, etc. perdent leur latin.

Car, au lieu d'introspecter le ciel, il s'agira maintenant de pénétrer *par l'esprit* à l'intérieur du globe – le noyau y compris – car personne ne pourra y entrer avec des « avions », même aidé de l'atomisme. Et ce dont on ne connaît rien, sauf par théories, il sera impérieux dès lors de le savoir en fait, sous imposition de vie ou de mort.

Et seul le *concept universel sidéral* pourra nous éclairer sur ce qui se passe sous terre, car faire de l'intra-astronomie, comme nous l'avons fait jusqu'ici, c'est faire injure à l'Esprit de la Terre.

Il s'agira tout bonnement de prendre l'Univers comme un *être vivant*, comme vous et moi. Quand je dis *astronomie*, je pense *anatomie sidérale*.

Tout cela, je l'ai fait. Mais j'attends, au milieu des moqueries, que quelqu'un en Europe veuille me prendre au sérieux.

C'est aujourd'hui comme aux premiers temps de *Sens-Plastique*. Il s'agit pour moi de trouver un nouveau Paulhan ou Paulhan lui-même, qui aura pu évoluer à mon niveau.

Mais, au fait, est-ce que j'y tiens ? N'ai-je pas les événements eux-mêmes, dont mon île est le théâtre, pour me donner raison ? Car, que fais-je, sinon transcrire *ce que je vois* ? Je vois un peu mieux que les autres, et c'est tout. Je n'invente rien. Qui invente ? Même pas Dieu. Car on ne peut dépasser la vie. Et Dieu est la Vie. Dieu peut-il être *plus* que lui-même ?...

* * *

Celui qui signe PTE. D'ESNY me pose cette question : « *Le pays va-t-il maintenant connaître les tempêtes de neige ou bien se transforme-t-il comme les îles Kerguelen ?* »

Je ne sais ce qui est devenu des Kerguelen. Ce serait important de le savoir, car ce serait un signe.

Mais je sais qu'il neige, dans bien des cœurs. Et je sais que toute cette neige qui a envahi tous les cœurs depuis 2000 ans et qui se présente dans les pôles de l'Homme Sidéral, est en soubresaut actuellement, et fond au nord et se glace au sud, signifiant que l'amour n'est pas de notre côté.

Aurons-nous des tempêtes de neige, l'année prochaine, me demande PTE. D'ESNY ? Depuis deux cents ans, il y a des ouragans glacés dans le pauvre cœur de l'île Maurice. Lorsque le Piton de la Rivière Noire neigera, ce sera la fleur du miracle annonçant le décongestionnement. Et qu'on me croie, je le conjure, avril viendra après la neige. L'axe terrestre cherche, en ce moment, où il va s'établir.

Et qu'on se tranquillise, le 9 mai a dit du haut des Cieux que l'île Maurice sera bien logée. N'est-elle pas *déjà* l'île de la Lumière ?...

P.S. – Pendant que le jacaranda, notre pré-flamboyant, fait sortir ses premières billes vertes, ce qui n'arrivait d'ordinaire qu'en novembre, et alors que les bougainvillées – ô prédiction ! – s'éteignent dans le nord, un fait d'une incalculable importance fait frissonner les eaux mauriciennes : pour la première fois, nos pêcheurs font face à une *marée gâtée* qui dure plus de trois jours, jusqu'à une dizaine.

C'est l'action de la lune, qui se conjuguant au solaire, enfin présente son signe. Depuis quelque temps, on notait le *double halo* de la lune en périodicité répétée et étrange, et qui est le pendant du double arc-en-ciel. Tout revient au magnétisme qui mute.

Et pour comble de grandeur, M. Vaelav Hlavaty, prince tchèque de l'esprit, Juif sans doute, bouleverse, mieux, transcende la thèse de la relativité.

L'événement inespéré a eu lieu, et qui ouvre la voie à mes idées.

Je traiterai bientôt, dans ce journal de toute la question de l'espace, vu à travers deux titans : Einstein et Picasso, où je mettrai en lumière l'extraordinaire révolution que porte le Dr Vaelav Hlavaty.

Nous sommes au bord même d'une reconstitution de la Réalité, d'un monde neuf.

Le MAURICIEN

11 Août 1953

Einstein et Picasso – Sorciers d'éternité

À Gaëtan de Rosnay

Albert Einstein avait 26 ans lorsqu'il découvrit sa *théorie de la relativité*. Ayant eu un très mauvais rang à ses examens universitaires, les portes du fonctionnariat allemand lui avaient été fermées. Einstein dut quitter sa patrie (ô ironie !) afin de trouver un emploi en Suisse, à Bâle.

Bâle avait été comme on le sait la ville providentielle où Paracelse et Érasme avaient trouvé refuge, auprès d'éditeurs compréhensifs, contre la persécution religieuse. De Bâle, Nietzsche était parti pour aller trouver Wagner.

C'est de Bâle qu'Einstein lança sa balle métaphysique, au sein d'un silence de mort. Ainsi avait été accueilli Copernic.

Mais la balle rebondit. L'Allemagne salua d'abord, sans rien comprendre. Et puis Paris.

L'Institut fit signe. Einstein exigea la présence des quatre académies. On acquiesça.

Et quand le frêle jeune homme monta sur l'estrade, l'amphithéâtre était comble : Henri Poincaré aux premiers rangs, les plus illustres mathématiciens, les physiciens venus de toute l'Europe, les astronomes.

Einstein demanda de la craie et se tourna vers le tableau noir. Mais revenant à son auditoire, il suggéra qu'on levât les mains chaque fois qu'on se sentirait dépassé.

Commencèrent alors les célèbres équations.

Les bras se levaient, un à un, comme des hallebardes.

Bientôt, il n'y eut plus que dix, cinq, deux résistants. Le dernier à « tomber » fut Henri Poincaré, l'as des mathématiciens de son époque.

Einstein, froidement, déposa la craie, serra ses papiers, souleva sa serviette, et d'un geste preste, détaché, dit : « Je n'ai pas commencé ».

Par rapport à ce qu'il avait à dire, on en était encore au Déluge. C'est l'état même où je me trouve, à l'heure actuelle.

Dix ans après la célèbre « entrevue », Einstein n'était compris que par vingt esprits à peine. Aujourd'hui, le grimoire est entré dans la routine. Le monde moderne, c'est Einstein.

Faisant un coude vers les salons de Madame Anna de Noailles – celle qui, pour approfondir un grand esprit, en faisait son amant, – Einstein reçut l'accueil condescendant de l'hystérique comtesse. René Benjamin avait à ce moment les honneurs.

Madame de Noailles :

– M. Einstein, bien avant vous, j'avais découvert la théorie de la relativité dans mes poèmes.

Einstein :

– Peut-être, Madame.

Einstein connaissait les femmes. Toute sa vie, il révèra sa propre femme en dehors de toute relativité.

Ainsi, un jour qu'Einstein était absent et que des reporters frappaient à sa porte, Madame Einstein parut. Le colloque fut court :

– Madame, comprenez-vous M. Einstein ?

– M. Einstein le mathématicien, non. L'homme oui.

C'est du Plutarque.

Einstein, aujourd'hui, cherche Dieu par le champ *unifié*. C'est un incroyant qui croit au-delà de croire. C'est l'adorateur du Dieu cosmique.

Il n'a certes pas abouti. Mais il a donné une autre réalité au monde, qui brûle l'ancienne loi.

Si bien que Picasso est son disciple... inconscient.

Avant Einstein, l'espace était une distance, une mesure. Tout ça a changé. Le temps a rejoint l'espace dans l'objet. Mais j'ajoute : si Einstein n'avait pas existé, il y aurait eu quand même *Sens-Plastique*. Les peintres actuels en savent quelque chose, pour ne citer que Braque.

Einstein ouvre la voie au cubisme. Le cubisme instaure la peinture moderne.

Picasso, initiateur du cubisme, cherche à entrer dans l'invisible, avec le bistouri-pinceau : il fait l'autopsie des couleurs, charcute la forme humaine, produit du *papier collé* avec les peaux et les viscères, suscite un espace à la Prométhée. C'est un éventreur de l'Invisible.

À mon sens, Picasso n'aboutit à rien. Mais, sensationnelle chose, il annihile l'*espace bourgeois*, le train-train de nos peintres copieurs et photographes. C'est Sisyphe. Mais mille fois mieux Sisyphe, que les infâmes vomisseurs du relatif. Au moins voici quelque chose qui *bouge* et on sort de la momie.

* * *

Picasso a cette particularité d'être fou.

Lorsque, à un conclave communiste à Budapest, on lui passa la parole, il s'avança vers la rampe, jeta sa veste, ôta sa chemise, fit voir son torse nu.

Il considérait qu'on avait suffisamment vu, pour se faire... une opinion. Voici un homme qui méprise, mais exagérément. De même, les tableaux de Picasso ont trop d'effet. Le diable est excessif.

Mais il nous faut ces diables décidés pour casser l'échine du passé.

Depuis Picasso, Epinal n'est plus. On va chez le photographe, lorsque la *mémé* ou le *pépé* veut d'une « ressemblance » de son *chocho*.

* * *

Picasso a innové l'homme machine. Et par le fait, il est un monstre. Mais Picasso est de son temps. C'est un briseur. Il ne saurait durer, car il n'apporte rien sauf de dire : « Ce que vous avez vu est faux, je me fiche de vous, pour vous apprendre à *regarder*. » Mais Picasso ne fait pas *voir*. Car il n'est pas *voyant*. C'est un chirurgien de la forme. C'est un analyste. Et quand il coud, a disparu totalement la robe sans coutures. Picasso n'est pas un homme de la lumière. Cependant, son rôle est nécessaire. Vive Van Gogh ! Mais il nous faut Picasso.

Picasso est le fossoyeur du passé, il enterre la peinture en croquemort.

Mais l'homme est négatif. Malgré ses couleurs en badigeon séraphique et sa démoniaque ligne impeccable, ce sont des os que l'homme nous offre. Picasso fait s'entrechoquer le squelette, qui rit sur le passé.

* * *

Et la faillite de Picasso est la faillite d'Einstein. L'« os » se marie au chiffre, en double tibia de l'équation. Il y a là de la mort. Malgré le corps qui bouge, ça sent l'automate. Tout cela, c'est du robot. L'abstraction quintessenciée de vide s'abîme dans le gouffre.

* * *

Parmi les stridulences de Picasso, au sein de ses barbares formes, une note pourtant monte, en signe des Nouveaux Temps. Car l'espace, cette fois, n'est plus à *côté*. Il y a un effort d'intégration qui bonbonne les formes, et fait qu'on veut attraper les objets sur la toile. Si l'objet ne vit pas, il refuse de mourir. Ainsi devait être Lazare, aux premiers frémissements de la présence du Christ.

Et ce signe, je le salue. Par cela seulement, gloire à Picasso, à travers Einstein !

Mais voici quelqu'un qui ose, et qui semble dire : « L'espace ? Mais pourquoi ne pas l'effacer ? Pour voir... » C'est le Dr Vaslav Hlavaty qui, aujourd'hui, dépasse Einstein.

Quel est le peintre qui rendra cette idée ? Dépassez l'espace ! État qui mettrait dans la quatrième dimension. Cette condition, le sourire de la Joconde l'a frôlée. Le Dr Hlavaty nous y invite. Mais si l'espace est dépassé, et si le gouffre se ferme derrière nous, n'avons-nous pas le Ciel, en fait, qui nous fait face ? Or, on ne saurait trouver aux temps modernes d'autre but que l'Invisible.

Face à l'Infini est l'homme qui cherche à mettre le gouffre derrière lui. Mais ne serait-ce pas la mort qui, par ce pas, irait à l'arrière ?

Il suffit de si peu : marcher sur les eaux de la mort, qui font l'espace, et que l'acte de foi détruit.

Mais cet « acte » est *Connaissance*.

Dr Hlavaty, vous avez peur ! Le serpent de la Connaissance, c'est nous-mêmes, il suffit de vaincre la nuit en soi, ce miroir d'eau de nos peurs, qui nous donne l'Apparence, et ôte la Réalité.

La Réalité est *au-delà* d'avoir peur : c'est la Vie. Il faut que la nuit cesse. La Nuit ? Mais c'est notre propre effroi. Quelle source d'angoisse aurait l'homme – autre que lui-même ?

Freud l'a dit. Picasso systématise l'angoisse. Il s'agit de l'effacer.

Dr Vaslav Hlavaty, vous serez suivi d'un autre qui vous a précédé, qui sera maître de l'espace, en le niant. Qui peut détruire la nuit, si ce n'est la lumière ? Et qu'est l'espace, si ce n'est la nuit elle-même entre les hommes ? Et effacer la nuit, n'est-ce pas donner l'amour ? Et que vaut l'amour, s'il n'est cosmique ? Et qu'est le cosmique – une fois le voile des apparences effacé – s'il n'est l'Absolu ? Et qu'est l'Absolu, si ce n'est l'état même où la nuit n'est plus ?

Et qu'est cet état si ce n'est la lumière absolue ?...

Le MAURICIEN

21 Août 1953

Babel et Abel

À Pronostic

Le mythe de Babel n'a pas seulement hanté l'humanité. Aujourd'hui, l'homme le vit. Et non seulement par les gratte-ciel, mais par l'aberrant vouloir de rejoindre les astres par des fusées-torpilles, en Babel projeté.

L'île Maurice, sentant le sable mouvant sous elle, s'attache au durable. Et quel durable ? Elle construit avec le sable des grèves et le ciment, ce bitume de Babel.

La Bible nous parle de la Tour de Babel ; voici la ville des gratte-ciel : Babylone. Si New York devenait Céphalonie, ce serait l'hécatombe absolue. Pour le « vendangeur » qui vient avec sa faucille, la Terre a bien préparé ses grappes.

Je n'ai pas voulu aborder certaines questions, vous m'y forcez.

En dehors de ce que je connais moi-même, certains, ici-même, sont venus me voir, avec leurs songes, qui tous confirment ce que je sais.

Nous sommes au bord des temps cataclysmiques. On s'accroche... d'instinct. On bâtit... Babel.

L'événement du 9 mai est le signe absolu que nous serons épargnés, sauf pour une magistrale gifle que nous avons pleinement méritée. Notre épreuve* sera d'un autre ordre. Et sur ce sujet, je me suis assez appesanti.

Les signes des Nouveaux Temps ? Mais ils sont partout : aussi bien dans le fait qu'une Européenne distinguée épouse un aborigène d'Afrique que dans ce démonisme extraordinaire qui fait que des enfants meurent en série dans des frigidaires – d'une part les barrières qui tombent et de l'autre l'innocence fauchée.

Et rien n'annonce plus clairement la fin des temps que le prométhéisme au sein du cerveau humain qui est la rage de Babel dans l'homme actuel.

Babel est aussi bien dans le sein de l'atome que dans les gratte-ciel « atomiques » (ô lutte de l'infiniment petit contre l'infiniment grand !) : aujourd'hui on ne veut pas seulement atteindre le champ des étoiles, mais passer d'emblée dans l'invisible par effraction via le microcosme. Il y a la Tour mais il y a aussi le Puits, – puits dans l'infiniment petit, puits de l'Abîme.

Alors qu'atteindre les astres est une gaudriole, l'atomisme, lui, est insensé. Mais on se sert du très petit, pour dévaster le très grand. Pouvez-vous croire que cette farce tragique puisse durer, indéfiniment ? Qui a parlé de Jugement ?

* * *

Il s'agit de la canne à sucre. Déjà, en Australie, un état de *rabougrissement* est sur les repousses. C'est le *pygméen*, dont nous avons connu, cette année, l'autre aspect antinomique : le *gigantisme*. Lorsque la nature va soustraire une espèce, elle la fait passer par ces deux extrêmes, renversant comme un fil qu'on veut briser, par gestes inverses.

Dans l'ordre de magnétisme, les 100 kw des postes émetteurs de la radio sont insuffisants en raison de l'absorption. Les *interférences* son innombrables et les taches solaires se multiplient. Les ondes longues de la radio s'accroissent et les ondes courtes s'affaiblissent. Et cela prouve que l'électro-magnétisme de la planète se mute, ce qui affectera toute notre culture locale.

* * *

Lorsque Einstein tenta, par la *théorie de la relativité*, d'associer matière et énergie, il ne faisait que postuler, un peu plus bas, sans les nommer, l'interdépendance du corps et de l'esprit, dans un ordre cosmique. Ma tâche à moi est de dire que corps et esprit sont *la même chose*, et que cette *même chose* c'est la nuit qui vibre, en mime d'un absolu.

Je sais fort bien que ce que je viens de dire n'aura aucun sens pour personne. Mais c'est mon bon plaisir de le formuler, afin que l'onde qui jaillit de ces paroles touche un jour un cerveau d'homme. Car rien ne se perd.

Donc, puisque esprit et corps sont la même chose, qui pourra nous dire dorénavant qu'il y a un cosmos extérieur et un monde intérieur ? Et qui osera avancer dès lors que les cataclysmes puissent être autre chose que le corps même de nos forfaits ? Ou croire un seul instant que les climats sont autres que la chose que nous agissons, nos actes qui sont ce que nous sommes ?

Vous voyez que tout est simple, mais il faut accepter mon postulat. Ce postulat, je le tiens par la corroboration de l'essence de toutes choses, et la clé est la lumière, non celle que nous voyons, mais l'invisible. Voulez-vous savoir ce qu'est la *lumière en soi* ? Pensez au *fluide*, et vous y êtes ; non le fluide du serpent, mais le fluide de l'ange, sa lumière. Vous voyez donc que l'homme tient en lui-même la clé de sa propre perte ou de son salut. Qui n'a senti le fluide angélique de certains êtres ne sait rien de la vie. C'est le solaire.

Ce que je viens de dire n'est pas neuf, mais est rendu cosmique, et, par là-même, est la *nouveauté en soi*. D'où je tiens ma connaissance ? Par la révélation de la nuit. Et qu'est la nuit ? C'est le *champ unifié* que cherche vainement Einstein, qui, si même je lui en faisais la confiance, n'en pourrait rien faire, *car il n'est pas poète*, et pour démontrer ce que j'affirme, il faut autre chose que les mathématiques, et cette *autre chose* est dans *Sens-Plastique*, outil sans valeur sauf pour celui qui l'a fait.

Sans être loin de mon but, je suis dans son centre même. Et je puis dire, sans orgueil ni humilité, que je lis dans les climats et les faits terrestres, non par prophétisme (ce mot est désuet pour les Nouveaux Temps), mais comme celui qui, ayant une clé qui va à toutes les serrures, se met systématiquement à s'en servir.

Loin d'accepter l'univers comme une réalité, je le nie et ne suis nullement émerveillé de voir que les portes s'ouvrent une à une devant moi, car je *sais* qu'elles ne peuvent faire autrement que s'ouvrir. L'homme, ici, sait que chaque porte qu'il ouvre n'est que la même porte d'une même nuit, et que partout où il avance, il y a l'illusion.

Cette clé donc, il la nomme le relatif. Mais cela lui a suffi pour savoir *ce qui n'est pas*. Ce qui n'est pas, c'est le bien et le mal, ou le relatif.

Avec la clé réelle qu'il nomme l'innocence, qui n'est ni bien ni mal, et qui est l'unité en soi, l'homme n'a qu'à toucher la porte et la nuit s'ouvre. Derrière, qu'y a-t-il ? Purement la poésie, à l'état vivant.

On pourrait croire que cet absolu est au-delà de tout ? Nullement. Nous y sommes sans bouger, *c'est nous-mêmes*, tels que nous sommes au-delà de nous.

Je conseille à mes compatriotes de tenter l'expérience. C'est simple. Il ne s'agit que *d'être* lumière, non *d'inventer*, ni de *devenir*, mais d'être ce que l'on est.

Si mes compatriotes ne me comprennent pas encore, je dirai ceci : cessez d'avoir été, ne tentez plus de devenir, *soyez*.

Le jour où personne parmi vous ne sera comparable à nul autre, tous, sans exception, vous *serez*. Ni plus ni moins que quiconque, ni égal à qui que ce soit. Je ne dis pas que vous serez grand, c'est encore du comparatif : au-delà de l'humilité et de l'orgueil et en plein état de pureté, vous *serez*.

Et cet état incomparable, c'est ce qui s'appelle l'absolu, *l'en soi*.

Mais notez bien : il faut le jaune, le bleu, le rouge, etc., pour faire la lumière. Mais chaque couleur, ici, est un absolu – car chacune est incomparable en soi – et en l'absence d'une d'elles la lumière ne saurait être.

Donc, ces couleurs, je les appelle *des* lumières, au sein de *la* lumière. Ce sont, pour moi, autant d'absolus au sein de l'absolu.

Et c'est le monde poétique. Vous voulez baptiser cet état du mot Ciel ? Je vous l'accorde. Mais ce Ciel ne peut héberger que des poètes – non les versificateurs, ils iront dans l'enfer de la grammaire et du mensonge – mais les poètes vivants. Je songe à la vie, qui est poésie.

Oui, j'ai nommé, c'est l'Amour.

Le MAURICIEN

29 Août 1953

Dans les pommes...

Lorsque vint la Révolution Française, ce fut la fin d'un monde.

Lorsque le Christ jeta son suprême cri sur la croix du Golgotha, ce fut la fin d'un monde.

Quand Lénine entraîna ses masses sur les vastes espaces de la Place Rouge, ce fut la fin d'un monde.

Lorsque Rutherford pénétra au sein de l'atome, ce fut la fin d'un monde.

Lorsque Copernic professa sa thèse de l'héliocentrisme, ce fut la fin d'un monde.

Quand parut la machine à vapeur, ce fut la fin d'un monde.

Lorsque Freud annonça son fameux pansexualisme, ce fut la fin d'un monde.

Quand Malcolm de Chazal écrivit son *Sens-Plastique*, à l'île Maurice, ce fut la fin d'un monde.

Quand Einstein postula sa *théorie de la relativité*, ce fut la fin d'un monde.

Quand Luther brandit l'étendard de la Réforme, ce fut la fin d'un monde.

Avec Picasso, un nouveau monde paraît.

Et Hiroshima ouvre l'ère nouvelle de la matière.

Aujourd'hui se construit un Univers neuf, dû aux climats. La vie même de la planète va se renouveler.

Et nous subissons, à l'heure actuelle, dans notre petite île Maurice, la fin d'un monde. Ce monde qui prend fin, le voici :

La canne à sucre, sur laquelle nous avons vécu de toujours, s'effondre.

D'autres signes irrécusables se sont présentés.

À notre même latitude, en Australie, l'atrophie a frappé la canne à sucre : les repousses, là-bas, poussent à l'état *nain*, sans aucune cause apparente. C'est le rabougrissement des repousses.

Chez nous, en ce moment, c'est le *gigantisme*.

Toute espèce qui doit disparaître s'atrophie d'abord par des extrêmes. L'Australie et l'île Maurice sont, pour ce qui est de la canne à sucre, aux deux pôles.

Le continent australien connaîtra sans doute, l'an prochain, ce que nous avons connu ici-même. Et nous, à notre tour, serons frappés par le pygméen de la canne à sucre.

Voici comment les choses vont se passer.

L'hiver écourté, l'été est là, à l'île Maurice, avant la fin du mois d'août.

Ce qui veut dire que les cannes à sucre vont reprendre leur élan. Et nous commencerons la dégringolade des richesses. Nous finirons la coupe telle que nous l'avons commencée en juin, aux identiques richesses. Et nous dépasserons le mois de décembre en raison de la récolte monstrueuse. Et janvier sera mai, par retour de cycle des richesses.

Mais l'extraordinaire chose, la voici : le jeu de bascule voudra que l'année prochaine soit *l'inverse* de cette année-ci.

L'hiver commencera en avril et arrêtera toute végétation à l'état nain. Les cannes à sucre seront plus riches l'an prochain, mais le rendement aux champs sera abominable. Et nous récolterons le même résultat que cette année-ci, mais dans l'ordre inverse.

Et comme la coupe en 1954 ne pourra se faire en mai, dès fin juillet de 1954, la course vers l'été reprendra. Et la chute des richesses atteindra plus tôt que cette année la courbe descendante.

Et ce sera le cercle vicieux, avec alternatifs de renversements : de l'état nain au gigantisme, du gigantisme au pygméen, jusqu'à ce que la canne à sucre elle-même disparaisse de chez nous.

On cherchera à remédier à cela par deux récoltes annuelles, en décalant toutes les plantations. Mais l'hystérisme de la végétation fermera la voie à toute possibilité d'adaptation.

Ni nouvelles variétés, ni réorganisation technique ne pourront rien contre la volonté tenace de la nature. Ce qui doit disparaître, disparaîtra. Et, drôle de chose, personne n'a cru ni ne croit, ici-même, que nous touchons en ce moment à la fin d'un monde. *Les dieux rendent aveugles...*

Celui qui observerait régulièrement les arcs-en-ciel ne perdrait pas son temps.

À la Rivière Noire, au sein des gorges, je vis tout dernièrement un arc-en-ciel *qui rentrait sous terre*. L'arc-en-ciel était si bien *déposé* sur le sol que le violet avait envahi le vide du bas, et en avait fait un dôme liliacé. Une forme d'aurore boréale d'un autre genre semblait avoir apparu à l'île Maurice.

Or, après le déluge, l'arc-en-ciel, pour la première fois, PARUT. Ici-même, aujourd'hui, l'arc-en-ciel tend à *disparaître* sous terre. N'est-ce pas que nous faisons la route à l'inverse de Noé ?... Et que l'île Maurice s'approche d'une nouvelle Terre Promise ?...

Étourdissante chose – et ce qui, si j'avais vécu au temps de Galilée, m'aurait mené au bûcher – j'ai la conviction que le déplacement magnétique planétaire actuel fera de l'île Maurice un pôle, mais un pôle fleuri, de l'ordre que connut *Thulé*, le pré-Atlantide. Car avec la débâcle des glaces, au pôle nord, actuellement, on extrait des mammouths entiers contenant, dans leur estomac, la végétation tropicale qu'ils mangeaient, lorsque les surprit quelque grand cataclysme.

Or, des signes absolus sont ici-même qui indiquent que des conditions qui s'obtiennent aux îles Kerguelen, terres qui sont infiniment plus au sud que la nôtre, sont venues frapper notre île.

Aux îles Kerguelen, des goémons, atteignant trente à quarante pieds, empêchent toute pêche, tant que des courants ne sont pas venus arracher ces lichens des mers. Or, sur nos côtes, celles du sud particulièrement, d'immenses goémons envahissent le littoral en ce moment, dévastant la pêche locale.

Tout ceci vient dire que le pôle sud s'annonce en ordre de déplacement. Et que toute latitude théorique a cessé d'exister.

Mais, chose vraiment extraordinaire, c'est le cas de M. Pierre Tyack possédant, à Bénarès, un pommier dans sa cour qui a donné de très grosses pommes. M. Tyack pourra, l'an prochain, se faire un véritable verger. Voilà le problème résolu, pour les propriétaires du sud : cultiver des pommes, qui, de seconde industrie, deviendront première industrie, plus tard.

Mais qu'il y ait des pommes à Maurice, ce n'est pas cela l'extraordinaire. *L'étourdissant est que des pommes se récoltent le long du littoral de l'île Maurice.* Où sont donc les tropiques ? La culture des pommes peut-elle s'accorder avec la venue prochaine des cyclones ? Non. Soit l'une ou l'autre. Or, les cyclones vont cesser.

Mais ils se présentent *déjà* en Italie. *D'autres* tropiques se forment, lentement. Paris, un beau jour, exportera des bananes. Et à Londres poussera le flamboyant.

L'île Maurice fleurie sera le Cannes des beaux jours. Et la *civilisation se déplacera.*

Et c'est cela ce que je voulais dire : le monde qui se déplace fera de nous une *autre île Maurice.* Quand ne sera plus la canne à sucre, il y aura *autre chose* ici-même. On ne meurt que lorsqu'on a pour pays un jardin suspendu. Mais il faudra d'autres intelligences pour cultiver ce jardin : il faudra de *nouveaux jardiniers*, des êtres plus *éveillés*. L'ancien monde doit passer, entraînant l'esprit ancien, faisant place à des génies de la terre qui drosseront de côté les techniciens, ces ânes dansants de la science. Il ne s'agira plus dès lors de *réciter sa leçon* : il faudra *trouver*.

La canne à sucre disparaissant de cette île, c'est un monde désuet qui s'écroule, et paraît un autre esprit, moins sucré, plus vivant, moins délicat, plus viril, au sein d'un climat qui nous ôtera notre tropicalisme dolent.

Les races étant liées aux climats, sans que notre pigment change, il n'y aura plus une pigmentation de l'esprit. Et c'est ceci qui compte, et qui nous fait penser derrière des barrières. Nous serons dans les pommes. Cessera le sens créole. Normandie sera là. Nous nous aristocratiserons *tous*. Et n'oubliez pas que tout est affaire de *pomme*, depuis la chute. La pomme de discorde – ô canne à sucre ! – fera place à la pomme d'amour, non le fruit rouge, mais la métaphore.

Les Mauriciens s'embrasseront autour d'une pomme, que leur aura value leur nouveau climat. Tout le monde mangera à la même pomme. Il n'y aura plus qu'un même appétit. Ô Bénarès ! Ô 1953 !...

ADVANCE

29 Août 1953

Jésus a-t-il existé ? (I)

Il n'y a pas de précédent dans l'histoire du monde, où une religion ait été instituée sur si peu de documents historiques – comme la chrétienne.

Comme on le sait – tout au moins par ce qui nous a été rapporté – Jésus Christ n'a jamais écrit, il a parlé.

Et ce n'est que plusieurs siècles après sa mort qu'un Évangile écrit est constitué. Les premiers chrétiens n'ont vécu que de la tradition orale. Or il est impossible que des paroles aient pu être conservées *intactes* des siècles durant, et que la légende entre-temps ne s'y soit pas mise. La preuve du contraire se trouve dans les contradictions des Évangiles entre eux et avec la longue liste dite des Apocryphes. La critique serrée des textes l'a assez prouvé, pour ne citer que l'œuvre de Renan. Mais pis, à mon sens, est le mot à mot, rapporté d'Évangile à Évangile.

Comme témoignage direct des apôtres, nous ne possédons rien. Les contemporains ne nous ont rien laissé du passage du Christ, même pas l'historien Josèphe. Un voile, comme prémédité, recouvre la vie du Christ. Tous les documents gnostiques, qui sont les plus proches des temps christiques, ont été systématiquement détruits. (Par miracle on en a découvert un dans une jarre, il y a deux ans, dans le haut du Soudan, mais il aura à être rendu lisible par des traitements chimiques appropriés).

Ainsi, il ne reste que les quatre Évangiles, choisis d'un lot de plus de quarante apocryphes, parmi lesquels l'Évangile selon Jean semble, comme venu d'un autre monde, où l'on voit passer un Christ cosmique à corps d'absolu, étrangement détaché de la Terre.

Et pour comble, vient l'Apocalypse, où le Verbe nous est présenté, non plus comme le Christ terrestre, mais comme l'agneau, assis sur le trône avec Dieu.

Le christianisme a eu beau jeu, au sein des livres choisis arbitrairement, pour imposer ses ukases, car au sein de ce tout, le dogme, comme une navette, a pu tisser sa toile, qui a produit une tradition sur une autre tradition.

Or à quel point le Jésus réel s'adapte-t-il au Christ des Évangiles ? Cela restera sans doute toujours un mystère, à moins qu'un miracle s'opère et qu'un document inespéré surgit.

Il y a dans la tradition de la Vierge, toute une légende païenne qu'on retrouve jusque chez les Chaldéens. Et le rapprochement de Jésus avec Osiris ne reste plus à être prouvé. Point qu'il faille refuser ce rapprochement. Mais dans le sens historique de la vie de Jésus, nous aurions pu nous attendre à quelque mention chez les Juifs circoncis, qui n'embrassèrent pas le christianisme qui se formait. Or, rien de ce côté.

Donc, si Jésus a vécu, il est juste et nécessaire de se demander : est-il le Jésus de l'Évangile ?

Luc va plus loin que les autres. Dans sa fameuse lettre à Théophile, dont on a fait un Évangile, Luc fait Jésus descendre d'Adam, comme si toute l'humanité n'en descendait pas. Or, Adam et Ève, c'est un pur mythe, ou plutôt une allégorie d'une idée, histoire à clé qu'on retrouve chez tous les peuples.

Ainsi sur une histoire vraie, sur la vie de Jésus, on a plaqué des mythes anciens, qui n'avaient aucune raison d'y être.

Ce qui est certain, c'est qu'au temps de Tibère, un homme apparut en Palestine, qui s'imposa abruptement au peuple. Et par le processus qui s'attache à tous ceux dont la renommée monte d'un seul coup à l'âge adulte, il est dans l'ordre humain de décorer le passé de cet homme, pour le faire s'adapter à sa vie d'adulte. Et Christ n'en échappa pas. Il obtint la naissance d'un prince oriental, avec les mages. Et l'étoile de Bethléem n'était peut-être qu'une comète. Mais la légende bute, lorsqu'il s'agit de « remplir » la vie de Jésus entre douze et trente ans, et là il y a un vide qui laisse la porte ouverte à toutes les suppositions.

Mais lorsque nous nous tournons vers l'Évangile selon Jean, nous voyons que les « décors » implacablement sont arrachés, et le livre, ici, est nu. Cependant, avec un pareil livre, uniquement, la chrétienté n'aurait pu exister. C'était trop simple. Et l'homme selon ce livre se trouve justement en dehors de la chrétienté, *mais surtout au-delà de toutes les religions*, au sein d'un absolu, qui est l'antithèse du monde actuel. Si bien qu'il faudrait déchristianiser l'humanité chrétienne pour la rendre christique selon l'Évangile de St Jean. Mais la religion chrétienne alors cesserait. Il y aurait autre chose.

* * *

Mais pour ce qui est du Jésus évangélique, la scène du Golgotha, la plus importante de toutes, l'essentielle même sur laquelle s'est constitué le christianisme, au Golgotha, tous les disciples sont absents, sauf Jean. Or la relation de Jean ne concorde pas avec celle des autres évangélistes. D'autre part, Jean n'aurait pu écrire l'Évangile qui porte son nom, et en même temps l'Apocalypse. Les styles ne sont pas les mêmes.

Et deux points capitaux éveillent nos suspicions : pour ce qui est du physique du Christ et le cas de Judas.

On ne peut avoir nulle part dans les Évangiles, la plus petite description du corps du Christ, le moindre détail de son visage, encore moins ses manières, sa voix et son maintien : ici dans les Évangiles, tout est impersonnel, comme si Jésus était un homme-idée. Le moindre roman ferait mieux. Cette volonté d'effacer l'image réelle du Christ semble voulue. C'est que le Christ allait devenir une figure de légende et cesser d'être vivant. Par absence du plus petit indice, la chrétienté a dû, plus tard, donner à Jésus un corps et un visage d'apprêt, tout comme on lui mit le vêtement romain. Aujourd'hui le stéréotype est resté. L'effacer, ce serait effacer la personne du Christ dans l'esprit des chrétiens, et arrêter abruptement la chrétienté. Si bien que les peintres et les statuaires modernes n'ont pas osé y toucher.

Mais le cas de Judas atteint l'absolu de l'incompréhensible. Le Judas de St Jean est à tel point différent de celui des autres évangélistes, que le disciple renégat seul reçoit, dans Jean, la communion, mais cette communion est au pain trempé. (Les autres disciples, autant que Judas, subirent préalablement le lavement des pieds).

L'illogisme de la conduite du Christ dans le cas de Judas, est si flagrant, que personne jusqu'aujourd'hui n'a osé mettre les mains dans ce mystère, sauf quelque poète ici-même en mal de théâtre et d'autres récidivistes de la vérité.

Mais là où ma suspicion est totale, c'est quand je note que Jésus nulle part n'a donné quelque instruction à quiconque à l'effet que ses paroles fussent être écrites et transmises par un livre, alors que l'Apocalypse, en tant que livre, est commandé du Ciel, et la loi du Sinaï est un livre écrit sur la pierre. Christ a parlé. Il aurait pu écrire, on a écrit pour lui. On a dérogé au sens du livre *vivant*. Devant la femme adultère, Christ écrit sur le sol. Son passage sur Terre aurait dû suffire.

Or, les premiers chrétiens se sont contentés de la tradition orale, vivante et en esprit. La discussion a commencé avec l'écriture. Aujourd'hui, on est accroché aux mots, l'esprit n'est plus.

J'accepte le Christ comme un tout. Je me suis d'abord penché sur les lignes des Évangiles, longuement. Puis, j'ai mis ces livres de côté, et j'ai trouvé un Christ infiniment plus vivant au sein du Cosmos, où l'Apocalypse vient me rejoindre, pour épauler ma vision, mais l'Apocalypse encore je le mets de côté, lorsque je veux *vivre* la Réalité. Tout livre ne peut être qu'un moyen : ça introduit, mais bientôt on doit le quitter. Le livre de vie, c'est la cosmique réalité.

* * *

Jésus a-t-il vécu ? Certes oui. Mais nul ne peut dire qu'il ait vécu selon ce que dit l'Évangile.

Parole d'Évangile n'a rien à voir avec la vérité historique. Et une chose de quoi je suis absolument certain : le Jésus évangélique ne saurait être la totalité du Christ réel, à moins que j'accepte que plusieurs siècles après la mort du Christ, *quelqu'un eût été apte de représenter ce qu'il n'a pas vu ; et QU'IL le fasse sans « on dit »*. Seul un poète divin pourrait faire cela, en vivant l'esprit intérieur. Or, sauf pour les paroles mêmes prêtées au Jésus des Évangiles, le style des Évangiles n'a rien de ce qui fait le souffle d'un grand poète, alors que l'Apocalypse *dictée* est la poésie en soi.

Les Évangiles sont une pure histoire au style lent, présentée par des scribes, surtout Mathieu. Ni enthousiasme, ni élan. On voit que la flamme des premiers chrétiens avait disparu.

Et il y a un contraste extraordinaire entre le style de l'Ancien Testament et celui du Nouveau : on sent que les Gentils ont passé par là, car l'élan prophétique millénaire des Juifs n'y est pas.

Non seulement par la traduction des paroles du Christ de l'araméen en langue grecque, et du grec en langue européenne, les nuances s'évaporent, mais il y a les paroles mêmes venant de la bouche du Christ qui sont portées de leur réalité à la tradition orale, et ensuite de la tradition orale à la tradition écrite. Ainsi il n'y a pas de miracle capable de se produire, qui fasse en sorte que rien ne glisse au dehors, et que tout soit restitué intégralement, alors que le *Codex Sinaiticus*, la plus ancienne Bible connue, conservée au *British Museum*, est du quatrième siècle.

Dans tout ceci, seul l'esprit importe. Mais à juger par le monde actuel, on ne trouverait guère cet esprit nulle part, dont l'Évangile selon Jean donne le souffle.

L'Évangile tout entier devient ainsi lettre morte, puisque même tel qu'il est, il ne représente rien dans le cœur de l'homme. La réalité pratique d'aujourd'hui, parmi les chrétiens, c'est comme si Jésus n'avait jamais existé.

Jésus a-t-il existé ? Je réponds : il n'existe pas dans l'homme et c'est cela qui compte, donc c'est comme si Christ n'avait jamais été.

C'est la raison pour laquelle il faut qu'il réexiste. Mais le sens évangélique n'aura bientôt plus aucun pouvoir, car Jésus doit être découvert *en avant*, et c'est alors que *l'arrière* se découvrira. Et l'on verra alors que le Christ était *autre* que ce que nous révèle l'Évangile, autre en ce sens que dépassant le terrestre, il était cosmique dès cette terre. Et que dépassant les apôtres eux-mêmes, il était inrêvétable en son temps, même à ceux qui le touchaient au plus près, qui mangeaient et buvaient avec lui, et couchaient sous le même toit que lui.

Et la leçon qui se dégage, c'est que tout homme qui dépasse la commune mesure – dont le Christ donne l'exemple absolu – non seulement ne peut être compris en son temps, mais ne peut *être vu* tel qu'il est, par ceux qui vivent autour de lui. Il y a là un voile personnel qui ferme les yeux des contemporains.

Aussi après la mort de cet homme, d'autres doivent le redécouvrir, et c'est une tâche impossible. Et demeure finalement la légende.

Aussi l'histoire est d'autant plus légende, que l'homme est grand. Le cas du Christ touche au pic de cette vérité, car Christ est le Livre Vivant, qu'aucun livre ne pourra jamais rendre.

Quant au Christ réel, il faut chercher une *aperception* de lui, au-delà de la Bible.

Si l'Évangile était une fin en soi, on serait à la merci d'une historiété.

Le monde veut d'autre chose, d'un dépassement. Et je sais ce qu'il veut : le monde veut d'une indélébilité d'écriture, il veut du livre des étoiles où l'on retrouve l'histoire *réelle* du Christ, et qui n'est pas à la merci d'une historiété. Écrire ce livre, c'est écrire le livre vivant, avec l'encre de lumière, par l'hiéroglyphe absolu, qui est l'allégorie cosmique.

Cette œuvre n'est pas au-delà de nos forces. Tout le monde actuel y marche. Et cet Évangile est à jamais. C'est l'Évangile éternel. Son nom est Lumière. Il ne s'agit que d'effacer la nuit.

Jésus a-t-il existé ? Pourquoi se poser la question ? N'est-il pas là dans tout le cosmique ?...

Je donnerai bientôt, par le Christ cosmique, la présentation même du Christ sidéral, du Christ absolu.

ADVANCE

1^{er} Septembre 1953

Le Christ cosmique (II)

À la naissance du Christ, nous en étions encore au géocentrisme, système qui place la Terre comme un disque immobile, par quoi passe l'axe de l'Univers.

Ce système est celui sur quoi travailla Platon, qu'agrandit Ptolémée, et qui dura jusqu'au XVI^e siècle, lorsque Copernic le renversa.

Le géocentrisme fait de l'Incarnation un fait rigoureusement terrestre.

Le Christ est ainsi roi de la Terre. Et comme Jésus s'est appelé roi des Juifs, cela le limite encore.

Mais comme, avec le géocentrisme, seule la Terre existe en tant que monde habité, l'Incarnation devient ainsi une pure affaire de famille, et qui sera plus tard la famille chrétienne.

Mais lorsque, quinze siècles après l'institution du christianisme, Copernic décentralise la Terre, renvoyant au néant la doctrine de Ptolémée, il n'est rien d'étonnant que les clercs, Bible en main, s'acharnent à révoquer cet acte cosmique. Galilée qui suivit les traces de Copernic, dut se rétracter, sous peine du bûcher. Copernic, lui, avait été frappé d'hérésie.

Mais personne ne vint pour dire que l'entité-Christ, loin d'être une affaire de famille, concernait l'Univers tout entier.

Depuis Copernic, le voyage dans l'atome a annulé la matière. Le Verbe s'incarnant ne pourra bientôt plus que prendre un autre sens.

C'est de cet *autre sens*, dont je veux entretenir ici le lecteur.

On a pris les miracles du Christ comme un fait purement terrestre. Or, bien avant le Christ, tous les miracles que fit Jésus avaient été opérés, non seulement dans l'Inde et ailleurs mais par Élie lui-même qui ressuscita un mort.

Il est inconcevable que le Christ se serait présenté pour *répéter* ce qui avait déjà été fait avant lui.

On doit voir donc dans les miracles du Christ une représentation d'ordre universel, une allégorie cosmique.

Or, si nous prenons la *Marche sur les eaux* – du Christ venant aux disciples dans la barque (ici l'arche terrestre) – on a toute la Seconde Venue. Et la résurrection de Lazare, c'est la résurrection des morts aux derniers temps. Et ainsi de suite. Et la communion elle-même n'est que l'Universelle Communion de l'homme avec le Cosmos, Corps du Verbe. Et si la croix est prise comme symbole du relatif, la crucifixion n'est plus que le Verbe cloué au signe de nuit et nous avons par là la crucifixion solaire au sein de la nuit

sidérale. Golgotha ne s'opéra que pour effacer la nuit. Et la Rédemption se présente comme la rédemption cosmique ou l'acte de la lumière néantisant la nuit.

Au lieu de se limiter à notre boule de boue, à notre misérable famille humaine, cloîtrée à la chrétienté, le catholicisme véritable, qui est l'universalité, est tout au contraire au-delà des religions et des temps, et l'acte christique se présente alors comme un acte immanent, qui embrasse le Cosmos comme un tout, même si notre planète en est la scène restreinte.

Et en parlant de l'humanité sauvée – maintenant que Copernic a effacé Ptolémée – il faudra parler de la pluralité des mondes habités.

Et je ne vois pas d'autre mobile, conscient ou inconscient, aux voyages sidéraux par des fusées, que de prouver l'habitation sidérale universelle.

Mais nous faut-il des preuves de cette sorte ? Je réponds non. Il y a d'autres moyens, aussi absolus, pour arriver à la même fin.

Et cela, je l'ai fait.

Je l'ai fait en ceci que j'ai pu par des méthodes que mon dernier livre révélera, échelonner les planètes de notre système solaire, de Mercure à Saturne, en gradations d'évolution, où notre Terre tient une place intermédiaire entre Vénus et Mars, ce qui donnerait à Mars un état *plus évolué* que le nôtre, et on avancerait ainsi, par Neptune, Uranus, Jupiter, jusqu'à Saturne, la plus évoluée de toutes les planètes de notre système, mais en même temps nous avons les gradations par quoi la matière se transcende de planète à planète, par un électromagnétisme d'ordre de plus de plus élevé, jusqu'à la culmination de Saturne.

Sans discuter Vénus ou Mars, ni même notre lune (qui est à l'état intermédiaire entre Mars et Vénus), il suffit de savoir que notre Terre est habitée, pour être certain que les autres planètes, de Mars à Saturne, sont *habitables*. Entre « *habitables* » et « *habitées* » le pas est alors franchi, car là où la condition de vie se présente, la vie se produit par génération spontanée ou par toute autre méthode qu'on voudra.

Donc s'il y a des mondes habités, autre que notre Terre, le Rachat ou la Rédemption ne peut être limité à notre Terre. Et si le Rachat ou la Rédemption doit *dépasser* notre Globe, le Rachat ou la Rédemption est cosmique. Et ainsi, là où il y a une humanité de chute, il y a nécessité de rédemption.

Et la Chute – comme je l'ai prouvé dans mon livre en question – étant la tombée de l'état solaire ou fluïdique à l'état planétaire ou magnétique, et Saturne dépassé donnant le solaire, le planétaire *en soi* est un état de chute. Aussi la Rédemption ou le Rachat a trait à tous les mondes planétaires habités de notre système.

Il vous est loisible maintenant, ô lecteurs, de concevoir d'autres corps solaires que le nôtre, traînant des planètes comme notre soleil le fait, et étendre cette vision aussi indéfiniment qu'il vous plaira. Et ceci fait, voici le Rachat ou la Rédemption devenu tout autre chose qu'un geste limité à la minuscule Palestine et ne devant déborder que sur notre frêle et misérable petit globe.

Je dis, quant à moi, non seulement la Palestine a-t-elle une géographie allégorique d'ordre cosmique (qu'elle a possédée depuis Abraham ou peut-être avant, et qu'elle le redeviendra avec la rentrée imminente des Juifs comme peuple élu), mais notre Terre, comme un tout, a son allégorie cosmique à elle, et tout de la vie du Christ dépasse l'étroit et ridicule cloîtement où nous l'y avons mis.

Et de plus, Christ comme *Prototype Humain* n'appartient ni ne peut appartenir à aucune secte, à aucune catégorie, à aucun groupement d'hommes, puisque non seulement Christ n'est point un *type* terrestre uniquement, mais en tant que Verbe, il appartient à l'humanité cosmique universelle.

Et dans ce sens, Christ est le témoin vivant absolu de Dieu.

Si nous voulons voir un sens à l'Univers, il nous faut une unité de mesure *humaine* du tout. Cette mesure, c'est le Christ cosmique qui nous la donne.

Reportant son regard, du macrocosme au microcosme, le voyant notera que forant l'atome, l'homme actuel s'approche de plus en plus d'un abîme qu'il devra expliquer.

Cet abîme, je l'obtiens pour ma part par l'acte même qui révèle la nuit comme cet abîme. Mais une clé est obtenue alors, qui ouvre toutes les portes du relatif.

Ce que la science cherche aux deux bouts, par le macrocosme et le microcosme, par l'astronomie et l'atomisme, je l'obtiens d'un seul geste par l'abîme, qui est cette même nuit qui nous enveloppe. Le public ici-même pourra maintenant se faire une petite idée de la chose que je cherche depuis deux ans, et qui est en soi le secret de l'espace, donnant ainsi le secret du dimensionnel, qui l'oppose à l'absolu.

Et ainsi le relatif révélé, l'absolu paraît ; car la nuit effacée, vient la lumière.

Je suis maintenant en mesure de dire que le cosmique tel que nous le voyons, est une pure apparence d'une Réalité reflétée par la nuit, et que l'absolu est dans tout le sidéral, mais que nous ne le voyons qu'en relation-image, tels ces soleils qui ne sont pas des soleils, mais de purs corps indimensionnels que la nuit nous porte en vision géométrique.

Nous vivons sur Terre en pleine illusion, alors que la Réalité est là, tangible, et que saisit pleinement le voyant. C'est le poète absolu qui tient la clé de la Réalité. Les autres violent et meurent dans l'apparence.

Incapable de sentir la réalité christique autrement qu'en affaire de famille, de la Réalité en soi l'homme a fait une religion, en corps de christianisme, sociétaire réplique des communautés terrestres, avec un gouvernement, des fonctionnaires, des lois, une police, des sanctions, des mises hors la loi, etc. Au lieu de la vie cosmique, on a obtenu un théâtre. L'homme a ramené l'Universelle Vie à une comédie-tragédie qui se joue pour le chrétien, de la naissance à la mort.

De même que le monde ancien a fait de la Terre le centre de l'Unique, autour de quoi des milliards d'astres tournent béatement, pour quels plaisirs des yeux dont la plupart encore est chargé de mépris, alors que l'idiote astronomie continue encore à faire pâmer des mesureurs-mathématiciens, le véritable drame, lui, est que l'atome perforé nous offre la coupe du néant.

Et RIEN ne pourra nous en sortir, sauf une réconciliation du microcosme et du macrocosme, par des voies autres que les chiffres, qui sont pure paille de non-sens, et autres que le christianisme, qui pendant que la vision du monde change, veut garder le cadre à notre stricte mesure terrestre – tels des pieds agrandis qu'on veut maintenir dans le même brodequin – sauf cela, je le répète, le *Doute* tôt ou tard s'insérera, qu'on le veuille ou non.

Et on doutera alors, non seulement du christianisme, mais de la *personne du Christ*, qui dans le cadre ancien, ne pourra en rien nous expliquer la Demeure Éternelle.

On a pu jusqu'ici *limiter* la connaissance – garder dans la nuit ce qu'on appelle le *physique* et éclairer d'une lumière dogmatique ce qu'on nomme le *spirituel*. Ce procédé s'effondre devant les coups de sonde qu'on opère dans l'invisible, même si c'est par le prométhéisme. Car cette effraction renverse tout au moins la classique définition de la matière : sans en donner la clé, des digues quand même sont défoncées. Et l'eau du *Doute* jaillit à grands flots, noyant l'aveugle foi.

Ce *Doute*, je le vois sur chaque visage que je rencontre. Quelqu'un me parlait de cimetière. La planète ne sera bientôt plus qu'un cercueil ambulante.

Seule une conception cosmique du Verbe peut nous sauver.

À l'atomisme, on ne peut qu'opposer la Réalité en soi.

Rien moins que la conception de l'absolu pourra avoir raison du *doute universel* qui rampe partout, et qui est d'autant plus grand, qu'on *s'efforce* d'avoir la foi.

L'atomisme en soi est le geste indicatif qu'on touche à la fin des temps, qui amènera un complet renversement de toutes les notions.

Le microcosme et le macrocosme étant liés, tout ce qui est fait dans le premier sens, porte dans le second, et inversement.

La venue du Christ cosmique est rigoureusement chronométrée aux progrès de l'atomisme, et ceci nous portant progressivement à l'abîme, l'acte du Rachat graduellement s'intensifie et le contrecarre.

Tous les phénomènes qui vont venir sont en déclic d'horloge.

Rien ne pourra s'opposer à la mutation de l'esprit de l'homme qui est co-partie du Cosmos.

Daniel, Ezéchiel, Jean n'ont fait que répéter ce qu'ils voyaient dans l'in-temps de l'allégorie.

L'habit actuel doit craquer et présenter le corps réel.

Ce qui vient c'est un *autre* Christ, le même que sur Terre, mais dans ses habits cosmiques, et que le revêtement pris du corps de Marie ne nous permettait pas de voir.

Ce Christ de l'In-Temps, c'est le Verbe absolu, la conception neuve de l'Univers, en tant que Personne du Verbe. « La venue dans les nuées » ne veut pas dire autre chose que cela. Cette venue, c'est la Révélation du Christ cosmique.

ADVANCE

7 Septembre 1953

L'antéchrist (III)

L'Antéchrist est le Christ Charnel. Il prit naissance avec le concile de Nicée, lorsque Athanase promulgua sa fameuse doctrine.

La connaissance de la matière va bientôt le prouver.

Je précéderai.

Réduite à sa plus simple expression, la matière s'évanouit, et demeure seule une vibration. Jésus, par sa chair, appartenait à cette vibration, comme nous tous, et comme toutes les choses. Diviniser cette vibration comme l'a fait Athanase, c'est panthéiser la vie. Donc, il y a *autre chose*, au-delà de cette vibration, et qui est absolu, et cet absolu est le Verbe.

Donc, le Verbe est adorable et non la vibration qu'était le corps de Jésus, pris de Marie.

Divinisant cette vibration, Athanase nous porte l'Antéchrist, qui est le Christ charnel.

Si cette attitude est portée au cosmique, nous voyons que la vibration est le corps d'apparence. Et alors que le solaire échappe au dimensionnel, étant pur fluide, la planète, elle, n'est que cette vibration dont nous avons parlé.

Le corps terrestre étant alchimique, Jésus, comme tout être vivant et comme toute chose, a dépendu, pour son corps, et par son corps, à cette même alchimie, puisqu'il mangeait, buvait, excréta comme nous, et comme nous, il a changé de corps tous les sept ans, sans compter l'assimilation des substances terrestres qui fit sa croissance.

Diviniser le corps charnel du Christ, c'est adorer l'Antéchrist.

Et qu'on ne croie pas que je réveille ici l'ancienne thèse d'Arius, pour l'opposer au dogme d'Athanase.

Je suis hors du dogmatique. Je ne fais que mettre le Christ sur le plan même de tout homme, car, en chacun de nous, je vois un ange, enveloppé d'un corps alchimique. Tout homme, pour moi, est un dieu. Et parmi les dieux que nous sommes tous, Christ résume tous les dieux. Et c'est pour cela qu'il est le Verbe.

Ainsi, qu'on ne m'accorde pas la sottise de croire que le corps alchimique est déité : nous hébergeons le dieu qui est nous-même, et nous pouvons soit en prendre conscience ou le rejeter. Ici joue le libre arbitre. Le corps d'ange est destinée. Christ prit conscience du Verbe qu'il était, et ainsi il s'accomplit. À chacun sa destinée, qui est la prédestination angélique.

Mais si nous LIMITONS le Christ à notre planète – et c'est cela le point – en lui arrachant la couronne cosmique, nous avons alors un Christ planétaire et non solaire. Et ce Christ planétaire, coupé du Cosmos, est l'Antéchrist, le *prince de ce monde*, celui annoncé par le Christ lui-même comme devant le suivre.

On a dit beaucoup de sottises au sujet de l'Antéchrist, mais c'est la première fois que quelqu'un vient dire que l'Antéchrist, c'est le Christ même de la chrétienté. Car, à mon sens, Christ n'a rien à voir avec le christianisme ; tout au contraire, il en *est l'exact opposé* et c'est pourquoi je parle d'Antéchrist. Étant *universel*, Christ ne pouvait subir aucune religion, être encadré. Et c'est cela qu'on a perdu de vue, depuis St Paul. Car, toute religion *limite*, tout au moins par la secte.

* * *

Et ma thèse est ceci : Christ a cessé d'exister du moment qu'on a fait de lui une religion. Toute religion est un monopole. Rite est propriété... d'amour, deux mots antinomiques, et qui se résument à *prison*. Christ est resté cloué depuis Golgotha. *Ce* Christ est l'Antéchrist.

Portant cette conception au cosmique, nous avons le sens de l'inerte, de l'immobilisation qu'est la matière.

Ainsi, le Christ charnel, ne l'oublions pas, est l'Antéchrist.

Seul le Christ solaire restitue le Christ.

Mais à ce point, il nous faut redonner le sens solaire en terme d'absolu. Et cela, je l'ai fait, en abolissant la nuit, dont le masque fait des astres de gros yeux flambants, sphériques globes qu'on croit de feu, mais qui ne sont que fluide.

Et cet état fluidique détruit, d'un seul coup, le charnel aspect du fils de Marie divinisé, et restitue le Verbe dans sa gloire. Et l'Antéchrist s'efface et se présente le Christ cosmique.

Le Christ a rendu la nuit à ce qu'il tenait du corps de Marie, et il est monté dans sa gloire. La nuit cosmique a repris l'alchimique état. Et le solaire est resté solaire, lui qui ne connaît pas de nuit.

La vie du Christ sur Terre raconte le mythe même du planétaire s'embrasant en solaire, après que ce qui vient de la nuit est retourné à la nuit, et je parle de l'alchimique matière qui est onde de nuit, vibration du *champ unifié*, le plan unique même que cherche Einstein et où, comme des vagues, joue l'électromagnétisme.

* * *

Aussi, est-ce l'ignorance de ce qu'est la matière, qui a permis pendant tant de siècles à l'Antéchrist de régner ?

Devant le cosmique révélé, le masque tombe, et l'Antéchrist se présente comme le Christ de la chrétienté, le *prince de ce monde*.

Et le mythe de Judas abruptement jaillit hors de l'inconscience de deux mille ans.

Communié au *pain trempé* par Jésus, Judas reçoit la contre-communion, l'adultérin mélange, le satanique aspect de communion, la communion de l'Antéchrist. Pouvoir est donné alors aux Enfers. Et l'ambivalence du cas de Judas se présente : tout à la fois disciple du Christ et porte-parole de l'Antéchrist.

Judas, ainsi, symbolisera tout le christianisme qui trahit – qui trahit le Christ par l'Antéchrist. Et c'est la longue histoire où le *prince de ce monde* a régné.

Ce règne prend fin actuellement.

Car nous sommes aux temps de la fin prophétisés par Daniel, attendus par les initiés.

Car le règne de la matière s'anéantit devant les découvertes de la science. Nul ne pourra plus, dès lors, croire aux bourrages de crâne dogmatiques.

Et le sens cosmique rétablira toute la vérité.

Comme les *hypostases* ont été prêtées à la philosophie grecque, elles retourneront à leur origine.

Et le Verbe aura le sens cosmique qui seul décidera du sens de Divinité.

Il ne s'agira plus, dès lors, d'interpréter des textes, mais de lire les étoiles.

Ne sera vrai que ce qui sera démontré universel.

Et comme résultat, le tableau lui-même dissoudra les cadres : dogmes, rites et canons.

* * *

Le christianisme a joué avec l'Antéchrist, comme un jongleur avec des sabres. Il se fera bientôt *hara-kiri*. Car ce sera au sein de lui-même qu'il trouvera finalement l'Antéchrist, qui sera le Christ Hérétique des Nouveaux Temps et qui est le seul et véritable Christ. Et le christianisme se poignardera lui-même, car il attaquera le vrai Christ par le faux Christ, et ce sera alors au sein de cette lutte intestine qu'il trouvera la mort.

Ce qui menace le christianisme est ni des schismes ni une attaque du dehors, mais un *Doute* intérieur devant les gestes de la science et l'éveil des esprits.

Ce *Doute* est le ferment. Il est sacré.

Il n'est personne dans le vaste monde qui ne soit conscient que toutes les valeurs chancellent.

Mais se présente un réalignement.

La lutte avec soi-même est donnée par Judas, *l'homme qui doute*. Mais Judas, ici, est un mythe. Or, toute l'humanité *hésite*. Elle hésite, parce qu'elle n'a pas le *choix*.

Il s'agit de présenter le *choix*, de lui permettre de choisir.

Je le fais ici-même. Je libère, j'éveille.

Je le fais pour effacer le *faux doute*.

Mes trois articles présentent le *Christ terrestre*, le *Christ cosmique* et l'*Antéchrist*. Ces articles n'ont qu'un but : causer le *ferment*, causer le vrai doute qui efface le faux doute, où l'un est le ferment et l'autre le magma informe.

Car le sens du vin est la vérité. Et le Judas qui ne doutera plus est le disciple divin.

Et toute la vérité luit, quand il est dit que Judas a été le bouc émissaire de la chrétienté, comme prévu par Christ : on a toujours eu Judas pour porter la couronne de l'Antéchrist, alors que le véritable

Antéchrist, Judas qui trahit, était la chrétienté elle-même, et le véritable disciple du Christ a été l'hérétique qui a été porté millénairement sur le bûcher.

Pour le christianisme, Judas a été *l'autre*, alors que c'était soi – lutte de l'hérétique contre le clerc, tandis que c'était tout l'inverse des rôles, en vérité, car on a renversé le sens d'hérétique. C'est pourquoi Judas a été prévu, afin de représenter et le Christ et l'Antéchrist, en double rôle.

Son cas *douteux* maintenant s'éclaircit.

Je tiens en ce journal le rôle de Judas, celui qui porte le doute, rôle que je remplis dans un geste lucide.

J'appelle ce doute le ferment, non du pain, mais du vin. Car le vin est la vérité.

Et le vin n'est clair que si le ferment a agi.

ADVANCE

22 Septembre 1953

Cosmogonie - Le double héliocentrisme (I)

Je consigne, dans ce journal, la révélation que je reçus, abruptement, le vendredi 18 septembre 1953, à Curepipe, de l'île Maurice, à 2 heures du matin, après m'être réveillé subitement.

* * *

Les anciens ont vécu jusqu'à Copernic sous le système astronomique de Ptolémée, qui fait de la Terre le centre de l'Univers, et la présente comme un disque par quoi passerait l'axe du cosmos. Ce système est le *géocentrisme*.

Au XVI^e siècle, paraît Copernic, qui oblitère le géocentrisme et propose l'*héliocentrisme*. Copernic démontre le double mouvement des planètes sur elles-mêmes et autour du soleil. Cette théorie fut condamnée par l'Église comme contraire aux Écritures, et le système de Copernic déclaré hérétique. Pour avoir pris parti en sa faveur, Galilée frôla le bûcher.

Le système de Copernic, ayant trait à l'héliocentrisme, est aujourd'hui universellement accepté comme reflétant la réalité cosmique.

* * *

Je propose, pour ma part, le *double héliocentrisme*. Postulant la *solaire* condition du noyau de notre Globe – et que je nomme le *soleil intérieur*, afin de le différencier du *soleil extérieur*, qui est l'astre de notre système – je proclame la *rotation* de notre carapace terrestre autour du noyau de notre Globe (et au lieu de dire : la Terre tourne *sur* elle-même, je dis : la Terre tourne *autour* d'elle-même), liée à la *translation* de ce même noyau autour du soleil extérieur – ce tout reflétant la réalité cosmique.

La rotation-translation, corps de réalité du *double héliocentrisme*, a l'avantage de donner une explication sans réserve de l'Univers.

La planète, par ce principe, se présente comme une dynamo, où la relation de rotor-stator est renversée. Ici, le rotor est la carapace terrestre et le stator est le noyau.

* * *

La première vérification du *double héliocentrisme* s'obtient avec Mercure et la Lune.

Mercury présente toujours la même face au soleil. Et la Lune présente toujours la même face à la Terre. À première vue, ce serait des corps paralysés manipulés comme une fronde. Or, ce n'est qu'une apparence. Pour ma part, je nie cette apparence, et je dis : carapace et noyau de Mercure et de la Lune ont un mouvement *synchrone* de rotation-translation, alors que la carapace et le noyau de la Terre sont en mouvement *asynchrone* de l'ordre 365 à 1 de rotation-translation.

Par la *translation universelle*, tous les soleils – des galaxies aux noyaux planétaires – sont liés par une néo-loi de gravitation universelle, qui passe aux oubliettes la loi de Newton.

Par le *double héliocentrisme*, tout est dirigé astrologiquement-astronomiquement par le mode solaire universel. Et telle une roue autour de son essieu (le fameux axe, qui n'est que le noyau, en pivotale présence), la carapace terrestre opère sa rotation. Et la métaphore du poète : le char d'Apollon trouve dans le double héliocentrisme de la planète, son mythe de roue. Débaptisez les soleils et appelez-les les corps des dieux – ce qu'ils sont réellement – et vous aurez la commande des cieus entre les mains des dieux, donnant d'un seul coup la cause du déplacement de l'axe à travers les âges, et en même temps résolvant les miracles cosmiques, comme l'acte de Josué arrêtant le soleil ou l'extraordinaire événement qui s'est opéré à l'île Maurice le 9 mai 1953, d'éteignement-rallumement solaire.

Ici, comme avec le chariot, la roue tourne, mais elle est *dirigée*. Notre planète tournant comme une roue, est en même temps *menée* par les dieux.

* * *

Mais là où l'extraordinaire se révèle, c'est avec Saturne.

Ici le *double héliocentrisme* se présente en geste même de laboratoire.

L'anneau de Saturne, de l'aveu de tous les astronomes, ne serait qu'une ceinture de météorites. On y a même vu l'origine de la formation des planètes, en se basant sur la fameuse expérience de la goutte d'huile flottant dans un vase d'eau, et qu'on fait tourner par une aiguille, et où la giration donne l'anneau. Il faut dire, tout d'abord, que l'huile n'est pas la Terre, ni l'eau n'est le supposé éther. Mais, quand même, la thèse du double héliocentrisme n'a pas besoin de cette démonstration d'à-côté pour se prouver.

L'anneau de Saturne est simplement le dégagement de la ceinture mise sur le noyau par la chute cosmogone de soleil en planète.

Et le dégagement est le détachement progressif de la carapace, en jugements successifs, (qui, tout en modifiant la carte planétaire, projette des lambeaux d'elle dans l'espace). Cette libération ou rachat cosmique est donnée en geste à rebours de la Genèse, où la ceinture arrachée de l'être déchu, restitue le nu originel, qui est le solaire libéré de sa ceinture, le noyau remis à jour.

Et s'explique par là l'apparition subite des étoiles dans la nuit sans origine, et qui n'est autre que la planète devenue soleil, en pur aboutissement de Saturne.

Et la carapace ainsi rejetée en corps de honte, loin dans l'espace, constituera les comètes avec leur traînée de météorites.

Par le double héliocentrisme, non seulement toute l'astronomie est réconciliée en elle-même, mais l'astrologie prend un sens nouveau terrible, auguste et éternel, et se réconcilie, du même coup, l'astronomie tout entière.

Et ce qui en découle, c'est un univers neuf, où la contexture et la destinée de l'homme comme de toutes choses, s'intègrent en emblème de *double nature*, puisant du double héliocentrisme cosmique leur archétype.

Et l'atome s'y retrouve en corps de noyau et d'électrons, ceci enveloppant cela, pivot et enveloppe, essieu et roue. Et nous retrouvons le prototype même de l'âme et du corps. Et, par là, prototype, archétype, type retrouvent le même moule unitaire. Et tout est réconcilié dans le même principe.

* * *

Le géocentrisme de Ptolémée, n'ayant présenté qu'un gigantesque ego, Copernic efface cet ego, mais il bute quand même contre la réalité terrestre. Isaac Newton, bien avant la révélation de l'électromagnétisme, avait dégagé une loi mathématique de l'Univers. Einstein qui a cherché la réalité par l'onde, n'a pu réconcilier l'Univers par le champ unifié.

Par le *double héliocentrisme*, je propose une indiscontinuité cosmique astrologico-astronomique, qui explique les phénomènes généralement quelconques du ciel et des terres, du macrocosme au microcosme.

Entre en jeu, forcément, ici, la notion des *limbes* ou du *double* qui est corps de quatrième dimension, limbes intermédiaires entre le noyau et la carapace planétaire (indépendants des deux, et pourtant élastique liaison, qui permet la rotation et la translation tout à la fois). Et se présente concurremment une autre conception solaire, qui, tels les limbes, fait du soleil lui-même un corps de quatrième dimension, et que la nuit, en masque d'illusion, géométrise en trois-dimensionnel.



ADVANCE

23 Septembre 1953

Cosmogonie - Le double héliocentrisme (II)

Mais ici nous sommes déjà dans le dépassement du relatif et planons en plein absolu.

Il n'est point dans notre intention de développer à ce stade la réalité d'absolu, que la conscience abyssmale de l'homme a portée au relatif par illusion d'espace – illusion de cet espace qui en lui-même est le corps de l'abîme de conscience, et qui fausse le Ciel d'Absolu en ballet d'étoiles, les présentant gouffralement séparées par une nuit illusoire, pure mime d'irréalité.

Mon concept de l'Absolu, on le trouvera dans une série de livres à être édités à l'île Maurice.

* * *

Il reste quand même que le *double héliocentrisme* présente *dans le temps* la réalité essentielle du relatif.

Voudrait-on de l'absolu, que le double héliocentrisme le donnera, en pur tremplin vers la connaissance éternelle, connaissance qui implique l'effacement des mythes, dont toutes les religions de la Terre se nourrissent, et qui les font ?

Touchant à l'absolu pourtant, deux nouvelles notions naissent successivement, correspondant au solaire du noyau et au soleil extérieur : c'est *l'impressionnisme* ou *l'emblématique*, d'une part, et *l'allégorisme* ou le *Nombre*, d'autre part. Ici, tout anthropomorphisme a cessé. Et la *poésie en soi* est atteinte, pure vision des Cieux. Et cette *poésie en soi*, préfigurée dans *Sens-Plastique*, constitue l'essentiel même de mon message, qui n'est ni religieux, ni scientifique, ni psychique, ni occulte, ni initiatique, ni moral – notions qui ont toutes à voir avec l'anthropomorphisme, car la *poésie en soi* est le corps des demi-dieux et des dieux, pure lumière incréée qui nous fixe au sein des soleils – les demi-dieux au sein du noyau ; et les dieux au sein du soleil extérieur – et que la nuit voile à nos yeux.

Dépasser la nuit qui ferme la vision peut seul nous porter vers la poésie en soi.

Il va dépendre des temps présents (l'évolution actuelle) et des circonstances (le degré d'opposition qui me sera faite), que mon message atteigne bientôt son but qui est de révéler l'Absolu aux hommes en tant que Réalité Essentielle.

Pour le moment, voici le double héliocentrisme que je propose au monde comme devant donner réponse à tous nos problèmes, au sein du relatif. Ce double héliocentrisme, porté à sa fin éternelle, livre l'absolu.

* * *

La résurrection solaire du noyau hors du tombeau planétaire qu'est la croûte ou la carapace qui s'éparpille en comètes, est le mythe même du « bon grain » séparé de l'« ivraie », en geste de jugement accompagné de rachat. Et ce sens de « fin du monde » et de salut conjugués, jugement et rédemption à la fois, donne en cosmique réalité le sens même du Christ enchaîné à la terre par la nativité et se libérant par la résurrection solaire, ressuscitant en Christ cosmique, en Verbe solaire, laissant le tombeau derrière lui, abandonnant la prison du corps rejeté à la nuit, et redonnant la terre à la terre et l'esprit à l'Esprit, accomplissant les paroles à Nicodème : *Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit*. La « chair » ici est la carapace planétaire et l'« esprit » est le solaire.

Et nous avons, à un bout, les comètes en enfers cosmiques définitifs, et nous avons, à l'autre bout, le soleil des ressuscités. Intermédiairement, la croûte planétaire où nous sommes, nous met en état de *libre arbitre dirigé* qu'est la rotation – translation, tel que l'exprime le *double héliocentrisme*.

Le *double héliocentrisme* serait ainsi la clé cosmique en soi.

Il a été prévu que cette conception naîtrait un jour au pays de *l'Étoile et la Clé*. Il n'y a rien de fortuit.

* * *

Et puisque la manette des mondes est entre les mains des dieux, et puisque le concept du Verbe « résume » tous les dieux, nous voici face à face à la Toute-Réalité, Synthèse de la Concordance Cosmique.

Et puisque le concept du Verbe *dépassé* le fait *autre*, cette conception du Verbe transcende celle du monde actuel.

Naît aujourd'hui même la *poésie en soi* qui est Connaissance Absolue, et dont l'universalité assure l'authenticité.

Cette universalité, nul n'aura le pouvoir de l'effacer ; car il dépend non des hommes, mais des dieux.

La *poésie en soi* est la Révélation immédiate : Moïse, Esaïe, Ezéchiel, Daniel, Jérémie, Jean, poètes de l'Absolu, l'ont présentée dans le corps des allégories. Aujourd'hui cette révélation est donnée en clair.

Et si le langage est direct, c'est parce que les temps sont directs.

Car nous sommes aux temps de la fin. À l'abîme de l'atome, doit répondre le langage des dieux. Rien de moins ne saurait nous sauver.

Avant de clore, nous allons donner quelques applications du *double héliocentrisme*, afin d'asseoir profondément dans l'esprit du lecteur, son immanence.

Par le *double héliocentrisme*, la lumière blanche ou incolore cesse d'être uniquement d'origine solaire extérieure, comme on l'a cru, mais se présente comme le double produit des deux soleils, conjugaison de l'émanation solaire extérieure et du magnétisme terrestre, que le noyau solaire planétaire conditionne. (Par là s'explique pourquoi plus on s'approche du soleil, plus il fait froid et plus la lumière diminue, et dont la cause repose dans le magnétisme raréfié).

Actionnant l'axe terrestre par son action sur le noyau solaire de la planète, le soleil de notre système (lui-même agi par le zodiaque, etc.) ne nous éclaire pas seulement, mais *nous vit*.

Comme les limbes terrestres contiennent les enfers provisoires – et dans la forme souterraine par les limbes intérieurs à la croûte terrestre, et dans la forme atmosphérique par les limbes extérieurs à la croûte terrestre – la Terre proprement dite, ainsi prise entre ces deux enfers limbiques, subit les phénomènes

que sont les climats consécutifs à la lutte des deux éléments limbiques précités au sein de l'électromagnétisme, causant les antinomies. Or, l'action des dieux par la manette solaire universelle est de mitiger ce combat, mitigation qui s'exprime par l'axe terrestre que les dieux manipulent, dans leur sagesse, en geste de Providence pour l'humanité. Le *double héliocentrisme* présente ce jeu élastique et qui exige une indépendance comme une direction du noyau par rapport à la carapace terrestre.

Les taches noires du soleil et les *facules* (taches de surbrillance) ne sont que conséquences du *double héliocentrisme*, donnant, par la lumière, comme en diagnostique filigrane – les tâches solaires l'état des enfers souterrains, et les *facules* l'état des enfers atmosphériques – et où, en fait, rien n'existe dans le soleil, taches solaires et *facules* étant un état du magnétisme terrestre, à travers quoi le soleil est vu.

L'ordre des marées dépend de la Lune. Tout débalancement du mouvement *synchrone* du noyau de la lune et de sa carapace, peut porter les marées à des conditions telles sur Terre, que s'explique – par la manipulation de la manette solaire par les dieux – la venue des grands déluges d'eau, contés par toutes les légendes.

Les séismes et les volcans, phénomènes sous terre, ne sont pour la même raison, que produits des enfers souterrains s'opposant à l'action des dieux, mettant, par cette révolte, à sac et à cendre la planète, causant concurremment des jugements à la surface des terres, en déluges de feu.

Et tous les cataclysmes dans l'air viennent du combat des enfers atmosphériques contre les enfers souterrains, donnant les phénomènes au-dessus de terre.

Le magnétisme terrestre, qui se mute aux temps présents, est directement lié à l'intervention des dieux, qui s'expriment par tout le Ciel, via le noyau planétaire, lequel agit, à son tour, sur le magnétisme de la Terre.

Et nous pourrions multiplier les exemples indéfiniment. Et tout se ramènera à la même cause : le *double héliocentrisme* qui est la *Clé du Cosmos*.

Le MAURICIEN

24 Septembre 1953

La terre promise

C'est véritablement du nom de *Sainte Apolline* (ô Apollo ! ô soleil de l'Océan Indien !) que Pedro de Mascarenhas désigna l'île, aujourd'hui Mauritius. De Ste Apolline, on a fait plus tard un intermêlement avec *Ila do Cirne*.

Ce lieu, qui est aujourd'hui notre patrie, était alors un paradis terrestre – sauf pour les singes (vestiges sans doute de l'ancienne Lémurie déchue, car *singes et lémures* ont le même sens).

L'air de Ste Apolline était tellement pur qu'après deux mois de séjour les malades y recouvraient la santé. Terre incroyablement fertile, tout y venait en abondance. Les rivières fourmillaient de poissons. Les reptiles, puces, poux, etc., étaient inconnus.

Et c'est ce climat extraordinaire et la fécondité de l'île qui incitèrent les cadets de famille et officiers français de passage à s'établir ici-même.

D'aucuns aujourd'hui, pourront établir que le climat et la nature de l'île Maurice ont varié, depuis quatre siècles. Et si climat et nature ont varié, c'est en raison du déboisement.

Or, le déboisement systématique est venu avec la culture de la canne à sucre.

Je vais maintenant prouver les deux propositions suivantes : d'abord, que la canne à sucre a été la cause de tous nos malheurs, et ensuite que la disparition de la canne à sucre ramènera l'Éden.

* * *

Nous sommes à l'époque où le filao est introduit dans l'île par l'abbé Rochon (ô nom !). C'est 1775, moment même où Magon de La Villebague démontre qu'on peut faire *du beau sucre en cristaux* ici-même. Les terres sont bien vite défrichées. L'essor des sucreries commence.

Et la main-d'œuvre esclave s'adapte admirablement. Que lui demande-t-on ? Fouiller des trous peu profonds à la queue leu leu, et laisser faire la nature. Les « moulins », grandes meules de pierre actionnées par des ânes et des chevaux, ne réclament aucune intelligence. Il s'agit de laisser faire, de surveiller.

Et les « usines » vont évoluer si lentement qu'on aura tout le temps pour s'y adapter.

Sortis depuis longtemps de leurs méchants toits de paille, les colons vivent désormais dans de vastes et somptueuses demeures. Tout croissant merveilleusement, il ne s'agit que de surveiller les plantations et de se laisser vivre.

Et les terres vierges sont défrichées à un rythme accéléré.

L'élan est donné : *l'on courra à la facilité.*

Je pèse mes mots : la canne à sucre s'est avérée l'industrie *la plus facile*. On l'intronise aussitôt, *en exclusivité*. Et, systématiquement, tout effort pour passer à une autre industrie est fauché par la finance *qui cherche la facilité*. Celui qui s'attelle à une industrie secondaire sera étiqueté utopiste, voire fou. (Le fou, en essence, est, chez nous, le Mauricien « lémurien », c'est-à-dire *l'homme qui pense*).

Le dernier effort pour tenter d'intéresser le pays à l'aloès fut fait par un Mauricien lémurien, Édouard de Carcenac. Cette tentative fut impitoyablement détruite dans l'œuf.

Nous marchions, depuis longtemps déjà, à l'abîme.

Mais l'esclavage africain aboli, il fallait quand même une main-d'œuvre pour le remplacer. On provoqua l'immigration en masse de l'Inde. Et la *facilité* continua.

La *facilité* s'appelle aujourd'hui la machine agricole.

Ce à quoi personne n'a songé, je le fais. Je rebaptise l'île Maurice du passé (demain ce sera *l'île d'Apollo*) *l'île de la Facilité*. Car l'indolence sucrée est son symbole.

Ayant été *au plus facile* qu'est la canne à sucre, nous n'avons jamais pu nous extraire de la mélasse, qui a été une glue à nos pieds, où nous nous sommes embourbés de plus en plus.

Et quand je dis que la canne à sucre peut être remplacée et le sera, on ouvre de gros yeux. On refuse de croire, car ce serait sortir de la *facilité*.

La *facilité* au sein de laquelle nous avons vécu grâce à la canne à sucre a empêché que nous développions notre intelligence et a fait de nous de purs *surveillants* : nous n'avons eu qu'à voir la nature porter ses fruits.

De la canne à sucre, source de facilité, est venu notre complexe de supériorité. Celui que rien n'oppose se croit un dieu.

Aussi, la canne à sucre a non seulement formé notre intelligence depuis deux cents ans, mais a façonné notre caractère dolent.

L'intelligence ne jouant plus, il a fallu que les cyclones *cessent* pour qu'on *sût* que, grâce à eux, la *facilité* avait régné chez nous depuis deux siècles. Cependant, on continue quand même de dire des prières pour que le Ciel nous épargne des cyclones. Cette fois, on a interverti Ciel et Enfer.

Modelé par la canne à sucre, le Mauricien moyen est resté un *habitant* (les Créoles disent *zabitant* ou *zense bitation*). C'est toute l'île, cet esprit doublement insulaire et sucré.

Le crime n'aura certes pas été d'avoir introduit de grandes masses d'hommes chez nous, – il faut bien que la terre se peuple et plus on est nombreux, plus on peut être heureux – mais ayant introduit ces masses, le crime a été, pour les autochtones, d'être restés *zabitants*.

* * *

Et c'est ici que, quittant ma première proposition : *la canne à sucre est la cause de tous nos malheurs*, et considérant l'avoir assez prouvée, je passerai maintenant à la seconde proposition : *la disparition de la canne à sucre ramènera l'Éden*.

L'Éden reviendra d'un seul coup par la redistribution de la propriété, – jugulant en même temps la mentalité sucrière, qui est l'indolence de l'intelligence, chloroforme de facilité.

Ce qui s'obtiendra, avec la disparition de la canne à sucre, c'est *une efflorescence extraordinaire de l'intelligence*.

Le premier effet de ce *réveil* sera qu'on s'apercevra, en un seul geste d'éclair, qu'un immense district, le quartier de la Rivière Noire, aux *terres vierges*, brûle stérilement sous les acacias, nourrissant quelques chèvres étiques et une famélique humanité.

Un instant d'intelligence aura suffi pour faire tout connaître, une fois l'esprit de facilité disparu. Et quelqu'un criera : « Eurêka, l'île est sous-peuplée ! » Et personne ne le fera taire. Car, de cette simple phrase, un nouveau monde naîtra.

L'esprit *zabitant* néantisé, la population de l'île bondira à un million d'habitants. Et cela sera fait avec *aisance*, car le mot *facilité* aura disparu.

* * *

Voilà ce que je propose. Je reviens à mon premier plan donné dans un récent numéro du *Mauricien*, concernant les *drains-collecteurs* à être créés sur les hauts-plateaux des Plaines Wilhems inondant les gorges de la Rivière Noire, préalablement corsetées de digues.

Je propose l'introduction *immédiate* de *tous* les produits agricoles des pays tempérés, et leur expérimentation ici-même, avec le dernier degré de célérité.

Je propose que toutes les terres sous cannes vierges soient mises sous cultures vivrières, dans les entrelignes, pendant les trois mois disponibles.

Je propose une vaste commission de prospection de notre sous-sol, consistant des plus grands experts qu'on puisse trouver.

Je propose la pisciculture intense de nos lagunes.

Je propose le cheptel. *Je propose*... mais le reste est pour plus tard.

La vérité criante, c'est que nos terres lavées touchent au tuf. Alors qu'à Cuba, il y a trois pieds de terre végétale, notre sol, depuis longtemps, est tombé à moins d'un pied de terre vivante contenant l'humus. Et ce pied de terre ne fait que se réduire, avec l'érosion. Nous mangeons notre patrimoine en herbe depuis deux cents ans, systématiquement, implacablement – et ne l'oublions pas, la canne à sucre est une herbe, signe de facilité.

La monoculture tôt ou tard mène tout pays à sa perte. Car c'est violer la loi naturelle. Un beau jour, on doit avoir recours à des modes *artificiels* intensifs de sustension. Nous en sommes depuis longtemps à ce stade.

Aussi, n'est-ce point étonnant qu'avec le climat planétaire qui change, la canne à sucre soit une des premières espèces sur terre à succomber.

Ce qui nous barre la route vers l'Éden est un mur de *sucre candy*, éblouissante magie de la facilité, Capoue depuis deux cents ans.

« Pourquoi avoir de l'intelligence, dira-t-on, puisque la nature travaille pour nous ? » Telles sont les paroles de la facilité. On se réveillera de cet état plus tôt qu'on ne le pense – car cette cruelle illusion va cesser.

La Nature *refusera* dès lors de *travailler* pour vous, ô mes compatriotes, dans le sens de la canne à sucre, dans le sens de la facilité.

Il ne s'agit plus de regarder et se laisser vivre. *Penser* devient maintenant impératif. Et ce sera acte de vie ou de mort. Le temps créole n'est plus. Ô passé, un nouveau génie est né : le sens critique.

Quelqu'un a parlé de : *vaincre ou mourir*. Vaincre qui ? N'est-on pas mort ? Je parle d'une *résurrection*. Et je connais le sauveur. On n'a qu'à y faire appel.

La canne à sucre nous a donné le *préjugé de la terre*, le plus impardonnable de tous les préjugés, car le sol c'est la vie. Et tôt ou tard cela *enterre*. Il s'agit de nous en arracher. Et je connais un désenvoûteur, un exorciseur.

Quelqu'un a crié – et ce n'est pas Magon de La Villebague – « Terre, le jour où tu cesseras de donner la canne à sucre, tu mourras » – tel un geste de malédiction de l'indolence. On y retrouve l'accent biblique sur Adam : *Le sol sera maudit à cause de toi*.

Hélas, amis, laissez crier. Personne ne croit déjà plus à cet anathème.

L'île de la Facilité aura un total réveil l'an prochain, lorsque le Piton de la Rivière Noire neigera. Et ce sera le *signe*. D'ici là... laissons parler les dieux.

* * *

Fin juin et commencement juillet de cette année, sur Cilaos et la Plaine des Cafres, dans l'île de la Réunion, où on n'avait connu jusque-là que le givre, tomba un grand manteau de neige.

Ce cri d'alarme est resté étranglé par notre préjugé de la terre. Nul ne l'a reçu.

Attendrons-nous que la fosse soit là pour croire à l'enterrement ?

* * *

Des tulipes poussent, dès à présent, à Curepipe, en pleine terre. À demain, les anémones ! Voici venir les roses d'Ispahan, les genêts d'Écosse, les peupliers argentés, la cerise et la groseille, l'érable et son miel !

Les flamboyants auront cette année un spasme d'apoplexie. L'été rouge aura agonisé. Et les badamiers laisseront traîner à terre des corps lilacés. Nous aurons le merle blanc. Adieu, ô martins ! viendra l'hirondelle !

Avec le blanc de la neige fuiront les derniers préjugés des couleurs, qui nous firent voir rouge pendant tant d'étés.

* * *

Pays, ô mon île, tu ne fais que commencer de vivre !

Un génie t'aura fait une autre âme. Tu marcheras dès lors dans les voies du prophétisme, car enfin tu seras libre. Et tu sauras *qui* t'aura délivrée.

Esclave du sucre, ô ma mère la terre, voici l'Éden qui vient avec la bénédiction nuptiale, extase florale des nouveaux temps !

Et si tu *redeviens*, c'est que tu as toujours été. Or, ma patrie divine, il fallait te *retrouver*.

Terre des poètes et de mages, ô monde des dieux ; tu as hiverné pendant deux cents ans. Lémurie te réveille, nation d'anges, peuples accrochés à nos monts azurés.

Lorsque le plus haut pic de l'île aura blanchi, ce sera le signe que la citadelle des préjugés est investie. La terre donnera alors le dernier assaut.

Qui nous ligote ? C'est nous-mêmes.

Dieu n'est ni blanc, ni noir, ni rouge, ni jaune, ni gris, ni vert, ni chocolat.

Le dieu blanc, le dieu noir, le dieu rouge, le dieu jaune, le dieu gris, le dieu vert, le dieu chocolat sont de pures inventions de nos orgueils.

À la discothèque du passé, plaçons religieusement les signes : *l'Île à cloisons* d'Armand Guibert, *l'Île de l'Étouffement* de Max-Pol Fouchet, *l'Île de la Peur* d'André Masson, *l'Île des Génies* de Malcolm de Chazal.

Voici, c'est un *autre* qui parle désormais et efface *l'île de la Facilité*.

Un cycle est clos. Lémurie revient. Voici, je te nomme, ô mon Épouse, ô ma patrie : ton nom est la *Terre Promise* ! Et nul n'aura le pouvoir d'effacer ce nom. Car qui donne le nom, si ce n'est l'Époux ?...

Le MAURICIEN

30 Septembre 1953

La Belle et la Bête

Cocteau la vit masculin et la fit amoureuse de la Belle...

Je pense plutôt à nos visiteurs amourachés de notre île-la-Belle, et qui, une fois rendus à Paris, se conduisent en Bêtes.

Il ne manque au tableau que Bedel devenu Bête.

La dernière Bête a été Marc Blancpain.

Jamais ironie n'a été menée avec une si suave cruauté, sauf le cas Max-Pol Fouchet.

Selon Blancpain-la-Bête, nous avons battu, au « mètre carré », le fabuleux St. Germain-des-Prés. C'est le record de l'ironie... après les 10 000 poètes.

N. M. U., auteur de *L'œuvre étonnante des Mauriciens*, en l'apprenant en France, aura des larmes de joie.

Il ne manque vraiment au guignol que le Dodo présenté en footballeur intellectuel, en joueur du ballon de l'esprit.

Mais, curieuse chose, nos visiteurs, ces Bêtes bavardes, ont parlé très peu des femmes.

En vérité, je n'en connais guère ici-même plus de quatre qui écrivent. Sans doute y a-t-il beaucoup d'Anna de Noailles secrètes, mais...

Mais je vais répondre à une interrogation qui me fut faite hier : pourquoi les femmes ne sont-elles pas poètes ?

La réponse, la voici : les femmes produisent l'enfant ; c'est leur mode, à elles, de poétiser.

Mais les autres qui n'ont pas d'enfants ? Celles-là poétisent leur mari ; elles le changent en grand enfant.

Et, cependant, il y a des poètes féminins.

Un poète féminin, c'est Cosima Bülow. Or, Cosima n'a pas écrit une seule ligne. Elle a poétisé Richard Wagner, non en enfant, mais en dieu. Et ce dieu le lui a bien rendu. L'œuvre de Wagner a été Cosima.

C'est ce que j'appelle la poésie à deux. C'est mieux que des vers, n'est-ce pas ? Et c'est ainsi que j'entends l'amour.

Le ciel de Richard était Cosima, et le ciel de Cosima ex-von Bülow était Richard Wagner. Comme œuvre à deux, comme enfant, comme bébé à tous deux, ils eurent Parsifal. Pas assez de chair pour certaines femmes, mais cela les combla, et c'est Richard qui mit au monde l'enfant. Richard accoucha, et c'est Cosima qui féconda.

Et voilà le secret, Mesdames. Ici, l'homme enfante, le poète accouche, et c'est pourquoi seul il est poète. C'est parce que le verbe vient de son sein. L'enfant de chair, c'est vous, Mesdames, qui le faites. L'œuvre véritable, c'est le poète qui le fait, et où la femme se retrouve. L'enfant, c'est eux deux, l'époux et l'épouse indissolubles. Mais c'est Adam qui met au monde Ève, qui retrouve Adam dans ce qu'elle est.

Telle est la poésie, enfantement d'ange, qui est homme et femme indivis.

* * *

Mais Blancpain-la-Bête ne m'a pas rencontré. Il n'a fait que visiter la Belle que j'ai faite. Or, si la nouvelle île Maurice-la-Belle n'avait pas existé, la Bête Blancpain n'y serait pas venue. Ni n'aurait *Carrefour* ouvert ses colonnes au maître pour parler du « mètre carré », ni n'aurait-on réédité les 10 000 en mythe duhamélien... plus la poésie. 10 000 poètes, mais toute la Terre en a encore 10 000 000 d'années pour y atteindre !

* * *

Wagner eut Cosima-Parsifal ; moi j'ai *Petrusmok*-la-Belle, qui est en même temps une île et une femme. Et ce n'est pas la montagne qui accouche d'une souris, mais un misérable être humain qui met au monde un continent des dieux.

Les Bêtes futures qui nous visiteront viendront donner le baiser à la Belle. *Mauritius*, dès longtemps, sera mort.

Bête est l'homme terrestre, Belle est l'œuvre. Mais Belle ôte la Bête, quand la Bête a accouché, et il est son enfant. Et le poète, se voulant son œuvre, l'œuvre le qualifie, le présente. Et il suffira que le temps passe et lui arrache sa peau de Bête, pour que Bête soit Belle pour la postérité.

Mon île, c'est moi-même, c'est *Petrusmok*. L'avenir oubliera la Bête humaine, l'homme terrestre que je suis. Ainsi l'entend le poète : d'être oublié et de ne vivre que par son œuvre.

Mauritius, pour tel des nôtres, sera une cheminée d'usine. *Mauritius*, pour tel autre, c'est le lieu où reposent les aïeux. *Mauritius* a été pour Bedel le premier amour, le grand amour, l'île unique. *Mauritius*, pour Blancpain, c'est le « mètre carré », et, pour Duhamel, c'est les 10 000. Quelle dérision !

Mauritius pour moi n'a jamais été. Je ne connais qu'une épouse, qui vient de mes chairs et qui est *Petrusmok*, et qui est moi-même.

Au-dessus de *Mauritius* plane l'Âme, et cette âme, c'est *Petrusmok*.

Mauritius sera la fausse Belle des Bêtes qui viendront. Pour les poètes, en Bêtes transfigurées, il n'y aura ici-même que la Belle, l'Unique Belle. Belle qui durera quand les 10 000 seront morts, et que le « mètre carré » sera couvert de pommiers. *Petrusmok*, c'est l'éternité.

Je me vois parlant à Georges Duhamel entre Pointe du Diable et Pointe d'Esny. « Poétisez votre île », me dit-il. Je roulais déjà dans *Petrusmok*, non l'auto qui marchait à vive allure, mais en moi-même. J'ai enfanté depuis. Et l'enfant n'était que moi-même, en femme que je mis au monde, et qui était l'île éternelle. Si l'île disparaissait demain, qui est *Mauritius*, resterait plus qu'une réalité, l'âme qui est hors du temps. Et puisque *Petrusmok est*, pourquoi parler d'immortalité ?

Les immortels sont à Paris, sous la coupole. Le poète, lui, est universel. Il est le seul immortel.

Et le sens angélique de poésie paraît, avec la chenille-la-Bête, qui souffre malemort, se chrysalidise et monte en papillon, lorsque la Bête *devient* la Belle, laissant son corps mortel derrière elle, en coque de chrysalide à la terre.

Le parfum du poète est son âme impérissable.

Bête et Belle, le poète et son œuvre, qui accouche pour mourir au terrestre, comme le génie de la métamorphose – le poète, qui, pour devenir papillon, meurt sa vie terrestre, accepte le tombeau, le crucifié du cocon, le papillon habillé d'une chenille, la Belle au sein de la Bête, le pauvre homme terrestre qui accouche les cieux – le poète.

Pauvre Marc Blancpain qui a fui la Bête pour une Belle illusoire, et cueillit le *Mauritius* au « mètre carré », et qui pour tout *Pieter Both* vit une boule sur un cône, en bilboquet de la fin du monde. Pauvre pensum de *Carrefour* !

Ô Belle ! Ô Bête ! Ô Bêtise ! Ô Beauté ! Ô Marc Blancpain, mon frère, reviens, je te prie, je t'ouvrirai toutes larges les portes de *Petrusmok*. Je t'apprendrai à aimer !...

ADVANCE

1^{er} Octobre 1953

Les comédiens

Le théâtre ne se limite pas seulement à l'homme. Il affecte les animaux, les plantes, les éléments et les atomes, et c'est la danse cosmique.

Cette comédie universelle est la vie. Le sens du poète est de refuser cette comédie.

Ne pouvant vivre sur la scène, l'homme de la toute réalité qu'est le poète se retire. Et ce refus de vivre de la vie de tous les autres, le met pour tous au banc de la folie. Et on a le sens du rêveur, accolé au poète. Les comédiens, qui remplissent toute la scène, croient, eux, que seuls ils vivent. Quelle ironie !

Ainsi fut Napoléon qui prit toute la scène d'Europe, par sa vie des tréteaux. *Comediente*, dit le pape à Fontainebleau, et il avait raison. Napoléon *joua* jusqu'à Ste Hélène. C'était une maladie chez lui. En tant que comédien, rien ne fut sincère chez lui, même pas ses amours, même pas son supposé amour pour la France. Pour moi, Napoléon était un faux bonhomme.

Du même ordre a été Hitler. Pitre a été Mussolini. La comédie italienne a été inventée pour lui. Grands hommes ? Il n'y a partout que comédiens.

* * *

Et je ne connais pas de plus total comédien que le faux poète, le versificateur. Ici c'est la comédie en soi, car ici chacun ne joue qu'avec le miroitement. Et le tape-à-l'œil est présenté comme la vie. Platon en connaissait suffisamment, pour classer les poètes, vus en ce sens, comme les citoyens les plus inutiles de la cité.

Le poète versificateur est femme en essence. Nullement créateur, il joue en marivaudeur de l'esprit, il cherche à séduire par une comédie de charme, il berce l'oreille pour endormir l'esprit. Il y a là comme un autre mode d'hypnotisme.

Aussi, femmes et poètes peuvent être associés : ce sont des séducteurs apparentés. C'est pourquoi, il fut un temps, les poètes portaient les cheveux longs, comme les femmes. De même est l'artiste, en faux poète, en efféminé. Poètes et artistes jouent de l'éventail, qui des couleurs, qui des sons, peintres coqueteurs et musiciens du vrombissement du ventre.

Le sentimentalisme est né d'eux, et ils entretiennent les amours en rubans.

* * *

Et nous n'avons ainsi que des *empoisonneurs*, comédiens assermentés, patentés, sacrés ou profanes, catalogués ou placardés.

Lorsque je lis les journaux, les revues et magazines français surtout, je suis frappé par ce *maniérisme* du peuple, dit le plus civilisé du monde, et qui n'est, en fait, que le plus *comédien* des peuples.

Le mime, l'attitude sont liés ici à une supposée grâce qui revient toujours à la même grande gaudriole qui est le sexe, *comédie en soi*.

Et nous avons le sens du rire, essence de comédie, qui est au fond grelottement d'ennui.

Par « mètre carré » – ô Blanc-pain ! – l'île Maurice est le pays où on rit le plus, où les 10 000 rires sont pivotaux. Qui a parlé de 10 000 poètes ? Je n'y vois que la « poésie du rire », considérée comme la vie en soi. Il y a quelqu'un qui ne riait jamais, dit la légende. Et c'était le Maître. Le soleil ne rit pas, il sourit. Car le soleil ne s'ennuie pas : il est la vie.

Le sens du singe est venu avec le rire en soi. Tous ceux qui ne sont pas originaux rient. A-t-on remarqué que les fous ne rient presque jamais ? À mon sens, tout au moins, tout fou est un original. C'est pourquoi on enferme les fous ; c'est parce qu'ils ne sont pas *comme tout le monde* ; ils gênent, ils ennuiant, ils gâtent l'ennui des autres qui rient pour chasser leur ennui. On force donc les fous à s'ennuyer dans des asiles. Or, je puis le déclarer, étant un fou moi-même, fou qu'on brûle du désir d'enfermer, que le fou est celui des hommes qui s'ennuie le moins, car les fous ne font rien *comme tout le monde*, et n'ont par le fait pas besoin de *divertissements*, car ils s'amuse en *eux-mêmes*. Le crime est de les empêcher de s'amuser à *leur façon*, pour la raison que ça embête les autres parce que l'autre n'est pas comme soi. Je ne crois pas aux fous, sauf aux supposés « sains d'esprit » qui courent les rues, singes vivants qu'est la société, corps répétitifs d'une mime absurde, préjugés ambulants, jacquots de l'abstrait – les bourgeois, *les fous en soi*, parce qu'ils sont sans originalité.

Et j'en viens à la définition de l'être équilibré : c'est le poète, non des mimes, mais le réaliste de l'absolu.

Lui seul est sincère, lui seul est innocent. Lui seul connaît la vie. Les autres jouent.

Le théâtre, c'est la cité. Le théâtre, on le voit moins aux champs. L'enfant, lui, joue l'absolu ; il ne joue pas, il *vit*, il aime, il est innocent ; c'est le sincère vivant. Il est l'habitant du Royaume de l'Absolu, le Ciel de Poésie. « *Si vous ne devenez comme de petits enfants...* »

Comédie, ô mon île, tu es en ce moment un Royaume de Fous. Nul ne s'en aperçoit, sauf les enfants.

Mais les enfants, hélas, deviennent à leur tour fous, ils deviennent peu à peu sérieux comme de grandes personnes.

Et ceci, c'est la fin, car l'innocence n'est plus. Vient Sodome ! Ô Loth ! Ô Feu du Ciel !...

ADVANCE

9 Octobre 1953

La Grande Pyramide

À Guy Agénor, scaphandrier de l'Océan Indien

On n'en est pas encore venu à bout de son mystère.

Corps prophétique, avec sa pierre manquante, beaucoup y ont vu une réponse à tout. Mais comme la science égyptienne était limitée, la pyramide ne peut rien nous apprendre sur notre ère, qui s'ouvre, selon le dernier signe de ce monument, sur la date fatidique du 20 août 1953.

Là où le mystère est total, c'est dans le cas de la pierre manquante.

En fait, de toutes les pyramides de la vallée du Nil, seule la Grande Pyramide, dite de Khéops, est étêtée. Non qu'on ait brisé sa cime. Mais il en a été voulu ainsi par ses constructeurs-initiés. Neuf dalles ferment le toit, sur quoi s'accomplissaient les suprêmes mystères.

La « pierre manquante », à mon sens, est l'impossibilité d'expliquer les Nouveaux Temps qui viendront après la date du 20 août 1953. Tel un point d'interrogation dans l'espace, la « pierre manquante » présente la *pyramide invisible*, qui a été un inconcevable mystère pour les initiés d'Hermès.

* * *

Alors que je conçois cette « pierre manquante » comme le corps de la lumière qui sera révélé, état non-constructionnel, et où le Grand Architecte de l'Univers n'aura aucun rôle – car ici se présente la *lumière incréée* ou l'absolu ou la chose *de par soi*, hors de toute création, – la Chambre du Roi, qui est plus bas, est très explicite.

On entre dans la Chambre du Roi en 1936, au moment même où la bataille nucléaire se déchaîne. Hiroshima se voit dans cette chambre, pas loin du fameux coffre, mentionné dans le *Livre des Morts* égyptien comme le Tombeau ouvert du Ressuscité.

Mais le Ressuscité, qui sort de son « tombeau ouvert », fait ensuite un pas d'ouest en est afin de se présenter dans le plan de l'Harmonie Divine qui coupe la Pyramide de sud en nord, passant par la pointe manquante.

Le sens dernier de la Grande Pyramide est là, qui est la remise en état de toutes choses ou la Grande Réconciliation.

Ce déplacement du Ressuscité est là, pour moi, à l'échelle cosmique, la mesure même du déplacement de notre axe terrestre qui va s'opérer, et à quoi les changements actuels des climats terrestres sont liés, ce qui fait de ceux-ci un acte inéluctable.

Les Égyptiens, par leur connaissance initiatique, astrologique et astronomique, avaient repéré le signe cyclique. Mais ce cycle étant trop large pour leur connaissance historique, ils n'avaient pas pu révéler le recommencement. Cela dépassait les pouvoirs mêmes de leurs légendes – de même que les temps noétiques, qui baignent dans une nébuleuse affabulation, ne nous sont arrivés que confondus, adultérés, mêlés avec la période atlantidienne, hyperboréenne, et vaguement lémurienne, et que sais-je encore, jusqu'au déluge même que connut le continent de *Mû*, dans le Pacifique.

C'est en me fondant sur la Grande Pyramide, aidé de la Bible, mais prenant foncièrement de mon cru par une révélation cosmique via un prophétisme de la nuit, que j'ai pu édifier pleinement, dès 1952, dans mon *Livre d'Or*, la prédiction de ce qui devait venir.

J'avais été frappé de la corrélation de ce que le Christ a dit sur le Mont des Oliviers, le mercredi de la Passion, et ce que renferme allégoriquement le sens de la Chambre du Roi. Ayant lié, il ne m'a fallu que découvrir le sort des planètes, leur cycle de Mercure à Saturne, où notre Terre est à mi-chemin entre Vénus et Mars, pour tout connaître de la destinée vers quoi nous marchions.

Maintenant, je lis à livre ouvert dans tout ce qui se passe.

L'extraordinaire est que le palier de la Chambre de la Reine, de la Grande Pyramide, donne par sa semelle, le nombre exact de jours du ministère du Christ sur la terre. Et, balancée avec la période mosaïque (donnée par cette même Pyramide) et toute l'ère chrétienne qui aboutit à la Chambre du Roi, la vie du Christ sur la terre devient un intermède, et l'événement suprême s'élève et s'épanouit au haut de la Pyramide par la « pierre manquante », qui est le signe même de la Seconde Venue en mot à mot de la pierre. La Grande Pyramide confirme ici, à l'avance, astrologiquement, l'annonce des Nouveaux Temps faite par le Christ lui-même.

Les « rencontres » de la Pyramide et de la Bible sont étourdissantes et sublimes. Or, 4 000 ans avant que parût Jésus, la Pyramide de Khéops avait été édifiée. C'est signe donc que tout cela est Concordance Cosmique.

* * *

La Grande Pyramide, selon la légende, aurait été construite sur les données de Melchisédech, assimilé, par les prêtres égyptiens, à Hénoch.

Somme de connaissance universelle, la Pyramide est encore dans le temps, puisque l'in-temps de la « pierre manquante » est ici in-révélé et in-révélabile.

Les prêtres-initiés à Thèbes et à Memphis, ont-ils voulu cacher à tout jamais, aux hommes, le sens des Nouveaux Temps ? Je ne le crois pas. Ils n'en savaient rien. Leur connaissance se limitait, j'en suis certain, au Relatif cosmique – l'Absolu du Cosmos, hors du temps, leur étant inconnu. Il n'y aurait point de sens de Nouveaux Temps, si *tout* avait été donné d'avance.

Il ne suffira à l'homme présent, assez ouvert d'esprit, que de voir ce qui se passe actuellement dans le monde pour noter un extraordinaire dépassement. Seuls aujourd'hui, de transcendants prophètes peuvent dire ce que sera la vie dans cinq ans seulement, tant tout va vite.

Aussi suis-je étonné, confondu, quand je parle à mes amis à l'île Maurice, de leur entendre me répondre par l'ânonnement du « bon vieux temps ». Effroyable, incroyable inconscience ! Cécité criminelle ? Pire. Désir de ne pas voir. Il ne manque pas de gens intelligents à Maurice. Il faudrait seulement qu'ils ôtent leurs verres fumés super-opaques. Quand l'écaille des préjugés tombera, tout le monde verra.

Le MAURICIEN

10 Octobre 1953

Poésie ou mort

On a dit que nul ne saurait émettre une idée nouvelle qu'un autre n'aurait dite avant lui.

Mais si quelqu'un se lève aujourd'hui même et dit : *On n'a rien dit jusqu'ici*, tel est mon cas.

Si quelque chose avait été dit vraiment, quelqu'un ne saurait-il pas ce que c'est que l'espace ? Einstein s'y est essayé par la mathématique, et les poètes par des mots. Je refuse tout cela.

Je veux d'un espace qui explique *tout*. Et je dis donc : cet espace est l'abîme, et l'abîme est la nuit, et la nuit est la substance de toutes choses ; donc, l'espace, c'est la conscience terrestre. Or, *cette* conception est neuve, et personne jamais ne l'a dite. Et je prouve ce qui précède par les *sensations*, et c'est *Sens-Plastique*.

Est-ce ma faute si je suis *neuf* dans un monde *vieux* ? Est-ce ma faute s'il n'y a plus de sensations vraies, dans le monde, aptes à jauger *Sens-Plastique* ? Qui a tort ? *Sens-Plastique* ou les gens ? On peut gueuler que tout a été dit. *Et cependant elle tourne*, dit Galilée. Une chose n'existe pas parce que le monde entier en clame l'authenticité. Un poète, à lui seul, suffit à prendre en défaut une humanité tout entière, fût-ce pour des millions d'années. Les anges ne seraient plus des anges s'ils avaient à se *prouver* au sein de notre monde veule et aveugle. « Ce n'est pas parce que tu ignores ce que je suis, que je ne suis pas. Je ne suis pas *en toi*, certes. Mais *je suis*, que tu le veuilles ou non. Mais écoute, mon ami, peux-tu nier la lumière ? Tu le peux, certes, si tu appartiens à la nuit. Mais tu subiras quand même ma lumière, fût-ce par une lucarne ou un trou de serrure. Tu ne me verras pas, mais je suis là. Tu ne verras pas les contours de mon soleil. Qu'importe ? Ma lumière te fait vivre ».

Et cependant elle tourne, dit Galilée. Et elle tourne, depuis Copernic. On ne la *voit* pas tourner, mais Copernic *est là*. Tu ne vois pas mon soleil, ami, mais tu *subiras* ma lumière, que tu le veuilles ou non. Et le ridicule t'attend si tu refuses que la terre tourne, à moins que je te prouve qu'*autre chose* tourne, et qui n'est pas la planète, mais ceci sera pour demain. Adieu Copernic ! *Sens-Plastique* a ouvert la voie.

* * *

J'ai remarqué, d'autre part, que les gens, ici, ne voient *que ce qui est en eux*, et c'est le cas de tous ceux qui vivent de préjugés. « Pourquoi essayer de me convaincre ? diras-tu. Je sais ».

Que sais-tu ? Ce que tu as appris dans le ventre de ta mère ? Ou ce que tu as tété dès ton *réveil* en ce monde ? Car tu es *tout-appris*, mon petit, tu vas *désapprendre* en vivant sur Terre. Car vivre, c'est apprendre à préjuger. L'éducation ne vise qu'à ça : nous donner des préconceptions.

Ô enfant, on t'apprend à *haïr* !

Car on t'apprend, par l'instruction, à préconcevoir la vérité, et si la vérité est vie, comment, avant que tu aies vécu, peut-on t'apprendre la vérité ? Car ce que tu sauras ainsi sera la connaissance des autres.

Et comment quelqu'un peut-il vivre pour nous ? Car connaissance est vie. Veux-tu être un génie ? Désapprends tout. Fais-toi un petit enfant. Et quand tu auras marché à reculons vers les mamelles, et quand tu seras rentré dans le sein de ta mère, tu auras tout appris. Tu étais un ange dans ce sein, tu es devenu un monstre. Retourne à ton bercail premier. Au-delà de ta mère, renaiss, et tu seras un ange, *génie en soi*.

Je te parle de marcher à reculons. Prends le cosmique, cette autre mère, et confie-toi à cette mère. Car, étant poésie, tu seras ange. Il n'y a pas d'autre but de vivre. Celui qui te parle y est en plein : c'est pourquoi on ne le comprend plus.

On annonce « génie de chez Gallimard », « prophète de la canne à sucre » ! Idiologies. Quelqu'un me disait que j'ai *régressé* et que je *fais* de la science. Pauvre science ! Je connais quelqu'un, ici, qui *fait* de la *science de poésie* : c'est André Masson, le chimiste des mots. Je crains que les mots n'aient plus aucun sens dans ce que je fais. Et j'ai plus peur des mots que de Dieu. Les mots ont mené à la momification de l'humanité.

* * *

Un autre qui ondule autour de moi en danseur des mots – mais qui, quand même, pratique une forme de poésie, qui, pour moi, cependant, n'a aucun sens – c'est Marcel Cabon. Marcel Cabon n'aime pas la poésie nue : il y voit un état sans corps. Fantôme, pensera mon ami, qui aime Milosz pourtant, Milosz qui eut une extase *scientifique* sur le mouvement et qui dit plus qu'Einstein, avec ses milliers d'équations.

Mais Marcel Cabon aime le *mouvement* des mots. Quand je lui parle du mouvement de Saturne, il bâille. C'est de l'abstrait pour lui : Saturne n'est pas grammatical, et ce verbe pour lui est verbeux.

— Tout cela concerne Saturne, dira mon ami. Nous sommes de la Terre, restons-y.

Et Marcel Cabon continue d'enrubanner ses faveurs. *Kélibé-Kéliba*, c'est bien, mais *Kélibé-Kéliba* nous apprend-il à *vivre*, à *connaître* ? L'homme du XX^{ème} siècle peut-il se balancer avec un tambour, quand le tambour de Hiroshima éclate à son oreille ?

La matière ? Nous, les poètes des dentelles de mots, dit Marcel Cabon, la reléguons à l'idée, au marteau des usines, aux colloques politiques, au base-ball des atomes, – nous, poètes romantiques, nous, divins éphèbes du pays de *Paul et Virginie*, suçons des mots comme des sucres d'orge, qu'importe que le monde meurt, si la poésie vit qui est la palpitation de notre cœur. Pauvre cœur sans cœur du poète en *ego*. Mon ami Marcel Cabon, le divin Rimbaud n'a-t-il pas dit : « La poésie sera *en avant*, elle *rythmera* l'action. » Je dis mieux : « *Elle sera l'action*. » Le poète n'est plus un combattant de l'Idéal, pleurnichard des temps morts. Le poète sera prophète ou il ne sera pas. Tel est mon dictat, et je sais que j'ai raison.

Le preux, c'est lui. L'aristocrate, c'est le poète. La volonté est entre ses mains. Soit son esprit sauvera le monde, ou le monde broiera le poète, et son sang cimentera les temps nouveaux. Le poète ne peut plus dire : « Je joue avec des mots ». Mais il doit dire : « Je suis le verbe, je suis le porte-flambeau du Verbe. L'étendard est entre mes mains. Je suis la lumière. Qui est contre moi est dans le noir. Car je suis synthèse. » Vous n'êtes qu'analystes, ô vadrouilleurs de mots, poètes, haleurs de phrases, castagnettes des allitérations, rimeurs, rythmeurs, aphasiques, ânonneurs syncopatiques, balbutieurs et zézézeurs.

À mort la poésie, pour que le Verbe vive, dira l'inouï poète de demain, prophète en soi, historien de la lumière, géographe de Dieu. Ce poète, heureusement mon ami Marcel Cabon le devine.

Mais où est l'Épée, pour défendre l'Idée ? Justement, il ne faut aucune épée ici. Si l'épée y est, la poésie est morte.

Convaincre, par le cosmique révélé en Épouse de Dieu, est toute la tâche.

Convaincre, assouplir le verbe, pour qu'il s'adoucisse au regard de la lumière. Éteindre l'épée, se confondre, s'intégrer, – *ô Sens Plastique*, – *être vie*, vivre la toute-vie, aimer la vie, étendre les bras vers le

toit du monde, non l'Everest, mais la galaxie – telle sera la poésie de demain, poésie cosmique, poésie de l'absolu.

Le poète sera *tout*. Lui seul sera. Le prophète sera *dépassé*. Car ciel sera Ciel, sens propre et sens figuré seront un.

Et je jette le dernier mot, le suprême mot d'ordre : la vie n'a pas deux faces, elle est une. L'humanité est morte, à cause de cette dualité. Le monde renaîtra avec la poésie unitaire, en toutité de vie, qui tout expliquera et qui est Toute-Connaissance.

Science, tu es morte, avec ton amie que je ne nomme pas. *Autre chose* se présente.

Ô Marcel Cabon, mon supposé ami ! Si tu savais ce que *je sais*, tu saurais que Savoir est un et que ce un est Dieu.

Si Rimbaud vivait, il dirait : « Je est l'univers ». Quel univers ? L'Univers où Dieu et l'être sont un. Qui peut vivre en dehors de la Seule Chose qui Soit ?...

Le MAURICIEN

19 Octobre 1953

À la découverte de l'amour

La jeune et espiègle duchesse de Bourgogne disait au nez de Louis XIV (le Roi Soleil lui permettait tout) : « Quand le roi règne, c'est la femme qui gouverne. Quand la reine règne, c'est l'homme qui gouverne ». Naturellement, cela visait la Maintenon.

Et justement c'est pour cela que la loi salique ne vaut pas grand-chose, et la France a dû se débarrasser de sa monarchie. L'Angleterre, plus sage, a connu de grands rois qui étaient des reines. Le plus grand de tous les rois d'Angleterre a été Élisabeth.

Et Élisabeth a gouverné splendidement, parce qu'elle a jeté les uns contre les autres les hommes de son entourage. Elle a équilibré sa cour, sans les mécontenter tous. La femme a ce don de servir d'*équilibreur*, bien qu'elle-même soit tout autre qu'équilibre, mais comme l'eau, elle flotte et contient tous les bateaux. C'est à Élisabeth que fut dévolue la destruction de l'invincible Armada.

De même, Catherine la Grande tint l'Empire russe tout entier au sein de ses mains gantées, alors qu'il a fallu, dans le même cas, la poigne de fer de Pierre le Grand, et combien de fleuves de sang.

Malheureusement, Cléopâtre était un homme. Pour être un grand roi, la femme doit être totalement femme, c'est-à-dire ondoyante comme l'eau. Cléopâtre *choisit* Marc-Antoine. Il y eut Actium. Le roi-femme ne doit pas *choisir* pour gouverner. Avec elle, tout se gouverne soi-même. Ainsi pensait Talleyrand, qui était femme et qui laissait agir le temps. La femme a toujours le temps pour elle, car elle sait mieux que quiconque *attendre*. Et alors que les autres sont dans la fournaise, délicatement elle tire les marrons du feu.

Or, c'est justement du fait de ne pas savoir choisir qui empêche, *dans le domaine essentiel*, les femmes d'être grandes *par elles-mêmes*, dans le domaine de la grandeur en essence qui est la poésie et qui est avant tout choix. Ici, la femme *flottera* entre l'illusion et la réalité en soi. Coquettes, elles le sont toutes, ce qui veut dire *vanité*, et, en même temps, elles aimeront de tout leur cœur, où se mêlera la vanité, c'est-à-dire qu'elles aimeront imparfaitement. Or, la poésie est amour total, don sans restrictions, choix absolu, départ sans retour. La femme, quelque loin ira-t-elle au large, conservera toujours une corde qui la retiendra au port, et cette corde est le foyer quand ce n'est pas uniquement la vanité de son corps. Aussi, nulle femme ne touche à l'Absolu. Ainsi, jamais n'y aura-t-il, pour la raison précitée, de femme poète en soi. Car qui causa la chute, si ce n'est la femme ? Qui tenta, si ce n'est Ève ? Et qu'est la tentation, sinon le « bon port » de la matière, où l'on est si bien à l'aise. Le sens bourgeois est né dans un cœur de femme.

Et c'est ce qui a permis à Henri Bergson de s'écrier que la femme est moins sensible, mais plus intelligente que l'homme, et l'homme plus sensible, mais moins intelligent que la femme.

Moins intelligent, et plus sensible, mais n'est-ce pas le sens même du poète ?

L'homme ainsi est plus aimant : aussi se laisse-t-il gouverner. Il est plus généreux par le fait, et la femme, plus intelligente, agit *froidement* sur sa sensibilité, et la duchesse de Bourgogne a pu proclamer, pour cette raison même, que la Maintenon, glacée et calculatrice, était le véritable roi du bouillant Louis

XIV. Car, ne l'oublions pas, l'eau éteint le feu, même si le feu peut faire bouillir l'eau pendant quelques instants. L'eau peut devenir glaçon ; le feu ne saurait que rester feu. Je me méfie beaucoup plus des gens de bien que des méchants, car ces premiers, dans le cadre de la morale absolue, peuvent faire d'effroyables choses. La femme, plus intelligente que l'homme, peut faire ainsi des torts incommensurables, par un seul mot anodin, poison sucré causant des effets sans fin, conjuration du fameux temps dont la femme est la reine incontestée. Indifférente sera le démon féminin qui agira comme un souffle, susurrement le mot dit *comme par hasard*, et qui changera la face des mondes. Mais la femme qui est tuée par un mot ne se relève pas. Et ce qui porte le coup d'estoc n'est jamais un homme (il n'est pas assez intelligent pour cela), mais toujours une autre femme, et toujours avec un sourire, comme avec l'indifférence, le détachement.

La femme suggère, l'homme agit. Les prisons sont pour les hommes. Et rares les femmes qui se suicident. Seules les femmes *trop hommes* le font : par excès de vraie sensibilité. Et il y a souvent, dans ces suicides, une grande part de vanité. Et la femme plus souvent tue qu'elle ne se tue. Et c'est quand elle tue qu'elle est encore plus vraie, si on peut parler de sincérité véritable au sein des relations humaines. Aux temps actuels, ôtez le « petit intérêt » que vous savez, et je crains qu'il ne reste pas grand-chose aux relations humaines.

L'homme simule la grandeur ; la femme se dispense même de simuler. La grandeur qui dépasse les frontières de son corps est pour elle pur abstrait. Et quand je dis « corps », je dis aussi foyer, demeure, jardin, robes, enfants, mari, etc., qui sont co-parties de son corps, une forme de propriété que l'homme connaît moins.

Et il nous reste les grandes amantes. Celles-là ne voient d'autres voies que la sainteté. Car il est impossible à la femme d'aimer l'homme et d'être grande à la fois, l'instinct de propriété excluant ici tout geste de gratuité.

Aussi, n'y a-t-il guère ou peu de femmes véritablement grandes au sein du mariage. On les voit, ces héroïnes, le plus souvent, à l'hôpital et presque exclusivement chez les femmes célibataires, chez les grandes amoureuses sans homme, où, selon ma théorie, elles créent un homme idéal, totalement, d'elles-mêmes, qu'elles ne peuvent saisir et détruire par l'instinct de propriété. Le mariage est ainsi pour la femme la fin de l'amour et le commencement de la volupté de domination par la propriété, et où l'enfant accroît le cheptel humain. La douce jeune fille, quittant le toit de ses parents, devient ce qu'Élizabeth, reine-vierge, n'a pas été pendant toute sa vie avec son royaume, ni Catherine la Grande avec son empire : le despote en soi. Toi qui passe ce portique, ô jeune homme, songe que tu pénètres au sein de la plus grande des tyrannies, celle du mariage, étiqueté amour, parce qu'on n'a pas découvert d'autre mot pour définir le *sexu légal*. Et de propriété de chair à propriété de biens, nous avons toute la société, dont le premier bénéficiaire est la femme.

Aussi, toute nation, toute société, tout groupement humain, dépend, pour ce qu'ils sont, de l'état de la femme parmi eux. Et on n'a pas trouvé jusqu'ici de solution ! On n'en trouvera jamais, tant que l'état de sexe ou de polarités gouvernera le monde, ce qui sera à toujours, sauf chez les anges qui n'ont pas de sexe, car ils sont tout-unis. Mais cela est une autre affaire. Et apparemment les gens terrestres ne veulent même pas écouter cette histoire, car cela leur semblerait leur ôter la vie. D'autres savent que non. Et Un surtout qui l'a dit en toutes lettres, mais dont il est blasphématoire de parler, sauf à travers le voile des conventions.

Le sexe nous a donné le pire des préjugés : le préjugé de l'amour. Freud l'a si bien compris qu'il y a reconnu la source de toutes les névroses.

Il faut dire brutalement le mot essentiel : la femme est *malade* de l'homme, et l'homme est *malade* de la femme. Ce sont des malades du sexe. Guéris, ils connaîtront l'amour. Et quel amour ? *La liberté dans l'amour*. Non l'union libre, mais le cœur libre, l'amour non enchaîné. Cessera le feu qui enveloppe et détruit, cessera l'eau qui est poulpe-tourbillon. Viendra le fluide, où liberté et amour se concilient : le ciel de vivre, le saint amour, le divin amour.

Pour que cet Éden paraisse, il faut que tout change, car tout est pourri : société, famille, relations humaines, mordus tous par le *préjugé du bonheur*.

Le bonheur, tel qu'on le comprend généralement, est propriété ou avoir. Vivre, c'est être. Et c'est dans ce sens qu'est l'amour vrai.

Avoir, simuler, plastronner, c'est tout notre être. Qui vit vraiment, si ce n'est les poètes, les seuls êtres aimants, car ils sont tout-don. C'est pour cela qu'ils sont lumière, l'état en soi de gratuité.

ADVANCE

21 Octobre 1953

La mort

À Willy Ferry

L'homme qui voit passer au sein de ses yeux clos le kaléidoscope de son passé, le mourant qui agonise sent vraiment qu'il a rêvé. La vie qu'il a goûtée ne lui paraît alors qu'un pur rêve de somnambule.

Et le mourant se dit : « Si je sors du rêve, verrai-je la vie ? » Or peu de gens qui meurent voient quelque chose, sauf le visionnaire. Et c'est alors que le poète voit totalement, comme récompense d'avoir refusé le rêve, d'avoir refusé de vivre en somnambule, *d'avoir vécu en poète*.

Car le poète est le maître de la mort et de la vraie vie.

Et tout est retourné : ce que vous croyiez vie, est mort ; ce que vous croyiez mort, est vie. Le règlement de comptes final n'est autre que la mort où le poète touche et le matérialiste perd.

Je ne dis pas que la vie est une longue préparation à la mort ; je dis : seul le poète nie la mort, tous les autres la vivent toute leur vie, car ils sont morts à la vraie Réalité et vivent d'illusion ; ils rêvent. Et la mort qui *brise leur rêve*, leur fait peur, cause chez eux l'épouvante, les déchire, les écartèle.

La mort est, pour le matérialiste, la fin de la fête. L'homme-à-la-faux est le gêneur, l'hôte épouvantable, le gâte-joie.

Or, le poète mirifique *nie* l'homme-à-la-faux, allégorie des matérialistes. Le poète attend la mort comme une délivrance hors de l'enfer terrestre qui l'empêche d'ouvrir ses ailes, car le poète n'aspire qu'à l'absolu, et cette Terre, pur relatif, est l'empire des rêveurs de la matière, où le poète est hors la loi.

La mort, pour moi, c'est passer à un *autre état de temps* d'abord, puis *d'effacer le temps*. Mon sens d'éternité, qui est la *poésie en soi*, est l'abolition d'espace qui sépare les êtres, mon ciel n'est qu'amour, où je me veux *tout* comme dans *Sens-Plastique*, où l'univers est moi et je suis univers, où, vivant de mon propre univers, rien ne me sépare de ce que je veux, donc de ce que je suis, où conscience et vouloir sont un, où de ma bouche au fruit, il n'y a aucun espace, où le temps de penser n'est pas, où la goûtaison n'a pas de corps, où tout est esprit, l'emblématique ou l'allégorique du UN qui tout est.

Même plus de désir, Soi-Désir, Immédiateté, Immanence.

Et je me ris de l'image, puisque l'absolu pour moi n'a pas d'images, comme pas de corps. La *poésie en soi* est esprit.

Les mots, le langage ? C'est pour la Terre. Les images ? Mais tout cela dépend de mon œil, de l'éclairage et de l'objet. Tout cela est de la Terre. Ces trois doivent être un, pour que soit l'Éternité, il s'agit d'*être* lumière en soi. Tel est mon sens du Nombre, l'état de vie en soi, l'Éternité.

* * *

Et je pense à la mort, qui pour le poète n'a *aucune entité*. Car le poète ne croit même pas à l'espace. Comment donc croirait-il à l'abîme, au gouffre, à la mort, qui est le corps même d'espace qui nous tient enfermés, en *tombeau ouvert*. (ô coffre de la chambre du roi de la Grande Pyramide !) ?

Le poète nie le néant. Le poète est le *croquant en soi*. Sa réalité est un blasphème pour tous. Le poète croit aux dieux, et *sait* qu'il en est un. Qu'ont à faire avec la mort, les dieux ? Le poète est *en soi*. Pourquoi rêverait-il, puisqu'il *est* la vie ? Pourquoi dormirait-il, puisque l'absolu est sa conscience ? Pourquoi l'ombre, puisqu'il y a le plein jour partout, qui n'a pas de portes comme l'espace, cet état-tout-portes qui ne mène à rien ? Le poète est lumière, maison sans portes, l'état en soi.

* * *

Et je pense à celui qui *inventa* la mort : le non-poète, rêveur de la matière, qui *subit* la mort, alors que par le poète, la mort est une entrée dans la Splendeur.

C'est l'idée d'espace, incomprise (ô Einstein ! ô Hylavaty !) qui nous barre la route à un effacement de la mort, au défoulement du sens de mort dans l'homme, de la mort qui a trop passé pour une réalité. La mort ne sera effacée que lorsque l'Absolu sera révélé. L'effacement de la mort est œuvre du poète en soi, maître de la vie et de la mort, le Réaliste pour qui le grand sommeil n'a aucun sens, car il sait qu'*enfin* l'illusion autour de lui aura cessé et qu'il pourra se vivre, vivre son propre univers, être lui-même sans empêchement, ouvrir ses ailes, réaliser la Réalité absolue.

* * *

Ceux qui pleurent les morts pleurent sur eux-mêmes. Les poètes qui meurent ne sauraient quoi faire avec les larmes posthumes. Ils *vivent* au sein de leur œuvre ; ce sont les seuls immortels. Ils laissent une traînée de vie derrière eux qui est leur œuvre sacrée, seule capable de ressusciter les « morts vivants » que sont les êtres terrestres. Ils sèment derrière eux la joie. Partant, leur sillage est lumière.

* * *

Ô mort, tu es cette vie-ci ! Ô vie tu es ce que l'homme appelle la mort ! Le poète en soi qui meurt ne fait que revenir à lui-même totalement. La mort *le réalise*. La mort, pour lui, est la *bénédiction en soi*.

La mort n'est pas noire : elle est *lumière*. Le deuil est pour les éternels endeuillés : ceux qui vivent de l'idée de la mort, les adorateurs de la matière, qui rêvent leur propre abîme. La mort, c'est l'homme. La vie, c'est l'*autre*, celui que l'homme a refusé toute sa vie.

Réveillant l'*autre*, *naissant à nouveau*, le poète en soi qui meurt passe dans l'autre, *est* l'autre, le lui-même éternel. C'est le *je* de Rimbaud qu'enfin le greffier retrouve, et ce qu'il retrouve c'est Celui qui l'a inspiré, l'Inspireur, le fameux ange gardien, et qui est l'être essentiel, le soi premier, en tant que *lumière*.

Et celui qui meurt *en lumière, tout lumière*, peut-il connaître la mort qui est nuit ? La mort, c'est l'être terrestre qui quitte le *je*, la mise au rencart de celui qui n'était pas lui, le non-je, le faux l'*autre*.

Renverse *tout* de cette vie-ci, ami, et tu connaîtras *la vraie réalité* ! Sois poète et tu vivras !...

Le MAURICIEN

28 Novembre 1953

René Guénon - « Les jeux sont faits, rien ne va plus »

Un homme a dominé tout le champ de l'occultisme des cinquante dernières années. C'est René Guénon, qui vient de s'éteindre au Caire.

Guénon a été le maître de nombreux surréalistes, en particulier Rolland de Renéville, dont l'extraordinaire livre, *L'expérience poétique*, est la clé de la poésie moderne.

René Guénon, descendant d'une grande famille catholique de Blois, s'était depuis longtemps converti à l'Islamisme et avait pris un nom musulman.

Un de ses livres, *Le Roi du monde*, a fait sensation. Dans ce livre, Guénon parle de l'habitation intra-terrestre de la planète, et dont l'entrée serait actuellement au Tibet. Ceci est confirmé par Ossendowski, St Yves d'Alveydre et d'autres. Le *Royaume souterrain* est un secret très peu gardé maintenant au Tibet, pour la raison qu'on y rencontre à tout moment des manifestations venant du sein de la terre. Avec l'époque actuelle du *Kali Yuga*, le Roi du Monde serait invisible hors de terre.

Pour revenir à René Guénon, voici comment j'en fis la connaissance.

En 1947, j'avais adressé un *Sens-Plastique* (édition mauricienne) à Aimé Patri, alors rédacteur en chef de *Paru*. Patri fut le premier en France à écrire à mon sujet, et relata, dans *Combat*, sa rencontre fortuite avec un procès-verbal d'initiation à la Rose-Croix, de François de Chazal de la Genesté, qui fut mon premier ancêtre à s'établir à l'île Maurice, et qui mourut aux Pamplemousses, conseiller et fort riche.

J'adressai, quelque temps après, un exemplaire mauricien de *Sens-Plastique* à René Guénon. Gallimard le lui fit transmettre au Caire, où René Guénon, à cheval sur trois continents, vivait depuis vingt ans, plongeant son phare dans le plus profond passé.

Guénon m'écrivit pour me demander des renseignements sur François de Chazal de la Genesté, qui, disait-il, avait été le confident et l'ami du comte de Saint Germain, et *détenait ses secrets*. (Cette lettre se trouve en ce moment aux mains d'Auguste Toussaint).

Or, j'ai pu retracer, dans mon livre de famille, des relations de la belle-sœur de François de Chazal de la Genesté, née Corday d'Armans, cousine de la fameuse révolutionnaire, avec la princesse d'Arnheim, née Koenigsmark, nom lié au comte de Saint Germain et la cour de Louis XV.

La Révolution française est venue recouvrir tout cela. Depuis, les traces sont brouillées.

Mais reprenant le fil dans le livre du Dr Allendy (un Mauricien) écrivant sur *Paracelse, le médecin maudit* (Ed. Gallimard), j'y retrouve François de Chazal de la Genesté, par lequel on a pu retracer l'origine de la Rose-Croix en Europe.

D'autre part, par inquisition dans les archives maçonniques, j'ai obtenu la révélation que Chazal de la Genesté avait des pouvoirs exceptionnels, et qu'il opéra le Grand Œuvre, en sus de produire le *lapis animalis*. Sa maison de Crève-Cœur ou de Ripailles, au bas du *Pieter Both*, devait être un antre mirifique. (J'ai campé tout cela dans *Petrusmok*). François de Chazal de la Genesté, quoique conseiller et homme en vue, n'a laissé aucune trace aux Archives. Tous les documents à son sujet ont été comme soustraits à plaisir, volontairement. La tombe de cet homme est introuvable. Or, c'est justement le fait du Rose-Croix s'arrangeant pour qu'aucune trace de son passage sur Terre n'existe après sa mort.

Les archives maçonniques de la *Triple Espérance* contiendraient-elles quelque chose ?

Un des plus prestigieux maçons, le Dr Backstrom, fut initié aux œuvres secrètes par mon ancêtre en sa maison des Pamplemousses, où il résida quatre jours, et se retira devant les pleurs de son hôte. Backstrom put ainsi, dans les mers australes, saisir des secrets qui, sans cela, eussent été perdus. À quel point la chaîne a-t-elle été maintenue par les maçons ? Et à quelle extrémité Chazal de la Genesté a-t-il légué ce qu'il détenait du comte de Saint Germain ? Personne, sans doute, ne le saura jamais.

J'ai détenu une copie de la fameuse lettre de Backstrom, où il relate sa visite à Pamplemousses.

Notre pays sera-t-il à tout jamais muet sur ce grand événement spirituel, qui fit vivre un homme dont l'identité était ignorée de son temps et qui avait de si grands pouvoirs que René Guénon dut s'y intéresser à fond ?

J'ai lu avec un profond intérêt un compte rendu sur Guénon, dans *Arts* de cette année, où cet extraordinaire personnage est campé comme un des rares illuminés de notre temps et qui, plus que tous, a vu venir le retour de cycle que nous commençons à subir.

Dans *Arts*, il est parlé de la phrase de Gide (retrouvée dans son journal) désignant Guénon comme un mage. Gide se demande : « Que serait-il advenu de moi si j'avais rencontré Guénon au temps de ma jeunesse ? ». Et Gide d'ajouter : « Maintenant c'est trop tard, *les jeux sont faits, rien ne va plus.* » (C'était en 1943).

Répondant à une lettre que je lui avais adressée, André Gide me disait, de Suisse (année où il reçut le Prix Nobel), la même phrase, concernant mon œuvre : « Les temps sont achevés, *les jeux sont faits, rien ne va plus.* » Gide déjeunait avec Paulhan, Brisson et d'autres, le jour même où *Le Figaro Littéraire* publiait en éditorial le fameux article de Paulhan sur *Sens-Plastique*. (Ô passé, comme tout cela me semble loin et stupide !)

René Guénon m'a servi en ceci que, lisant le *Roi du Monde*, j'ai pu, d'un seul trait, connaître tout l'occultisme, dans son geste le plus pur.

Il semble qu'il manque à tous les hommes une faculté, que, Dieu merci, je possède à fond : *la perception*.

Par la *perception*, l'homme lâche l'intelligence. Il croit alors perdre souffle et mourir. Mais c'est alors seulement qu'il passe de *l'autre côté*.

René Guénon était encore trop intelligent. Il lui a manqué la grâce, qui est l'abandon de l'intelligence.

Je m'évertue à dire à mes compatriotes : « Vous voulez être ? Cessez d'être ! Écrivez des livres stupides, et vous aurez tout trouvé ! Rien d'éternel ne se fait sans l'innocence ! »

ADVANCE

28 Décembre 1953

La lune se réveille

Reuter nous annonce que le Dr H. Percy Wilkins, confirmant M. John O'Neill, a découvert un pont extraordinaire dans la lune, brassant une chaîne de montagnes, et se présentant comme une gigantesque arche. Et d'aucuns de parler d'ouvrage artificiel et d'autres d'un phénomène stellaire d'ordre météorite.

Pour moi, nous sommes devant rien moins qu'un *soulèvement lunaire* dont nous voyons en ce moment un prodrome important.

En fait, des *signes* ont déjà paru, telle cette crue de la mer du Nord et encore les nouveaux tourbillons qui se sont fait voir dans le désert des Gobi, où l'attraction lunaire qui se mute, joue son rôle.

Depuis quelque temps déjà, la lune est entourée d'un double halo, comme en permanence, alors que ce phénomène n'est qu'exceptionnel. Ce double halo corrobore les grands changements qu'on a pu noter dans l'arc-en-ciel, et dont j'ai déjà parlé. Tout cela clame la simultanéité de l'évolution du magnétisme terrestre avec un changement s'opérant dans la lune.

Chose curieuse – confirmant ce qui précède, et ayant trait rigoureusement avec les marées – la faune marine est ce qui a le plus réagi jusqu'ici au changement des climats : apparition de nouvelles espèces et mœurs changées des poissons. Ici tout changement des courants est automatiquement lié à toute mutation lunaire.

* * *

Qui a pu lire l'article de tête de Denis Saurat dans la *Nouvelle Revue Française*, où l'auteur s'appuyant sur la théorie d'Hoecliger, relie l'effondrement atlantidien à une histoire de lune chue sur notre Terre, et par quoi s'expliquerait le Déluge, sera éveillé sur la rigueur des faits menant à cette conclusion.

Il n'importe. L'homme le plus inculte connaît l'influence de la lune sur le cycle des phénomènes. Et les anciens en savaient encore plus. L'humeur et le comportement de l'homme sont gouvernés tant soit peu par la lune. Et la barque d'Isis (croissant lunaire) entraînait tout une mythologie, grosse de signes. Le culte de la lune concurrençait rudement le culte solaire chez les peuples de l'antiquité.

Mais c'est lorsque se présente la longue-vue avec Galilée, que l'œil de la lune véritablement s'ouvre. On y voit un lieu désert. Et la lunette géante de l'observatoire de Palomar proclame aujourd'hui un monde totalement inhabité et froid, où seuls des cratères, des abîmes et des monts dentelés hystérisent le silence sans fin.

Or, voilà que les mots « pont gigantesque », « ouvrage d'ingénieur » sont prononcés. La lune serait-elle habitée ? Et les astronomes se seraient-ils grossièrement trompés sur leurs calculs et leurs observations ? Je crois plutôt que la lune en ce moment s'apprête à tourner, et commençant ses mutations, son écorce se métamorphose, et le fameux pont est un premier « travail » de sa carapace. Il faut nous attendre à mieux.

Le changement actuel de nos climats serait synchrone à la mutation lunaire. Qu'on le veuille ou non, la Terre et son satellite sont liées. Toute métamorphose chez l'une doit forcément voir s'opérer une mutation dans l'autre.

Et tout cela avait été si bien prévu par les initiés, que la Grande Pyramide de Kheops annonce, en mesures rigoureuses, la fin d'un cycle et le commencement d'un autre cycle pour 1953. Et l'oracle ici n'a pas menti. Nier que quelque chose d'*énorme* se prépare en ce moment est ridicule, et bientôt insensé.

Tous ceux au courant des grandes prédictions, et singulièrement celles proférées par les prophètes hébraïques, savent que les temps sont là.

* * *

Comme on le sait, tout comme Mercure, notre lune tourne sans présenter son dos à notre Terre. Elle lui fait face toujours, et seul le soleil voit toutes ses faces. Mais certains astronomes garantissent déjà que certains pics de montagnes se trouvant de l'autre côté (du côté que nous ne voyons pas) ont déjà pointé le bout du nez, signe que la lune ferait un certain effort en ce moment pour tourner.

Or, si la lune se mettait à tourner pour de bon sur elle-même, au lieu de rouler en geste paralysé autour de notre Terre, la gravitation qui nous régit serait transformée, correspondant inéluctablement, quant aux conséquences, à une véritable fin du monde, ce qui ne voudrait pas dire la fin de notre Terre, mais une complète transformation de sa carapace.

* * *

Et dire qu'on veut aller dans la lune par des engins ! Quelle lune ? La présente ou celle qui devient ? Ne devra-t-on, en ce cas, changer tous nos plans, si la lune elle-même changeait d'humeur ? Et loin d'être la planète des fous, si la lune se réveillait de sa torpeur, et fleurissait des règnes et des races, qui dit qu'elle accepterait notre visite ou notre esprit ? Et qui sait si les mêmes moyens nous seraient conservés ? Et au cas où la lune s'éloignerait de nous ? Et si le magnétisme terrestre étant changé, changeait l'état même de nos minéraux, mutant l'uranium, pendant que l'esprit humain dépendant du magnétisme, en arrivait à prendre une autre direction ? Et si jaillissait un monde de poètes, intéressés à l'escalade du ciel, sauf en esprit, sinon par l'âme ?

Ne voyez-vous pas, ô lecteurs, que demain ne vous appartient pas, et moins en ces jours actuels que jamais ?

Oui, nul n'est entré encore dans le sens du *grand signe*, que présentent les *soucoupes volantes*, qu'on a cru des engins d'autres terres, alors qu'elles ne sont qu'un *phénomène mental*, hallucination sidérale, se corpéifiant, esprit devenu chair, énergie se faisant image, fantôme se rendant visible - signe venant de nulle autre source que les limbes invisibles se rendant visibles par une *magie* annonçant la fin des temps, qui est toujours le moment où *les morts tentent de se communiquer aux vivants*, processus qu'il faut arrêter à tout prix, car cela causerait une brisure entre les mondes terrestre et limbique, brisure dont l'ordre cosmique se charge de colmater, en opérant le cyclisme qui apportant de nouveaux temps, résout le problème. Cet automatisme de l'esprit cosmique, j'en ai déjà énuméré les lois, en donnant l'arcane du chiffre et du nombre, en *correspondance de transposition*, qui fait jouer le balancier cosmique et par quoi les anciens temps s'en vont et se présentent les nouveaux temps.

La Terre entre en ce moment même dans cette Nouvelle Ère. La lune forcément donnera bientôt le signe définitif.

Le MAURICIEN

9 Janvier 1954

Kélibé-Kéliba — Un classique de demain

On peut reprocher beaucoup de choses à Marcel Cabon, sauf de ne pas saisir la poésie dans son sens absolu. Si j'avais besoin de preuves, les conversations que j'eus avec lui sur ce thème de totalité m'auraient suffi, tels certains colloques dans la poussière dorée de Pointe aux Sables ou dans le crépuscule argenté et divin du Champ de Mars.

Entre SAISIR et DIRE, il y a pourtant toute la différence du verbe.

Si Marcel Cabon n'a pas le verbe (qui est souffle inexpressible, pure fluer dont Milosz est le maître), Marcel Cabon a le rythme.

Et il l'a bien prouvé dans *Kélibé-Kéliba*. À elle seule, cette cantilène des tréfonds d'Afrique suffirait à donner une immortalité classique à notre compatriote.

Kélibé-Kéliba, c'est l'âme de l'Afrique : le tambour, premier instrument de l'homme, avant la flûte de Pan.

Je ne connais aucun écrit poétique qui à ce point soit un orchestre de tambours, où les allitérations soient des gongs ardents assourdis. Cabon, ici, ne cherche pas l'âme métaphysique, abstraite, mais le sens du VENTRE DE LA TERRE, les origines, la MATER première, berceau et tombe.

Aussi, ce primitivisme qu'est *Kélibé-Kéliba* touche universellement l'homme. Et, dans ce sens, il doit être retenu. Vive la terre natale qui a fait surgir cette universalité !

Marcel Cabon est un homme caché, à trois quarts de démonisme et à un quart d'angélisme, teinté de luciférianisme, Mais je l'aime ainsi : il me retrempe dans l'exotisme divin ; il est bien de nos tropiques : ardent et trouble, passionné et hystériquement vengeur par excès de tendresse, par vitalité sans but, par méchanceté d'aimer.

Quand je cherche une poésie âcre, crue, corrosive, je vais voir Marcel Cabon, l'homme qui a réussi à faire battre le ventre de la Terre.

L'homme et l'œuvre sont bien mariés dans *Kélibé-Kéliba*. C'est pourquoi Cabon l'a si bien réussie, en en faisant son chef-d'œuvre et la raison d'être de son génie.

Mais, après avoir lu cet ORCHESTRE, j'en sors un peu fou, comme avec Ravel qui aurait revendiqué Cabon comme frère.

Kélibé-Kéliba est encore la douleur dans sa sourdeur la plus affreuse, la pamoison qui se pâme et qui n'éclate pas, la douleur de ne pouvoir se dire, par pudeur excessive.

Marcel Cabon est un timide fiellé par l'affreuse vie. Et quand il fait éclater son verbe, il est faux. Il faut toujours rencontrer Cabon le soir ou dans les ombres où ne jouent que le mauve et le pourpre morbide et doux. L'âme de cet homme est chaotique de mystère. Marcel Cabon, dites, à qui vous êtes-vous livré, ô suicidé avant d'avoir vécu, vous pour qui le soleil est un affreux silence et une torture, tel Mallarmé fuyant l'azur et tel cet autre homme de chez nous qui pleure quand il fait beau et qui rit au sein de la pluie ?...

Kélibé-Kéliba est une pièce d'anthologie. L'avenir le retiendra comme tel. Et c'est un classique de demain et une pièce unique.

Cabon l'a réussie, car elle répond à sa nature. On ne fait rien de bien, sauf ce qu'on est.

ADVANCE

12 Janvier 1954

Ô espace, père de création !

à Frank Wilson

La thèse de la Relativité d'Einstein fut écrite en quelques feuillets. Copernic, pour abolir le système de Ptolémée, n'eut besoin que de quelques lignes. On aurait ainsi de nombreux exemples d'une révolution d'idées s'opérant par quelques pages.

À mon sens, la plus étonnante de toutes et *qui n'a pas encore porté ses fruits*, est l'œuvre de Zénon d'Elée qui, par sa « *flèche qui vole et ne vole pas* » dupliquée par « *Achille et la tortue* », nie la réalité du mouvement. La révolution, ici, est une démonstration chiffrée d'ordre de distance. Einstein est encore loin derrière cela.

C'est de Zénon d'Elée que je pars, dans un court ouvrage qui vient de paraître à la *Standard Printing* (une vingtaine de pages), où j'applique l'irréalité du mouvement au vaste Cosmos, alors que Zénon d'Elée opérait sur du papier, en pure démonstration chiffrée.

* * *

Dès août 1951, j'expostulai dans des livres, précédés par un article dans *Le Mauricien*, ma thèse de *l'immobilité de l'ombre en toutes occasions* et qui démontrait *la permanence de la nuit en pleine lumière*. La thèse de l'ombre qui ne bouge pas, qui vole sans voler, c'était déjà du Zénon d'Elée *vécu*. Ayant tout ramené à la nuit, devait fatalement paraître le moment où serait prouvée définitivement l'immobilité de la matière. Dans le petit ouvrage qui est sorti des presses de la *Standard Printing*, la chose est prouvée, tout est ramené à l'espace, source du mouvement apparent, mais immobile lui-même, où l'espace devient *le mouvement perpétuel, l'inerte vivant*, et où le sens de mort est à tout jamais dissous. Je ne suis pas ici au sein du vulgaire paradoxe, mais je traite d'une apparence avec une apparence sous-jacente, basique du Relatif, ou la Nuit. Qui juge sur l'apparence grossière tombera dans les fondrières de la science courante, même améliorée par Einstein. Zénon d'Elée, selon moi, dépasse tous les penseurs de tous les temps. C'est d'à-partir de lui que je prends mon élan.

* * *

Des séries de « mystères » se sont maintenues côte à côte, depuis des millénaires. Je les nomme : *le mouvement perpétuel, la quadrature du ciel, le moteur immobile* d'Aristote, *la flèche de Zénon d'Elée* que nul encore n'a compris. Et tout cela plus ou moins intégré dans la *Pierre philosophale*, dans la *recherche du Graal et de la Toison d'Or*, dans les *pommes du Jardin des Hespérides*, etc., autant de corps mythologiques, emblèmes du Grand œuvre repris entre autres par les Rose-Croix.

Tout ici se ramène à une recherche du secret de la matière par alchimie du verbe, de la substance ou des sens.

Et la démarche de la science moderne n'a pas d'autre but conscient ou inconscient, que d'atteindre le Grand œuvre, qui donnera à l'homme la domination sur la matière. Mais alors que les anciens ne visaient *qu'à connaître*, les modernes, eux, veulent *utiliser* la substance à des fins matérialistes.

Lorsque Planck découvre les *quanta*, après qu'Einstein eut bouleversé toutes les lois de la physique (si ce n'était que par sa seule thèse révolutionnaire de matière-énergie), on est déjà en marche vers la « flèche de Zénon d'Elée » démontrée. Mais nul ne voit encore que la *saute de l'énergie* ou quanta n'est autre qu'une preuve palpable de l'immobilité de la matière. Mais personne ne fait encore le lien.

Et quand Louis de Broglie expose sa *mécanique ondulatoire*, afin d'associer corpuscule à onde, nul ne pense qu'il n'y a qu'une chose à faire pour démontrer le mouvement immobile, cette chose n'étant autre que la définition du corpuscule premier et son processus de vie mettant au jour toutes les lois de l'atome. Or, inféodée à la réalité du monde visible, la science n'ose passer outre, car ce « passer outre » détruirait tout le champ mathématique, mettrait en pièces le sens du chiffre jusqu'alors. Et l'outil même qui aurait servi à toutes les approches et démonstrations physiques, néantisé dans le sens du précis, et porté à un *par rapport* élastique à l'infini, l'Univers rendu lâche glisserait alors entre les mains de la science. Aussi, démentiellement, la science s'est accrochée aux chiffres, par peur, que changeant leur sens, l'irréalité du monde apparent démontrée, un néant n'enserrât l'esprit de l'homme, qui tomberait dans le vide. Et ceci s'expliquerait de lui-même, puisqu'un dépassement du chiffre, père de l'image, est jusqu'à ce jour inconcevable.

Or, passant au Nombre, état d'Absolu, j'ai osé cette révolution que mon ouvrage de la *Standard Printing*, intitulé *L'Espace ou Satan*, contient. Le « dépassement » permet de néantiser le mathématique dans son sens actuel.

* * *

En cet ouvrage, Zénon d'Elée, Aristote et son « moteur immobile », la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, le Grand œuvre, se retrouvent avec Louis de Broglie, Einstein et Planck, en un même tout, où tous les mystères sont réconciliés, faits et légendes, grâce à une poussée neuve, *qui donne un nouveau sens d'espace, origine de toutes choses*.

Il est démontrable que science, arts, poésie, ne visent, à l'heure actuelle, qu'à un nouvel espace. Or, c'est de l'état du *sans-espace* qu'est le Nombre ou l'allégorie, d'à partir de quoi je reviens à l'espace, pour lui donner un sens nouveau. Je prends ainsi à *revers* toute la connaissance sommalisée jusqu'aujourd'hui. Et ma démarche, loin d'être une démarche scientifique, est une avancée poétique d'ordre nouveau, un retour au chiffre par geste à revers, après avoir passé du chiffre au Nombre au départ.

Ce que je présente est une *mathématique poétique*, où le chiffre *revalorisé* me porte au Nombre. L'ancien sens de mathématique, à ce point, cesse (qui est d'ordre abstrait) et elle est portée à l'ordre *vivant*. Et tout est ramené à l'image qui, ensuite dissoute, me mène au *monde sans images* ou à l'allégorie, lorsque le Nombre paraissant, le sens de l'Absolu est là.

Ces quelques lignes présenteront au lecteur un vague aperçu d'un *effort* que je mène depuis deux ans et qui m'a valu plusieurs dizaines de milliers de pages de manuscrit et des livres édités et ensuite rejetés, où en vingt pages enfin, le Grand œuvre tout entier jaillit dans une seule gerbe.

Tout ce que je viens de dire dans mon livre sera *expérimental*.

Cette vérité sera démontrable par la mathématique et par l'expérimentation, mais dans un ordre nouveau, lorsque l'esprit et l'atomisme, marchant de pair, auront atteint un point crucial. Ce temps fatidique est à nos portes. Mon livre alors servira de guide.

Même si cette île n'a pas mérité cet honneur, je m'incline profondément devant le lieu qui m'a donné la vie et la pensée.

Je crois à la continuité des révélations. Et si ce site qu'est l'île Maurice est le *berceau de ce qui vient*, c'est que ce lieu *a été*. Rien n'est fortuit, *tout se suit*.

ADVANCE

4 Février 1954

Génies, bourgeois, monstres et dieux

Goethe parlait du *daemon* (pris dans le sens grec) comme l'irrésistible esprit d'inspiration du poète. Ce mot avait, dans la bouche du sage de Weimar, le sens de *génie*. On devait obéir à ce *daemon*, coûte que coûte, faute de subir soi-même sa destruction.

C'est ce *daemon* qui fit de Mozart, à six ans, un prodige (d'autres parleront de réincarnation). Et c'est le *daemon* qui assura cette extraordinaire chose, qu'à dix-sept ans, Rimbaud avait achevé sa colossale œuvre.

En chaque enfant, le parent surveille le *daemon*. Quel sera le prodige de demain ? A-t-on accouché d'une souris ou d'une montagne ? Curieuse chose, le *daemon* n'a pas d'âge, pour se présenter. À 75 ans, Maurice Fourré étonne le monde par sa *Nuit de Rose-Hôtel*. Deux des plus grands critiques actuels, André Breton et Jean Paulhan, en restent sidérés.

Le *daemon* vient d'un seul coup. C'est la voie de conscience, qui, soudainement, nous *nomme* ce que nous sommes, et nous n'avons qu'à obéir. Le *daemon* ou le *génie* ne se construit pas, il *est* et se présente. Inutile de le forger, on perdrait son temps et l'esprit.

* * *

Mais il y a les *monstres*. J'en connais plusieurs ici-même, qui *jouent* à ce personnage. Faute d'être des génies (quelqu'un ne me parlait-il pas l'autre jour en ces termes d'un de nos hommes de lettres : « X ne tient pas à *être* un génie, il veut seulement qu'on *croie* qu'il en est un. ») Pure façade. On ne veut être un monstre, que parce que ça attire l'attention. Du *dadaïsme* au *lettrisme*, le chemin est le même. Dans le domaine de l'art, c'est pis : tout sera bon ici pour se faire remarquer. Mais on en est encore aux monstres grotesques. Or, il y a les vrais monstres.

Ceux-là sont purement des *déformés*. On les reconnaît d'à-partir des extatiques jusqu'aux tueurs par passion, des mythomanes immondes aux érotomanes déments, des ascétiques squelettiques aux buveurs de sang, du sadisme au masochisme dans toutes les gammes.

On a purement affaire ici à des fous, qui loin d'être des génies, sont des monstres.

Je n'ai jamais été plus étonné que le jour où Georges Duhamel, croyant me faire plaisir, m'appela un monstre. (Je préfère encore la jolie femme, au pic de son délire, gratifiant son petit bourgeois « délicieux » du mot de monstre). Il y a *ici* simplement de la farce.

Or, le monstre est un *insane* dans la *pire* acception. C'est le délirant les yeux ouverts. Le génie, par contre, est de tous les hommes, le seul sain d'esprit, parce qu'il est le plus lucide de tous, le seul être véritablement *conscient*. Il n'y a autour de lui que des somnambules qui rêvent la matière : fous d'argent, ou fous de confort, fous de la réputation ou fous de vanité, fous d'un chat, ou d'une femme ou de leur pantalon. Ainsi, le champ du monstre s'élargit, et la folie gagne des terrains immenses, à horizon illimité. L'amour, de nos jours, est ainsi monstrueux. Et le sport. Et la politique, elle, n'est faite que de dieux. Le même

processus qui porte Eva Perón sur des autels sociaux, glorifiera le mastodonte du football ou de la boxe, à l'égal d'un dieu.

Pygmée lui-même, l'homme doit déifier *pour se sentir vivre*. Il faut que l'autre lui porte l'image de ce qu'il voudrait être. Et pour être lui-même quelqu'un, il élargit l'image. Et de la mythomanie courante, on passe à la mythomanie monstrueuse, qui ramène les *totems* chez les civilisés, statue des abstraits : *goals, shoots, cross, smash, plunge*, etc., où le fétichisme des mots prend une odeur de réalité, qui donne aux vrais vivants qui les entendent la nausée.

Notre désir du monstrueux afin d'être remarqués, n'échappe pas aux étrangers qui nous visitent. Il y a là un gonflement de la cellule nerveuse dans notre île qui fait peur. Certains chez nous baptisent du haut des cieux, d'autres religioisent la matière, et tel braillard donnera à ses mots des sens d'éternité. Voici encore, et nous y sommes : tous ces monstres souffrent de leur *infériorité* et s'exaltent dans des complexes effrayants, beuglant leur misère par un désir d'arracher le ciel pour le jeter à la face des gens comme des papillotes de lumière : tous ceux-là veulent nous aveugler de leur *moi*, monstres de cécité qui enragent, impuissants du verbe.

Devant ces inconcevables pantins, on n'a pas envie de rire, on est glacé de stupéfaction de tant d'idioties, autant d'ânes qui se mettent la couronne de Néron, pour jouer coûte que coûte au grand homme.

À côté de ces monstres sans sens, guignols de tous les jours, il y a de vrais génies qui restent méconnus, si purs qu'incompris, si simples que personne ne les voit. Tel ce Milosz qu'on ignore jusqu'ici, et qui n'écrit uniquement qu'au-delà des mots, et que Paul Valéry a pillé, après s'être vautré au sein de Mallarmé. Et notre Claudel des salons et de la bastringue, qui, dans des brancards, au sein d'une piste close, caracole en carrousel de l'esprit qui ne va nulle part. Inintelligente espèce, dont je connais quelques exemples chez nous, qui jouent avec les mots comme la femme à l'éventail : pour parader. On n'y voit ici que le vent.

Manquant de *force* et de ce *fluide* qu'est le génie, de cette *volonté* dans sa suprême loi qu'est le *verbe*, jet vivant de l'*âme* – l'être misérable, avec sa crotte des mots, veut encore lever le sabre des grands gestes, grandiloquence où l'on gueule, parce qu'on n'a pas la *parole*, telle la femme qui s'impose dans des robes collantes, « fabriquant » le désir chez l'homme.

L'esprit aujourd'hui est *imposition* : « Soit tu me verras, ou j'irai encore plus loin. » Ainsi les peintres « avancés » ne peignent plus : ils ramassent des « bouts » de n'importe quoi : papier, verre de bouteille, boutons, tabac, terre, cailloux, tissus, etc., et les assemblent, et les collant, en font des tableaux. Un jour, on peindra avec ce que vous savez. On aura touché alors au fond du « merveilleïsme ».

« Monstrueux » dans tout ceci n'est que désordre de conscience.

Or, je parle d'*équilibre*.

Au-delà de l'équilibre *terrestre* qu'est le génie, il y a l'état *au-delà de l'équilibre*, qui est *l'en soi*. Pourquoi parler d'équilibre à ce stade, puisque l'on *est*, et y a-t-il de *plus* que d'*être* ? Et cet état est l'état *d'incomparable*, qui loin d'être *au-delà des autres* (dans le sens de supériorité), place tout être en unité divine, au sein d'autres unités divines, où l'entité participant du UN, a le sceau de l'Unique en lui, et ces êtres *uniques* ne sont autres que les dieux : ceux qui ne se comparent pas, les *incomparables*.

Et alors que le monstre n'a point d'autre but que d'être *supérieur*, dans le sens de surplomber et de dominer (« M'as-tu vu ? Contemple cet être extraordinaire que je fais ! »), où le *moi*, monstrueux, cherche à crever la tente des cieux, l'autre, le dieu, lui, n'a pas même à se présenter, il *est*. Pourquoi *paraître*, quand on *est* ? Pourquoi se démontrer, puisque violette, sous les amas de pissenlits, l'odeur divine quand même nous met directement sous la narine de Dieu. Et qui compte, au-delà de cela ? Embaumer ne suffit-il pas ? Faut-il voir la rose pour savoir qu'elle existe ? N'y a-t-il pas des présences dans l'absence et des absences dans des présences ? Quand la dernière montagne sera tombée et tout vestige de la Terre volatilisé, ceux qui auront *été*, cesseront-ils d'exister ? *L'en soi* peut-il disparaître ? L'immortel n'est-il pas de l'Esprit ? Peut-on ôter l'Esprit ?

Monstres, caracolez. Vous ne ferez toujours que tourner en rond. Génies, vous-mêmes vous n'êtes encore qu'un mot creux. Car il s'agit de passer *le pas de l'espace*, non de passer de l'autre côté, mais *en nous-mêmes*. Il s'agit de rentrer en soi, de ce côté même où les gens ne voient que le vide, et où pourtant il y a tout.

Là résident les dieux, et nous en sommes un. Ce « dieu », c'est nous-même.

Mais voilà, nous ne nous reconnaissons pas, trop occupés de notre moi. Efface ce personnage fictif qu'est le *moi*, et ce que tu trouveras, ce sera ton toi – non *lui*, ni *l'autre*, ni toute la *société*. Les dieux ne sont pas des régiments, mais des êtres uniques. Il s'agit d'être.

Quand tu seras *toi-même*, tu seras. Mais voici tu es ton propre ennemi. Satan c'est nous-même, qui nous accuse, l'ennemi. N'accuse personne, si tu n'es ni un génie ni un dieu. Tu t'es refusé, reviens à toi-même, et tu seras.

* * *

Mais j'ai oublié de parler du bourgeois. Peut-on parler de ce qui n'est pas ? Ajoute-t-on ou soustrait-on rien de rien – qui ne nous donne rien ?

Or, ce « rien » fait tant de bruit ! Le bruit ? Retire ta face, ô lecteur. Je parle d'autre chose. Il n'est question que du Silence, qui est Parole.

ADVANCE

9 Février 1954

Les Mascareignes

Ce groupe d'îles, auquel Madagascar n'appartient pas, est appelé demain à jouer un rôle capital en tant que charnière de trois continents, « glace à trois faces » de leur système de transport par air. Souhaitons que l'importance de ces îles ne s'arrête pas là.

De dimension moyenne, entre l'île de la Réunion et Rodrigues, l'île Maurice remplit toutes les conditions rêvées d'un porte-avions.

Et les saisons qui changent, et qui vont effacer cyclones et mousson, permettront aux grands oiseaux ailés de se poser en tous temps sur notre île fleurie.

De « perle » de l'Océan Indien, nous deviendrons « huître » posée sur les flots azurés. La perle, elle, il faudra bien la faire avec autre chose qu'avec nos larmes de sucre candy, comme jusqu'ici. Car enfin on ne peut être nid d'aigle, sans les aigles – les oiseaux de zinc, ça c'est autre chose.

* * *

Il m'a toujours semblé que la Réunion, loin d'être l'île-sœur pour nous, était la parente pauvre que nous méprisions. Nul n'a songé pourtant que, pays rocheux, escarpé et terrible, personne n'aurait pu faire mieux que ne l'ont fait les Réunionnais eux-mêmes. Et que le « prodige réunionnais », vu ces conditions, soit un fait. Qui le niera ?

Terre enchantée, l'île Maurice a été faite au lavoir du temps, comme une belle astiquée et superbe. Cette terre nue est plantureuse. La moindre caresse la féconde. Son baiser donne tous les fruits. Son étreinte est une pâmoison de fleurs. La main de l'homme n'a eu qu'à retourner. Chaque année la belle met au monde un superbe enfant d'amour.

Et tellement que l'île Maurice elle-même est de toutes les terres celle où les races venues de toutes les parties du Globe, s'y sentent le plus chez soi. On y retrouverait toutes les côtes de France, toute l'Inde brahmanique, les vallonnements de l'Angleterre, telle sierra en plus court, la balsamique Italie, et le miel d'or de l'Espagne. L'Afrique court dans les veines de nos crépuscules. L'Asie flambe dans nos soleils. Bali est là dans nos îlots. L'Europe des cerises est dans nos après-midi bénis de mai. Et qui connaît Gambier se sent déjà en Polynésie.

Il manque aux Mauriciens des yeux pour voir.

* * *

Or, notre doux pays va connaître le modernisme. Déjà Grand Baie est une plaie, fortins de ciment, chalets *tutti quanti*, polissonneries d'architecture, mésentente entre la terre et les métaux, un charivari de styles affreux. Ô Pointe d'Esny, tu as échappé à cette horreur !

Le *Coca-Cola* (ô Kélibé-Kéliba !) va prendre de force toutes nos montagnes. On louera bientôt le *Pieter Both* pour y plaquer des affiches lumineuses. Nos routes sont déjà ravagées par les pompes à essence et les pompons. La radio a passé dans les bateaux. Les poissons entendent Tino Rossi. Et les « guelards » dans les rues nous forceront à manger la dernière salade de fruits en poudre.

Ce qui va passer et disparaître, c'est la poésie. Quand la *qualité* se démocratise, tout tombe. Si Dior faisait en série, pour l'*export* américain...

Je crains que de même qu'on a fait des *réserves* pour les fauves au Sud-Afrique, il faudra protéger les poètes contre les métèques de la radio, la scie des affiches, l'horrible basse-cour des jours de football. À quand le *Club des Poètes*, avec une *réserve* encerclée comme pour les fauves, munie de dogues distingués, une police pour protéger la poésie ?

Avant que l'île Maurice ne meure américanisée, fondons des musées de verdure, sauvons les derniers restes du paradis terrestre. Comme la Rivière Noire sera la dernière à tomber, que tel mécène donne un dernier champ de vie aux suprêmes poètes de chez nous, afin qu'ils puissent y brouter la dernière herbe de Dieu. Il y eut des monastères jadis pour les scholastiques du Moyen Âge. Qu'un Charlemagne de l'argent laisse lui-même un nom impérissable, en créant un dernier *Refuge* à l'Esprit.

* * *

Tous ceux qu'on appelle de suprêmes esprits, fuient en ce moment la civilisation. Tous ceux-là sentent qu'elle va choir.

Nous, les Mascareignes, sommes encore parmi les derniers lieux bénis de la Terre indéflorée.

On a parlé des liens économiques. Mais même l'Empire Romain n'a pas refusé l'esprit, lequel n'a fait que servir à son prestige. On ne produit pas une généalogie avec des planteurs de cannes. Les La Rochefoucauld sont tout entiers dans leur célèbre moraliste. Et Marlborough revient dans Churchill. Avant de devenir général, Bonaparte avait rêvé écrire ; il lisait Plutarque dans ce sens.

Que notre récolte monte de 200 000 tonnes à 500 000, c'est fort bien. Mais l'esprit a-t-il grandi à ce taux même que le peuple augmente ? Non. Donc nous avons été *battus* par le sucre. Vive Athènes... qui atteignit ! Il n'y a pas de petite île pour la grandeur. Que Dieu veuille qu'on ne fasse pas de nous Sainte Hélène, avec la gloire des autres.

* * *

La destinée du monde est venue des continents. Viendrait-elle cette fois des *îles* ? Beaucoup le sentent.

Car les îles furent les pics des montagnes anciennes, qui « résistèrent » aux flots du Déluge. Le retour de cycle doit ramener les îles à l'actualité vivante, avec la venue des Nouveaux Temps, en Ararats ressurgis.

Car il est du sort des choses que ce qui est montagne sera vallée, et ce qui est vallée sera montagne.

Je vois certains *signes* à l'île Maurice, en ce moment même, où une petite élite, bataillon adamantin, résiste aux flots de matérialisme ambiant. Son nombre s'accroît. Bientôt, elle pourra parler au nom d'une entité, d'un bloc spirituel.

Ce sera alors qu'il faudra refaire les Mascareignes, bien en dehors des matérialistes. L'élite qui vient ne sera pas de l'argent. *Mane Thécel Phares*, pseudo-élite mauricienne, tu es jugée, tu t'es bâti tes châteaux de cartes de la roupie, le vent nouveau te balayera.

Et les nouvelles Mascareignes seront de l'Esprit. Une poignée d'hommes suffit pour tout recréer. Deux hommes, Léonard et Michel-Ange, ont fait toute la Renaissance. Il ne suffit que des esprits qui veulent, et des purs.

* * *

Le Géographie de l'Esprit de la Terre change. Comme son axe, les lieux spirituels de la Planète se déplacent.

Jérusalem, Rome, Lhassa, Paris, Stratford-on-Avon – les lieux changent. Il ne faut que d'un seul homme pour que le temple ressurgisse. Nous subissons un nouveau baptême de l'esprit.

Patmos a été. Qui annonces-tu pour demain, maternité de la terre ?

Attendons le signe. Il n'est pas loin.

Le MAURICIEN

10 Février 1954

L'art vivant

Ce n'est qu'aujourd'hui que nous avons *l'artiste et l'artisan, l'ouvrier privilégié et l'ouvrier du commun*. Il fut un temps où ils étaient un : en Égypte, par exemple, où le constructeur était un initié ; en Grèce, où on œuvrait par le *nombre d'or* : puis à Chartres en dernier lieu.

La *machine* est venue briser cette unité en tronçons, et il n'y a plus de francs-maçons, mais des architectes et des grimpeurs d'échelle. L'art est mort, pour avoir été scindé. L'initié ne joue plus dans les mains du peintre. Nul nombre pythagoricien n'anime les musiciens. Le sculpteur n'a plus la règle d'or du corps humain, puisqu'il ne sait plus lire les Pyramides qui la contiennent, et le Panthéon pour lui est une énigme.

* * *

Il fut un temps où je diviniais Picasso. Je ne le fais plus aujourd'hui. Je prône l'art vivant, non la photographie, mais le *sortilège de l'équilibre*, mode par quoi le tremplin est mis pour une montée dans l'Absolu.

Pourquoi déformer ? Pourquoi cuber ? Pourquoi « démoniser » ? Pourquoi ne pas voir avec l'œil de l'esprit, et sur le corps des choses installer le geste de l'infini ? Pourquoi cette entaille, ce masque, ce trompe-l'œil, ce piège d'espace, cette trappe de perspective ? N'y a-t-il pas assez de « divin » en nous pour passer sur la passerelle frêle des choses et dépasser, et atteindre au-delà de l'éphémère, sans avoir à charcuter le réel courant pour atteindre à une métaphysique qui ne peut être que chaos ?

La conversion de Salvador Dali, après sa méthode paranoïque-critique, est typique. Fuyant le surréalisme, il s'est retrouvé dans le propre mystère de lui-même. Retrouvant son âme, il a tout eu.

Et voici le mot : l'art vivant est sacerdoce, engagement, holocauste, don.

Tel le Gauguin vivant, abandonnant femme et enfants, incapables de le comprendre, et fuyant en lui-même, en Polynésie – Gauguin, qui mieux que tout autre peintre, eut l'audace telle de la couleur qu'il refit une autre Genèse, alors que Van Gogh est le père du soleil des couleurs. À eux deux, ils ont les terres et les soleils.

* * *

J'observe les artistes à l'île Maurice. Je n'en connais guère que deux ou trois d'*enthousiastes*. La plupart sont des êtres du dimanche, qui jouent du Bach quand ils s'ennuient, ou vont peindre à la Rivière Noire leur ténébreux état. Tous ces *à-côtés* ne sont pas des *engagés*, et, par le fait, ils ne connaissent pas la *joie*. Et la joie, c'est tout l'art, l'art vivant, tel que je l'entends.

L'histoire de Michel-Ange est là : un apostolat. Quand Michel-Ange représente un ange, on sent qu'il l'a vécu et que l'ange, c'est lui-même. Qui peut dire plus que ce qu'il *est* ?

Il y a deux termes antinomiques : l'amusement, qui est plaisir, et le sérieux, qui est joie. Tout cela est inscrit sur les visages. Et le tableau, c'est encore le visage de l'artiste transposé. On a le tableau de sa face et la face de son tableau. Le noble visage de Léonard *fait* toutes ses toiles.

« Vois mes mains. Tiens, elles ne sont bonnes à rien. Recule, pseudo-artiste, tu ne pourras rien atteindre. Tu es marqué par ta faiblesse. »

« Mais toi, ô geste exalté du visage, où le Verbe en pleines lettres se lit, que ne fais-tu jouer ton âme en un geste créateur ? Tu t'ignores, ami ; tente le geste, projette-toi ! »

* * *

Je ne connais pas d'artiste plus total que Wagner. Pourquoi ? Parce qu'il jouait sa chair, en total engagé. Son corps était un cerge, il *vivait*.

Gueules de mort de tous les *pseudos*, masques gluants d'un Utrillo, pochard éhonté, visage ballottant d'un Verlaine, cireux et clos d'Aragon (« mastiqué », dira l'autre), alors qu'un Milosz présente la tête d'un dieu et Rudolph Steiner jaillit en épopée – comment se tromper, puisque les formes parlent, *et l'on ne fait que ce qu'on est* ?...

* * *

Art vivant, homme, connais-tu Benvenuto Cellini, l'orfèvre divin ? Et ce visage de titan de Rodin ? Ce sont des soleils qui jaillissent.

L'art vivant, c'est l'homme et rien autre. On ne peint vraiment que si on est illuminé. On ne sculpte que si on sculpte son âme. On ne compose que si son âme est cathédrale de sons. Et on n'aime que si on est amour, avant d'être amant. Et on n'accomplit que si on s'est révélé à soi-même.

L'art, c'est nous. Tout le reste n'est que moyen. Avant d'être artiste, il faut être *l'art en personne*, corps symphonique du verbe de Dieu.

* * *

Vois cet enfant. Consulte son charme. C'est de l'art vivant, innocence et fluide, expression et vie. C'est le tableau parfait. Qui saurait *le dire* ? Pas toi, ô Manet, encore moins, Monet, ni toi Delacroix. Braque, tu en renverserais l'équilibre par ton espace fou.

Ô Michel-Ange, toi-même tu ne saurais le rendre. Léonard, tu l'as frôlé dans ton Jean-Baptiste. Nul ne peindra l'enfant, parce que personne ne *le voit* : l'enfant se voit par les yeux de l'Esprit, car il est *innocence*. Et qui est digne du pur ? Pas toi encore Michel-Ange, car tu aurais fait *plus simple*. Je vois le prophète dans ton *Moïse*, mais je n'y vois pas l'enfant de Dieu. Arrivé là, l'art est un aboutissement. On en atteint. Quoi ? Le suprême de l'art, le dépouillement jusqu'au *nu*.

Il y a les peintres du nu, mais il n'y a pas de peintres nus, innocents. Le douanier Rousseau a « fabriqué » ce genre. Il aimait trop l'argent pour être nu.

Dessiner comme un enfant, avec la maturité du pinceau, colorier comme le font les enfants avec l'expression d'un homme – tout est là, rester enfant et avoir grandi : j'ai nommé le génie.

L'artiste génial n'est pas né, car l'artiste cherche encore l'*effet*, l'*altitude* l'anime. Cézanne *pose*, c'est pourquoi je le hais ; j'y trouve l'*intention*, et cela me blesse d'artifice. Je déteste les lois, je veux la vie.

Hélas, on me dit : « *Voyez* ». Pourquoi dire cela ? Pourquoi ces lignes qui me désignent quelque chose dont je ne veux pas. Ton âme est-elle si petite, ô artiste, que tu ne puisses m'accueillir tout entier et des millions d'hommes aussi.

Si ta toile était universelle, ton *toi* serait *tout*, et ce tableau serait une éternité.

Mais voici : je vois un *je*, qui est : le petit bonhomme que tu es, qui a brossé cette toile. Ce *je* veut dire *renommée*, artiste, et qui t'a animé tout au cours de ta besogne, car cette toile n'est pas une *œuvre*, mais un labeur, travaux forcés du *moi* et qui ne cherche à exprimer que ce tout petit bout d'homme que tu es, tu n'as pas été tuyau à l'universel, tu n'es pas l'*inspiré*.

Ce n'est pas ainsi que Dieu a créé le monde, car le monde ne veut pas de Dieu, le monde n'étant pas parfait ; c'est Satan qui le fit. Dieu est l'Incréé, mais en artiste Satan a façonné, a *travaillé*, a construit en laborieux, lui qui n'a aucune inspiration.

L'artiste vivant, c'est Dieu tel que je le vois, qui *vit* l'Art qu'est Lui-même.

L'artiste vivant est vie. Il est lui-même l'art et il est amour.

Veux-tu t'exprimer universellement, artiste de mon pays ? Aime. Mais voici, l'amour est *l'art en soi*. Aussi aurai-je à t'apprendre la vie ?...

Le MAURICIEN

27 Février 1954

L'élite

Avons-nous une élite ? En eûmes-nous ? En aurons-nous ? Cruelle interrogation. Car, sans élite, point de pays, point d'entité, point de vie réelle. Nulle famille ne peut s'en passer. La noblesse s'est maintenue grâce à elle. Qu'est l'élite ? La force ? Non. La supériorité ? Non plus. Ni le cœur, ni l'esprit, ni la finesse, ni le progrès. L'élite, c'est ce quelque chose sans quoi l'homme retourne au troupeau. L'élite, c'est la grandeur, et ce mot couvre tout.

On peut « construire » une fausse élite, par la claque. Mais l'avenir renvoie ce poudroiment au néant.

L'élite dure. Et cette élite ignore races, préjugés, coutumes, traditions. Elle surgit de n'importe où, du bled comme des palais somptueux, d'une femme indigne comme des vierges ineffables. Sa source est inconnue, comme le vent qui passe qu'on ne sait venu d'où.

L'élite s'impose toujours avec le temps. Le temps la met en plus grand éclairage. L'histoire est supposée être l'histoire des élites. Et, curieuse chose, nul livre des grands hommes n'a été écrit jusqu'ici. Quand même Plutarque l'écrivit, il s'était encore préjugé.

Car il y a le préjugé de grandeur.

Ainsi, chez nous, il y a un prototype. Qui ne s'adapte pas à cet empyrée de pacotille, est chassé aux mânes des enfers. Et le préjugé de grandeur fait la fausse élite.

Si on veut être sûr de ne jamais se tromper, il suffit de dénombrer les statues. Le bronze reçoit toujours la vomissure des cieux. La vraie grandeur est instatufiable. Elle est ESPRIT, c'est-à-dire VIE.

* * *

Quand on me parle de l'élite mauricienne, je demande : Quelle couleur ? Et j'écarte l'idée de l'élite d'argent. C'est trop grotesque ! On connaît l'histoire du duc de Bagasse, de la comtesse Fangourin, et du petit Marquis de Filtre-Pressé.

Et faut-il parler de noblesse ? La Révolution française a balayé ça. Et de classe ? Laquelle ? Selon les métiers, les humeurs, ou simplement la classe est-elle le matricule d'auto ? La *classe* n'est qu'un pur échiquier du jeu de fortune. Tous ceux qui possèdent de l'argent appartiennent à *la classe*. Et on a confondu *classe* et *élite*, portant à l'euphémisme de classe, ce qu'on pense tout bas : argent. Et, par extension, l'homme de biens a trop tendance à être vu comme homme de bien. Avoir et être se confondent pour beaucoup. Et les campements chez nous remplacent les manoirs. La Belle et la Bête, dans la maison et l'auto, s'associent ; le ciment et l'acier sont en mariage blanc. Pauvre élite ! On te construit déjà comme à Babel, avec le char d'Ezéchiel à l'envers.

* * *

Beaucoup croient que l'instruction fait des élites, et que l'éducation parfait. L'être policé est pris pour l'homme d'élite. Policé avec quoi ? Pour qui ? Contre qui ? Pourquoi ces « armes » de courtoisie ? Ce « hérisson » de connaissances ? Cette politesse d'hypocrisie ? Ce cri cynique de civilisation dans les yeux ? Pourquoi cette affreuse comédie, macabre, sinistre, vile et lâche devant la vie ? Simplicité forcée, c'est le summum que tu puisses faire, société ! *Ton* élite reste là.

* * *

Il s'agit de faire des *hommes*. Diogène aurait fort à faire aujourd'hui, où *le sexe s'inverse*, et où nous marchons vers un *sexe neutre* : l'homme moderne, pure machine, robot.

L'élite, c'est l'uniforme. Des baveux, mirlitons et phrasifiants se disent l'élite. L'élite du rire, oui, les recordmen du gâteaux. On n'attend pas l'âge mûr, pour en être aujourd'hui. Des enfants séniles naissent tous les jours. Et, arrivés à vingt ans, on a dépassé l'âge d'être vieux – plus que vieillards, ou « veule » du regard.

Le monde marche vers les monosyllabes, vers le cri inarticulé. L'enfant *Ramu* est partout. *Shoot* est le summum de grandeur. *Goalie* est encore un peu long. Tout s'exprimera bientôt avec des cris rauques. Il est temps que les bêtes se mettent à parler.

L'élite sera totale quand on sera ventriloque. Jailliront les « inspirés ». Je recommande, non des claqueurs, mais des paroles automatiques à nos futurs matches de football, comme un jeu de trains sur la voie ferrée.

* * *

L'élite, messieurs, est tout juste *le contraire* de ce que vous le croyez. Elle ne *réussit* pas. Comme le charme, elle *est*.

Et s'époumoner, pour noyer l'élite avec des renommées, c'est comme noyer la mer avec des vagues. Quand cesse le vent, la mer reprend ses droits. On n'avait fait que la voiler. La tempête n'est pas l'eau. L'eau est transparente, elle est *vie*. Telle est l'élite, l'immanence.

L'écume monte au haut du vase. L'élite est toujours au fond.

Je la trouve en ce moment même dans le peuple. Je me sens peuple, je grandis, je me simplifie.

* * *

Et voici le mot : l'élite, c'est le nu, la chose qui ne se voit pas, mais se perçoit, comme cette essence, comme ce charme, comme ce divin quelque chose qui fait tout – ce rien du tout et ce tout qu'est le génie, cet imperceptible fluide qu'est le prophète, cet évanescent qu'est ce dieu, cet Esprit qu'est Dieu.

L'essence, oui, l'essence, voilà l'élite.

Et quand je *sens* mon île Maurice, j'ai le parfum de ses montagnes et de ses plages, ses grands baleiniers que sont ses îles, ses sirènes repliées que sont ses anses.

Le parfum de l'île Maurice, c'est toi, l'élite.

Et qu'est l'élite ? Le parfum de vie.

ADVANCE

2 Mars 1954

Un pur – L'or brille par nudité

Physique élancé, visage meurtri, œil perdu, regard précis, voix nue, traits d'angoisse, expression heurtée et implacable, - tel est Georges Télescourt, pour celui qui sait voir. Et encore ce n'est pas l'homme. Car l'être ne se livre pas. Sauf à moi, une seule fois, il parla. Nous sortions du *Mauricien*, et il me fit vivre, en toutes lettres, le drame de Rimbaud, en lui-même, en quelques instants. L'homme fuit ensuite vers son école et laissa entre mes mains la dépouille « vivante » d'un être désespéré et fou d'être écartelé entre l'absolu et le réel atroce.

Georges Télescourt est resté le même que celui que j'ai connu, il y a cinq ans ou plus, sauf qu'il a progressé. Il n'a pas mûri, il s'est *élancé*. Son poème, dans le dernier numéro de *L'Essor*, le prouve.

Et celui qui voulait *se* retenir, est parti, malgré lui.

Car il faut que je commette une indiscretion : Georges Télescourt a fui la poésie il y a cinq ans. Et c'est un « revenant » que nous voyons dans *L'Essor*.

« *Pourquoi ?* » m'avait dit mon ami. D'autres diraient : « *À quoi bon ?* » Télescourt est trop intelligent et trop dépouillé, pour chercher une fin à la poésie. Car la poésie n'a pas de fin, elle *est*, c'est l'alpha et l'oméga, comment pourrait-elle partir et revenir ?

Et Georges Télescourt est revenu, lui qui n'était pas parti. Car Georges Télescourt *est* ; un des rares chez nous qui *soient*.

* * *

Ce poète est métaphysicien, de la classe des Milosz, des Rilke, des Gabriela Mistral, avec toutes les réserves d'intensité et de personnalité.

Poétiser, pour Télescourt, c'est appréhender un *au-delà vivant*, dont la Terre n'est qu'un prétexte, un spectacle, une excuse pour « autre chose ». Il y a ici recherche de l'Impossible, qui est le seul Réel, cet Absolu dont l'autre mot est Dieu.

Chevalier de la poésie, Georges Télescourt ne courbe le genou que devant *ce* Dieu, qui transverbère les cœurs des aimants véritables que sont les poètes de l'Universel, ces tout-donnants, ces nus, ces lumineux.

Le style de Télescourt se dévêt à la manière de Ravel qui présente l'intra-son, par renversement non de rythme, mais par arrachement du voile de fausse lumière qui recouvre les choses terrestres, livrant le cœur nu de la vie, qui est amour de dépouillement, jusqu'à l'holocauste de notre propre conscience, qui renaît alors, non de ses cendres, mais qui ressuscite, en livrant le manteau d'Élie à la Terre, geste même du papillon, laissant à l'arrière sa chrysalide.

La chrysalide, c'est les mots ; chez Téléscourt le papillon monte, le poète est au-delà des mots, et qui sème son passé de son dépouillement, geste d'envol qui nudifie à mesure qu'il avance.

* * *

Après Breton à Washington, hier encore Madeleine Rousseau à Paris rappelait que l'axe se déplace, et que l'Europe a jeté peut-être son dernier souffle, Rome qui se meurt. L'esprit, dit-elle, se présentera ailleurs. Madeleine Rousseau nomme les Antilles et l'Afrique. Nous savons de quoi elle parle et nous savons aussi que les Antilles, c'est Aimé Césaire et Saint-John-Perse. Ce n'est pas la première fois qu'on parle de l'Afrique dans la plénitude du sous-entendu.

Et Georges Téléscourt me donne des espoirs, qui ne font que se confirmer.

Je suis sûr que de même que Fanchette (édité chez Gallimard), Téléscourt devrait avoir sa chance à Paris.

Je conseille à Téléscourt d'abandonner complètement le « je », il est assez fort pour cela. Je conseille à Téléscourt d'effacer toute idée, il a assez de force pour métaphysiquer tout, – ce qui est équationner tout, en abolissant le signe de l'équation. Métaphysique veut dire automatiquement une science de la vie, qui est lumière. Que Téléscourt cesse la chaleur pour la lumière, il aura la chaleur éclairée qui est *vérité*, et tout l'amour qu'il voudra dedans.

Mon ami a ceci de grand qu'il ne *jalouse* personne, il ne veut pas être *comme* pour se comparer, il tient à *être*, il *est* déjà. Mes conseils ne sont que pour qu'il *soit*, de plus en plus.

* * *

Je sais que mon opinion sur Téléscourt ne sera pas « bien vue ». Ce que je viens de dire débalance toute l'opinion locale, rassise et orthodoxe. Je souhaite que les tout jeunes se retrouvent dans ce texte, en désir de dépassement. Et que l'artiste, à côté, prenne ici des lueurs qui sont lui. Et surtout, je souhaite que *toute jalousie* parmi nous cesse, qui corrode la personnalité et détruit le peu de valeurs que nous avons, *jalousie* qui place la *supériorité* comme un signe en soi, alors que la personnalité est l'incomparable.

* * *

Je ne me suis pas gêné de parler de *Kélibé-Kéliba* avec toute la vérité possible. *Kélibé-Kéliba* étant une œuvre originale, elle honore son auteur.

Mais comment prôner l'éternité de *Paul et Virginie*, chez la plupart de nos poètes, mêlée à un Lamartine éternellement réédité, et les larmoyants sirops des symbolistes, qui ne sont qu'un pur bilboquet de mots, creusités sur creusités !

* * *

Il se chuchote que plusieurs auteurs mauriciens seront édités à Paris bientôt. Tant mieux et tant pis. Mais personnellement je voudrais y voir Téléscourt.

Or, j'ai un remords. Georges Téléscourt m'avait dit qu'il fuyait à tout jamais la poésie, – lui qui n'est pas revenu, qui n'est jamais parti, car il *est*.

Ami, qui peut renoncer à son *âme*, la seule chose intrahissable en nous, car une fois qu'on a une âme, on l'a pour jamais. L'âme, on ne l'a pas à la naissance, – quoi qu'en croient beaucoup, – l'âme, on l'a par grâce, et *la grâce est poésie*, don gratuit, la chose qu'on n'achète pas, qu'on ne vend pas, qu'on ne communique pas, sauf à ceux qui l'ont, – l'âme, c'est le nombre, *notre* nombre divin, notre nom, l'être véritable, baptême d'eau vive, l'acceptation éternelle.

La *poésie* est notre *raison* éternelle et notre éternité, j'ai nommé, l'amour. Ô vous qui me lisez ne le cherchez pas hors de la lumière en soi. Ça ne se dit pas, ça *est*.

Verbe, tu n'es qu'un mot. Parole, tu es au-delà de la parole. Le Verbe n'est que lorsque le mot dépassé, on a cessé d'être pour tous, et ceux qui nous lisent deviennent *nous*. Poésie est communion. Si tu n'es pas *moi* quand tu me lis, ami, tu as cessé de m'aimer. Et quand tu seras *moi*, tu n'auras encore jamais été autant *toi*. L'Amour qui est poésie est la réciprocité jusqu'à se dissoudre. Et c'est lorsqu'on n'est plus, c'est alors seulement qu'on *est*. Ce dépassement est l'Absolu. Chut, je pourrais effacer ce voile d'ange, et ce Nu est Dieu.

Le MAURICIEN

12 Mars 1954

Prophétie et réalisation

Il y a plusieurs mois que je n'ai parlé des climats. Je ne démords pas de tout ce que j'ai dit : tout au contraire, je renchéris.

Ce que j'avais à dire, je l'avais formulé il y a deux ans et demi. Je m'en étais ouvert alors à quelques amis. Il y a un an et demi ou plus, je reformulais le tout dans *Le Livre d'Or*. Vers mai 1953 et avant, j'expostulais en plein journal mes théories.

J'étais arrivé à mes conclusions, il y a plusieurs années, par mes propres intuitions d'abord, par développement des grands principes cosmiques, à ma façon, et je confirmai le tout, si j'avais besoin de cette preuve, en confrontant la Bible hébraïque avec les données de la Grande Pyramide de Khéops, ce que, j'en suis certain, personne n'avait fait avant moi, sauf par des balbutiements, car il est question ici des cycles, et nous sommes en plein dans la Genèse.

J'avais obtenu des preuves irréfutables que le facteur de déplacement de Davidsen, qui noyautait la Pyramide tout entière, n'était autre que le facteur de déplacement de l'axe terrestre, qui se produirait avec le nouveau cycle, cycle que la Pyramide fait débiter en août 1953.

La confrontation dont je parle présente le Déluge comme un cycle du passé, le dixième (période noétique), qui s'échelonne depuis Seth, ou plutôt depuis Adam (où tous les noms donnés dans la génération d'Adam ne sont que pure mythique présentation d'époques, dont on trouve le parallèle dans les *Yuga* de l'Inde).

Pour ce qui nous arrive, en ce moment, instituant de Nouveaux Temps, tout cela est clairement donné dans les fameuses paroles proférées sur le Mont des Oliviers, le mercredi après-midi précédant la mort du Christ, où le parallèle se retrouve dans la chambre du Roi de la Pyramide de Khéops. Il est inutile d'ajouter que, maîtres de l'astrologie cosmique, les prêtres-initiés de Memphis, sous le vocable d'Osiris, avaient tout prédit, six mille ans à l'avance. Et le couronnement même de la Pyramide, son aboutissement, est cette *prédiction suprême*, après quoi toutes les prédictions cessent, et nous butons au mur sud de la Chambre du Roi.

Je ferai grâce aux lecteurs de l'immensité des faits, des claires annonces qui tournent autour de ce problème enseveli pendant tant de siècles.

Deux faits essentiels clament l'arrivée des Nouveaux Temps : *la révolution des idées, la mutation des choses*.

Toutes les anciennes institutions sont aujourd'hui ébranlées, le langage même de l'homme n'est plus le même, la fameuse prédiction de la lie se séparant du vin est en pleine réalisation. Ce qui est en jeu est *le sens de la vie*. Alors que beaucoup se plongent dans un matérialisme irrévocable, une petite élite marche implacablement au dépassement.

On le voit dans le domaine de l'art, de la littérature, de la pensée. Et alors que l'atomisme se fore un chemin sans issue vers l'abîme, une idéologie aujourd'hui naît qui refuse nation, patrie, race, culte, groupements séparés, et n'accepte que *l'homme*, ne vise qu'à une humanité réconciliée.

Le signe le plus clair est l'internationalisme dans mille domaines. Préludant par un Gandhi, qui place l'humain avant tout, nous avons aujourd'hui des Huxley, des Louis de Broglie, les prêtres-ouvriers, les États-Unis d'Europe, etc., où tout vise à la *Réconciliation Universelle*, par étapes, dont les premiers pas ont sonné.

Ici-même, à l'île Maurice, nul ne peut nier que les hommes se décantent en deux mouvements, de jour en jour plus nets : les matérialistes et les idéalistes. Chez les jeunes surtout, la chose est le plus remarquable. Certains jeunes, auprès des autres, semblent d'un autre temps.

Dans les mœurs, des vices infâmes dont nous ignorions la présence à Maurice, sauf dans des cas exceptionnels, osent se montrer en plein jour, et obtiennent créance et appui tacite auprès de certains milieux.

La richesse n'a plus le même prestige qu'avant auprès de certains groupes, alors que d'autres s'y jettent plus que jamais et l'adorent.

D'une part, le stupre envahit certains visages, tandis que s'éclairent d'autres.

On ne peut dire que la femme est la même : elle se range de deux côtés.

Et alors qu'un effroyable délire de grandeurs envahit certains esprits, d'autres esprits sont supralucides sur le sort de l'homme, et se mesurent selon la jauge de l'Infini et se voient poussière, et les lucides totaux (sont-ils nombreux à Maurice ?) se savent pivotés de ce même Infini, et, dans leur croûte d'humilité, savent que le destin dernier de l'homme est d'être des dieux.

Alors qu'un univers neuf se fait peu à peu jour au sein des esprits le corps même des choses prend graduellement une autre tournure.

Les crimes qui s'exacerbent, en multiplicité d'horreur, où l'amour égoïste est à la base : destruction de l'objet d'aimer, titanesques vengeances, revolverisation pour un rien, l'horreur humaine voit partout la production de monstres de nature. (Il y a bien des mois que je disais à qui voulait l'entendre que se présenteraient bientôt des animaux à tête ou corps d'homme et des hommes à tête ou corps de bête. Cela a déjà commencé, avec l'être-sirène).

La chirurgie, bientôt, assemblera l'homme en pièces détachées, comme l'auto. Des granges physiologiques hébergeront *l'homme en morceaux*, où on se « refera » les organes, comme tel change son carburateur. Aujourd'hui, on se refait l'œil, l'oreille et le nez. On se remettra bientôt un autre cœur, d'autres poumons, etc.

Il y aura la fécondation mécanique des humains qui sera *légal*. On entrera dans le rêve, et on commandera ses paradis de sommeil, opium licite.

L'automate sera partout. On aura le cerveau mécanique ; la voie vers le robot humain est ouverte.

Le tout se résume au *Royaume de l'Artificiel*, qui, peu à peu, déplacera la Nature. Les possibilités avec les ondes sont infinies. L'atomisme reculera gigantesquement les bornes du possible.

Mais l'extraordinaire, pour le moment, est la direction que prennent les climats.

Sait-on que le maïs pousse en ce moment en Angleterre, et le blé à l'extrême nord de la Suède ? Et qu'on déplace des villes entières en Alaska, à cause des mutations de la topographie, qui tendent à les ensevelir ? Sait-on que les glaces dans le total Nord fondent si vite que les côtes nord européennes sont

menacées ? Arkangel est depuis longtemps débarrassé des glaces. En cas de guerre, il pourrait y avoir des débarquements dans le nord de la Sibérie, *par mer*.

Nos côtes, à l'île Maurice même, changent chaque jour. L'île Maurice se rapetisse, peu si l'on veut, mais en geste décisif.

Des violettes se vendaient en Italie en plein décembre dernier, sous un ciel indigo. Les pommiers en Europe reflourissaient à la même époque. Et à deux doigts de Christmas, les baigneurs anglais s'ébattaient dans la Manche, comme en plein été.

L'hiver vint en geste fulgurant aussi extraordinairement cruel qu'avait été l'hiver commençant un printemps. Les loups revinrent. On dut attaquer le vin à la hache. Mais Paris retrouvait un printemps fou à la mi-février, pendant qu'on gelait dans les Pyrénées.

Les cyclones *tropicaux* envahirent l'Italie, le dernier automne. Après les *fronts* chez nous, nous avons les « cyclones » à deux centres et des tornades sèches qu'on appelle météores tropicaux.

L'hiver, cette année, sera précoce et dur chez nous.

Pendant que, en plein mars, des flamboyants ensanglantent les pentes de la Citadelle, et que mauvisent encore les jacarandas, toute la saison des fruits s'est mutée. Et les bêtes franchissent des mois. Les saisons se chevauchent. L'horaire de reproduction jette dans le chétif ou le monstrueux.

Les cannes à sucre ont rampé l'an dernier ; aujourd'hui, ce sont de purs torsos qui n'ont pas d'épaules et de tête. Le rabougrissement les tient. L'hiver précoce les saisira. Nous aurons cette année beaucoup plus de sucre au poids de canne, et peu de cannes. C'est le renversement de l'an dernier. Dans ce ballonnement d'extrêmes, nous marchons à l'extinction, non la disparition, car, bien avant cela, il y aura l'inéconomique.

Bientôt on songera à *deux* saisons de coupe. Je vois que des administrateurs sages déjà « interligent » leurs cannes à sucre, en prélude de la pluriculture.

Il neigera cette année sur un de nos pics. La grêle s'intensifiera. Les pommiers partout seront plus prolifiques. D'autres arbres seront stériles cette année. Et celui qui importera des semences des pays tempérés sera amplement récompensé.

C'est une roue qui tourne. Nul n'a le pouvoir de l'arrêter. Autant vouloir diriger Sirius dans sa course.

* * *

Beaucoup, aujourd'hui, sont convertis à mes idées — les plus intelligents, — d'autres boudent par bêtise. Mais la plupart encore croient qu'il s'écoulera des dizaines d'années, même des siècles, avant que tout cela n'arrive. Qu'on se détrompe. Les oracles parlent différemment. Il y a ici *progression géométrique*, comme le cercle qui se retourne, s'accélère. Nous avons été longs à monter, nous redescendons la pente en vitesse.

Qu'importe l'heure exacte, puisque tout *doit* arriver !...

ADVANCE

16 Mars 1954

Mokko et Moccoco ou l'île à tiroirs

Je ne sais si ce que j'ai à dire suscitera un écho dans ce journal ou dans d'autres journaux où foisonnent les écrivains. Mais je veux cet écrit aussi objectif que possible, et dénué de toute violence ou vindicte.

Je voudrais juger mon île, une fois pour toutes, dans le domaine de l'esprit.

Nous savons que toutes les civilisations sont tombées, parce qu'elles ont fait la part uniquement à la chair. Ainsi Rome s'effondre sous les coups des Barbares, venus à cheval et armés de matraques, alors que des légions intactes, ruinées en esprit, s'écroulent sous leur propre lâcheté. La société romaine, aux derniers temps, ne vivait que pour le sensuel. Le raffinement grec, qui alliait l'esprit au corps, ne se portait pas pourtant qu'aux plaisirs de la chair. Rome imita les Grecs d'abord, puis passa au charnel. Et les jeux de cirque suivent et précèdent les orgies. *Panis et circences* est la devise. Et la décadence n'a trait qu'au refus des valeurs éternelles de l'Esprit.

De même des Juifs, des Babyloniens et de toutes les civilisations qui tombent, jusqu'à l'ancienne Atlantide et la très lointaine Lémurie.

Et ce qui fait tomber les races et les peuples, c'est leur cloisonnement, leur refus de l'Unité qui est Esprit.

Les peuples et les nations se jugent par leur cohésion et leur amour commun – par un idéalisme vivifiant, pour un but au-delà d'eux-mêmes.

L'île Maurice a-t-elle un idéal commun, un but ? Cette terre où nous vivons, commande-t-elle un geste au-delà de nos entrailles, un acte *gratuit*, un dévouement, un don ? Non. Parmi toutes les terres du Globe, nul lieu où l'on voie autant les hommes divisés dans le champ de l'esprit. Et chacun de s'arroger une supériorité, *alors que tout idéalisme vrai se rejoint*, au-delà des barrières, des races, des familles, des religions, des groupements.

Et si, chez nous, rien ne se rejoint, c'est parce qu'il n'y a pas ici *d'idéalisme vrai*, mais un faux idéalisme, camouflage d'un jeu de l'intérêt, et qui se ramène en dernier à *postuler sa propre supériorité*, à s'imposer, à dominer, par un pseudo-idéalisme qui ne peut être vrai, puisque *le véritable idéalisme est un humanisme universel*, où toute cloison tombant, tout sectionnement s'effrite, l'amour et l'union sont partout.

Armand Guibert, écrivant dans *Les Nouvelles Littéraires*, parla de l'île Maurice comme de *L'île à Cloisons*. Je vais plus loin, je parlerai de *L'île à Tiroirs*, c'est plus clos, ça rappelle la cellule, la prison. Chacun ici-même est *emprisonné* par son propre idéalisme, qui n'est pas véritable, car l'idéalisme vrai déborde les cadres, ne reconnaît aucune frontière, appartient à un absolu.

Nos *Tiroirs* constituent le Fichier Mauricien. Cet état donne l'étiquette générale de l'île, qui se nomme *L'Armoire aux Préjugés*.

Ici, nous battons tous les records mondiaux. Le préjugé chez nous est considéré comme une *qualité en soi*, un privilège de penser, une marque d'excellence, une supériorité, une aristocratie, un éclectisme.

Ici, personne ne cherche à se prouver, en *étant* purement et simplement *soi*. Mais pour *être*, chez nous, il faut être *supérieur* à tout autre, cet autre serait-il plus bas que la poussière. Ainsi le plus « grand » de l'île devient à être considéré le plus grand du Globe. Nos 720 milles carrés sont arrivés à donner le sens et la mesure mêmes de l'Universel. Et l'opinion, à Maurice, qui est basée sur les préjugés, veut que chacun ici se prouve *en abaissant un autre*. Attaché à l'esprit de supériorité – ô complexe d'infériorité ! – il y a la jalousie partout qui fait rage.

* * *

L'Île à Tiroirs, le Fichier Mauricien, a ses matricules.

Toute conversation ainsi est un jeu de tiroirs qu'on ouvre et ferme, et chaque citoyen a les mêmes tiroirs que ceux de son groupement. Le classeur des préjugés sera selon les groupements.

Et au lieu de parler, on ânonne les préjugés comme une machine à compter ; on baille les mêmes matricules.

On peut être certain que, dans tel salon, à telle heure on ouvrira tel tiroir inmanquablement, et tous opineront du même bonnet, cerveaux à matricule. On dit toujours *oui* chez nous, selon le préjugé, et *non* contre l'autre préjugé. Nous en arrivons ainsi au cerveau mécanique, à la machine à penser.

Je sais que telle famille, matricule X, parlera aujourd'hui, demain et toujours, de père en fils, *ad vitam aeternam*, selon la même matricule, le même préjugé-type. Tous ceux qui, par extraordinaire, ne sont pas de la matricule étiquetée, seront la brebis noire, la honte, le crime de société.

L'Île aux Tiroirs ferme et ouvre ses tiroirs. C'est un pur automate, un robot.

Le fichier s'augmente tous les dix ans. L'île a progressé, dit-on. Elle n'a fait qu'ajouter à ses nombreux préjugés. Elle s'est enrichie en rien.

Ce préjugé vient toujours d'un chef d'orchestre : *La Peur*. La Peur change l'homme en machine. La machine n'a pas d'âme, elle est neutre, elle ne fait que réciter la même leçon. Le cerveau mauricien ne pense pas, il préjuge. C'est un robot.

* * *

Et ce qui enraye nos écrivains, c'est leur incapacité de penser, par peur, par préjugés. Le mythe social les inhibe. Et on stéréotype, harnaché au *qu'en dira-t-on*.

Le préjugé chez les écrivains mauriciens, se présente par les dieux qu'ils font eux-mêmes, et qu'ils adorent. On leur a dit : « X est un grand homme », et ils ont cru. Le *tabou* est notre sort, partout.

Et les écrivains mauriciens sont bâillonnés par une dictature de l'esprit, en partie inconsciente. Les jeunes ne peuvent s'exprimer, en raison des aînés, qui veulent toute la place.

Le faux esprit mène. Et l'esprit périmé inonde tout.

Or, l'écrivain n'a pas d'âge, il est précurseur ou retardataire. Mais le retardataire, s'il est l'aîné, tient à dominer le champ d'action, et à enrayer tout précurseur en esprit. Comme un mur, le réactionnaire barrera la route.

Ainsi est tout le drame du préjugé au sein de l'esprit mauricien : chercher à tuer les valeurs qui montent.

Et tous les moyens sont bons pour cela. Une des plus terribles armes est d'empêcher l'édition, en coupant tout fonds au précurseur, afin *de l'empêcher de s'exprimer*. Et par là on croit l'avoir.

Ainsi on achètera les œuvres de l'écrivain inférieur, on couvrira d'argent la main de l'artiste médiocre, on primera l'imbécillité, on proclamera l'idiotie. Et tout cela vise en geste dernier à *barrer* le passage au génie, à l'être nouveau, à glorifier la sottise.

L'être supérieur qui frappera aux portes, afin de trouver l'argent indispensable à l'édition, ne rencontrera que des dos tournés, de glaciales indifférences.

Or, l'île qui produit 500 000 tonnes de sucre et qui introduit des autos par centaines, qui construit des campements valant Rs 100 000, et qui aura bientôt ses yachts et ses stades à la Wembley, cette île est trop pauvre pour acheter *Le Premier Livre des Clefs*, les tableaux de Hervé Masson, *L'Énigme de l'Ombre et du Nombre*, *Kélibé-Kéliba* et *L'Espace ou Satan*. Ô chute ! Ô aveuglement !

À Rs 4.50 la place pour le concert Soëtens, un millionnaire de chez nous se récusa. Et la troupe de Daubin a manqué de faire faillite.

Mais que l'élite fasse un concert creux, et la foule abondera, avec des cris, des déchirements. On ira *se voir* dans le miroir de sa bêtise. Et des génies gueuleront leur misère, dans l'écho sans écho de nos montagnes. *Petrusmok* est un livre *parisien*. Point dix ici qui l'aient lu ? Que de navrantes épaves cependant sont dans le corps de Mokko. Ces « grandioses » passeront à la postérité, ô Paul Mokko, gardien de nos tiroirs !

On nous a ironisés à Paris. Le sens du comique vient à grands pas. Le sucre aura son académie. On aura un jury de courtiers pour juger des grands prix littéraires, que nos organisations commerciales vont, dit-on, allouer, comme propagande.

Comme du temps de Duhamel, où les réceptions étaient faites moitié d'administrateurs et moitié d'écrivains, on verra tel chevronné de baillage de fonds épiloguer sur la grammaire. Car le *préjugé d'écrire* est déjà sur nous.

Si l'on parle de nous encore à Paris, les fils des riches voudront à leur tour écrire, car ça paie, ça paiera.

Et afin de se faire éditer chez Gallimard, on fera jouer les influences auprès des représentants commerciaux à Paris. Le sucre aura de l'esprit. Ce sera pour bientôt.

L'écrivain-commerçant, je le baptise *Moccoco*, l'homme qui a un « coco », synonyme chez nous d'avoir un cerveau, et qui fera pendant à *Mokko*.

Et je gage que demain allant chez l'éditeur mauricien pour me faire *imprimer*, l'éditeur me dira : « *Moccoco* m'a porté son texte. Il doit passer avant vous. » Et je n'aurai qu'à reculer. Passage aux riches ! Olympe, tu es attendu. Viennent le Saint Masseur, le Bienheureux Colloident, la Béatifiée Saccharose.

Moccoco est celui qui *écrit* des préjugés, les consignes sur papier, alors qu'avant il les disait tout court, les gueulait partout. Nous avons ici quelques *Moccoco*, écrivains très connus, machines à paroles de *tabous*. C'est l'homme classeur, l'être à *tiroirs*, le fichier.

C'est lui qui passera à la postérité, — lui qui édifia une civilisation avec des préjugés et en raconta l'histoire.

Moccoco, je te regarde du fond de *Petrusmok*. Je t'ai oublié, pauvre hère, riche de bêtise.

Paul Mokko avait un petit cousin, qui s'appelait *Moccoco*. L'auteur de *Petrusmok* s'excuse de ne l'avoir pas mis dans son mythe... par respect pour son livre. Il a écarté le *Rien*. Peut-on l'en blâmer ?...

Le MAURICIEN

17 Mars 1954

Le refus de poésie

Je maintiens que l'enfant naît poète. Toute l'éducation consiste à tuer le poète en lui, en le déformant, comme on déforme un pied dès l'enfance par des brodequins (méthode chinoise) ou comme on déforme un crâne par un carcan (méthode cafre).

L'enfant est né poète, on le fait raisonnant. Doué d'intuition, on efface chez lui l'intuition, en y mettant l'intelligence. Nanti d'imagination (voir le concept de « fées » chez les enfants), on met à la place de l'imagination la logique aride et le bon sens.

D'un poète vivant, on a fait un automate. Car la société demande des automates. Étant machine elle-même, la société requiert des hommes-machines. La société fera des machines, — d'abord dans la famille et ensuite à l'école. Et l'adulte sera un robot. On l'appellera le civilisé.

Et tous ceux qui, morts en tant que poètes après la puberté, voudraient retrouver le « ciel de vivre », devront, à tout coup, détruire le civilisé en eux, et ce n'est pas facile. Car tout le système de préjugés, de codes, de superstitions apprises a été martelé dans l'esprit de l'enfant qui, regimbant et cherchant à vivre poétiquement, est traité de méchant, de galeux, de pervers.

Et peu résistent à ce régime de caserne, qu'est la famille d'abord, et qu'est l'école ensuite. On veut uniformiser, — et le poète qu'est l'enfant résiste. On le punit alors, et il cède.

Je connais certains qui n'ont pas cédé, même après qu'on les eût pris pour des brebis noires. Et ils sont devenus de grands poètes. Les génies, eux, dépassent la puberté, conservant la totalité de féerie de l'enfance, qu'ils gardent toute leur vie, en l'augmentant.

Et ceux qui tombent, les enfants qui cèdent, deviendront des bourgeois, des rationalistes, le troupeau courant de l'humanité.

À 17 ans encore, Rimbaud vivait avec les fées. Puis il céda, et la société eut raison de lui.

Christ, lui, resta poète quand même. C'est pourquoi il a tant fait. Ce fut l'agneau, il était l'innocence, — qui n'est autre que poésie.

* * *

Le père et la mère ayant eu à lutter contre la matière, insistent pour que leur enfant prenne des précautions. Et s'il n'y a pas signe d'héritage, on enseignera à l'enfant : *primum vivere*, qui veut dire *l'argent avant tout*. "Make money, dit l'Américain, *honestly, if you can, but make money.*" Et l'enfant suce ce principe dès son berceau, si bien que, avant qu'il ne soit devenu homme, il a la peur de l'argent, en même temps que le respect. L'argent, pour lui, est alors un dieu. Le mythe sera déjà très grand, lorsque

l'enfant aura grandi. Et l'être fait sera prisonnier de l'argent, qui lui donnera *le complexe de l'argent*, menant à toutes les cruautés. Machine à faire de l'argent sera l'être vivant.

Et l'homme (avant que la femme se mêlât de faire de l'argent) est le bœuf, les enfants la charrette, les roues les domestiques, et le charretier est la femme. Je parle ici dans tous les sens. Que celui qui peut comprendre comprenne.

Et cette machine qui avance (fouette cocher !) est menée à son tour par le Mythe : la pièce de monnaie et la banque, le salaire et le coffre-fort, le chèque et la lettre d'insultes du créancier. Qui ne marche pas comme un automate, somnambule de l'argent, sera châtié !

Et la famille — père et mère — veille à ce que l'enfant soit *money-minded*. La famille « éduque » l'enfant dans ce sens. Et l'école affûtera l'outil, rendra coupant et implacable le complexe d'argent chez l'enfant. L'instruction sera une « arme » dans la vie, pour attaquer et se défendre, et le *job* sera l'enjeu. Quoi d'étonnant qu'on se dévore ensuite, puisque dès l'enfance on a été monté à bloc !

À qui en vouloir ? N'est-ce pas à la famille et à l'éducation, qui, en plus de déformer et de détruire le poète chez l'enfant et de l'inoculer du complexe d'argent, fore, à grands frais de sermons et pressions, les préjugés, les superstitions, les haines sociales, qui seront les pendants du complexe d'argent, faisant de *l'autre* l'ennemi en principe et en fait, et de la société une vie de tigres déchirants ?

Telles agissent la famille et l'école : la mise au monde de monstres en série. On ne saurait s'attendre à autre chose d'un monde qui tue la poésie chez l'enfant, en faveur du mythe de société.

Les plus grandes civilisations « vivantes », l'Égypte, l'Inde des *Védas*, la Grèce de Héraclite, ont su résister au mythe de société. Si bien que, vaincue, Athènes courra encore dans les veines des Romains.

Là où la poésie n'est pas bâillonnée, nous avons Thèbes et Memphis, le Temple de Jérusalem et le Panthéon.

Quand la poésie choit, c'est le gratte-ciel et la ville-enfer, Babel en personne.

* * *

À l'île Maurice, il nous fallut que vînt Bernardin pour que nous eussions encore une édulcoration.

Pendant deux cents ans, on n'a vécu que de sirop.

Car de l'enfance brimée par des méthodes esclavagistes, comment en saurait sortir un titan ?

L'enfant, chez nous, est mort étouffé par les préjugés, les superstitions et la haine d'autrui qu'on lui inculque dès le berceau.

On lui *apprend* à mépriser — en lui enseignant sa supériorité dès le bas âge. On donne à ce gentil poète des premiers jours le complexe de supériorité, qui mène fatalement au complexe d'infériorité. Et face à la vie, nous avons tous ces prétentieux qui peuplent notre île et dont l'extravagance du moi a été entendue jusqu'à Paris. Tous ces malheureux sont des êtres détruits dès l'enfance, des déformés façonnés par des parents bourgeois et des instituteurs faiseurs de robots. Qui nous délivrera de cet automatisme ?

* * *

J'ai parlé dernièrement de l'île à *Tiroirs*, en traitant de *Mokko* et de *Moccoco*. C'était peu dire. Né du matricule, Mokko est la machine d'argent, et Moccoco est la machine d'esprit. Tous deux se complètent et s'épaulent.

Et comme autrefois on faisait la chasse au noir marron, aujourd'hui on fait la chasse aux poètes, cruellement, implacablement.

On ne peut plus parler de fous, depuis *Sens-Plastique*, car l'incohérence s'est révélée lucidité, mais on dit quand même : c'est un être inutile, parce qu'il ne rapporte pas de l'argent. On le conspuie dans le silence mortel de l'indifférence. Ne pouvant le mépriser, on l'assomme dans l'inutilité. Ce n'est plus la poulie folle, mais le meuble trop gros ou trop petit pour l'usage des bourgeois. Ça ne sert à rien. C'est idiot.

Et l'indifférence, passant aux sables mouvants — calomnie sourde — tend à dévorer son homme. On le frappera en lui coupant non les vivres (on ne fait plus cela aujourd'hui, on ne peut plus le faire), mais en lui fermant la porte de l'éditeur, par manque d'argent, car en refusant d'acheter ses livres, on le prive de l'argent qui roule. Et ce « *refus de poésie* » sera organisé inconsciemment ; on s'est donné le mot sans s'être concerté ; le robot social travaille comme une machine. Et le poète doit résister à la pieuvre invisible et invincible. Sait-on ce qu'il souffre et comme il agonise ? Qu'est son crime ? Être resté poète après la puberté — état qui lui a conféré le sceau du génie. Pauvre génie ! Vous jalousez un crucifié, amis écrivains, poètes bourgeois !

L'artiste, chez nous, meurt par refus de poésie tout comme l'écrivain. Des sommes fabuleuses au médiocre, rien pour l'être réel.

Exposition, pauvre pays, on achète cinq cents roupies des photographies !

Refus de poésie, — ça part de la famille et de l'école, machines à déformer, casernes du cœur et de l'esprit, carcan d'âme.

La société, comme un tout, fustige les poètes, ces monstres inutiles, dira-t-elle.

Et qui parlera de ciel ensuite, soulèvera chez moi les lèvres de l'ironie. De qui se moque-t-on ?

L'île Maurice aura à payer un jour, pour tout ce qu'elle a fait *contre* sa vraie élite. Elle paiera en ceci que la honte lui montera au visage pour s'être tellement méprise sur ce qui véritablement fait sa gloire.

L'île Maurice paiera, comme on paie pour tous ses reniements.

Et qui vaincra en dernier ? L'Esprit. Ni le glaive ni le feu ne peuvent détruire l'Esprit.

Car l'Esprit, c'est *être*. *Avoir* n'est que poussière. Là finit tous ceux que l'argent a menés : à l'oubli.

L'histoire, comme les individus, meurt, dans les cimetières des bibliothèques, livres revenant à la poussière. Seul l'Esprit dure, éternellement.

Avoir, c'est toi, visage mort, expression inerte, cadavre déambulant dans ton sourire de satisfaction !

Être, mais savent-ils ce que c'est qu'*être*, tous ceux qui m'écoutent ? Car *être*, c'est la *poésie en soi*. Et qui la connaît, la poésie, sauf celui qui la *vit* ? Et que fut le Christ en dernier, si ce n'est un poète ? Et qui l'écoute ? Et qui le suit ? Christ est devenu un bourgeois dans les esprits. Comme on a façonné l'enfant, on a refaçonné le Christ. L'homme a l'habitude de créer des dieux *comme lui*.

Le MAURICIEN

2 Avril 1954

Pourquoi Einstein a échoué

À l'âge de 74 ans, vivant à Princeton, États-Unis, dans sa maison de bois de Mercer Street, Albert Einstein est saisi de mélancolie. Et la cause en est son impossibilité de trouver le *champ unifié*, qui donnerait l'unité de l'Univers.

Car Einstein croit en un Dieu panthéiste, comme Spinoza, et, pour lui, trouver le champ unifié, ce serait trouver Dieu. Et Einstein se lamente, en idéaliste.

Curieux cas que celui de ce génie, qui cesse d'être génial en pensant que par les mathématiques il pourrait trouver Dieu. Mais l'être s'acharne et sur l'abîme se penche, sans en trouver le sens. Car les formules einsteiniennes, hélas !, ne rencontrent pas la réalité cosmique ; elles restent *théoriques*, et le monde est vivant, et Einstein le sait.

Le magicien de la Relativité admet sa faillite et blâme son outil et appelle à grands cris une forme nouvelle de calcul intégral plus évolué, qui lui permettrait d'arriver à ses fins. En fait, l'homme réclame une nouvelle algèbre, cherche un symbolisme plus adaptable.

Et le grand ensorceleur meurt de sa mathématique, croule sous l'impuissance du chiffre.

Le Mauricien a parlé, récemment, par la plume de Georges Gallet, de la formule du professeur Abraham Pais, de l'*Institute for Advanced Study*, de Princeton, qui présente un monde à six dimensions, qui se substituerait à l'univers einsteinien. Et je crois que le Professeur Pais a raison : ce serait l'univers poétique de l'allégorie, et la physique cesserait du coup, en faveur du monde analogique.

Tôt ou tard, *notre* univers d'observation, notre monde objectif doit céder le pas au concept allégorique et signifiant, notre monde cosmique devenu pour tous l'*Univers des Signes*, nous retirant du code et des conventions.

Je suis sûr – absolument certain – d'avoir atteint cet univers signifiant et poétique.

J'y viens par le refaçonnement du monde, en prenant les corps séparés de l'espace, du mouvement et des formes, et les mettant dans une seule figure du Temps, je présente l'Univers Rythmique et Poétique, comme une conscience accordée aux multiples vibrations, liées elles-mêmes par le *nombre d'or*.

Cet Univers qui me donne un *état gravitatoire unique* – des astres à l'atome en passant par le terrestre – lie *gravitation* à *cohésion*, et les fait un.

La *gravitation unique* une fois atteinte – et qui est anthropomorphique corps, – la *partie* alors ne saurait être hétérogène au *tout*, et notre monde humainement habité réclame, comme un axiome, *la pluralité des mondes habités*.

La décentralisation de l'Univers ainsi obtenue, tout revient à l'unité. Et, par geste poétique, le *champ unifié* qu'a cherché Einstein est trouvé, mais qui n'est plus un monde physique, au sens incompréhensible d'astres et de soleils inutiles, mais une toutité allégorique et signifiante est obtenue, habitée et vécue par l'homme, et qui désigne un *dépassement*, par son sens même de *signe*.

Et l'unité cosmique retrouvée – si ce n'est encore que dans sa réalité transitoire – désigne un au-delà éternel, par dépassement, grâce au geste même signifiant, que son allégorie incarne.

La vie cosmique ainsi est simultanément *vécue et désignative, verbe à vivre et verbe à signification de dépassement*.

Ainsi le veut l'Univers poétique où je suis entré, et qui remplace pour moi la Physique, science de l'Objective Nature, de démonstration et d'observation.

* * *

Si Einstein a échoué, il faut en blâmer son impouvoir poétique. Est-il alors un vrai génie ? Je ne le crois pas. Car le génie est poétique, ou il n'est pas. Einstein a vu les formes mais il n'a pas vu les allégories, il a vu les substances, les mouvements, le tracement du temps rayant l'espace inrayable, mais il n'a pas vu les *signes*, doigts indicatifs. L'écriture allégorique que sont les formes lui a été fermée, parce que la nature même de cet homme tenait à une mathématique et en vivait.

Einstein a échoué. Cruel effort. Et l'homme se lamente dans sa maison de Mercer Street.

Est-ce que, moi, j'exulte ? Je chante dans l'air vide et rebois mon écho qui ne donne que sur les parois du monde mort des autres, que je sais mort, que j'ai vidé de toute présence, préférant la solitude implacable au fracas du rien. Est-ce que je vis ? Poésie, n'es-tu pas étouffement ? Tous les précurseurs ont connu cet état de viduité. Il annonce toujours *un nouvel univers*. Tout passé mort qu'on refait ne laisse-t-il pas un vide derrière soi ? Que vienne l'heure, et le flot du monde courra dans un nouveau sens.

Je préfère ma *solitude de certitude* au tournement et tournoiement de renommée d'un Einstein qui, lui, laisse sa tête vide, comme le bruit dans un souterrain qui mange sa propre moelle.

Le tout est *la direction*. La poésie seule donne *la voie*. Hors elle, le cul de sac est partout.

Aristote, mal compris, a mené aux scholastiques. Lorsque Copernic brisa le géocentrisme, personne n'en sut profiter, et on se rua, par la science, vers le monde objectif, alors qu'il était allégorique ; on fit *physique* et *objet* ce qui était *vivant* : astres, atomes et galaxies. L'orgueil de l'homme lui a fait s'introniser au centre du Monde, et il a décrété l'univers géocentrique et a refusé la pluralité des mondes habités. Et l'aboutissement de tout cela a été l'affabulation religieuse-mythologique, scientifique, philosophique et artistique, le mythe et le rêve mis partout dans les formes, la construction d'un univers de fabrication abstraite, une architecture mathématique-géométrique, la sclérose des derniers cris, le Cosmos rigide comme une machine, idiote Roue qui tourne.

Je jette à bas toute cette construction affabulée, dans mon ouvrage *La Pluralité des mondes habités ou la Décentralisation de l'Univers*, que publie en ce moment l'imprimerie Almadinah. Cet écrit fait suite à *L'Espace ou Satan* (Standard Printing Establishment) et à l'ouvrage *Les Dieux ou les Consciences-univers*, qu'édite en ce moment même M. Thomy Esclapon.

* * *

La vie d'Albert Einstein se termine dans un géant cortège d'honneurs, pour une fin qu'Einstein lui-même sait n'avoir pas atteinte. Tout ce qu'il a fait a été de décongeler tant soit peu le Cosmos, mais sa vision reste encore dans l'affabulation.

Porté à la cime de la renommée à 26 ans, alors qu'il était à l'office suisse des brevets, Einstein ayant atteint la maturité, le monde crut un instant qu'il aboutissait. Hélas !, la théorie des *quanta* venait abattre tout espoir. La discontinuité atomique ne se résorbait pas dans un Cosmos unifié, et l'atome regimbait. Car l'homme ne réussissait pas la réconciliation du corpuscule à l'onde.

Et quand je pense que *L'Espace ou Satan* opère cette réconciliation, et que je suis à l'île Maurice, trop pauvre pour éditer mes livres, que personne n'achète !

Sous le signe du *dodo*, notre île a ceci d'unique au monde, qu'il s'y trouve plus d'éditeurs-imprimeurs, par cent mille habitants, qu'aucun pays cultivé du globe, et cependant cette montagne n'a accouché que... alors que celui-là seul qui a vraiment quelque chose à dire ne peut le dire, parmi notre Himalaya de papier. Toute la bagasse du monde, changée en papier, ne pourra noyer cette encre de mauvaise foi.

Le MAURICIEN

9 Avril 1954

Changements

Beaucoup de questions me sont posées aujourd'hui, mais celle qui revient le plus souvent est à propos des changements de sexe, cas qui se multiplient dans le monde.

Alors qu'on notait de tout temps des changements de sexe, mais presque toujours peu après la naissance, après flottement, cette fois des adultes en sont affectés.

Il n'y a pas longtemps, le jeune Allemand Weniger (qui se tua de désespoir sur la tombe de sa femme) révélait au monde que le *100 % homme* et le *100 % femme* n'existaient pas, et que tout homme était un peu femme, et que toute femme était un peu homme. Et il le prouva. Ce fut une véritable surprise.

Par ailleurs, l'art de la photographie avait permis de divorcer les deux parties du visage et de les dédoubler, donnant deux visages (profil gauche doublé du même profil par renversement, et profil droit doublé du même profil par renversement) pour le même être. Ces deux visages obtenus pour le même être ne se ressemblaient pas, ou plutôt se ressemblaient comme d'une femme et d'un homme qui seraient frères de visage, présentant un être en femme-homme. Et si, en tant qu'homme, mon profil droit à moi est homme et mon profil gauche est femme, pour la femme, cependant, son profil droit est femme et son profil gauche est homme, tout l'inverse de l'homme.

Nous avons ainsi le secret des polarités *doubles* pour chaque être. J'y retrouve, personnellement, l'origine de l'être *double-sexe sans sexe* qu'est l'ange et dont la chute a donné l'anthropomorphe à polarités distinctes, d'où est venue, par accouplement, la reproduction, la multiplicité infinie de l'Univers.

Or, le magnétisme terrestre à deux pôles subit en ce moment un désaxement, et puisque tout est électromagnétisme, avec nos pôles désaxés, le sexe aussi se désaxe, qui est son pendant. En ce moment même, il y a un flottement de vie, et la sexualité flotte. D'où les mœurs que nous connaissons, qui se répandent comme un feu de brousse sur toute la planète. Nous marchons vers le temps des femmes hommages et des hommes efféminés, si nous n'y sommes pas déjà.

* * *

À propos de changements, tel qui parla du longanier du tribunal de Quatre-Bornes, qui refléurit en avril, alors que ses fruits sont encore sur les branches, sait-il que, en plein avril, les zinnias parsèment dans toute l'île leurs baldaquins rouge et or ? Et que telle belle pourra se piquer au corsage, aujourd'hui même, dans le froid enivrant actuel, le réséda rouge du flamboyant ?

Et comme me l'a fait remarquer Émile Labat, les fruits à pain sont pour toute l'année comme aux Seychelles, site, dit-on, du paradis terrestre.

Sur ce thème, les jamalacs donnent trois « portées » de fruits rouges, alors que cet animal végétal était annuel chez nous.

* * *

Nous allons avoir un drôle d'hiver. On se mettra des fourrures aux courses de mai, et, en août, les jockeys, sur leur bête, porteront des sweaters. Nous marchons vers l'automobile chauffée. Il faudra refaire les maisons en béton du haut de l'île et monter des cheminées. Avis aux constructeurs pour les nouvelles maisons !

D'autre part, M. Bijoux perd la tête. Il a proposé au maire une plate-bande de jasmins en plein jardin de l'Hôtel de Ville. Et des monceaux de tubercules de tulipes ont été commandés par avion pour les campements de nos richards.

Et M. Pierre Tyack s'apprête à célébrer, cette année, la fête des pommes, comme en Normandie. Le cidre remplacera le Coca-Cola.

* * *

Et les mentalités changent, elles aussi, avec l'île qui refait ses décors. On ne parle plus de fous, chez nous, depuis que le football est devenu la folie générale. On n'ose pas. Le poète pourrait renvoyer au sportif le ballon et faire « goal » chez lui dans le sens freudien.

S'esquisse nettement, dans les journaux locaux, une révolution. L'a commencée André Masson. On ose interviewer, et les gens osent répondre. On se dégèle. Et les vendeurs du Bazar Central lisent Einstein dans les grosses lettres du *Mauricien*. Enfin, nous allons avoir du journalisme sérieux.

Avec la venue de Capucine, des *Burnley*, demain de Jean Paulhan, on peut s'attendre à l'apparition de... Farouk. Parents, cachez vos filles !

La *Qantas*, d'autre part, a fait de Cambier un paradis. Notre Lido est né. Les Mauriciens vont enfin se rencontrer, dans la bataille des costumes de bains. Ô *Morne* libérateur !

Et un nouveau flirt se prépare : celui de l'argent et de la compréhension.

* * *

Avril annonce ses joies, comme en Europe, au temps des lilas. Nous marchons vers les quatre saisons. Mai sera le temps des congés scolaires. Et Noël aura son doux automne. Et le givre à Curepipe brûlera toutes les salades, à moins qu'on en change la saison d'ensemencement.

Béni soit Port-Louis, avec ses jasmins de nuit qui ne cessent de fleurir !

Les armes de l'île Maurice devront être changées. Je suggère la tête du *Pieter Both* couverte de neige. (C'est pour demain). La « pomme » de ce piton devenant blanc, ce sera la réconciliation de la nation. Le bleu ne se portera, cette année, qu'avec une touche de blanc, signe inénarrable d'aristocratie. Notre « roche nationale » aura perdu son dernier préjugé.

ADVANCE

10 Avril 1954

Un poète parle d'économie politique

La région haute des Plaines Wilhems est une des plus pluvieuses du globe. Or, on ne s'en apercevrait pas à juger par les rivières qui y coulent, ces insignifiants filets d'eau. Et nul ne s'est aperçu de cette anomalie !

Or, l'histoire des corsaires, avec leurs trésors, est là pour nous donner la clé de ce mystère. Des rivières souterraines coulent dans notre sous-sol, et parfois dans des abîmes, et vont rejoindre la mer très au large. Celles qui débouchent à fleur de terre près des rives maritimes, asséchées, ont constitué des cavernes dont la plupart sont bouchées et improspectées. Entrant dans ces cavernes riveraines de l'océan, les pirates y ont porté des trésors tirés à l'intérieur des terres et ont bouché l'orifice vers la mer. Et la mer souvent vient battre à pleines lames sur ces bouchons artificiels et les a colmatés. Il faudrait venir d'à partir des terres, — mais d'où ? — puisque ces cavernes en longueur font partie de fleuves souterrains ? Un de ces fleuves souterrains débouche très profondément au fond du *Trou-aux-Cerfs*, dont l'eau qui y est captée, va directement, par voie du sous-sol caverneux, à la mer. *Grand-Bassin* est un problème du même genre.

C'est sur ces données que je dis : tropiques pluvieux, notre eau va à la mer abandonnant nos rivières. Il s'agit de capter cette masse d'eau qui tombe en trombe sur notre plateau central, et s'en servir à des fins utiles.

Mon plan, c'est des *collecteurs* qui draineraient le haut des Plaines Wilhems et rendraient ce district cultivable, et l'eau, ainsi « collectée », irait à la Rivière Noire, où se trouvent les terres les plus fertiles de l'île et qui est notre plus grand district — mais inculte, par manque d'eau. D'une pierre, deux coups : drainage et irrigation *conjoins*, ce merveilleux plan, qui mettrait à la vie deux districts, permettrait de porter notre population *avec aisance* à un million d'habitants, résolvant à la fois le problème du chômage et celui de l'émigration, qui sont nos deux peurs essentielles, nos deux chancres principaux.

Et entre-temps, l'eau du « drainage-irrigation » s'engouffrerait dans les *Gorges* de la Rivière Noire, lesquelles, endiguées, offrent une coupe naturelle qui semble mise là par la Providence pour contenir et répartir toute l'eau que nous voudrions. Des turbines hydroélectriques se serviraient de cette eau pour produire tout le courant que l'île Maurice pourrait demander.

Et c'est de là que, rejoignant l'article de tête qu'*Avance* publia récemment sous ma plume, (où je parle d'un plan d'urbanisme pour Port-Louis) vient s'insérer ce nouveau plan, où le courant électrique venant de la Rivière Noire serait utilisé à mouvoir un autostrade mi-électrifié, brassant du *Pouce* (perforé à hauteur de Moka sur Dauguetville) à Curepipe, en droite ligne, à travers les champs de canne à sucre de *Mon Désert*, *Trianon* et *Highlands*.

Des villages et des villes ultra-modernes pourraient être construits sur une base d'achat, à prix modique, le long de cet autostrade, qui serait de 150 pieds de large. Tout le charivari des Plaines Wilhems, s'enchevêtrant et roulant en lacets et nœuds de *Eau Coulée* à *Chapman*, serait décongestionné. Le problème du trafic routier résolu, les chemins de fer pourraient être désaffectés. Flacq serait à Port-Louis. On sauverait au moins cinq milles de route de Curepipe à Port-Louis. Mes deux grandes artères de *Pouce* à la

mer déverseraient avec une folle aisance tout le trafic du sucre du sud et de l'est vers les docks, directement, dans le pont de trafic, merveilleusement conçu par M. Thornton-White, et qui prendrait de Roche-Bois (Albion Dock) à Cassis (New Mauritius Dock).

Mon plan général embrasse, en vaste synthèse, tous nos problèmes essentiels : démographique, économique, routier, électrique, etc.

Je mets au défi quiconque de trouver mieux. Mais voici, nul n'est prophète en son pays. Dans vingt ans peut-être on mettra mon plan à exécution, *et à la lettre*.

D'ici là, l'orgueil national y aura trouvé son compte. Un poète ne doit rien savoir. Ignore-t-on cependant que je suis *le seul expert en bloc* sur toutes ces questions ? A-t-on oublié mes livres sur l'économie politique ? Égare-t-on jamais ce qu'on *est* ? Qui a dit que le poète vivant est le seul *réaliste*, – pieds dans la boue et tête dans les nues, comme je me suis exprimé moi-même dans un de mes recueils de *Pensées*, alors que, sortant de l'économie politique, je m'apprêtais déjà à faire ma grande marche vers le cosmique ?...

Le MAURICIEN

23 Avril 1954

Amour, où es-tu ?

Les romans, le théâtre, la poésie sentimentale ont élevé l'amour à l'état d'une fiche. Tout ça a été classé. On vous tire l'amour 2865, comme une médecine hors d'une fiole, et on vous dit : « Voici ce qu'il vous faut. » Les « stars », les « pin-up » et les grands costauds du cinéma s'en abreuvent. Ils cherchent ici *l'expérience*. L'amour est *curiosité*, qui est mis au rang de l'opium, du haschish, du peyotl et de tous les excitants.

Ainsi, l'amour se paie au poids, au volume, à l'heure, à la distance, comme les substances, car l'amour ici *se compte*, c'est un marché.

Cet amour, les animaux mêmes n'en voudraient pas. Or, tel est l'amour bourgeois : une comptabilité d'instincts, monnayable en plaisirs catalogués. L'homme marche vers les caresses-machines. Le robot-amour, on le voit dans les palaces, les dancings. L'amour a été « américanisé ». Voronoff est dépassé.

Comme on est loin de ces temps où les empires étaient ébranlés par un seul regard ! Et lorsque telle vibration d'âme mettait en pièces de titanesques États ! Tout cela a été remplacé par l'inhumain : on tombe amoureux de la *girl* de la T. V., un abstrait. Bientôt, on se donnera des baisers-chocs par radio. L'amour est devenu machine. Et c'est le signe de la fin des temps.

* * *

Et à côté, un sens nouveau de l'amour naît, de nouvelles religions d'amour paraissent : on aime des *objets*, à en perdre le souffle. Aimer le football, c'est aimer un ballon qui fuit et qui revient comme un fou. On n'aime plus le poisson, mais le canot. On n'aime pas le paysage, mais la route. On n'aime pas la mer, mais l'auto qui nous y porte. On adore autant la bouteille que le whisky : c'est un déplacement de totem. Et la femme n'aimera le corps de son mari qu'à travers sa robe, qui représente son moi glorifié. On aime tellement les maisons en béton, qu'on en est arrivé à oublier les gens qui y sont. Il y a un déplacement d'amour vers la *chose*. La chose est vie. Vive l'artificiel, et à bas la vie ! Satan est le Robot. Nous marchons vers Satan.

* * *

J'ai remarqué dernièrement qu'en m'achetant deux cravates-papillon, rouge et bleue, j'avais plus fait pour ma gloire à Maurice qu'en écrivant mon dernier livre. Enfin, j'ai une *apparence* ; avant je n'étais pas. On s'est beaucoup plus occupé de moi depuis quelque temps, à cause de mes cravates. Je comprends que les rois et les généraux s'habillent de rouge ! Et je *sais* que j'existe vraiment, quand je suis dans les belles autos de mes amis. « Si j'étais roi... »

L'artificiel nous a donné des couleurs vives, que nos teintures naturelles n'ont pas. Plus on marche vers le médiocre et l'absurde, plus les choses reluisent. Ô l'idiot cacatoès !

Et l'amour est cacatoès. Toutes les femmes ont les mêmes répliques devant l'émotion, sauf les excellentes qui connaissent le silence-amour. On bâille avec beaucoup de bruit. Qui s'ennuie sans bruit ? L'animal le plus bête est le chien, parce qu'il aboie à tout moment. Si on fait tant de tapage autour des mariages, c'est parce que c'est idiot. Ève et Adam n'adressèrent pas des cartes d'invitation. Tout ce qui est grand est silence et simplicité : telle la lumière, qui seule de toutes choses, ne fait pas de bruit.

* * *

Amour, où es-tu ? Au faite du Golgotha, où le silence était vivant. Les apôtres bavardèrent, le Christ parla... au-delà des mots. C'était ça l'amour, l'in-dit vivant. Univers, tu n'es rien auprès d'un des silences du Maître. Car seul ce qui ne parle plus est Amour, le Verbe est silence vivant : ce qui parle alors, c'est la *compréhension*, qui est sans phrases.

J'écrivais, en France, à un journal qui me demandait une interview : « J'écris au-delà des mots, je n'ai jamais connu qu'une seule grammaire : mon cœur dépouillé de tout amour. Ce qui est amour au-delà de l'amour est le vrai amour. Je ne connais pas d'autre sens du Verbe. »

Et je me lasse de dire : il ne faut pas aimer la femme, mais l'amour. Pour un poète, la femme, c'est son œuvre. Nulle déception ici, mais éclatement de joie. C'est l'irréfini qui donne le vrai infini, où Dieu est ce qui me fait dans mon âme et qui *est* mon âme elle-même, exprimée expression de sa Personne. Mon œuvre est divine, mais elle est au-delà de mon œuvre, dans cette incandescence exprimée, et qui n'est plus moi-même, et qui me permet d'adorer Dieu au-delà de mon être dissous. Tu es dans Dieu, ami, quand tu as cessé d'exister pour toi, et ce qui te fait monter, alors, c'est ton propre être incréé.

Amour, enfin je te retrouve. Mais qui es-tu ? Tu es Dieu.

Comme nous sommes loin ici du panthéisme d'un Spinoza, et dans la vraie Réalité !

Poésie, tu n'es pas encore née. Quand tu seras née, tu remplaceras *tout*. L'intelligence cessera, et l'intuition sera reine, elle qui est amour. Car comprendre, c'est aimer. Et que vient faire ici l'intelligence, sauf pour une fausse connaissance ?

Amour, où es-tu ? Et que viennent faire la femme et l'homme ici : vases de reproduction ? Pour moi, ce sont des *signes*, signifiant et indiquant un *dépassement*. Le sens de vivre ne peut qu'être *au-delà de la vie*, et l'amour véritable se trouve au-delà de l'amour.

Quand j'œuvre, j'aime, je vis une vie d'amour. La femme ne saurait toujours être pour le poète qu'un pentacle : tout est au-delà des êtres, comme les bornes ne font pas la route, mais l'indiquent.

Amour, où es-tu ? Je le sais, Amour, tu es la Connaissance Vivante.

Curiosité, ô Amour, Expérience, ô Plaisir, Volupté, ô mort vivante, tu ne seras toujours que le miroir du *moi*. Narcisse, je rejette ton visage.

Pygmalion, viens, tu es le Signe, et tu es le Poète.

ADVANCE

27 Avril 1954

La monomanie de la monoculture

L'île Maurice n'a qu'un problème : celui de sa surpopulation.

Surpopulation, entendons-nous, selon ses ressources présentes, mais non *actuelles*, car l'île en est loin encore d'avoir développé son potentiel.

Si la surpopulation continue, s'imposera l'émigration. Et si l'émigration ne peut s'opérer, par impossibilité de trouver un foyer ailleurs ou par non-vouloir de quitter le sol natal, la pléthore écherra en dernier sur ceux qui possèdent et qui, *nolens, volens*, devront nourrir la population, et une partie de la nation devra faire vivre l'autre partie qui chômera.

Le surcroît de population est aggravé par la machine qui va déplacer la main-d'œuvre humaine partout. Nous n'en sommes encore qu'au départ dans ce sens.

La canne à sucre a touché aujourd'hui à son maximum de rendement chez nous, et la canne elle-même disparaîtra, avec les climats qui changent.

Il est inouï qu'une contrée comme la nôtre ne soit qu'exclusivement agricole. Je tiens pour un fait, sans avoir pour cela à consulter les radiesthésistes, que notre sous-sol contient le fer, le charbon de terre, l'or, sans doute l'huile (à Chamarel) et l'uranium dans le sud-est.

Nulle étude ou enquête véritable n'a été faite dans ce sens. On se contente de nier. Or, des déserts aujourd'hui sont riches de leur sous-sol. Comment ne le serait pas notre île volcanique ? Quel est le creuset refroidi qui ne contient pas des trésors minéraux ? Qu'est le volcan, sinon un haut fourneau ?

J'ai un plan, que je ne tiens pas à présenter pour le moment, en vue de faire de nos lagunes maritimes de vastes barachois, et qui, nourris de sels, fourmilleraient d'algues et de poissons.

* * *

Mais l'essentiel de ce que je veux dire, c'est que nous mangeons notre capital par la monoculture. La terre est éreintée toujours chez nous dans le même sens. Et comme toute monomanie, elle use le cerveau du sol. La terre devient folle à la longue, après de graves hystéries. Ici l'on opère entièrement sur l'artificiel. Et vient un jour où le malade claque. Et la terre refuse son client.

Et je pense aussi à l'érosion et à la boulimie de l'herbacée sucrée qui fait tomber les derniers arbres. Point de forêts, point de régulateur. Et par goinfrerie, on ôte des terres, ce qui amène l'eau, comme en ôtant les pierres dans le nord de l'île, on ôte l'ombrelle, et le soleil ardent assèche les terres là où il n'y a pas d'eau. Tout cela c'est bêtise par égoïsme. Pour vouloir trop, on ôte ce qu'on peut avoir. Quand on aura planté nos montagnes, nos terres iront à la mer. Jeu des forces de la nature, qui a fait la graminée et le chêne, la majestueuse montagne et les criques douces. Tout cela a un sens.

* * *

Ce à quoi personne n'a songé, c'est que le climat qui change va rendre cultivables en cannes à sucre d'autres régions du globe, comme en cultivant le maïs en Angleterre, on élargit le champ du maïs, et le marché accuse.

Ainsi, en même temps que le climat chassera la canne à sucre hors de notre pays, la tâche de concurrence s'élargira par de nouvelles terres sur le Globe rendues cultivables par le changement des climats. Et si nous insistons, malgré l'ukase du climat, faisant entrer des modes de plus en plus artificiels, tout craquera d'un coup.

Jamais, au cours de notre histoire, la *monomanie de la monoculture* a été si forte chez nous. Avant de croire en Dieu, nous croyons en la canne à sucre.

Et alors que la vigne, à Port-Louis, donne actuellement des grappes plus grosses qu'en Europe, et aux grains infiniment plus doux et vivants, notre *credo* bat son plein, comme jamais avant. Les cyclones s'en vont et cependant on chante *alléluia*.

Cette année, les cannes à sucre mûriront plus tôt. L'hiver finira devant un été précoce, et le temps décalé décalera la végétation. Toutes les saisons des semailles ont changé.

L'usinage devra se faire plus tôt. Si on la laisse durer, la courbe de richesse aura fait son cycle longtemps avant que la récolte soit rentrée. Et l'assèchement de la canne à sucre qui s'est présenté l'an dernier, sera pire cette année. Novembre est appelé à voir des champs secs, comme l'amadou. Mais tout cela signifiera que tout le cycle des plantations et de l'usinage devra être changé. Et s'imposera, comme une obligation, à nos administrateurs intelligents, la nécessité d'une saison à deux coupes. Sans la masse de pluie, jetée comme un sac d'eau, de janvier à mars, à cause des cyclones, les cyclones disparus, la pluie se répartissant pendant toute l'année, les cannes à sucre *végèteront* comme ceux à qui on refuse les variances passent dans le monotone.

Et cette *tendance à végéter* est donnée typiquement par le longanier de Quatre Bornes, et d'autres encore à Beau Bassin, qui, aphasiquement, après avoir fini leur portée de fruits, recommencent.

J'appelle aussi *végéter*, soit le gigantisme ou le pygméen, la canne qui file en liane ou qui se présente en balai. J'ai noté, extraordinairement, des variances infinies de cet ordre, à la Rivière Noire et ailleurs, terrains où d'une part les cannes sont comme essoufflées tant elles montent, et, d'autre part, où elles se ratatinent, comme saisies de froid.

Ainsi est toute notre végétation : pressée et ralentie. Dans tel endroit, l'an dernier, des plans de letchis présentaient dans la même cour, des fruits mûrs, et d'autres des fruits à peine formés, et d'autres encore étaient en pleines floraisons ou en boutons.

L'homme, chez nous, ne sait pas regarder, ni l'administrateur ni le profane. Les gens du peuple cependant ne se trompent pas, eux qui voient venir les quatre saisons, et ce *grand flottement* avant que tout s'assoie, portant des excès dans les deux sens, des extrêmes partout, hystérisations de la nature.

Comme les avocatiers qui montent, les letchis qui montent, les goyaviers qui descendent, les bambous qui se font portlouisiens, la canne à sucre s'hystérise par des extrêmes. Et on plantera le jonc sucré aux Mares, et qui tombera aussi avec les grands froids.

Et qui a remarqué que si les moustiques s'en vont, c'est à cause du climat qui change ? Et qui a noté que les campements sont « habitables », le moustique exclu, pratiquement toute l'année ! On dansera dans nos cottages balnéaires, cette année, fin décembre, sans s'éponger.

Et, changement vraiment phénoménal, vient le temps où de superbes demeures *permanentes* s'aligneront le long de nos plus beaux sites maritimes. On reviendra au « bon vieux temps » où chaque colon avait sa douzaine d'arpents, ses vergers et ses fermes.

Mais voilà, viendra aussi le temps des nouveaux riches. Car, pour moi, il n'est aucun doute que l'argent changera de mains, et la propriété sera morcelée, (grâce encore aux climats qui changeront les cultures), sauf pour quelques riches esthètes, des capitalistes convertis au bonheur de vivre, et pour qui l'argent sera *vivant*, comme leur âme.

Car on va s'embrasser en place publique. Le sucre nous a divisés, le vin va nous réunir, avec le cidre, avec le pain de blé, en nouvelle communion. Les temps viennent où tout préjugé sera un crime. L'île Maurice est un paradis. Qu'en avons-nous fait ?

La merveille, c'est que dans les temps nouveaux, il sera de *l'intérêt* de tous d'être unis. L'amour paiera. Car le sens de nation même va changer. Et notre Globe semblera bien petit pour les Colomb de l'éther cherchant des mondes nouveaux dans la carte du ciel, car l'homme d'aujourd'hui a soif de connaissance. Et ce qui divise les hommes, c'est l'erreur. Et l'erreur en soi, qu'est-elle sinon que Dieu est multiple, et que les hommes sont différents ?

Le MAURICIEN

3 Mai 1954

Le capital indivisible

à André Masson

L'île Maurice présente un problème unique au monde. Il est étonnant que personne jusqu'à ce jour ne s'en soit aperçu. C'est au sujet de son économie.

Je mets au défi quiconque de me présenter, *sur toute la terre*, un cas identique au nôtre, où, dans une unité de contrée autonome – d'une province, d'un pays, d'un continent, île ou archipel – une *unique industrie* fasse, comme la nôtre, vivre tout un peuple.

Et, à moins qu'on ait le délire de mauvaise foi et un sens moral totalement atrophié, je mets au défi quiconque de me prouver qu'un tel état de choses ne comporte pas, en soi, un sens exceptionnel de la propriété, *dans l'ordre moral*.

Je maintiens que le droit de propriété, que la morale économique considère comme sacré, est non pas, en ce cas, abrogé, mais mitigé par un élément nouveau, que je définis comme suit : le riche, qui pourrait se croire irresponsable envers la collectivité, se trouve *d'office*, dans *l'ordre moral* de propriété, un *tuteur*, dans le sens du bien national, envers la masse non-possédante. Et ce sens de *tuteur* entraîne la *responsabilité* d'ordre moral qui, dans nul pays au monde, ne saurait se présenter de la même façon et avec une pareille intensité que chez nous.

Ainsi, dans ce sens nouveau et, je le répète, dans le strict domaine moral d'économie politique où je me place, le capital prend un sens de *responsabilité*, qui n'a de pareil nulle part au monde.

Ce n'est pas à moi de juger si le capital, chez nous, a rempli ses obligations *morales* envers la collectivité. En d'autres temps, je l'aurais fait. Je n'ai voulu ici qu'établir le principe. A d'autres de le développer.

Mais je voudrais seulement souligner ceci : que la responsabilité, dans ce cas, est indivisible, et comprend toutes les obligations qui accompagnent le *tutelage*, et puisque nous sommes dans le domaine moral, ces obligations couvrent du simple devoir de l'employeur au *parrainage*, et ici je n'indivise pas le matériel du spirituel.

Les gens à courte vue, les mauvais riches me diront : l'argent est un marché qui exclut le sentiment et toute forme d'idéalisme. Je répondrai : c'est pour d'autres temps. Les conditions *actuelles*, où tout le Globe devient un, empêchent que les gens *intelligents* sectionnent les problèmes, quels qu'ils soient, et même dans le domaine restreint d'une administration agricole, on doit en faire cas, que ce soit le domaine démographique ou technique, en passant de la simple sanitation à la psychologie, du problème du divertissement au travail, etc.

En d'autres temps, alors que l'égoïsme, l'étroitesse d'esprit, l'intolérance, la coercition, le divisionnisme payaient, aujourd'hui tout ce qui n'unifie pas cause le malheur. Avec la marche des événements, et l'univers qui s'unifie, l'esprit de compréhension paie, la libéralité est lucrative, la générosité porte des fruits. Et le capitalisme compréhensif viendra à l'ordre du jour, si ce n'était que par intérêt, apportant un plus grand nombre de roupies par cette tactique de générosité. Bonté intéressée ou librement concédée, l'économie politique a changé d'aspect et a passé à l'ordre éthique.

Personnellement, je ne crois en aucune éthique. La bonté, pour moi, même chez les meilleurs, m'a toujours paru une *attitude* (je parlerai même d'une *politique de bonté*), puisque la vie pie a pour fin, et toujours, une *récompense*, qu'elle soit d'ordre terrestre ou d'ordre céleste, et qui est la gloire sainte sur terre ou le paradis à « obtenir ». Je ne crois qu'en la *gratuité*, qui ne réclame aucune récompense, qui, hors de tout intérêt, accomplit une excellence, et qui ne peut ni être pesée, ni être appréciée dans le sens relatif.

Mais comment porter l'humanité à ce dépouillement ? Et l'économie politique n'est-elle pas basiquement une transaction, dont le profit est l'essence ?

Et cependant, curieuse chose, avec l'unification de l'Univers, le sens moral lui-même se mute. Les valeurs changent. Et, à la tête, est le sens de propriété qui fait des bonds de transcendance.

Je crains que peu, parmi nous, soient éveillés à cette réalité.

L'île Maurice présentant un cas exceptionnel, son problème forcément, dans ce sens, est exceptionnel.

Je parle en précurseur, en clairvoyant. Il n'est ni de mon désir, ni de mon humeur de m'étendre sur ce point. Des problèmes infiniment plus vastes m'attendent, qui, à leur tour, auront une répercussion sur tout le champ de vie.

Mais qu'on se rappelle mes paroles : nul *bonheur* plus grand ne pourrait nous arriver que la disparition de la canne à sucre de ce pays, en tant qu'entité économique. L'île, alors, retrouverait son *équilibre*, dans tous les domaines (car l'économique, qu'on le veuille ou non, dans l'état actuel matérialiste de l'humanité, gouverne tout), et une *balance de vie* remplacerait le précaire et l'angoisse que présente, pour tout un pays, la monoculture, qui hystérise et exacerbe toute la vie d'un peuple.

Et quand je parle d'*équilibre*, je parle de *bonheur de vivre*. (Je ne suis pas ici dans des envolées mystiques, mais dans la crudité d'une existence moyenne, où le tralala de la matière est au moins 75 % de la vie).

L'homme, chez nous, le possédant ou le penseur, a trop lieu de croire que le capital est *seulement* l'argent, pièces de monnaie, chèques ou valeurs. Le capital, dans le champ moderne, est autre chose aussi : intelligence, santé du peuple, courage de vivre, union, discipline, tolérance, honnêteté, liberté... et sens de poésie, qui fait accepter la vie dans un grand élan. Et seul un peuple joyeux saurait être véritablement prospère.

Et je n'oserais dire que le capital intelligence, chez nous, a été utilisé à fond. Mon cas, à lui seul, ferait mentir cette assertion. Et quant au reste des éléments que j'ai notés, je laisse à d'autres le soin de répondre, point pour point, à savoir : ces autres ordres de capital ont-ils été mobilisés, chez nous, pour un sens neuf de la vie, et pour notre plus grand bonheur ?

J'aimerais, pour terminer, tout ramener à la *vraie* intelligence, qui englobe toutes les qualités de l'âme, du cœur et de la vie, la *vraie* intelligence, qui est compréhension, amour, libéralité vivante, qui dépasse le champ étroit des *intérêts* sentimentaux, d'échanges de bons procédés, du *give and take* courant, qui est *politique de bonté*.

La *vraie* intelligence, à mon sens, a réponse à tous les problèmes.

L'île Maurice, comme un tout, a-t-elle bénéficié de la *vraie* intelligence ?

Personnellement, je ne le crois pas, mais le temps vient où cela sera.

Au lieu de littérateurs (êtres très souvent secs et les plus inintelligents peut-être de tous) et de planteurs, de commerçants, d'artistes, etc., il faut à notre île un *vrai* esprit, qui est fructifiant de sagesse.

Je ne vois le salut que là.

ADVANCE

8 Mai 1954

De paradis en paradis (Le coco de mer et le dodo)

Une expédition italienne a récemment visité les Seychelles, en vue de découvrir les vestiges de l'ancienne Lémurie. De retour à Venise, elle a publié un communiqué annonçant qu'elle avait eu des preuves que les Seychelles étaient anciennement reliés à Ceylan, d'une part, et à Madagascar, d'autre part.

Ceci apporte du nouveau au problème de la Lémurie, appelée en Asie le continent de *Gondwana*. Tôt ou tard, l'enquête se poursuivra jusqu'à Maurice. Le tout s'éclairera lorsqu'on aura dragué les fonds marins autour de l'île, et ce sera alors que le fin mot de l'énigme jaillira.

Il est une chose extraordinaire au sujet des Seychelles et aussi exceptionnelle que notre *dodo* et nos montagnes : le coco, dit de mer, qu'on trouve dans notre ancienne dépendance.

Quand le *coco de mer* est sec, il donne une coupe allongée, dure, comme du marbre. Les villageois seychellois s'en servent comme assiette creuse et récipient.

Le coco de mer ne contient pas d'eau, mais une gelée blanche, divine. En forme d'organe reproductif féminin, quand il germe, le coco de mer présente aussi l'organe reproductif mâle. Analogie frappante avec le fruit d'Éden.

Ce pays du fruit défendu est un paradis. Beaucoup s'accordent à y placer l'Arche. En fait, les Seychelles seraient le paradis terrestre, groupe d'îles restées à la surface des mers après le déluge légendaire. Pareillement serait l'île Maurice, à l'autre bout, et qui eut sur terre l'exclusivité du dodo, alors qu'aux Seychelles, il y a le coco de mer. Curieuse rencontre. Le coco de mer peut être planté ailleurs qu'aux Seychelles, mais nulle part au monde, excepté dans ces îles embaumées, ne fructifie-t-il. Partout ailleurs, il reste stérile. C'est que les Seychelles seraient le seul pays de l'amour. Le coco de mer, aux Seychelles, prend 70 ans pour rapporter, 30 ans de moins que le *talipot* ne prend pour fleurir.

Sait-on, d'autre part, que le général Gordon (qui est venu à Maurice) a écrit un livre pour prouver que les Seychelles seraient le vestige du paradis terrestre ? Le héros de Khartoum, qui était général, écrivain et missionnaire, était aussi un artiste. À l'Hôtel du Gouvernement, dans un placard sous verre, repose un superbe album où se trouvent dessins, aquarelles, eaux-fortes, etc., du général Gordon. J'ai été voir cet album avec le peintre Pierre Matosy, qui en resta émerveillé. « Une révélation d'innocence, me dit-il, une suavité, une originalité, une sincérité. ». Toutes ces pages pourraient être un jour séparées et encadrées rudimentairement, donnant une exposition Gordon, qui intéresserait peintres et profanes.

* * *

Le *coco de mer* et le *dodo* trouvent un rapprochement par le fruit d'Éden et la colombe, car notre dodo est *colombiforme*.

Ce qui amène à dire que la fable de la Genèse, n'est pas seulement un conte présentant l'origine de l'homme et son destin, mais coïncide avec une réalité cosmique, dont les Seychelles et l'île Maurice donneraient, aux temps présents, les deux bouts essentiels de l'Énigme, présentant une preuve *historique* du Déluge, alors que le Déluge n'est encore pour nous que légendaire.

Partie des Seychelles, l'Arche se serait déposée sur notre Ararat.

Quelle splendide bande cinématographique ne ferait-on pas de tout cela, reléguant les images de Walt Disney à un mirage !

Le MAURICIEN

19 Mai 1954

Ces pauvres riches !...

Aux temps féodaux, les nobles devaient protection à leurs sujets. Les nobles avaient droit de justice en leurs terres. Mais, ployant le genou devant leur suzerain, ils devaient, eux aussi, obéissance comme le paysan, à leur seigneur. Et le suzerain pouvait intervenir dans l'administration de son féal, en lui faisant des remontrances et, au besoin, en agissant.

Le noble était guerrier. Le paysan cultivait les terres du seigneur. Mais le noble partait à la guerre. Le paysan ne servait pas. Le noble avait, coûte que coûte, à la voir, partout et toujours, la conduite d'un preux. Le félon était pourchassé. Il y avait alors le code de l'honneur, qui était la loi non-écrite. En nul cas, le noble ne pouvait faillir à l'honneur.

Le seigneur et ses fils payaient de leur sang. Pour ses droits, le seigneur avait des obligations. Il était responsable de la subsistance de ses sujets. Il devait veiller à leur état spirituel. Il était l'universel parrain et tuteur de tous, sur ses terres. Craint, il était aussi aimé et admiré. Ses sujets le considéraient comme leur père. Dans la maison du noble, chacun pouvait entrer pour porter ses doléances et il était sûr d'être écouté. Le seigneur châtiait, mais il savait être généreux. Loin de trôner dans les cieux, il allait jusque dans les chaumières s'enquérir de l'état de ceux qui le servaient. Cette forme d'administration avait quelque chose de profondément humain. Le sens de la noblesse, en raison du code de l'honneur, entraînait un état de grandeur et de générosité.

Tout cela a passé. Est venue la bourgeoisie, face au noble des cartels et des casinos. Plus de duels. Le noble n'a que son bristol et son frac. Sauf un Louis de Broglie, tout cela court la fortune. Pour redorer le blason, il y a les Américaines. Duc de Saindoux remplace M. le prince. La Saucisse s'allie au Lion d'argent en sinople.

Et une autre noblesse a pris la place : la *noblesse d'argent*. Le noble est devenu bourgeois, bien que conservant ses titres. Il a glissé. Nul aujourd'hui ne songe à le cueillir. Tout cela est mort, bien mort. Hélas !

L'aristocratie est défunte. Fini le temps où le noble, s'il n'avait de l'esprit, exigeait quand même que de grands esprits fleurissent sa table chargée de cristaux. Et il envoyait son carrosse au sein des rues enchevêtrées afin de conduire chez lui le bel esprit. Et Madame la duchesse se penchait avec déférence sur le pauvre hère au vêtement râpé, mais qui avait de l'esprit. Partant pour la campagne des Flandres, Louis XIV choisit Racine pour tout le trajet. Par pose ou par goût, le Roi-Soleil sourit à l'homme de théâtre. Fini ce temps !

Et cependant ! Si on n'a pas Frédéric le Grand hébergeant Voltaire, Christine de Suède accueillant Descartes, et Catherine II oubliant ses travaux d'État pour parler à Diderot, il y a le snobisme du XXème siècle. Nous avons eu à l'île Maurice cette comédie. Moi qui pourrais parler, je dois me taire. Je ne parlerai pas, même en abrégé.

Pauvres riches ! Pourquoi ne pas vous *payer le luxe* d'un écrivain ? Tel Mécène qui voudrait m'aider à éditer mes livres laisserait à ses fils un nom. Pourquoi se refuser un certain prestige post mortem ? Pauvres riches, qui se paient tout, sauf un nom ! Il faudrait seulement quelques milliers de roupies. Tout s'achète. Pourquoi pas cela ?

Mais je m'égare. Il n'y a plus de nobles chez nous ! Le duc de Bagasse n'en est pas un. Le prince du Vesou non plus. On a oublié ici d'être riche, sans richesse. Pauvres riches ! Les nobles riches *comprenaient la vraie* richesse. Aussi, mieux que les tolérer, on les aimait.

Et cependant, nous n'avons pas été toujours ainsi. Nous avons, nous aussi, connu des riches point pauvres de vraie richesse. Les riches du passé ont été aimés. Sur leurs terres, nos ancêtres communiaient avec leur peuple à demeure. Un de mes ancêtres fut le premier à construire une école et un hôpital sur sa propriété. Tel mauvais riche le gratifia, dans les journaux, de *libéral*, grossière insulte pour cette époque.

L'argent, en ce temps-là, avait souvent du *cœur*. Où sont les neiges d'antan ?

Et j'en viens à l'essentiel : le capitalisme, se neutralisant, est devenu anti-humain, un automate. La Société Anonyme, c'est l'incognito. Je cherche un homme, je me heurte à un robot. Il faut rehumaniser tout cela. Il faut redonner du cœur à l'argent, réennobler les valeurs, en ne les limitant pas aux seules valeurs de Bourse, mais aussi aux valeurs tout court.

Le capital doit, non se rajeunir, mais se renouveler, être véritable, se prévaloir d'excellence. Là seul il saurait trouver du prestige. Et tout cela est bien facile : il suffit qu'un nouveau sens du Capital naisse en serviteur du pays et non en maître. Tout sert. Pourquoi le Capital ne servirait-il pas ? Mais il faudrait inculquer à l'homme d'argent ceci : qu'il n'est pas le lait de la vache, mais celui qui traite. Et il doit s'occuper de la vache, faire en sorte que la vache soit heureuse, et, du lait généreux, en donner un peu au petit veau ; boire et manger à la même table du *bonheur commun*. Et se dire qu'aujourd'hui nul ne saurait être vraiment heureux, si tous ne sont pas heureux avec lui. Le bonheur, en notre temps, est solidaire. Rends heureux, et tu *seras* heureux. Le capital doit avoir un *cœur*. Quand ce cœur battra, nul n'enviera personne. Le capital doit se faire *aimer*, il ne doit pas être automate. Le capital doit s'ennobler. Plus de duc de Bagasse et de prince de Fangourin ! Cela ne vaut rien. Nous connaissons les rois du Gras Double et les marquis du Tapioca. Le sucre ne saurait donner des principautés et seigneuries héréditaires, – gueules de moulins à deux tramways en sautoir d'argent, barrées d'un cerf bramant d'or sur camaron croisé de palmiste en canapé – nos ancêtres en conjeon avaient tout du noble en faisant cuire leurs patates dans les bassins de sirop de cannes. *Il n'est de noble qu'en l'état foncièrement humain.*

Or, le capital est devenu inhumain. Nous marchons vers le *trust* aux mille visages sans visage. Personne n'est responsable ; il y a la société qui limite ses responsabilités. C'est comme le père qui dirait à son fils : « Tu peux tout faire, tu n'auras ma garantie que pour mille roupies. » La société, ainsi, est toujours mineure, à responsabilité d'irresponsabilité illimitée.

Nos terres n'appartiennent plus qu'au capital anonyme. Après cela, pourquoi parler de responsabilité ? Sur les terres féodales, le seigneur était *seul* responsable. À la place d'hommes, nous avons des sociétés. Tout est machine. Et le capital est inhumain. Il faut rehumaniser le capital, et le rendre à responsabilité illimitée, comme le seigneur de jadis. *Noblesse oblige !* L'argent n'a plus aucune obligation. À la place du cœur, donc, nous avons la machine.

Douce canne à sucre, tu as fait cela ! La monoculture est notre perte. Tu as mis des anonymes dans des anonymes. Tout se brouille. Je vois le Minotaure et le labyrinthe. Et je ne vois pas le fil d'Ariane. Si. Le fil d'Ariane, je le donne.

C'est de devenir soi-même capitaliste, même sans un sou. De jouer le rôle du capital véritable. Que ceux qui n'ont pas le sou se conduisent en riches véritables. Les pauvres riches, honteux, devront alors suivre. Les pauvres *font* ce que les riches sont : en se conduisant en riches d'esprit, en envieux, qui excitent la pauvreté des riches. Riches eux-mêmes, les pauvres riches deviendraient riches de vraie richesse. Si les pauvres se conduisaient en riches, alors tout reviendrait au beau.

Les riches ne seraient pas ce qu'ils sont, en mauvais pauvres, si les pauvres pouvaient être si riches que les riches eux-mêmes les envieraient. À deux envies, l'envie s'annule, et se présente la camaraderie de compréhension, car il n'y a qu'un *seul* capital et il n'y a qu'un *seul* travail, et tous deux sont des deux côtés de la barrière. Le peuple pauvre a un capital qui est son travail, et le capital travaille aussi – si ce n'était que des soucis. Il faut mettre capital et travail en commun, et oublier capital et travail pour la communion d'un *bonheur commun*.

Riche de tout, je suis pauvre d'argent. En me donnant de l'argent, on enrichit les pauvres riches. Je me considère solidaire de l'île Maurice. Comment l'île Maurice saurait-elle se désolidariser de moi, si elle ne le faisait pas par simple bêtise ? Car quoi qu'on veuille, je serais, et je suis. Et je ne peux empêcher l'île Maurice d'être. L'île Maurice me refusant, je *suis* quand même et *malgré* elle. Et qui est pauvre alors ? C'est l'île Maurice amoindrie par mon absence.

Je suis riche à craquer, mais pauvre d'argent. Chaque roupie de plus en ma poche enrichira l'île demain, ce que des milliers de tonnes de guano ne sauraient faire. Ici, chaque chose à sa façon, et tout est à sa place. Ce tout est en Tout, c'est notre patrie. Nous aidant mutuellement, nous sommes comme un *tout*. Divisés, nous périssons. Mais moi, je tiens à être, quand même, malgré l'île, malgré tous. Entre une île et un homme, entre un continent et un homme, c'est toujours l'*homme* qui vainc. Car la seule richesse, c'est l'homme, commencement et fin de tout – le seul, l'unique, le vrai, l'éternel capital. Le sol n'est que serviteur. Et quand je parle d'*homme*, je parle d'homme des deux côtés de la barrière. Tout est digne. Je parle de *vraie* noblesse. Et quelle est-elle ? Le sens de l'homme qui rend justice et honneur à tout homme digne de ce nom. Le préjugé en ce sens, est criminel. L'homme, d'où qu'il vienne, s'il est digne de ce titre, est le seul et l'unique capital. Il ne saurait y avoir, au fond, d'autre richesse véritable.

ADVANCE

20 Mai 1954

L'homme qui devint femme

L'histoire de l'homme Robert, qui devint la femme Roberta, défraye la rubrique des revues illustrées d'Europe et d'Amérique.

Au Marché Central et dans les échoppes ambulantes le long des trottoirs, on vend « Ene zhomme fine vine femme », sous la photographie d'un homme en uniforme de la R.A.F., et à côté d'une ravissante blonde aux boucles enchanteresses, au regard captivant de douceur. C'est à ne pas y croire ! La carte postale double se vend 50 sous. « Ene zhomme fine vine femme » n'attire pas beaucoup de clients. C'est si invraisemblable, qu'on passe à côté !

Robert, qui devint Roberta, a été père de deux enfants. Sa femme, depuis, a divorcé.

Alors même qu'il était homme, Robert s'était intéressé à une amie. Depuis, il (elle) a gardé l'amie. C'est cette amie qui doit en avoir à raconter ! Car la « transformation » s'est faite, jour après jour, devant ses yeux.

Robert fut troublé un jour par une remarque que lui fit un coéquipier. Le trouble s'étendit au sein de sa conscience. Et c'est un des plus éminents psychiatres d'Europe qui dénoua le problème. Ce professeur freudien lui apprit qu'il était femme au mental. À Robert fut dévoilé que sa haine des hommes et son attirance pour les femmes n'étaient autre que refoulement. Il fallait prendre tout à l'inverse. Robert ne l'avait pas fait.

C'est à partir de ce moment que s'opéra, jour après jour, la « transformation ». Les gynécologues en perdirent le souffle. Car ce n'est que pendant les trois semaines suivant sa naissance que l'enfant reste « flottant ». Passé ce délai, il se fixe, soit dans le sens mâle ou dans le sens femelle.

Or, lorsque la « transformation » commença à s'opérer, Robert avait trente-trois ans. À trente-six ans, Robert était totalement femme. On le rebaptisa, ou plutôt on le renomma civilement Roberta.

Encore si Roberta était assez virile comme femme, une virago par exemple. Non, Roberta est suprêmement belle, avec des yeux langoureux, à faire rêver. Donc la métamorphose a été totale.

Et on pourrait croire qu'un homme de chair enrobait une femme d'esprit. Que non ! Robert se conduisit virilement en grand aviateur, et il fut coureur automobiliste, métier strictement masculin. Mais, paraît-il, Robert s'est forcé, ou efforcé, de présenter une grande virilité, à cause justement de sa nature féminine profonde, afin de la cacher. Telle est, du moins, la version du psychiatre-analyste.

Aucune révolution cependant, de radicalité totale, ne semble s'être opérée dans l'être double de Robert devenu Roberta. Et la mémoire de Robert-Roberta est intacte. Elle se rappelle toute sa vie d'homme, et en femme, la raconte, tout naturellement. Aujourd'hui, cependant, son équilibre est parfait.

Belle à rêver, elle a reçu de nombreuses demandes en mariage. Et dans son exquise féminité, elle se tient distante. Se mariera-t-elle ? Elle le peut, et peut enfanter, et donner des demi-sœurs et des demi-frères à ses deux enfants, état d'affolante consanguinité, où père et mère tout à la fois, un autre nom devra être donné aux

rapports de progéniture d'une parenté qui a été successivement époux et épouse, père et mère, et cela dans un même être.

Car Robert et Roberta, c'est le même être, et même pas à face double, mais la même chose qui a présenté deux faces.

Mystère ! Oh non, ce n'en est pas un.

Car déjà Weiniger, le prodige allemand avait révélé l'inexistence de ce qu'on appelle l'homme et la femme, êtres distincts et totalement séparés. Ici, il y a mêlement et confusion, et chaque être, mâle ou femelle, a des zones de l'autre sexe en lui. Le mâle total et la femelle totale n'existent pas. Mais jusqu'ici, chez l'adulte, on n'avait rencontré que la virago et l'homme efféminé. Aujourd'hui, un total adulte change totalement de sexe. Nous ne faisons que toucher ici à un pinacle, à une aggravation.

Or, je me suis déjà exprimé sur cette question, dans le Cernéen et dans le Mauricien, mais peu y ont véritablement porté attention.

L'état de deux sexes (et qui au fond est un état de confusion) nous est venu de la chute. L'ange ou le dieu échappe au sexe par son unité. Le paysage qui naît de sa personne et qui est indivisible de sa conscience, est le côté femme de sa nature.

Et on retrouve cet état chez le poète vivant, qui expectore la femme hors de lui par son œuvre et se défoule fémininement en créant. Sa création lui assure son équilibre, qui faisant un mâle véritable de lui, en fait un créateur. Et nous avons ici tout le secret du GÉNIE, et qui n'est autre que pouvoir de défoulement. Et le défoulement sauve l'homme des asiles d'aliénés, et lui donne l'équilibre vivant. Fou aux autres (les refoulés), le poète vivant est sain et équilibré pour lui-même. Et c'est ce qui importe. Et ne juge-t-on pas l'arbre par ses fruits ?

De cette création et présentation de la femme en dehors de lui par son œuvre, vient cet état divin que ressent le poète en créant, et qui dépasse l'état d'amour, et qu'on prend pour un égocentrisme, un auto-amour de soi (et d'aucuns mêmes diront orgueil, par incompréhension de l'exaltation poétique, et qui n'est autre que l'angélique état.)

Telle est la poésie-paradis, face à quoi l'extatisme provoqué des saints, n'est qu'un affreux ersatz, un non-sens, un prurit confectionné. Et alors que l'extase des saints, nirvâna occidental, est un déséquilibre, accompagné d'impulsions sexuelles, la création du poète, hors de tout délire, est équilibre, dans l'immobilité divine de Connaissance.

* * *

Et pour revenir à Robert-Roberta, ce que ce doublé fait par métamorphose successive, le poète vivant opère en un seul geste, et restant homme total, il présente en dehors de lui la femme totale qu'est son œuvre et simultanément il est homme-femme, où la femme défoulée le porte aux cimes du génie.

Et ma thèse est la suivante :

Alors que pour les autres êtres le sexe se fixe brutalement pendant les trois premières semaines après la naissance, le génie, lui, bénéficie d'un balancement, d'un équilibre spirituel à nulle autre pareille, qui en fera un messenger, un prophète, un divin poète.

Conservant l'état mâle dans sa plénitude, l'état femelle attend sans le troubler, et la femme « paraîtra » à l'heure prédestinée, et qui sera l'œuvre, l'autre nous-même, l'âme sœur qui a attendu l'heure de Révélation.

Tout est en préparation pour cette « œuvre », qui va engager l'homme tout entier, et qui sera la compagne et la raison de vivre du titan. bercée en lui pendant tant d'années, l'épouse de son âme paraissant,

l'autre lui-même, il le reconnaît. Sur Terre, on ne saurait atteindre d'autre âme sœur.

Robert a retrouvé Roberta, mais Robert est devenu Roberta. Robert ni Roberta n'est un génie.

Il faut la simultanéité.

Tel est le génie, l'homme à deux sexes, sans confusion, le viril créateur et son épouse, son œuvre.

Le MAURICIEN

5 Juin 1954

Plaisir des lettres – La critique est-elle possible à Maurice ? Les dieux en carton

Marcel Cabon a écrit, l'autre jour, ce que je considère un des meilleurs articles de sa carrière.

Tout y était au point, nettement dit, avec un style campé et une justesse implacable.

Il n'y aurait rien à ajouter, si je n'avais des exemples à citer.

La littérature mauricienne, il n'y a guère, était entre les mains de quelques pontifes. Régnait le sens du tabou en faveur de quelques gens. On ne devait les critiquer que pour les louer. Quand aux autres, on pouvait tout leur dire, ils méritaient a priori toutes les ordures qu'on pouvait leur lancer à la tête.

Au sein de notre littérature, nous eûmes ici quelques dieux. À leur égard, rien n'était permis que l'adoration. Tout non-adorateur était considéré in petto un mécréant, un idiot et un impuissant.

Et ce petit groupe de dieux s'adressaient mutuellement des louanges, et se servaient de la presse comme boîte à lettres. Et le public devait lire ces lettres privées, rendues publiques. La presse aujourd'hui regimbe.

Le moindre crottin expectoré par ces dieux était soumis à la loupe de l'admiration. Le salon littéraire et le baise-mains se faisaient dans les colonnes du journal.

Qu'un auteur parlât des amours d'un Blanc et d'une « Malbaraise » (ce qui ne serait nullement de mise aujourd'hui) et chacun de s'extasier ! Paul « mésallié » tirait des soupirs de joie.

Et tel prêtre bouddhiste, déguisé en Mauricien, ou tout l'inverse, parlant de la sagesse hindoue, était tout à fait de mise. Tout dépendait si on était un dieu de la classe acceptée ou non. Tout extra muros était immédiatement frappé.

Le manque de vraie critique a fait nos dieux. Protégés, couvés, emmurés d'éloges, certaines légendes se sont formées sur leur compte. Tout cela s'est écroulé au feu d'Europe, car, en Europe, la vraie critique existe, – où on ne s'occupe pas de l'âge de l'auteur, de ses parents, de son état de fortune, où de ce qu'il mange et boit.

Là, on ne juge que l'homme plume en main ; un cerveau y est un cerveau, et non une sébile ou un crâne lauréat par quelques dispensateurs d'éternité.

Il y a certes des salons littéraires à Paris. Mais cela ne mène qu'à l'Académie. En France, pourtant, il n'y a pas que l'Académie Française. Des critiques comme Paulhan, Kemp, Blanchot, Bataille, qui

n'appartiennent pas à l'Académie, savent louer un Malraux, un Breton, un Bachelard, un Reneville, un Carrouges et un d'Astorg qui ne sont pas de l'Académie.

L'Académie, c'est pour les petites femmes, les duchesses et le plastron. Ça fait panache et c'est tout. La vraie valeur française ne s'asseyait jamais à l'Académie. Ni Voltaire, ni Rimbaud, ni Baudelaire, ni Mallarmé n'en étaient. Et on peut être certain qu'un Saint-John Perse et un Aimé Césaire n'y seront jamais. Ni Éluard n'en était, ni Sartre n'y entrera.

Notre académie, certes, n'inclut aucun de nos grands auteurs. Et je nomme Cabon, Masson, Télescourt, pour ne citer que les hommes.

Et pour revenir à Marcel Cabon, qui a fait QUAND MÊME Kélibé-Kéliba, je suis certain – pour ne prendre que les opinions de Max-Pol Fouchet, qui dirigea Fontaine, et Bertrand d'Astorg, de la revue Esprit – je suis certain que Cabon aurait fait belle figure, tout au moins comme critique, en France. Et quel est son rôle ici ? Limité par la défense d'écrire. Si Cabon disait ce qu'il pense vraiment de certains auteurs mauriciens, on le lyncherait. Et comme Marcel Cabon est économie de ses os, il travaille en bordure. Qui l'en blâmerait ?

Par manque de critique, on a fait chez nous, des dieux en carton. Avec les visiteurs et hommes de lettres qui nous arrivent tous les ans, tout cela s'écroule.

Et l'admirable chose avec ce détronement, c'est que les tout-jeunes ont de l'espoir. On ne leur barrera pas la route. Et l'essor mauricien pourra s'accomplir.

Et je dois dire que ce que j'appelle Moccoco, ou l'homme de lettres mauricien qui est un dieu, a été confectionné littéralement par les sphères endiamantées. Ici, Paul Mokko, le mauvais riche, encense Moccoco, qui lui rend la pareille. Et Jean Mokko, le petit Pilate, laisse faire. Et la danse ainsi se perpétue.

Quelqu'un, un jour, vint me voir, et me dit : « Vous avez écrit un article louant Marcel Cabon... » – « Oui, mais... » – « Inutile, vous n'êtes plus des nôtres ! ». Je n'eus pas le temps de répondre que ma critique comptait, avec des éloges, de dures et cinglantes vérités, et que le jeu d'ombres et de lumières fait tout le tableau. Mon hôte me quitta avec ces paroles : « Vous avez diminué notre communauté ». À ce taux, je suis prêt à l'annihiler. Mille fois la vérité, qu'une clique !

Ce que je viens de dire résume la critique chez nous : nos lettres ont une couleur. C'est à ce titre que je suis un Noir-Blanc, un Blanc qui s'est noirci par son génie.

Et puis-je continuer ?

Loys Masson était un petit commis, rue de l'Église. Son coup d'essai fut un coup de maître. La Revue des Deux Mondes publia une chronique de lui à propos du Bicentenaire de la ville de Port-Louis, pour laquelle il toucha Rs 125 (somme énorme pour ce temps). Dare-dare, en France, Masson s'imposa. Aujourd'hui, il est chroniqueur en vue à la radio parisienne, il a fait jouer une pièce de théâtre avec les plus grands acteurs français. Poète, essayiste, romancier, Loys Masson est une gloire mauricienne.

Qui s'occupe de lui ? Qui en parle ?

Lorsque Armand Guibert vint à Maurice (je n'avais pas encore la rampe à Paris), conférenciant au Ritz, à Curepipe, Guibert, qui avait bien connu Masson (tous deux étaient des intimes de leur ami commun, Aragon), Guibert parla élogieusement de Masson, croyant faire vibrer une note patriotique chez nous. Nul ne l'acclama. Et le silence fut de mort et de désapprobation. Guibert en fut étonné. Il récidiva à l'Hôtel de Ville de Quatre-Bornes. Nouveau silence, implacable. Il n'insista plus. Il se contenta de dire plus tard qu'il n'avait jamais été si stupéfait de sa vie.

J'ai vu Loys Masson conférenciant avant son départ. C'est tout juste si on l'écoutait. Il avait été décidé qu'un Masson ne peut rien faire de bon. L'affaire réglée, le silence devait prévaloir.

Parlons de l'art. Hugues de Jouvancourt, qui a fait une exposition acclamée en France, en organisait une avec Hervé Masson à Curepipe. Hervé Masson, depuis, est très connu à Paris, y a exposé, et a été commenté dans les grands journaux français. Pourtant, à Curepipe, nos deux peintres ne vendirent pas un seul tableau. Ça avait été décidé d'avance. D'autres pourraient peindre en série, on leur enlèverait tout. Certain peintre français, lui, plaçait deux chevalets côte à côte, et faisait coup double avec les campements.

Alors ? Avons-nous une critique ? Et Marcel Cabon n'a-t-il pas raison, dans sa chronique, de dire que l'art comme la littérature chez nous sont morts, par manque de liberté de penser et de s'exprimer, sous peine, pour le critique, d'être assommé ou calomnié, d'avoir les os brisés ou la réputation finie ?

Et pour la fin, je dirai ceci : l'île des Génies est la conséquence même du manque de sens critique chez nous. Tout lapin peut y faire sa crotte, l'admirer et se la faire admirer, pourvu qu'il appartienne à la garenne acceptée. Honnis les crottins non- classiques !

Sens-Plastique est une crotte inorthodoxe, enveloppée du papier à chocolat des injures, que Jean Paulhan a reçue comme cadeau, et qu'il a fait admirer, en ce continent d'Europe, où, avant de prononcer le mot génie, on commence d'abord à se faire une culture, afin de juger le préposé.

Je gourmande résolument la presse d'avoir, nolens volens, participé à cette comédie de déification des littérateurs en place, en refusant des « descentes de trône ».

Si je fais les décomptes des critiques d'injures et d'opprobre que les journaux locaux ont acceptées contre moi (merci, messieurs les journalistes !), je me placerai à la tête des insultés. C'est, à mon sens, un suprême honneur, que l'Europe a ratifié. Il est impossible d'être à la fois grand en Europe et à l'île Maurice. Et ce jugement résume ma pensée. Personnellement, je suis pleinement satisfait, la résistance m'a porté aux cimes.

Mais pour les autres, qui n'ont pas autant de foi, de résolution, et, disons le mot, qui n'ont pas le génie du dépassement, ceux-là devront crouler tôt ou tard devant la matraque du refus. On ne peut bondir vers les cieux, et avoir les pieds coupés sous soi.

Aussi, je fais un appel à un groupement de salut, à une franc-maçonnerie du sang de liberté. Sachons crier très haut le nom des valeurs, et oser pourfendre la bêtise.

Bravo, Marcel Cabon ! Sincère shake-hand !

ADVANCE

8 Juin 1954

Serait-ce l'âge d'or ?

Il s'est opéré depuis janvier de cette année, un complet revirement dans le sens de la végétation, et qui, de l'avis de M. Bijoux, préfigure un âge d'or pour nous.

Les légumes ont pris un essor jusqu'ici inconnu. Tout prospère. Le maïs surtout.

Les fleurs sont lourdes de promesses cette année. Les flox semés à Port-Louis font florès. Les cannas à Curepipe donnent en plein. Le Pleasure Ground, cet hiver, sera resplendissant. Et la maladie des roses a cessé (la fameuse rouille) et la Municipalité va importer des milliers de greffes. (Bravo, M. Ducasse !) On va revoir au Champ de Mars une flambée neuve. Qui ne se souvient des pétunias d'il y a deux mois !

Mais dans le domaine des fruits, c'est extraordinaire. Alors que partout parmi les règnes, il y a un décalage de saisons, les fruits encaissent plus que tout. La mangue se cueillera en septembre, et les letchis seront au marché peut-être avant. D'autre part, l'âtier est pris du mal du charbon : ses branches noircissent.

Le phénomène en soi a trait à la vigne. Il y a ici une véritable révolution. Notre raisin, le blanc singulièrement, est devenu plus gros et plus sucré que celui d'Europe. Tout un chacun peut en obtenir de visu un témoignage. Et M. Bijoux est prêt à dire que, moyennant finances, il s'offre à construire des vignobles en espaliers, sur toutes nos côtes, remontant aussi haut que l'altitude de Rose Hill. M. Bijoux démontre qu'avec Rs 5 000 seulement, il mettrait une grande étendue sous culture du raisin. Pourquoi ne pas essayer ? Avis aux petits agriculteurs. On vend maintenant Rs 2,00 la livre de raisin du Cap. M. Bijoux considère que notre raisin blanc dépasse de loin celui du Cap. Que ne tente-t-on pas la culture du raisin autour de tous nos campements ?

Et là où le raisin s'adapte, c'est signe que les climats tempérés sont à nos portes.

Et je reviens à la canne à sucre, qui est en fait un fruit puisqu'elle donne un jus. Le jus de raisin et le jus de la canne à sucre s'opposent climatologiquement. Et puisque le raisin monte, la canne à sucre doit baisser.

Alors que nos cannes vierges sont splendides, les repousses sont courtes.

Les cannes, en ce moment, sont en pleine floraison. Elles seront riches tôt. Leur courbe de richesse tombera tôt aussi. Et la canne à sucre séchera plus tôt que l'année dernière, les champs jauniront plus tôt, et le tonnage aux champs fera une chute à pic, dès fin septembre. On devra commencer la coupe très tôt et finir très tôt. Le mot de passe devra être ici antécéder. Sinon...

L'an dernier, nous eûmes une faible richesse, mais qui s'accrut, et un gros tonnage, mais qui décrut. Cette année, nous aurons une forte richesse, mais qui décroîtra vite et un faible tonnage qui tombera à pic.

C'est tout le système de renversement, mode alternatif de plus-moins moins-plus inhérent à une plante qui, graduellement, marche vers sa disparition. Caveant consules ! Le signe est là, il se voit à outrance. Mais, hélas, l'homme ne voit que ce qu'il a intérêt à voir.

D'autre part, les animaux suivent la danse générale. Mais, eux aussi, depuis janvier, accèdent à l'âge d'or. Sauf pour une maladie subite et cruelle sur les chats, dont on a constaté une grande disparition – le chat qui a sept vies – et dont la maladie est maintenant enrayée, les animaux, surtout les chiens, sont aujourd'hui prospères.

Et quant aux hommes ? Les médecins ici pourraient répondre.

Il y a ceci de certain, les phénomènes se multiplient dans le monde avec une déconcertante soudaineté. L'île Maurice a eu son plein de phénomènes, que personne, cependant, ne semble avoir remarqué.

Et je vais demander ceci : après les phénomènes que Willy Ferry et d'autres personnes ont vus, est-ce que d'autres ont vu, le 9 mai à 7 heures 15 a.m. (1), à Curepipe (l'aurait-on vu ailleurs ?) l'extraordinaire phénomène que voici : du centre de la ville, on pouvait contempler, dans la direction du Trou-aux-Cerfs, un arc-en-ciel argenté (non-phosphorescent, mais fait comme de la lumière – substance des galaxies), de parfaite forme, aux puissants piliers, et qui, étrangement, dura bien cinq minutes ? Cet arc-en-ciel fait suite à celui que virent des collaborateurs du Mauricien, en pleine nuit, à dix heures, en total ouest, mais qui, lui, était orangé et vert.

Les climats, à l'île de la Réunion, sont encore plus déconcertants. Là, en plein mars torride, subitement, il fit si froid (on n'a jamais connu, chez nos voisins, pareil froid) que les gens sur la côte durent se servir de deux couvertures de laine, la nuit. Et aussitôt le froid cessa et une chaleur catastrophique saisit l'île et bien des récoltes ont depuis brûlé.

Où en sommes-nous ? Qui avait raison et a encore raison ? Qui me croit, et qui m'a écouté ? Et qu'on se dise bien : la danse ne fait que commencer.

(1) : À la même date et à la même heure, se produisit, un an avant, le 9 mai 1953, l'événement dont j'ai largement parlé alors dans la presse.

ADVANCE

9 Juin 1954

Les courses à Maurice

À l'occasion du cinquantenaire du *Mauritius Jockey Club*

Le *Mauritius Jockey Club* fêtera demain, jeudi, son cinquantenaire, quarante-deux ans après le centenaire du *Mauritius Turf Club*, où la grande You-You enleva la coupe d'or, qui appartient à M. Antoine Harel. Le propriétaire de You-You « assista », à l'arrière du *stand*, à la victoire de son cheval, c'est-à-dire qu'il ne vit pas la course, pour se préserver de l'émotion. Aéroplane, à M. Rajcoomar Gujadhur, sortit second.

Dans la course de jeudi, Énigmatique, le meilleur cheval de notre hippodrome, appartenant à M. Raoul Rivet, emportera-t-il, à poids pour âge, la coupe du Cinquantenaire ?

Ce devrait être une promenade pour Énigmatique, à moins que Courtois soit disqualifié ou rétrogradé. Personnellement, je jouerai Énigmatique, qui aura l'honneur, en tant que cheval français, d'être monté par un jockey français, portant les couleurs françaises.

Mais, au fait, parlons des courses dans un mode nouveau. Les courses, à Maurice, ont trop tendance à être une affaire privée. Et manquent ici totalement les compétences, pour ce qui est des commissaires, des entraîneurs, etc. Comme pour notre football. ⁽¹⁾ Tout se fait ici au petit bonheur. Les jockeys doivent bien se moquer de nous. Et, dans le passé, ils n'ont pas attendu pour nous exploiter. Et que les commissaires soient roulés, c'est le public qui écope.

Il fut une année où les jockeys faisaient la pluie et le beau temps sur notre hippodrome. Ils se jetaient délibérément de leurs chevaux, préparaient des courroies minutieusement traitées d'avance afin qu'elles se cassent en course, et quant aux *cross*, bousculades, serrages, etc., ils ne se comptaient plus. Il manque au tableau le *doping* et qu'un jockey accroche un autre jockey en course et le jette à terre, devant tout le monde. J'ai vu deux chevaux-jockeys serrer un troisième, *devant les loges*, au *finish*. Quant au *photo-finish*, il y a encore tout à faire. On est laissé souvent aux « interprétations ». Il nous faut rien moins que le rideau d'infrarouge, qui déclenche automatiquement, avec le premier naseau.

Les départs, à mon sens, (j'ai assisté aux courses à l'étranger, et je peux en parler) sont donnés chez nous, moitié *flying start* et moitié bousculade arrêtée. C'est un mauvais compromis, qui met un X et une interrogation angoissante à tous les départs. On en sera rendu bientôt à prendre au hasard, sur la liste, surtout pour les courtes distances.

Nos chevaux, d'autre part, sont entraînés par des amateurs, de bon vouloir, certes, mais inadéquats. Il nous faudrait un professionnel d'Europe qui serait à la disposition de tous. De cette façon, nos chevaux ne seraient pas claqués. Ce qui les claque encore, c'est la piste. Avec des *bulldozers*, en un rien de temps on couperait les montées, livrant une piste classique.

À mon sens, le *Mauritius Turf Club* n'a pas su tirer parti de son terrain. Au lieu d'installer, à l'arrière, des écuries mal odorantes et qui attirent les mouches, on aurait pu créer un merveilleux jardin en esplanade sur l'emplacement qui, à l'arrière des tribunes, monte vers le coteau doux, racine de départ de la montagne de la *Citadelle*. Terrassé, cet escarpement donnerait une vue splendide des montagnes. Et ce parc rehausserait le prestige des journées hippiques, permettant entre les courses, une détente, dans un cadre enchanteur. Beaucoup de beaux arbres y sont déjà. Il s'agit de tracer ces nouveaux jardins suspendus.

Nos clubs hippiques ont grand besoin d'un *conseiller technique*, qui serait là auprès des commissaires lors de la course, pour déjouer tout truc des jockeys. Le public alors reprendrait confiance. Et tout un chacun serait satisfait. On a imité l'Europe quant aux *bookmakers* patentés. Il s'agit d'aller plus loin.

En passant, je dirai que je m'étonne comment on n'a pas tiré parti de la pente douce qui, du côté de la *tente des blagueurs*, s'élève vers le *Pouce*, et d'où on a une vue merveilleuse du *Champ de Mars*. La Municipalité aurait avantage à créer un jardin féérique en ce lieu, un autre *Pleasure Ground* de la montagne.

Il y aurait avantage qu'un speaker donnât à la « plaine » la position des chevaux par haut-parleur. Dans le *Champ de Mars* des pauvres, nul n'a une lorgnette, et souvent les édifices gênent totalement la vue et on « perd » la course pour un bon moment. Et aux jours de grande foule, même à la corde on ne voit rien, tout comme dans les tribunes très à l'arrière des bancs. Le « speaker », en ce cas, n'aurait tout simplement qu'à donner les positions, sans commentaires, un pur classement en course et les changements rapides s'opérant.

D'autre part, je suggérerai, pour éviter aux chevaux d'écarter avant la ligne droite, que le terrain soit surélevé en ce lieu du côté de la courbe extérieure.

Et passant à un autre ordre d'idées, ayant trait à nos élégantes, comme il est à déplorer que les gens s'habillent aux courses ! Les plumes et plumeaux aux chapeaux des femmes, souvent des fourrures en pleine chaleur, ce genre « garden party à Buckingham Palace », tout cela, parmi les multipliants, est d'un mauvais goût et donne une note criarde. Et la jaquette pour les hommes, c'est pire. Notre ex-Roi, notre défunt George VI, nous donna, en tant que duc d'York, une leçon de simplicité en assistant, chez nous, aux courses organisées en son honneur, en gris.

De la « plaine » où je mange mes *samoussas* et *bajiah* chauds, et bois à même les cocos, coude à coude avec « mon » peuple, « mon » peuple de « mon » île Maurice, je contemple, à ras de terre, la « grandeur » dans les loges avec une touche de mélancolie. Et dire qu'on me croit orgueilleux !

(¹) Au fait, pourquoi avoir fait venir les *Burnley*, avec Rs 200 000 de dépenses, pour nous « apprendre » à jouer au football ? Un « coach » venu pour le dixième du prix aurait *fait mieux*.

ADVANCE

22 Juin 1954

Robert et Roberta ou Le Couple en Un

Ce cas étrange de métamorphose basique pose le plus grand de tous les problèmes : l'origine de la polarité, qui affecte non seulement les humains, mais ce qu'on pourrait appeler : le couple universel, depuis les pôles magnétiques de la Terre jusqu'à l'attraction des cœurs, depuis la reproduction jusqu'à la gravitation universelle.

Et au centre même de ce problème est l'interrogation : Dieu est-il mâle ou femelle, homme ou femme ? Les anciens, selon leur civilisation, avaient répondu dans deux sens : il y eut des civilisations à Dieu mâle et il y eut des civilisations à Dieu femelle. Et la mythologie de tous les temps a fait place, à égalité, aux sous-dieux et aux sous-déeses.

En fait, Dieu étant esprit n'est ni mâle ni femelle. Il est au-delà de la qualité et du relatif. Et christiquement, nous avons les anges, qui échappent à ce que j'appellerai : l'infirmité du sexe.

Aussi, le problème qui a trait à Robert-Roberta ne se limite pas à un ex-aviateur devenu une ravissante et fascinante sirène, mais touche la fondamentale de l'existence, et intéresse non seulement l'humanité comme un tout, mais aussi les règnes et les espèces. Et au centre du tout est le concept transcendant, qui nous porte au-delà de la vie terrestre.

* * *

Élaguons d'abord les brousses qui nous cachent ce panorama extraordinaire de l'humain.

Traisons d'abord de la transformation physique. Nous passerons ensuite au psychologique.

Robert a naturellement changé totalement de formes. En sus de sa profuse chevelure, son regard s'est adouci et son visage a pris cette patine que seule la femme possède ; l'être ici a acquis une certaine rondeur des traits, un certain amollissement général. Et la voix, en gardant son essentiel, a passé à l'aigu et à une autre modulation. L'homme qui fut Robert à la peau rude, a retrouvé dans Roberta un épiderme renouvelé, qui ne s'était comme si jamais senti des rudes hâles d'un homme-oiseau qui lutte avec les éléments.

Mais l'étonnant est que Roberta a réduit sa hauteur d'un pouce. Ce raccourcissement s'est fait dans le torse, et Robert qui était un homme de taille moyenne, malgré la réduction de hauteur, est devenu une femme grande par rapport aux autres femmes. Roberta a maintenant une taille affinée en regard de ses hanches élargies. Et les jambes restant les mêmes, la proportion est superbe. La beauté du mâle semble avoir ici exhaussé la beauté féminine et ce mariage semble avoir porté à son apogée l'excellence féminine.

Roberta est mieux que remarquée, elle est littéralement « courue ». Et le charme y est en plein et aucun homme ne s'y trompe. Roberta se mariera-t-elle ? Cela dépend uniquement d'elle. Elle peut enfanter (n'oublions pas que Roberta, lorsqu'elle était Robert, a eu deux enfants de son mariage) et ce serait un

formidable coup pour la science si elle le faisait, mais un nouveau sens moral naîtrait alors dans le monde, avec le cas d'un homme consécutivement homme et femme, père et mère, où la confusion de parenté entre la double progéniture a de quoi susciter un enfer de relations.

Le peuple ici ne s'y trompe pas : « La terre viré, s'exclame le camelot, Robert vine Roberta ».

En mon opinion, la confusion est en plein en ce moment sur la planète au sein des corps, des esprits et des cœurs, et l'âme frôle l'amphibie, le monstrueux et la cacophonie. Mais si l'âme n'a pas de sexe, c'est une autre affaire.

Et maintenant, nous sommes à point pour parler du côté psychologique du cas.

Les psychiatres avaient prévenu Robert, qui allait graduellement devenir Roberta, que la transformation physique qu'il (elle) allait subir, n'était rien auprès de la transformation psychique qui allait advenir.

Et, chose curieuse, il n'y eut pas ébranlement, mais une certaine réadaptation seulement à faire. L'anormal était Robert, qui forçait la note sous la pression du psychisme, créant une censure qui dévastait l'aviateur-automobiliste. Graduellement, avec l'aurore de la féminité qui marchait vers l'épanouissement, Roberta retrouva son véritable être, elle est aujourd'hui sereine et en paix, équilibrée, exaltée et libre, elle est suprêmement heureuse. Son intérêt dans les hommes s'élançait vers une découverte neuve, mûrie d'expérience dans l'autre sens : elle voit comme les deux faces de la médaille, là comme homme et ici comme femme, quoique fixée dans le côté, femme mais gardant le souvenir de l'homme, qui sert comme de miroir à sa féminité. (Je suppose que d'ici quelques années, elle aura énormément encore à raconter, – jusqu'à ce que ses assises-femmes totales soient atteintes.)

Roberta eut à apprendre à être femme socialement, comme à découvrir l'étiquette, certains aspects indispensables du décorum, les manières et le maintien, et à atténuer le rude langage de camp qu'avait connu Robert, à savoir faire la cuisine, etc. Mais ça alla vite, avec les réactions féminines qui, peu à peu, se précisaient par les ailes de l'intuition.

Aujourd'hui, la femme élégante éblouit la plus expérimentée des masseuses. Elle se met du rouge comme une autre tapote ses cheveux (quoiqu'elle le fit au début un peu à la manière hommasse), et a trouvé peu à peu toutes les chatteries qu'il est séant qu'une femme ait.

Psychologiquement, doublée de l'expérience de Robert, la femme Roberta est plus que femme auprès des hommes. Et il y a là une « extravagance » qui exalte, étonne, fascine et confond les hommes. (Si l'état homme et femme était simultané et dissous en même temps en faveur d'un état au-delà, nous aurions, à mon sens, l'ange dans ses premiers parvis.)

Et n'avons-nous pas entre les mains la clé même de la personnalité et du réfrènement : cet éphèbe trop peu homme, cet artiste fin et délicat, et qui est le porte-parole du viril créateur (dramaturge, compositeur, etc.) et qui fait comme un couple de l'auteur et de son interpréteur ? Et qui rend la scène théâtrale féminine (malgré les acteurs mâles), le créateur se présentant comme l'homme en soi ? Et l'œuvre n'est-elle pas intrinsèquement femme de l'auteur, compagne et âme sœur ? Ne voyons-nous pas que la polarité (que Robert-Roberta porte au paroxysme de présentation successive) est simultanée dans tout créateur génial, mais où l'œuvre extériorisée défoule l'homme, comme Roberta a défoulé Robert ? Seulement Robert et Roberta, eux, sont deux dans le temps, un pluriel, et Robert (créateur génial) et Roberta (l'œuvre) sont deux et un hors du temps et singulier, puisque l'œuvre géniale, comme l'esprit qui la dicte, sont au-delà des contingences terrestres, nous donnant le sens d'ange dans la fondamentale inspirée, et livrant d'un seul coup le sens de poésie, corps de l'unité, mythe de Pygmalion rénové.

* * *

Roberta oubliera-t-elle Robert, cet autre lui-même ? Roberta est-elle assez intelligente pour faire part au monde de ce qui se passe dans son âme ? Un retour de Robert, psychologiquement, n'aura-t-il pas

lieu plus tard dans Roberta, puisque, physiquement, il faut malgré tout exclure tout retour de Roberta à Robert ? N'y aura-t-il pas chez cet être « renversé » des zones de confusion, des éveils brusques, des nuits de cauchemar du sexe ? Qui peut le dire ?

Weninger, ce génie allemand, avait bien dit que le 100 % homme et le 100 % femme n'existaient pas et qu'il y avait chez les êtres, dits normaux, un mêlement affreux.

À mon sens, cette impossibilité de netteté rend compte de la faillite si grande des mariages, des heurts quotidiens dans les relations sociales entre hommes et femmes, l'impossibilité de conjonction absolue, et pour tout dire d'un trait, le chaos de l'humain, ou si l'on veut, de l'amour tout court.

Le drame de Robert-Roberta, qui est une apothéose pour Roberta, est un défolement vertigineux en plein siècle de Freud et représente la glorification de sa théorie, mais remet en jeu tout le sens cosmique (et cosmo-mythologique). Ce qui triomphera de ce chaos, c'est le sens transcendant et immanent de l'Absolu, qui est le dépassement de dualité, corps du relatif, tombeau d'idéalisme, cette gangue qui nous tient et empêche de monter le papillon.

N. B. : Les parents de Robert qui ne l'avaient pas vu au cours de sa « transformation », furent confondus en voyant venir leur « fille ». Le père ne put que dire à sa fille Roberta : « J'espère que vous ne vous mettez pas du rouge aux ongles » ; et la mère initia sa fille dare-dare à la cuisine. Pour tous deux – pauvres ou heureux parents ? – ce fut comme une « nouvelle naissance ».

Et dire qu'on ne croit pas que nous sommes à la fin des temps !... « La terre viré », dit le peuple. Le peuple lui SAIT. Si j'avais des disciples, ce serait eux. Et ils sont nombreux.

Je ferai remarquer qu'il y a beau temps que je parlai du changement du magnétisme terrestre et du basculement à venir de l'axe. Le cas Robert-Roberta est rigoureusement lié à ma vision et vient lui donner une preuve absolue. Car les pôles planétaires ont eux aussi leur Robert et leur Roberta.

Le MAURICIEN

22 Juin 1954

Le mystère du « Comet »

Je reçois à l'instant une lettre de Sir Geoffroy de Havilland, Hatfield Aerodrome, Hertfordshire, Angleterre, qui accuse réception d'une missive que je lui ai adressée concernant le désastre des deux *Comet*. Sir Geoffroy de Havilland m'avertit que ses services étudient en ce moment ma thèse.

On sait sans doute que l'Angleterre, qui a perdu la maîtrise des mers, avait trouvé, avec les *Comet*, en ces temps actuels, la totale prépondérance de l'air, dans le champ commercial de l'aviation.

L'avion *Comet* est de dix ans en avance sur toutes les autres formes d'avions commerciaux.

Tous les gouvernements du globe en ont commandé ou les possèdent. La demande des *Comet* est si grande que les *Havilland Motors* sont une affaire nationale. Non seulement le prestige de l'Angleterre ici est en jeu, mais l'apport d'argent est considérable par ce truchement.

La chute des deux *Comet* dans le ciel méditerranéen a été conséquemment un désastre national.

Sir Geoffroy de Havilland est un commensal de la reine ; il était un intime du feu roi. Sa fortune est immense, mais elle est fondée sur le *quitte ou double* des *Comet*.

Lui-même, Sir Geoffrey, a perdu deux fils comme pilotes d'essai de nouveaux modèles d'avions sortis par sa firme, et qui se sont fracassés sous ses yeux. Mais le grand industriel a persévéré.

Le plus grand pilote d'essai du monde, Cunningham, va tenter de prouver, dans les prochains jours, que nul défaut mécanique n'a présidé à ces deux catastrophes. À cette fin, il jouera sa vie, dans des virevoltes, des piqués, des virements impossibles. L'avion, mis ainsi à des épreuves qu'on ne rencontre jamais en vol, prouvera aux yeux du monde son impeccabilité mécanique. Mais je dois dire, j'ai devancé.

Je me suis servi, pour le faire, d'une méthode que j'appelle la *science-poétique* ou la *poético-science*. Je ne procède pas par déduction, ni induction, qui est le processus logique, ni par pure intuition, qui revient quand même à l'hypothèse. J'ai procédé ici par analogie, qui est le mode poétique, et je l'ai appliquée à la science, au concret. J'ai œuvré ici par *analogie scientifique*. C'est la première fois que je le fais dans le domaine pratique.

Prenons maintenant le cas en mains.

De nombreux *Comet* sillonnent le monde. Or, deux *Comet*, l'un venant de l'est vers l'ouest, et l'autre passant du nord au sud, éclatent subitement dans le même lieu, à peu de choses près.

S'il y avait défaut mécanique, *quid* de ce défaut qui choisirait le même lieu pour se faire voir, parmi une infinité de routes ?

C'est ici où entre l'analogie liée par une même cause scientifique.

Nous avons le phénomène de l'éclatement des vitres d'auto, au Mexique et ailleurs. Subitement, après un crissement, le pare-brise vole en éclats, se pulvérise. Dans la Méditerranée, l'avion se pulvérise, aussi subitement. Cherchons la cause.

Elle a trait au magnétisme terrestre.

Ce magnétisme se mute actuellement, en attendant le basculement de l'axe. Cette mutation, c'est elle qui cause l'hystérisation des saisons. Et elle s'opère par une hésitation, un doute, qui cause le tourbillon de confusion, porteur de monstruosité, d'anomalies, au sein des saisons qui passent d'extrême en extrême sans crier gare, et au sein des êtres et des choses qui encaissent d'incroyables fluctuations.

La confusion est en train de nous doter de tourbillons magnétiques, de *nœuds magnétiques*.

Les *Comet* sont venus frapper contre ces tourbillons. Et tel un tourbillon d'air ou un tourbillon d'eau qui broie, le *tourbillon magnétique* a pulvérisé les *Comet*, qui sont, en fait, des masses magnétiques, avec leurs multiples électrifications.

Les *Comet*, plus que tous, étaient sensibles à ces *nœuds magnétiques*, qui se présenteraient, en ce moment, plus particulièrement dans les régions volcaniques, ainsi de la Méditerranée et du Mexique.

Aussi, est-ce dans sa masse magnétique que doivent se faire les recherches aux *de Havilland Motors*. Rendant ses *Comet* « magnetic proof » aux « magnetic knots », les *de Havilland Motors* reflotteront. Et les *Comet* seront rendus au monde, avec la maîtrise de l'air des Anglais.

Si j'avais eu la parole dans ce cas extraordinaire, j'aurais ordonné immédiatement à des avions-robots minuscules, rendus magnétiques à fond, de sillonner indéfiniment le lieu de la catastrophe, immédiatement après le sinistre. (Car ces « nœuds » doivent se déplacer tant soit peu). Et si les robots éclataient, la preuve aurait été faite.

Telles nos routes terrestres qui se sèment d'embûches avec la guerre des hommes, les routes du ciel, qui sont « habitées », présentent des trappes avec la guerre des ondes. Et excepté l'atomisme, les ondes courtes et les ondes longues luttent en ce moment pour la prééminence. L'équilibre relatif ancien maintenant est rompu.

Ce que je prévois, dans le champ des hommes, ce n'est pas la possibilité de créer de nouveaux engins aériens, mais de les faire naviguer. Avec les jours qui viennent, plus on avancera dans le temps, plus la mer magnétique sera houleuse. L'atomisme ne fait qu'accompagner cette tempête cosmique. C'est un pur complot du cortège macabre.

Le MAURICIEN

29 Juin 1954

Ânages et âneries

Origine des Quatre Cocos : un lieu où quatre de nos grands hommes se battirent en duel à la suite d'un litige pour savoir lequel était le plus intelligent.

* * *

Meilleure manière pour devenir célèbre à Maurice : s'écouter parler, jusqu'à être sourd. Les médecins parlent déjà de la nécessité d'abolir les *cock-tails*.

* * *

Le patriote mauricien à l'homme sourd :

- Vive la France !
- Vous dites : canne ?
- Guyane !

* * *

— Quel est le plus grand journaliste de Maurice ?

— X, parce qu'il n'écrit jamais. Il est pour le silence. Il fait écrire. Il considère qu'il faut faire beaucoup de bruit pour l'obtenir.

* * *

Un étranger à Maurice :

- Pouvez-vous me nommer le plus grand écrivain mauricien ?
- C'est Y, il vend ses livres à la livre.
- Au poids ?
- Au volume.

* * *

Un *Burnley* demande :

— Quelle est la plus jolie femme de Maurice ?

— Ma femme. Elle a un « kick, », vous savez !

— Charme ?

— Je suis son « goal ».

— Elle vous aime ?

— Vous ne comprenez rien. Nous sommes « match » nul. Nous sommes de nouveaux mariés.

* * *

— On me dit que l'écrivain Zébus est parti pour France ?

— Vous vous trompez, il est revenu.

— Comment ?

— On lui a dit : revenez.

— Alors ?

— Il est reparti.

* * *

Façon classique pour gagner une course à Maurice : rester au poteau, alors que les commissaires ont le dos tourné.

* * *

— Mon enfant, d'où vient la roupie ?

— De mon papa.

— Pas de la canne ?

— Non, papa dit que la canne donne du sucre, et que c'est lui qui fait la roupie.

* * *

— J'exige partout un reçu.

— Tu fais tout sur papier ?

— Certes. Je tiens à me mettre à carreau. Malcolm parle de la fin du monde.

— Mais...

— Je pourrai tenir le coup, si ça arrivait !

* * *

— Connaissez-vous Émile Labat ?

— Le grand Labat ?

— Le seul Labat. Il n'a pas cessé d'être Émile.

* * *

— Qui est Paul Mokko ?

— Le frère de Jean Mokko.

— Et Jean Mokko ?

— Il n'a pas de frère.

— Mais comment ?

— Il est le frère de son frère.

* * *

— C'est le personnage le plus vil de ce pays.

— Qui ?

— André Masson.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il pense.

— Mais qu'y a-t-il de mal à ça ?

— Il est pauvre.

— Et encore ?

— C'est un Blanc.

* * *

Une dame demande :

— Vous parlez du triangle du Mal ?

— Oui.

— L'orgueil, la luxure et le crime ?

— Non. Malcolm de Chazal, André Masson et Marcel Cabon.

* * *

Un député :

— Il faut faire place nette !

— Démissionner ?

— Non. Couper tous les arbres de Port-Louis. Le peuple ne nous voit pas assez !

* * *

La petite fille curieuse, à sa mère :

— Maman, qui est Robert-Roberta ?

— Ton papa, quand il s'occupe du ménage.

* * *

Égaré sur la route Port-Louis – Curepipe : un cerveau. Le réclamer aux bureaux du *Mauritius Turf Club*. Il y aura dédommagement.

* * *

X fera une conférence au Bazar le samedi 3 juillet 1954. Sujet : *Faire de l'argent en le perdant*. Il n'y aura pas de places gardées.

* * *

— Allez-vous au concours hippique ?

— Y aura-t-il le *photo-finish* ?

— Oui.

— Je préfère l'écouter à la radio : je verrai mieux.

* * *

— Quel est votre administrateur ?

— Jean Clou.

— Bon administrateur ?

— Excellent. Je l'administre.

* * *

— Quelle est la Capitale de l'île Maurice ?

L'enfant :

— Port-Louis, quand papa y va.

* * *

Entre footballeurs mauriciens.

— Nous avons eu une victoire morale sur *Burnley*.

— Pourquoi ne pas essayer la Hongrie ?

— Non. Nous serions champions du monde !

* * *

Les sociétaires du *Français* ont été invités, au grand complet, à faire une tournée à Maurice, afin de nous apprendre à jouer la comédie. Un certain auteur de *Judas* s'y est opposé. Il dit qu'on lui arrache ses clients.

ADVANCE

10 Juillet 1954

Sommes-nous sûrs d'exister ?

Lorsque j'écrivis *Sens-Plastique*, il m'est venu de confondre le rêve et la réalité, sans que je devinsse fou. Car j'étais maître des deux mondes, l'intérieur et l'extérieur, et je pouvais faire passer un monde dans l'autre. Le fou ne le peut pas, il perd le fil. Ce fil d'Ariane, c'est l'unité de conscience. La conscience du fou est disloquée. En de courtes lueurs, il revient à la vie ambiante puis se replonge en lui-même. Et loin que ce soit une nuit de la conscience, l'homme rêve. Ce rêve diurne nous paraît un échappement hors de la réalité. Mais combien sont-ils, parmi nous, qui deviennent fous pour une courte seconde, soit par une absence, ou un chagrin, une désolation, ou un évadement forcé ?...

Sommes-nous sûrs d'exister ? Le poète seul peut répondre. Car il *vit*. Les autres *existent*. Ceux-ci sont sûrs d'exister. Tandis que le poète qui vit, *sait* qu'il vit une irréalité.

Pour le poète, la vie est un rêve, comme pour le fou. Mais le poète en est *conscient* alors que le fou ne l'est pas, qui croit que son rêve *est* la réalité même. Entre le poète et le fou, il y a un être *très conscient* et un pur rêveur.

Mais je parle des poètes qui ne rêvent pas : les réalistes.

Sommes-nous sûrs d'exister ? Mais je vois que je ne réponds pas. Ne peut savoir qu'il existe que celui qui, passant sur un plan transcendant, *se regarde vivre* plus bas et juge son état d'existence terrestre de haut. Et c'est alors qu'il *sait* que sa vie cosmique est un rêve. Et ce n'est seulement alors qu'il est guéri de l'illusion. *Je suis certain* qu'à la mort, aux portiques du Dépassement, *on sait* qu'on a rêvé toute sa vie et qu'*enfin* on s'éveille.

Mais c'est trop tard pour revenir en arrière. Revenir serait l'Enfer, car on a goûté déjà au dépassement.

Or, extraordinaire chose pour le profane, le poète vivant goûte le Dépassement sans avoir à s'approcher de l'agonie. Et toute la vie, pour lui, est une agonie. Mais fort de pouvoir vivre les deux mondes à la fois, il est comme Moïse qui descend le Sinaï et s'occupe de la gamelle de son peuple ensuite. Le poète vivant a la conscience assez forte pour garder pieds sur terre et tête dans les nues.

Mais quelqu'un m'a raconté, ici-même – elle est une femme – son expérience de la mort, qui cadre avec ce qui précède.

Elle se mourait d'une maladie dont un sur cent mille en échappe. Le cas désespéré avait été laissé à lui seul. L'être s'en allait merveilleusement. Bientôt tout poids l'ayant quittée, ce fut l'indicible.

Puis quelque chose était advenu. L'être reprenait conscience. Ce n'était pas encore la douleur, pire : le ralentissement de joie causait un frein d'innommable nature. Et ce fut la chute – tel Adam tombant à l'origine, selon la fable, – la tombée au sein de la matière, au sein d'un poids, d'une prison – l'être

réintégrait son corps. C'était ça la vraie mort, que les gens, autour du moribond sauvé, ont dû appeler la vie. La mort montait, la vie redescendait. Ce qui était appelé mort était vraiment la vie, et véritablement ce qui était appelé vie était la mort.

La femme qui me parlait ainsi me nomma l'invincible douleur du retour à la vie. Elle n'est jamais depuis, dit-elle, *revenue* tout entière, ayant été marquée par l'INDICIBLE. Elle est restée *autre*, elle fut transformée.

Sommes-nous sûrs d'exister ? Cette femme a su, *par expérience*, qu'elle mourrait sa vie. Des berges du Dépassement, elle sut que cette vie-ci n'était qu'illusion.

La femme en question dut subir l'expérience de la mort pour *connaître*. Le poète vivant, lui, *sait*, à chaque seconde de sa vie. Et *cette* connaissance fait tout le trésor de conscience, qui fait du poète un savant, maudit, il est vrai, par le monde, mais béni sans fin par l'Unique Réalité. Il ne saurait y avoir d'autre réaliste que le poète.

Sommes-nous sûrs d'exister ? Le faux réaliste n'en doute pas parce qu'il ne connaît pas d'autre réalité que celle de ce monde-ci. Cette illusion lui paraît réalité, et le poète lui semble sorti alors hors du réel et ayant passé dans l'abstrait. Et malgré ce que nous a dit Einstein, l'être ici croit à la distance inflexible. Il fait celui qui ignore que le monde est magique et que l'hallucination forme 90 % de nos actions, et que nous rêvons en plein jour, et que nous ne sommes jamais là, et que le présent n'existe pas, et que nous sommes toujours à tourner en rond en nous-même.

Je ne crois pas à un monde partiellement fou, mais à une société totalement folle, où les seuls lucides sont les poètes vivants qui *savent*, eux, qu'ils jouent un rêve cosmique. Les seuls non-fous sont ceux qui voient et observent leur folie du dehors, et se voyant agir comme des fous, se jugent implacablement fous dans leur corps. Ceux-ci sont les seuls nantis d'une surconscience et qui accomplissent le rôle de spectateurs d'eux-mêmes. Ici ils ne se dédoublent pas, mais jugent d'à partir de leur conscience poétique, en extra-terrestre, leur rêve cosmique.

Que reste-t-il alors à faire ? À vivre pleinement. Comment ? En vivant la vie de tout le monde tout en restant en marge. En étant libre, grâce à la surconscience libre de l'affreux esclavage du cortège des illusions, libre du poids lourd de société, libre du lest épouvantable de l'amour, de la gangue et de l'étai de l'amour-propre, de la tentacule de vanité, du pestilentiel relent du qu'en dira-t-on. Le poète se moque de tout cela, car il a mieux. Tel le *libéré*, qui en même temps qu'il fait ce que tout le monde fait en apparence, en lui-même est un être de gloire. Ainsi vois-je le poète réaliste, l'être de demain, un titan de vivre.

Sommes-nous sûrs d'exister ? Et si l'espace était un tombeau, auprès de la Réalité ? Et s'il existait un monde sans espace et sans temps ? Déjà Einstein fait une tout autre chose du temps et de l'espace. Et si on allait beaucoup plus loin, au point de dissoudre l'espace à force de le sublimer, et de l'extatique état, à rejeter à l'abîme et passer *outré* ? Ne vit-on pas alors un monde, conçu au-delà de notre conscience dissoute et retourné « ailleurs » ? Or, telle est la conscience poétique véritable, qui est dépassement du monde réel, et qui voit avec un autre mode de vision par une *évidence*, non visuelle, mais *toute-visuelle* de *perception*, plus réelle que la réalité, hors de tout état de sujet-objet.

Sommes-nous sûrs d'exister ? Celui qui expérimente avec *l'autre* conscience sait que nous ne vivons pas ici-bas. Déjà mort à cette réalité illusoire, le poète ne meurt pas, mais tout éveillé, ne fait qu'ouvrir les yeux. Il est là, mais la paupière est encore close. Il a dépassé, il est dépassement, mais il s'agit de voir, débarrassé du *poids* qui tient la paupière close et qui est le poids du péché qui alourdit. Le lest jeté, l'*Évidence* alors n'a plus de bornes, on est dans le vrai Infini.

Qu'ont cherché les non-prométhéens, sauf cela ? Et où trouver à la poésie un autre sens, que ce Dépassement ?

Sommes-nous sûrs d'exister ? Ceux qui vivent savent que non. Quels sont ceux qui vivent ? Ceux qui sont lucides à eux-mêmes. Les autres dorment. La mort n'est qu'un degré du sommeil. Bienheureux, les éveillés !... Ô rêve fascinateur, n'es-tu pas le serpent enroulé dans la rose de vie de l'Illusion ? Amour, qu'es-tu sinon le rêve endormeur de l'âme ? Il y a mieux, ami. Ose ! Et te voilà vivant réellement. Je salue en toi le poète qui sera.

Le MAURICIEN

31 Juillet 1954

Souvenirs

C'était un samedi de juillet 1947, jour de courses.

Quelques mois avant, *Sens-Plastique* (intitulé Tome II), édité par M. Thomy Esclapon, avait été envoyé en France, au fur et à mesure que le *General Printing* le faisait relier (le livre était gros et d'un papier glacé ; Hervé Masson en avait fait la couverture, au thème de Narcisse). L'ouvrage lui-même était disproportionné de format pour son épaisseur, tel avaient choisi les Parques, car l'édition en avait été discontinuée de septembre à décembre 1946, le *General Printing* ayant des ouvrages très pressés, et j'écrivais dans l'intervalle.

Chez Esclapon, le livre ne se vendait pas, et cependant on en parlait dans l'autobus, dans le train, partout, comme d'une construction mentale apparentée à l'hallucination des fous. Personne ne lisait, et pourtant tout le monde en avait une opinion.

Je ne connaissais pas alors le surréalisme, et étais loin de me douter qu'un pareil ouvrage pût avoir un accueil en France.

Alors qu'Hervé Masson saisissait totalement ma vision par sa sensibilité de peintre, l'opinion la plus totale et la plus versée avait été donnée par Marcel Cabon. Je l'appris par Raymonde K/Vern qui me la transmit : Cabon considérait mon texte comme de la poésie pure, alors que je le voyais comme une philosophie d'un nouveau genre.

Jusqu'à ce moment, seule Raymonde K/Vern avait écrit sur mon ouvrage, en plusieurs colonnes de journal. (Elle fut, en fait, la première à le commenter dans le monde – et de cela, la revue *Critique* en tint note).

Je ne crus pas à l'opinion de Cabon.

Le terme *Sens-Plastique* me vint à l'esprit, un après-midi, tout à coup, en passant dans le centre de Curepipe. Paulhan n'aima pas ce titre, voulut le changer, puis reconnut qu'il était parfait.

Ce samedi de juillet, en allant aux courses, et dépliant le journal, j'y vis une critique acerbe d'André Masson sur mon livre. Tout ce qu'on doit aimer commence par une résistance.

Plus tard, chez *Vatel*, où je prenais l'apéritif, quelques amis, des étrangers, vinrent me consoler de l'épée enflammée d'André Masson.

Enveloppé d'une vague de désespoir mou, je rentrai me coucher.

Sur ma table, cachée par un cahier, une enveloppe tricolore. La lettre d'avion venait de France. Un des peintres les plus notoires de la Métropole Jean Dubuffet m'écrivait.

Ça avait fait balle chez lui. Peignant le portrait de Francis Ponge, *Sens-Plastique*, sur un guéridon, attira son regard. Il le prit, reçut le coup de foudre.

Quelques heures plus tard, Jean Paulhan, ami intime de Dubuffet, était au courant. (Mon livre n'avait pas été envoyé à Paulhan).

Et la semaine d'après, alors que j'étais aux tribunes du *Champ de Mars*, quelqu'un me faisait signe de loin. C'était Thomy Esclapon. Il me tendit un pli bleu. C'était la gloire. Paulhan m'offrit tout. Vint le câble de Gallimard. Et la tornade de lettres.

Le livre avait porté. Il y eut des articles à Londres, à New York, en Suisse, en Amérique du Sud, etc. Mais nul parmi le gros public n'y pouvait accéder ; malgré la mise en scène du *Figaro Littéraire* et la propagande de *Vogue*, *Sens-Plastique* fut, à la *N.R.F.*, un fiasco.

Malgré tout, *La Vie Filtrée* fut mise en vente. Et je déchirai un troisième contrat, dûment mis en règle à Paris. C'était généreux. Mais tout de même, Gallimard avait perdu 5 millions ! Aujourd'hui, nulle maison d'édition en France ne songerait à m'éditer. Qui veut, décemment, et à coup sûr, perdre de l'argent ? Et je me suis ruiné à persister à faire éditer à Maurice. Aujourd'hui, je suis totalement fauché, et comme renommée et comme argent. Ceux qui me jalourent perdent leur temps. Nul ne voudrait ma place.

Il reste un fait remarquable : le cas de Marcel Cabon, que je me suis échiné à répéter comme valant tous les critiques de France, dans mon cas. Et ce n'est que lorsque Paulhan insista auprès de moi, dans de nombreuses lettres que j'étais véritablement poète, que je crus enfin en l'opinion de Marcel Cabon, mais celui-ci avait devancé.

Et je persiste à croire que, dans mon envolée, le jet suprême, seul en France, Paulhan, un jour, saura y voir clair.

* * *

Et je me mets à méditer sur la cruelle et douce mesure de la destinée.

Sept ans se sont écoulés. Un succès en Europe m'aurait tué. Le refus me força à encore me dépasser. Vint *Petrusmok*. L'Europe le refusa, comme elle avait refusé *La Vie Filtrée*. Tous mes livres, depuis, ont été mis au panier, en France et partout.

Et je me suis laissé dire que beaucoup de ceux qui étaient frénétiquement avec moi au début, me nient catégoriquement aujourd'hui, et se nient.

Et les mois s'écoulent, sans que je reçoive une lettre de France.

Tout ce qui précède, je le livre en méditation aux jeunes de ce pays, qui veulent consciemment ou inconsciemment devenir des génies. Ils devront s'attendre à lutter contre le refus universel et le vide. Dans le néant du monde, ils se retrouveront.

On ne connaît que l'avertissement du génie. Le revers est horreur. Il demande toute l'âme, l'Impossible. Et l'âme est cette horreur : il faut vouloir l'horreur.

ADVANCE

13 Août 1954

Les climats

Ce qui caractérise les moments actuels, c'est la *confusion*.

Les météorologistes y voient du bleu.

On a pu apprendre récemment qu'en Europe, le stock de charbon est compromis pour le prochain hiver, parce qu'on en consomme *en plein été*

Ici, à l'île Maurice, nous avons eu dix mois d'été. Et l'été recommencera en fin octobre. Non. Je prédis que nous aurons des jours glacés en octobre. Et décembre, à la Noël, sera doux.

Le climat de Curepipe a totalement changé. On descend vers le *Morne* en sweater, qu'on retire, en remontant, à Rose Hill.

Les choux-choux sont descendus à Port-Louis. Et les avocats et les bibaces, au bas du Trou-aux-Cerfs, font florès.

Poussent en ce moment même au bas du *Priest Peak*, des plates-bandes de zinnias.

Les mangues seront pour fin septembre.

J'ai découvert une anomalie que je n'interprète pas, puisque c'est clair : la tige florale de la canne à sucre est par elle seule autant en hauteur que la canne elle-même. Et des bourgeons adventistes montent le long des derniers nœuds. Si on voyait une plante maraîchère faire cela, on dirait qu'elle monte en graine et dégénère.

D'autre part, avec les deux mois d'avance de floraison, la canne sera « passée » en octobre et commencera à sécher. La coupe, cette année, aurait dû commencer deux mois plus tôt et finir le 1er novembre. Nous marchons vers une condition de deux saisons et de deux coupes, avec refonte de toute notre structure économique et industrielle.

Les années sans cyclone ont « assis » les cannes dans la non-combativité, comme un athlète sans entraînement, qui s'affaisse. Les maladies qui sont mises comme avec les têtes qui lâchent le corps. D'autre part, le « nanisme » n'est pas une maladie, mais une dégénérescence ; on a vu, en Australie, le rabougrissement des repousses. On peut changer de variétés, en ce cas, mais rien n'y fera.

Qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire, on peut s'en apercevoir par la dimension des choux-choux, la petitesse des choux-fleurs, la poussée inimaginable des reines-marguerites.

D'autre part, tout se décale dans la gent animale, dans la basse-cour, au fond de la mer, les mœurs et les habitudes des êtres sur quatre pattes.

Et les records battus dans le domaine des athlètes, n'indiqueraient-ils pas que l'homme est en train de développer un nouveau souffle ?

Et le « souffle » est aussi de l'esprit. N'est-ce pas lui qui jette, en ce moment, une des plus vastes intelligences scientifiques du monde, Gaston Bachelard, qui a créé un nouveau cours en Sorbonne, dans les bras de la poésie ? Et qui va réunir cet été, en pleine Europe, un congrès international qui discutera du point de jonction de la science et de la poésie ?

Et l'on dira, après cela, que le climat moral n'a pas changé ? Il ne s'agit que de voir évoluer ce transcendant Richelieu, contre Talleyrand, qu'est Mendès-France, pour savoir que souffle un nouvel esprit sur les peuples.

Ici, à l'île Maurice, je vois se dessiner, lentement mais sûrement, une nouvelle élite.

Certains jeunes sont étonnants – dans toutes les classes – et sont en révolte ouverte contre des notions anachroniques. C'est le sens même de famille qui souvent est en jeu. Et au sein des familles, comme l'a prédit le Christ, le fils s'élève contre le père, le frère contre le frère, l'oncle contre le neveu. On dirait que deux âges de l'humanité s'affrontent, tant les points de vue sont tranchés.

On sent que va s'écrouler tout l'échafaudage ancien, *nolens volens*. Personnellement, je n'aurais que la vue de ce qui se passe dans la nature, pour être certain que l'homme suivra le cours.

Il faut prendre le cosmos comme un tout.

Le MAURICIEN

13 Août 1954

Avec Jean Fanchette

Malcolm de Chazal – M. Fanchette, vous voilà pour quelques semaines à Maurice, avant de reprendre vos cours de médecine à Paris. Pourriez-vous me dire si, pendant votre absence, quelque chose vous a paru changé dans notre patrie commune ?

Jean Fanchette – Oui, beaucoup de choses. L'île Maurice semble trop vouloir courir après l'Europe, ignorant sa propre vitalité et son royaume particulier.

M. de C. – Parle-t-on de l'île Maurice en France ?

J. F. – Le Français moyen ignore tout de l'île Maurice. Il faut s'adresser à ceux qui se piquent d'une certaine culture pour faire évoquer Bernardin. Pour d'autres, il faut parler dodo. Mais dans les milieux littéraires, on est au courant des points d'interférence des lettres mauriciennes et françaises.

M. de C. – Et Loys Masson ?

J. F. – Loys Masson a quitté les feux de la rampe de la scène littéraire, après y avoir vécu, au lendemain de la Libération, une aventure de premier plan. Il demeure que Masson reste un des plus grands poètes de sa génération. Aujourd'hui il se consacre surtout à la radio, et ses pièces, comme *Un certain Iscariote*, où après vous-même, Pagnol, Puget, il essaie de résoudre le problème de Judas, ont beaucoup de succès à la Radiodiffusion française.

M. de C. – Et le frère de Loys Masson, Hervé ?

J. F. – Hervé s'est réfugié à Recloses, où il vit une vie complète. Je l'ai rencontré chez Loys, il y a quelque temps, et nous avons parlé sciences occultes.

M. de C. – Il me semble, mon cher Fanchette, que vous avez été édité à Paris. Pourriez-vous nous dire comment vous vous êtes introduit à la Maison de Sébastien Bottin, et comment tout s'est passé ?

J. F. – Par le Comité National des Écrivains, dont je ne fais d'ailleurs plus partie. Mais, pour le moment il n'est question que de la collection *Métamorphoses*.

M. de C. – Vous êtes d'un groupe de 40 étudiants en médecine à Paris. Ces étudiants, une fois intégrés à la vie parisienne, changent-ils de mentalité ?

J. F. – Oui, s'ils veulent sortir du seul cadre mauricien, sans pour cela cesser de se rencontrer. D'ailleurs, j'ai fondé, il y a quelque temps, l'Association des Étudiants Mauriciens à Paris, pour essayer de résoudre nos problèmes communs et créer un climat d'amitié, qui pourrait servir à notre pays plus tard.

M. de C. – Quels sont les beaux ou grands cerveaux que vous avez connus à Paris : Français ou étrangers ?

J. F. – J’ai connu Cocteau, Robert Ganzo, Jean Tardieu, Georges Schéhadé, Paul Fort, Jean-Louis Barrault (pour qui j’ai beaucoup d’amitié et que j’ai eu l’occasion de rencontrer avant son départ pour l’Amérique du Sud).

M. de C. – Que pensez-vous du théâtre, en ce moment, en France ?

J. F. – Le véritable théâtre français d’aujourd’hui est le théâtre d’avant-garde. Les auteurs de boulevard, comme Roussin, Marcel Aymé, passeront. Mais des hommes comme Ionesco, Beckett, Pichette écrivent le théâtre de l’avenir. J’ai assisté, avant mon départ pour l’île Maurice, aux Estivales du Théâtre Français, représentées uniquement par le théâtre d’avant-garde.

M. de C. – Comment donc classez-vous Sartre, Montherlant, Anouilh ?

J. F. – La vogue Sartre continue. La dernière pièce du Pape existentialiste, *Kean*, a eu un succès foudroyant. Mais ce fut grâce au grand Pierre Brasseur, qui peuple encore de son génie le plateau du théâtre Sarah Bernhardt. Montherlant a un public plus *select*, si j’ose dire. Anouilh, malgré la tentative de *L’Alouette* (il a d’ailleurs tort de venir après Bernard Shaw), ne se renouvelle pas assez. Il ne faut pas oublier que le public aime les vedettes et non pas les auteurs.

M. de C. – Et le grand, l’ineffable, l’inconcevable, le génial Claudel ?

J. F. – Jean-Louis Barrault a monté *Christophe Colomb* cette année, et son succès fut prodigieux. Claudel est une force de la nature.

M. de C. – Que pensez-vous de Jean Paulhan ?

J. F. – Jean Paulhan est le grand-prêtre de la *N.R.F.* Puisque c’est là où vous voulez en venir, je crois qu’il vous aime beaucoup et qu’il regrette certaines petites choses. En tout cas, il est un des rares qui aient sincèrement compris votre message.

M. de C. – Pensez-vous que certains écrivains mauriciens auraient avantage à se rendre à Paris pour se faire connaître ?

J. F. – Oui, je pense surtout à Marcel Cabon, qui pourrait être critique de n’importe quelle grande revue littéraire. Et sa poésie apporterait certainement un « frisson nouveau » à la poésie française.

M. de C. – Quels sont, selon vous, les meilleurs femmes écrivains de Maurice ?

J. F. – Mme Edmée Le Breton a un tempérament certain de poète. Mme Marcelle Lagesse a un style inimitable. Mlle Magda Mamet ne sort pas suffisamment du terrain, ressassé par elle-même, encore que j’aime certains de ses cris. Je ne connais pas assez la poésie de Mme de K/Vern pour en parler.

M. de C. – Quels sont vos projets ici-même, pendant votre séjour ?

J. F. – Eh ! bien, je donnerai prochainement une conférence sur la poétique de Robert Ganzo. Et je compte écrire une série d’articles pour *Le Mauricien*. Il est question aussi que je compile des textes pour une Anthologie de la Poésie Vivante Mauricienne.

M. de C. – Et à Paris ?

J. F. – Mon prochain recueil, *Les Midis du sang*, paraîtra prochainement. J’ai une pièce, *La Mort de Socrate*, qui sera créée au Théâtre de La Huchette, ou aux mardis de *L’œuvre*, la saison prochaine. J’ai aussi des projets de roman dont un *Dieu s’en fout*, où je dégage l’aspect essentiel du processus anabolique et catabolique de la Grâce.

M. de C. – Merci, mon cher Fanchette. Comme vous ne partez que dans un mois, voudriez-vous me permettre de m'entretenir avec vous une seconde fois dans la presse, pour le plaisir de nos lecteurs ? Cette fois, nous irons en profondeur et aborderons toutes voiles déployées le drame de la Connaissance Poétique.

J. F. – Je suis à votre entière disposition. À bientôt donc.

Le MAURICIEN

21 Août 1954

La musique et la danse

Beethoven, à son lit de mort, s'interrogeant sur ce qu'avait été sa vie, a pu se demander s'il avait porté un certain ciel sur terre.

Mozart, j'en suis sûr, ne s'interrogea pas. Il sut qu'il avait vécu le ciel pour les autres. Tel Chopin. Tels tous les compositeurs dont la musique s'envole.

Mais Wagner avait mieux : il ne laissa pas s'envoler le ciel, il le *construisit*. C'est pour cela qu'il est le plus grand musicien de l'Occident.

Car Wagner avait pied sur terre, il ne s'envola pas : il monta, et les hommes, en lui, sentent la construction du Rythme, de la base à son apogée.

Ce n'est pas quand la danseuse s'envole qu'elle est divine, mais lorsque, pieds à terre, elle semble s'envoler.

La musique a pour tambour la terre.

Que les violons célestes viennent, et la nature humaine aura alors une base. Le reste c'est l'abstrait.

* * *

Je me souviens. Assis à table avec Soëtens et Suzanne Roche, conversant chez *Vatel*, on parlait de Bach.

Soëtens venait de discourir sur la musique hindoue, à son sens la plus parfaite de toutes.

À brûle-pourpoint, il me dit : « Bach même ne vous suffirait pas. Il ne vous faut aucune musique ». Le poète, oui, génère sa propre musique, parce qu'il a la clé du verbe. Il danse le cosmos. Il vit l'universel.

* * *

Je me souviens. Il y a longtemps de cela, à Philadelphie, face à l'orchestre symphonique que présidait, si ma mémoire est bonne, Stokowski, je vis danser la Pavlova dans de rutilants décors, sous des projecteurs hallucinants et divins.

L'« incomparable » dansa le Cygne, battements d'aile de tout le corps, véritable vague de chair sous le vent de l'inspiration.

La musique, fondue dans la danse, le corps à la lumière, la forme blanche aux merveilleux décors, il ne manquait que le parfum et le goût, pour donner l'ensemble symphonique universel.

Ce parfum, cette auréole, ce bouquet de chair, volupté non pareille, c'est l'âme qui l'y met. Avais-je une âme alors ? J'en doute. Pavlova fut cette âme, elle me communiqua une âme que je n'avais pas.

Plus tard, à Paris, dans un concert exclusif de Schumann, à l'hôtel *Majestic*, je rêvai de Pavlova, car il n'y avait pas la danse. Musique et danse sont un même Rythme. Si bien que le corps humain qui danse en marchant est musique, musique muette.

Quand Pavlova dansa, mes yeux rivés sur son corps, écoutais-je la musique, vis-je autre chose que ce fantôme blanc ? Il ne m'est resté que cette auréole, parfum au-delà de la chair, et qui est Esprit.

* * *

Le poète assemble toutes les sensations, il est le maître des correspondances. Et par un seul art, il vit tous les arts.

Et l'art n'a d'autre but que de nous mettre au-delà de l'art.

Quand toute musique cesse, c'est alors que la musique commence.

Le tableau n'est que l'œil transposé, il faut voir au-delà.

Dans *La Main de Dieu* de Rodin, je ne vois pas la main, mais l'étreinte au-delà du couple dans l'éternité.

Pavlova ne dansa jamais autre chose que son âme.

Poésie est joie.

* * *

La parenté des élus se révèle aujourd'hui au grand jour.

Le divin Nijinsky embrasse Rimbaud. Blake donne la main à Michel-Ange. Rodin construit dans Bach. Wagner contient Shakespeare. Et on n'a qu'à voir évoluer Milosz pour penser à Mozart, grandi au-delà de la terre.

Et à la place de la Muse, installons l'ange. Et cet ange, c'est nous-mêmes qui dansons au-delà de nous-mêmes.

L'âme anime.

* * *

Il reste à l'homme à entendre chanter la pierre, à voir danser l'inerte, « à avoir la foi qui soulève les montagnes ». La statuaire en mouvement sera la danse de demain.

Le monde est un cadavre pour nos yeux car notre conscience est arrêtée. Il faut faire danser le Verbe en nous. Il faut vivre.

Car l'art ne saurait mener qu'à la vie.

L'esthétique doit cesser, avec la morale portée au cimetière du relatif.

Et le Lazare qui jaillit, c'est l'Absolu.

Tout geste doit être un signe.

Tout doit désigner le dépassement.

L'art est un acheminement, il ne peut être un but.

Comme le corps danse autre chose que le corps, et ce qui est mû alors c'est l'expression, le poète doit s'évader des mots, le musicien des sons, le peintre de la couleur, le sculpteur du galbe.

Tout ce qui est autour de nous n'est que *signe* pour autre chose.

Qu'importe qu'on ne nous comprenne pas, il faut œuvrer. Par cet « aura », cet impalpable indimensionnel, l'âme de Beethoven et celle de Rilke sont encore sur terre, partout il y a une âme. Et ils vivent d'une vie commune avec les hommes au-delà d'eux-mêmes.

Une même fraternité de l'invisible unit tous les élus.

Ici, point de musique, point de chant, de tableaux, de sculptures. Tout cela fut sur Terre pour nous des bancs d'essai, dont seul le dépassement reste, car lui seul est immortel.

L'art véritable est gratuité, la seule gloire.

Heureux les magnanimes, car ils hériteront la Terre !

Seuls les poètes sont immortels, car ils ont dansé l'Absolu dès leur vie d'ici-bas, ils sont chorégraphie de Dieu.

Le MAURICIEN

4 Septembre 1954

William Blake - Ange ou dément ?

Dans le pays qui a donné au monde, parmi ses plus grands titans, Shakespeare, Milton et Newton, un esprit encore plus formidable a vécu. Aujourd'hui, on a peine à le suivre, et on ne le connaît qu'imparfaitement.

Alors qu'en France, Denis Saurat s'astreint à révéler Hugo, et que d'autres en France « rééditent » Balzac, Blake, en Angleterre, est encore incompris.

Le cas de Blake est beaucoup plus étrange que celui de Rimbaud. Rimbaud a abandonné, après avoir touché à ce qui, pour lui, était les limites de résistance humaine de la conscience. Blake, lui, n'abandonne à aucun moment : il meurt poète, alors que Rimbaud est mort trafiquant.

Blake, il est certain, a atteint une région très proche de celle qu'a connue Swedenborg. Rimbaud n'a fait que *prévoir*, bien que sa *Saison en Enfer* préfigure le ciel dans son barrage qu'est le Cosmos non poétique.

Ni Baudelaire, ni Mallarmé, ni Lautréamont n'ont connu l'expérience blakienne. Novalis en a eu la profonde intuition. Et Nietzsche a post-figuré Blake. Boëhme, seul, en un certain sens, s'en rapproche. Je considère Blake le plus avant-gardiste des esprits, mais il est, à mon sens, de nature prométhéenne.

Ainsi, son *Mariage du Ciel et de l'Enfer*, qui a déchaîné les critiques contre lui, est bel et bien une recherche de l'Absolu par le côté ombre.

Et forcément Blake n'a pu réconcilier les contraires et donner l'unité de l'Univers.

Blake, il faut le rappeler, fut parmi un des premiers disciples de Swedenborg, d'où il tint sa formation. De là son mysticisme à tous crins.

..*

Blake saluait chapeau bas dans les rues des personnages pour lui réels mais pour d'autres imaginaires, et à qui il donnait des noms comme Moïse, Josué, Ezéchiel, etc.

Cet homme était profondément poète, dans le sens qu'il accordait primauté à l'esprit sur la matière. Mais il eut trop tendance à rapporter tout à l'imagination, à moins qu'il n'entendait par là perception, ce dont je doute.

Graveur, tel que le monde n'en a jamais connu, Blake avait la force d'un Michel-Ange dans le dessin, et en plus une interprétation mystique de l'homme, qui l'apparentait à un visionnaire.

Nietzsche est devenu fou, pour avoir tenté par un mode rationnel le Dépassement de l'ordre naturel. Blake a échappé à la folie justement par l'irrationnel, étant plus poète que Nietzsche.

Par deux méthodes, ces deux hommes ont cherché le même but, mais par des voies différentes. Même idéalisme pourtant, et même pureté.

Blake était marié. Avant de jeter le dernier souffle, il se tourna vers sa femme, l'appelant « Mon ange bien-aimé... » Mais il connut les pires affronts et les pires calomnies, la misère et le mépris, l'oubli.

Ses étranges visions sur le cuivre et dans la rue choquaient ses meilleurs amis.

..*

Une fois, un admirateur de choix alla cogner à sa porte branlante. Quelle ne fut sa surprise de voir Blake et sa femme nus, accroupis à terre et rêvant. Blake, surpris, dit : « Nous jouions à Adam et Ève ». Folie ou génie ?

Blake, en fait, était un innocent, malgré sa pointe de prométhéisme. Tout ce qui intéressait les autres le laissait indifférent. La gloire avait pour lui goût de paille et de cendre.

Il mourut dans le dernier dénuement, en chantant à tue-tête des cantiques.

Si on ouvre l'*Encyclopédie Britannique*, on y verra Blake en graveur. Pas un mot n'y est dit du grand poète.

Blake, comme Jacob Boëhme, comme Novalis, comme Nietzsche, comme tous les grands poètes, avait compris très tôt que le bien et le mal n'étaient pas la réalité, et la morale ne remontait pas jusqu'à Dieu, et l'Absolu ne saurait en quoi que ce soit avoir trait à la morale, qui est le relatif. Mais Blake tomba dans l'erreur de croire qu'en mariant le bien et le mal, on effaçait les contraires, ce qui est tout à l'opposé : les aggraver par impressionnisme.

La sortie hors du bien et du mal se fait tout autrement en jaillissant hors de l'état de sujet-objet, et cela est une autre affaire. *Sens-Plastique* aurait son mot à dire.

Blake, à qui m'a comparé Denis Saurat, a ceci de différent de moi que Blake est un mystique, et je ne le suis pas. J'ai une lucidité que Blake n'a pu, en aucun cas, posséder malgré la puissance de son inconscient. J'ai une volonté qu'il ne saurait rêver atteindre. Si jamais je devenais fou, ce serait du fait d'être *trop* lucide, mais alors je ne serais pas fou, mais purement passé ailleurs. C'est là peut-être la fin du poète : devenir fou à force d'être lucide, passer au-delà de la vision des hommes.

À mon sens, il a manqué à Blake la force totale, que ni Nietzsche ni les poètes du passé n'ont possédé. Blake *avait un cœur*, mais qui n'était pas un cœur d'airain. Il a manqué à Blake d'être un monstre de la sensibilité. Ces « monstres » sont les seuls équilibrés, qui seuls *atteignent*, parce qu'ils sont les plus aimants, les seuls aimants, les vrais aimants.

ADVANCE

14 Septembre 1954

Babel

à Daniel Bijoux

Nul ne peut plus aujourd'hui avoir un doute sur ce qui se passe dans le monde. Phénomènes, monstruosités, fébrilité des climats, paresse des saisons, sautes d'humeur du temps, désaxements de toutes sortes annoncent qu'une fin des temps est déjà à nos portes et que la nature hésite, comme une danseuse sur ses orteils avant de faire le grand écart.

En d'autres mots, nous sommes en plein dans l'époque de confusion.

On a parlé de Robert-Roberta, c'est peu de chose. Déjà l'inverse s'est produit en Birmanie.

À Pointe-aux-Sables, un singe est in-sexe et a un cloaque comme une poule.

À Curepipe, en ouvrant une papaye, on y a trouvé un chou-chou.

En Angleterre, une chatte a mis au monde des chiots, dont l'un a une patte de chat, griffes et tout.

Dans le nord de l'Italie, en plein été, il a fait -3°C . La neige en Europe est tombée en août.

Ici nous avons eu dix mois d'été. Il fera hiver en octobre. Et que sera décembre ?

Il a plu dans le Nord comme en plein été, cet « hiver ».

Les cannes ont fléchi deux mois à l'avance et elles seront sèches dès fin octobre, au plus tard.

Nous aurons la grêle en novembre, et des pommes en décembre. Des mangues mûres se vendent déjà au Bazar.

Les fourmis n'ont pas « cessé » cet hiver. Sur les côtes du Nord, il n'y a *plus* d'insectes.

La mer ronge la terre, et les mœurs des eaux ont changé.

Quelqu'un fait couver en ce moment des œufs, produits de croisements de coqs et de canes.

Attendons la venue de vrais monstres : des enfants nés avec tête d'animal et des animaux ayant tête d'homme, de vrais hybrides.

Nous aurons des animaux qui parleront. Et des hommes qui jacasseront.

Les fous seront légion. On y est déjà.

Après les mœurs que nous savons, on ira plus que la bête. Titania aimait un âne. Elle l'aimera pour de bon, en chair et en os.

Il y aura des hommes-arbres, des hommes-caoutchouc, des êtres-pierres, comme nous avons des hommes-football et des hommes-autos. La conscience de l'homme sera objet.

Les aberrations n'ont fait que commencer, avec la folie de la machine. On aimera un outil bien plus qu'un humain. Déjà combien préfèrent la bouteille à leurs frères. Et qui ne préfère pas l'argent à Dieu ? Et qui ne tuerait pas l'humanité, s'il fallait choisir ?

La folie de la grandeur a touché notre île, et nous ne sommes pas les seuls. Quelqu'un m'a dit dernièrement que je n'étais rien. J'ai senti net que la pierre avait plus de prix pour cet homme que moi. C'est dans l'ordre des derniers temps que l'homme considère l'homme comme néant, et en le faisant, de lui-même se néantiser, car étant homme, cet autre qui m'interpella, cracha sur le principe même qui le fait, et me néantisant en tant qu'homme, il se néantisait lui-même. Tel est l'état de chaos des derniers temps : d'ignorer jusqu'au sens qui nous fait, dernier effondrement de l'intelligence.

Un poids aujourd'hui pèse sur l'humanité, non le doute, qui est encore une recherche, mais le sens de glorification du néant, l'amour du négatif, l'Abstrait divinisé.

Ainsi aux derniers temps, chez beaucoup, le seul langage sera les préjugés, car machine de la pensée, engrenage qui tourne, l'aphasique humain n'est qu'un piston qui pistonne, chacun ânonne aujourd'hui avec l'hébétude du mécanisme : rouage 25, portée 1315, manivelle 8, dé clic 29, chauffage 100, pointage 18, 7, 5. On parle à l'heure actuelle comme des robots.

Quand je m'adresse à quelqu'un ici-même, je sais que le « mécanisme » cherche à se rappeler sa leçon. Et comme un cacatoès, il récitera sa phrase toute apprise, vomira son cliché. L'homme ne pense plus, il pistonne. Pan pan, cric crac, hum hum, de simples cris, des gonflements, des éructations. C'est le verbe des derniers temps.

On soigne de mieux en mieux les maladies du corps, mais l'esprit échappe à tous. L'humanité, comme un tout, est déjà folle, mais personne ne s'en aperçoit, car tous sont dans le même pétrin.

On considère T... fou, mais on le rattrapera bientôt. Et j'espère alors que T... fera des progrès, afin d'être toujours en avant.

Le problème en Amérique, de nos jours, est de trouver des asiles ! Arrive le jour où, les fous débordant, il est plus économique d'enfermer les sages, car, à mon sens, ce sont eux qui font les fous, je les nomme : les capitalistes. L'Amérique s'y connaît, elle qui bat tous les records de pourcentages de fous. Maurice, me dit-on, a proportionnellement peu de fous en cage. Personnellement, je serais prêt d'en racoler un très grand nombre, et surtout chez mes amis, mais le seul fait qu'ils me considèrent fou, est le signe même que ce sont des fous.

La confusion, c'est la folie même, et nous sommes aux derniers temps.

La peinture, la musique, la statuaire, la littérature, le théâtre ne sont que chaos. Le totem règne partout.

Quelqu'un dessine un crayon et dit : c'est Jules César et l'extraordinaire c'est que des milliers de gens le croient. Le fou à l'asile ne s'y laisserait pas prendre.

Ce qui manque pour entrer à l'asile, c'est de vivre à l'île Maurice ou d'être comme moi un asile ambulante.

Quand je marche dans les rues et vois les gens avoir *l'amour de l'auto* au point d'avoir des regards amoureux sur cette *chose*, je me dis : si je suis fou, c'est peut-être de n'être pas moi-même une auto. Si jamais j'étais le bénéficiaire de l'amour que les Mauriciens prodiguent à leur carburateur, je me croirais au septième ciel.

L'homme aime davantage les choses que les gens et c'est le signe même de la fin des temps, lorsque *l'objet* est tout.

Mieux vaut encore un homme qu'un carburateur.

..*

Nous eûmes les chevaliers. Avec le cheval-vapeur, il y a les cavaliers. Il y avait la noblesse à cheval ; le cheval désormais est l'auto.

Auto, moto, loto, photo, gâtisme.

Tel parle par son klaxon, et l'autre par la pétarade.

Sens-Plastique ne vaut pas le dernier pam-pam.

Entre fou de l'auto et fou de Dieu, je n'ai pas hésité.

Il y a les fous, les demi-fous et les quarts de fous, nous sommes aujourd'hui aux derniers termes, car il y a mieux : l'homme-objet.

Tel homme, qui est-il ? Réponse : celui qui a la grosse HUMBER, Humber est son nom.

Des usines d'aujourd'hui jailliront les noms de la nouvelle Babel.

Le MAURICIEN

2 octobre 1954

Nos « croisés »

Georges Duhamel a été le premier littéraire « de marque » à fouler notre île, si on doit excepter Pierre Benoit.

L'auteur de *Salavin* obtint tous les suffrages. Mieux : il gagna bien des cœurs. Duhamel écrivit deux articles à la première page du *Figaro Littéraire*, sur l'île Maurice, et qui firent mouche à Paris. Était né le vocable de *L'île de la Fidélité*.

Les « fidèles » ou les « croisés » se suivirent dès lors à la « file française ». Il était de bon ton, à Paris, d'être fidèle, comme les Mauriciens étaient fidèles.

Maurice Bedel fit mieux : il crut nécessaire d'appeler l'île Maurice « la fille aînée de France ». Le sens de la « dauphine » était né. Nous étions directement liés à la couronne épistolière du monde.

Mais Bedel n'osa pas aller plus loin. Les écrivains mauriciens ne furent pas, par lui, assimilés à des barons des lettres internationales. Le ridicule ne dépassa pas un certain cran.

Après le grand effort de ses deux articles, Georges Duhamel oublia qu'il avait visité ce coin divin de l'Océan Indien. Il devint infidèle et alla se faire « croisé » ailleurs. C'était peut-être sa méthode.

Après ces deux titans – Duhamel et Bedel – pourquoi parler des autres ? Quand on sert du poulet rôti aux champignons, avec un vieux Bourgogne, met-on au menu des boulettes de manioc avec ce petit « macastoi » du coin. Tout le reste fut du menu fretin !

Il a fallu un parfait idiot mâtiné d'un borgne, pour parler dernièrement de Robert d'Astorg, sans habit vert, ou de Max-Pol Fouchet, même pas Grand Prix littéraire de la Ville de Paris.

Les étrangers viennent et repartent. Ils nous inondent d'éloges. Et puis, silence. C'est dans le ton.

Et je me mets à me demander : les étrangers voient-ils l'île Maurice comme l'île de Ré ou l'île Saint-Michel, ou viennent-ils ici pour fleurir ce reste de Lémurie ?

Or, c'est malheureusement avec l'œil d'un Français embué des contours de la Seine que ces « croisés » gavés de camarons parcourent nos plages.

Comme c'est triste de penser que chaque étranger, aussitôt qu'il touche notre sol, est « prisonnier » de nos attentions.

Max-Pol Fouchet s'en plaignit. Il alla conter sa désillusion dans les bras de Hugues de Jouvancourt en cette demeure de la rue Madame où il pleut des serins, des sources célestes, un bonheur de lumière incomparable.

Pourquoi *cache-t-on* Port-Louis aux étrangers ? Grand Baie et Curepipe seraient-ils les pôles de notre île ? Pourquoi pas une tournée au Bazar, une descente au Tranquebar, une envolée au *Pouce* par la plage aérienne du Dauguet ? Pourquoi pas un « pèlerinage » à Crève-Cœur, cette « maison de pierre », sœur du corail ?

Comme pour les tournées Cook, nous promenons les célébrités mauriciennes, dont les *land-marks* sont : Paul Mokko d'abord, ensuite Jean Mokko, puis le petit cousin de la tante de la sœur du dernier frère de l'épouse « à la mode de Bretagne » de l'allié sous-cutané de Paul Mokko.

Nos « croisés au camaron » rentrent alors en France familiarisés avec nos rivières, mais ignorent du tout au tout le pays spirituel et le parfum physique de cette île. Il leur reste alors à encenser les célébrités de notre tournée Cook.

Quelques-uns s'arrangent pour n'être pas de la partie.

Bientôt, on dira à tout étranger qui nous visite : « Venez voir notre bell-buoy, c'est X qui le fit placer en 18... Toute l'île y est, car c'est ce bell-buoy qui regarde le *Pouce* ; le *Pouce* n'est qu'une pure anicroche. Ne le regardez pas. Le bon Dieu, un jour d'ennui, l'y mit. »

Ce matin même, quelqu'un me disait, dans l'autobus : « Pourquoi ne pas placer un tableau publicitaire au haut de la *Montagne des Signaux* ! J'ai pensé à *Coca-Cola*. »

Pourquoi pas simplement le nom d'une de nos « célébrités » qu'on verrait alors de la rade ! L'île Maurice serait l'île d'Un Tel. Bernardin de Saint-Pierre, plus modeste, ne pensa qu'à écrire un livre.

Et on pourrait continuer. Au haut de la *Montagne du Morne*, par exemple, pour les voyageurs venant de France et pour ceux passant au large, on clouerait une gigantesque pancarte : *Désormais, vous entrez dans la patrie d'Un Tel*. Et suivrait toute la liste de ses œuvres, sucrières ou autres.

Les paille-en-queue seraient mobilisés.

Mais le clou serait de peindre la boule du *Pieter Both* en blanc, et tout serait dit.

Et quand l'étranger aura tout vu et qu'il demandera comme David Copperfield : « Encore ! » on lui dirait : « Écoutez, il y a justement quelqu'un qu'il faut à tout prix ne pas voir : c'est la honte de ce pays ». Je crois que le personnage en question ne se plaindrait pas ! Il sait mieux que quiconque la valeur de la « présence de l'absence ».

L'île Maurice n'est pas une île, c'est un organe du corps de Dieu. Elle est *spirituelle*, ou rien.

ADVANCE

5 Octobre 1954

Soucoupes, cheveux, maisons hantées et cils

À la rue Madame, j'avais un ami qui habitait une maison hantée. Toute la nuit, il entendait des bruits : quelqu'un marchait, grattait, secouait des objets, etc. Cela ne l'empêchait pas de dormir. Je le soupçonne d'avoir eu la maison à bon compte à cause de cela. Il s'y était habitué. Il y était, il y resta.

Le capitaine Capstickdale, retraité de la marine marchande, et qui a habité à Port-Louis près d'un lustre, écrivit dans de grands périodiques européens, que nulle part au monde il ne se produisait tant de lévitation des pierres ou balistique pétrée qu'à Port-Louis. Le peuple appelle cela *mofine* ou encore *mauvais air*, et tout cela s'explique, à mon sens, très facilement.

Et j'en viens aux « soucoupes volantes », me servant de ces deux exemples pour appuyer mon dire.

Robert-Edward Hart, Hervé Masson à Paris, et André Masson ici-même ont tous trois écrit dernièrement sur la question de « soucoupes ».

Hart pense que ces engins viennent des autres planètes. Hervé Masson ne conclut pas. Et André Masson a tendance à croire que ces prétendus phénomènes seraient de confection terrestre.

Personnellement, je crois à autre chose.

En ce moment, le monde terrestre subit une véritable invasion des *limbes*, l'Astral se présente à quelques rares personnes sur terre, et dont le nombre peu à peu augmentera. C'est une affaire de médiums.

Bien que les « soucoupes » soient un effet d'hallucination, elles sont une réalité, mais extra-terrestre, qui, à l'heure actuelle, se présente terrestriellement.

Pourquoi ? Parce que nous sommes à la fin des temps.

Pour ne citer que le Christ, prophétisant et annonçant cette fin des temps sur la Montagne des Oliviers le mercredi de la Passion, Jésus prédit explicitement que lorsque l'heure approchera, il se produira des prodiges sur terre et dans le ciel.

Dans le ciel, nous avons les soucoupes volantes. Sur terre, un immense événement vient de se produire et est loin d'être exclusif à l'île Maurice puisque dans un site comme Nagpur, il s'est aussi présenté : c'est le cas de cheveux et cils trouvés dans les livres sacrés de plusieurs cultes.

La plupart des miracles actuels sont de faux miracles, mais ce sont néanmoins des signes et s'apparentent aux exploits des maisons hantées et des soucoupes volantes, qu'opèrent dans ce monde-ci les êtres de l'Astral, morts très attachés à cette Terre et donc matérialistes, qui insistent à prendre pied sur Terre pour nous envoûter et nous détruire.

Nous avons affaire, dans tout ceci, à de purs humains morts et que refuse le Ciel et qui se courbent vers la Terre.

Hier encore, sauf exception, ces morts et leurs subterfuges ne paraissaient pas, sauf, pour les fantômes, les apparitions (le créole appelle cela des *nâmes*), à quelques médiums ou sorciers.

Aujourd'hui que toute la terre est une vaste sorcellerie, les magasins de l'Astral ont entrée sur la Terre, car l'homme n'appelle que ce qu'il est et son mode de vie est à lui seul une invocation. ⁽¹⁾

Donc les « soucoupes volantes » sont pures œuvres de magiciens de l'Astral. Elles ne font aucun bruit ; à une vitesse effrénée, elles s'arrêtent sur un point et repartent sans accélération.

Certes, l'hallucination chez certains terriens fera que quelques névrosés verront des choses qui ne sont pas. Mais un nouveau phénomène est sur Terre, les « soucoupes ». Et il reste deux explications : ce que je viens de dire et l'origine de ces choses d'autres planètes. Mais tout milite en défaveur de cette dernière thèse, alors que la thèse de l'origine astrale reste ouverte.

Pour finir, je parlerai des « cheveux ».

Cheveux et cils qu'on a trouvés dernièrement dans les livres sacrés, et qui sont un épouvantable signe, à mon sens, et dont je dois celer l'oracle à cause de son incommensurable portée, cette manifestation de l'Astral, une « matérialisation » d'ordre exceptionnel, – en génération spontanée – ces cheveux et cils ne sont pas terrestriellement matériels, il suffit de mettre à côté de ces cheveux mystérieux des cheveux naturels vivants, de tous les âges, des deux sexes, et de toutes les races : le cheveu naturel jure auprès du cheveu « astral ». Celui-ci est considérablement plus léger, comme une soie impalpable, et s'envole au moindre souffle ; il est plus fin que le cheveu naturel le plus fin, etc. Ce « cheveu » est plutôt une fibre qu'un cheveu.

Donc, s'écroule l'absurde assertion que ces « cheveux » sont des cheveux humains tombés par inadvertance dans les livres sacrés.

Reste la matérialisation de l'Astral. Et ici il y a le SIGNE.

Les « cheveux » qu'on a vus ne sont autres que des *signes* et n'ont pas d'autres sens.

Il s'agit de faire jouer l'oracle.

Ici joue la loi de l'analogie, qui est la loi prophétique.

Lisez et vous saurez. J'ai lu et j'ai dit secrètement, à mes amis, ce que je savais. Et tous m'ont cru. Et l'avenir le prouvera.

⁽¹⁾ – Un habitant de Curepipe m'annonce à l'instant qu'il a vu, dans le ciel, le 19 septembre, à 2 heures 45 du matin, près de l'église St Clément, un objet ovale dans lequel se trouvait un personnage aux yeux brillants.

Après six secondes, l'engin disparut dans les nuages.

Le MAURICIEN

9 Octobre 1954

La femme de lettres

Colette vient de mourir. Elle a été, à mon sens, la femme la moins femme des femmes. Et c'est tout dire.

Colette fut homme avec sa plume et femme avec son corps. Cet amphibie me déplait.

La vie de Colette fut une longue rancœur de n'avoir pu presser l'orange jusqu'à son dernier jus. Ce que la vie ne put lui donner, elle l'égoutta avec l'encre. Sa prose sensuelle est tout, sauf l'amour.

La femme de lettres porte toujours un deuil : généralement de l'amour, toujours de son moi.

Anna de Noailles considérait que, pour bien connaître la prose de tel écrivain, elle devait la dérouler dans les syllabes de ses bras. René Benjamin fut son dernier « mot ».

La religieuse portugaise écrivit avec son sang noirci en encre.

Nulle femme ne prend la plume pour écrire, mais toujours pour se venger de l'amour. L'« être adoré » fait le seul sujet de ses idées, même couchées dans l'anodin et meurtries des cerises de son sang changé en grumeaux. La femme de lettres prend le deuil en rouge, noirci en encre.

La femme heureuse n'écrit pas, elle vit. Elle laisse la faiblesse d'écrire à l'homme.

Et alors qu'on s'extasie devant la prose de Mme de Sévigné, il faut la plaindre : elle n'avait qu'un seul amour, sa fille, et c'était peu.

Aimer et écrire, pour la femme, sont antinomiques.

Nous avons le cas d'Héloïse et d'Abélard, où l'amante ne se mit à écrire que lorsque l'amour ne fut plus possible. Avant cela, il y avait les cris.

Et il ne me paraît pas trop de dire que la femme de lettres est un « monstre », non dans le sens qu'on entend le mot monstre, mais en tant qu'anormal.

Et j'irai plus loin pour dire que l'art, la littérature sont autant de défaillances de la conscience, sauf chez ceux qui dépassent art et littérature et lisent directement la vie : les prophètes des formes que sont les vrais poètes, lecteurs des allégories.

La femme de lettres, quoi qu'elle fasse, laissera la vanité prendre le dessus sur les lettres, et sa robe sera pour elle bien plus une écriture que son texte.

Si je peux m'exprimer ainsi, les lettres des femmes mènent aux robes et les robes à leur petite personne. Tout converge vers cet écrin premier : le corps de la divine enchanteresse, pour quoi tout est prétexte : syllabes, stances d'un même acrostiche : leur moi.

Et on pourrait dire, comme l'ont proclamé les anciens : l'œuvre de la femme, la plus belle qui soit, est leur mari ou leur amant, car ici elles œuvrent avec leur cœur. La pire tare de la femme est d'avoir de l'intelligence, que le cœur ne dissout pas, afin de donner ce *cœur éclairé* qui est la femme en essence, pure lumière de la vie.

La femme, donc, pour se réussir, doit réussir son cœur. Les lettres n'ont rien à voir ici. Tout au contraire, les lettres nuisent au cœur ; l'esprit, chez la femme, doit jaillir hors du cœur, ou n'être que la suprême des nuisances pour l'humanité.

Quand la femme divise son cœur de son intelligence, elle est toujours le monstre sensuel et froid tout à la fois, le serpent.

Telle était Messaline : elle écrivit avec le sang des autres.

Le MAURICIEN

16 Octobre 1954

Héloïse et Abélard

Alors que le morbide s'attache aux noms de Tristan et Yseult, de Roméo et Juliette, Héloïse, incandescente pureté, frappe comme une des plus extraordinaires femmes que le monde ait connues, et en même temps la plus simple.

Héloïse n'avait que dix-huit ans quand Abélard la connut, et lui avait vingt ans de plus.

Elle commença par être son élève et puis elle l'aima.

Abélard fulgurait dans son temps. Breton au cerveau vaste, plus vaste que toute l'Europe ancienne mise ensemble, toute l'Europe venait l'écouter à la Montagne Sainte-Geneviève.

Très beau, à la puissante charpente, dialecticien transcendant, il parlait comme pour les enfants, avec la sagesse même.

Sympathique, enthousiaste et tonnant, son verbe ensorcelait.

Héloïse ne songea même pas à se défendre.

Ce fut la conquête par l'esprit. Et le fruit de l'amour fut un fils, appelé Astralabe. L'enfant était né hors les conventions sociales.

Pour se venger, Fulcher, l'oncle chanoine, fit mutiler celui qui était, à cette époque, la plus grande gloire de la pensée universelle.

Héloïse entra au couvent, Abélard prit l'habit de moine.

Ils s'aimèrent jusque dans la mort.

La dernière lettre d'Abélard à Héloïse contient ces mots sublimes : « Héloïse, ma sœur, la logique m'a rendu odieux au monde. Si la tempête vient, elle ne me renversera pas ; si les vents soufflent, ils ne m'agiteront pas, car je suis fondé sur la pierre inébranlable. »

Abélard était de la scholastique, école de pensée qui a cherché à réconcilier le monde extérieur et le monde intérieur.

Ce serait comme d'un Einstein qui voudrait se combiner avec un Freud. Ce fut la querelle des *universaux*.

Mais Abélard fut avant tout la victime de la réaction, un persécuté à cause de son esprit.

Héloïse surprenait par son intelligence et sa beauté. Elle s'identifia à Abélard.

Et après la naissance de son enfant hors les lois, Abélard insista pour que les noces fussent proclamées. Héloïse refusa en ces termes : « Bien que le nom d'épouse paraisse le plus sacré et le plus fort, j'entraverai votre glorieuse destinée. »

Et dans un élan divinatoire, elle ajouta, devant l'irréductible insistance d'Abélard : « Ce mariage est le dernier acte qui nous reste à accomplir si nous voulons achever de nous perdre tous les deux et nous préparer un chagrin égal à notre amour. »

Le crime d'Abélard était d'avoir renversé toutes les notions de son temps. Et la main de Fulcher vengea collectivement l'affront que sa supériorité infligeait aux impuissants de l'esprit autour de lui.

Le crime fut unanime par une seule main.

La vie d'Abélard passa dès lors à la macération et il consumma son amour humain dans la transposition divine, entraînant avec lui celle qui fut l'autre aspect de son âme. Et de ces deux transcendances, naquit un amour au-delà de la terre et dont il suffit d'écouter les accents pour se sentir porter en Paradis.

Lettre d'Héloïse à Abélard : « À son maître, ou plutôt à son père, à son époux, ou plutôt à son frère ; sa servante ou plutôt sa fille, son épouse ou plutôt sa sœur, à Abélard, Héloïse ».

Et la femme qui crie sa douleur, c'est l'abbesse du Paraclet : « Un cœur accablé par le chagrin ne saurait être calme, un esprit en proie à tous les troubles ne peut sincèrement s'occuper de Dieu. »

Et la révoltée, très humaine, continue : « Il est aisé de confesser ses fautes et de s'en accuser, il est aisé même de soumettre son corps aux macérations extérieures ; mais, ce qui est difficile, c'est d'arracher son esprit aux désirs des plus douces voluptés. »

Et surhumaine et femme, prostrée et éperdue de souvenirs, celle que referment les murs d'une abbaye s'exclame : « On vante ma chasteté, c'est qu'on ne voit point mon hypocrisie, on porte au comble de la vertu la pureté de la chair comme si la vertu était l'affaire du corps et non celle de l'âme. Je suis glorifiée parmi les hommes mais je n'ai aucun mérite devant Dieu qui sonde les cœurs et les reins, et qui voit clair dans les ténèbres. »

Et cependant Héloïse est la plus pure des femmes que le monde ait peut-être connue.

À chaque missive, Abélard, perdu en lui-même, s'écrie : « Héloïse, sa très chère sœur en Jésus-Christ, Abélard son frère en Jésus-Christ » ou : « À l'épouse de Jésus-Christ, le serviteur du même Jésus-Christ. »

Et devant la révolte d'Héloïse la très-humaine, Abélard, surhumain, dans la folie de l'apaisement, crie sa douleur : « Remarquez, ô ma bien-aimée, de quels périlleux abîmes le Seigneur nous a retirés avec les filets de sa miséricorde. »

Et il chante le *De profundis clamavi* qui est peut-être l'hymne le plus haut que je connaisse, de l'amour humain transcendé dans le divin : « Vous nous avez unis, Seigneur, et vous nous avez séparés quand il vous a plu et comme il vous a plu. Achevez aujourd'hui ce que vous avez miséricordieusement commencé. Ceux que vous avez séparés l'un de l'autre, pour un jour, dans ce monde, unissez-les à vous pour l'éternité, dans le ciel, ô notre espérance, notre partage, notre attente, notre consolation, Dieu qui êtes béni dans tous les siècles... »

Abélard mourut détesté, abhorré, pourchassé, honni, à cause de sa sagesse. À son lit de mort, il but la dernière goutte de la lie. La jalousie à elle seule l'aurait rendu immortel, tant elle était vaste, comme le gouffre de la nuit.

Héloïse survécut à Abélard vingt ans, qui ne furent qu'un immense flambeau du souvenir.

Les restes d'Abélard furent, par faveur spéciale, portés dans la communauté même d'Héloïse.

Et le corps d'Héloïse, lorsqu'elle rendit le dernier souffle, fut enveloppé dans un cilice, cousu dans un sac et déposé dans la même crypte qu'Abélard.

La Terre propose, refuse, ratifie, condamne, loue, anathémise, cloue ou crucifie.

L'amour demeure. Sous le signe d'Héloïse et d'Abélard est la marque d'éternité.

Ici il n'est plus question que d'âme. Et l'âme *est*. Héloïse et Abélard ne s'étaient jamais quittés durant leur long supplice, ils s'étaient *sus* au-delà d'eux-mêmes, ils s'étaient *sus* ce qu'ils étaient dès la première heure. Car comprendre, ici, est dépassé. Héloïse et Abélard s'étaient *identifiés*. Leurs noms sont inséparables.

Le MAURICIEN

29 Octobre 1954

Le français à l'île Maurice

J'ai eu l'avantage, lorsque j'étais étudiant à l'Université de Bâton Rouge, de visiter le Canada, et j'ai séjourné quelque temps, au cours de mes vacances, à Montréal et à Québec.

Divisé en deux par la rue St Laurent, Montréal présente la partie anglaise et la partie française.

Même dans la ville anglaise, dans les banques, m'adressant en français, les employés m'ont répondu en français, un français infiniment plus pur que les plus puristes de chez nous ne sauraient parler.

Par contre, le peuple, surtout à Québec, parle un vieux français. Dans la province de Québec, dans les villages, je n'ai même pas pu comprendre ce que les gens disaient.

À Bâton Rouge, peu parlaient français. Mais au sud, dans les « bayous », on parlait un français très compréhensible pour nous Mauriciens, mais où certains mots cependant avaient un sens diamétralement opposé aux nôtres.

Nouvelle Orléans, par contre, parle un français recherché, surtout parmi la haute société, à ascendance noble.

Voyons ce qui s'est passé à l'île Maurice.

Le français a été porté ici par des cadets de famille. On vivait, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, en tous points comme les nobles dans leurs châteaux, bien qu'ici les châteaux furent remplacés d'abord par des cabanes.

La langue cafre est venue, au début, adultérer ce français. Et l'île Maurice étant un lieu de relayage, il n'était que naturel qu'on fit un fort emprunt aux termes nautiques.

Il y eut ensuite des importations de main-d'œuvre de Madagascar. Nouvelle adultération. Et le français originel peu à peu a vieilli de son éloignement des sources.

Mais quand même, la lecture suppléa à cette défaillance.

Et dans le domaine de l'art, on fit tout pour se maintenir en alignement avec la culture, avec l'esthétique européenne.

Jusqu'à l'arrivée des Indiens (véritablement des Hindous), nous n'avions connu que les créolismes.

Presque en même temps que l'anglicisation de la langue, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, notre langue s'indonisa. Quelques termes chinois furent intégrés.

Le patois s'enrichissait par tant d'apports vivants. Mais la langue de Pascal subissait chez nous un grave accroc. En fait, elle s'asiaticisait, avec nos coutumes, avec notre art culinaire, le goût coloré de notre habillement (surtout féminin), qui déjà avait subi la rutilance d'Afrique.

Un « mauricianisme » naissait, qu'on a fait effort pour ne pas voir, et qui était la rencontre de trois continents.

Et la langue française, pour nous patois pivotale, prenait la couleur et la tournure d'un arlequin vivant qui, peu à peu, fera de la langue parlée par notre peuple une irisation participant de multiples rives.

Cette « marche vers un langage fondu » empêche quiconque ici-même de parler et d'écrire un français comme on le parle et on l'écrit sur les rives de la Loire (je ne dis pas « de la Seine », car Paris, comme nous, s'internationalise).

Ayant vécu mes jeunes années en Amérique, déjà patiné et formé par le langage de mes nénénes, je suis encore réfractaire au français. Je ne m'en plains pas : cela m'a enrichi, a coloré mon verbe, qui en avait bien besoin, pour ce à quoi j'étais destiné, tel Hérédia qui mit un fleuron à la langue française, tel Milosz le Lithuanien « habitant » de Paris, tel René Maran l'Africain, tel Lautréamont le Sud-Américain français, etc., etc.

Mais j'en viens au point.

Il y a quelques jours, M. Raoul Rivet a déploré l'impossibilité d'avoir des journalistes parmi les jeunes. Le journalisme se dépeuple : tel a été le thème de son écrit.

Rien d'étonnant.

Toute la langue française à l'île Maurice glisse insensiblement vers le patois. Allons-nous avoir une littérature originale qui serait un nouveau français et qui s'écrirait en patois mauricien ? Non, puisque seuls les Mauriciens la comprendraient.

Pour nous faire comprendre et nous tenir en communication avec le vaste monde, le viatique est le français, du moins pour nous hommes de culture occidentale.

Que fait-on ici pour le français, pour ceux qui veulent jaillir hors du patois et tentent de parler et d'écrire comme on parle et on écrit dans les cénacles qui maintiennent la tradition ? Rien ou pratiquement rien.

On enseigne la grammaire, quand ce n'est pas apprendre à conjuguer le verbe haïr.

La grammaire n'est pas seulement la langue.

Que fait-on pour les écrivains, qui font mieux que d'appliquer la règle des participes ? On les montre du doigt et c'est tout, quand on ne leur applique pas les pires épithètes.

La pénurie des écrivains mène à la pénurie des journalistes. La pénurie des journalistes appauvrit la presse. La langue éclectique française aussi se meurt ici – par notre faute.

Et tôt ou tard, nous serons forcés d'avoir recours à l'anglais.

Seuls des génies peuvent massacrer la langue française et se faire éditer à Paris *et y être lus*.

Car eux *ne subissent* pas la langue, mais la réforment à leur guise.

Mais les autres, tous les autres ?

Le français a progressé dans le peuple. Bientôt, tous le parleront ; un seul Indo-Mauricien n'en sera pas exclu, mais ce sera le français patoisant, le « mauricianisme ».

Et après encore un siècle, il n'y aura plus de français à l'île Maurice : le supposé français sera un dialecte nouveau, plus riche si l'on veut que l'ancien, mais désormais plus le français.

Est-ce cela que nous voulons ?

Donc, pourquoi ne pas aider les écrivains ? Puisque le flambeau de la vieille et douce France est entre leurs mains ?

ADVANCE

Les soucoupes et la pluralité des mondes habités

Emmanuel Swedenborg, il y a cent cinquante ans, osa dire qu'il avait pris contact avec les autres planètes de notre système solaire.

Personne n'y crut.

Et cependant aujourd'hui même, de Piccadilly Circus au 72ème étage d'un gratte-ciel new-yorkais, de la Patagonie aux stations météorologiques du Groenland, de l'Institut de France aux bureaux de journaux de l'île Maurice, on ne parle, on ne s'adresse, on ne respire qu'avec cette pensée : si c'étaient des hommes venus d'un autre monde !...

Que s'est-il passé depuis que Swedenborg donnait *en détail* sa rencontre *par l'esprit* avec les hommes des autres planètes ?

Tout bonnement ceci. Après que des engins appelés « soucoupes volantes » aient été vus très haut dans l'atmosphère de cette Terre, ces engins sont descendus et se sont posés sur notre sol et, chose incroyable, des hommes en sont sortis, ont parlé dans une langue inconnue. Ils étaient pygméens, l'un avec un œil de corbeau. Les engins n'émettent aucun son, et démarrent instantanément avec des vitesses folles, et s'arrêtent tout aussi brusquement.

Le tort qu'ont eu les terriens a été de vouloir *saisir* ces hommes. Un de ces extra-terrestres a même tendu la main à un laboureur qui se précipitait vers lui avec sa fourche, et le laboureur a été arrêté dans son attitude d'attaque. Mais le laboureur eut tort alors de crier. L'homme s'échappa, bondit par-dessus une haie et s'enfuit avec sa « soucoupe ».

Tel autre terrien qui voulut saisir l'homme « imaginaire » fut arrêté par un rayon vert sortant de la soucoupe et en fut paralysé.

Une chose découle de cette « invasion » extra-planétaire : les hommes qui nous font visite, n'usent aucune violence. Ils sont « repoussés » par notre attitude.

Avis aux Mauriciens qui verraient un Soucoupien. Ne vous précipitez pas, attendez. Même si l'homme vous frôle, vous embrasse (comme l'a fait un de ces hommes cosmiques), demeurez impassible et *regardez*. Attendez la suite... jusqu'au bout.

Je ne dis pas que l'« intrus » vous demandera de partir avec lui dans Mars ou dans la Lune, mais l'homme pourrait revenir plus tard avec d'autres soucoupes et d'autres êtres. La Terre est en train de les effaroucher tous.

Mais parlons sans ambages.

Si les soucoupes nous portent des humains d'autres planètes, c'est que la terre est *mûre* pour cette rencontre. Donc nous passons à un nouvel état de choses, à une autre époque, nous entrons dans un nouveau cycle.

Ainsi, ce qui arrive avec nos climats, est *en conjonction* même avec l'apparition des soucoupes.

De même toutes les monstruosité et anomalies actuelles.

Il est dans l'ordre des choses que ces prodiges s'accomplissent aujourd'hui même dans le ciel terrestre et sur notre Terre.

Pourquoi ? Pour changer *toutes* nos valeurs.

Si les autres planètes sont habitées, c'est que notre science n'a su jusqu'ici rien voir. Toutes ses données et computations sont fausses. Après le géocentrisme anéanti par Copernic, c'est le *géocentrisme humain* qui dès lors va cesser.

Le terrien ne serait pas le seul homme. L'homme serait partout.

Et si cela est prouvé, rien ne restera des mythes chrétiens. Toute notre façon de voir la vie sera mutée.

Et qui dit que voyant tout de l'angle extra-terrestre, avec un nouveau sens cosmique, qu'un nouveau sens de spiritualité ne s'imposera pas au monde, avec un nouveau sens de Dieu, un nouveau sens de l'âme, un nouveau sens de la vie et de l'amour et de la fin de toutes choses et *qui fera de nous comme d'autres hommes ?*

Les hommes de science en Europe, et non des moindres, arrivent à toute vitesse à concevoir que tout le passé va s'effondrer, par la simple apparition des surprenants engins que sont les soucoupes, dont le sens révélé va tout bousculer.

Viendra l'heure – et elle n'est pas très éloignée – où nul ne doutera qu'on n'a pas affaire ici à des hallucinations mais à un prodige objectif total qu'on devra observer comme quand je vous regarde et que vous me regardez.

Emmanuel Swedenborg a eu à aller *en esprit* vers les autres planètes.

Aujourd'hui les habitants des autres planètes *viennent* vers nous *dans la chair* : ils embrassent des gens, les touchent, leur parlent. Bientôt ils s'amouracheront des filles des terriens et ne voudront plus quitter notre Globe. Et qui dit que nous n'aurons pas des croisements.

Or, personnellement, bien que croyant à la pluralité des mondes habités, je nie que ces « gens » qui nous viennent, sortent des planètes étalées chaque soir à nos yeux.

Nous subissons présentement une véritable *invasion* de *l'astral*, qui double notre terre, où le monde après la mort, et qui était jusqu'ici invisible, sauf par les « apparitions », dès lors se présente en masse.

Mais les soucoupes ne sont pas matérielles, bien que se présentant au sein de la matière. On prendra contact avec ces êtres, mais de l'ordre comme du corps et de sa « doublure ».

Ces « prodiges » ont été expressément annoncés dans l'Évangile. Aujourd'hui ils se réalisent implicitement, parce que c'est la fin des temps. Les « miracles » vont se succéder, jusqu'à ce que tout croule et paraisse un nouveau monde.

Et, pour finir, et appuyer mon assertion : je défie quiconque de me prouver, chimiquement ou par toute autre façon, que les cheveux et cils trouvés dans les livres sacrés (à Maurice, à Nagpur, à Goa, etc.) sont de l'ordre de matière « comme sur Terre ». Placez des cheveux vivants auprès de ces fibres surnaturelles, et vous verrez que le cheveu naturel jure.

Et pour finir, j'ajouterai ceci : le professeur Fermi, aux États-Unis, est au moment de produire de la matière à partir de l'énergie.

Qui empêche donc *l'astral* ou le monde d'après la mort de nous mystifier, par un magisme de cet ordre ?

Du moins une chose est certaine : tout cela, ce sont des *signes*.

Appliquez l'oracle et vous saurez ce qui doit advenir.

Les Mauriciens, qui sont *tous* des prophètes, devraient en savoir long à ce sujet.

Le MAURICIEN

8 Novembre 1954

Édouard Maunick - Le fascinateur

Je viens parler de la grande étoile du moment : Édouard Maunick.

Encore en culottes courtes, Maunick se présenta à moi, il y a quelques années, au *Mauricien*, à la rue Félicien Mallefille.

Il venait chaque jour y respirer la pensée de Marcel Cabon, qui l'avait en grande affection.

Depuis, l'adolescent s'est mué en grand jeune homme, plein d'allant et d'assurance. Le garçon simple est devenu *quelqu'un*.

Voici *Ces oiseaux du sang*, qui sont dans la gamme même de ce qu'il a déjà écrit.

C'est tout le procès de la poésie moderne que je veux faire ici.

Surréaliste sans l'être, Maunick use des mots avec bonheur, pour ne rien dire. Lui-même sait-il ce qu'il écrit ?

De bonne foi, ce penseur sans pensée, dont les images sont d'heureuses juxtapositions, réussit parfois des métaphores sans métaphores réelles, des cliquetis de mots, qui font plaisir à l'oreille, mais ne mènent nulle part.

Je ne sais vraiment qui, de Maunick lui-même ou du lecteur, est le plus mystifié !

Maunick est ainsi un prestidigitateur, qui doit être lui-même le plus étonné de ses tours. Dans certains milieux à Paris, il ferait fureur.

Cela me rappelle Paul Valéry qui, après avoir donné un poème à taper à sa secrétaire, et, jetant un regard sur la dactylographie, fut au moment de gourmander l'auteur de l'attentat sur un des mots, lorsque son visage s'éclaira, et Valéry de dire : « Mademoiselle, c'est vous le poète ; vous avez raté un mot, et vous avez produit une divine dissonance, d'idée et de son. Je la garde. C'est tout mon poème ».

..*

La gentille secrétaire avait dû faire de l'automatisme. De même, Maunick qui est inconscient de ses forfaits. Sincère, il se surpasse.

Mais pour moi, tout cela est du chaos. Quand je me penche sur l'innocence de la prose poétique d'un Paul Fabien ou de Yves Ravat quand il parle des longoses, je me sens rafraîchi.

Maunick me mène dans les labyrinthes de *City Island*. C'est du pur vertige des mots.

Et je crains que la poésie d'Édouard Maunick ne soit que simple griserie sur sa propre personne, à quoi Marcel Cabon a ajouté un verre de trop.

Et, comme je l'ai promis, j'en viens au procès même de la poésie.

..*

Il manque au poète la nervure, l'acte de volonté au sein des mots, qui empêche la langue de tourner sur elle-même ou de s'enchaîner en ronde folle. Comme un bateau dans le vent du large, il faut à la voilure le gouvernail. Ce gouvernail, c'est le conscient qui donne la direction et endigue le flot du subconscient vers un but. La poésie sans but tourne en rond comme *Ces oiseaux du sang*.

Le but poétique est l'unité, cosmique réalisation. Or, Édouard Maunick est dans son rêve intérieur.

Les *Oiseaux du sang* sont du Maunick, ce n'est pas la vie. Maunick ne m'intéresse qu'autant qu'il me transcrit la vie. Son *moi*, je n'en ai cure. Le moi est haïssable, il n'est pas, pure illusion.

Quand Marcel Cabon cesse d'être Marcel Cabon et fait palpiter le ventre de la terre, par une symphonie d'une seule voyelle, je loue et j'exalte *Kélibé-Kéliba*. C'est une réussite parfaite et ce rythme est vivant.

Mais que Édouard Maunick veuille me fasciner par ses mots, je découvre l'homme, et l'homme n'est pas poète, sauf si l'Esprit parle en lui. Édouard Maunick, comme tous les poètes actuels, cherche à fasciner.

..*

L'homme veut aller vite et il fait rouler les flots de son verbe, qui le mystifie lui-même et cherche à me mystifier. Inconsciemment, Édouard Maunick est un séducteur qui choisit l'esprit pour tendre ses sortilèges.

Satan, lui aussi, est poète, mais par séduction.

Le poète vrai est lucide, net et simple comme l'enfant. Féérique, Édouard Maunick ne l'est pas. Sorcier, certes il l'est.

L'homme a de l'élan, de la grâce, un génie des mots, une flamme incontestable. Il a pris cependant une mauvaise voie. Je lui présente la bonne.

La choisirait-il qu'avant deux ans peut-être, c'est un tout autre homme que nous aurons devant les yeux.

ADVANCE

8 Novembre 1954

Robert-Edward Hart – Le poète ne meurt pas

Est mort le prince des poètes de l'île Maurice.

Un mot résume Hart : esthétisme.

Hart plaçait la Beauté au-dessus de tout.

Dans ses vers, il ne cherchait que l'*eurythmie*. Dans sa vie, il inspirait la beauté du monde.

Masque taillé dans du dur silex de chair. Mains d'un pur artiste. Causeur qui ciselait ses mots en les énonçant. Hart façonnait le Beau.

Il a été prince des émerveillements alchimiques de la parole.

La vérité qu'il cherchait était celle des Grecs, elle-même empruntée à l'antique Asie.

Européen par son penchant physique, Hart s'était rené aux bords du Gange ou dans un de ces hypogées bouddhiques.

C'était un bonze dans ses habits à l'europpéenne et dans son raffinement incomparable d'homme de salon.

* * *

Nourri dès sa fine jeunesse de tout ce que la culture humaine peut donner d'élévation à l'homme, Hart, à l'Institut, parmi la palmeraie, était un oasis en lui-même.

On allait là-bas se rafraîchir aux sources.

Un lien se formait par l'exquise courtoisie, qui faisait de Hart un homme du Grand Siècle.

Sur l'humanisme, Hart n'avait pas son maître ici. Sa culture débordait sur tous les champs où le mystère étale ses réseaux de nuit endiamantés.

L'homme cependant s'était fait une sagesse, qui, depuis de longues années, s'était stabilisée.

Né dans la beauté, pour la beauté, par la beauté, Hart tentait de rejoindre Dieu.

Christique il l'était, mais en Grec.

Le Dieu du Beau était pour lui le seul Dieu.

* * *

Hart a longtemps vécu à Port-Louis, après y être né.

Parmi les papiers qu'il a laissés, on verra plus d'un livre à être fait uniquement des anecdotes et panoramiques visions de Port-Louis.

L'âme de Robert-Edward Hart pourtant a connu une autre vie à la Savane.

Les monts l'ont peu tenté, mais la mer a tissé pour lui jusqu'à son linceul. L'homme était fait de sons et de musique.

Les générations sentiront longtemps vibrer nos filaos au son de sa harpe, que la mort va maintenant mettre en branle.

Car jamais le poète n'est plus vivant que quand il est mort.

* * *

Dans *Pierre Flandre*, cependant, Robert-Edward Hart a donné son tout.

L'homme était plus poète, à mon sens, dans sa prose que dans ses vers.

Dans ses vers, Hart cherchait la musique. Dans sa prose, il s'exhaussait par la pensée. Et le balancement de ses mots donnait une nostalgie à une pensée désabusée et en même temps enchantée.

Hart croyait, comme tout Oriental, à la réincarnation.

Que de fois, quand commençait la nuit, n'a-t-il pas fait un geste vers Vénus, saluant à l'avance, le site où, selon lui, il reprendrait souffle.

Et je me questionne : quelle est la différence entre un homme intelligent qui meurt et celui qui n'a pas senti vibrer un au-delà des choses d'aimer ?

Quand on m'a annoncé la mort de Hart, ma première pensée a été : que voit-il ? Car le poète *voit*.

* * *

Sonnez, cloches, et carillonnez sur la mort du poète, car il meurt en lumière !

Ses yeux, dès cette Terre, ont été humectés de la rosée du Ciel.

Hosannah, ne plaignez pas, amis, ce trépassé.

Il aspire à ce qu'il a été, et il est ce qu'il était devenu dès avant que l'ange de lumière ait soufflé le souffle mortel.

Le poète ne devient pas, il est.

Son immortalité, c'est le souffle de l'Esprit qui l'inspira, avant qu'il l'aspira vers les contrées d'où il n'y a pas de retour, car le poète, dans l'enfer d'ici-bas, est un extradé.

Alléluia, encore un autre qui passe dans les cités éternelles !

* * *

Le poète étant *vivant*, la statue ne saurait être qu'une mascarade.

Et si une rue porte le nom de Robert-Edward Hart, que ce soit celle où il est né.

La Nef, qu'en fera-t-on ? Elle ne saurait être qu'un lieu poétique. Qu'on la lègue aux poètes, en site du souvenir.

Rien ne saurait assoiffer l'âme du poète mort dans la misère, après avoir vécu dans l'indigence, qu'une *œuvre vive* qui servirait en même temps que la Poésie, le culte du Beau qu'a tant pratiqué notre grand ami.

Que les jeunes en profitent, et que les épines soient épargnées pour eux sur le chemin des roses.

Qu'on verse à la mémoire de celui qui a tant servi l'île Maurice les cendres de nos roupies, afin que sur ce fumier jaillisse le bourgeon d'idéal, sans quoi aucun pays ne vaut.

Je proclame Robert-Edward Hart un des grands Mauriciens qui ont vécu, sinon le plus grand, car la Beauté n'est-elle pas cela même sans quoi nul bien ne vaut ?

Et qu'est la Beauté, sinon la rayonnante lumière ?...

Hart a concouru à l'âme de l'île Maurice. L'homme est désormais sur nos plages, plus vivant qu'avant.

Il est un exemple. Il s'est fait un nom. Il *vit*.

ADVANCE

15 Novembre 1954

On vole un homme (Le cas Imrith Lutchmun, le transcopé)

La plus extraordinaire chose que l'ère des soucoupes va nous révéler, c'est que le Diable n'est pas un Personnage Unique, mais des myriades et des myriades d'hommes qui, après la mort, harcèlent les humains.

Le Diable ainsi est collectif. Le Diable c'est toute l'humanité trépassée qui, inféodée à la matière durant leur vie terrestre, ne veulent ni ne peuvent se détacher de la terre.

Aussi toute occasion de se rapprocher des humains est-elle ardemment saisie par eux.

L'atomisme a fourni au diable l'exceptionnelle occasion de fondre sur l'humanité.

Car crevant en endroits le voile qui sépare le monde des morts et le monde des vivants, voile qui n'est autre que la matière elle-même, l'atomisme créant une déchirure au sein de ce voile, peu à peu les enfers se manifestent aux humains.

Et c'est tout le sens des phénomènes qui se présentent à nous depuis quelque temps.

J'étais avec Willy Ferry et mon ami Théodore, quand nous interviewâmes des demis et des trois-quarts de témoins dans l'ombre de la statue de La Bourdonnais, l'autre jour.

Depuis cela, Suroowan Lutchmun, frère d'Imrith Lutchmun, le « transcopé », est venu me voir et m'a vidé son sac.

Suroowan Lutchmun travaille au *Tip-Top*. Charmant garçon, très illuminé et humble devant Dieu.

Je lui ai donné ma version. Je la redonne aux lecteurs de ce journal.

Sur la colline dominant Sébastopol, à Montagne Blanche, Imrith Lutchmun, en s'installant là pendant 17 jours, est venu troubler une habitation de l'astral, dont cette même colline est support sur terre.

Ceux qui se sont écrié : *Lieu sacré ! Pouvoir éternel !* sont tout uniment des Français d'il y a 150 ou 200 années, qui sont encore là dans le paysage mauricien, mais dans un autre ordre de matière, à tel point que, en temps normal, ni nous ne les voyons, ni ne pouvons-nous les toucher, ni les entendre, etc.

Mais en raison du *Grand Événement* qui est sur le monde actuellement, le voile laisse des fissures.

Or, c'est par une de ces fissures qu'ont jailli boule de feu et paroles, et c'est par cette même échancrure qu'Imrith Lutchmun a été happé, dématérialisé aux yeux de six personnes se trouvant auprès de

lui, puis rematérialisé inconsciemment pour Imrith lui-même, *derrière* le rideau, et rendu à la Terre 30 heures après.

Et Imrith n'a pas eu connaissance de pareille magie.

Conscient pour ceux qui l'ont enlevé, l'acte a été totalement inconscient pour Imrith lui-même.

Il a été possédé, aspiré, *volé* par l'astral tout bonnement.

Mais l'astral a eu à restituer l'homme, *par ordre*.

Les prières de Imrith Lutchmun, qui est un baboojee et un sadu, *incommodaient* ces Français morts.

Je ne conseille pas à Lutchmun de revenir sur les lieux de son enlèvement.

La colline de Sébastopol constituait un *faux* mont spirituel.

Au *Pieter Both*, il n'y a que ça.

À L'Escalier, le feu prend aux poutres, les gens étant tranquillement assis et se parlant.

Une soucoupe dans le nord de l'Italie, par sa simple présence, suffit pour mettre le feu aux arbres. Analogie.

À L'Escalier, le diabolisme continue.

Tel y a même vu un genre de tigre, un pagne enroulé à son cou, et qui prenant feu, incendiait les cases d'alentour par ses bonds de-ci de-là. Ceci est peut-être hallucination. Mais l'enfer n'y est pas étranger.

Le feu a deux sens, soit il est *fluide* soit il est flamme. Nous avons affaire ici à la flamme.

L'atmosphère démoniaque est donnée par ce sens-ci. Sens propre et sens figuré ici sont le même sens. Et le feu prend. Gare aux âmes !

La Terre subit en ce moment même une *possession* diabolique d'ordre universel.

Les plantes envoûtées produisent des monstruosité. Les animaux de même. Les virus pullulent. Le diable présente de plus en plus son masque dément.

L'Enfer est sur Terre !

L'invocation des humains par leur vie, la venue de l'atomisme, tout concourt vers le même but : ouvrir la voie aux enfers.

Et l'heure ira en s'aggravant. Nous ne sommes encore qu'au *commencement* de la fin des temps. Il reste *tout* à arriver.

Qu'une poule accouche comme un chien, que le sexe chez les humains et chez les animaux s'inverse, que des gosses de 12 ans veuillent étrangler leur maman, ou que des petits s'assassinent, qu'une femme en plein Piccadilly Circus cherche à se dévêtir, qu'une sœur de charité assassine sa supérieure, – la cause est toujours la même, la *possession*.

Les enfers envoûtent en ce moment l'humanité, lui retirant jusqu'à son sens de responsabilité.

Si les choses continuaient ainsi indéfiniment, *nul ne pourrait résister à cette possession*, et la pression des enfers s'aggravant absorberait tout.

Le sens de liberté spirituelle alors cesserait, par inondation des consciences.

Et seul un sur des millions tiendrait alors tête hors de l'eau. L'Enfer prendrait le reste.

Or, je maintiens que tout a été rigoureusement prédit par le Christ, lors de son sermon le mercredi de la Passion, sur le mont des Oliviers, donnant point pour point la fin des temps.

Cette fin des temps a commencé !

À l'île Maurice même le glas a sonné, *glas* pour certain et alléluia pour d'autres.

Car lorsque Imrith Lutchmun est désincarné et réincarné, nous avons la preuve même que le Diable joue son *grand jeu*. Après la voie sera libre.

Le Diable n'est pas un Personnage Mythique, ayant des cornes et une queue, des oreilles de chien ou d'ours, une pique et des crocs.

Le Diable, c'est la vomissure humaine qui revient en rafale après la mort, pour rafler la conscience de l'humanité.

Le Diable, c'est l'horrible écume sociale que la mort prend et qui revient vers nous en marée de boue.

Le Diable, c'est l'homme lui-même et rien que lui.

Descendez dans la rue et vous verrez le diable partout. Peut-être en bonne part dans le cœur de votre grand oui, pelotonné au sein du souffle de votre femme, hululant dans *l'œil* de votre créancier, ventre à terre dans les grandes rafales de l'intérêt.

* * *

Dans toute diablerie, il y a un peu de diabolisme.

Et faut-il ajouter que, si nos climats changent, et des soucoupes volantes paraissent, tout a une *même cause* : le grand assaut de l'Enfer, qui bientôt sera maté.

Et le cycle reviendra, en corps des nouveaux temps.

* * *

Qui monte pour Curepipe, après s'être bassiné les yeux des jacarandas émerveillés qui jalonnent partout le visage des terres en montant, verra peu après St Paul, à gauche, un pommier couvert de fruits. C'est toute la Normandie qui lui est jetée dans les yeux, et qui sème la panique jusque dans les gestes du moteur de l'auto qui roule. Qui avait raison ?

Entre pommes et cannes à sucre, la Nature devra choisir. Mais je jure qu'elle a déjà choisi. Rhum et cidre, nous ne les mêlerons pas.

Viennent les temps des émerveillements !

Après Imrith Lutchmun, *l'homme emporté* (par une soucoupe volante, dit-on, à Sébastopol, mais qui sait ?), ce sera l'Enfer lui-même qui s'emportera lui-même comme au matin du 9 mai 1953, qui en a été

le premier geste. Que les soucoupes enlèvent nos hommes, — et bientôt peut-être nos femmes — attendent-elles les soucoupes pour cela ? — je sais *quelqu'un* qui est enlevé de joie, et c'est l'auteur de cet écrit.

Cet homme sait que le mystère de la soucoupe une fois révélé — et il *sait* que ce sera dans le sens de sa thèse — le sens de matière alors, selon le concept ancien s'évanouira, *ouvrant la voie à un vrai sens de spiritualité*.

L'auteur de cet écrit *sait* que rien moins ne saurait sauver le monde que l'amour des hommes pour les hommes, ce qui ne peut advenir que *par la mise à bas de toutes les barrières, l'anéantissement de tous les préjugés, le fracassement du sens unilatéral de l'intérêt, la fin véritable des séparations entre les hommes*, que tous les prophètes du genre humain ont préconisés, en d'autres mots, la venue d'un Univers — un, avec un *Seul Intérêt* : l'amour de l'homme pour l'homme.

Il est oiseux de séparer le *Problème*, qui est un et indivisible : parler d'Imrith Lutchmun et puis des soucoupes, nommer l'incendie surnaturel de L'Escalier en le séparant de la mue des climats, s'écrier sur le changement de la mentalité humaine sans la lier à l'envahissement des enfers.

Nous marchons en déclin d'horloge, immanquablement, implacablement, comme une roue qui tourne et qui tournera jusqu'à conclusion, vers une fin inéluctable qui coïncide avec un recommencement, aussi inéluctable.

Des cendres d'un passé mort surgira une éblouissante fleur nouvelle, dont le sens est unité.

Après la pluie, le beau temps. Après la maladie, la santé. Après le désespoir, l'essor miraculé. Après le cauchemar, le retour à la vie.

Nous sommes loin encore du Paroxysme.

Que chacun se compte et s'étudie.

Il y aura des enlèvements pires que celui d'Imrith Lutchmun.

Et puis viendra le Réveil !

Une nuit, des nuits...et puis un autre soleil !...

ADVANCE

25 Novembre 1954

L'Inde, mère de la sagesse

Un Hindou dont les fonctions l'ont amené à Maurice, et qui y professe depuis plusieurs années, eut l'occasion, lors de ses récentes vacances, de rencontrer le pandit Nehru à Nouvelle-Delhi.

La conversation dura vingt minutes. Il y fut question, en partie, de mon œuvre et de son appartenance orientale.

Depuis, on m'a parlé du vice-président de l'Inde, qui est un des premiers philosophes du monde actuel.

L'Inde est dirigée par des poètes. On croit rêver.

Il fut un temps de l'humanité où le pouvoir était entre les mains des sages. Cet état a été courant dans l'Inde ancienne. Il faut penser à Marc-Aurèle pour trouver un parallèle à l'Ouest.

Nous savons que Philippe de Macédonie donna pour professeur à son fils, Alexandre, le grand Aristote.

Alexandre le Grand se conduisit plus tard en poète en Perse. En vrai Grec, il assimila l'Asie. Et les siècles helléniques ensuite profitèrent de ce parfum.

Peu savent cependant que l'Inde est mère des cultures.

Ainsi toutes ces civilisations qui se développèrent à l'embouchure de l'Euphrate — telle la juive — ne furent sans doute qu'un rayonnement hindou.

Et les Juifs sont ces rayons mêmes, d'où nous, Occidentaux, avons surgi spirituellement.

Mais l'Inde elle-même, par l'invasion aryenne, n'est-elle pas une branche, par le peuple qui vivait en la Lituanie actuelle et qui descendait des fameux Hyperboréens, dont parle Platon, et que la légende a retenus — une branche du Nord épinglée dans les grandes plaines de l'Indus ?

Ainsi, les hommes blonds du Nord se retrouvent miraculeusement présents dans certains types du Népal et dans les souches originelles du Pamir. Plus bas, ils se sont mêlés aux Dravidiens.

Donc, la culture hindoue remonte à très loin.

Mais revenons aux temps historiques.

Avec les *Védas*, une poésie d'ordre cosmique et humain proclame un panthéisme, que nul barde, depuis, n'a dépassé.

Alors que l'Occident a à peine « pensé » et chanté la montagne dans sa cosmo-poésie, depuis des millénaires les *Védas* avaient senti et dit ce que la montagne signifie. Et le sens du feu revient. Et la lumière trouve son apogée.

Sous le signe du jaune, l'Inde est solaire. Et c'est tout dire.

Les *Upanishads*, à quoi mon œuvre est comparée, et qui sont la métaphysique même, n'ont d'autre but que nous faire voir derrière le rideau, au-delà du voile des apparences.

Et si l'Inde inventa le zéro afin de faire bondir la science à son apex, l'esprit hindou n'est pas mathématique. L'Inde a plutôt la science des nombres, où ont excellé aussi les Égyptiens.

Et Pythagore, m'a-t-on dit, n'est autre que *Pytha Guru*, un Hindou hellénisé ou hellénisant.

La Genèse, d'autre part, appartenant à l'universelle humanité, et se trouvant partout, même chez les Mayas, on peut dire que le monde est un par la même fable, même si Moïse et Bouddha ont dû prendre deux directions.

Ce que j'admire dans l'Hindustan, c'est le sens de la vie : la *tolérance*, acquise par un jaillissement de sagesse.

Ici est compris le sens de *vivre et laisser vivre*.

Et toute la tolérance du monde se trouve dans Gandhi.

Le sens du panthéisme fait l'homme ami de l'animal et de la fleur, compagnon de la pierre, frère du vent, commensal de l'eau et du feu. Le panthéisme nous jette en pleine lumière.

La Terre est ainsi pour l'Hindou une grande conversation avec le Divin.

Et l'autel, pour l'Hindou, c'est toute la Nature, avec laquelle il communique dès l'aurore jusqu'au dernier feu du couchant.

L'homme ici est participant du Cosmos. Il s'y intègre. Il vit l'universel.

Qu'ai-je fait d'autre dans *Sens-Plastique*, que de m'hindouiser ou plutôt me cosmociser, ce qui est un même mot ?

L'Inde a la danse dans le sang, en mime vivante des choses, où la danseuse et le danseur se laissent animer par le vent de l'Esprit.

La musique hindoue — ainsi le pensait Soëtens — est cosmique et unique, elle vit comme la vie chante, c'est le rythme même de la Nature.

Et le balancement des chairs qu'entraîne cette musique nous porte à l'intégration universelle, que les compositeurs occidentaux modernes ont tenté en vain à évoquer. Qu'est-ce que la musique dodécaphonique auprès de cela, sinon un sortilège intellectuel ?

Et si l'Hindou obtient tous ces miracles, c'est parce qu'il vit près de la nature et baigne dans le lait de lumière.

La poésie pour lui, c'est tout le vivant, et sa poésie s'identifie avec la vie, et la nature, pour lui, n'est pas un grimoire, mais la *signature de Dieu*, portant le sceau de l'Unique Principe.

J'aime l'Inde, à cause de son concept unitaire, qui me met dans la paume de Dieu, où la ligne de vie est le grand fleuve cosmique.

L'Inde, face à l'Occident, a la profondeur de l'esprit. L'Occident a l'analyse qui voltige.

L'Occident a du bon, l'Orient a du rare.

Que de leur accouplement sorte un nouveau monde !...

..*

P.S. — Lorsque se seront fanées les dernières fleurs sur son tombeau, je souhaite que quelqu'un dise ce que Hart devait à l'Inde, sa seconde, si ce n'est sa première patrie, car qu'est la patrie si elle n'est spirituelle ?

Dans cette rencontre des continents qu'est l'île Maurice, où un Marcel Cabon chante la Terre Noire, et où tout nous parle de la brûlante Asie, nul n'a plus fait ici-même pour resserrer les liens de l'Occident avec l'Orient que l'auteur de *Pierre Flandre*, chez qui chantaient les alamandas dans les buccins de Bénarès.

C'est au tour des auteurs hindous de l'île Maurice maintenant de venir vers nous, les Occidentaux, en attendant que ces termes considérés antinomiques, se marient pour donner le sens même de l'homme, de l'homme parfait.

Et, dans ce sens de l'homme parfait, l'île Maurice, rencontre des continents, aura un jour son mot à dire.

ADVANCE

13 Décembre 1954

Churchill et de Gaulle

Je découvre simultanément deux grands hommes : Winston Churchill et Charles de Gaulle, qui sont, tous deux, d'indomptables volontés et des intelligences non des moindres.

À différents titres, ils imposent le respect. Winston Churchill a précédé Charles de Gaulle dans la présentation de ses mémoires.

Tous deux s'accordent pour mutuellement se louer, sans emphase, trouvant la simplicité dans l'expression.

À Tours, avant la capitulation de la France, après l'historique rencontre de Winston Churchill avec les dirigeants français en panique, Churchill se dirigeant vers son auto, vit Charles de Gaulle appuyé à une porte, le regard absent, l'être glacé. Prophétiquement, il le désigna et dit : « L'homme du destin ! »

Churchill raconte comment, par une feinte, de Gaulle s'échappa de la France à deux doigts d'être arrêté.

C'était à Bordeaux, alors que le *Massilia* avait déjà les sceaux de la France embarqués, un gouvernement devant se constituer en Afrique du Nord.

Par entente secrète avec le général Spears, de Gaulle était allé dire au revoir à celui-ci sur l'aérodrome. Bientôt l'avion décolla, Spears à bord. Comme l'engin roulait déjà, de Gaulle se précipita, sauta à bord ; et la porte se referma sur lui devant les agents de ce qui devait être Vichy, ébahis. Le soir même c'était le pathétique appel, de Londres, du 18 juin.

Une chose ressort des mémoires de Winston Churchill : la fatalité entourant les dramatiques débats qui se déroulèrent autour de la table d'un Conseil français affolé et le rôle catastrophique joué par le général Weygand, qui littéralement fit Pétain.

Weygand ici déborde son rôle de soldat. Et si Reynaud avait été assez soutenu, il fut à un moment du drame où il l'aurait fait arrêter.

L'état-major français, héroïque, n'eut cependant rien de napoléonien. Et fors la vision de Charles de Gaulle sur la guerre des chars qu'il avait prophétisée, la pensée militaire française était de 25 ans en arrière.

En 1940, la France a été battue par l'intelligence. L'imagination totalement alors lui manqua.

Et Garvin, dans l'*Observer*, le dit, à l'époque, très nettement.

Quand Guderian, qui fut en fait un émule de Charles de Gaulle, perça dans ce que Pétain pensait être l'inexpugnabilité des Ardennes, la France fit échec et mat par le même concept que Napoléon utilisa à Iéna (ce rapprochement vient de moi) où le rôle du Prussien, cette fois, était renversé !

Winston Churchill se présente à moi aujourd'hui comme étant avant tout un poète.

Sa douceur et sa compréhension à l'égard de la France, avant et après le désastre, sont exemplaires. Il fut alors plus vraiment français que tous les Français.

Mers-el-Kebir fut l'inéluctable. Le fatum ici avait déjà agi. Car tout part du tapis vint de Tours et des tergiversations de Bordeaux.

Dans cette affaire, de Gaulle ne broncha pas. Il avait su reconnaître la main des Parques. Il voyait au-delà... Ce qui importait, c'était la victoire finale.

On ne peut dire de Sir Winston Churchill qu'il n'est qu'un homme politique. Ecrivain, peintre, orateur, organisateur, visionnaire des événements, pondéré et imaginatif, l'homme a la touche même des grands Romains mâtinés du Grec, c'est-à-dire un homme d'une parfaite balance du caractère et de l'intelligence.

Charles de Gaulle se présente à moi comme quelqu'un peut-être plus extraordinaire encore comme visionnaire et comme volonté et un mystique de la nation, pour qui la France fut son épouse, comme Jeanne d'Arc fit de la France son époux.

Le héros ici est dépassé dans le calme holocauste.

Parmi les Pygmées de 1940, de Gaulle, en France, surplombe son époque, comme le chêne la graminée.

Mais ce qui est intéressant de supputer, c'est si les rôles avaient été interchangés, qu'eût été Charles de Gaulle à la place de Winston Churchill et qu'aurait fait Churchill au lieu de Charles de Gaulle.

Personnellement, je crois exactement la même chose. Car les grands hommes ont les mêmes réactions aux moments cruciaux : ils jouent le tout pour le tout. Wellington, adossé à un bois et perdant la bataille de Waterloo, aurait été exécuté sur la place publique à Londres, et Charles de Gaulle, si les Allemands l'avaient emporté, aurait été guillotiné pour trahison.

Winston Churchill joua la victoire ou la mort. Son inébranlable volonté galvanisa tout un royaume.

Le destin cependant est effrayant aux sommets.

De Gaulle n'était pas un homme politique. Churchill n'a pas été général.

De Gaulle est tombé. Churchill tient.

L'extraordinaire, c'est que Hitler se crut général. Il adulait, dit-on, Napoléon.

Et Napoléon ne fut pas homme politique.

L'homme politique et le général, tout en un, ça a été Cromwell. Et il fit une révolution.

Nous avons un autre exemple, le cas Jules César. L'épée et la toge ne sont pas ensemble généralement.

Sans doute parce que la violence et l'habilité s'opposent.

Sans Hitler, l'Allemagne aurait gagné la guerre. Hitler la perdit pour le peuple allemand.

On verra peut-être un jour qu'Hitler était un génial fou, plutôt qu'un fou génial.

Le drame d'Hitler, c'est qu'il n'aima pas la femme. Il lui manqua son balancier.

Hitler avait Eva Braun. Mais c'était encore Hitler transposé.

Si une femme avait maté Hitler, l'Allemagne aurait été sauvée.

Il faut *pousser* certains. D'autres doivent avoir un *frein*.

ADVANCE

11 Janvier 1955

Comment est né *Petrusmok*

Par une de ces fins de journée où la terre pousse un suprême cri avant de s'endormir dans la nuit, je me trouvai, dans les hauts de Forest-Side, dominant toute la chaîne des montagnes de Moka, chez Mme M. S., qui s'affairait gentiment pour nous servir l'apéritif du soir.

Robert-Edward Hart était là. C'était, à part moi, le seul invité.

M. M. S. causait peu, aimait écouter. Les enfants, tout autour, pépiaient comme des oiseaux.

Hart discourait comme il en avait l'habitude, longuement, avec force incidences.

Le jour déclinant jetait une brume mauve sur le paysage lointain. Et les mastodontes de pierre reluisaient dans cette gaze comme des émaux irréels.

Le soir venait en douceur, dans la paix d'un été trop doux.

Soudain, comme à l'heure H, le destin jaillit de la bouche de Robert-Edward Hart.

Et, à mon étonnement, je me vis écouter et n'écouter pas.

Hart relatait la thèse de Jules Hermann, face à la montagne de Moka.

Hermann, Allemand naturalisé, habitant l'île de la Réunion, avait émis dans son ouvrage, *Les secrets du grand océan*, l'hypothèse, appuyée sur des faits, que la montagne, à la Réunion et à l'île Maurice, avait été taillée par des géants proto-historiques, lorsque les Mascareignes appartenaient encore à un continent aujourd'hui disparu, connu en Europe, dans la légende, comme *La Lémurie* et, dans l'Inde, comme le continent *Gondwana*.

À Maurice, Hermann, qui y avait séjourné, reconnut que le personnage étendu sur le *Corps de Garde*, et celui à la tête du *Pieter Both*, ces deux, particulièrement, avaient été taillés par la main de l'homme.

À l'île de la Réunion, Jules Hermann avait relevé sur la montagne de St Denis, les douze signes du Zodiaque.

Ne songeant pas alors qu'en ces temps proto-historiques, la gravitation terrestre avait pu ne pas être ce qu'elle est maintenant et que le pouvoir de l'homme, grandi en géant, en même temps que la légèreté des choses qui avait été la conséquence de l'allègement de notre globe, avaient sans doute concouru au plausible d'un fait légendaire qui nous semble aujourd'hui impossible. J'écoutai Hart avec hébétude, se déplaçant merveilleusement à mes yeux dans un temps qui ne pouvait être, pour nous, hommes modernes, que comme un état de rêve.

Quand Hart cessa de parler, je revins à la vie.

Mais je ne pus plus voir, dès lors, mon île du même œil qu'avant. Un passé déjà m'avait soudé à l'Impossible.

Les temps ont passé. Des mois, que dis-je, des années.

Je me trouve, un jour, à Pointe-aux-Sables, chez mes amis R.

Après un déjeuner où avait flotté l'indéfini, où mon travail me situait, mes hôtes m'offrirent de me conduire là où le caprice m'appellerait. Devant mon mutisme, comme à un appel d'un autre lieu qui ne peut se formuler, mes amis me suggérèrent *Crève-Cœur*. J'acquiesçai. Ma mère m'en avait parlé dans mon enfance.

Et nous partîmes.

Quel choc ne fut pour moi cette vision immobile et vivante de la pierre qui surgit dans le débouché extraordinaire de *Crève-Cœur*.

Décor d'opéra ? Fi ! Site de l'au-delà, suant le mystère et l'oubli, le vivant visage de la pierre qui parle.

L'auto roula jusqu'au versant à pic.

Le *Pieter Both*, de Montagne Longue, s'était présenté comme un *homme*. Je sus son nom dès le premier corps à corps de l'esprit.

Et, dès ce jour, le contact avait été pris. Il devait *m'engager* très loin. Un pacte avait été scellé entre la montagne et moi, dès ma rencontre avec ce haut lieu.

Quelques jours après, revenant de la Rivière Noire, je fis la connaissance, à *La Louise*, du visage inouï du *personnage étendu*, adossé au *Corps de Garde*, fixant le Nord, roulé dans le linceul du couchant.

Un mort jaillissait en moi, et c'était le passé qui ressuscitait.

L'accouchement allait se faire ailleurs.

Quelque temps après, j'étais pour la journée dans un campement, à toucher celui de Hart, à Souillac.

Le déjeuner s'apprêtait. J'allai me plonger dans cette fosse de lapis-lazuli qu'est le *grand trou* face au jardin Telfair, quand, à mi-route, je conçus, d'un seul coup, un théâtre vivant, une grande allégorie cosmique. Et me fut littéralement dicté le nom de *Petrusmok*. Il allait être le titre de cette épopée.

Et, dans l'eau, au retour et pendant le repas frugal, et, plus tard, en rentrant, et encore le lendemain, au réveil, partant pour Port-Louis, le *Mythe* me hanta, me saisit, me posséda.

Le pacte entre la pierre et moi, scellé à *Crève-Cœur*, maintenant aboutissait.

Petrusmok fut écrit en six mois selon les hasards de mes randonnées sur les montagnes.

J'allai baiser la pierre, humer les délices des hauteurs, confier mon âme aux herbages et au vent, puis dans ma cellule de cénobite, à Curepipe, et parfois en ce gîte esseulé qu'est le petit couvent, chambre d'oubli de la bibliothèque municipale, je laissai la pierre *se dire* en moi.

Et ce fut l'égrènement d'une chose que je sentais et qui n'était pas moi. Des langes d'un passé mort sortait le mariage du monde et du poète : la parole de la terre, par la bouche de la pierre, devenue poésie.

Qu'est *Petrusmok* ? L'avenir le dira. Surtout ceux qui viendront ici, et verront d'un œil neuf et nu.

Ma vie fut changée par *Petrusmok*. Je ne suis jamais revenu, depuis, vers les mortels. Et je ne m'en plains pas. C'était une étape. Maintenant *Petrusmok est derrière moi*. Et je suis en avant. Qui est encore dans mon sillage ?

Ô Hart, toi qui vois de l'arrière du décor, ai-je bien interprété la vie ?

Ah, si l'on pouvait être mort et vivant à la fois ! Ah, si Hart revenait !

Mais ne serait-il point muet ? Qui le comprendrait ? Alors que quelqu'un, bien en chair, a passé derrière le rideau par l'esprit, un court instant et comme par surprise, et personne ne l'a compris ?

Entrant par hasard chez Hart, un jour, je vis *Petrusmok* bourré de notes, de fiches, sur son bureau. Le livre boursoufflé avait dû faire une étude à fond. Hart ne m'en parla pas. En parla-t-il à quelqu'un ?

Mon *Petrusmok* hartien est là parmi les papiers du mort-vivant.

De grâce, que ceux qui ouvriront bientôt le testament de Hart, qu'est son œuvre amoncelée, ne jettent pas au fumier ce livre : la voix du mort a peut-être à parler une dernière fois !

ADVANCE

19 Janvier 1955

La politique des femmes

Louis XIV parcourant la galerie des glaces à Versailles et s'arrêtant auprès d'un groupe où discourait la jeune et espiègle duchesse de Bourgogne, sa petite-fille, entendit celle-ci proférer cette vérité : « Quand le roi règne, c'est la femme qui gouverne, quand la reine règne, c'est l'homme qui gouverne ».

Visait-elle le grand Roi et la Maintenon ? Qui le saura ?

À mon sens, les plus grands rois ont été des reines qui n'eurent pas d'amants : Elizabeth d'Angleterre et Catherine de Médicis.

Il n'est de fortes que les vierges. Cependant on peut être vierge et mariée, un mari n'est jamais un amant. Il y a le contrat.

Et je crois rêver quand on me parle du règne de Louis XV. Il fut scindé en deux : le gouvernement de Mme de Pompadour et celui de la Du Barry.

Louis XI fut un succès, à cause de sa méfiance des femmes. Napoléon a ceci à son actif, qu'il a su « leur » résister.

On n'est pas roi par son sceptre, mais par sa volonté.

..*

La politique des femmes est de gouverner les hommes, et par eux d'atteindre les peuples et les nations. La femme ne peut gouverner directement. Donc sa tactique est de gouverner celui qui gouverne les gouvernés.

La femme a ainsi dans le sang la *politique de l'amour*. Le mariage est pour elle une politique, mais non pas la plus forte. Il ne saurait y avoir d'autre trône que l'oreiller, cette chose qui, plus que la couronne, s'approche de la tête.

André Maurois, à New York, après la débâcle, imputait la chute de la France à un conflit entre la maîtresse d'Édouard Daladier et celle de Paul Reynaud. Si ces femmes s'étaient accordées, la France eut été sauvée. Comme l'histoire de Cléopâtre est un pâle échantillon auprès de cela !

Un des plus curieux personnages que le monde ait connus, a été le prince de Talleyrand-Périgord, qui eut le grand avantage (?) d'être femme par l'esprit ; il fut donc un diplomate de génie, et gouverna... Napoléon, qu'aucune femme n'avait su gouverner, je parle ici de manœuvrer.

Aussi l'Histoire Universelle est-elle faite par les hommes, que les femmes font. Et ce n'est pas si mal encore, les hommes ne méritant que ce qu'ils sont. Tout le monde n'est pas Alexandre le Grand ou Cromwell, des mâles dans toute l'acception du terme, pour ce qui est de la politique.

Mais je vais me permettre une digression, qui exprimera à fond ma pensée. Les seuls virils sont les poètes-prophètes véritables, qui entraînent les peuples, les femmes et tout. Tel Moïse qui fut marié, qui n'amena pas sa femme sur le Sinaï, et sans être Barbe-Bleue, fut un homme.

Ainsi donc la politique de l'amour gâte toute politique chez la femme. L'amour étant la grande affaire, prend alors tout.

Il ne sied pas qu'un bureau de ministre soit une alcôve. Ou qu'une bataille de chiffons devienne une révolution.

La femme, la mesure même avec elle-même, devient déchaînée quand il s'agit d'un homme. Les tigresses sont plus terribles que les tigres, dit-on.

Les hommes se battent pour une idée. Les femmes feront une émeute au sujet de la largeur d'un nez. S'il ne s'agissait que des femmes, les guerres mondiales commenceraient et finiraient dans les maisons de couture. Christian Dior est certainement plus important que le Maréchal Juin. Et Jacques Fath a été l'arbitre de l'univers. C'est que les grands couturiers sont femmes. Et seules les femmes sont aptes à mater les femmes. La bombe de Bikini n'est rien auprès d'un sourire narquois bien placé. Gare à la robe, ce drapeau !

Je me suis donc interrogé pourquoi n'y a-t-il point de grandes femmes-écrivains – Françoise Sagan, y compris ; et pourquoi point de grandes femmes-peintres – Rosa Bonheur ne fait pas exception – et point – ah, cela point du tout ! – de compositrices.

Et surtout point de femmes-poètes, à moins qu'elles ne soient hommes par l'esprit ?

La raison en est simple. La femme ne peut se *détacher* de son corps, elle ne peut s'évader du type d'amour qui est politique, elle ne peut fuir dans le verbe qui n'est pas intérêt d'amour. Tout est gratuit chez la femme, sauf l'essentiel, cet amour dont elle est supposée être le vase, le divin réceptacle, la poésie. Et les hommes qui ont dû être inspirés par les femmes, n'ont été que de piètres poètes – Lamartine en tête.

À mon sens, tous les grands poètes ont écrit *contre* la femme. Jésus s'en est méticuleusement défendu, et a trouvé dans les pécheresses le signe même du ciel.

Je maintiens que la société moderne est responsable de la futilité des femmes. Mais comme les femmes sont responsables de l'état de la société, nous tournons en rond.

Aussi je prends le problème à sa source : il n'y a pas d'homme. Voilà le point. Les femmes seraient autres s'il y avait des hommes.

Et par le terme homme, je ne parle pas de celui qui bat le ballon ou frappe sa femme, mais celui qui résiste à la femme et qui en est le guide, l'être fort dans le sens de conscience. J'ai nommé le *poète réaliste*, qui indique la voie, qui est en avant, et que la femme suit. Tel est *l'ordre de vie*, que nous avons renversé, par chute spirituelle.

Tel est le thème des *Désamorantes*, théâtre nouvellement édité, que je ne mettrai pas en vente. À quoi bon, qui me croira ?

L'ordre de vie étant renversé, quelques femmes, Èves de demain, femmes des nouveaux temps qui déjà sont là, sauront trouver des Égides mâles pour leur indiquer la voie.

Que sert l'eau sans les bras du grand fleuve ?

Plus d'Égéries, mais des Égides.

Rien n'est égal. L'homme dicte la voie et la femme suit, tel est l'ordre de vie. Point que la femme soit inférieure, mais tel est l'ordre de vie, la hiérarchie.

La société se meurt de la domination des femmes. Elle sera forte du couple de demain, se complémentant par une hiérarchie voulue par Dieu, qui fait la Création femme de l'Éternel.

Les *Désamorantes* annoncent la nouvelle époque d'amour, où la poésie sera reine.

Cette œuvre soulèvera des éclats de rire aujourd'hui. Demain on s'étonnera éperdument de n'avoir pas su ce qui était si simple, si nu... l'amour, le sens de l'amour que toute la nature présente et dont nous sommes aveugles.

ADVANCE

16 Février 1955

Hart versus Hart

Je pense que Hart est mort, profondément déçu de lui-même. Hart sentait qu'il avait trahi Hart. Hart pouvait mieux. L'autre Hart l'avait empêché.

Il y avait chez Hart un personnage très troublé de société sous un dehors parfois de s'en être échappé : seul dans son campement, à Souillac, Hart était en pleine société, du moment qu'on mettait le pied chez lui. Hart souffrait d'être seul avec lui-même, car l'autre Hart l'accusait, et il avait besoin de la distraction de la société pour chloroformer l'autre Hart qu'il avait en remords.

Car Hart souffrait de n'être pas lui-même. Et ça avait commencé très tôt.

À un tournant de son chemin, Hart se vit face à Hart.

Le Hart médiocre n'avait rêvé que la forme. L'autre Hart voulait le fond.

Hart avec lui-même n'avait pu se mettre d'accord pour la forme et le fond. Et l'autre Hart, qui avait voulu le fond, avait été mis de côté. L'autre Hart revint un moment dans *Pierre Flandre*. Mais Hart l'ensorceleur et le séducteur eut le dessus. Et l'autre Hart fut chassé, il y a longtemps de cela, et l'autre Hart n'est plus revenu. Sauf sans doute vers la fin, de plus en plus, en remords. Et Hart peut-être en mourut. Hart-la-forme avait trahi Hart-le-fond. Les deux Hart n'avaient pu se mettre d'accord. De là tout le drame de l'homme.

Hart pensait concilier et la société et sa nature profonde. Hart valait mieux que Hart. La société eut cet homme. Et sa fuite n'a été qu'un long regret. Pauvre Hart, vaincu par lui-même, comme tant d'autres ! *Hotontonumeros* !

J'ai deviné l'autre Hart, l'homme profond. Je n'ai jamais pu le rencontrer.

Qui a tué l'autre Hart ? Ses amis sans doute, qui flattaient Hart le verbalisant. Hart ne fut jamais moins Hart que dans ses poèmes. Je leur préfère ses articles de journaux.

Hart minaudait, cherchant à attraper les regards, conversant avec lui-même pour qu'on l'entende. C'était irritant pour moi, qui savais qu'il valait mieux. Et plus la société était inférieure, plus Hart devenait bavard de ses charmes de l'esprit. C'était navrant. En vieillissant, le défaut s'aggrava. Mais la nuit l'autre Hart devait visiter Hart. Que de nuits sans sommeil pour Hart avec l'autre Hart, Jacob avec l'ange !

L'île Maurice a valu ce drame à notre ami. Hart régnait trop sur l'île Maurice, qui ne pouvait accepter que le Hart que nous avons connu, car l'autre Hart eut été l'opprobre. Et Hart se fit Hart tout court à cause de la société, qui aurait mis en pièces l'autre Hart, s'il avait paru. Et Hart fut Hart tout court. Pauvre Hart !

Je pense que maintenant l'autre Hart pourra vivre derrière le rideau où nul Mauricien ne pourchassera plus Hart avec des flatteries.

Hart s'est trahi à cause de la société mauricienne. Mais trahit-on autrement ?

Et la société a oublié Hart, alors que Hart, s'il avait été le Hart ravageur, la société ne l'aurait pas oublié. Les conquérants de la société en meurent pendant leur vie, et après leur mort, ils vivent malgré leur corps emporté. Nul ne les oublie. La société est femme, elle veut qu'on la vainque. Vaincre le monde, c'est se vaincre et vaincre tout court, c'est se glorifier.

Hart a-t-il été une faillite ? Je dis oui, en ce qui concerne Hart v/s Hart. Mais si l'homme ne valait pas mieux, c'est autre chose. Personnellement, je ne le crois pas. La société est femme. Il faut la vaincre et puis l'épouser, après qu'on ait fait la société se vaincre elle-même, en étant le très vainqueur de soi et du monde.

ADVANCE

17 Mars 1955

L'approche du commencement de la fin des temps ou l'Heure H

Quand paraîtront ces lignes, l'événement de Mare Tabac sera sur toutes les bouches. Rodin a sculpté la *Main de Dieu*. Près de New Grove, dans le sud de l'île, un miracle de l'astral s'est opéré, et que d'aucuns appellent déjà une autre Main de Dieu – sculptée par qui ? – et que d'autres encore nomment la *Main du Démon*.

Mais pour être un signe, c'est un signe. Que les oracles interprètent ! Pour ma part, cela signifie que nous sommes désignés, - main de Dieu ou Doigt du Diable, – mais si c'était simplement un signe que les enfers sont sur Terre ? Or, qui peut le nier ?

La machine est maîtresse du monde. La cybernétique va tout changer en robots. On mimera tout. Les femmes auront des amoureux automates. Les hommes auront des hommes en caoutchouc. On ne mangera plus : des vibratoires feront bouger la mâchoire, et on aura des avaleurs automatiques près du cou. On s'adaptera des suçoirs aux lèvres, pour accroître la force du baiser. Et aux mains, une plastique quelconque pour augmenter la force des caresses. Des disques ? C'est vieux jeu. On ne se parlera plus. On portera avec soi son automate, l'embobinement de notre parole, qui parlera pour nous comme un homme, grâce à un simple déclencheur. On aura des lettres parlantes : l'amoureuse frottera du doigt les signes de l'écriture de l'aimé et l'encre du grimoire parlera. Il y aura des baisers-fleurs et des pâtes-baisers. L'amour sera automate, et les sentiments seront robots. On prouvera que Dieu a mal compris la vie, puisque l'homme a recréé la création plus belle que celle venant de la main de Dieu.

Le diable qui agit, c'est nous-même, actionnant nos mythes, où les images en robots condensent des corps de chair, ô commencement de la fin du monde !

Le monde est fou, la matière est folle, les images sont folles !

À Maurice, nul ne l'a remarqué – on observe tout, sauf l'essentiel – que nos deux cyclones n'ont pas été des cyclones. Le cyclone n'est plus, c'est purement l'averse ; le cyclone aplati est un arrosoir ; il ne vente pas, ce sont des tourbillons de pleurs.

Les « événements » ont quitté les corps, et sont surtout de l'esprit depuis quelque temps. L'idée fixe *collective* s'aggrave : le football est ainsi une maladie de notre sensibilité. Reg Park, fin lettré, directeur d'école, n'a pas pu trouver quiconque ici avec qui causer. Il a parlé de quelqu'un qui a écrit le livre intitulé : *Le Ballon Plastique ou La Poésie*, et a dit à tous ceux qui voulurent l'entendre, que c'était le seul homme intéressant de ce pays. On n'a vu en Reg Park que des muscles. Il s'en est offusqué. Il se sait doué, de plus, du muscle de l'intelligence.

Je note, d'autre part, que les hommes rient de plus en plus *maladivement*. On est heureux, sur ses nerfs raclés. Le bonheur est devenu une gratelle, un lancinant plaisir.

Les femmes ont les cheveux plus courts que les hommes sur la nuque, et les hommes bombent des cheveux, ô Robert-Roberta ! Les femmes ont une démarche décidée, et les hommes ondulent et voyagent des formes. Le vice du Parnasse est entré chez nous définitivement. On peut calomnier quiconque sur ce terrain, tout le monde croira, tant cette gangrène gagne.

Le terme « gaga » n'est plus exclusif aux crétins, aux sots de naissance, aux infirmes de la parole, aux gâteaux et aux fous. Tout le monde est un peu gati-gata. On marmonne les mêmes mots, on se répète, on retourne sans fin sur les mêmes choses, on tourne en rond. Quelqu'un me disait dernièrement, qu'à une réunion « select » on ne parla que de whisky pendant deux heures d'affilée. Les fous à idée fixe ne font pas mieux.

J'ai déjeuné l'autre jour à côté d'une table « super-select » qui ne fut que ronronnements, éructations, rires fêlés, accrochements, comme si une machine auprès de moi fonctionnait ; les fourchettes et les couteaux parlaient mieux, - ah ! si l'on avait pu encore sonner le cristal des coupes ! Et pourtant, c'était un groupe d'éblouissante jeunesse, mais abêtie de l'esprit, *gati-gata, gaga*.

Auprès de cette machine – haut coiffée d'orgueil – qui roule vers un abîme de néant, vers un impossible demain, des jeunes assoiffés d'Esprit lèvent haut la couronne de sagesse.

Ici-même, des esprits épiques préparent, pour demain, l'Olympe et l'Empyrée. Et ce sont tous des jeunes n'ayant pas dépassé 22 ans. Et, monte dans une génération plus jeune encore une extraordinaire élite, tellement différente de l'ambiance, qu'on sent que l'humanité va se diviser bientôt en deux clans ; on aura l'horreur du gâtisme et l'ineffable prophétisme.

Fin des temps, recommencement d'une autre époque, que disais-tu, ô Christ divin, du haut de la Montagne des Oliviers, à deux jours du Golgotha, sinon l'accomplissement des heures actuelles ? Et toi, monument de lumière, ô pyramide d'Égypte, trois mille ans avant le Christ, ne disais-tu pas la même chose ?

Fin des temps, tu es là. Mais ta venue officielle ne viendra qu'avec le tocsin. Un grand H est dans les nues, qui ne demande qu'à devenir visible. Champignon infâme, pousserai-je sur notre pourriture ?

ADVANCE

28 Avril 1955

Le poète, face à la société

Baudelaire vint à l'île Maurice chassé par son beau-père, sa mère ayant pris parti contre lui (il est dans la nature des femmes de mépriser les hommes de génie et de leur opposer le premier venu). Baudelaire, ulcéré, commençait son calvaire social. Lui qui avait chanté les femmes, fut toute sa vie leur cible railleuse. C'était naturel. Mais que l'opprobre lui vînt de sa mère qu'il adorait, c'était dur. Et ce que devint Baudelaire ensuite, la société en a été largement responsable. Il fallait briser la société, Baudelaire ne le put. Il finit piteusement sur un lit d'hôpital, après avoir présenté, de la poésie, un relent amer.

Peu après, ce fut le tour de Rimbaud.

Et c'est encore la femme et c'est encore la mère. Madame Rimbaud, bourgeoise impitoyable, littéralement persécuta son fils. Comme madame Baudelaire, elle ne vit dans son scion qu'un raté. Et madame Rimbaud n'en démordit jamais.

Rimbaud, brisé dans son affection première et la plus chère, chercha un dérivatif accéléré, et il épuisa le dernier cran du délire, avant l'âge de dix-sept ans. Dès ce moment, il était mort à tout bonheur, ayant goûté la lie de la souffrance. Et ce ne fut qu'une épave jusqu'à sa mort.

La société qu'il avait combattue et dont il voulait s'assurer, ensuite, tout au moins la neutralité, lui tourna le dos. Il fallait prendre la société à la gorge et ne pas écrire un testament à l'âge où les poètes débutent. Rimbaud partit en lâche. Il récolta le fruit de sa lâcheté : l'ignominieuse existence qui attend tous ceux qui ont trahi au sommet.

Hölderlin, effrayant idéaliste et super-faible, après des larmes désespérées, eut recours au suicide. C'était une fuite, mais l'homme, bien avant cela, était devenu fou. La société l'avait eu.

Nietzsche résista glorieusement. Il renonça à tout et tint le coup. Plus fort que la solitude, l'incompréhension absolue cependant fit sauter à la fin son cerveau. Nietzsche est mort assassiné par la société, par la pire forme de meurtre, le silence universel de cette Grande Allemagne, mère des poètes. L'affectif chez lui céda et entraîna l'intelligence. Nietzsche ne fut jamais aimé par quiconque, il était trop grand pour cela.

William Blake fut le martyr de toute la société londonienne, qui ne vit en lui qu'un pitre. Et jusqu'aujourd'hui, le monde ne comprend pas Blake. On parle du graveur. L'*Encyclopaedia Britannica* mentionnera l'artiste et omettra toute référence au poète. Blake sut résister pour l'unique raison qu'il avait une compagne qui le comprenait parfaitement.

Goethe était à tel point incompris par les femmes dites élevées qu'il crut bon d'épouser sa servante. Du moins ici il n'eut pas à s'expliquer. Goethe fut sauvé du mépris public parce qu'il était riche et avait la faveur des grands.

Jacob Boehme, fils de cordonnier et cordonnier lui-même, fut à tel point persécuté par l'église protestante, qu'on le força pendant bien des années à jeter sa plume. Et quand il revint à la charge, il était à la veille d'être emprisonné. Une mort à point l'en sauva. Nerval fut acculé au suicide. Pourquoi allonger la liste ?

À l'île Maurice, cette année même, nous avons vu mourir un poète, Robert-Edward Hart, qui deux jours avant sa mort, dut mettre en vente ses objets les plus chers et les plus intimes.

Le poète est non seulement un gêneur, mais il était une époque où on le traitait de Belzébuth.

Dans les cadres de la société où joue le plus vil matérialisme, sa vie n'a d'autre issue que la *victoire*. Vaincu par la société, c'est pour lui la cachexie, la folie ou le suicide, car son âme s'effondre.

N'ayant pu vaincre l'âme du Christ, on dut le mettre à mort. Et ce fut sa suprême victoire.

Les poètes du *moi*, les socialisants sentimentaux, les sirupeux et les bavards, on les laisse tranquilles, car, en fait, ils flattent l'amour-propre des hommes.

Mais les poètes de vérité, ils ont eux à tirer le glaive ou périr. Ce glaive est le total mépris du *qu'en dira-t-on*, face à quoi la société ne peut rien, sauf de les affamer. Or, au XXe siècle, nul ne meurt de faim, on pâtit, et c'est tout. Qu'un poète soit forcé de devenir charretier, c'est tout à son honneur.

Je ne veux terminer sans parler des poètes de l'île Maurice.

Toutes les portes de libraires leur sont fermées.

Et si d'aventure ils se font imprimer à leurs frais – après combien de privations ! – personne n'achète leurs livres, préférant dépenser Rs 8 pour voir les muscles de Reg Park ou Rs 10 pour contempler les coups de pied enchanteurs des Burnley.

Nul fonds pour nos poètes-mécréants, alors qu'on élève des stades à la gloire de l'hystérie collective.

Le moindre footballeur est un héros, et Loys Masson, ce considéré néant, il n'est de jeune enfant qui sache son nom.

Et pourtant, je connais certains artistes et écrivains locaux, pour qui les Mauriciens délient leur bourse.

C'est naturel. La société n'accepte que des gens comme elle.

Mais quand on parle de grandeur devant moi, j'ai hâte d'aller rejoindre mes serins du *Morne* et les habitants de Côteau Raffin.

Il nous reste pour être au complet et battre tous les records mondiaux, à décréter des jurys littéraires et artistiques constitués d'hommes d'affaires. La poésie alors roulera sur l'or. Les candidats jailliront de partout. Car quel est celui qui ne puisse parler de l'or en termes dithyrambiques, lyriques et délirants ?...

ADVANCE

15 Juin 1955

Les œuvres sociales

Quelqu'un récemment disait que si cessaient les pauvres, la charité n'aurait plus sa raison d'être, et il faudrait remiser le sens du bien dans l'armoire aux oubliettes. En fait, si la science nous donne l'abondance demain au-delà de tout espoir, c'est exactement ce qui arriverait.

Mais il y a mieux. Si la science médicale abolissait les maladies, – comme cela s'est produit avec la malaria chez nous, – voilà un autre côté de la charité aboli, remisant aux oubliettes une autre tranche du bien. Plus de malades, plus de cœurs charitables pour les soigner. Ce sera alors qu'on pourra dire que les cœurs seront libres pour aimer tout nûment. Car ce n'est pas la souffrance qui lie, mais la joie, l'amour libre et sain entre les hommes.

Donc, toute œuvre sociale est avant tout un palliatif. Ce qu'il faut, c'est guérir définitivement, en apportant l'abondance.

La terre est toujours riche, c'est nous qui sommes pauvres... de stupidité, avec nos frontières, nos barrières. L'argent est une abdication du principe *naturel* de l'échange en nature. La plante donne à l'oiseau son fruit, et l'oiseau rend à la plante son fumier. La fleur nourrit l'abeille, mais l'abeille, en retour, transporte le pollen fécondateur. Je me sers, mais je te sers, nous échangeons nos bons services.

Or, l'homme a mis un intermédiaire entre l'homme et l'homme, c'est l'argent, qui fausse tout. C'est n'est pas servir qui compte dès lors, mais se servir, faire de l'argent. Qu'importe l'autre. Chacun accapare à soi. Et si l'autre est servi, c'est par raccroc. Ainsi à vau l'eau, la barque de l'argent mène à l'abîme.

Toute banque est une morgue. On a très bien nommé : le « caveau des banques ». Il n'y a pas plus là qu'un fétiche.

* * *

Mais, ceci dit, puisqu'il le faut bien, l'homme refusant les principes pour l'apparent – passons au palliatif.

Une œuvre sociale, qui s'impose à mon sens ici, est de guérir ce pays du sport. Ça accapare notre temps, ça nous rend hystériques, et voilà et surtout, ça absorbe notre argent.

Les abîmeurs du ballon qui le frappent à tout coup, n'abîment que leur visage qui se bestialise. Ils deviennent forts des muscles, mais vides de visage. Avez-vous vu le masque des champions ? C'est creux et c'est morne. Les jockeys ont encore une gueule de cheval, les footballeurs ont une gueule de ballon, c'est pis entre les deux goals de leurs oreilles. On finit toujours à avoir la face de son métier.

Voyez Gina Lollobrigida : elle a un visage vif, parce qu'elle joue vif. Les sportifs sont vifs par le bas et lents du haut. Gina Lollobrigida a un tout, car elle est balancée. Corps et esprit, chez cette superbe étoile, jouent un.

Après les sports, une autre œuvre sociale qui s'impose serait d'apprendre aux gens à parler. Beaucoup vont à l'école où ils apprennent tout, sauf à parler.

Le Mauricien souvent ne comprend pas souvent le Mauricien. Nous n'avons pas ici d'argot, mais des *aïo*, des *mâtin va*, des *alala*, des *alalila*, des *hein hein*, etc., dont la source est sans doute notre grande supériorité insulaire sur le reste du monde.

Encore une œuvre sociale : apprendre aux Mauriciens à marcher. Le Mauricien marche en zigzag. Il enjambe et saute. Il en est de même de sa pensée, qui ne va jamais droit au but, mais zigzague par parenthèses, où l'incidence souvent dévore le sujet. Et qui commence avec le *Cold Storage*, avec une incidence, parlera bientôt à longueur d'haleine des froids d'Europe, et au lieu de revenir à la chair congelée, il discourra des *pin-up girls* de Broadway, pour finir...

Une autre œuvre sociale : bannir les enfantillages et s'occuper tout de go du *New Help The Children Fund*. Les enfants rient parce qu'ils sont en joie. Le Mauricien adulte rit pour rire. À la *Flore Mauricienne*, on rit pour rien ; il y a moins de bruits de fourchette là que des éclats de rire. À une réunion chez M. Sutherland, du *British Council*, Max-Pol Fouchet, à mes côtés, je discourais gravement. Tous riaient (on ne rit pas à Maurice, on ririt) à l'ébahissement de Max-Pol qui se tourna vers moi et dit : « De quoi rient-ils ? » Par « charité », je n'ajoutai pas : « D'eux-mêmes. »

J'allais oublier la dernière et la plus importante œuvre sociale : donner une obole aux pauvres d'esprit que sont les écrivains.

Et je vous assure que ça paierait. Tenez, nos footballeurs sont appelés à porter notre prestige du muscle jusqu'en Europe. Mais cela a une clientèle spécifique.

Les écrivains, de leur côté, ont leur clientèle.

Et quand on dit à Londres : « L'île Maurice », certains répondent : l'île du Sucre, et d'autres, le Pays des dodos.

Mais quand on dit « La Corse », tous en chœur répondent : L'île de Napoléon.

Que Maurice produise autre chose que le sucre, cela pourrait attirer les touristes. On va un peu en Corse pour voir Napoléon vivant. Et c'est tant de plus pour l'entrée des francs en cette île.

Si Maurice devenait un centre culturel élevé, on irait vraiment dès lors à l'« Athènes de la Mer des Indes », en masse.

Ainsi, quelques milliers de roupies donnés à quelques-uns de nos pauvres génies, et notre île devenue vedette de l'Océan Indien, rattraperait tout cela par le tourisme au centuple.

Il s'agit ici d'une œuvre sociale qui serait un commerce, commerce de l'intelligence contre des roupies, par les roupies.

Avis aux mécènes commerçants !

ADVANCE

23 Juin 1955

Pour une élite

André Masson se plaint de ne pas trouver une solution à notre chaos actuel.

Je me permettrai, en toute humilité, de lui donner la solution.

Il n'y a jamais qu'un seul problème pour les peuples : se trouver une élite.

Qui en doute n'a qu'à fouiller l'Histoire.

Rome est Rome tant qu'elle possède une élite et quelques grands sommets. La Grèce est tout entière en ses académies. On a parlé du siècle de Periclès. Et Platon *fait* Athènes. Avant cela, il y avait Héraclite. Et il y eut plus tard Plotin. Aristote introduit à la Renaissance et à l'âge nouveau.

Demain on parlera du siècle d'Einstein.

À notre petite échelle, dans notre douce petite patrie insulaire, il nous manque une élite pour que tous nos problèmes soient résolus.

Robert-Edward Hart avait semblé cristalliser autour de sa personne l'élite de ce pays : blancs, hindous, hommes de couleur, chinois, musulmans se réunissaient à sa table et devisaient des choses éternelles. Étaient aplanies alors les différences. Que de fois n'ai-je goûté alors *l'alliance mauricienne* dans le mode des dieux ! On pouvait être unis, car on était une élite.

Ce n'est pas en descendant à ras de terre qu'on sera d'accord ; il suffit de monter au-delà des intérêts grossiers. C'est cela que j'appelle l'élite : ceux qui veulent monter.

Hart mort, réunira-t-on assez d'argent pour lui faire une statue à la gloire de l'unité mauricienne ? Mieux que ses œuvres soient éditées, il importe que son esprit reste. Et je dirai, à la décharge de Hart disparu, qu'il était accessible à tous. Et ce n'est pas en lui qu'on aurait trouvé les préjugés de race, de religion et de fortune.

Hart mort, les liens se dissolvent. Pourquoi ? Parce qu'il nous manque un humanisme. L'humanisme vivant, c'est l'élite.

Je parle ici d'effacer toutes barrières. Au-delà des religions, il y a Dieu. Le tort de chacun, est de croire trouver Dieu au sein d'une secte. Quand je pense à Dieu, je pense aussi à *l'infiniment humain*. Pourquoi un tel Dieu ne serait pas la devise de ce pays ? Quand je parle d'élite, je parle d'enfants de Dieu. Les hommes ont mis des séparations. En Dieu nous sommes un.

André Masson, tout homme est catholique, s'il est infiniment humain. Le sens d'universel résout tous les problèmes. Il s'agit d'être tolérant.

J'ai pour amis de mes après-midis port-louisians, quatre fidèles : un musulman, un hindou, un homme de couleur et un blanc. Et nous sommes très d'accord. Pourquoi tout le pays ne le serait-il pas ainsi ? Il s'agit de monter. *Toutes les élites de la Terre se comprennent.*

Il s'agit pour nous d'exalter l'élite ici.

J'ai milité pour une élite toute ma vie. Je n'ai reçu que des coups de pied. Pour moi, l'amour refuse toute barrière.

Il s'agit d'être pro-humain. Et d'aimer son serviteur comme un frère. Le serviteur nous adorera alors. Et le serviteur nous adorant, riche comme Crésus nous pourrions être, et ce serviteur sera pour nous à la vie et à la mort. Ce qui le blesse, c'est notre absence d'humanisme. Je me crois roi du Marché Central. Pourquoi ? Parce que je parle aux marchands comme des frères, comme des égaux. Qu'ai-je en plus qu'eux ? L'instruction ? Mais ce n'est encore qu'apparence. L'humain vaut l'humain dans l'essentiel.

Mais voilà nous disons : civilisé, et nous disons : barbare.

Le barbare est à mon sens celui qui manque d'humanisme, le sens de l'homme, le respect de l'homme, et qui est le seul respect de soi.

Je ne peux être supérieur au sens d'homme. Si je me crois un surhomme, c'est que je suis un monstre. Hitler et autres conquérants ne furent pas des hommes, mais des bêtes.

Celui qui cultive l'orgueil, n'a qu'à se mettre devant son miroir. Il sera édifié par son ridicule. Personnellement, je n'ai pour miroir que l'œil de mon prochain. Quand son regard s'éclaire en ma présence, je sais que je suis beau, ma beauté vient de son amour.

On parle beaucoup de religion ces temps-ci et très peu d'amour.

Si les Mauriciens ne sont pas des frères, pourquoi cette émotion qui les étreint lorsque, sur le pavé de Paris ou dans les jardins de Londres, un Mauricien rencontre un Mauricien, et oublie les questions de peau et de classe, pour voir à travers son frère d'un instant, un grand pan de la Rivière Noire ou ces plaines ondulées de Moka, ou notre *Pieter Both* dressé sur le ciel nu, en église de la pierre ?

Si les choses sont ainsi, c'est parce que nous tenons tous à une même patrie, nous avons bu le même air, goûté à la même eau, communiqué en ce même patois créole, si riche de sens et de vie. Nous sommes Mauriciens, mais nous sommes éparpillés.

Il nous manque une élite, pour que nous soyons un.

André Masson, prêchez l'union autour d'une idéologie collective, je vous la donne : le sens humain. Soyez humain et vous serez poète. Il n'y a pas d'autre poésie que l'amour de son frère. La seule élite est celle qui a le sens d'unité. Toute élite vraie est adorée du peuple. Et comme le blé se courbe au doux vent de l'été, le peuple ne demande qu'à se plier aux vœux de l'élite.

Mais pour être un homme d'élite, il faut être un être d'amour, donner l'exemple d'humanisme.

Il nous manque des hommes. J'ai nommé l'homme.

Point de solution d'homme, que par l'homme.

Cet homme, André Masson, il faut que chacun le soit.

Et quand nous serons tous des hommes, seule l'élite régnera. Croyez-moi, nous serons alors des dieux. Vous parlez religion, je parle amour. Pour moi, je ne connais qu'une religion : l'amour. Excusez-moi de définir l'amour comme la poésie. C'est peut-être un petit défaut. Qu'importe le mot, si l'intention y est !

ADVANCE

7 Juillet 1955

Un cas extraordinaire – réincarnation ou possession ?

Une jeune femme, Shantee, belle dans son sari, épouse d'un brahmane. Son nom de jeune fille est Reesaul : c'est l'épouse de Harryparsad Sambhoo.

Case propre, mais humble. Castel. 4 juillet 1955. Une foule à la porte. Va naître un dieu, un second Gandhi ? Mieux, plus extraordinaire.

Va renaître Siram Jankhoo.

Mystère.

Là un enfant, Chettendoo Sambhoo, beau baba de 2 ans 7 mois. Auprès de lui, sa petite sœur, tanagra de Bénarès. Deux bijoux. L'enfant, rondelet et grand pour son âge, est un vrai fils du Gange, brahmane et pur.

Un matin – il y a un mois de cela – l'enfant s'ébattait parmi les faratta que faisaient ses parents.

– L'enfant : *Moi-même Siram Jankhoo.*

La mère ne fait pas attention.

– L'enfant : *Moi-même Siram Jankhoo*

Les parents s'éveillent.

– L'enfant : *Je suis mort dans l'eau. Bébêtes. Bébêtes.*

Questions et réponses fusent.

Et les choses en restent là.

L'enfant parle de ses trois sœurs et de son unique frère. Nouvel étonnement. L'enfant dénombre ses propriétés, ses autobus, sa boutique, ses camions, ses autos. Crésus au pays des fées.

L'oncle du gosse vient faire sa visite. L'enfant continue son verbiage insensé et précis. Les 2 ans 7 mois deviennent presque un parler d'adulte.

L'enfant, né à Castel, insiste auprès de ses parents pour aller au Vacoas, où, dit-il, il est né.

Les parents ne savent que dire, que faire. Et ils couvent un secret extraordinaire. Ils se taisent. Il y a de cela un mois. Et nous en sommes au mercredi de la semaine dernière.

L'oncle de l'enfant se marie. Le gosse est de la noce.

Le mariage terminé, l'enfant s'approche de Madame Padarath, sa tante, qui habite Vacoas.

— L'enfant (à Madame Padarath) : *Je veux aller à Vacoas.*

— Mme Padarath : *Pourquoi veux-tu aller à Vacoas ?*

— L'enfant : *Mo oulé alle guette mo maman.*

— Mme Padarath : *Mais ta maman est ici.*

L'enfant insiste, on le fait taire.

Mais le secret s'est répandu.

La famille Siram Jankhoo est alertée.

Vendredi dernier, la famille Jankhoo, la mère de Siram, la femme de Siram, la sœur de Siram et quelques autres personnes sont chez Harryparsad et Shantee Sambhoo.

Confrontation titanesque et définitive.

La maman, Shantee, se tourne vers son fils, devant l'assistance, et lui dit (ô cœur de l'Indienne cuirassée à l'airain de Shiva !) : *Chettendoo, qui est ta maman ?*

L'enfant regarde la maman de Siram Jankhoo, le décédé. Il la désigne. Et ensuite la sœur de Siram. L'enfant se désigne solennellement comme de la famille des Jankhoo, devant sa propre famille selon la chair.

Ô Inde millénaire, je frémis. Drame digne de l'Olympe. Eschyle, ô Sophocle, ô Euripide !

Mme Siram Jankhoo mère aligne questions sur questions. L'enfant y répond sans hésiter, avec une précision inouïe.

Samedi matin. Le père conduit son fils chez les Jankhoo, à Vacoas, à la Caverne.

À l'entrée, photographie de Siram. L'enfant s'arrête, désigne la photo et dit : *Moi.*

Il continue : *Ça même mo la case.* Et il parle de sa boutique, de ses autobus, etc. Toutes ses assertions sont confirmées. L'enfant a deux ans sept mois. Un ange peut-il mentir ?

Mieux. Lundi matin, arrive chez les Sambhoo, un grand garçon.

À la porte, Chettendoo s'écrie : *Eh toi, Sankar ?* L'adolescent est étonné. L'enfant ne le connaît pas. Personne ne le connaît ici. Chettendoo Sambhoo, qui a 2 ans 7 mois, appelait ainsi son « fils » Sankar. C'était Sankar Jankhoo, le fils de Siram Jankhoo.

Et l'enfant donne – ô extraordinaire chose ! – toute une suite de détails concernant la grande fête de Grand Bassin, quand Siram Jankhoo, à l'issue du pèlerinage, avait offert le « dilo di sucre » à de nombreux pèlerins.

L'affaire s'arrête là. Les prochains jours vont parler.

Dans l'intervalle, on assiège la maison de la douce Sambhoo, déjà assez assiégée par cette aventure spirituelle extraordinaire.

L'enfant secoué, malmené par les effluves, a pris la fièvre. Il faut le ménager. Ce n'est pas un enfant de cirque, enfin.

* * *

Quoi penser ? Je ne suis pas réincarnationniste, quoique admirant à fond l'Inde merveilleuse.

Le cas de Chettendoo Sambhoo (qui se veut Siram Jankhoo si innocemment) est un cas classique de réincarnation, vu du concept hindou. On ne saurait, je pense, en trouver un exemple aussi extraordinaire et convaincant, sauf pour celui qui croit avoir mieux pour l'expliquer.

Ce cas mérite de traverser la mer indienne, et atteindre les grands journaux de la Péninsule.

Personnellement et honnêtement, je donne ma thèse.

Chettendoo Sambhoo *n'est pas* Siram Jankhoo.

Siram Jankhoo est bel et bien « derrière le rideau ».

Il y a ici un cas de possession. L'esprit de Siram Jankhoo, certes, est sur l'enfant de Shantee. Au sein de sa mémoire, au sein du subconscient de Chettendoo, l'image de Siram Jankhoo vit, se meurt, et se présente en telle conscience absolue chez l'enfant, *qu'elle se substitue à sa personne*. Et il y a ici submersion de sa mémoire. La possession ici est totale.

Pourquoi ?

Dans le spasme de mort, lorsque Siram se noya, il y a cinq ans de cela, entre l'île Plate et la côte, *quelque chose* resta à la terre, lorsque le *double* de Siram s'envola au sein des eaux.

Cette image, cet esprit, a été se loger chez Chettendoo et qui est comme une « enveloppe » de Siram Jankhoo, qui lui est bel et bien vivant « derrière le rideau ».

Et peut-être Siram lui-même ignore ce qui se passe chez cet enfant qui revit ses propres expériences. (L'enfant devant la mer a eu des rétractions et raconte, lui si bien en vie, en détail sa « mort »).

L'époque actuelle aura d'autres envoûtements, et peut-être de plus graves.

Chettendoo se reprendra et reconnaîtra enfin sa vraie et unique mère, celle qui lui a donné le jour à Castel. Ce sera lorsque l'image de Siram Jankhoo se sera effacée.

Beaucoup seront envoûtés. La possession accroîtra ses réseaux mortels. L'homme sera de moins en moins libre.

Nous sommes nés à la fin des temps, viendront d'autres prodiges.

Ne sommes-nous pas à l'ère de confusion, qui est le signe même de la fin d'un temps et le recommencement d'un nouvel âge ?...

P.S. – Le concept de la réincarnation n’existait pas dans l’Inde, à l’heure glorieuse où résonnaient les premiers accents olympiens des Védas. Dans l’âme de la poésie métaphysique, l’Inde brahmanique plongeait en pleine communion panthéiste. Puis sont venues les spéculations, atteignant avec Bouddha la somme mystique. Bouddha porta à son comble la théorie réincarnationniste, et l’Inde a pris son alignement ici, tout en rejetant le reste de la pensée bouddhique.

Le thème de Castel trouvera bien des résonances chez nous dans des cœurs des Hindous. Et je ne voudrais en rien retirer à ceux-ci ce qui est pour eux une consolation.

Ce cas doit être suivi, car il concerne le plus grand problème de l’humanité : la liberté de l’homme.

ADVANCE

10 Août 1955

Les couleurs et les femmes

Je ne parle pas des couleurs (ô le sujet défendu chez nous !) qui font les yeux bleus et cette teinte d'aurore de la Nordique, ou ces yeux de flamme, bleu de nuit, de la Mauricienne.

Les couleurs – dit-on, on ne doit pas en discuter – moi je les discute – et les goûts – ce qui est la même chose – sont mieux que ce qu'on croit qu'ils sont – ils sont nous-mêmes tout entiers.

Dis-moi la couleur de ton esprit, et je te dirai qui tu es.

Le radiesthésiste, et l'autre avec son fil à plomb comme balancier, découvriront tout de go en te faisant toucher une couleur sur une palette et faisant jouer le balancier, quelle est la couleur de ton être.

Et très souvent, tu apprendras qu'alors que tu croyais détester une couleur, tu l'aimais *trop*.

Les femmes, plus que d'autres, sont sensibles aux couleurs. Telle dans le vert perdra son charme car cette couleur la gêne. Et telle autre encore dans le rouge enflammera les hommes.

Les couleurs, toujours, sont le visage de l'amour, variant selon la qualité d'âme. L'âme est une couleur de l'Éternelle Lumière. Nous sommes tous en Dieu. Mais il y a des mariages particuliers. On appelle cela les compléments, ô les mal-nommés !

Et nous irons ainsi indéfiniment – des perles aux pierres précieuses, et de la couleur d'or à la couleur d'argent, pour désigner des symboles de notre amour.

Mais je reviens aux femmes.

La couleur peut être criarde – ce sont les femmes vulgaires aux attirances rêches et corrosives.

La couleur peut être trop douce – et nous aurons ces visages et ces corps poupins.

Et puis, ces jaunes qui tintent, – ces femmes chaudes en apparence, mais dont l'âme sonne comme du zinc.

Et nous aurons les couleurs-trappe, les couleurs-cercueils, ces couleurs équivoques qui nagent entre deux teintes et qui portent la mort – les femmes dédoublées.

Et nous aurons ces brûlants regards de paix et de tout équilibre – ces verts profonds et sûrs, ces êtres qui ont des ailes –, ces femmes d'impossible fidélité.

Entrez chez une femme. La couleur de son salon la dénote.

Il vous suffira, de loin, de voir une femme habillée pour la connaître tout entière.

L'habillement chez la femme ne trompe jamais. Les couleurs de ses vêtements la dévoilent.

Le parler en couleur ici est *en clair*.

Chaque femme ainsi aura son pavillon, sa vraie nationalité. Tout être féminin arbore le drapeau de son âme par les teintes qu'elle porte au bout du mât de son corps, dans ses yeux.

Et il est des yeux bleus qui ont un regard mauve. Et des yeux gris qui crient en rouge. Et des yeux mauves qui sont tout-verts. Et des yeux noirs qui sont blancs – ceux-ci n'ont pas d'âme.

Ne parlez jamais aux femmes de choses sûres qu'entre les murs de votre couleur, car ici vous êtes *chez vous*.

Et si vous avez la même couleur d'âme qu'un autre, vous serez dans une même chambre toujours, et vivant de la même couche de lumière, vous êtes mariés à jamais, vos noces sont en Dieu.

Ô Japonaises qui apprenez à marier les couleurs et les formes, et qui enguirlandez votre âme dès votre enfance par l'art des fleurs mises en bouquets, ô Japonaises, poètes sublimes du Soleil Levant, enfants des couleurs !

Et c'est la *Porte d'Enfer* qu'on a joué chez nous, où les couleurs parlent comme dans nul film au monde. Mais le *cinéma en soi*, n'est-ce pas le jeu même des couleurs, clichés de lumière ?

Les baisers sont rouges quand on aime, bleus aux fiançailles, et verts quand les âmes sont unies après les noces.

Et je ne connais *rien* de plus mauve que la résurrection – que ce soit l'au-delà, ou le retour d'aimer après une brouille. Le violet parfait est la porte du ciel, sud pour là-bas et midi pour nous.

Les oiseaux se parlent en couleurs, c'est leur pépiement. La voix de la femme qu'on aime a la couleur de notre ciel.

Tous les parfums sont jaunes, sauf dans le puant où l'odeur est safrané-ocré, excrémentielle.

La flûte du bleu a goût des sources. Le roseau de la pluie est jaune aux pieds, vert dans le torse, blanc vers le soleil.

On pense colorativement. On aime colorativement. On vit colorativement. Chacun aime et vit selon sa couleur en propre. On ne peut s'en empêcher, sans désister d'être.

Les femmes, inconsciemment, baignent dans les couleurs.

Elles y sont ici nues jusque bien au-delà des aisselles. La couleur est une robe pour elles, qui les dévêt. Toute peau nue, la robe rend plus nue.

Les couleurs ainsi sont les « joues » des femmes. Leur « rouge » a plusieurs sens.

Et alors que les hommes voient rouge dans la colère, la femme voit bleu, couleur de la vengeance jusque dans le violet, le très froid à force de chaleur contenue.

La couleur des astres, c'est tout l'astre.

Le paysage n'est fait que des couleurs qui se parlent. Ignore les formes, elles ne sont qu'apparence. Mais vois la couleur, le vrai modèlement est de lumière.

Les poètes ne valent que comme *peintres* vivants. Ce sont des soleils. Ils irradient. Ils donnent vie à la parole. Ce sont les grands imagiers, de purs dieux.

Tous les poètes ont souffert par les femmes, car rois de la couleur, les femmes, par eux, se sentent dépossédées.

Et la femme qui est tout couleur, qui n'est rien que couleur sent un concurrent devant ce mâle vivant qui l'affronte en lumière.

Car le poète est plus que homme, plus que femme : c'est un ange.

Et les faux anges détestent les vrais anges, et les ensorceleuses font la guerre aux magiciens.

Ô Rilke solitaire, ô Hölderlin solitaire, ô Nietzsche solitaire, ô Milosz solitaire, ô Baudelaire solitaire, ô Rimbaud solitaire – votre solitude est votre altitude colorée, et, là où vous êtes, personne ne vous voit, et vous disparaissiez par l'*invisibilité d'élévation*.

ADVANCE

15 Septembre 1955

L'Histoire et les histoires de femmes

Afin de ne pas choquer les enfants, on épure les femmes de l'Histoire.

Ainsi les enfants n'apprennent à connaître que Jeanne d'Arc, Sainte Geneviève, Marie-Antoinette et l'impératrice Eugénie, et c'est tout juste qu'on leur parle de Charlotte Corday.

Il ne faut pas que les enfants connaissent les histoires des femmes. Donc la pruderie a voulu qu'on ait fait l'histoire à l'image du catéchisme.

Or, la *petite* Histoire est l'histoire des hommes, et la *grande* Histoire est l'histoire des femmes.

Le plus puissant roi de France a été Madame de Maintenon, trop rusée pour se faire élire reine, – alors qu'elle était roi de fait.

Et le roi le plus incomparable de France a été Richelieu, parce qu'il était femme de nature.

Le dictateur n'est ni roi ni reine, parce que justement il n'aime pas les femmes. Hitler était neutre, Genghis Khan était neutre. Cromwell aussi.

On ne peut aimer les femmes et mener le monde.

Napoléon avait une seule passion et ce n'était pas la femme.

Il faut donc refaire l'histoire... vue de l'angle des femmes, et nous donner de la *vraie* histoire.

Un grand roi méconnu a été Louis XV. Il aimait les femmes, mais il choisit des frivoles.

Lorsque Madame de Pompadour eut rempli les poches de quelques-uns de ses amis et mis quelques-uns de ses protégés dans de grandes charges, elle n'alla pas plus loin.

Madame du Barry eut Louveciennes, des bijoux, c'était peu.

Et ce n'est ni l'une ni l'autre de ces femmes qui fit Louis XV renverser les alliances européennes et mettre le futur Louis XVI dans le lit de Marie-Antoinette. Les maîtresses du roi n'allèrent pas jusque-là.

Or, Madame de Maintenon fit Louis XIV casser l'édit de Nantes et jeter les valeurs françaises à l'étranger. Et l'ex-madame Scarron, froide et ambitieuse, fut à deux doigts d'imposer le duc du Maine comme régent, après la mort de son époux morganatique. Madame Louis XIV fit fermer Port-Royal, causa le règne des Jésuites en France. Et quoi encore ? Il faudrait avoir eu un écouteur dans son boudoir, où elle régentait celui qui gouvernait la France.

Pauvre Louis XIV, considéré le Grand Roi, mais qui sans Villars à Denain, se serait vu coucher dans les combles de Versailles et le prince Eugène dans la Galerie des Glaces.

Louis XV sut occuper ses maîtresses de frivolités, et il les neutralisa.

Un autre grand roi méconnu est Louis XVIII. Un véritable prince. Et avec cela une dignité, une grandeur peu commune. On connaît son histoire du pont de Wagram, sur lequel il voulut se faire sauter, quand Blucher s'attaquant à la gloire napoléonienne, voulut anéantir ce pont.

Lorsque Alexandre II, empereur de Russie, fit visite à Louis XVIII à Compiègne, le roi le reçut simplement, mais nullement comme un vaincu. À l'heure du dîner, il pria Alexandre de donner la main à sa nièce, la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, le décapité. Il passa en premier et s'assit dans l'unique fauteuil. Alexandre II en fut éberlué.

On connaît l'histoire de Cléopâtre. Hélas, elle n'avait pas de mari pour lui servir de paravent.

La plus grande reine de tous les temps fut la reine Elizabeth, le plus roi de tous les Tudor, Henry VIII non-excepté. Mais elle se garda des hommes. On ne peut être amante et reine, et briser la Grande Armada si on n'a pas brisé son cœur. Elizabeth mourut désolée et mourut d'Essex, plutôt que de sa bonne mort.

On connaît les deux rois de France en 1940, et qui furent en partie cause du désastre : les maîtresses de Daladier et de Reynaud, qui divisèrent la France par une affaire de jupons.

Si le nez de Cléopâtre...

Napoléon eut bon nez. Et Hitler n'eut d'Eva Braun que l'admiration béate d'une femme qui ne compte pas.

Mais Catherine de Russie eut Potemkine. C'est une des rares qui « collabora ».

À mon sens, quand roi et reine règnent, c'est parfait. Mais il faut d'abord que la reine ne gouverne pas le roi, mais le supplée là où l'homme présente une faille.

La monarchie doit être un ménage. Et elle ne vaut que par le ménage du roi. Tel vaut le palais, tel vaut le Royaume.

Louis XVI était serrurier et Marie-Antoinette était laitière. Ça n'allait pas.

Je conseille à nos hommes d'affaires, à tous nos grands hommes, de ne jamais faire de grosses affaires à Port-Louis, mais à Curepipe. Ça paie plus. Et surtout de connaître ce qui se passe dans le ménage de tel homme, avant de faire affaire avec lui. Nos usines ne sont que la cuisine de notre ménage. Et nos bureaux, des offices. Souvent pour une limousine, une affaire est ratée. Et un coup de chapeau pas assez bas fait baisser la rente. Si tu veux être bien vu, n'oublie pas de remarquer les robes. Et si tu veux être bien coté, ne rie jamais des « ridicules ». Et, avant tout, ne dis jamais du bien d'une autre femme devant quelque femme, tu te feras mettre à mort.

Les affaires d'hommes sont des affaires de femmes, avant tout. Et les affaires de rois, des affaires de reines.

Les femmes méprisent les hommes qui les aiment. Mais ne pardonnent pas à ceux qui n'aiment pas leur chapeau.

L'État c'est moi, dit Louis XIV. Pauvre Louis XIV !

Quelqu'un se plaignait des femmes devant moi. « Ne vous en faites pas, lui dis-je. Ève a un pacte avec le diable. *Ce que femme veut, Dieu veut* est faux. »

La femme, c'est le charme. Que peut-on contre le charme ?

Le prince charmant est un vain mot. Il ne fut pas roi.

Car, ne l'oubliez pas, le charme veut gouverner.

Connaissez-vous l'histoire d'Ève et du serpent ?

Le MAURICIEN

17 Septembre 1955

Contre Claudel

Claudel est le représentant absolu d'une époque, qui n'est qu'artifice. Claudel est de son temps : le brillant factice, le rutilant, le merveilleux, mais quand on y touche, tout s'écroule. Au fond, il n'y a que du vent.

Chateaubriand, Lamartine, Heredia, et ici-même...

Il y eut, dans l'antiquité, d'autres qui virent, dans le théâtre, le défoulement de l'homme de ses mythes : Eschyle, Sophocle, Euripide. Claudel renforce les mythes de l'humanité dans les clous d'or de sa prose. Et sa poésie est un cercueil de verre.

Enflure, verbe d'une majesté où l'éclair, la foudre, les mots claquent au vent d'une tempête dans un verre d'eau, où l'univers miroite au sein d'une perle qui n'est que larme d'où est absente toute joie.

Claudel reprend l'éternel masochisme clairvoyant. Moins clairvoyant que Sade. Disciple de Rimbaud, il le nie. Claudel, c'est Claudel. Ce n'est ni l'Univers, ni l'homme universel. Il restera Claudel. Mais l'homme avance et à l'horizon tout se fendra avec ce qui passe, ce qui meurt, ce qui n'est pas.

ADVANCE

27 Septembre 1955

D'Adam à Bikini ou Le Théâtre éternel

Adam entre. Dare-dare :

— Je t'aime.

— Je t'aime, dit Ève.

Vint la race humaine.

L'homme, depuis, n'a pas inventé mieux. Mais on se sert de périphrases.

Le premier théâtre fut l'amour.

Et lorsque Shakespeare se sert d'un âne et de Puck et de tout un artifice, croyant faire un théâtre allégorique, il fausse. Tout d'abord, il ment : l'amour n'est pas aveugle, le vrai amour est clairvoyant, sans jalousie, si grand que l'homme ne le connaît pas. Je préfère la *Porte de l'Enfer* à tout Shakespeare. Du moins le *Samouraï* fait holocauste de lui-même. Je me vois alors en plein Sophocle, en plein Eschyle, qui n'ont jamais été dépassés.

Théâtre moderne ?

— Je t'aime.

— Je ne t'aime pas.

Et toutes sortes de péripéties. En fin de compte, la femme se tue. Pourquoi ? Pour faire « joli ». Ou mieux encore : pour faire original.

Il n'existe pas de théâtres *positifs* où l'amour court du premier colloque au dernier, où il n'y a rien que l'amour. C'est trop difficile à faire, parce que c'est trop simple. On a ainsi des coups de théâtre, qui sont des coups de pieds au spectateur. Comme si le spectateur ne pouvait pas voir et juger par lui-même, pour qu'il faille lui dire à tout instant : voici, je vous fiche un coup de pied, pour que vous vous réveilliez, alors que c'est l'auteur lui-même qui est endormi.

Un endormi, c'est Shakespeare. La première fois que je vis une pièce shakespearienne, ce fut à la Nouvelle Orléans. Je m'endormis profondément. On dut me réveiller sur un coup de théâtre. Je quittai ce « four ». Depuis je ne suis plus revenu.

Ibsen est « forcé », mais quand même c'est quelque chose.

Quand je cherche le théâtre il me suffit de voir vivre les gens. Et je suis moi-même un théâtre.

Si je vous ennuie dans cette page, lecteur, c'est que je ne sais pas faire du théâtre.

Jean Camp me racontait – et il s'y connaissait – que, rentrant du Mexique, et allant voir le *Partage de Midi* de Claudel, et s'ennuyant prodigieusement, il s'aventura dans les coulisses, serra la main aux interprètes, et puis brusquement demanda :

– Que jouez-vous ?

– Nous ne savons pas.

– Mais...

– Ah ! Claudel, c'est Claudel, nous n'y comprenons goutte, mais voilà, c'est Claudel.

Aujourd'hui, celui qui oserait faire une remarque désobligeante à une exposition Picasso, serait lynché. Il y a vingt ans de cela celui qui eut osé faire les louanges de Picasso dans un salon « bien », eut risqué d'être éconduit.

Claudel, c'est Claudel, Picasso, c'est Picasso, mais pourquoi pas Malcolm de Chazal, c'est... mais ça viendra. Et ce sera moi alors qui serai au grotesque théâtre du monde. Le meilleur du théâtre de Claudel est le théâtre qu'on a fait autour de lui, pure comédie...

Quand Hugo présenta *Hernani*, la Garde Républicaine chargea. On parla presque d'une émeute.

Qu'avait fait ce perturbateur ? Tout simplement d'être honnête. Il voulut faire du théâtre vivant. On était habitué au littéraire. Corneille, Racine, le grandiloquent, le faux – faux comme la cour de Louis XIV, faux comme l'art baroque, faux comme les premiers costumes de bain des femmes, faux, ah faux comme Bikini. Ève était nue, surtout en esprit. Entre le théâtre et nous, il y a deux doigts de toile. Où est le théâtre nu ?

Mais nu était Eschyle, nu était Sophocle, nu était Euripide. Leur théâtre défoulait. Anouilh a revêtu Antigone. Montherlant a habillé tout. Sartre, du moins, a osé rester nu, mais comme le serpent qui danse et se rhabille par le mouvement. On veut du mystère. Quel mystère ? Le refoulement sexuel. Freud l'a bien vu.

La vie n'a ni profane, ni sacré. C'est nous qui avons mis cela. La vie est la vie, nue comme la fleur, la si sexuée ; nue comme le ruisseau, nue comme l'eau qui se dénude en coulant, nue comme la soie du regard de l'enfant ; nue comme la perle, nue comme l'or.

Le théâtre nu est l'amour vrai. Nul n'y atteint.

Il y a les comédiens et il y a les « vrais ».

Le théâtre c'est notre âme. Je vous offre la mienne, donnez-moi la vôtre, et nous serons au théâtre réel de nous-même : la vie.

Le théâtre, en scène, aujourd'hui n'a pas d'âme. Car l'auteur joue au lieu de vivre.

L'auteur ne se donne pas. Il pense au colloque, au bien-dire théâtral, aux règles, aux lois du Théâtre. Fi de tout cela ! Le théâtre vrai n'a qu'une loi : l'intensité. Ceci étant, tout est vrai. Et il n'est nulle intensité sans la sincérité. Les auteurs de théâtre se moquent de nous. Nous leur demandons du théâtre, ils font la comédie.

Et souvent l'interprète, celui qui est supposé jouer, est plus sincère que le comédien d'auteur.

Tout Rostand était Sarah Bernhardt.

D'Adam à Bikini, il y a ces deux doigts de toile. Quand le théâtre sera nu, on ne verra plus les acteurs, mais l'auteur et, derrière l'auteur, la vie.

Le théâtre est un sacerdoce, qui bénit, qui communit, qui pardonne, qui ondoie, qui donne l'onction et qui est toujours prière, qui est défoulement.

Le théâtre doit « sauver »... de la comédie du monde.

Allant au théâtre, nous devons aller comme à un temple, où s'opèrent des rites d'exorcisme. Les interprètes sont les « lecteurs » du poème de vie, que l'auteur tient de Dieu.

Le théâtre devrait être régénération. Il est enfouissement, ensevelissement, et trône en nous le Mythe de Babel.

Rire, pleurer, il y a mieux que cela : joindre au-delà de soi-même la symphonie de l'âme du monde. Les anciens le savaient qui, réunis dans l'amphithéâtre, se servaient de la bouche de l'acteur pour parler aux Dieux.

Si l'auteur reste en scène, s'il empoigne les acteurs et joue par leur entremise pour séduire les spectateurs, c'est un être pernicieux.

Il faut que l'auteur disparaisse, que disparaissent les acteurs et les décors transportés « ailleurs », les spectateurs eux-mêmes élevés hors d'eux-mêmes, et que tout monte.

À Eleusis, dans les temples sacrés, on dansait en esprit le cosmos.

Théâtre ? Mais Dieu joue-t-il ? Où est-Il sincère ? *Son* théâtre, c'est lui-même, tout lui-même.

Acteurs du Divin, il ne nous faut pas « jouer » la vie, mais la vivre.

Le théâtre, c'est le panthéisme, c'est la poésie dans son essence.

Poète, ne joue plus, vis. Auteur, sois vivant, Spectateur, vivez.

..*

D'Adam à Bikini, qu'est-ce ? Deux doigts de toile, le bandeau sur... nos yeux.

Connaissez-vous la Faute ? Elle vint d'une comédie.

— Je t'aime, dit Adam. Et il ne le pensa pas.

— Je t'aime, dit Ève. Et elle ne le pensa pas.

Entre Adam et Bikini, il y eut le *contrat*.

L'Amour devint « payant ».

On trouva l'intérêt.

Le théâtre *gratuit* est l'amour.

Qui a inventé le mariage ? Le serpent, le comédien. Depuis cela, Adam et Ève jouent.

Ah, auteurs de théâtre, quand cesserez-vous de jouer ?

ADVANCE

18 octobre 1955

Le poète et la femme

Je serais prêt un jour de demander aux femmes, qu'est-ce qu'un homme.

Je leur ferai sourire.

Et cependant nulle ne sait ce que c'est.

Certes, les femmes connaissent les hommes et très bien.

Mais un homme réel, elles ne le connaissent pas.

Et mieux que Diogène, depuis Mathusalem, elles cherchent un homme.

Cléopâtre crut avoir trouvé. Mais Marc-Antoine céda.

Et les femmes gouvernent le monde, par impossibilité d'avoir des hommes pour le faire.

C'est toute l'histoire des nations qu'on retrouve ici, et qui veut que quand les femmes dominent, les peuples s'effondrent, et ne ressuscitent que par *un* homme, en d'autres mots, par un homme qui est un homme.

Et je définis l'homme, c'est comme ce quelqu'un qui résiste aux femmes sans cesser d'être un homme pour cela dans le sens que l'on entend.

Certes, Peron n'en était pas un, qui ne sut pas résister aux collégiennes. Pour *prouver* qu'il était un homme, il dut donc dominer le pays.

Et, sous menace de déplaire, je dirai qu'un homme, à mon sens, est Moïse, qui n'emporta pas ses petites amies sur le Sinaï.

Nul n'osera dire que Ezéchiel, Daniel ou Isaïe furent *gouvernés*.

C'étaient des êtres libres, et ils voulurent la liberté des hommes et du monde. Ce furent des défouleurs, des désenchaîneurs.

On ne peut dire autant, de ce diable de Peron, qui s'est rendu si ridicule avec ses pitreries de femmes.

Pauvre Don Juan, la proie de lui-même ! Misérable Casanova !

Et j'aimerai parler de Marie-Madeleine.

Elle se trouva face à *un homme*. Elle avait eu affaire avant à des fossoyeurs. Quand elle vit *l'homme*, elle fut une *autre femme*. Celui qui vint à sa rencontre était un *homme*. Sa présence suffit pour tout bouleverser de sa vie.

Combien de femmes attendent ainsi indéfiniment un homme *réel*, et de désespoir de cause, se marient avec un fonctionnaire du mariage. Résultat : elles le dominant. On le ferait à moins.

Diogène chercha un homme. Pauvre Diogène ! L'était-il ? S'il l'était, il ne se serait pas mis dans un tonneau. Il n'aurait pas fait le pitre. Si j'étais freudien, je définirais le tonneau comme ce par quoi la femme devient mère. Diogène fuyait la femme. Il fallait l'affronter. On ne devient un homme qu'à ce prix. Et c'est seulement ainsi qu'on se sait fort. Ou on ne l'est pas du tout. Diogène était un faible. Il fit la comédie.

Et Alexandre le Grand, devant le tonneau et le pitre, face à Diogène, c'était lui l'homme fort, qu'aucune femme n'avait pu brimer, même sa mère, qui eut à l'empoisonner pour lui faire entendre raison.

Et je pense aux ascètes, qui cherchent la sanctification loin des poudriers et de toute l'artillerie des cosmétiques. Autant apprendre à nager dans l'air.

Si j'étais romancier – j'ai fait mieux et pis –, j'inventerai une femme qui se domine elle-même.

Je parle de la femme forte. On discourt souvent de la femme qui fait guerroyer des empires à son profit. Et pareilles femmes passent à la postérité. Deux coqs... C'est de la vieille histoire.

Deux poules ?... Là est l'histoire vraie.

Et la femme forte cède. Ce type de femme est introuvable.

Lavallière céda contre la Montespan. Mais elle se consola au couvent. Montespan vit La Voisin, au moment où Madame de Maintenon fut au point de l'emporter.

La femme faible fait « quelque chose » quand elle perd la partie : et ce sera soit l'anéantissement ou la vengeance.

La femme forte se sacrifie et emporte une retentissante victoire sur elle-même.

Le poète, lui, n'est *jamais* vaincu par les femmes. Car il se transcende et il crée. Et l'œuvre devient alors la *femme même* de ses amours. Il obtient ainsi son idéal affranchissement, libre de lui-même et par le fait libre de tout.

Et ne pouvant terrasser le poète, les femmes le fuient. C'est le moins aimé des hommes. Tant mieux pour lui.

Et j'arrive au sens de *volonté*, faculté même qui fait l'homme.

Tel se veut un grand homme, pense atteindre son but par ses puissances intellectuelles extraordinaires. Pour me servir d'un terme grossier, il a un ciseau, il n'a pas de marteau. Il n'a pas de force. Pourquoi n'a-t-il pas de force ? Il est divisé en lui-même. C'est un douteux. Il lui manque cette force fluïdique qui porte aux sommets de la création. L'élan ici est absent. La foi, pour lui, est théorique. Dieu est abstrait.

Les femmes devant cet homme sentent un être froid et se retirent. On en fera un superbe philosophe et rien de plus. Ce n'est pas un amant de l'existence, un grand vivant.

Tel autre est poète mais que les femmes dominant. Donc il n'est pas un poète. C'est un fabuliste des formes, un sentimental, un picoreur de vérités.

Et celui-ci encore, beau peintre, a ce quelque chose qui manque dans son tableau, le sens magique qui prend à la gorge. C'est bien, ce grand champ d'avoine et cette montagne perlée sous la lune, mais ce n'est pas la vie, l'homme ne vit pas. C'est un cheval qui manque de vitesse.

« Cherchez la femme » ... dans l'œuvre.

Et je revois Van Gogh, aimant et souffrant, mais fort. Ce qui le tua, c'est la femme forte qu'il ne rencontra pas.

À Hugo, il manqua une femme.

À Marie Bashkirtseff, il manqua un homme.

Je crois cependant que le véritable créateur peut se passer de femme et atteindre. Car il est *lui-même* femme par son œuvre. Il est complet. Mais c'est un prodige.

Rimbaud eut Verlaine, hélas ! Il s'effondra.

Nietzsche n'était pas assez fort pour être indépendant de toutes femmes et vivre. Il devint fou.

Rilke ballotta entre les femmes et son œuvre. Il se perdit.

Tout mystique *fuit* la femme. Donc il n'atteint rien.

Blake connut le parfait amour. La femme le rendit fou... d'amour. Il fallait garder sa tête.

Spinoza fut froid. Descartes sec. Jacob Boehme fabuleux et nébuleux.

Lao-Tsé était-il marié ? Je le vois comme ascète. Et Confucius fut un bon père de famille.

Bouddha, qui se crut malin, laissa un soir sa femme et ses enfants, et *s'enfuit*. Il n'est, depuis, jamais revenu.

Le Christ vint parmi les femmes. Ce fut *un homme*. Toutes le suivirent, même La Samaritaine. Et toutes le reconnurent du premier coup. C'était un homme.

Quand l'humanité change son destin, ce n'est jamais par des groupes d'hommes, mais par *un* homme.

J'ai défini l'homme : le poète, le plus volontaire des êtres nullement intelligent, bête, mais homme d'instinct, de perception.

La femme – le plus intelligent des êtres – se sent ici dépassée. Et elle suit le berger, celui qui au-delà de l'intuition, est le guide même.

Qu'est-ce qu'un homme ? Un dieu que les femmes adorent, mais quelles femmes ? Les femmes fortes ? Que sont les femmes fortes ? Celles qui savent se sacrifier.

L'homme fort – et il n'en est nul autre – est l'oblat à Dieu. Aussi est-il l'inspiré, le créateur au nom du Créateur.

On parle beaucoup de génies depuis quelque temps à Maurice.

Croit-on que cela se ramasse dans la rue ? Et qu'on monte aux sommets un verre de cocktail dans une main et une petite femme qu'on enroule de son bras d'athlète de la gauche ?

Le génie monte seul.

Et quand il a atteint, alors on dit : il est monté. Et on ne sait pas *comment* il est monté.

Montons-nous ailleurs qu'en nous-mêmes ?

Un homme fort rencontrant une femme forte s'annule devant une œuvre commune. Je ne parle pas de l'enfant. Ceci est très bien, mais il y a autre chose.

Les hommes n'ont pu, apparemment, concilier l'enfant et l'œuvre.

Les ménages d'artistes sont courts. Chacun ne trouve pas ici sa liberté, faute de quoi il ne peut créer. Les poètes, la plupart du temps, ne se marient pas. Et quand ils se marient, ils divorcent.

Les hommes, apparemment, n'ont pu concilier l'amour et la liberté. Pauvre humanité, qui ignore la substance des cieux !

La femme forte et l'homme fort *s'oublie*, et dans un geste de liberté surnaturelle, transcendant le misérable amour de la terre, en un surnaturel amour, libre de tous liens qui freinent, et qui s'envolent vers Dieu en deux âmes unies. Et l'œuvre ici qu'est-ce ? Le paysage céleste, le ciel de leurs amours.

Je donne ici l'origine de l'Art, création de Dieu, que nous recréons en offrande à Celui qui donne toutes les formes.

Notre âme, c'est notre œuvre à deux.

Bénis soient ceux qui n'ont pas à faire le chemin seul !

Ô Roméo et Juliette, absurdité ! Ô sottise de Shakespeare et inhérente idiotie des hommes !

Nous avons séparé l'Amour et Dieu, voilà notre faute.

Et nous n'avons pas compris que l'amour humain et l'amour divin se touchent sans discontinuité.

ADVANCE

11 Novembre 1955

Réflexions sur le sport hippique

Aux mânes de Draper, le grand ancêtre

On a pu remarquer cette année une réelle amélioration dans le sport hippique.

Après des critiques acerbes, l'année dernière, les commissaires du *Mauritius Turf Club* ont fortement réagi. Il s'agit de les féliciter.

Les pénalités atteignirent le chiffre record de Rs 1 000, et même des défenses de monter furent prises pour le reste de la journée.

Innovation très à louer est le contrôle fait sur le *doping*. Sans blâmer le renvoi des palefreniers, nous pensons qu'on pourrait faire mieux en ayant une véritable police du turf la veille et le matin de la course.

Les départs ont été, en général, bons, cette année.

La double piste permettra l'an prochain d'avoir une piste intérieure presque neuve. Ne pourrait-on l'« assouplir » sur le tracé proche des barres par un charriage et un remplacement par plaques d'herbe ?

Personnellement, je n'ai jamais pu comprendre comment le *M.T.C.* n'a pas songé à bulldozer sa piste, afin de la rendre plane sans montées ni descentes, et « économiser » ainsi sur les chevaux claqués.

De plus, vraiment, je ne comprends pas encore pourquoi on fait toutes les courses dans un seul sens, fatiguant ainsi les jambes de droite du cheval par les tournants uni-sens.

Comme pour le football, où un *coach* nous aurait placés dare-dare au pinacle de l'Océan Indien, il nous manque un « homme de cheval » à Maurice, un pur professionnel. Non qu'on doive rien changer au système actuel des Commissaires et de l'organisation même des courses. Mais je parle d'un conseiller. Les plus grands hommes d'État s'entourent de conseillers et ils n'en rougissent pas. Le *M.T.C.* devrait avoir un conseiller hippique pour l'entraînement et surtout qui serait là en temps de course comme précaution contre les jockeys et leurs trucs – ces manières d'arrêter le cheval tout en donnant l'apparence de le faire courir, ces feintes d'avoir raté le départ et tant de technicités qui échappent à l'amateur, mais que le connaisseur, lui, démasque à l'œil nu.

Avec un conseiller, homme de métier des grands hippodromes venu ici, chaque jockey en course se verrait passé au crible du rayon X, comme vu à jour au sein même de ses intentions.

Pendant les grandes foules – Journée de Mai, *Maiden* –, il manque dans la plaine des loges populaires. Beaucoup vont sur la montagne, faute d'un lieu un peu surélevé. Rien pour les enfants. Les femmes sont à terre, partout. Tout cela pourrait se faire non sur les pourtours, ce qui gênerait la course vue des loges, mais ailleurs. Je parle d'une construction basse démontable, ou d'une loge à *demeure* au bas de la montagne, exhauscée tout naturellement par le talus et qui ne gênerait personne. Un droit d'entrée d'une roupie serait réclamé. Et on n'aurait pas cette vue navrante, pendant les jours de pluie, de voir s'ébattre tant d'oiseaux affolés, humectés dans leurs atours.

Il manque *surtout* un classement des chevaux.

Que *Little Abner* ait à courir avec le premier canasson venu, c'est idiot. Et pourquoi assommer les cracks sous le poids ? À ce titre, faisons venir des chevaux inférieurs. Les courses seraient plus lentes mais les arrivées plus serrées. Pour ceux qui n'ont pas de chronomètre, c'est tout comme. Seuls les turfistes y trouvent leur compte.

Mettant les chevaux en deux catégories, les courses seraient simplifiées, et les handicaps joueraient au minimum, avec, à l'appui, ce grand avantage de ne point voir les chevaux mis *knock-out* à mesure que s'égrènent les journées.

À mon sens, nulle course n'a fait mieux pour intéresser les masses ici au sport hippique que le match à trois de *Little Abner*, *No Name* et *Charybde*, couru à poids pour âge. C'est si bête de voir la course toute courue d'avance dès la chambre du pesage, où l'on peut dire vraiment que c'est le handicapier lui-même qui court et qui a course gagnée dans la piste de son cerveau. Malgré l'imagination de nos sympathiques handicapiers...

Le *Champ de Mars* est le plus bel hippodrome du monde, que ne dépasse peut-être pas Rio de Janeiro. Et je lui préfère à celui-ci et à son *Pain de Sucre*, notre *Pouce*, véritable doigt de *starter* éternel.

Nous sommes ici de plus comblés par M. Bijoux, notre horticulteur national, qui a trouvé moyen, après son chef-d'œuvre du *Pleasure Ground*, d'installer des parterres de roses autour de la statue auguste d'Edouard VII et de semer pétunias et flox en deux coins enchanteurs en corbeilles offertes aux montagnes.

Mais quand aurons-nous une *piste fleurie* ? Certes, pas de parterres de fleurs que piétineraient les chevaux, en Pégases saccageurs, mais un liseré de platebandes tout autour de la piste à l'intérieur, et qui ferait les chevaux comme courir parmi les roses, les lys et les zinnias, faisant flamboyer les casaque déjà rutilantes de nos jockeys dans nos beaux soleils d'août.

Et pour mettre une touche délicate, attendons la dernière journée où reviendront sur la piste, élégamment, en gants blancs, comme l'année dernière, nos *gentlemen-riders*, droits et sveltes comme aux beaux jours de Longchamp où sous Louis-Philippe, Napoléon III, l'on courait pour courir, où le sport était vraiment la vie de l'homme et du cheval en unisson.

N'abusons pas, cette fois encore, MM. les Commissaires, des obstacles. Ça fatigue les spectateurs et ça ralentit la course. Ces obstacles, en fait, ne sont pas de vrais obstacles, mais des trompe-l'œil.

J'ai fait le vœu, l'année dernière, que des *ladies-riders* seraient du lot, avec naturellement un galant handicap, à leur avantage, si ce n'était que pour le charme bien payé.

L'île Maurice – Léoville L'Homme l'a bien fait voir, dans son livre du Centenaire du *M.T.C.* – est apparemment la première dans le monde à s'être lancée dans les courses hippiques – les anciens ne connaissaient que les courses de chars et des tournois.

Nous eûmes ici-même, sur le tapis vert du *Champ de Mars*, des courses de cochons (voir *Georges de Dumas*), des courses d'ânes, etc.

(Les autres pays ont connu les courses de lévriers, les courses automobiles, etc.).

Je parle spécifiquement ici des courses mixtes qu'on ne connaît nulle part, chronométrées, où par couples, les *riders* s'affronteraient.

Le seul sport où la femme et l'homme s'associent est le double mixte du tennis, et, naturellement, la danse.

Le cheval les réunirait... sur la piste... non de danse, mais de course.

Il y aurait de ce fait *émulation* d'un ordre très éclectique et esthétique. Et n'oublions pas ceci, là où la femme participe, un rayon neuf paraît.

Pourquoi ce « rayon » ne viendrait-il pas de l'Île Maurice, reine du sport hippique dans le temps ?

Car ne chevauchons-nous pas les vagues ? Et l'île, n'est-elle pas la cavalière des océans ? Et puis, ne sommes-nous pas l'île du Dodo, et ne pouvons-nous donc pas TOUT nous payer, même une idée géniale ?...

N.B. – Nous avons vu dans le sport hippique, un sport mâle. Par la stature des jockeys et leurs trucs et leurs intrigues, j'aurai tendance à dire, péjorativement, qu'on a féminisé, et dans le mauvais sens, le sport hippique. Il s'agirait de lui restituer son équilibre.

ADVANCE

22 Novembre 1955

Pot-Pourri

Ça se passe dans un de nos collèges.

— Le professeur (à l'élève) : *What is matter ?*

— L'élève : *There is no matter.*

— Le professeur : *What is matter ?*

— L'élève : *Matter does not exist.*

— Le professeur (exaspéré) : *What is matter ?*

— L'élève : *Matter is colour. Scratch colour and you have colour. Scratch again and you have colour.*

Éclat de rire général dans la classe.

— Le professeur (à l'élève) : *You will be reported.*

Quelques heures se passent. Confrontation.

— Le chef du collège (à l'élève) : *Vous avez été « insubordinate ». Je vous renvoie du collège pour une semaine.*

La semaine s'écoule.

L'élève revient en classe.

Les mêmes questions. Les mêmes réponses. Éclats de rire tonitruants. Cette fois, le chef du collège prendra la décision de renvoyer l'élève à tout jamais de l'école.

Cet élève mauricien sera peut-être notre futur Einstein.

* * *

Ce même élève qui est un de mes meilleurs amis, me disait ceci : « Un jour un *dhoby* portant son paquet de linge eut à franchir une colline pour se rendre à la rivière. Arrivé au haut du monticule, fatigué, son rouleau lui tomba de l'épaule et roula, dégringola le long de la pente. Le *dhoby* regarda, hébété... non point le linge. Car cet homme avait découvert à l'instant même la première roue qu'eut l'humanité. »

* * *

Salle comble en amphithéâtre. Discours d'adieu du *dean* de la section électricité de l'Université. La masse des *caps and gowns* est là.

— Le *dean* : — *Messieurs, maintenant que vous savez tout, dites-moi qu'est-ce que l'électricité ?*

Les réponses fusent de partout, étincelantes, précises.

Le *dean* ramasse ses papiers, salue et avant de s'en aller, dit, imperturbable :

— *Heureux hommes ! Excusez-moi : je ne sais pas moi-même ce qu'est l'électricité.*

* * *

J'ajoute un nom à ma liste des valeurs : M. Cantin, de la Radio.

On n'a rien fait de mieux depuis *La Lémurie*. Je préfère les *ségas* à tout ce que l'île a. C'est l'âme de ce pays. Et qu'il y ait quelqu'un d'assez *intelligent* pour chanter cette âme, voilà qui nous laisse encore une marge d'espoir. Entre *Coteau Raffin* et le *Pieter Both*, l'île tout entière a applaudi. Quand nous serons tous américanisés, il restera encore cela, ce parfum. Toute mon île alors sera là, résistante. M. Cantin, comme vous êtes intelligent !

* * *

Score 1-1. Vive Bijoux ! À bas... notre bêtise. Nous sommes plus forts que nous ne le croyions. Quand donc chaque Mauricien cessera-t-il d'être *plus* qu'il n'est ?...

* * *

Encore une interrogation.

Quand est-ce que le *Mauritius Turf Club* se décidera-t-il enfin d'inscrire à son pari mutuel des billets sur le perdant absolu, le cheval de queue, afin de contrebalancer les manigances des jockeys gagnants ?

* * *

Il est bruit qu'une de nos sociétés littéraires va donner un prix très considérable à l'écrivain qui a le plus écrit. Un candidat bien intentionné a demandé qu'on pèse à la livre.

* * *

À quand l'abattage de tous les arbres du *Jardin de la Compagnie* afin de faire plus propre ?...

* * *

Je loue mon *Pieter Both* au plus offrant. Avis au *Coca-Cola* et au *Pepsi-Cola*.

* * *

Nous avons *Mr Port-Louis* et *Mr Mauritius*. Quand aurons-nous *Mr Paul* et *Miss Virginie* ? Pourquoi s'arrêter dans la bonne voie ? Et ne pas avoir une littérature des muscles ?

* * *

La rue Moka est maintenant la rue Nue, bientôt New Street. On songerait à moderniser toute la ville selon ce principe. Les cours mêmes seraient modernisées.

* * *

Le ballon n'a pas été six fois dans le goal de Maurice dernièrement : c'est le goal qui a été vers le ballon. Nous faisons tout ici à l'envers.

* * *

Depuis que j'ai dit que l'île Maurice est *mon* île, le fisc veut me faire payer une taxe spéciale d'auteur.

* * *

On dit que l'île Maurice est trop petite pour notre population. Pourquoi ne pas lui mettre des rallonges, en faisant reculer la mer ? N'avons-nous pas fait reculer Natal jusqu'en Afrique du Sud ?

* * *

Marcel Cabon a découvert la Vallée des Prêtres, en allant à la recherche de Marcel Cabon. Quand il aura découvert ce dernier, il verra qu'il n'est jamais parti. Le poète ne part jamais. Il est partout.

* * *

Le préjugé de couleur cessera chez nous quand tout le monde sera gris.

* * *

Personne n'a remarqué que, depuis quelques années, nos cannes à sucre sèchent de plus en plus tôt. La nature nous fait signe qu'il faut avoir deux récoltes par an. Quand saurons-nous voir ?

* * *

Parmi les sept merveilles du monde, j'en ajoute deux : M. Bijoux et le *Pleasure Ground*.

* * *

Il me semble que la meilleure façon de contrôler les naissances à Maurice serait d'agrandir les logements et de leur donner plus d'éclairage.

* * *

On n'a pas voulu percer le *Pouce* pour faire une nouvelle route. Pourquoi l'industrie sucrière ne le ferait-elle pas à ses frais ?

* * *

L'industrie sucrière produit 500 000 tonnes de sucre. Fait-elle 500 000 heureux ? Il faudrait, par homme, une tonne de bonheur. Mais voilà ! Quelques-uns ont pour 10 000 tonnes, et beaucoup une livre à peine. Heureusement que tous les cœurs ne sont pas de sucre !...

* * *

Quelqu'un me disait dernièrement qu'il n'est jamais plus heureux que quand il doit. Ah, le généreux, il allège les riches de leur pire souffrance !

* * *

Je voudrais être député pour avoir des gens *forcés* de m'écouter.

* * *

A-t-on remarqué qu'il n'y a pratiquement pas d'accidents d'auto quand une femme est au volant ? La raison serait-elle qu'elles causent avec l'homme qui conduit et ne permettent pas à l'homme de causer quand elles conduisent ? La route est femme, l'auto mâle. Il y a en tout ceci une affaire de compléments.

* * *

Le Mauricien brille à l'étranger. Quelle chance a-t-on dans le soleil ?

ADVANCE

13 Décembre 1955

Le préjugé de grandeur

L'île Maurice, c'est Paris en province.

Dans la canicule, aux mariages, on s'habille comme à une noce à la Madeleine, ou dans le mode même que le Président de la République reçoit en grand appareil : hauts-de-forme, robes à traînes et des aigrettes à la Marie-Antoinette.

Aux courses hippiques, en plein août, j'ai vu des belles avec des fourrures. Le matin, au magasin, j'ai rencontré des « élégantes » embaguées, enchapeautées, emperlées.

Et curieuse chose, tout cela, du côté des hommes, est accompagné de « shorts » à tout coup.

Armand Guibert eut l'heur de dire que l'horloge mauricienne s'était arrêtée à Louis XV. C'est généreux. Nous en sommes encore au Grand Siècle.

Tout cela, pour ce qui concerne les complexes de supériorité. Quant aux complexes d'infériorité, je cite un cas courant chez nous, qui rappelle Vatel et son suicide.

Quand un riche invite un pauvre – son parent, par exemple, ou un ami – le pauvre se considère, *sur l'honneur*, devoir lui rendre la pareille, même s'il se ruine pour le faire – pintade pour pintade, Château Yquem pour Château Yquem, et parfois même il renchérit.

Je connais des gens qui hypothèquent leur maison pour marier leur fille *déceument*.

Le budget des habillements, jusque chez le peuple, atteint des proportions inouïes.

L'« endimanchement » marche de pair avec le préjugé du dimanche.

Et je reviens à mon point de départ : Paris en province, Louis XIV faisant Versailles aux Quatre-Cocos.

Et le préjugé de l'argent s'allie au sens aristocratique plus que quartier Saint-Germain.

Tout cela doit cesser. C'est bête et c'est coûteux.

On doit cesser tout ce luxe des mariages qui fait « joli », princier, pompier.

Nous sommes plus Londres que Mayfair. On parle couramment de Curepipe comme de la Ville Lumière. Fi ! Port-Louis serait-il l'éteignoir ?

Chacun veut être *plus* que l'autre. Mais l'affreux, c'est que chacun veut être *plus* que lui-même.

L'esprit critique aboli, j'ai pu appeler ce pays l'*Ile des Génies*. Je me suis trompé. C'est l'*Ile des Prophètes*. Pour preuve : *après coup*, chacun prédit ce qui s'est passé. *Je vous l'avais bien dit...* Et il y a un mot qui résume notre science infuse, le mot « connaître » qui est devenu dans le patois *conné*, et on voit de quel diminutif il dérive.

Qu'on parle d'un sujet, et le Mauricien se croirait déshonoré de ne pas discourir à fond, de ne pas *conner* le sujet. *Mo conné* est toute l'Ile. Les étrangers en sont abasourdis.

Et je me suis rendu très original ici-même, voire fou, pour avoir dit souvent que je suis un... une seule lettre.

Si je demandais à quelqu'un : « Qu'est-ce que c'est la mer ? » Il me répondrait : « Je sais ». Et si je lui demandais : « Que sais-tu ? » Il me dirait : « Tu es un... une seule lettre. » Ce n'est pas pour rien que je m'appelle Chazal, avec cette lettre dans mon nom.

« Cet homme est un coco », a-t-on habitude de dire ici-même : « Cet homme est une lumière. » Beaucoup de Mauriciens ont présenté beaucoup de Mauriciens à des Parisiens en 1920 (la belle année sucrière), comme « mon sympathique et éminent compatriote ». Pour « sympathique », c'était à l'autre de juger. Quant à l'éminent... eh bien cela, on ne le rencontre qu'à l'Académie. Par contre, des dames, des messieurs, dans les salons parisiens n'ont pas hésité à dire qu'ils avaient fait des parties de « couc » et joué aux « canettes » avec moi, quand on nommait ma personne.

Ici, je suis « recouc » et « décanné ».

Quand deviendrons-nous *simples* – et qui est le signe même de grandeur.

Les camarons, c'est excellent, mais des camarons Louis XV, ça fait rire. Je veux bien des palmistes, mais pas à la Rochecoste.

Et si je fais tant de « coustis », ce n'est pas pour me rendre ridicule – je suis *né* ridicule, étant poète – mais c'est pour moquer mes compatriotes de leurs complexes, par antiphrase, par sens d'humour que peu comprennent ici. Pour ceux qui comprennent, ceux-là sont devenus mes pires ennemis. Je ne suis jamais moins fou que quand je fais le fou.

Soyons simples.

Ainsi ne marchons pas le dimanche dans nos habits avec une *démarche* endimanchée et en *visage* du dimanche. Soyons « lundi » dimanche, un mardi avec un feutre neuf.

C'est ainsi que je me suis rendu célèbre récemment avec un feutre neuf... sans une face du dimanche.

On a trouvé cela extraordinaire. Et tout le monde a ri.

J'étais aussi célèbre, pour quelques jours, que Napoléon revenant d'Austerlitz. J'avais déshabillé mon chapeau par ma face, et ça faisait rire. J'étais comique, parce que je ne portais pas mon feutre neuf comme tout le monde qui, lorsqu'il achète un feutre neuf, prend sa face du dimanche.

Dimanche, c'est Paris. Les autres jours, c'est la province.

Un mariage ici, c'est dimanche et Paris. Tout autour, pour les autres gens, c'est la semaine et la province.

Et le marquis descendra dans les chaumières pour faire l'aristocrate. Et le paysan se voudra marquis, lorsqu'il se sera endimanché.

Soyons simples.

Le Mauricien, lorsqu'il cesse de se vouloir petit maître, est exquis.

Quand le Mauricien est « créole », c'est-à-dire « homme des îles », il est « sympathique » et éminent.

Un homme simple est M. Cantin. Il n'a pas cru déchoir en chantant nos ségas.

Je note que je suis le seul homme « éminent » en ce pays à s'en aller au Bazar et à boire à même les cocos, coude à coude avec « mon » peuple.

Soyons « créoles », c'est-à-dire de simples « îliens », non des îlotes.

Des îles, sont venus Napoléon et Pythagore et... le Mauricien.

Nous sommes des hommes et, comme tels, nous pouvons prétendre à tout.

Mais, de grâce, brisez l'horloge Louis XV.

Mangeons nos camarons, notre palmiste est exquis, et l'eau de la Mare aux Vacoas est du champagne. Mais cessons cette *prétention*.

Le Mauricien a le *préjugé de grandeur*. C'est tout son mal.

ADVANCE

27 Décembre 1955

Claude Béthuel – une étoile à l’horizon

L’arbre solaire – tableau vendu au Consul de France, qui s’y connaît.

Un impressionnisme, je dirai presque sensplasticien. Point de feuilles, une pluie dorée, une avalanche jaune, dans le sens même que vient la lumière, le tout sur une architecture solide des branches et cependant en mouvement. Les manchettes pétillent, craquent, sous le feu de la forme noire et jaillissante, aérienne, brandie, animée. C’est un superbe ensemble, une composition, campée, imaginée, sentie.

C’est de Claude Béthuel, étoile au firmament de la peinture qui monte en ce moment dans le ciel mauricien.

L’homme n’a que 23 ans. Il travaille chez Boullé-Lagesse. Il devrait cesser de travailler, d’être libre d’œuvres matin, midi et soir.

Car nous avons en ce jeune homme, sans nul doute à mon sens le meilleur peintre mauricien actuel, et, très sûrement dans quelques années, le plus grand, sans conteste, qu’aura eu l’île Maurice.

Et on verra après...

— Depuis quand peignez-vous ?

— Il y a trois ans.

— D’affilée ?

— Non, il y a trois ans, je fus saisi d’un coup, je ne sais comment.

— Et puis ?

— Un mois, puis j’ai cessé.

— Et puis ?

— J’ai « dessinaillé » de-ci de-là.

— Pas de leçon ?

— Rien. J’ai repris en 1953.

Et l’étonnant, c’est qu’il peint le soir, après dîner.

— J'ai l'esprit frais alors.

Curieux !

— Je suis saisi tout d'un coup, possédé. Il me faut peindre, peindre.

— Et les Bourgeois ?

Il me regarde, étonné.

— Les bourgeois ? Il rit. C'est un poète.

Je le questionne.

— Et la peinture ?

— Un message ou rien.

Voici, devant moi, ces *Laveuses à la Grande Rivière*, dans un fond hachuré à dessein, où jaillissent des formes fantomatiques et qui s'imposent, se plaquent en tableau noir de couleur. C'est mordant, c'est plaqué, trituré et net.

— Vous peignez, le soir ?

— Après dîner.

— Jusqu'à...

— Minuit et plus.

— Pourquoi ?

— J'aime la lumière égale de la lampe.

Je ne connais de Claude Béthuel que ses gouaches.

Un fusain tente un geste à la Michel Ange. Un nu en raccourci, qui reposant et debout campe la même unité. Le trait ferme franchit, bat un rappel plus loin et tard.

— On me recommande de partir pour Paris.

— Dans quel but ?

— Apprendre.

— Apprendre quoi ?

— Aux Beaux-Arts.

Je reste estomaqué.

— Mais « on vous tuera », lui dis-je.

- Vous avez raison.
- Et votre bureau ?
- Je veux être libre.
- Mangez des roches, de la paille, mais partez. Il faut être libre.
- Vous avez raison.

Claude Béthuel est poète – enfin un peintre-poète à l'île Maurice ! Je renomme le mot « bourgeois ». Il rit.

Corps élancé, visage nu, timide et audacieux, c'est un grand enfant, plus que mûri.

Voici ce que j'aime le plus, cette grande composition en bleu, peinte la nuit en peinture du soir.

Ce n'est pas un rêve, mais une réalité.

Trois petits bateaux s'en allaient sur les flots, deux à l'avant et un à l'arrière. Ils voguaient sur une mer qui était un port, sur un port qui était une mer.

Le tout comme dans une conque, et les bateaux comme des grosses bouches qui soufflaient le vent.

Voici enfin le poète que j'attendais, qui rêve concrètement, qui cherche à attendre une surnature.

L'homme classe des couleurs fraîches, des formes innocentes, d'un mouvement de formes comme une eau pure, à un geste adroit de cet arbre solaire – tendre là, et ici autoritaire, tout le poète.

Je ne sais si Claude Béthuel m'a écouté, s'il va suivre mes conseils.

Je souhaite qu'il lâche tout et se consacre entièrement à la peinture.

Et surtout qu'il ne quitte pas l'Île Maurice, l'île enchanteresse, et ne brise pas son essor, et ne fracasse pas l'élan de ses ailes au départ.

Paris, ce sera pour plus tard.

Dans deux ans exactement – s'il quitte tout et se jette en avant – je lui assure un succès certain à Paris.

J'écrirai moi-même une préface à son catalogue.

Mariage de l'esprit à la sensibilité, de l'exaltation à la discipline, je salue en ce tout jeune homme, une étoile de demain, car ses ailes ne sont pas de cire.

Mais faut-il qu'il prenne de front la société et écrase l'hydre du déjà-vu, afin de toucher à son originalité suprême, qui est la seule gloire désirable : *être soi* ?

Claude Béthuel a commencé de sortir de sa chrysalide.

Et si le papillon monte, il sera de premier plan.

ADVANCE

11 Janvier 1956

Napoléon à l'envers

On refait la vie des grands hommes après leur mort, afin de faire s'adapter la première partie de leur vie, à ce qu'ils devinrent par la suite.

Napoléon était *peureux*.

Deux cas. D'abord le 18 Brumaire. Il eut une panique devant les Cinq-Cents. Et si ce n'était Lucien, tout s'effondrait.

Après la première abdication, parti du Fontainebleau, vite il affubla une redingote grise et mit à son chapeau rond la cocarde blanche. Et c'est ainsi, déguisé en royaliste, que l'Empereur déchu traversa la France, accompagné d'une suite mixte formée par les alliés.

Dans le sud de la France, après force arrêts et devant des foules houleuses qui huaient, dans une auberge, tremblant, Napoléon supplia le général autrichien qui l'accompagnait, de troquer son déguisement contre l'uniforme du général. Ce qui fut fait. Et l'escorte fut stupéfait de voir l'Empereur des Français, fou de panique, partir avant les berlines, seul, sur son cheval, afin de donner le change. Après quelques kilomètres Napoléon se reprit, revint en arrière et ré-endossa ses habits.

On connaît le cas du duc d'Enghien, point de grandeur ici. Napoléon, sans donner l'ordre absolu, resta sur une équivoque, et permit le malheur, la mauvaise interprétation d'un sous-ordre. Napoléon avait *peur* d'être assassiné. Il voulut faire *peur* à toute l'Europe par l'exemple du duc d'Enghien. Ce n'est pas grand cela.

Or, nous notons qu'il n'y a jamais eu un roi de France qui eut peur. Napoléon manquait de classe.

Il manqua de classe avec Marie-Louise, consommant la noce à Compiègne.

Napoléon manqua de classe avec le Pape. Ses compromissions avec Fouché et Talleyrand, deux coquins, ne sont pas en sa faveur.

Les couronnes mises sur la tête de ses frères, tout cela sent le parvenu.

Et ses colères devant les ambassadeurs dénotent le Corse d'Ajaccio sous l'accoutrement impérial.

Et le sacre fut un opéra bouffe. La grandeur des rois était à Reims et à St Denis. De Notre-Dame, on fit une scène de théâtre.

Metternich connaissait bien Napoléon et ses faiblesses et son désir de faire de l'Europe le ménage d'une famille corse et cette insistance de faire ses frères entrer tous dans le lit des princesses.

On a parlé de Ste Hélène. Il y eut là encore une terrible mise en scène. Tout était répété en Europe. Et Napoléon « jouait » – ce qu’il avait fait toute sa vie.

La conduite de Napoléon avec la Waleska, le marchandage qu’il permit qu’on fit de ce beau corps, ce troc entre l’amour et l’avenir de la Pologne et enfin la manière cavalière comme tout cela finit, tel un enlèvement, c’est très petit.

Curieusement caporal, Napoléon, à l’île d’Elbe, faisait manœuvrer des piquets d’hommes.

Il avait, cet homme de la Révolution, le préjugé nobiliaire à fond. Napoléon respectait les rois, tout en leur faisant la guerre.

Napoléon avait dans le sang la mentalité de Lætitia sa mère : bourgeoise qui vit dans la destinée de son fils « une affaire » pour la famille.

Joseph, Louis, Jérôme, Pauline, Caroline furent au-dessous de tout. Seul Lucien fut « quelqu’un ».

Nous aimons accuser Hitler. Mais toute liberté avait cessé en France avec le régime policier de Fouché. Il fallait être du parti de Napoléon ou aller en prison. On n’osa cependant arrêter Chateaubriand. Et Madame de Staël s’enfuit à Coppet.

Vers la fin, Napoléon sacrifia ouvertement la France à sa propre élévation et à celle de sa famille. Son retour de l’île d’Elbe était un coup de dé, et il le savait. Talleyrand avait manœuvré à Vienne pour sauver de la débâcle. Le retour de Napoléon défit tout et l’on perdit même les frontières de la Révolution. Résultat : amoindrissement de la France. Napoléon porta la gloriole à la terre de France et, après lui, la France perdit sa place prépondérante sur le continent, qu’elle n’a jamais plus retrouvée.

Si Barras avait opté pour Louis XVIII, tout cela ne serait pas advenu. L’art militaire aurait perdu un de ses plus grands maîtres. Mais faire progresser la guerre, n’est-ce pas faire régresser l’homme ?

Les Tuileries ont connu, avec Napoléon, la pantomime de la noblesse. Vraiment je ne vois pas Napoléon à Versailles. Et la Sans-Gêne et les soudards de camp, paradant en ducs, dans les salons qui virent Marie-Antoinette, et où Louis XIV saluait jusqu’à la dernière soubrette, et où jouait Lulli et brillait la Galerie des Glaces de toute la finesse de l’Europe.

Napoléon, à mon sens, était un refoulé, qui avait le complexe d’infériorité très profond et le complexe de supériorité titanesque.

Il avait lu et relu Plutarque, pendant ses garnisons. Il jouait un grand personnage. Lequel ? D’abord celui de roi. Et ensuite ? Il jouait « Français ». Il ne l’était pas. La France lui était un moyen. En Russie, il est parti avec des mercenaires. Il voulait Joseph roi et Jérôme roi et Louis roi, afin d’être le roi des rois. Son *ego* était immense. Aujourd’hui on parlera d’un névrosé génial dans son cas, d’un paranoïaque illimité.

..*

Napoléon a-t-il souffert ? Oui, dans son orgueil. Son inconscience était effarante. Partant vers l’ouest, vers le *Bellerophon*, après Waterloo, l’homme ne pensait qu’à sa personne. Pas un mot sur la France piétinée une seconde fois. Cet homme n’était pas Français, mais un aventurier international. À Metternich en Saxe, avant Leipzig, il dit : « La mort d’un million d’hommes me laisse froid. » Louis XIV a pu dire : « L’Etat c’est moi. » Mais la France, il l’incarnait. Comment n’aurait-il pu l’aimer ? Pour Napoléon, la France était un outil à ses propres fins et à celles des siens. Napoléon n’avait pas de cadre, de racines, de passé avec le sol de France.

En partant pour Waterloo, il emportait un collier sans prix de Pauline et des devises. On ne savait jamais... Et ce fut l’effondrement subit d’un génie militaire, sapé par toute une longue suite de faiblesses.

Napoléon avait une idée simple. Maître de l'artillerie, il savait que le mouvement est tout. D'un pivot, il jouait l'enveloppement. Il ne faisait pas la guerre en place et prenait de ce fait l'adversaire à contre-pied. Napoléon a été de son temps ce que Guderian a été en Pologne et en France et ce qu'il aurait pu être en Russie, si Hitler ne voulut pas être à son tour... Napoléon. Napoléon fut ce que Alexandre en son temps, et tel Annibal et tel César et d'autres : des tigres bondissants de l'action, rejetant la stratégie aux orties, une fois engagés.

Mais Napoléon n'était pas diplomate. Cela lui a valu sa perte. Il voulut ramener tout au problème d'un champ de bataille.

Mais c'était un homme remarquable en ceci qu'il liait l'intelligence rationnelle à l'intuition, et il savait où et comment se servir de l'une et de l'autre.

Ce qui a fait sa fin, c'est la faussation de sa machine de pensée par ce préjugé de grandeur que lui valut le sang de Lætitia et de son père Charles : *devenir* noble à tout prix.

Napoléon eut du génie, mais pas de classe.

Quand les deux sont réunis, il y a Condé, Villars, Turenne, Richelieu, le maréchal de Saxe, Marlborough, le grand Frédéric, Gustave-Adolphe, Catherine de Russie, qui ont ce *sens de la mesure*, natif à l'équilibre des princes qui savent s'arrêter, et qui est le signe même de l'aristocrate.

Et je propose, comme exemples, ces grands généraux allemands, prussiens indomptables, mais aristocrates-nés, qu'on ne traîna pas à Nuremberg, et dont Von Brauchitsch est un exemple, guerrier dans le sang, mais preux.

Napoléon ne fut pas un preux, mais une géniale intelligence. Il se sentit « déplacé »² parmi les rois, il voulut les déplacer. Ce but le perdit.

ADVANCE

19 Janvier 1956

A bâtons rompus – de l’antiproton à Minou Drouet

Des signes graves sont dans l’air.

Par l’antiproton, nouvellement découvert à l’Université de Californie, la première entrée est faite dans l’Origine. Une porte s’est débâillonnée soudain. L’antiproton ou matière inversée, ou in-matière, n’est rien autre que le secret de ce versant qui verse vers la nuit. Le concept du vide va être ôté, et le sens de Création qu’a eu l’homme jusqu’ici s’effondrera. Rien après cela ne tiendra debout, nous passerons à un monde neuf.

Avec l’antiproton, se présente Minou Drouet, le « joyau » du siècle. Les plus hautes personnalités mondiales la discutent. À huit ans, elle ébranle la conscience poétique de l’humanité.

S’expriment à son sujet, aux antipodes, des personnalités comme Gérard Bauer : « Ses images saisissantes prouvent que c’est du grand surréalisme et il y a dedans un génie certain », et, plus loin, ce jugement sévère de Jean Paulhan : « Mais toute cette histoire est ridicule : les poèmes qu’on nous montre sont très mauvais ! »

Ce n’est pas mon opinion. À mon sens, le St Esprit est sur cette enfant, comme Il le sera bientôt sur beaucoup d’autres.

Avez-vous noté, d’autre part, que le crime descend jusqu’aux enfants ? Les écluses de l’Astral sont larges ouvertes. Il n’y passe pas que des « soucoupes volantes ».

L’impudeur du bikini (le nu est saint auprès de cela !) côtoie Françoise Sagan, qui porte le sens du frelaté et de l’équivoque à 500 000 exemplaires.

Et l’homme ici-même se coiffe à l’arrière du crâne comme une femme. Et la femme se coiffe à la garçonne. En *shorts*, tous deux, à distance, on les confond. La confusion est dans les sons, la musique est un jazz-band des usines et des moteurs.

La peinture nous jette dans une trappe d’espace, au sein des sables mouvants des couleurs.

La statuaire actuelle ? Faites rouler la boue et solidifiez, et vous l’aurez.

D’autre part, à Maurice, je ne suis pas d’accord avec Willy Ferry. Je lui réfère, à propos de la maison hantée de Beau-Bassin, à un livre sur le *Vaudou* qui se trouve chez Sénèque (je n’ai pas assez d’argent pour l’acheter). Que mon bon ami Willy Ferry ne se trompe pas, nous sommes infestés, en ce moment même, des interférences de l’Astral. Une femme possédée a, il y a quelque temps de cela, tenté de se dévêtir en pleine rue à Port-Louis. *Elle ne savait pas ce qu’elle faisait*. Beaucoup tuent, comme Judas a trahi, inconsciemment, possédés, envoûtés, « tenus ». Tout cela a été prédit. L’humanité n’est plus libre.

Je ne reviendrai pas sur le cas de Castel. M'étant prononcé en faveur de la possession et contre la réincarnation, quelques-uns ont voulu m'écharper.

Toute l'humanité est envoûtée – des machines, du sport, du muscle, des femmes, de Lollobrigida et de Mr. Mauritius 1957. Le « fantôme » est partout. Un « goal » est une personne. Mr. Coca-Cola existe, c'est une bouteille, un « dieu » par les affiches, il prend toute la place. La bataille entre Pepsi et Coca déchire notre âme. On pleure, pas pour un animal mort et fi des humains, mais pour un simple goal en trop et c'est l'angoisse de l'âme, du ballon.

Je parie que beaucoup sont plus amoureux de leur campement que de leur femme. Quand viendra la nouvelle Citroën, tout croulera devant ce dieu.

M. Willy Ferry, qu'appellez-vous tout cela, sinon la possession par les objets ?

D'autre part, je conserve mes premières opinions sur notre pays et son industrie-clé. Plus de cyclones, plus de cannes à sucre. Chaque année les cannes jauniront de plus en plus tôt. Tout cela marche à l'état de deux récoltes par an. Nous serons comme aux Hawaï. En bien des points, notre climat se rapproche de celui des Seychelles.

Année après année, ce pays s'annonce comme devant être le pays des pommes. On offre en vente, en ce moment même, au *Cold Storage*, m'a-t-on dit, des raisins du pays tout à fait extraordinaires.

Les oranges sont « californiennes » actuellement à Rodrigues.

Curepipe n'est plus Curepipe. Et souvent au *Morne* il fait plus frais qu'au Trou-aux-Cerfs. Les Port-Louisais pourront bientôt entourer leurs cours du roseau curepipien, à l'image de Bambouville. Et on aura des chouchous à Port-Louis et des mangues autour du lac de l'Hôtel de Ville de Blancheville.

Tous les climats de la Terre changent. Notre canne à sucre saurait-elle *seule* rester immuable dans ce changement de décor universel ?

Mais j'en arrive au très-sérieux.

On a parlé longuement ici du *birth control*.

Il me semble que personne n'a voulu ou osé traiter le sujet à sa racine. Et je pose la question, et j'attends une réponse de n'importe quelle source : « Quand est-ce, et à quel moment au cours de la conception ou de la parturition, Dieu met-Il une âme dans l'embryon, au cas où Il mette réellement une âme ? » A la réponse à cette question, gît le *crux* de la question. Mais comme personne ne peut savoir ce qui se passe, tout le monde a tort et tout le monde a raison. Dès lors, on parle dans le vide.

Et je continue encore sur le thème du très-sérieux.

Si l'antiproton nous *prouve* que ce que nous croyons être la matière n'est pas la matière, mais *esprit*, toute la bataille entre matérialistes et idéalistes, tombe. Et avec... le bien et le mal. Heureux ceux qui pourront me faire voir où est la boussole !

Mais moi je m'en moque de tout cela. Ma boussole est l'amour, je n'en ai pas d'autre.

Et quand je regarde un enfant, je ne pense qu'à une seule chose : l'innocence, et je suis dans le ciel par son regard. Que voulez-vous, je ne crois pas au bien et au mal, mais à l'innocence. Mon dieu est la Poésie. Et Jésus me suffit. Mais j'ai la faiblesse de croire en Gandhi et en Minou Drouet.

Je ne crois pas en l'occultisme, ni en la science, ni au mariage, ni en la gloire, je crois en l'amour, je crois en Gandhi et en Minou Drouet, et Jésus est mon dieu, ah ! quelle faiblesse !

À toutes les interrogations qu'on me fait, je réponds : *Poésie, poésie, poésie* ; je crie : *image, image, image*. Je crois en la vie. Mais non en *Manchester United* v/s *Blackpool*, ni en combien d'enfants auront le prince Rainier et Grace Kelly, afin que Monaco ne passe pas à la France.

Je crois en Mendès-France, parce qu'il est un Juif et un sincère et un visionnaire. Je m'en f... d'Edgar Faure avec son tralala du passé.

Je crois en Dieu, mais je ne crois pas en le Diable. Je le trouve à tout instant dans les rues à Maurice, et il ne me porte pas confiance.

Si j'étais M. Willy Ferry, qui a une belle plume, je ferais de beaux poèmes, comme en fait Muriel Obret.

Et je recommanderais à nos poètes ou apprentis-poètes d'aimer avant d'écrire.

L'amour ouvre les yeux.

Le diable, c'est la machine, elle est sourde et aveugle.

Il manque l'amour à l'humanité.

Mais qu'est-ce que l'amour ?

Au risque de scandaliser les lecteurs de ce journal, je leur dirai que je l'ai rencontré la première fois dans le regard d'une fleur d'azalée (c'est consigné dans le *Sens-Plastique*, édition Esclapon). Les femmes ne m'ont présenté toujours que le beau miroir d'elles-mêmes.

Il nous manque la *Poésie Universelle*, tel que la voit Minou Drouet :

..*

Nuages

haie de plumes

oiseaux d'écumes

venus de mon ailleurs...

Une colombe roucoule dans tout cela. N'est-ce pas celle du St Esprit ?...

..*

Note : Comment ne pas être d'accord avec Malcolm de Chazal lorsqu'il se sent admiré par une fleur ? Les choses qui échappent au profane sont aussi occultes que la *Poésie Universelle* et les géants rouges du *Pieter Both*.

Nous sommes tous, en effet, plus ou moins, possédés par nos passions, nos préjugés, nos désirs, nos amours, nos possessions ; car l'attachement de l'esprit au terrestre est le serpent de la chute.

Un vampire peut évidemment posséder un déséquilibre. Mais guérissez le corps et le vampire disparaît ; guérissez l'âme et le corps se rétablit. Il n'y a pas de ligne de démarcation définie entre le matériel et l'occulte, entre la matière et l'esprit.

L. W. Ferry

ADVANCE

28 Janvier 1956

Les courses de chevaux à l'île Maurice – (Plaidoyer et exposé pour 1956)

Il y a des parties de ce texte – et elles sont nombreuses, – qui dépassent largement ma compétence, et dont les renseignements m'ont été donnés.

La saison des courses n'est pas si loin.

Quelques suggestions ne peuvent heurter l'amour-propre de nos deux Clubs hippiques, qui ont largement mérité de ce pays par leur long attachement à une chose, en fait, qui a passionné le public et qui continuera longtemps encore à le passionner.

Et ces suggestions – on le verra – ne sont pas destructives.

Prenons d'abord le choix de nos chevaux. On les veut à 2 ans. Fort bien. Ça coûte moins cher, ah ! bien moins cher. Mais prenant en ligne de compte le claquage, le déchet effrayant, n'est-il pas plus utile, plus sensé, plus sûr de les prendre à 3 et 4 ans ? Certains se sont demandés même pourquoi on ne tente pas d'introduire ici des chevaux d'Arabie. Ce ne sont pas les 2/5 ou les 1/5 de seconde en moins que le public demande, mais du sport palpitant, des arrivées serrées.

Aussi donc, pourquoi ne pas opérer le classement par *catégories*, puisqu'un cheval de 3e ordre se comporte comme un cheval de 10e ordre, avec un cheval de 1er ordre, en course ? Et au lieu de faire perdre la tête aux handicapés, laissons les chevaux courir moins alourdis, afin de réduire le claquage et ne point voir Duped, par exemple, faire face à No Name devant le starter, et à l'arrivée, celui-ci devant le poteau, l'autre en être encore à la rue du Gouvernement.

Nos départs sont donnés le mieux qu'on peut certes, mais un stage à Maisons-Laffitte ou à Epsom ne ferait pas de mal à nos starters, qui ne sont, en somme, que des amateurs, ou, si l'on préfère, introduisons un starter de métier – ne serait-ce que pour quelque temps seulement afin d'initier nos starters bénévoles.

Le doping ? Tout doit être révisé dans l'ordre des palefreniers, on doit s'arranger pour qu'ils n'aient pas un œil sur le propriétaire et un autre œil sur le corrupteur à l'affût, autrement dit, éviter que le cœur du palefrenier ne se divise, mais reste entier à son cheval, comme avant, lorsque, à 10 heures passées, chaque matin, après l'entraînement, le palefrenier continuait encore à soigner son cheval.

Quant aux bookmakers, pourquoi ne pas fermer boutique, et en venir au *totalizer*, au pari une heure avant la course, où les Commissaires pourront, à la dernière minute, et constatant une hausse inopinée sur un canasson, tirer l'oreille aux jockeys et les prévenir qu'on les verra, en course, de plein œil ? Par le booking, les Commissaires restent dans le vague quant à la somme totale pontée, et dans quel sens.

Il n'y a que quelques hommes de cheval en ce pays. C'est peu. Il nous faut plus et – pourquoi pas ? – mieux. Un entraîneur professionnel anglais est tout désigné pour cette tâche, qui nous fera d'autres hommes de cheval et préparera l'avenir.

Quant aux jockeys, félicitons les propriétaires d'écuries d'avoir fait peau neuve, pour ce qui est des jockeys cette année. Quelques lads ne seraient pas de trop.

Et il faut encore féliciter le Club et son zélé secrétaire, d'avoir si bien refait la piste cette année. On repartira à neuf. Mais je vois mieux encore : les montées coupées et la descente comblée, pour nous donner une piste plane. Et mieux même la piste refaite, *depuis le fondement*, et gazonnée de vrai gazon. La glaise adhère aux sabots à Port-Louis, alors qu'à Floréal elle se détache.

J'insiste sur un autre point. À Floréal on tournait dans un sens, et au Champ-de-Mars dans l'autre sens. Cela reposait le cheval. Il faudrait au Champ-de-Mars changer le sens, alterner, autant à l'entraînement qu'en course, et cela à commencer du jour où nous aurons une piste plane. On économiserait ainsi sur les jarrets, les tendons, etc., on « balancerait » le cheval, on démonotonerait la course.

L'entraînement, trop souvent hélas, vise à porter le cheval à point pour une course spécifique et non comme un tout réparti sur la saison. Ainsi on « force » tel cheval pour la coupe de la Duchesse et, en août, la pauvre bête n'en peut plus. On est parti trop tôt dans ce cas et trop fort. Et sous menace de scandaliser, je dirai que nos jockeys – de manière voulue –, et nos entraîneurs – tout inconsciemment, - font souvent eux-mêmes des rogues. Il ne faut pas toujours accuser les vendeurs européens.

Un mot – et pas des moindres –, sur nos *gentlemen riders*. Un Gérard Martin, un Christian Couacaud, un Michel de Fontenay, et, *last but not least*, les deux frères Hugnin, nous font penser que nous pourrions un jour former des jockeys professionnels à Maurice, de la trempe de ces messieurs dont la destinée va les porter vers d'autres sphères.

L'étourdissant est que, alors que les chevaux en Europe, les courses d'automne terminées, continuent à trotter à l'entraînement, à Maurice octobre les voit réintégrés à l'écurie. Un certain entraînement au très ralenti devrait continuer, comme en Europe. Les frères Gujadhur ont pensé à cela. Mais ce qu'ils gagnèrent à Curepipe, ils le perdirent, en bonne partie, par le désacclimatement.

Ce qui débalance encore les courses, ce sont les forces financières inégales des écuries. Tel jockey gagnant une course, mais si l'écurie est pauvre, n'y voit pas son compte.

Il y a un grand désordre dans les entrées. Les *milers* sont mis à toute sauce, et les *sept-furlongistes* iront s'exténuer dans les deux tours.

D'autre part, il est à regretter que notre *Maiden* et certains de nos classiques ne soient pas ouverts aux cracks malgaches, et que nous ne fassions pas courir dans la Grande Ile. Il faudra y songer.

À notre sens - ceci nous a été suggéré, mais sur ce point, nous sommes totalement d'accord - l'entraînement ne devrait pas se faire au Champ-de-Mars. Il faut un dépaysement, afin que le cheval fasse comme d'y courir à neuf. Le cheval a le « souvenir » de la piste de travail. Il court burinant dans son passé. Il ne manque pas de pistes d'entraînement à suggérer. Ainsi les *Salines*, où la mer, tout près, les chevaux pourraient nager, et courir sur le sable. On me cite le cas de Dactylo et de Parkinson Royal, qui ont été entraînés à la mer pour venir courir le *Maiden* et rendus à Port-Louis seulement une quinzaine de jours avant le Grand Prix. Avec l'arrivée tardive des chevaux cette année, il faudrait penser à ce reconstituant, à ce tonique tout indiqué qu'est le bord de mer.

Mais passons maintenant à un thème plus vivant.

Le cheval est un être plus intelligent, infiniment plus intelligent que son propriétaire, son entraîneur et son jockey mis ensemble pour ce qui concerne directement l'acte de courir.

On parle du jugement du jockey, je pense plutôt que c'est le cheval lui-même qui le suscite chez son cavalier, en lui « suggérant » le moment opportun pour attaquer, en ce quart de seconde qui fait la course, l'instant H ou I. Il se passe ici un état critique, où le jockey ne communiquant pas avec son cheval (lui qui est tout instinct), le jockey serrera la bride ou poussera son cheval trop tôt.

En course, le cheval est plus intelligent que le jockey. Pour les purs-sangs extraordinaires, le jockey est comme superfétatoire. Et ce qui gagne, c'est uniquement le cheval, à qui le jockey a obéi. Palmer sur Phil Drake n'a fait que se faire un avec son cheval à Epsom, il gagna parce que le cheval lui avait « dit » d'attaquer.

Le spectateur pense au carrousel de câlin de son enfance. Le cheval est sensible, orgueilleux, héros et martyr. Il souffre de sa défaite. Regardez entrer le vainqueur, il sait qu'il est vainqueur et exulte sous les vivats.

Il faut aimer le cheval, sympathiser avec lui. Aimer le vaincu. Qui a pensé caresser un malheureux canasson, regagnant son box épuisé et malheureux ! Mais il y a derrière tout cela la roupie, le pari, qui fausse tout.

J'admire ces propriétaires qui conservent orgueilleusement les photos de leurs cracks, morts et enterrés comme Marlborough. Mais est-ce pour le cheval qu'on arbore la photographie, ou telle une décoration, pour dire : « Ah, vous savez, je l'avais méritée ».

Le vrai turfiste aime le cheval pour le cheval, exemple de foi et de courage, vivant exemple pour l'homme.

Madame Volterra pleurant à chaudes larmes sur les naseaux de son « géant », après le *Derby*, est l'exemple de cette union, de cette communion entre l'homme et l'animal, qui est la quintessence du sport hippique.

L'Anglais, père de tous les sports, et qui nous a donné ce beau mot, nous a appris à aimer le cheval.

Colonel Draper, notre patron, père vénéré du *Mauritius Turf Club*, veuillez intervenir auprès de nos chers Commissaires, afin qu'ils accueillent nos suggestions !

..*

P.S. : Finissons sur une note « métaphysique », ou si l'on veut, sentimentale, ou si l'on veut, surhumaine, suranimale.

Je m'étonne – ah oui, j'en suis stupéfait – qu'on ait enterré, ou seulement jeté à la mer nos grandeurs du passé et qu'il n'y ait nul monument à Maurice, nulle stèle pour raconter aux générations futures, la gloire des grands lutteurs du passé.

(J'ai connu des gens sentimentaux qui élèvent une pierre sur la tombe de leurs animaux familiers, et cependant un cheval qui a été acclamé, adulé, une fois mort, on l'oublie).

Et je me pense à dire : bien des fois l'homme n'est qu'animal, et l'animal - humain ? – non, est surhumain.

P.P.S. : En 1953, les vingt-quatre chevaux achetés du Taterstall français furent envoyés à Maurice sous la supervision de Monsieur Roux, qui connaît non seulement les soins à donner aux chevaux mais qui a aussi une très grande et très longue expérience du cheval en France, et qui est un expert notoire en entraînement.

Je pense que les Clubs devraient s'assurer de ses services, tout au moins pour la saison entière 1956. (Disons, entre-temps, qu'un bon maréchal-ferrant européen ou sud-africain ne serait pas de trop à Maurice, pour initier les hommes locaux à sa science).

ADVANCE

11 Février 1956

La révolte des clercs

Lorsque Bertrand d'Astorg vint à Maurice, je me vis face à face véritablement à un phénomène.

Voici un catholique notoire, homme religieux à fond, sincère et total, mais à gauche.

D'Astorg, de souche aristocratique, châtelain, avait en lui un mélange explosif.

Descendant de son auto, face à la *Flore Mauricienne*, où Cabon avait été me cueillir, je me vis pris à bras-le-corps par un homme « possédé » de poésie.

Au *Pleasure Ground*, Marcel Cabon l'avait initié aux tours et à l'entour de notre monde mauricien.

Bertrand d'Astorg était à la fois inspecteur d'Air France et rédacteur à la revue catholique de gauche *Etudes*, qui – si je comprends bien, – est rédigée par des Dominicains.

De ses deux jours passés à Maurice, d'Astorg, venu pour affaires, consacra une journée pleine à Marcel Cabon, à André Masson et à moi-même.

André Masson le pressa de questions sur les prêtres ouvriers. On aurait pu croire que ce problème avait trouvé une fin. « Nullement, dit d'Astorg. La question n'a même pas commencé. Elle a trait à la société actuelle tout entière. »

D'Astorg voyait une réconciliation totale de la poésie et de la religion. Il ne percevait pas encore, tel le Révérend Père Teilhard de Chardin, la possibilité de réconciliation de la religion et de la science qui redonnerait un nouveau sens de l'homme et de l'Univers, brisant la barrière entre le profane et le sacré.

Mais sans quitter l'île Maurice, un drame ici s'opère.

Ici-même André Masson tente la grande réconciliation. Il ne faut pas être très perspicace pour savoir que l'auteur de deux livres contradictoires : *Thérèse Martin* et *Le premier livre des clefs*, déchiré en lui-même, tente ce que recherche le R. P. Teilhard de Chardin, trouver l'unité fondamentale de Dieu et de l'Univers.

À noter que Rimbaud, qui finit, dit-on, catholique, aurait eu un émule moderne dans André Masson. Et Masson, qui admire Claudel, verrait celui-ci trop à droite par rapport à son *Livre des clefs*. Or, le doux Claudel a bel et bien courtoisé Rimbaud.

Alors ? Nous subissons en ce moment même une *révolte des clercs* qui versent à gauche, vers un socialisme sacré, vers une mystique poétique, nous livrant cet extraordinaire hybride qu'est le R. P. Teilhard de Chardin, et ce phénomène de « compromis » qu'est André Masson qui, sans se trahir, écrit deux livres qui se nient. À Paris, le frère d'André Masson, Loys, a voulu, lorsqu'il était aux *Lettres Françaises*,

concilier communisme et catholicisme. Avec Aragon à la tête, ça n'a pas marché. Loys Masson a pris la question de flanc alors, et sa dernière pièce théâtrale, qui fit scandale, cherchait un autre sens, très inorthodoxe, de la grâce.

Hervé Masson a toujours visé, quant à lui, un syncrétisme d'ordre cosmique et occulte.

Après *Petrusmok*, il a manqué d'un doigt que Marcel Cabon, qui avait lu le livre, revînt à la religion. Il m'avait mal compris. *Petrusmok* est du panthéisme. Cabon reste maintenant sur ses positions ? Mais non. À ma grande joie, je le vois venir à grandes enjambées vers moi. Mais il ne faut pas le dire trop haut.

Quant aux autres, les très jeunes, c'est incroyable. Il n'y a ici que des libérés, Béthuel peint sans préjugés, Fabien est dépouillé, les autres suivront.

Quant au nouveau sens cosmique, il ne faut pas s'adresser à l'abbé Lemaître, le docte astronome de Louvain ; il suffit de lire Ouspensky, influencé par le grec mystique Gurdjef. *Tertium Organum* réannonce de nouveaux temps, où l'espace revu en terme de conscience, tout l'einsteinisme est basculé, et Freud revient à grands pas vers la réalité extérieure, réconciliée à l'intérieur.

Et le sens de libre arbitre, de responsabilité rebondit avec *Le Diable* de Papini. On croit rêver. Jusqu'alors Papini était l'orthodoxie même. Qui a fait changer ce Savonarole toscan ? Un sens très humain ? Un sens social nouveau ? Un communisme du cœur ? Qui le saura !

Le retour de la Bible à l'avant-plan aujourd'hui est signe qu'on va la *relire*. Et peut-être y verra-t-on, qu'*en essence*, ce livre saint n'est pas très loin d'autres livres saints, et qu'entre le *Bhagavat Gita* et le *Cantique des cantiques*, il n'y a pas tant de différence. Et entre Mallarmé et les *Upanishads*, tous les ponts ne sont pas coupés. Et que Gandhi n'est pas si loin de St Jean de la Croix, et que Ramakrishna a des paroles que St Jean l'Apôtre lui-même aurait facilement pu préférer.

En d'autres mots, je veux en venir à ceci qu'un Musulman, un Chrétien, un Hindou, un Chinois, devant la fleur des prés et l'enfant joyeux peuvent communier facilement dans une même Essence. Nous, Mauriciens, ne sommes pas si loin les uns des autres, car nous sommes tous hommes. Il s'agit d'être humain, et tout est dit.

Mais, André Masson, pourquoi cet « intellectualisme » que nous retrouvons autour de nous ? *ça*, oui *ça* n'est pas sérieux. Et j'espère que mon ami Marcel Cabon doit comprendre maintenant que la grammaire est peu de chose, en ces temps où Russes et Américains s'entendent pour faire hara-kiri avec leur super-super-bombe.

Il faut aller au sérieux. Et le sérieux est de réunir toute l'humanité sous un même Dieu, un Dieu que tout le monde peut comprendre, le Dieu de l'Univers. Aussi s'agit-il de savoir ce qu'est l'univers, et pour le savoir connaître ce qu'est l'homme et réciproquement. Mais ou je me trompe, ou je deviens subitement fou ; le R. P. Teilhard de Chardin est mort trop tôt : il aurait été, qu'il le veuille ou non, vers un *nouveau sens de Dieu*, de l'ordre panthéiste, mais vu dans l'Essence. Et c'est la même chose qui attend André Masson, l'auteur de *Thérèse Martin* et du *Premier livre des clefs* : changer son sens de Dieu et devenir un homme neuf, un nouvel homme.

Du jour où l'on a découvert l'*antiproton*, dénommé l'immatière, il ne reste plus qu'à tirer l'échelle de sous nos mythes du passé. Qui dira à l'avenir *matière*, mentira. Que la matière se retire, et il reste l'Esprit. Les Hindous, dès longtemps, fervents du panthéisme, avaient dit *conscience*. Il fallait seulement changer le mot *unité* et substituer *union*, et faire de l'Univers un monde d'amour, la matière n'étant plus, ne restait que l'amour.

André Masson a fait de *Thérèse Martin* un livre d'amour et du *Premier livre des clés* un livre d'intelligence. J'attends l'ouvrage où Masson liera l'amour à l'intelligence, le Christ à l'Univers.

Le R. P. Teilhard de Chardin est un signe et une marque d'espoir. Il vient après Einstein et Ouspensky, tenter de mettre Dieu partout. Le Révérend Père ne sera pas une exception. Il y a un *courant* qui actuellement entraîne l'humanité.

D'abord cette réunion de l'Occident et de l'Orient, tant désirée, indispensable, et que retardent les politiciens.

Qu'est en marche, aujourd'hui, sinon la fusion de l'humanité en un nouveau sens d'amour, – d'ordre universel.

L'île Maurice est, pour moi, un creuset. Mes meilleurs amis sont hors de ma race, de mon clan, de ma place sociale, des idiosyncrasies inhérentes à la position d'un Blanc. Et autour de moi, autour de ma personne, je fuse et fusionne des mentalités, qui sans cela seraient éparses. L'œuvre utile est de concilier, d'unir les bonnes volontés. Les autres ne me concernent pas.

La *révolte des clercs* est une *révolution par le haut*, la seule intéressante, la seule valable, la seule durable. Car l'esprit conditionne, et tout vient de l'esprit.

Plus que jamais, ceux qui ici-même ont en eux un mot à dire au nom de l'esprit, devraient le dire bien haut.

Parmi les hommes actuels, nul plus qu'André Masson le dit, et avec un plus grand courage. Que d'autres le suivent. Dix ans aujourd'hui valent 20 siècles. Et chaque minute est 6 mois. Il n'y a pas de temps à perdre. N'entend-on pas cabrer les canons atomiques, et les oiseaux d'enfer des robots prêts à fondre sur la malheureuse humanité ?...

ADVANCE

22 Février 1956

L'île Maurice en cage (Ouvrons nos sites émerveillés)

Connaissez-vous le Dr Rajah ? C'est un homme très affable, timide et doux, mais qui a des idées. L'autre jour, je l'ai rencontré devant le *Cinéma des Familles*. Il m'a parlé d'un plan audacieux : se servir du Trou-aux-Cerfs comme d'un amphithéâtre, une station de sports, un lieu de rencontre, un cirque. On y arriverait par une voie en colimaçon ou – pourquoi pas ? – par un tunnel au fond et qui contiendrait à la fois un conduit d'évacuation des eaux, un drain permanent. Le Trou-aux-Cerfs deviendrait un grand parc, on y planterait de suprêmes essences des forêts tropicales. Match de football, et que sais-je, se dérouleraient, et les spectateurs sur des gradins naturels seraient comme à un Colisée de la Nature.

Riche idée. Vous voyez que le Dr Rajah, si timide et si doux, est un penseur pratique, et de taille.

Je note, d'autre part, et en règle générale que notre beau pays manque de routes pour conduire à ses sites divins.

Je conçois un chemin longeant les ravines de la Grande Rivière Nord-Ouest, qui permettrait à la foule de pique-niqueurs, chaque dimanche, de Beau-Bassin à la Montée S., de s'attouper et de vivre du grand soleil et de la joie.

Et qui a pensé à Dauguet ? Voici un parc naturel – tout indiqué – qui roulerait de Château d'Eau en dévaléments jusqu'au *Champ de Mars*. Il y a, ici encore, assez d'eau pour faire de ces lieux de beaux jardins suspendus. Notre capitale, serrée entre ses montagnes, irait à la course du *Pouce*, rejoignant le chemin des palanquins d'autrefois, lorsque la route de Moka à Port-Louis passait par la montagne.

J'ai de riches idées de la taille de celles du Dr Rajah, concernant nos îlots ou îlettes.

Je vois une colonie de vacances pour enfants sur l'Île aux Aigrettes. Et un camp de scouts immense sur l'Île aux Bénitiers.

Nulle de nos îles devrait rester « morte ». Et je vois parfaitement un hôtel pour touristes à l'Île Plate, et un club de yachtmen sur l'Île d'Ambre.

Nos millionnaires n'ont pas d'idées, ces pauvres, je leur conseille un traitement de la pensée chez le Dr Rajah, le thérapeute esthétique. C'est si difficile de dépenser ! Et encore de penser ! Avec une rivière de diamants, on aurait Rivière La Chaux tout entière, une fichaise ! J'y vois des courses de canotage.

C'est stupéfiant que jusqu'ici on n'ait pas songé à tirer parti de la Citadelle, quand la place manque tellement à Port-Louis pour les mariages, les conférences, les expositions artistiques. L'*Oratorio* de M. Joseph Le Roy aurait dû se passer là, en plein air, même prolongé, s'il le fallait, par haut-parleur.

Avec un vieux remorqueur de métal des Docks, coulé devant tel campement, on aurait, par apport de sable, une petite île ensoleillée artificielle. Tout Fort Blanc a été fait ainsi, par des goélettes

anciennement coulées en cet endroit. De nouvelles routes devraient être créées pour permettre à notre peuple de connaître leur île.

Quand dégorgera-t-on la coupée de Crève-Cœur sur Moka et créera-t-on une route de Vallée des Prêtres à Crève-Cœur par la montagne ?

Il me semble que certains hauts lieux devraient être décrétés *sites nationaux* comme cela se fait ailleurs, comme chez les Américains, avec leur Yellowstone Park. Et je nomme quelques-uns de nos sites à nationaliser : la chute de Diamamour, la cascade de Rochester, le *Souffleur*, les terres de couleur de Chamarel, la fenêtre à La Louise, le Plateau St François, etc.

L'île Maurice est un mouchoir de poche. Et, cependant, jusqu'à dernièrement, il fallait, par absence de routes, marcher de longs milles pour aller à Grand Bassin.

Et dans tous les sites décrétés biens nationaux, tout affichage naturellement serait interdit, Coca et Pepsi y compris, et nul vendeur de pistaches salées par exemple n'y aurait entrée, et les autos n'auraient pas le droit de nous corner les oreilles avec leur radio, car ces lieux seraient considérés églises de la Nature et on aurait à les respecter.

Piton du Milieu a été « ouvert » par chance. Que les autres sites suivent. Que de joies en plein été ; ainsi ne seraient pas réservées à notre peuple si fermé dans ses demeures et la poésie serait donnée à l'œil, et c'est le cas ici de le dire.

ADVANCE

28 Février 1956

Le Père Pierre Teilhard de Chardin et Minou Drouet ou la chute à rebours

Je cueille des renseignements supplémentaires sur le R. P. Pierre Teilhard de Chardin.

Le problème de l'Évolution, à quoi il croyait fermement, l'avait fait dévier – et combien ! – de la ligne orthodoxe du péché originel. Le problème du Mal ne l'intéressait pas. Et il faisait mieux que friser l'hérésie, rejoignant *Le Diable* de Papini, non par une argutie, mais par la grande voie cosmique. « A quoi bon attirer l'attention sur les ombres du paysage, ou insister sur la profondeur des abîmes se creusant entre les cimes ? » disait-il. L'homme voyait haut et grand, comme l'aigle qui fixe le soleil.

Mais son inorthodoxie avait ameuté l'intelligentsia catholique d'extrême droite ; il voulait réconcilier la foi catholique avec la science et la raison, et par souci d'éviter le scandale, on l'envoya à New York dans une fondation scientifique; il y est mort.

Son livre – le premier publié sans imprimatur, un public restreint ne connaissait jusqu'ici que des copies ronéotypées – son livre *Le Phénomène humain* est patronné aujourd'hui par les plus grands esprits de France, pris dans tous les milieux. Et le livre fait fureur.

Que penser du Père Pierre Teilhard de Chardin ? J'ai parlé d'une *révolte des clercs*. Par peur de scandale, comme avec Papini, on n'a pas pu, de son vivant, en faire un Lamennais. Le R. P. Teilhard de Chardin a été respecté à cause de l'élévation de son caractère et de sa piété exemplaire. Mais Lamennais ne lui cédaient en rien en ceci... Alors ? Le Père de Chardin, qu'on n'a pas pu, ou voulu, arrêter, fera d'autres Pères de Chardin demain, et la boule roulera et de nombreux laïcs seront gagnés à sa doctrine. L'étonnant – et ceci est extraordinaire – est que ce penseur cosmique vienne d'un milieu religieux. Ah si c'était Galilée ! Mais un Jésuite.

Mon opinion est que le sens cosmique gagne tout homme aujourd'hui, de plus en plus, tout homme, qui est digne de ce nom. Vient le moment d'une religion cosmique et d'un Dieu cosmique. Quand cela se sera opéré, on devra profondément s'incliner devant le Père de Chardin comme une des plus grandes révélations de la Réalité.

Dix pères de Chardin, et l'humanité est renouvelée. Mais pourquoi pas un seul, le Christ lui-même, mais vu dans l'ordre cosmique, Maître imprescriptible de cet être extraordinaire, de ce preux de la Réalité qu'est le Père de Chardin ? Pourquoi pas le Christ cosmique ? Mais toute l'humanité n'y marche-t-elle pas déjà ?...

* * *

Et nous passons à un autre ange de vérité : Minou Drouet.

*Arbre, mon ami
 Mon pareil à moi
 si lourd de musique
 sous les doigts du vent
 qui te feuilletent
 comme un conte de fées*

*Arbre pareil à moi
 lamentable comme moi
 qui n'est plus comme moi
 que des nerfs tendus
 sur le gris du ciel
 tu as cessé d'être une tête
 ronde d'être une forme
 pour n'être plus
 que la caricature
 d'une grande feuille
 dévêtue de son limbe par le froid,
 une feuille
 dont chaque nervure
 tend sa griffe vers le ciel.*

Minou Drouet s'appelait Berthe-Marie Trehorel d'une mère nommée Cécile-Marie Trehorel, qui la mit à l'Assistance Publique, refusant l'enfant qui était sa bâtarde. Beau commencement ! Sa mère indigne

se maria, elle est quelque part en Bretagne, indifférente. Et Claude Drouet, maintenant vieille fille, la prit et l'adopta et la fit Minou Drouet, un des rares anges sur notre terre maudite.

Elle parle de la forêt : « Si je savais tenir un pinceau, j'aurais peint le ballet au ralenti dont le soleil est le maître, un ballet rythmé par le jour de ces millions de troncs jaillis avec une pureté de couleurs, ces milliers de troncs qui balaient de leurs griffes mobiles le sol roux, aiguilles de ce cadran solaire vivant qui est la forêt. »

Elle parle de Lyon : « Grand immense train rouge qui glisse entre deux rails de lumière, le Rhône et la Saône. »

Elle parle des hortensias : « Ces grosses têtes de nougat rose. »

Quelqu'un joue au piano, une femme : « Quand le vol de papillon de ses doigts touche une note, une perle est née ronde, pure, et si je n'étais pas si myope, je verrais l'arc-en-ciel de la perle entre la touche et son doigt. »

Et voici le sibyllin : « Je pense à vous » où elle s'exclame : « En fermant les yeux, quand je me douillette dans mon pensoir, je revois vos yeux, ils sont de la couleur du ciel au petit matin, à l'heure où s'accroche un peu du bleu de la lune et où le rose de sa peau se devine comme au creux merveilleux de ce coquillage dont je ne sais pas le nom qui est baigné d'arc-en-ciel comme un cœur heureux. »

Minou Drouet a huit ans.

Elle parle de la mort ainsi : « La mort n'est pas une fin, elle est simplement une vibration qui se transpose. »

La Genèse nous dit qu'Adam et Ève étaient nus. Il est curieux de noter qu'alors qu'Ève perdit Adam, il y a l'Ève qui rachète. Dans notre pourriture actuelle, Minou Drouet est le parfum des cieux.

* * *

Qu'Adam et Ève, aux deux pôles de la vie, cherchent à soulever le monde, ce n'est que signe des temps, la Chute à rebours a commencé sa remontée.

Adam et Ève nus, je nomme vos noms : Père Teilhard de Chardin et Minou Drouet, vous vous rejoignez par la grande voie de l'innocence.

Reparaît le Jardin, où *tout* était poésie.

ADVANCE

13 Mars 1956

Un grand jockey (Gordon Richards)

En novembre dernier a paru à Londres *My Story*, par Gordon Richards, jockey-champion d'Angleterre.

C'est un des ouvrages les plus intéressants que j'aie jamais lus sur le sport hippique.

On en sort quasi neuf de connaissance. Je le recommande à nos Commissaires et aux nombreux hommes de cheval.

Gordon Richards (aujourd'hui Sir Gordon Richards) est indivisible du génial entraîneur Fred Darling. Sans Darling, point de véritable Gordon Richards.

Ce Darling, une volonté de fer, un jugement absolu, un « œil » et une intuition, vivait le cheval en lui. D'un geste, d'un coup d'œil, il pesait un cheval. Et son dire ne se démentait jamais.

Darling était intransigeant. Il se débarrassait des hommes comme des chevaux d'un coup sec, froid et, cependant, brûlant de jugement.

Darling préparait son cheval. Il le jugeait à son dernier galop, qui était crucial. Il savait *à vue* si une bête faisait de la température. Et il mettait chaque cheval dans la course même qu'il méritait. Il n'insistait jamais et décelait, en se jouant, les vrais *flyers* et les vrais *stayers*.

Mais il était implacable.

Avec Gordon Richards seul Darling prenait des gants. Avec les propriétaires, il était coupant et définitif, quelle que soit l'importance du propriétaire.

Avec Richards, il laissait faire, jamais d'instructions, il lui définissait le cheval et c'est tout. Ceci dit, son rôle était terminé. À Richards incombait le reste, mais une ou deux fois, après la course, surtout après la perte d'un grand classique, il discutait la monte.

Darling était partisan de laisser le cheval courir dans son pas.

Richards était, de bout en bout de sa carrière, partisan du « pace horse », du cheval qui fait le pas. Il attribue la plupart de ses défaites à l'absence de un ou de deux « pace horses » dans la course.

Sans être génial comme son entraîneur, Richards était méthodique et *steady*. Il pensait la course. Et il était indomptable dans ce que lui dictait son jugement. Nulle course n'était courue par lui de même manière. Et il avait des flairs extraordinaires. Aussitôt dans la ligne droite, il *savait* s'il allait gagner ou perdre. Mais c'était un jockey *straightforward* et pointilleux et scrupuleux. Et très généreux avec les autres jockeys, très *fair* en un mot.

Gordon Richards, fils de mineur, avait les qualités fondamentales anglaises : méthodisme et volonté, dans une grande élasticité d'application.

Sa course la plus prestigieuse fut courue pendant la guerre.

Il montait Sun Chariot dans le *Oaks* pour Sa Majesté George VI, qui assistait à la course.

Sun Chariot, sans être rogue, était *temperamental*.

Deux départs sans résultat. Au troisième, le peloton bondit. Sun Chariot se jette à gauche, revient à droite, danse. Le peloton s'effile. À un *furlong* était la course, et Sun Chariot n'avait fait que 50 yards. Soudain la prodigieuse jument regarde le fourmillement de couleurs au lointain, se décide, et s'élanche. Richards pense au roi désappointé, regardant la calamité dans sa lorgnette. Et le jockey sait que la course est perdue. À cinq *furlongs*, Sun Chariot a presque rejoint le peloton. À six et sept *furlongs*, il s'infiltré. À la ligne droite, il est parmi les premiers. Richards fleurit d'espoir. La bête est une furie. Elle ravage le lot et sort vainqueur dans une tornade.

Le roi descendit du stand, alla à la rencontre de son cheval et le ramena au paddock, le visage tout joyeux. Les loges croulaient sous les applaudissements et la foule était en délire.

Gordon Richards nous raconte comment Sun Chariot pendant son entraînement n'acceptait qu'un seul lad. Il se déchaînait lorsqu'un d'autre montait sur son dos.

Et de tel autre cheval, Richards en parlait comme d'un être humain, c'est le fameux Abernant, un des plus grands *flyers* qu'on ait connus, qui arrivé en piste, calmement, se mettait sur trois pieds, regardait avec curiosité la foule, comme le détaillant, et attendait. Il « devinait » l'acte du starter et partait comme une flèche, doux et cependant l'éclair.

Une des plus curieuses choses du livre de Richards est la lutte entre Tehran et Ocean Swell.

Tehran était un *stayer* extraordinaire, mais qui ne mordait que s'il y avait nécessité. Qu'on le dépassait, il repassait immédiatement l'adversaire et l'écrasait au but toujours.

Jack Jarvis entraînait Ocean Swell. Tehran avait battu une première fois Ocean Swell par sa méthode de suivre le cheval adverse et ne pas le lâcher.

Vint le *Vase d'Or* d'Ascot. Ocean Swell était opposé à Tehran. Jack Jarvis avait donné des instructions à son jockey Eph Smith. Richards n'en savait rien. Dans l'entrée de la ligne droite, Richards sur Tehran avait course gagnée. Et jockey et cheval marchaient tranquillement à la victoire. Eph Smith à l'arrière pousse tout à coup son cheval contre toute logique à travers la piste, très loin. Richards ne s'en aperçut que trop tard. Sachant que son cheval ne lutterait pas n'ayant rien devant lui, il jeta sa bête sur Ocean Swell à l'extérieur afin qu'elle puisse « morde ». Mais Ocean Swell était lancé et faisait un suprême effort. Le « biais » perdit Tehran. Et Ocean Swell gagna sa course. Jarvis et Smith avaient roulé Darling et Richards, par un truc génial.

Richards eut une déveine légendaire quant au *Derby*. Quand on lui offrait deux chevaux, il prenait le perdant toujours.

Sur Tudor Minstrel il avait course gagnée absolument. Nul n'aurait pu s'opposer à ce prodige.

Mais l'animal développa avant la course une faiblesse du pied gauche et il chassait dans les tournants. Si la course avait eu lieu dans l'autre sens, il était hors concours.

Sachant cela, Richards, courant son *Derby*, n'avait d'alternative que de « tenir » son cheval ou le laisser se désunir. Mais le tenant, il y avait chance que l'animal, qui comme Sun Chariot, aimait courir sa propre course, ne lui résistât, et c'était alors, pareillement, course perdue.

Tudor Minstrel résista tout le long du parcours. Des loges, on aurait pu croire que Richards retenait son cheval. Il perdit sa course. Et personne ne connaissant la cause, on le calomnia basement, outrageusement. Il laissa faire.

Et sur Pinza, en 1953, il gagna son seul *Derby*. La fatalité avait été brisée.

ADVANCE

16 Avril 1956

Concours hippique

Je ne sais si les dizaines de milliers de personnes qui se pressaient autour de la plaine des Casernes Centrales de Port-Louis, hier, dimanche 15 avril, par un temps exceptionnel, pour applaudir des déploiements hippiques, se doutaient que cette joie ils la devaient uniquement à un personnage, qui, quoique président de cette réunion, se tenait effacé. Je parle de M. Philippe Lagesse.

Il y a à peine cinq ans de cela, M. Lagesse faisait un voyage en Europe. Alors que d'autres ne songent en voyageant qu'à se gorger de souvenirs, les méninges occupées uniquement de bâtiments et de vanités, M. Philippe Lagesse, homme d'affaires, fut un jour utopiste. Il pensa – combien follement et sagement ! – faire, dans les mers australes, ce qui est l'exclusivité même de la vieille Europe, aristocratique et princière, faire du cheval et de l'homme non plus ce tour de force que sont les courses de plat, mais présenter ce jeu d'adresse et d'exqu Coasteté que sont les sauts, inconnus jusque-là à l'île Maurice, malgré Draper.

M. de Chambly fut engagé. Et on sait le reste. Le Club Hippique de l'île Maurice vint au monde. Après M. de Chambly, nous eûmes Pierre Baccouche, et aujourd'hui son frère René Baccouche, cavalier impeccable, écuyer de race, qui suivait les sauts, noir et blanc, cravache et gants.

J'ai eu l'avantage de louer le *C. H. M.* pour ses initiatives au *Champ de Mars*. Cette fois-ci, j'en suis encore plus étonné.

Dans le cadre somptueux des Casernes, par un jour transparent, le *Pouce* nous saluant du haut de ses créneaux et le *Pieter Both* juste tirant sa tête, en plein champ où, autrefois, Labourdonnais faisait évoluer ses gardes françaises, l'île de la Réunion s'était jointe à l'île Maurice pour porter un salut au lointain passé, lorsque, avant 1810, elles étaient les îles sœurs sous un même drapeau.

Salut donc à Monsieur Barau, beau cavalier réunionnais, l'as de la journée, suivi de près par Pierre Desmarais, – monte impeccable du Réunionnais, monte flottante et sûre de Desmarais ; chez l'un style classique, chez l'autre nonchalance et virtuosité.

Les Mauriciens portaient l'habit rouge. Les Réunionnais, à la royale, étaient en blanc. Beau contraste !

Tout avait été apprêté, exactement comme au Crystal Palace.

Mephisto fut le cheval lauréat. Bête noire de jais, port royal, serrant les barrières et sautant abruptement.

L'épreuve qui fut de loin la plus intéressante a été le N° 2 où deux Mauriciens, P. de Ravel et P. Desmarais, joutaient contre J. P. Deblème et Y. Barau, les deux Réunionnais. L'épreuve impliquait l'échange des chevaux pour faire quatre séries. Maurice perdit, en grande part à cause de Clématite, qui boita après la deuxième série, et on dut prendre Woolsack qui n'est pas un sauteur.

Les cavalières, très gracieuses, sont néanmoins très au-dessous du niveau des cavaliers, sauf Madame M. Gross, à la monte sûre et courageuse.

En mon opinion, sans surclasser les Mauriciens, les Réunionnais furent supérieurs et nettement. Et leurs chevaux furent de loin les meilleurs.

Tout un groupe de Réunionnais étaient venus de l'île sœur. J'espère que l'île Maurice leur a paru ce qu'elle est, hospitalière et restée encore assez grand siècle.

On nous dit que l'île de la Réunion rendra la partie en mai. Il y a de quoi affréter le *Mauritius* pour cela.

Non seulement les premières étaient bondées, dimanche, mais le peuple avait pleinement répondu.

Félicitons les autorités policières, et à leur tête le sympathique Monsieur Desvaux, pour avoir si merveilleusement et si parfaitement facilité les choses au *C. H. M.*

A-t-on filmé cette fête ?

Un dernier mot pour l'organisateur pratique, M. Guy Desmarais, qui a été à la tâche et a pleinement réussi.

Mille félicitations à ceux qui pour une fois nous ont épargné les disques et les haut-parleurs.

Quand nos cavaliers iront à la Réunion, qu'on filme la fête et qu'elle soit donnée dans nos salles de cinéma.

Ça nous changera du football. Vive le cheval, qui fait battre tous les cœurs des Mauriciens... et des Réunionnais à l'unisson !...

ADVANCE

29 Mai 1956

Israël et le sort du monde

Lorsque Abraham sortit d'Ur, en Chaldée, se doutait-il qu'il allait être le père directeur du cerveau de l'humanité actuelle, par ses descendants ? Car entre les manettes des Juifs se trouvent aujourd'hui la commande du genre humain.

La banque leur appartient. Le commerce est leur. L'industrie est leur fait. Ils sont dans les grandes universités. L'invention est leur fief. Les plaisirs, les jeux, les académies, ils sont partout.

Les Juifs sont à la tête du monde. Et combien sont-ils ? Quelques millions à peine.

D'où vient que le Juif tienne cette suprématie ? Elle leur échoit de par la supériorité de leur cerveau. Le Juif a, d'instinct, le *sens d'universalité*.

Et c'est Einstein, juif allemand, qui a le cosmos pour parler. C'est Freud, juif autrichien, qui a l'univers intérieur comme champ d'action. C'est Oppenheimer, cheville ouvrière de la bombe A.

Partout où est le génie, se retrouve le Juif. Et il n'y a de prophète que lui.

Je veux rappeler ici – c'est très important – que Christ était juif, son esprit sur le monde ne peut se dissocier du génie juif.

Le combat que livre Israël en Palestine, en ce moment, dépasse de très loin la courte portée des canons syriens et égyptiens.

L'île Maurice tient des Juifs par bien des côtés. Celui qui circule dans les rues voit beaucoup de faciès juifs et des noms d'origine juive chez nous éclatent sur les affiches, dans les salons, etc.

Karl Marx était juif. Son esprit est en train de changer la carte du monde.

Moscou est juif. New York est juif. Donc, le capitalisme et le travaillisme se rencontrent, en inspiration, dans le même peuple.

La pensée juive est le prophétisme.

Mais le Juif présente aussi, à l'autre bout, un bas-fond de turpitude.

Le Juif, quand il se met à être matérialiste, l'est à fond. C'est Shylock et c'est Judas.

Les douze tribus d'Israël, il y a plus de deux siècles, s'étaient scindées en dix tribus qui s'établirent au nord avec Samarie comme capitale, et deux tribus, au sud, groupées autour de Jérusalem.

Vint Sargon et ses légions. Les dix tribus du nord furent dispersées. Elles s'enfuirent par la mer et inondèrent l'Europe, de Gibraltar à la pointe d'Écosse, du Péloponnèse au Danemark. Et nous eûmes les Israélites proprement dits, et les Hébreux restèrent autour de Jérusalem. Puis s'opéra la seconde attaque de Babylone sur les deux tribus. On connaît la suite, Daniel en captivité, et enfin le retour en Terre Promise.

Avec la promesse Balfour, suite de la première guerre mondiale, les Alliés obtinrent une aide des Juifs, moyennant un foyer pour les Israélites en Palestine. Et ce fut le geste à rebours de la Dispersion. Et Israël revint à son foyer. Il entend y rester. Et les Arabes ne l'entendent pas de cette oreille.

Les prédictions sont là, qui disent qu'Israël demeurera et ne sera pas jeté à la mer.

Mieux est, il est prédit que le Mont des Oliviers se séparera en deux, donnant le signe du Grand Événement.

Puisque Israël pivote toutes les activités de l'humanité, on peut croire ou à un complot juif contre l'homme ou à un acte de salut universel venant de la race juive.

Il eut fallu que Einstein et Freud eussent fusionnés en un seul homme.

À voir de près, cette fusion a eu lieu par le Christ, présentant le Royaume comme la métaphysique même. Mais le Christ métaphysique, nul aujourd'hui ne le comprend.

Sans accord *a priori*, sans se concerter, tous les grands penseurs juifs marchent vers une même Lumière, la lumière du Messie. À ce titre, le message du Christ étant d'ordre universel, la pensée juive actuelle est plus chrétienne que la pensée chrétienne, la pensée de cet Occident, qui est si peu universelle.

Et je vois Gandhi, chrétien, et je cherche en vain un chrétien parmi mes frères à Maurice qui ne le soit que de nom, alors que Gandhi l'est de fait.

Le Juif est oriental, c'est-à-dire tolérant.

Et chose curieuse, la montée de l'Asie coïncide avec la pensée juive et le surgissement d'Israël. Hasard ? Non. Concordance. J'y vois là le nouvel esprit sur le monde. Tout partira de Jérusalem, comme une onde qui s'accroît dans tous les sens.

Quand le Mont des Oliviers...

Mais n'est-ce pas de là-même qu'est partie la Grande Prédiction, annonçant les Nouveaux Temps, parlant d'une nouvelle Dispensation ?

L'Esprit du Christ coïncidera et s'adaptera à la montée de l'Orient.

Combien ici-même s'en doutent ?

ADVANCE

16 Juin 1956

Autobus, route, logements et transport

La population a augmenté et augmentera. Nos routes prévues pour les carrioles du passé, sur des chemins à tournants en épingle à cheveux, ont vécu. L'auto demande autre chose. Et les gens aussi.

Nous avons, à mon sens, deux problèmes urgents : la question des routes et celle des logements.

Je vais parler d'abord des routes.

J'ai déjà proposé le percement du *Pouce* et un autostrade via Moka, direct Curepipe. Il y a l'alternative de côtoyer le ravin de la Grande Rivière Nord-Ouest et passer en dehors des villes du centre pour entrer à Curepipe par un coude à la hauteur de la rue Céré. Tout cela occupera beaucoup de chômeurs.

Il nous faut un plan général pour les autobus.

Je l'offre.

La nécessité s'impose, de trois gares : une à Port-Louis, une à Rose Hill, une à Curepipe.

Je suggère l'expropriation de tout ce carré qui prend du *filling* de la *Shell* à la rue Dumat, incluant toute la place de la Gare Centrale.

Sur ce terrain viendraient attendre et aboutir tous les autobus de Port-Louis, qui partiraient de là.

On aurait ici des plates-formes, des salles d'attente, etc. Les commerçants pourraient y louer des échoppes. On aurait des restaurateurs, des stands de journaux. Enfin tout ce que le public demande, en transit. Et des chefs de gare selon les compagnies. Les horaires seraient rigoureusement contrôlés. Naturellement, le sympathique M. Pentney aurait ici son bureau. Les chemins de fer ont vécu. Il faut penser à l'avenir.

À Rose Hill, je suggère comme emplacement le terrain à toucher le *filling* de la *Shell* jusqu'à l'Église de Montmartre (on détournerait la route intermédiaire). Ici encore, aménagement comme à Port-Louis mais en moins grand.

Je suggère que le vaste terrain appartenant au Board de Curepipe, à l'arrière du gratte-ciel Merven, et qui est en friche, soit utilisé comme gare d'autobus de Curepipe. Même aménagement ici. On pourrait de-ci de-là pourvoir le terrain d'arbres et de plate-bandes.

Les chauffeurs et contrôleurs, à mon sens, devraient, *pour la même somme* globale (extras y compris) travailler moins. Donc je suggère un système de « shifts », non du double des employés, mais de 2 à 3. D'autre part, chauffeurs et contrôleurs devraient avoir un jour libre par semaine et quinze jours de

congé par an. Et en sus des uniformes, les employés devraient avoir des chaussures. Le public devrait aussi être plus aimable. Beaucoup de contrôleurs sont malmenés.

Les *checks* que font les contrôleurs, à mon sens, sont inutiles. Le système de ticket actuel est un système clos et ne permet aucune fraude. Et c'est humiliant pour les contrôleurs tous ces *checks* et contre *checks*.

Le chef de gare devrait avoir un signe distinctif ou un uniforme (disons bleu) afin que les voyageurs au terminus puissent savoir à qui se plaindre, faire des réclamations.

Il nous faut des *express*, matin et soir, entre 7 heures 45 et 8 heures 15 a.m. de Curepipe et entre 3 heures 30 et 4 heures p.m. de Port-Louis, disons un autobus sur deux quittant la ligne.

Les tarifs sont mauvais. Le prix devrait monter avec les petites distances. Si on augmentait, disons le prix du Nord – Port-Louis de 60 sous (taux actuel) à 75 sous, que se produirait-il ? Simplement ceci : les *taxi-trains* se multiplieraient.

Tout le système de fenêtres des autobus demande à être refait.

Un règlement régissant la loi des autobus quant au comportement des voyageurs devrait être édicté, en vue d'expulser les hommes ivres, de défendre les conversations obscènes et à tue-tête, les tracasseries de toutes sortes de gens qui crachent et ceux qui s'étalent sur le voisin, et ceux encore qui, se croyant chez eux, quittent l'autobus par un long colloque, tout en marchant. On a multiplié les *Bus Stop*. La nouvelle route autostrade nous délivrera de ce voyage lent à arrêt tous les 200 mètres.

Je fais une suggestion d'ordre humain : je veux parler de tourisme pour le bas peuple.

Le petit ouvrier, le cheminot avec six enfants, le balayeur de rue, cet employé d'hôtel de thé, ce laboureur, ce cordonnier, ce laveur, toutes ces petites gens n'ont aucune chance de cotiser pour louer une auto et aller, par les beaux dimanches, couler leurs corps fatigués dans les flots.

La U.B.S devrait organiser ce tourisme populaire. Il y aurait une tournée Cook vers Souillac ou Riambel, ou Grand Baie, Baie du Tombeau, etc. Et on s'inscrirait d'avance. Les petits restaurateurs pourraient envoyer leurs « corbeilles ». Et à bon compte, le peuple s'amuserait.

La charité consiste aussi à assurer la saine distraction aux malheureux, aux déshérités de la vie.

Et je reviens, pour finir, à la question d'un autostrade.

Tout travail est avant tout *heures de travail*.

Sait-on le « labeur » gaspillé à rouler dans un autobus ? Et cela pour tout le pays ? Combien d'heures de travail perdues pour la colonie comme un tout de cette façon ? Sans compter les inconvénients de toutes sortes.

Les Romains le savaient si bien que, avant tout, ils créaient des routes.

Si mon plan pour la percée du *Pouce* était appliqué, le système de logement prendrait un autre aspect. Car on se loge par rapport à la route.

Les chemins de fer en 1860 passèrent le long des villages, par les villes. Il s'agit maintenant d'étendre le centre habité, d'alléger le prix d'achat des terres, rendant ainsi moins lourd le problème de construction.

Une route partant de la percée du tunnel du *Pouce*, étalerait la vie habitée hors des centres de Beau Bassin, Rose Hill, Belle Rose, Phoenix, la faisant largement déborder vers l'est. Et terrain à bon marché voudrait dire aussi plein air.

Donc notre problème routier et notre problème de logements s'indivisent.

Quand je parle de la route *Pouce-Curepipe*, j'ai en vue le village actuel de Saint Pierre comme plaque tournante pour l'île, comme le moyeu du système routier général de l'île. Car, non content de mener directement du sud vers Port-Louis, une route par Saint Pierre passerait à droite du *Pieter Both* et gagnerait le Nord, via Crève-Cœur. Tout serait ici réuni, du point de vue scénique et du point de vue utilitaire. À Saint Pierre, une autre grande ville se constituerait.

La route entre Port-Louis et Curepipe actuellement parcourt le maximum de pentes. Sait-on ce que cela signifie, en pneus, essences, etc., en plus de dépenses pour la colonie ? Un tunnel à travers le *Pouce* et dont le coût ne serait pas onéreux, se repaierait lui-même pour la colonie comme un tout.

Et qu'il me soit permis, pour terminer, de parler succinctement du problème de logements.

À mon sens, vu notre climat, nos idiosyncrasies, notre mode de vie, nos goûts et nos coutumes (on pourrait dire : dis-moi comment est ta maison et je te dirai qui tu es !), de longues, rapides et sévères études devraient être faites dès maintenant sur le type idéal de maison pour le peuple, utilisant les matériaux locaux : paille, aloès, bagasse, argile, pierre, coraux, etc., afin d'obtenir *un genre de maison à bon marché*, dont la construction *pourrait se faire en masse*, utilisant pleinement la main-d'œuvre locale, allégeant le problème du chômage.

Les maisons préfabriquées importées ne sont pas une solution et chargeraient notre balance commerciale.

Il s'agit de voir grand et économique. Tout est là.

ADVANCE

21 Juin 1956

Des neiges de St Gabriel au cœur cosmique

Un après-midi à l'*Hôtel National*, Malcolm de Chazal est assis à une table au fond de la salle, le visage tourné vers une fenêtre qui découpe un morceau de ciel bleu. Il travaille, indifférent aux allées et venues des clients. Sa plume grince sur le papier qu'il couvre d'une écriture large et nerveuse. Au bout d'un certain temps, il lève la tête et m'aperçoit.

— J'écris un livre qui vivra, mais qui ne me fera pas vivre, dit-il.

La conversation s'engage, à bâtons rompus. Je lui propose une interview. Il hésite, puis accepte.

— Convenons du sujet, dit-il.

— Eh bien ! Que pensez-vous de la chute de neiges à Rodrigues ?

— Nul n'est prophète dans son pays. Le serais-je devenu à Rodrigues ? Le prophète de Rodrigues : on fait ce qu'on peut.

Q : Êtes-vous satisfait des raisons données par notre météo ?

R : Nullement, malgré mon respect pour M. Davy. Il n'admet pas que la neige soit tombée à Rodrigues. Pourtant les témoignages sont formels. À propos, je ferai remarquer que, récemment, il a neigé au cœur de l'Afrique, sur de grandes étendues où il fait 33° centigrade à l'ombre. Les nègres, pour marquer cet événement, ont dansé frénétiquement comme dans le poème inégalé de Marcel Cabon, *Kélibé Kéliba*. Ne savez-vous pas qu'il a neigé sur les sagoutiers de la Tunisie ? L'Arctique a récemment reculé ses limites jusque dans les orangeries de Sorrente, tandis qu'en Islande, au même moment, il faisait une douceur presque printanière. M. Davy refusera-t-il de croire que le calendrier, en ce moment, tend à battre la breloque ?

Q : A quoi attribuez-vous ce changement climatique ?

R : Il y a sept ans, en avançant dans les champs prophétiques, je m'attelais à un travail de déduction comme Le Verrier le fit avant de découvrir sa planète et comme Einstein, qui faisait des équations pour découvrir le « Dieu dit ». Et je finis par conclure à un changement de climats. Peu après, en faisant ce que nul n'avait fait avant moi, c'est-à-dire en établissant un parallèle entre l'hermétisme de la Grande Pyramide et les paroles sibyllines que Jésus prononça le Mercredi de la Passion sur le Mont des Oliviers, j'obtins une confirmation de ce qui n'était encore pour moi que perception et intuition. C'est alors que j'osai m'expliquer dans les journaux et dans les œuvres que j'envoyai en France. J'expostulai prophétiquement que le jour viendrait où il neigerait à Maurice et que c'est sur le Piton de la Rivière Noire que tomberaient les premiers flocons.

Q : Quelles en seront les conséquences pour Maurice ?

R : Il est facile d'être prophète après coup. Nous avons perdu quatre ans. Depuis onze ans, nous n'avons pas de cyclones. Selon les constatations d'une grande conférence météorologique qui fut tenue à Tananarive récemment, il a été reconnu par des chartres que les cyclones chassent vers le continent africain pour y être résorbés. La canne à sucre ici-même sèche d'année en année plus tôt. Ce qui signifie que nous marchons vers une ère d'une saison annuelle à deux coupes. Nos usines sont inaptes à ce travail presque sans interruption.

Dans une grande conférence faite par Roger Pezzani à Londres, il y a vingt ans, devant un auditoire de choix, notre tribun prouvait que les cyclones sont notre principale industrie. La neige à Saint Gabriel, Rodrigues, « rejoint » les cyclones, qui voguent vers le continent noir. Tout cela est connexe.

Déjà nous avons atteint partiellement le climat des Seychelles. Les arbres à pain produisent d'un bout de l'année à l'autre. On vient de m'annoncer que de belles pêches peuvent déjà être cueillies à Rose Hill, et qu'à Beau Bassin les premiers letchis se présentent. Port-Louis s'humidifie et prend une autre couleur.

Q : Que nous réservent ces changements climatiques ?

R : Le 16 juin dernier, un samedi, cinq météorologistes français me faisaient rechercher dans tout le pays. On finit par me les présenter au Champ de Mars. Ces météorologistes étaient venus prendre contact avec la terre mauricienne. J'espère qu'ils reviendront.

Selon les radiesthésistes, il y a de l'or à Midlands, du charbon de terre à Mapou. On pourrait trouver des gisements d'uranium dans le sud-est et des gisements de nickel à Chamarel. L'île Maurice est probablement le seul pays au monde qui n'ait rien extrait de son sous-sol. Il est temps de cesser de gratter la terre. Il ne faut pas attendre que la canne à sucre flanche pour penser à faire autre chose. Aux États-Unis, où j'ai vécu, le « belt » de la canne à sucre est nettement démarqué en Floride, en Louisiane. Plus haut, la canne à sucre n'est pas « économique ». Nous passons graduellement et ultimement à des conditions climatiques mi-tropicales, puis tempérées. Nous pourrions continuer à planter la canne à sucre, mais ce ne sera plus économique.

Q : Que suggérez-vous pour conjurer cette menace ?

R : Un grand Concile des plus brillantes intelligences de ce pays et la venue, chez nous, de grands experts dans le domaine agricole de l'industrie secondaire. Mais, pour que Maurice vive, il faudra conjuguer les efforts des agriculteurs et des prospecteurs. Le temps est venu pour une exploitation systématique et intensive de notre sous-sol : ce que nous perdrons en sucre sera remplacé ainsi par notre production minière. Alors seulement l'île Maurice pourra nourrir un million d'habitants, en mère vraiment généreuse. Il nous faut fouiller la terre avec d'autres pioches. Il nous faut les engins de l'esprit. Il faut que Maurice mobilise les intelligences. Je suis d'accord avec André Masson qui dit que les plus beaux esprits ici-même sont mis au rancart.

Q : Comment se fera cette mobilisation des intelligences ?

R : Je ne parle pas des écoles : ça fait une moyenne. Je ne parle pas des universités : ça fait des singes savants. Il faut que l'île Maurice se mette à *penser*. Il faut que la jeunesse soit libre de penser. Il nous faut des imaginations créatrices. Il nous faut aider les suprêmes intelligences. Ce n'est pas la foule qui fait avancer un peuple mais l'élite, quelques-uns. Dans le monde moderne, il n'y a pas de problèmes particuliers. Il nous faut vivre à l'échelle mondiale...

Mon opinion (elle est confirmée par André Breton et par d'autres penseurs), c'est que l'hémisphère sud est en train de supplanter l'hémisphère nord. La chute de neiges à Rodrigues me donne raison. Un nouveau climat fera de nous de nouveaux hommes. Bientôt nous aurons des pommiers comme en Normandie.

Q : Puis-je vous demander si on peut faire un rapprochement entre votre progression prophétique et votre œuvre proto-légitime Petrusmok ?

R : On m'annonce qu'ici-même un de nos médecins élève des cygnes dans un bassin bleu d'eau douce. Ah ! s'il pouvait ressusciter notre Dodo ! L'île Maurice a connu des conditions climatiques que nous allons connaître de nouveau. (Montaigne n'a-t-il pas dit que le monde est une *branloire perens* ?) Notez que la Lémurie n'était pas *Mauritius* et que l'île Maurice actuelle ne sera pas l'île Maurice de demain. Les Mauriciens d'aujourd'hui ne sont peut-être déjà plus les Mauriciens d'il y a dix ans, mais le changement est trop faible pour que l'on puisse le déceler. Ma thèse, c'est que la Terre, comme un tout, n'a que le climat physique du climat spirituel qu'elle mérite... Disons, pour conclure, que le cœur de la Terre changera. Les barrières de classe, de race, de religion tomberont. Il n'y aura qu'un « seul troupeau et un seul berger ». Alors on pourra vraiment parler de l'humanité dans le sens d'humanisme intégral. Je crois ferme comme roc que le monde marche vers un nouvel amour, un amour véritablement humain, donc divin. Un amour, si j'ose dire (mais peu de gens me suivront), véritablement cosmique. Ce n'est pas dans des bolides ni dans des fusées que nous pourrions atteindre Mars, Jupiter, Saturne ou Pluton, mais en suivant le chemin du cœur cosmique qu'est l'envol poétique, sans quoi rien ne vaut.

Q : Pensez-vous que l'homme finira par atteindre au « sacré » cosmique ?

R : Pas par la science qui ne connaît que les distances, les volumes, les poids et les ondes. Je vous parle du cœur de *l'humanité*. Il faut qu'il batte au pouls de l'univers. Il nous faut un Dieu cosmique, un Christ cosmique, un Cœur Universel. Il faut cesser de diviniser la matière. La science ne fait pas de nous des dieux. Par contre, elle fait de la matière une déesse. Il ne faut pas que Arcturus soit une déesse, que la broche de la Grande Ourse, gemme inouïe, soit des lieux où se réunissent des dieux anthropomorphes. Il faut que nous ayons un autre sens de l'image, une autre dimension de vie, une mesure-amour d'ordre cosmique. Il faut que Saturne, chaque soir, soit entre nos mains et que nous puissions baiser la lune comme un enfant. Il nous faut un nouveau sens poétique d'ordre divin. Il nous faut des Pères de Chardin qui soient *aussi* des poètes. Il nous faut un nouveau sens d'homme. Il faut que nous devenions naïfs et purs, que nous ayons le sens de la simplicité, l'innocence de l'esprit.

* * *

Je pars rêveur. Voilà une interview poétique sur un sujet d'ordre concret. Du neuf, n'est-ce pas ?

ADVANCE

3 Juillet 1956

Hart vivant

à M. Guy Forget, plaidoyer en faveur d'une œuvre de vie

J'aimerais parler un moment de Robert-Edward Hart, non quant à son œuvre elle-même mais quant à sa vie.

Hart a eu charge de famille, durant toute son existence.

Et sa distinction, son impeccable allure, sa « classe » seules l'ont sauvé de l'apparence d'un miséreux.

Quand Georges Duhamel vint à Maurice, Hart se rendit au banquet qui se donna au Plaza de Rose Hill. Le poète n'avait ni habit, ni smoking, il était revêtu d'un affreux complet « noirci », le seul qu'il possédât. (Hart vivait chez lui en *karpa*, en *short* et en paletot-chemise).

Assis auprès de moi pendant le spectacle (Hart présidait tout à l'heure une table pendant le banquet), je l'observai longuement. Son visage était empreint d'un détachement, d'un souverain mépris. Mais il souffrait... de la médiocrité de l'ambiance et du déploiement de vanité. Il était *ailleurs*. Personne ne s'occupait de lui, ne le voyait. Il me parla... d'autre chose que du lieu et des gens. Il humait un « jardin » au-delà du parterre, et cela me plaisait.

Je fus appelé plus tard dans la loge de Duhamel, qui était la loge du Gouverneur. Nous pûmes causer. Duhamel, en sous-entendu, me parla de plusieurs calomnies qui couraient sur mon compte, en me questionnant sur ma « sexualité ». (Plus tôt à la *Flore Mauricienne*, il m'avait dit que le génie était celui qui, en passant l'âge de la puberté, conserve l'innocence de l'enfant.) Hart était resté dans la salle. Je revins, éccœuré. Et Hart et moi nous nous sentîmes affreusement seuls. Tout ce monde n'était pas fait pour nous.

Hart marchait dans la foule endiamantée, poudrée, caquetante en habits, parmi les rires faux et les robes décolletées, comme un prince, comme un dieu, et je compris pourquoi Louis XIV à Versailles était le plus simplement mis de toute sa cour. Le roi n'est pas un laquais, pour se chamarrer. Hart, avec son vieux vêtement « noirci », circulait comme un roi au sein d'une cour qu'il méprisait. Son visage à lui seul prenait toute la salle. Et... personne ne le regardait.

Hart a vécu en prince-miséreux. Lorsque quelqu'un venait chez lui, les rôles étaient renversés. Et c'est l'homme en *karpa* et short-chemise-paletot qui donnait la note juste. On était reçu par un grand seigneur et chacun ici semblait comme avoir honte de son vêtement. Quelques femmes ici « juraient » par leur mise.

Il est temps maintenant pour nous de révéler la vie de Hart.

Hart jouissait d'une pension de retraite de Rs 125. On lui faisait la « charité » de dépouilles, comme quand on venait chez lui, et lorsqu'on laissait ostensiblement des restes.

Voici ce qu'il me raconta textuellement : Une dame est venue chez moi hier, me dit-il. (Il avait les larmes au bord des yeux). Avec une corbeille et dans la corbeille était une bouteille de whisky. En repartant, la dame ramassa le plus possible. Mais, malgré tout, ajouta Hart, elle ne pouvait rapporter les croûtons, ce reste de saumon dans la boîte, ce petit bout de saucisson. Qu'aurait dit mon chien ?

Et la dame aperçut tout à coup la bouteille de whisky, elle l'éleva à la lumière, constata, et puis dit : « C'est un fond, vous pouvez le garder. »

Pauvre Hart ! Quel affront ! Pauvre pays !

Quand M. John Sutherland, du *British Council*, proposa à Hart de faire un tour en Europe, il constata bien vite que Hart n'avait pas de vêtements, mais en plus pas de chaussures, pas de mouchoirs, pas de chaussettes, et je ne dis pas que John Sutherland offrit une brosse à dents, mais avec la délicatesse dont pouvait être capable ce *gentleman* écossais, Sutherland pria Hart de recevoir de ses mains ce que l'île Maurice lui avait refusé.

Et cependant Hart avait des parents riches, très riches. Un de ceux-là vint chez lui un jour à déjeuner, les mains vides. Et Hart eut à nourrir celui qui donnait à ses chiens la nourriture dont Hart lui-même se serait contenté un jour de malheur.

Pauvre pays ! Misérable île Maurice ! Si riche et si pauvre de cœur !

On se rendait chez Hart souvent par désœuvrement. Quelqu'un apportait du whisky, des « choses », et on pensait que Hart était forcé de « recevoir », puisqu'on lui apportait à manger et à boire.

Quant à moi, j'avais longtemps décidé de m'éloigner d'un lieu où on assiégeait le « grand homme », qu'on traitait en objet de cirque. Y venaient des gens que je n'entendais pas voir, dont la compagnie appauvrit pour toute une semaine.

S'y amenaient pêle-mêle, comme pour une tournée Cook, des acteurs et actrices, des visiteurs d'outre-mer de toutes sortes et des Mauriciens dont la présence s'annonçait dès l'entrée.

On m'a dit – je n'ai pas été à l'enterrement de Hart – pourquoi y aurais-je été, j'honore les vivants, je ne m'occupe pas des morts, et Hart n'est pas mort – qu'à l'enterrement du « corps » de Hart, on a tout fait, sauf honoré son esprit – et le service religieux était de trop, Hart n'y tenait pas.

Aussi donc, M. Forget – et j'ai le droit de vous le demander – que sera le « musée Hart » : un pèlerinage ou une curiosité ? L'esprit de Hart ne saurait être dans ses « loques ». Hart n'avait pas le sens des reliques. Et la chair tue et l'esprit vivifie.

L'« esprit de Hart », c'est qu'on « serve » la poésie, dans l'ordre vif, de façon vivante et non avec un musée.

Ce qu'il faut – oui, M. Forget, car vous êtes un intellectuel, – c'est des bourses pour des peintres, des prix aux poètes, une aide d'édition, un secours, un encouragement. Sans quoi l'Esprit de l'île Maurice mourra.

J'avais pensé, en tant que prophète sans patrie, aller sur les routes mendier pour les jeunes, pour que ne s'étouffe pas la jeunesse mauricienne, bergers de demain, faute d'argent.

Que pouvez-vous faire, M. Forget ? Vous n'êtes pas riche. Je suis pauvre. Vous pouvez encore. Je ne puis rien, sauf être le premier parmi ceux qui ne comptent pas. Je suis impotent, sauf pour immortaliser l'île Maurice.

Mais que fait l'*Alliance Française* ? On m'a dit que l'*Alliance Française* ne s'occupe pas des génies, mais des moyennes. Or, la France ne s'est pas faite avec des moyennes. Un Pascal n'était pas une moyenne. Or, sans Pascal, comme la France serait amoindrie !

Si l'*Alliance Française* vise à faire une brillante bourgeoisie, il y a cette France, qui, malgré qu'elle soit bourgeoise en bonne part, compte parmi les siens Lautréamont, Rimbaud, Baudelaire, Mallarmé et André Breton, et c'est ce qui la redime.

Or, que peut ou que veut faire la France pour l'Ile de la Fidélité ?

C'est ça la question. Et c'est ce que je demande au Consul de France : que peut ou veut la France pour un Marcel Cabon, pour un André Masson, pour eux qui servent si souverainement l'*Esprit Français*, et sont un capital pour le prestige de la France à l'étranger ? La France, M. le Consul, n'est-elle pas *en reste* à l'égard de ces deux hommes ?

Et nous qui sommes français de langue, qui a aidé quelques écrivains franco-mauriciens ici-même et d'autres si ce n'est la *British Council* ?

Et voici, M. Forget, où le bât nous blesse : l'amour des musées. Un musée Hart ne sert que le mort. Or, Hart est vivant.

Et l'Esprit de Hart, ce sont ses successeurs, la Poésie en marche, l'Esprit de vie.

Chaque année, des centaines de milliers de roupies sont dépensées pour le football. On cultive le muscle, fort bien. Mais cela devient un culte. Et ce « culte » est notre condamnation.

Personnellement, je ne demande aucune aide – je demandai, il n'y a guère, et même je mendiai – je me sens assez fort maintenant pour porter le drapeau jusqu'à la cime, seul et sans aide – mais les autres ? Tous les autres ?

La veille de sa mort, Hart faisait passer, dans *Le Mauricien*, une note offrant en vente ses objets les plus chers.

Je suggère, à sa plus grande gloire et comme document qui l'honore au plus haut point, que sur sa tombe, à la tête, on fasse graver sur un marbre, en lettres de fer, cet avis de vente, tout simplement, que *Le Mauricien* reproduisit. Tout Hart est là, victime de l'amour pour son pays, et qui, dans son envolée, ne regarda pas en arrière et sacrifia tout pour que l'esprit fût et qui mourut fauché par ces paroles dites par un fin bourgeois, engraisé du lard du malheur : « Hart ! ne me parlez pas de cet homme. Il n'a même pas su gagner sa vie ! »

Ces paroles d'un « dieu » bien-pensant devraient être aussi mises sur une lame de pierre en lettres d'or et assujetties au pied du tombeau, afin de faire connaître aux générations futures que tout grand homme, comme le rosier, grandit sur le fumier de société.

Hart vivant a repoussé du pied la mort.

Laissons les morts ensevelir leurs morts... M. Forget, faites une œuvre de vie. À vous l'initiative d'un acte grandiose : sauver l'Esprit mauricien.

L'argent est un fumier, mais vive le rosier ! Il faut de l'argent pour tout. À Jésus même il en fallut.

Il y a la boue, je le sais, mais sans la rose que serait la vie ?

Il est temps, M. Forget, qu'on s'occupe des roses, avant que tout nous ensevelisse !

ADVANCE

12 Juillet 1956

À propos de « Roseraie » et de « Le Castelet »

Je suggère aux Clubs hippiques de faire venir à Maurice *au plus tôt* un *expert* en matière de chevaux.

Dans tous les domaines, il y a des amateurs et il y a des professionnels. Je ne suppose pas que nos turfistes se considèrent des professionnels ès choses hippiques.

Personne n'est d'accord sur ce qui s'est passé, samedi dernier, à l'arrivée du *Barbé*.

Il est fort possible que le jockey Bégole ne soit nullement responsable de ce qui est arrivé à Le Castelet. Après réflexion, j'incline dans ce sens. Très souvent, le cheval à l'arrivée est entraîné dans un sens ou dans l'autre, par fatigue ou faiblesse d'une partie de son corps (n'avons-nous pas véritablement, sauf rares exceptions, le rebut des grandes écuries du continent, ce n'est pas étonnant, vu le prix que nous payons).

Dans le cas du *Barbé*, non seulement un expert nous aurait renseignés quant à ce qui s'est passé, mais l'*expert*, à demeure chez nous, aurait remédié à mille tares des chevaux, par un entraînement approprié. Et les *soins* à donner au cheval seraient autres que ceux dont leur gratifient nos palefreniers. Si nous importions un véritable intendant d'écurie, un maître en la matière, tout irait bien.

Dans tout ceci personne n'est responsable. Le seul tort gît en ceci que personne n'est professionnel du cheval chez nous. Le tort – et il est criant – est de s'en remettre *uniquement à des amateurs*, qui font de leur mieux mais sont inadéquats, à eux seuls, dans les conditions actuelles.

Si Bégole n'a pas été fautif sur Roseraie, pourquoi l'amende et pourquoi la mise en second du cheval ? Si Bégole est fautif, allons jusqu'au bout et que le cheval soit déplacé au dernier rang et que Bégole ait à payer le maximum de la peine.

Ce que je blâme, c'est le compromis, qui ne satisfait personne. Avec ces côtes mal taillées, on va au désastre.

Or, il n'y aurait aucun désastre, si un *expert* venait à Maurice et y restait en permanence. Un professionnel départagerait tout le monde.

Je suggère que toutes les courses soient filmées, au téléobjectif. D'autre part, nos compagnies de cinéma seraient trop heureuses de projeter notre *Maiden*, pour ne citer que cette course, sur leurs écrans. Et pareil procédé servirait à de multiples fins.

Mieux encore, avec nos miradors, le filmage pourrait se faire de près, par sections.

Et maintenant, je pose la question : sur quels règlements nos courses sont-elles courues ? Ne serait-ce pas utile qu'on publiât ces règlements dans la presse – ou, tout au moins, en leurs grandes lignes, sur le programme même des courses ?

Mon opinion est que les Clubs devraient tenir tous les chevaux dans une même écurie (je parle de l'écurie physique) – ne louent-ils pas les bêtes qui restent leur propriété ? – afin que tout soit sous leur contrôle, et que la surveillance des palefreniers soit simplifiée et renforcée. Cette écurie centrale et unique – abattant toutes les écuries actuelles et faisant une seule écurie à l'arrière des tribunes – serait sous le contrôle d'un *intendant d'écurie*, dépendant directement des Clubs, et qui serait introduit à Maurice et qui serait attaché en permanence à nos Clubs, un fonctionnaire à demeure.

Donc un professionnel pour le fonctionnement des courses, expert en entraînement, etc., et, en plus, un intendant des écuries qui entraînerait de nouveaux palefreniers – et l'avenir s'éclaircirait.

Autrement, nous patageons en place, avec nos concepts du passé, et rien ne peut être rénové.

Les méthodes ont changé en Europe. Ni l'entraînement, ni le mode de croisement des chevaux n'est le même, ni la manière de faire courir la bête en course. C'est ainsi que la France s'est mise à l'avant-plan du monde hippique par ses méthodes révolutionnaires.

Doivent nos méthodes hippiques rester telles qu'elles étaient du temps de Draper ? C'est à nos Commissaires – à qui je veux le plus grand bien – de répondre. Et de leur réponse, dépendra l'avenir de notre turf.

Le cas de *Roseraie – Le Castelet* me reste une énigme.

Il m'a semblé que personne n'a pu la résoudre de manière absolue.

C'est cette incertitude qui ruine notre turf. Une opinion versée en chaque cas difficile ôterait cette incertitude.

Que nos Commissaires font de leur mieux – nul, et moi le dernier, ne saurait le nier, et ils ont toute ma sympathie dans des moments difficiles comme celui de *Roseraie – Le Castelet*, où ils ont eu à prendre rapidement une décision face à une foule impatiente – que les Commissaires aient fait de leur mieux dans le cas du *Barbé*, qui le nierait ? Mais ce « mieux », a-t-il exactement répondu aux faits, ça c'est une autre histoire. Si un *expert* avait été là, tout le monde aurait été satisfait.

Le turf est terrain privé. (En fait nous avons affaire à un club). Mais il est bon que ce club écoute l'opinion de ceux qui sont en dehors de lui. Je ne suis pas un expert moi-même (personne ne l'est ici) mais je suis le *public*, et pas des moindres. Mon opinion a du poids en tant que spectateur. Or, une coopération entre les clubs et le public est indispensable.

Je pense à l'avenir du turf. Et non à une gloriole de donner des conseils – de la plaine aux tribunes.

Mais, généralement, je vois juste quant à l'avenir.

Si les clubs m'écoutent, tout ira bien. Je leur veux, je le répète, le plus grand bien. N'avons-nous pas la tête dans le même bonnet ? Les courses hippiques sont une cause de fusion du mauricianisme intégral. Elles doivent le rester. Et elles le resteront.

ADVANCE

28 Juillet 1956

L'industrie de la pauvreté !

Je remercie J.N.R. de m'avoir passé le livre de Hallam Tennyson, *Saint on the march*, concernant la « révolution par l'amour » de Vinoba.

Le livre, je ne l'ai pas encore lu. Mais comme Huxley, j'aime écrire sur un sujet que je ne connais pas afin de l'apprendre, ou plutôt comme dit Huxley, « quand je ne connais pas un sujet, j'écris là-dessus ».

Or l'article de J.N.R. sur Vinoba me suffit pour un préliminaire.

Vinoba est l'homme que j'attendais : celui qui a trouvé la formule entre le communisme et le capitalisme.

Or, où trouver un terrain plus propice pour cette expérimentation que l'Inde où, aux deux bouts, il y a le maharajah et l'intouchable, celui qui a tout et celui qui n'a rien.

Pour une révolution, c'est une révolution que celle de Vinoba. En ce sens, il monte au niveau de Gandhi.

L'idée est simple : obtenir des riches un don *volontaire* de terre, par le prêche non d'une croisade contre les riches par un Pierre L'Hermite démagogue, mais par un homme rempli d'amour pour le genre humain, et dont le cœur saigne face à la misère.

Je crois personnellement que l'« idée » de Vinoba fera tache d'huile.

Quand l'Amérique donne largement aux autres pays, elle le fait volontairement, mais dans un *but d'intérêt* tout au fond, afin d'empêcher le chômage chez elle, et en plus pour assurer sa propre défense par des remparts constitués grâce à l'argent. Par ce processus, l'humanité n'avance pas.

Or l'idée de Vinoba est saine. Il opère par amour et par le sens gratuit. Celui qui donne ici n'a rien à recevoir en retour.

Cette idée est, à mon sens, strictement idée christique, donc universelle. Et le sens gratuit du don fait tout le prodige de cet acte. Il faut donc que Vinoba soit doué d'un « pouvoir » vraiment exceptionnel pour amollir à ce point le cœur du gros capitaliste.

Car Vinoba ne menace pas, il évoque l'amour. Et l'amour opère ses miracles.

Vinoba a trouvé la formule entre le capitalisme outrancier et le communisme coercitif.

À ce point, il annonce de Nouveaux Temps. Et le prodige est qu'il ait réussi. Je classe Vinoba comme un des grands précurseurs et bergers de la race humaine.

Il a fallu que cet homme naquît et agît dans l'Inde, mère de la tolérance et du panthéisme.

Et si la méthode vinobienne s'étendait, on serait face à la plus grande révolution terrienne, *dans l'ordre*, que le monde ait connue.

Car la Révolution française et la Révolution russe ont opéré par expropriation.

Et les démocraties actuelles, sans exproprier, en fait décentralisent par le poids de la taxation. Il y a ici application de force. Or, Vinoba opère par amour et par la libre volonté. C'est vraiment miraculeux et incroyable. Béni soit le pays qui possède un pareil homme !

Et c'est curieux que Vinoba fut disciple de Gandhi. Il y a ici continuité, comme l'esprit de Gandhi qui continue sous une nouvelle forme.

Que se passerait-il si un Vinoba ici-même obtenait le même résultat ? Ce serait que ce pays marcherait vers un avenir extraordinaire.

Mais ce qui s'est passé dans l'Inde ne pourrait se passer *pour le moment* ailleurs. Car l'Inde a un passé de sacrifice que nul autre pays de la terre ne possède. L'Inde est un pays biblique.

Et j'aimerais parler de *communisme christique*, socialisme par amour, vivant totalement de liberté, tel que le pratiquèrent les premiers adeptes chrétiens qui mettaient leurs biens en commun, volontairement, alors qu'en Russie la chose est imposée.

Vinoba – qu'on me pardonne de faire le rapprochement, mais je sais que j'ai raison – suit la grande pensée christique, qui passe par Paracelse, Blake, Novalis, hier encore Gandhi, et aujourd'hui, Vinoba, qui appliquent l'amour dans un sens vivant d'*humanisme*. Et Ramakrishna est un grand lien dans la longue chaîne du sacrifice.

Qu'obtient Vinoba ? Que ceux qui ont trop se sacrifient, afin de ne pas être écrasés par leur excès de fortune.

Et je viens au titre de cet article : *L'industrie de la pauvreté*.

En ne permettant pas aux pauvres de monter, le riche à la fin lui-même s'appauvrit. Car le bonheur est indivisible, et l'abondance est inséparable pour une nation tout entière.

Sur le plan mondial, en raison de l'interdépendance actuelle, l'Amérique a compris qu'elle ne pourrait être *seule riche*, la misère ailleurs devant tôt ou tard l'appauvrir. L'Amérique a donc donné. Ce qui fausse le don ici, c'est qu'il n'est pas gratuit dans le sens de don par amour. Vinoba ne veut pas cela, lui qui ne menace ni n'anathémise, mais persuade par amour, gagne par le *don de sa personne*, fait exemple et convertit.

Et cela est sublime.

Heureux pays, qui a un tel homme, et qui est suivi ! Et tous les espoirs sont possibles.

Compatriotes, et vous tous, mes amis, méditez sur cet exemple, ce sens *pratique* de l'amour. Puisque la terre a encore pareil homme comme Vinoba, le genre humain ne doit pas désespérer.

J'ai toujours pensé qu'entre le communiste sans liberté et le capitalisme sans cœur, une formule serait trouvée.

Vinoba l'a découverte et l'a appliquée.

Si l'esprit vinobien gagnait le monde tout entier, qu'aurions-nous ? Une révolution du sens de la propriété qui deviendrait immorale face aux profondes misères.

Dans l'esprit vinobien, je vois l'esprit christique des premiers temps. Et c'est un signe.

Révolution par amour, dit Hallam Tennyson dans son livre sur Vinoba. Quel beau titre : *Révolution par amour* ! Mais n'est-ce pas ce qu'ont voulu tous les grands hommes qui se sont succédés dans l'histoire du monde ?

Vinoba, étape vers une réconciliation de l'homme avec l'homme, son frère.

Le *Nouvel Humanisme* est là. Il aura bientôt beaucoup de servants. Mais il faudra avant cela que beaucoup souffrent et que pas mal de prophètes soient persécutés.

ADVANCE

10 Août 1956

Nos plages

Je donne la palme au *Morne*, paradis où des dieux ont installé des humains.

Ici la montagne se marie à la mer, le geste éveillé au geste endormi. Deux volières, la montagne pour les pailles-en-queue et les filaos pour les serins, les uns blancs, les autres jaunes, couleurs de la pureté et de la fidélité.

Connaissez-vous le *Morne* ? Je vous le présente.

Un nouveau manager, M. Jean Dorin (l'or en barre, un signe), jeune, alerte, délicat et volontaire. M. Dorin a ses diplômes, et en plus l'imagination. Il compte « refaire » le côté humain de cette plage. Ce ne sera pas un Deauville, mais plus rustique, infiniment plus simple. M. Dorin, qui s'y connaît, a commencé par des escargots et des cuisses de grenouilles. La cuisine du *Morne* bientôt sera réputée dans toute l'île et ailleurs.

On parle déjà de champ de golf, de courts de tennis. On y a déjà une piscine marine où hier encore de beaux corps valsaient dans l'eau verte. Demain nous aurons peut-être un aquarium à ciel ouvert. Comme hier encore, les chevaux du Club Hippique continueront à courir sur le tapis vert des allées, rouge-blanc des cavaliers sur l'émeraude.

M. Jean Dorin est naturellement un Français. Il entend qu'ici soit la grâce. Le *Morne* n'accepterait rien d'autre car là vogue la vague et se balance le paille-en-queue.

Jeunes baigneuses, choisissez le jaune et le rouge afin de les marier à cette foison de vert et de bleu et de vous abîmer dans le contraste.

Et je pense encore à ce quartier de la Rivière Noire, le plus beau de l'île, avec ses tamariniers, ses jardins suspendus, ses arbres sauvages et ses parterres de fleurs. Et ce rude aspect, si tendre et si doux que sont Coteau Raffin et Case Noyale, jolis noms, sites vivants. Et ce peuple si simple. Et cette nature si nue.

La promenade qui mène au *Morne* balance la montagne à gauche et fait courir la mer à droite et accélérer la route.

Qui va au *Morne* obtient tout le passé, le présent et un futur à quoi accourent, j'en suis certain, des gens de partout, du Kenya, d'Australie, du Sud Afrique, de Madagascar, de l'île de la Réunion. Il y a ici un véritable « avenir ». Oui, M. Jean Dorin, tout est entre vos mains.

Mais il y a quand même Pointe d'Esny. Ici la vie est en lacets, enlacée de lasso de récifs. La vie ici tourne et valse. Au *Morne*, on médite. À Pointe d'Esny on se laisse vivre. J'adore Pointe d'Esny. Le *Morne* me comprend mieux et c'est toute la différence.

Qui connaît les bois de Beau Vallon ? Pratiquement personne. Qui connaît ses chemins extatiques ? Les pieds feutrés de l'herbe seuls ? Personne n'y va. C'est trop beau. Qui y va cueillir les frangipanes ? La lumière égarée d'oubli.

On me dit que le géant baobab maintenant est enseveli parmi les cannes à sucre. Quel martyr ! Il ne reste qu'à planter les cannes à sucre dans l'eau et mettre un torchon vert au *Pieter Both*. Déjà les cannes-monnaie montent à l'assaut de la Vallée des Prêtres. De quoi demain sera-t-il fait ? Un jour il y aura peut-être une usine au *Morne*. D'ici là cueillons la vie.

Je souhaite que quelqu'un s'occupe de l'île aux Aigrettes, et qu'on y mène un jour promener des enfants. Là devrait être une école de vacances. Les enfants méritent bien cela.

Et cette île aux Bénitiers (où je n'ai jamais été. Ô, Guy Agénor, les riches m'aiment tant jusqu'à me priver de leur présence !) Ile aux Bénitiers, comme on en ferait une île bénie ! Il faudrait pour cela un riche poète, car un poète riche y serait déjà, je veux parler d'un riche enrichi par l'amour, et qui aurait la fièvre de la joie.

Grand Baie est morne. Et le *Morne* est une presqu'île. Toute la différence. Grand Baie est isolée, rendue froide par les hommes. On a civilisé tout cela. Grand Baie nue serait vraie. Les hommes l'ont perdue. Il n'y a ici de vivant que le village. Le reste appartient au morne ennui. Je n'y vais jamais, et je m'y perds.

Je ne connais pas Roches-Noires. J'y sens cependant un nu glacé. J'ignore Trou d'Eau Douce. Je n'ai pas d'argent pour y aller. L'île Maurice entière est ma propriété, et cependant je ne peux faire le tour du propriétaire.

Mais je connais Grand Gaube. Grand Gaube a une âme comme Mahébourg a une âme. Souillac ? Robert-Edward Hart a mal choisi.

Mais comme la promenade est belle de Riambel au *Morne* ! La route nous étire de joie. C'est un foulard de vent et de parfums.

Mais qui veut seulement « voyager » doit partir de Mahébourg un beau matin et suivre le lacet que plaque contre les parapets la route du Grand Port à la Grande Rivière Sud-Est. Là seulement, sur cette route des dieux, on s'évade. C'est peut-être le plus étrange lieu de l'île, même si le *Morne* est le plus beau. J'ai achevé mon livre *Petrusmok* ici-même, délimitant les mythes, en faisant tourner l'île entre mes doigts.

Pauvre île Maurice, si riche de tant de pauvretés et si pauvre de tant de richesses ! Riche île Maurice, terre des dieux !

600 000 tonnes de sucre, bientôt 600 000 habitants. Combien de riches ? Tout le peuple des campagnes. Et les millionnaires sont les poètes. Milliardaire est le peuple.

Et les multimilliardaires sont mes oiseaux du *Morne*, auxquels peu pensent, après les succulents repas, aller donner une croûte de pain.

Le *Morne* a deux singes, Ariste et Michel (soignez-les bien, M. Dorin) et tous les gens viennent à eux, pour *se voir*. Qui se moque du singe, s'est ironisé. J'y vais très gravement.

Qui est plus « singe » que nous, ennuyés sur nos plages, l'œil vide et avide d'un désir sans fin qui ne connaîtra jamais de plénitude ? Le « singe », c'est nous, et le singe du *Morne* est sérieux. Avez-vous remarqué qu'il ne rit jamais ? Seule une lippe de mépris corrode sa lèvre en notre présence. Les singes du

Morne se moquent de nous, par un geste las, et nous disent : « Homme, tu ne connais rien des plages de l'île Maurice. Cesse tes singeries et vis. Fais comme moi, regarde la mer, hume l'encens des vagues, bois la rosée de lumière. Il y a ici une éternité. Si, moi, singe, je le sais, comment toi, homme, pourrais-tu l'ignorer ? »

Mais le *Morne* est vivant et n'y vont pas que des vivants, hélas !

Mornité, *Morne*, vous n'allez pas de pair. Quand donc cessera-t-on de gâter mon île ?...

ADVANCE

23 Août 1956

Monuments et boniments

La construction partout est à l'ordre du jour. Les architectes hésitent. Quel style prendre pour les colonies ? À Maurice, telle maison, comme celle du Dr François Darné, appuyée au Trou-aux-Cerfs, avec des tourelles moyenâgeuses, sied-elle pour ce pays ? Certains approuvent, d'autres désapprouvent. Le Dr Darné ne s'en fait pas. Je gage que demain il ira ailleurs. Souillac, l'île aux Bigornos. Je lui offre mon château du *Pieter Both*, la montagne elle-même. C'est là, adossés aux hautes crêtes de Crève-Cœur et de la Vallée des Prêtres, que des gens « sérieux » devraient vraiment habiter.

Par une heureuse idée, les constructeurs-architectes de l'immeuble dit du Câble, ont fiancé et marié cette construction à l'édifice du Musée et à ses sagoutiers. Ici, l'herbe verte ne contraste pas avec l'atroce ciment, en raison d'un jeu de droites et de courbes qui marient ce bâtiment nouveau au vénérable *Jardin de la Compagnie*.

L'architecte doit penser à l'ambiance. C'est dans ce sens de « mariage » que sont réussis les bâtiments rustiques de *Morne Plage* (entre parenthèses, dans mon dernier article, j'ai oublié le barman et M. Le Prince (fin marquis) et mon *waiter* favori « Garçon », trop souvent « mauvais garçon » – à ces deux que toutes les louanges soient rendues !) Ici le ravenale et le vétiver s'harmonisent avec les oiseaux et font chanter la mer de loin. Ce genre de *Kraal*, comme un arbre rond, devient « naturel ».

Nos campements à Pointe d'Esny – témoin celui de M. d'Arifat – donnaient autrefois le cachet parfait de l'île Maurice face aux flots. Désormais ce sont des casernes. Vivent des hommes de goût, comme M. Léon Daruty de Grandpré, qui, sur sa presqu'île, a voulu faire rustique, est resté dans la note juste d'un passé qui s'en va !

Grand Baie est affreux, effroyable, laid et bourgeois. Pas de campements ici, mais des villas de banlieue.

La pierre encore. Mais le ciment !

Comme « monuments », à mon sens, le plus beau est la case indienne de pisé. Et je choisirai bien plutôt les « dépendances » des campements des millionnaires, à leurs chalets de ciment cuit par le soleil. Le chaume est la chose que réclament les tropiques, et le ravenale y apporte sa douceur et sa fraîcheur.

Mais un mot sur nos édifices.

Cinq splendides : le Réduit, le château de Labourdonnais, le Musée, Mon Plaisir, l'évêché de Port-Louis.

J'abomine nos maisons à pigeonnier. Par contre, le Collège Royal de Curepipe, édifié par M. Le Juge de Segrais, est beau. J'aime par-dessus tout l'ancienne maison à balustres d'Adrien d'Épinay, à la rue du Rempart.

Il y a une initiative, en ce moment même, qui va nous mener aux catastrophes : je veux parler des fioritures mises aux maisons de ciment.

L'île Maurice n'a pas découvert un style, sauf pour ses campements.

L'architecture n'a jamais été ici notre fort. Mais quand même, il faut féliciter la Banque Commerciale d'avoir conservé son ancien bâtiment.

Il nous reste, pour nous réjouir, la superbe pagode du Champ de Lort et les adorables temples hindous, un peu partout, macérés de panthéisme, aux couleurs chatoyantes et attirantes, s'harmonisant avec le paysage. Ah, si nous avions Bali parmi nous, associant le style chinois au goût hindou !

L'architecture doit allier l'arbre, la montagne, le corps de l'homme, le geste du feu, les colonnes du jet d'eau, les balancements de la brise, dans les gestes de la lumière. L'architecture doit être solide et fluide.

On construit beaucoup en ce moment même, mais en petits pâtés. L'île Maurice devient une caserne. Quelle tristesse, au sein d'une si belle île !

Si Dieu est architecte, comme il doit détester tout cela ! S'Il ne l'est pas, nous nous moquons de nous-mêmes. Telle la femme psychanalysée par sa robe, notre architecture nous dénonce. Messieurs les constructeurs, un peu d'imagination !

Les riches, eux, ont deux maisons : une à la ville et l'autre sur le littoral. Et quand on pense qu'ils passent de frigidaire en frigidaire, *Electrolux* par *Electrolux*, matelas *Edblo* par matelas *Edblo*, cirage *Kiwi* par cirage *Kiwi*, chaise de Vienne par chaise de Vienne, idée de la ville par idée de la ville, nul contraste, le bourgeois va à la campagne et continue ses jérémiades contre sa « pauvreté ». Heureux nos ancêtres qui décalaient, et allaient à la mer avec un esprit neuf !

N'oublie pas, lecteur, que tu habites avant tout ton esprit, et que tu as pour première et suprême demeure ton cerveau.

Notre architecture reflète notre esprit. Nous bâtissons tel que nous sommes.

L'oiseau fait son nid, tel qu'il est. L'île Maurice est mon cerveau.

Quand cessera-t-on de me torturer avec tant de choses criardes et de mauvais goût, moi qui ai bâti ma maison sur le roc, haut perché sur le toit des montagnes et qui vois venir toutes ces maisons laides qui m'offensent la vue ! Un peu de considération, Messieurs !

ADVANCE

6 Septembre 1956

Séga à la Rivière Noire

L'auto roule. Bleu sur bleu me suivent à droite. Le *Morne* se détache sur un tapis de lapis-lazuli.

Voici *Morne Plage*. Je retrouve des amis, y compris Jean Dorin, M. Le Prince (devenu duc) et Garçon, aujourd'hui très bon garçon. Thé. Et je pars au soleil couchant vers la *Pointe Marron*. Le soleil s'est couché dans du vieil or, et la montagne du *Morne* flambe de mauve. Je reviendrai au clair de lune parmi les chants des grillons. (Dans mon absence, les hôtes devant la terrasse auront vu nettement l'île de la Réunion, sans lorgnettes.) Dîner sous les filaos. Poulet aux champignons, vin que j'arrose de mon ivresse.

Jean Dorin vient à moi.

— « Papaye » nous a porté Petit Frère.

— Ah !

— Ils sont là.

— Ah !

— Un séga.

— Sans femmes ?

— On ne dansera pas. On chantera.

Je suis là et j'attends. Les tables sont encore pleines de dîneurs. Je fixe la

mer et le clair de lune. Quand la lune aura versé, comme il sera bon de vivre !

Les *waiters* ont desservi. Il est dix heures. La lune présente un œil presque rond. La Rivière Noire ? Le passé ? Tout revient.

J'entends « Papaye » qui crie : « Eh toi, Petit Frère ! »

Les hôtes quittent la salle à manger.

Je suis au haut de la terrasse. Plus bas sont Petit Frère, feutre enfoncé sur la tête, « l'Ange » (« petit ange ») et « Papaye » de Ravel, superbe, avec son tambour. Petit Frère est avec son « triangle » et sa baguette. « Petit Ange » joue de l'accordéon. Et quelqu'un – je n'ai pas pensé demander son nom – va *râper* sur le ciment du parapet tout à l'heure la sarabande, utilisant un genre de « peigne » pour mimer le bruit de grains agités dans une boîte.

C'est « Papaye » qui « nomme ». Il fait comme commander à Petit Frère, qui est l'« appellateur ».

Folklore ! Vivante île Maurice !

Et le jeu commence. On s'est assis en rond, femmes et hommes, jeunes filles, Mauriciens et Français, Réunionnais et Malgaches.

Le clair de lune « pipe » sur le tout. Là-bas les brisants. Le *Morne* est l'auditorium. Les *boys*, en blanc, sont statufiés.

Arqué, « Papaye » sonne du tambour, nerveux, puissant et fugace. La mer, tout près résonne, et le sable est argenté.

Petit Frère crie une mélodie et « Papaye » lui répond. L'accordéon miaule. Le bruit du peigne commence. Et la cadence. Ça ira ainsi tard dans la nuit. L'île Maurice *réelle* s'éveille, pendant que toute l'île dort. Et c'est le passé qui revient.

S'égrènent *Kaiser*, *Colonel Johnson*, *Tamassa*, *Noir, noir, noir* (si connu), *Angelina*, (que Petit Frère « appelle » au-delà des récifs) et enfin *Chamarel*. Et il y en aura d'autres.

Que s'est-il passé ce soir ? Simplement que des Européens ont entendu battre le ventre de l'île Maurice. Le séga, c'est la *mater* – nombril du tambour qui sonne l'hallali de l'amour.

Ce soir « Papaye » est déchaîné. Il lippe un vin rouge. Et Petit Frère se chauffe avec du « tilambic ». Il est en plein tamassa. Le tamtam gronde et Petit Frère écarquille des pieds, dansant du genou. C'est une « ombre » dans le clair de lune qui « nomme » les forêts d'Afrique.

« Petit Ange », collé au parapet, s'incruste dans la pierre. Il est comme un fantôme qui fait gémir la nuit.

Je suis sur le parapet. La grappe humaine est devant moi qui frémit.

Le séga *Chamarel* est une catégorie de chant, que nul disque (boîte de sardine de la musique) ne saurait rendre. Il faut pour cela ce « Papaye » déchaîné, géant courbé en deux, sous le flot de la musique, courbaturé de cris, « sonné » par le tambour.

Il y a dans un séga, tel que *Chamarel*, une incantation. L'homme vient ici faire parler le sol vierge comme une femme.

Et le *leitmotiv* s'allume d'appels simples, tel qu'un homme à une femme, la racine au sol rugueux, le premier soc à la terre nommant le premier sillon.

Ile Maurice ! Tu ne peux mourir, tant que durera le séga.

Tamassa (histoire de Camp Thorel), *Kaiser* (souvenir de la première guerre mondiale), *Angelina* (amour créole) et *Chamarel* (la « chambre haute » de la Rivière Noire) tout cela s'inscrit dans ce chant

vivant, fait de gémissements, de roucoulements de l'amour, de mélodie et de tendresse, de « rumeur » et d'âpreté, du corsif de cet amour que seuls les primitifs connaissent, et qui est le « sauvageon » de toutes les musiques du monde, retour à la nature.

Notre *folklore* nous fait, cri de la terre, ventre de la Patrie, notre mère à tous, petits et grands.

Aussi ces Français qui étaient là, ont plus connu l'île Maurice véritable qu'en voyageant par les *Rover* et goûtant nos camarons. Car la musique d'un peuple est tout le peuple.

Merci « Papaye » ! Merci *Petit Frère* ! Merci *Ti l'ange* ! Merci le râpeur de peigne inconnu !
Merci la lune ! Merci la mer ! Merci la vie ! Merci la nuit !

Que ceux qui veulent vivre, cueillent le temps aux lèvres du séga ! Ils prendront un autre goût à la vie. L'île Maurice a des racines. Cette nuit-là au *Morne* m'a mis profondément dans mon pays.

ADVANCE

25 Septembre 1956

La visite de la princesse Margaret –

Lettre ouverte à S. E. le Gouverneur

Excellence,

La visite de la princesse Margaret n'étant pas « politique » – la Famille Royale est au-dessus de la politique – mes fonctions de membre du Service Civil ne m'excluent pas du droit de libre critique à propos de la venue de Son Altesse Royale.

À mon sens, c'est scandaleux et inacceptable – pour dire le moins – que la visite de Son Altesse se fasse au profit des officiels, d'une élite d'argent ou d'un club sportif privé, et que tout ce qui compte par ailleurs soit mis résolument à l'écart.

Je déplore donc qu'à l'occasion de la visite de Son Altesse Royale, aucun écrivain, nul artiste n'ait été appelé au premier rang des célébrations. Donc, que la spiritualité véritable de l'Île a été exclue de ces fêtes.

Je déplore, pour le même motif que, sauf concernant les chefs des religions catholique et protestante, nulle autre secte chrétienne (presbytérienne, adventiste, etc.) n'ait été comprise dans le plan officiel, que les chefs des religions hindoue, bouddhiste, musulmane ont été exclus.

Je déplore que le peuple mauricien n'aura aucune part réelle et tangible aux célébrations qui viennent, alors qu'en pareil cas des festivités officielles sont organisées ailleurs pour la classe moyenne et le bas peuple.

Je déplore que les enfants de l'île devront, pour toute célébration, être parqués au soleil (ou sous la pluie) sur les trottoirs et dans les squares, sans qu'aucune fête réelle ne soit organisée pour eux.

Je déplore que les anciens combattants n'auront qu'un rôle de figurants au Chien de Plomb, alors qu'ils ont, de leur sang, défendu l'Empire.

Je déplore qu'aucune gerbe ne sera déposée au cénotaphe de Curepipe, en signe du glorieux passé et des sacrifices de l'île.

Je déplore que la princesse Margaret ne sera pas invitée à entrer dans une cabane de pauvre pour serrer la main à un miséreux comme elle le fera à Mombassa.

Je déplore qu'on aura fait de la visite de Son Altesse Royale une visite purement officielle et non vastement humaine et démocratique, autrement dit universellement mauricienne.

Me prévalant de ma condition de sujet de Sa Majesté, qui me donne droit égal à tout autre Mauricien, je prierai Votre Excellence, au cas où elle ne penserait pas devoir agir sur les points soulevés par moi (soit que mes remarques viendraient trop tard ou qu'elles lui sembleront inopportunes) que le texte de cette lettre soit communiqué à Son Altesse Royale ou à son représentant immédiat.

Je demeure, de Votre Excellence, le très dévoué,

Malcolm de Chazal

Port-Louis

Le 22 septembre 1956.

ADVANCE

2 Octobre 1956

« L'autre » Minou Drouet - (Une fée à l'île Maurice)

Lieu balnéaire. Campement. La mer ronfle tout au loin. Les brisants sont bouche ouverte, et le soleil mord.

Sur une table accolée au filao chantant, sont des naïades. De petits anges sont là suspendus, trois petites filles et un garçon. Âge maximum huit ans.

Élizabeth est le chef de file. Un berceau jaune héberge son corps gracile, robe de soleil de la Belle au Bois Dormant mais très éveillée.

Minois coupé court et allongé, chapeau juché comme une corolle, yeux « entre toutes les eaux », parler qui trotte.

Élizabeth a des rêves...

L'Esprit lui parle dans son sommeil.

« J'étais poursuivie par un sanglier, me dit-elle. Moi et mes sœurs nous partîmes en auto, le sanglier derrière nous. Nous gagnâmes une forêt. Et tout à coup un arbre. "Cueille une de mes feuilles et monte, je te délivrerai", dit l'arbre. ». Élizabeth cueilla la feuille et l'arbre prit son vol émerveillé.

« Tous les arbres de cette forêt volaient, me dit Élizabeth. Mais celui-là avait des marches, une "échelle" était taillée dans son tronc. Et l'arbre monta. Et je vis le soleil, ah, ce n'était pas le soleil, un autre soleil, il était si beau que je ne peux le nommer. » Et un regard céleste passa dans l'œil de l'enfant, et je *sus*.

L'arbre vola, très sûrement dans le soleil, pensai-je en moi-même. Et je regardai l'« autre » Minou Drouet, sœur de celle qui écrivit : « Arbre, mon ami... »

Élizabeth Campagnac est son nom à cette « autre » Minou Drouet. Elle vient de Madagascar, mais de partout, en fait.

Merveilleuse prophétie – « vos enfants prophétiseront » – l'Esprit est sur elle. Qui n'a pensé ici-même à cet « arbre de vie » dont la chute nous a frustrés, l'arbre qui vole et qui finalement s'identifie au soleil, l'arbre de lumière, dont nous avons perdu le goût des beaux fruits d'innocence ! Et cette « échelle » taillée dans l'arbre, n'est-ce pas l'échelle de Jacob, par quoi les anges montent et descendent jusqu'à nous ! Et le « sanglier » a tout son sens. Rêve allégorique.

Et je regarde Élizabeth, sur qui l'Esprit se pose.

— Je serai écrivain, dit l'enfant de huit ans.

— Ah !

— Bien sûr. Et j'écrirai des histoires.

— Vraies ?

— J'inventerai.

— ?

— Des contes de fées.

Et l'enfant de me dire : « Des histoires passent par ma tête, surtout après goûter. »

— Et tu écris ?

— Non, chaque fois que des histoires passent ainsi par ma tête, voilà je n'ai plus de papier ou je n'ai plus d'encre, ou je n'ai pas de plume.

Belle enfant, le nécessaire te manque et tu as tout. Tu as le ciel. La terre te glisse des bras.

— Mais j'écrirai.

— Comment ?

— Quand je serai grande, je vendrai des « choses rares ».

— Dans un magasin ?

— Oui. Je prendrai deux servantes.

— Pour vendre ?

— Oui. Et moi j'aurai une belle chambre à l'arrière, où j'écrirai de belles « histoires ».

— « Belle au Bois Dormant », éveillée à 8 ans, toi si « rare », raconte-moi une histoire.

— Un petit ange, commença-t-elle.

— Sa dimension ?

— Comme un bébé.

— Un petit ange, ayant de toutes petites ailes, prit un arrosoir, et versa de l'eau sur une belle rose. Et comme elle versa, la rose parla, se mit à sourire.

— Les roses parlent, sourient, dis-tu ?

— Oui, quand l'ange versa l'eau, la rose eut un petit visage, un nez, une bouche, un œil...

— Comme nous ?

— Non pas comme nous, mais comme la rose a un visage, un *visage de rose*.

Et je restai confondu : *Sens-Plastique* tout entier était devant moi dans ce visage d'enfant. Ah ritournelle des temps sans limites !

Car « l'ange » n'est-ce pas le poète ? Et voici encore l'eau de baptême. Et la rose ayant un visage, c'est l'identification.

— Élizabeth, raconte-moi un autre rêve.

L'enfant, pensif, a le regard très au loin, tourne son minois d'ange vers moi, ouvre la bouche.

— C'était la Fin du Monde ?

— Comment le sais-tu ?

— Les maisons croulaient. Tout tombait et s'écrasait. Beaucoup mouraient. Et il y avait beaucoup de militaires. Et une grosse Tour, vers quoi tout le monde se précipitait. Et je vis un champignon. Et je montai dessus. Le champignon monta, haut, très haut. Et moi sur le champignon, je vis une porte. C'était une porte du ciel.

— Comment le sais-tu ?

— Il y avait un homme, là, quand la porte s'ouvrit. L'homme avait des cheveux blancs et des yeux bleus. Il me dit : « Je suis Jésus ».

* * *

Effrayante réalité de l'avenir. « Vos enfants prophétiseront ! »

La Tour de Babel, le champignon atomique, et les massacres et le déluge de feu. Et puis le rétablissement dernier, le champignon devenant sauveur – ô loi de compensation ! – et menant, par ses excès mêmes, au salut.

Élizabeth, tu ne comprends pas. Tu fais mieux, tu *transmets*, laisse-moi l'oracle et gambade avec tes petites sœurs, avec ton délicieux frère François.

Et je pense à Françoise Sagan, écrivain équivoque, je pense aux êtres frelatés. Je pense à l'avenir, à l'avenir du monde. Et voici Élizabeth.

Je pense à la race des prophètes, dont sont faits tous les poètes.

Je pense à Minou Drouet et à sa sœur devant moi, je pense à l'éternelle enfance, aux poètes, ces grands enfants, seuls tenants de la vérité.

Et je pense au nouveau sens humain, par quoi le monde sera sauvé, cet *humanisme cosmique* qui vient, avec la nouvelle poésie.

Et je dis à Élizabeth :

— L'arbre qui vole ? Mais tout vole, chère enfant. Tout a des ailes, et l'eau que tu lances ne vole-t-elle pas mais tu n'en vois pas les ailes, elle emprunte les ailes du vent, qui n'est qu'ailes comme la lumière. Et la montagne vole, vois ses lignes élancées. Et la rose et papillon. Et l'orchidée est un insecte. Et la rosée, par ses feux, vole dans la lumière, et tout est ailé.

Et je vois les lucioles de tes yeux, Élizabeth, s'allumer.

Et je parle à l'enfant, du soleil qui vole, à la fois arbre de vie, montagne de clarté, rubis, saphirs, émeraude et toutes les pierres précieuses.

Et je m'arrête et je sais maintenant que *Élizabeth sait* que Dieu est partout et qu'elle le savait avant moi, mais je lui ai mis le doigt dessus.

Dieu, ne Le connaissent que les poètes et les enfants, les seuls purs.

Élizabeth Campagnac a un « avenir », mais ce n'est pas celui de Françoise Sagan.

Tu seras écrivain, certes, gentille amie. Mais tâche que l'écrivain ne tue pas le poète en toi... Et reste enfant quand même, quand tu seras adulte. Et tu seras maître du temps et de la vie car tu seras vivante. Cela seul importe.

ADVANCE

18 Octobre 1956

Paul de Tarse

Il s'appelle Paul, je l'appelle « Saint Paul ». C'est un genre de saint à sa façon. Il a des visions.

Généralement vêtu d'un pantalon marron, en veste blanche, nez retroussé, œil dans les cheveux, parole au vent, Paul St Paul prophétise.

Le garçon ne travaille pas loin du bureau d'*Advance*.

Ainsi il me disait hier qu'il a une reine chez lui. Et quand je m'étonnai, il ajouta : « ça mo femme ». Heureux homme !

Paul est pauvre, mais riche de songes. En vérité, il refuse de me les raconter. « Mo pou perdi tout si mo dire ou ».

Paul parle abruptement, catégoriquement. Il connaît Dieu, dit-il, Dieu lui parle « quand mo lé corps faible, quand mo fine commence dormi ». Mais quand je le serre de questions, il refuse de répondre.

Mais Paul St Paul voit-il Dieu le jour, dans les yeux de sa femme ? Beaucoup y voient le démon. Heureux Paul ! Ah ! S'il était riche, il ne serait pas heureux !

L'autre Paul, le vrai, avait tout pour réussir parmi les Juifs. Docteur et riche, et intelligent – était-il beau ? – il fut l'ennemi du Christ, comme cela arrive pour toutes les grandes amours *qui commencent toujours mal*.

Devant Étienne lapidé, Paul exulta. Il ne pouvait être neutre.

Connaissant la loi juive, les arcanes secrets de la Thora et de la Cabale, et tout l'ésotérisme ancien (dont Moïse lui-même s'était peut-être nourri à Thèbes), Paul avait tout le passé humain dans son cerveau, et il pouvait comprendre la nouveauté que portait Jésus. Et il se rebiffa : c'était naturel. Mais une fois prêt, Jésus n'eut qu'à le recueillir.

Pierre, Jacques et les autres étaient des pêcheurs, de petites gens. Mais Jésus ne parlait pas seulement à Marthe et à Marie et au petit peuple, il causa certaines fois avec les docteurs et avec Nicodème, avec les hauts placés comme Joseph d'Arimatee. À Jean, il parlait d'une autre façon, l'Évangile du cœur.

Mais Paul était un *instruit*, un magnifique cerveau.

Et de même que j'ai rencontré Paul près du bureau d'*Advance* par aventure, j'ai découvert Paul de Tarse à mon complet émerveillement, et je crois en lui aujourd'hui plus qu'en aucun des apôtres.

Paul de Tarse était-il « prévu », à cause de Judas qui allait trahir ? Une chose étonne : pourquoi Jésus ne l'a pas choisi parmi ses douze ? Et a-t-il attendu pour « l'appeler », qu'il ne serait plus lui-même voyageant parmi la poussière de Palestine ?

Voilà, je crois pouvoir expliquer son cas. Paul était prévu pour les Nouveaux Temps.

Comme paraissait, en 1947, *Sens-Plastique* à Paris, une œuvre étonnait le monde, le *Tertium Organum* d'Ouspensky, russe attaché à Gurdieff, le mystique grec.

Ouspensky excipait, pour la première fois dans l'histoire, d'une recherche de *fusion de la mystique et de la science*. Cela, je l'ignorais complètement alors. Je ne lisais pas en ce temps-là. J'étais trop occupé de ma propre œuvre.

Depuis, il y a un an ou plus, quelqu'un m'a passé *Tertium Organum*. Dans le fouillis de ce livre, comme de connaissance et vision sur le monde qui me sembla, du premier coup, dépasser – très largement – Einstein, je ne retins, hors le concept que l'homme venait rapidement à une *conscience cosmique*, que certaines paroles puisées de l'Épître aux Ephésiens de St Paul où le grand converti parlait des essentielles mesures, *largeur, longueur, profondeur, hauteur*, alors que nous ne connaissons que les trois dimensions. St Paul excipait de la dimension métaphysique. Et Ouspensky, en arrêt devant ce cordeau d'Ezéchiel, n'avait fait que mettre tout contre le cri lancé dans l'Apocalypse concernant non pas la fin des temps, mais *la fin de tout temps*.

Tout de suite j'avais associé cette dimension de St Paul à l'éternité. Et depuis j'ai travaillé sur cette dimension de St Paul, sachant que Paul n'avait pu la connaître que des disciples eux-mêmes qui l'avaient à leur tour reçue du Christ et retransmise à St Paul sans la comprendre peut-être. Les paroles ésotériques de St Paul venaient donc directement de Jésus.

Et j'avais le filon venant de celui qui savait tout. J'en ai retrouvé le sens cosmiquement. Cette dimension métaphysique, je l'ai appliquée à l'Univers, avec plein succès. Bientôt paraîtra mon livre *Le sens de l'Absolu*. On y retrouvera ce cordeau d'Ezéchiel.

Depuis, je respecte Paul comme nul autre.

Si Ouspensky n'a pas réussi, c'est parce qu'il n'était pas poète. *Il fallait lier la science, non à la mystique, mais à la poésie.*

Mais je m'arrête là.

Et je reviens à Paul, le Saint Paul travaillant près des bureaux d'*Advance* qui a des songes et qui considère que sa femme est une reine et qui a le sens de l'amour.

L'instruction tuerait Paul le Mauricien. Il fallait à Paul de Tarse la connaissance du passé.

Paul de Tarse surplombe aujourd'hui comme l'aigle les moineaux, les Einstein, les Ouspensky, qui auprès de qui passeraient comme des rêveurs.

Nous sommes au sein d'une Gigantesque Apparence ; une paupière engourdie est devant toutes choses. Il faut faire tomber le masque.

Mais pourquoi Paul de Tarse ne l'a-t-il pas fait en son temps ? Voilà, l'âge atomique attendait. Aujourd'hui il faut *autre chose*. Tous les mythes vont tomber devant la nouvelle Poésie en marche. Adieu les « fleurs bleues » et la mièvrerie, pour la Réalité Même !

N. B. – Paul St Paul est venu me voir, ce matin. « Missié, ou fine dimande moi, qui ça ça Bon Dié. Bon Dié li sorti dans soleil ». Paul St Paul a toute la Réalité.

ADVANCE

23 Octobre 1956

Deuxième lettre ouverte à Son Excellence le Gouverneur

Curepipe,

Le 21 octobre 1956.

Excellence,

Pendant le temps de service de votre prédécesseur, Sir Hilary Blood, j'écrivis un article dans *Le Mauricien*, où je disais que les Blancs et les Hindous devraient pouvoir s'entendre, parce qu'ils appartiennent au même sang. C'était un truisme, et je parlai tout uniment de la race indo-européenne. La société franco-mauricienne se sentit outragée. Dans le même article, je traitai de la *big superiority*, vocable archi-ressassé et devenu banal à force d'usage. J'agissais en vrai ami, en ce cas, qui ne ménage pas ses critiques comme ses louanges à ceux qu'il honore. La communauté anglaise prit la mouche. Il y eut double intervention auprès de Sir Hilary Blood de la part des Franco-mauriciens et de la part des Anglais. En conséquence, je reçus une lettre de réprimandes de source officielle.

Depuis la lettre ouverte que je vous ai adressée, Excellence, j'ai été averti que des faits datant d'*il y a six mois* vont constituer un *case* contre moi, afin de me faire perdre ma place. L'énormité de la chose est choquante, vu ma valeur et mon prestige en ce pays. Vous serez, j'en suis sûr, Excellence, le premier à vous opposer à ce qui est un cas flagrant de *victimization*. Car pareil procédé ne peut vous plaire, ni m'arranger. À tout hasard, je réfère mon cas à l'Association du Service Civil, dont je suis membre, qui, le cas échéant, j'en suis certain, soulèvera la question en haut lieu. Il y va d'un principe : le droit de libre opinion, *hors du cadre politique*, pour tout employé de l'État, sans crainte de *retaliation*.

Car la Princesse Margaret n'est point venue ici en visite *politique*, mais en tant que représentante de sa sœur, la Reine. Et la Famille Royale est au-dessus de la politique. Donc commentant dans le cadre de la bienséance et du *fair comment*, j'ai usé du droit de libre critique afférent à tout sujet de Sa Majesté.

Ceci dit, je continue.

Excellence, ce pays a été outré, scandalisé, meurtri par les insultes gratuites, mensongères et viles que des journalistes de la Métropole ont déversées sur le peuple mauricien. M. Schilling, ce parfait gentleman et cet homme chevaleresque, a relevé le gant. Mais l'affront reste, pour nous les autochtones.

Le peuple mauricien a été traité, sans équivoque, de horde de sauvages. Or, cruelle ironie, au pays présumé sauvage, en Afrique, la Princesse Margaret n'a pas hésité à traverser des foules en délire. Serions-nous tombés au rang de *bêtes fauves* pour qu'on ait considéré devoir écarter la Princesse Margaret résolument de notre foule grouillante ?

Henri IV visitait les paysans. Edouard VIII aimait à coudoyer le peuple. Privilège de roi. On aurait dû accorder à la Princesse triste cet insigne honneur.

Excellence, il y a le peuple, la racine ; et il y a l'élite spirituelle, la cime. Les deux ont été écartés. La visite de la Princesse Margaret a été ainsi amputée de ce qui aurait pu faire son sens réel et grandiose.

Au sein d'un feu d'artifice crépusculaire a été, fluquée une grande espérance.

Louis XIV reçut Racine à sa table. François I^{er} hébergea Léonard. Henry VIII honora Holbein. Moi, j'ai eu le trottoir. J'ai préféré aller à la mer. Je n'ai pas vu la Princesse.

Qui suis-je ? L'ami du peuple. Mon « trottoir », c'est son amour.

Excellence, comme tout Anglais bien né, vous avez le sens de la justice. Est-ce juste, les temps ayant changé, que jusqu'aux noms pour noms, les visites princières, de 1870 à 1956, près de cent ans d'histoire, s'inscrivent toutes sous le même calque, selon le même modèle, d'après le même filigrane, et qu'elles soient toujours et sans cesse sous le signe de l'accaparement d'une élite d'argent ? Et que lorsque vient une fille de roi, la sœur d'une reine, un Malcolm de Chazal, qui a sa carte de visite dans toutes les capitales, soit relégué au ruisseau, au lampadaire, à la gouttière ? Or l'Esprit, lui aussi, n'a-t-il pas sa couronne ? Et certaines plumes ne sont-elles pas des sceptres ? Et Lulli à Versailles, Voltaire à Potsdam, Schutzer à Buckingham Palace, Louis de Broglie au palais de Stockholm, n'est-ce pas la gloire même des monarchies, dont le sens est impérissable ?

Et je parle ici, Excellence, au nom des artistes, des écrivains, des poètes mauriciens, dont hier encore Marcel Cabon chantait les fastes au Palais de l'Elysée, à Oxford, à Fribourg.

Excellence, je termine.

Je ne récrimine pas à vide. Je prépare l'avenir. J'énonce un avertissement. Je *construis*, afin que demain soit illuminé.

Quelqu'un, après ma première lettre, m'écrivait : « Diogène cherchait un homme, je l'ai trouvé ! » Or ce que je dis, ce n'est pas moi qui le dis, mais l'homme de la rue, tout le peuple mauricien avec moi.

Tournons la page. Mais rappelons-nous afin que l'avenir soit meilleur.

Excellence,

Croyez à mes sentiments les plus dévoués.

P.S. Mon point résumé dans sa totale clarté d'exposition, est le suivant :

Je ne suis pas seulement un membre du Service Civil, mais un penseur, un écrivain, un grand poète et un être libre. Si je dois, afin de maintenir ma place au service du Gouvernement, abdiquer l'intégralité de mon être, abandonner ce qui fait la richesse de ma personnalité, perdre la liberté de ma conscience, je préfère mordre les roches du chemin, avaler la poussière – et plutôt que me renier, je préfère la mort.

Il y a eu une intimidation avec Sir Hilary Blood dans le passé. Il n'en est pas la source, je l'exonère. Mais je n'ai pu depuis écrire dans les journaux comme je l'aurais voulu. (Et qui sait que la source de mon génie n'a pas été affectée ?) J'ai été arrêté malgré moi, jusque dans mon inconscient, par la peur de perdre ma place, par la menace de démission. Sous le sceau perpétuel de la peur je ne peux vivre.

Je vous écris donc, Excellence, *afin de me protéger* contre toute forme comminatoire, contre tout acte de pression, directe ou indirecte, venant de quelque source.

Mon cas est un *test case* pour les libertés mauriciennes. Un grand penseur ne peut être mis à la raison pour un morceau de pain. Ce principe engage tout le pays et notre avenir.

Au XXe siècle, le cas d'un Malcolm de Chazal qui tombe, frappé par la matière, ne peut qu'avoir des répercussions au-delà de nos frontières. Nous vivons aujourd'hui dans d'autres temps, et ce qu'on veut perpétrer contre moi est un anachronisme.

ADVANCE

30 Octobre 1956

La route

Le piéton n'a ici aucun droit, il aurait un droit s'il savait marcher. Savoir marcher ne signifie pas mettre un pas devant l'autre, mais se diriger. Le Mauricien, dans les rues, marche un peu partout, sur les trottoirs, sur la route, comme s'il était dans son jardin. C'est charmant et poétique, joli et fou, sauf pour les automobilistes, qui doivent souvent zigzaguer. Il faudrait réapprendre au Mauricien à marcher, dans cette île de poètes, les « rectifier », les américaniser. En Amérique, celui qui marcherait comme les Mauriciens, serait bien vite appréhendé.

Et il y a le sens de la route selon le sens des véhicules. Beaucoup marchent à droite au lieu de marcher à gauche et vice-versa. D'autres s'arrêtent au beau milieu, pour causer. Ils marchent en grappes, coude à coude sur le trottoir et ferment complètement la voie à ceux qui viennent, dans les deux sens, et d'autres traversent la route en biais, augmentant ainsi la chance de se faire écraser. Et beaucoup parlent au beau milieu de la route. Et certains traversent sur le mauvais côté de l'auto arrêtée.

Il y a encore tout à faire quant à la courtoisie de la route : les signalisations, les phares, etc.

D'autre part, les plus extrêmes louanges peuvent être adressées à la branche du Trafic. La Police ici est au niveau européen.

Donc, il y a quelque chose à corriger. Qu'est-ce qui cloche ? C'est notre manque de routes, leur exiguïté, leur corps en lacets.

On a amélioré leur construction considérablement.

Il nous faut des autostrades.

Si la montagne du *Pouce* ne peut être percée, pour des raisons de dépenses et autres, je suggère qu'on crée une route en lacets, allant de Port-Louis à Moka, par la Montagne un peu à gauche du lieu où le *C.E.B.* fait traverser en ce moment ses colonnes. Même si cette route en corniche ne saurait servir à des véhicules lourds, en sus du lieu scénique mis à notre portée et le prestigieux panorama, il y aurait le grand raccourcissement vers le centre de l'île et autant de gagné pour nos routes assiégées.

Je reviens à mon idée de désaffecter les Casernes Centrales, d'en faire un parc, traversé par une route de la rue Madame à la rue Moka. Et de sortir l'Hôtel du gouvernement de là où il est, et de causer une voie ouverte, de la mer à la montagne, donnant ainsi une merveilleuse perspective à notre ville, de la place Labourdonnais au Champ de Mars, corsive future des revues et des grands événements. Et c'est alors que la rue de l'Intendance pourrait être désaffectée. Et l'Hôtel du gouvernement serait reconstruit à la droite et à la gauche de cette route centrale, qui serait alors la vraie rue du Gouvernement.

Et Port-Louis, le long de la montagne, pourrait être ceinturé d'une voie circulaire qui rejoindrait la nouvelle route qu'on va construire, de Roche Bois à Cassis, le long de la voie ferrée. Cette promenade

circulaire, hors sa condition utilitaire de faire tout rejoindre hors du trafic central, serait un pur enchantement.

Je vois St Pierre (Moka) comme une plaque tournante, moyeu de toutes les routes de l'île.

De St Pierre, passant à la droite du *Pieter Both*, s'allongerait une route directe vers le Nord, via Crève-Cœur et Montagne Longue.

Puisque le *Pouce* ne sera pas percé, reliant Port-Louis à Moka, et mettant Moka dans le *Champ de Mars*, jetant Flacq à deux pas des docks, obtenant ainsi une économie géante sur l'essence à importer, les pneus, etc., pourquoi ne pas faire suivre la route autostrade à venir, non à gauche du ravin de G. R. N. O. mais à droite, débouchant en aval du pont de Grande Rivière, où un pont sur larges pilotis (laissant l'eau couler entre les colonnes) et tablier, ferait passer l'autostrade future vers Pointe aux Sables, pour monter ensuite vers Rose Hill ?

Le problème du logement qui est crucial se lie au problème des routes. Les constructions doivent se faire selon les routes et les routes selon les constructions.

Ici on a bâti au hasard et puis on a ouvert les routes. Il faut rationaliser tout cela, obtenir une synthèse.

On me dit qu'en Amérique, sur la côte de la Californie, qui est dotée de récifs comme ici, on a fait du *reclaimed* des lagunes et poussé les terres au sein de mers, en construisant *un chemin sur les récifs*. Il n'est pas question de défigurer notre île ainsi. Il y a encore beaucoup de terre chez nous pour les hommes, malgré l'augmentation de la population. Mais des « chaussées » pourraient être facilement construites vers les « îles » de notre île, afin de rendre nos îlots habitables.

Et je pense à la construction d'îles artificielles, qui deviendraient naturelles avec le temps, en coulant à proximité des côtes de vieux chalands et laissant les marées apporter leur sable. Ainsi a été « fait » le Fort Blanc, avec trois *schooners* échoués.

Nous avons de belles routes, mais elles sont sinueuses et étroites en cette admirable île qui « refuse » les serpents. Avec un beau ruban entre Port-Louis et Curepipe, notre vie serait accélérée – et qui sait ? – peut-être que les Mauriciens réapprendraient à marcher et les automobilistes à se faire de jolis petits *salams*, signes joyeux au sein de notre Ile Bienheureuse et qui changerait tout à notre perspective de la vie.

ADVANCE

22 Novembre 1956

Les manuscrits de la Mer Morte

Au printemps de 1947, un jeune bédouin cherchant une brebis égarée dans le désert de Juda, en Palestine, escalade une falaise dominant la Mer Morte, entre dans une grotte, découvre des jarres, regarde à l'intérieur et constate qu'elles contiennent des rouleaux de cuir.

On sait depuis que ces rouleaux, les Esséniens, fuyant devant les Romains venus mater l'insurrection juive de 70 après J. C., les y avaient mis.

Le jeune bédouin porta ces rouleaux à ses aînés, qui les portèrent à leur tour à un antiquaire arabe de Bethléem. L'offre fut faite ensuite à un marchand syriaque, qui la refusa. Un professeur de l'Université hébraïque de Jérusalem s'y intéressa. Mais finalement le tout, de vendeur en revendeur, passa en Amérique, pour atteindre le prix de 250 000 dollars.

Que contenaient ces manuscrits ?

Le Livre d'Isaïe, le Manuel de discipline, les Hymnes d'actions de grâces, la Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres.

Il y était question d'un « Maître de justice » et de la secte de la « Nouvelle Alliance ».

Il y eut contestations archéologiques.

Certains voulurent rapporter la date de ces manuscrits à 63 *avant* Jésus-Christ, lors de la prise de Jérusalem par Pompée et d'autres à 66 à 70 *après* Jésus-Christ, lors de la répression de Titus et la prise du Temple. Ceux-ci l'emportèrent quand des fouilles furent faites parmi des ruines près de la grotte, qu'on avait prises d'abord pour les restes d'un ancien fortin romain, et qui se révélèrent, par mille vestiges, comme étant les ruines d'un monastère essénien. (Les Esséniens vivaient dans des grottes ou dans des huttes ou sous des tentes, mais se réunissaient dans des monastères pour leurs repas rituels en commun, leurs bains rituels et leurs travaux d'écriture, etc.)

Mais l'extraordinaire, c'était que ce « Maître de justice », fondateur de la « Nouvelle Alliance », donnait en tous points l'image du Christ, jusqu'à sa mise à mort par un prêtre impie, grand prêtre de la dynastie dégénérée des Macchabées – Aristobule II ou Hyrcan II. Et l'organisation, les rites et les croyances de ces Esséniens, comme révélés par les manuscrits de la Mer Morte, préfigurent totalement le christianisme primitif. Il y a ici une ressemblance troublante entre le « Maître de justice » et le Maître galiléen Jésus, au point de faire paraître le second comme « une réincarnation » du premier.

Dès lors, tout est remis en jeu de l'occidentalisme chrétien, la découverte des manuscrits de la Mer Morte étant la plus foudroyante et la plus extraordinaire révélation des temps modernes.

Beaucoup avaient dit – est-ce la Gnose ou les premiers chrétiens, je ne me rappelle plus – que Jean-Baptiste était Essénien.

Les Esséniens étaient une secte dissidente des Juifs, très purs, qui s'opposaient aux Sadducéens et aux Pharisiens, et vivaient à part, en robes blanches, et avaient des adeptes un peu partout, et se caractérisaient par leur bain rituel et leur repas de communion – se rapprochant ainsi du rite du lavement des pieds des disciples par Jésus et la scène dans la Chambre Haute.

Jean-Baptiste était Essénien, et Marie mère de Jésus l'était aussi.

Dès lors les 18 ans passés (de 12 à 30 ans) par Jésus loin du monde se rapprochent de la créance antique qui le voulait ayant vécu pendant ce temps parmi les Esséniens.

Les manuscrits de la Mer Morte sont en ce moment graduellement déchiffrés par une équipe internationale de savants français, allemands, anglais et polonais.

Mais, dit le professeur Dupont-Sommer : « Tous les problèmes relatifs au christianisme primitif se trouvent désormais placés sous une lumière nouvelle qui oblige à les reconsidérer entièrement ».

Ainsi les premiers chrétiens se seraient nourris non du côté pharisien et talmudique, mais des Esséniens. Car l'idéal mystique et moral, la vie et les mœurs des Esséniens s'identifient à la vie et le comportement même des premiers chrétiens.

Le « Maître de justice », fondateur de leur secte, était considéré par les Esséniens comme étant l'Élu de Dieu et Messie rédempteur du monde, un siècle environ avant l'arrivée de Jésus. Ce « Maître de justice » prêcha la charité, l'humilité, l'éminente dignité des pauvres, la soumission à la volonté de Dieu. En butte, comme le fut Jésus, à l'hostilité des prêtres et des classes dirigeantes, le Maître de justice fut condamné et supplicié. Les Esséniens attendaient son retour glorieux et son jugement dernier à la fin des temps. Le caractère sibyllin et prophétique des Esséniens leur interdisait de prononcer le nom du « Maître de justice », fondateur de la « Nouvelle Alliance ».

Le professeur K. G. Kuhu, de l'Université de Gottingen, s'est écrié, parlant des manuscrits de la Mer Morte : « Les parallèles avec la prédication de Jésus sont multiples et significatifs ».

Et le R. P. Danielon, magnifique et splendide, s'exclame : « Il est à peine besoin de signaler l'immense intérêt de ces découvertes. Les Esséniens sortent de la pénombre qui les enveloppait : nous n'avions sur eux que les témoignages de Pline l'Ancien, de Philon et de Josèphe. Des chrétiens ne verront pas sans joie et sans émotion que les découvertes modernes leur permettent de serrer de plus près la vie du peuple juif des environs de l'ère chrétienne. Heureux s'ils peuvent connaître davantage les milieux qui durent être bien proches de ceux de Baptiste ! Le christianisme a tout à gagner à une lumière sereine et objective sur les époques qui le virent naître ! »

Mais il y a mieux. Les textes esséniens retrouvés donnent une parenté troublante et extraordinaire avec l'Évangile de Jean, le livre ésotérique même du Nouveau Testament.

Et nous savons, d'autre part, que les apocalypses se comptent par dizaines !

Tout ce qu'on peut dire pour le moment – et de manière certaine – c'est que l'ésotérisme chrétien qu'attend le monde est en train de s'accomplir.

L'autre jour, je parlai dans *Advance* des phrases proférées par St Paul, ésotérisant au nom du Messie, traitant de la véritable dimension de l'Univers, que Ouspensky, dans son *Tertium Organum*, a reprise, sans pouvoir aboutir.

St Paul tenait de ce substrat initiatique, qui est le trésor de tous les prophètes, mais qu'ils ne peuvent nommer à l'œil nu, la turpitude de l'univers ne permettant pas de jeter ces perles sur le fumier infect où piétinent les pourceaux.

Aujourd'hui, c'est autre chose. L'ère terrible demande une totale révélation.

Et réjouissons-nous des concordances, qui veulent que plus de 2 000 ans enfouis, les manuscrits de la Mer Morte viennent au jour du fait d'une brebis égarée et d'un jeune bédouin – troublante analogie du Maître à la recherche du pêcheur.

Car les temps sont là. Tout va concorder maintenant à la venue universelle de l'Esprit !...

ADVANCE

8 Janvier 1957

Forêts, cheptels, parcs, plantes vivrières et le bonheur du peuple

à MM. Guy Forget et Raymond Rault

Du haut du *Pouce* faisant le tour d'horizon, l'aspect est d'un billard vert tendre, que parcourent des serpents vert foncé : ce sont les rivières.

Comme on se sent loin déjà de l'île de Paul et Virginie !

Nous n'avons plus de rivières. Les cannes à sucre ont tout pris. Sauf sur les hauteurs que menace le thé ! Il est temps de penser à reboiser l'île si nous voulons conserver notre climat, notre pluviométrie, notre faune. L'érosion menace partout.

Je suggère qu'on installe des bosquets d'arbres, çà et là, entre les vastes étendues de cannes à sucre, afin de conserver l'hygroscopie.

Déjà les cannes montent à l'assaut des montagnes. Voyez le mamelon de Candos et la Rivière Noire, qu'on tend à tapisser de velours émeraude.

Les pentes de Port-Louis devraient être reboisées. Ça empêcherait l'enlèvement de la rade et procurerait une fraîcheur à Port-Louis.

Des zones de nouvelles forêts, comme des bandes, devraient être créées partout dans l'île.

Il faut un septième des terres en forêts. Nous n'avons même pas ça. Notre richesse nationale s'en va, avec nos forêts qui s'en vont. Quand comprendra-t-on cela ?

Avec les forêts qui s'en vont et les rivières qui deviennent pures filets d'eau, bientôt il n'y aura plus ni cerfs ni camarons à Maurice.

Nos vergers s'en vont. Il n'y aura bientôt plus vestige de pastorale. Celle-là même dont s'enorgueillait Bernardin de Saint Pierre.

Le cheptel implique les prés. Les prés s'en vont. Le laitage implique des vaches. On aura bientôt plus d'herbe.

La monoculture est notre malheur. Le désastre nous attend, si la canne jamais flanchait.

Nous devrions cultiver un minimum de plantes vivrières. Et nous suffire en poisson. Nous importons tout. Notre économie n'est pas stable. Tributaires de l'étranger, nous sommes à la merci des fluctuations des prix. Et notre prospérité est souvent apparente. Ce que nous gagnons, nous le vomissons sur les marchés étrangers.

Et le pauvre est pauvre, en bonne part, parce que tout ce qu'il utilise vient d'au-delà des mers : son riz, son dholl, sa viande (?), son poisson salé, etc.

Et ceux qui profitent, ce sont les riches, parce que dholl, riz, poisson salé ne comptent pas pour eux. Et les riches paient le travailleur en belles roupies, disent-ils, mais roupies (dévaluées) à pouvoir d'achat minimale et qu'on surcharge par l'importation. Et notre prospérité est apparente. Et le pauvre n'a jamais été plus pauvre.

Comment aider le pauvre ?

En stimulant la culture des plantes vivrières, etc., qui baisserait le coût de vie du miséreux.

À mon sens, point de véritable richesse avec un peuple pauvre. Notre prospérité est fictive.

Je ne crois pas aux grands cheptels pour notre pays. Mais je préconise une subvention sur chaque vache, sur chaque cabri, sur chaque porc, sur chaque mouton. Et une prime sur les plantes vivrières locales : dholl, riz, maïs, etc. Et un détaxement radical du bas peuple. Et le droit d'importer du Japon, de l'Inde, de l'Allemagne, etc.

Prospérité par en bas est la vraie prospérité. Un arbre n'est point sain si ses racines sont pauvres.

Il faudrait élargir la bande obligatoire de plantation d'arbres des deux côtés des rivières. Et exiger que tous les chemins de propriétés sucrières soient plantés d'arbres, des deux côtés. Et créer des vergers nationaux.

Depuis quelque temps on en veut aux arbres. Vive Sir Hesketh Bell qui nous a valu la montée Chapman toute « longée » de flamboyants ! Il faut « redécorer » nos routes systématiquement.

Et créer des parcs. (Je suggère au *Board* de Curepipe de mettre sous jardins le centre de la ville, derrière Laurent et la gare. Si Manhattan n'avait pas Central Park, que serait New York ?) Il faut grandement féliciter le *Board* de Beau Bassin-Rose Hill, d'avoir ouvert un nouveau jardin. J'ai toujours pensé que les Casernes Centrales de Port-Louis auraient dû être changées en un genre de Central Park. Le jardin de la Compagnie est splendide et somptueux. Le Pleasure Ground est sans prix. Il faudrait faire un parc du terrain montant du Champ de Mars à Dauguet. Tout cela est possible. Certes, il faut penser aux cités ouvrières. Mais il faut aussi des parcs, où les ouvriers pourraient se promener, se reposer, se rencontrer. L'utile et l'agréable, pour l'équilibre physique et pour l'équilibre moral.

La population augmente. Il faut plus de maisons, mais il faut aussi des lieux de divertissements.

La Rivière Noire peut offrir de vastes étendues pour des parcs nationaux (tels qu'on les voit au Sud Afrique), et où les cerfs seraient chez eux, sans coups de fusil. Où l'on reconstituerait une ambiance à la Paul et Virginie, où viendraient s'extasier les étrangers parmi les ravenales, les ajoncs et les perdrix (réacclimatés).

Au taux actuel, l'île merveilleuse deviendra un jour un chaos de culture. Et l'utilitarisme asservira tout.

L'île Maurice deviendra tôt ou tard une île touristique. Il faut donc conserver les merveilles de l'île.

Ah, soit dit en passant, quelqu'un de très intelligent va ouvrir bientôt un hôtel à Pointe aux Sables ! Bravo, aidons cela, afin de rendre plus beaux les dimanches, et permettre à nos concitoyens à bourses moyennes de respirer les vents du large et de humer à pleins poumons les côtes de joie de l'île Maurice !

ADVANCE

19 Janvier 1957

Farouk (son histoire secrète)

L'histoire est faite dans les boudoirs et les alcôves. Le roi sans femmes passe rarement à la postérité. On a oublié Louis XI, on parlera longtemps de Louis XIV, à cause de Marie Mancini, de Louise de la Vallière, de la Fontanges, de la Montespan et de la reine non couronnée que fut Madame de Maintenon.

Et si Louis XV a été honni après avoir été appelé le Bien-Aimé, c'est parce qu'il avait aimé des maîtresses frivoles. Et de ce fait, il fut un plus grand roi que Louis XIV, dont les femmes se mêlèrent de politique, et interférèrent de manière fatale sur le destin de la France.

On pourrait en parler pareillement de Farouk, qui fut un grand roi, parce que pour lui les femmes ne furent que des joujoux. Il les méprisait, en usait, et c'est tout. Mais puisque les femmes font l'histoire, Farouk devint un monstre par propagande. Et ce portrait est resté.

Que de rois en firent pire ! Mais Farouk fit tout ouvertement.

Que de harems en Orient ! Farouk eut son harem à lui sur la place publique et c'est tout. Il ne se cacha pas. Avec la publicité actuelle, il faut jouer l'hypocrite.

Une dame qui est née au Caire, de père franco-arménien et de mère grecque, et qui y a vécu jusqu'à l'âge de 19 ans, et que j'ai rencontrée récemment, m'a raconté l'histoire de Farouk.

Farouk était un idéaliste. Profondément religieux, il fit construire de nombreuses mosquées de ses deniers. Il se flattait d'avoir pu, durant sa prime jeunesse, visiter une nouvelle mosquée chaque vendredi. Ses dons personnels pour la construction des écoles sont innombrables. Il était vénéré par les sectes religieuses et adulé de son peuple.

L'avenir semblait resplendissant. Se présentait un souverain d'Orient des *Mille et une nuits*, généreux, beau, courageux, mâle, aux mœurs impeccables.

Et se présenta Fareeda.

Elle était fille de pacha, et parmi les plus grands. Charme, intelligence, candeur, beauté, calme et volupté, elle réunissait tout.

Fareeda et Farouk s'aimèrent. Le roi, en geste souverain, la choisit. Elle accepta. Et, dans des pompes inouïes, se célébrèrent les noces. Le mariage fut béni, vinrent des enfants, des filles. Premier nuage noir : le peuple et la couronne voulurent un fils : il ne vint pas.

Mais le prince gouvernait.

La nation égyptienne surgissait bien peu à peu d'un chaos de race d'Orient, où les étrangers faisaient prime.

L'Angleterre aidait largement ce petit peuple. La France lui infusait sa culture, ses mœurs douces. La Grèce, largement représentée, lui donnait un indéfinissable charme.

Et la vie coulait douce parmi les pachas et leurs palais somptueux, les dattiers, le Nil, le Caire international, veillé par les Pyramides, les plages d'Alexandrie, et le rapport du Canal en primes et en *royalties*. Farouk avait ses palais, son or, ses collections d'art, son yacht. Mais il les avait hérités de son père. Le shah de Perse est-il moins riche et le sultan du Maroc plus pauvre ? Farouk était un souverain d'Orient, bien moins riche que le Nizam d'Hyderabad, par exemple.

Mais Farouk jouait ouvert. Ce fut son crime.

Le drame vint avec un Italien de sa suite, qui circonvinrent son esprit, le poussa vers les femmes. Les choses allèrent mollement au commencement. Des passades de rien. Mais un soir, Farouk, en état d'ébriété, ramena au palais du Caire une dame. Fareeda sortit de ses appartements. Sous l'affront et la meurtrissure, elle se retira, passa aux portes-arrières, sortit du palais. Elle n'est plus revenue. Le divorce fut lourd de conséquences.

L'Italien et les autres cravachèrent. Et ce fut la folle équipée. Vint le jeu. Les scandales se multiplièrent. Deauville, la Corne d'Or, les parties sur le yacht en Méditerranée. Et le tout dans une luxuriante publicité, parmi les métèques et les demi-mondaines.

La beauté de Farouk s'en alla. Le « frein » qu'était Fareeda n'était plus. Farouk se remaria, par désir, par frime avec une jeune fille de 17 ans, de basse extraction. Et le malheur s'y mit.

À l'insurrection, il avait perdu l'affection de l'armée. Il fut pris au piège. Mais le prestige qui entourait le monarque le sauva. On lui permit de s'en aller. Il gagna Capri, pour la dernière croisière sur son yacht. Sa fortune fut confisquée, celle d'Égypte. Il lui restait ses placements personnels à l'étranger. Il en vit toujours. Il emportait son fils, principal trésor, venu de sa seconde femme, qui, elle aussi, le quitta.

Farouk attend son heure.

On dit qu'il veut une réconciliation avec Fareeda, à travers le lien de ses enfants. Contact, par intermédiaires, aurait déjà eu lieu en Suisse. Fareeda acceptera-t-elle ? Et verra-t-on l'homme faire un retour sur lui-même ? Farouk, dit-on, est prêt, dès maintenant, à confier l'éducation de son héritier à sa première femme. Celle-ci acceptera-t-elle ? Attendons l'avenir.

Une chose est certaine. L'Égypte, pays de merveilles, ne veut pas d'un rustre à sa tête. Nasser vient d'un milieu très bas. Nul pacha ne se courbera devant lui. Et on ne peut abolir les pachas. Ce serait étêter l'Égypte, qui a peu de classes moyennes, et a le fellah (le paysan) et le voile.

Un général devint chef d'État en Perse. Ce fut le père du Shah actuel. Mais il revêtit la couronne. Nasser ne peut être couronné. Il est à la merci de la politique.

Personne n'aurait eu à trouver de mal à Farouk, s'il avait vécu il y a un siècle, ou, si l'on veut, il y a cinquante ans. Autour de la radio, des magazines, de la télévision et du cinéma, tout roi est passé au rayon X. Tous les sultans, presque sans exception, ont fait pire. Mais aujourd'hui il y a la propagande. Et on fait d'un homme ce qu'on veut.

Nasser n'est pas supérieur à Farouk comme chef d'État. Mais il est grandiloquent et pompeux et supplée à sa basse origine par la forfanterie : Napoléon a voulu d'une archi-duchesse. Nasser n'a pas épousé une fille de pacha. Le complexe d'infériorité le tient aggravé de complexe de supériorité, et ça explique tout.

L'Égypte c'est Nasser. Nasser c'est l'Égypte ? Non. Louis XIV pouvait dire encore : « L'État, c'est moi ». Aujourd'hui, ce n'est plus de mise, mais il y a trois siècles !

Le malheur des dictateurs, c'est qu'ils se veulent roi, roi en carton. Cromwell regrettait de n'être pas roi.

Il y a un trouble mental qui saisit les êtres qui ne sont pas nés dans la pourpre et qui basculent des trônes pour s'y mettre.

Farouk était roi de naissance. Il reste roi, malgré ses frasques.

Roi est un état. On ne le devient pas.

Farouk reviendra-t-il ? Peut-être pas. Mais son fils, je le crois.

Nul n'oblitérera la monarchie. C'est une institution divine, mais dont les hommes abusent. Mais l'abus suffit-il pour nier le principe ?

Le MAURICIEN

30 Janvier 1957

À quelle rue de Port-Louis donner le nom de Robert-Edward Hart ?

M. Guy Forget a demandé au Conseil municipal de donner le nom de Robert-Edward Hart à une rue de Port-Louis : « À la rue St Georges ou, à défaut, à une autre rue »...

Nous avons pensé qu'il serait intéressant de savoir ce que pensent de la question quelques-unes des personnalités littéraires du pays. – Marcel Cabon

(...)

Malcolm de Chazal : Il me semble que le plus grand honneur qui puisse être fait à un homme, surtout si cet homme est un tenant de l'Esprit, c'est d'associer son nom à un pic, car la montagne est puissance. Mais la montagne peut écraser le nom de l'homme. *Le Pouce* (je veux dire le mot *Pouce*) laisse libre la montagne. Le *Pieter Both*, par contre, est un peu ridicule. Heureusement, je l'ai renommé. Donner un nom, c'est mettre spirituellement à la vie la chose.

Je ne parle pas du Mont Everest, qui est archigrotesque.

Il n'est donc pas question de nommer une de nos montagnes le Mont Hart. Hart lui-même ne l'aurait pas voulu.

Guy Forget veut qu'on débaptise la rue St Georges. Il a peut-être raison. *St George Street* est attaché à notre passé. Mais c'est une rue de villégiature, très « curepienne », anciennement. Aujourd'hui cette rue est neutre. *Robert-Edward Hart Street*, cela irait peut-être.

Mais je préférerais la route en corniche qui encercle Dauguet, rue poétique s'il en fut, en contrebas du *Pouce*, où les amoureux pourraient encore penser à l'auteur de *Pierre Flandre*.

Mais le nom de Robert-Edward Hart irait mieux à un bocage ou à un jardin. Pourquoi pas un nouveau parc sur les pentes de la Colline Monneron, face au Champ de Mars, là même où eut lieu l'exposition du bicentenaire de la Ville de Port-Louis ? Ici, on est face à la rade, les montagnes font berceau. Il naîtrait peut-être ici un nouveau poète.

Hart avait le pressentiment de la manière dont la postérité allait le traiter. Poète démodé, il était d'un autre âge. L'annoncer dans les rues est, à mon sens, de mauvais goût et contre sa volonté.

Hart était un sentimental, un esthète, un délicat ciseleur de mots. Il n'était ni cosmique, ni prophétique. Son nom s'accorde mieux d'une sourdine. Il eût aimé lui-même une postérité en demi-teinte.

Hart a chanté le filao, la fée dans les bosquets, le bleu plutôt que le rouge, l'enfant plutôt que la femme. Faisons-lui une « immortalité » à sa mesure.

En teinte douce, amis, afin de ne pas troubler son chant orphique, lui qui aimait Chopin par-dessus tout, et qui n'alla pas jusqu'à chanter le parfum de la fleur de frangipane.

ADVANCE

31 Janvier 1957

Pamplemousses – terre de miracle

Le mot « pamplemousses », doux à la langue quand on le prononce, a toujours enchanté les Français. Armand Guibert, critique venu chez nous, a été le dernier à en parler. Pamplemousses, mot ample et moussu, donne parfaitement cette forme grège, à gosses roses et blanches, à la saveur doux-amer d'un baiser de femme, jujube teinté de cruauté, pulpe du diable au satin d'ange.

Pamplemousses. Pays de Paul et Virginie. Ô mon pays ! Je l'ai retrouvé ici-même. *Petrusmok* a Pamplemousses pour capitale... spirituelle et humaine et pétrée.

La Vallée des Prêtres a une nouvelle route en bande de soie, enlaçant ses flancs verts comme une ceinture de chasteté. La pomme de l'amour ici est la mangue.

Marcel Cabon, dans mes pas, mais peut-être avant, a habité ici de corps, de cœur et d'âme, même si son esprit flottait sur toute l'île. Je ne lui reproche qu'une chose : d'avoir gardé son bonheur à lui seul, et de m'avoir refusé l'accès à sa thébaïde. Il est un jaloux des fées de la montagne !

Pamplemousses héberge la Vallée des Prêtres et Crève-Cœur, deux mamelles d'un buste altier. Bernardin a choisi la Vallée des Prêtres, mais je l'en ai chassé. Cabon a fait le reste. *Paul et Virginie* est dans les livres. Sauf le remorqueur de ce nom et quelques rues, chez nous, et le pseudo-tombeau de Virginie au Jardin du Roi, qui pense aujourd'hui à ce mythe, même les étrangers ?

Car *Paul et Virginie* a passé de mode. Il était bon pour l'époque romantique.

Ce n'est point de *Paul et Virginie* dont je vais vous parler. Mais d'autre chose.

Pieter Both, Gouverneur des Indes hollandaises, fait escale d'eau à la Baie du Tombeau. Une tempête survient. Les galères chargées s'éventrent sur les récifs. Le corps de Pieter Both est jeté sur la grève. On l'y enterra. Et on nomma le pic de son nom. Qu'importe Pieter Both ! Suffit qu'un poète l'ait mis au monde.

Étrange chose ! Les Hindous diront « réincarnation ». D'autres penseront : la continuité de l'esprit.

Je suis membre d'une famille établie ici depuis 200 ans. La famille Chazal a été parmi l'une des premières à venir dans l'île.

..*

Dans ce temps, on habitait Pamplemousses. Bernardin vint chez M. Poivre à Mon Plaisir. Des ruines et des grilles mortes parsèment ce haut lieu. L'île Maurice s'est faite ici, souveraine et merveilleuse.

Alors que le Père Laval, à Ste Croix, présente le rond-point du Catholicisme, *le centre spirituel poétique de l'île s'établit sur ce parapet magique qui sépare la Vallée des Prêtres de Crève-Cœur et les réunit.*

Mais ce centre était, il y a deux cents ans, plus au nord, dans les hauts de Montagne Longue.

Ici résidait un homme étrange. Il s'appelait François de Chazal de la Génesté. Il vint à Maurice avec son frère Antoine-Toussaint de Chazal de Chamarel. Ils étaient des cadets de famille. Leur frère aîné, Pierre de Chazal, dans son château de la Sablonnière, dans le Loiret, vivait en célibataire, la vie d'un noble d'avant la Révolution. Héritier exclusif des domaines, il n'eut pas d'enfants. Libéral, comme sont tous les Chazal depuis, quand vint la Révolution, Pierre de Chazal embrassa les idées. Lui qui était membre du Parlement, Conseiller à la Cour des Aides, il fut chargé d'une milice populaire. Et il vécut tranquille et heureux, jusqu'à la venue de Robespierre et l'ère de la Terreur. Les extrémistes mirent son château à feu et à cendre. Pierre de Chazal n'eut que le temps de s'enfuir par la porte arrière.

François de Chazal de la Génesté et Antoine-Toussaint de Chazal de Chamarel étaient à l'île Maurice et s'étaient mariés.

Ils avaient fait une courte visite en France, peu avant la Révolution. Mais étaient revenus.

Chazal de la Génesté se maria deux fois, mais ne laissa pas d'enfants. Je descends de Chazal de Chamarel.

Les deux eurent d'immenses concessions. Chamarel fut un de leurs fiefs, qui porte le nom de mon ancêtre (lieu extraordinaire, s'il en est !)

La Génesté s'établit tout autour des montagnes du centre, dans ses maisons de Ripailles, de Pamplémousses, etc.

Il était du Conseil de la colonie (constitué de quelques personnages qui, avec le Gouverneur, menaient le pays). Il mourut. Personne n'en parla plus.

Les Chazal, depuis 200 ans, ont vécu à Maurice, sans rien connaître de Chazal de la Génesté, sauf quant au dénombrement de ses terres, etc.

Et nous sommes en 1947.

Sens-Plastique fait son entrée à Paris, éclatant et sordide (quant aux sous). Je reçois un extraordinaire courrier par avion, de toutes parts.

..*

Aimé Patri, le premier, révèle la nature et la personne de Chazal de la Génesté, dont il trouve un document s'y référant dans *Le voile d'Isis* à propos des Rose-Croix.

Un livre de René Allendy (Mauricien éminent) révèle les dernières traces de la Rose-Croix *authentique*, en Europe, (avant d'émigrer au Tibet, pour ne plus revenir) à François de Chazal de la Génesté.

René Guénon, habitant au Caire, le plus éminent des occultistes modernes, m'écrit pour me donner les clés secrètes de Chazal de la Génesté. Et se révèle l'étourdissante chose : La Génesté était le dernier disciple du Comte de St Germain, peut-être le plus étonnant homme de tous les temps (qui vit encore au Tibet, selon madame Blavetsky). Chazal de la Génesté aurait été le détenteur de ses secrets. René Guénon me demande de fouiller mes papiers de famille. Rien ici.

Je m'adresse au Dr Auguste Toussaint, qui parcourt de fond en comble les Archives de la Colonie. Rien encore. Et l'étonnement du Dr Toussaint touche à un plafond.

Il me dit qu'à la mort d'un conseiller, tout le Conseil doit se déplacer sur les lieux des funérailles.

Or, à chaque fois que, dans les Archives, il pourrait être question de Chazal de la Génesté, tous les documents s'y référant ont été enlevés comme par une main secrète. Et cela méthodiquement, systématiquement.

Or, j'apprends que tout Rose-Croix authentique doit s'arranger, qu'après sa mort, nulle trace n'existe de sa personne. Et surtout que sa tombe reste inconnue, nul vestige ne devant la révéler aux humains. Ainsi fut fait !

Mais la franc-maçonnerie avait gardé des traces... indélébiles.

Tout maçon sait que le personnage le plus extraordinaire sans doute de la franc-maçonnerie universelle est le Dr Sigismond Backstrom.

Quand mon nom fut connu en Europe et ailleurs, un maçon de haut grade m'écrivit de Londres et me révéla la chose secrète, inouïe, concernant les relations du Dr Sigismond Backstrom et de Chazal de la Génesté.

Le Dr Sigismond Backstrom vint à Maurice à la fin du XVIIIe siècle. Il fut initié par Chazal de la Génesté en son habitation des Pamplemousses. Chazal de la Génesté lui révéla le processus de la pierre philosophale (la transmutation en or) qui donne le corps même du Grand Rite Cosmique. Backstrom passa quatre jours chez Chazal. D'où la filiation maçonnique mondiale, à travers les espaces et les temps, avec Pamplemousses.

Ai-je le droit maintenant de parler du mystère des Pamplemousses ?

Quoi d'étonnant aussi si moi-même, ruisselant des stances sens-plasticiennes, appelé par l'esprit, j'ai cru moi-même, inconsciemment, devoir boire aux sources, et suis allé vers le Haut-Lieu ?

Voyageurs vers le Nord, en passant sur les routes actuelles, longées de frangipaniers, de flamboyants, de mourouks, pensez à un passé qui fera dans demain notre avenir glorieux. Pensez à l'Esprit ! Et ne piétinez pas trop les glorieux porte-flambeaux ! L'Esprit du pays est mieux que dans la canne à sucre. Il est dans le parfum irréel des amours de l'île. *Paul et Virginie* est littéraire, allez au vivant !

Pamplemousses, goût du jamais assez. Pulpe du bleu, angélicisé de rose, dans le vert de lys, toute mon île dans un fruit !

Pamplemousses, dans tes cités saintes, Vallée des Prêtres et Crève-Cœur, tu es un centre poétique, hors de quoi l'univers ne pourrait vivre.

..*

Qui parle ? Nos montagnes. Et que sont nos montagnes ? Le palimpseste du passé. Empreintes digitales où la main des dieux s'est posée. Qui sait les lire, connaît tout.

Ile Maurice, petite île, mais grande par l'Esprit.

Qui le croirait ?

Qu'est Pamplemousses aujourd'hui ? Tant d'arpents de cannes, tant d'usines, rapportant tant d'argent ? Non !

Autant vendre le chandelier d'or du temple de Jérusalem au poids et faire monnaie de *La Joconde*.

Il y a des choses sans prix. Et quand je dis que l'île Maurice m'appartient, je parle en poète. Et quand je dis : *mon île*, je parle de ma patrie spirituelle. Nous ne possédons vraiment que ce que nous aimons au-delà de l'amour.

ADVANCE

22 Février 1957

Colloque sur l'abîme

Interview de Malcolm de Chazal

Au Champ de Mars, par un après-midi de mauvais temps. Des nuages d'eau s'accrochent au flanc du Pouce. Une bure grise dissimule Dauguet, bleu oasis dans les matins clairs. La bure grise s'élève lentement, s'effiloche, s'accroche à la montagne. Déjà le soir touche cette grisaille qui vire au violet. La tempête rôde sur Port-Louis.

Assis à mes côtés, Malcolm de Chazal se taisait. Sans doute, comme moi, il évoquait les après-midi où l'air a couleur de miel, où des ombres s'allongent dans la plaine, où la lumière fusante du couchant transforme le Pouce en un bloc de braise.

Le Champ de Mars, repu d'eau, s'endormait.

— *Vous avez l'air taciturne, Malcolm de Chazal. Dites-moi quelque chose. Dites-moi, par exemple, ce que vous pensez de l'amour.*

Et voilà cet homme extraordinaire qui s'emporte :

— Le sexe est une clé qui ouvre soit le paradis ou l'enfer. Le vice est une sottise. Pour le poète, l'amour est d'ordre universel et mène à Dieu. Mais attention : au Dieu des poètes.

— *En quoi le Dieu des poètes diffère-t-il du Dieu des bourgeois ?*

— Pour l'amateur d'auto, Dieu est une *Chrysler*. Pour le buveur impénitent, Dieu est le *Johnny Walker*. Le joueur adore la chance. Le don juan croit conquérir Dieu quand il conquiert la femme que le diable personnifie. Le Dieu des poètes est le Dieu de l'innocence, le Dieu des enfants, du lys, de la rose, des amants divins. Pour le poète, la nature est une église...

— *Voulez-vous dire que le poète est nécessairement panthéiste ?*

— Je ne crois pas au panthéisme d'un Spinoza. Je ne crois pas au panthéisme de la matière, mais au panthéisme de l'esprit, et les images, en tant qu'essence, forment le jardin de Dieu.

— *Ne croyez-vous pas que si le monde est où il est, c'est parce que l'amour a perdu de son caractère sacré ?*

— D'où vient la chute ? De notre narcissisme. Cette jeune fille est belle. Elle trotte dans la lumière, elle s'extasie sur ses propres formes. Ses regards cherchent des admirateurs. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas la lumière, les couleurs, c'est sa propre image. Elle ne voit pas : elle veut qu'on la voie. Cette jeune femme est une égoïste, une égotiste. Pour l'homme qui sait voir, les charmes de cette jeune fille ne l'émeuvent pas. Il manque à cette femme l'innocence, le naturel. C'est Ève tombée au sein de ses propres charmes, amoureuse d'elle-même. Cette jeune fille ne connaîtra jamais le sens de l'amour. Elle n'est belle que pour le bourgeois. Pour le poète, elle manque de lumière. Le poète fuit devant ce serpent dansant.

— *Croyez-vous à un retour à l'innocence première, à une revalorisation de l'amour ?*

— À côté du Rock n'Roll, il y a Minou Drouet. À côté du Bee bop, il y a la grande danseuse russe dont le nom m'échappe. À côté de Picasso, il y a les dessins d'enfants. À côté de l'avion supersonique, il y a la musique de Debussy. À côté de *Bonjour Tristesse*, il y a les *Grands Meaulnes*. À côté des night clubs, il y a les clubs vivants de la jeunesse. À côté du *Das Kapital*, de Karl Marx, il y a l'Évangile. Deux esprits sont sur le monde : l'un clame l'amour impur, l'autre les hymnes du renoncement. À côté de l'égoïsme, il y a le nouvel amour du couple. Ce qui se passe actuellement, c'est la venue de l'Épouse comme annoncée dans l'Apocalypse, et qui est l'Église universelle.

— *Espérez-vous que viendra le Jour des hommes au cœur d'enfant, que l'amour retrouvera sa pureté première ?*

— Ces grands enfants dont vous parlez sont les poètes. Rappelez-vous ces paroles de Rimbaud annonçant que la poésie sera *en avant*. Cette poésie sera une poésie... cosmique et les mages en seront les portedrapeaux. Nous marchons vers le monde des mages, non des magiciens de la machine, mais les mages de l'image. Toute la vie se ramène aux images. Mais nous arrivons à un nouveau sens de l'image, à l'allégorie, où tout se nommera en terme de Dieu. Nous arrivons à un nouveau sens de la lumière. Nous palperons le corps de Dieu. Les poètes de demain seront des voyants : ils dépasseront Moïse, Ezéchiel et Daniel. Ils seront maîtres des images. Donc, maîtres du temps. Ils seront au premier rang de l'humanité.

— *Ce sera la terre promise...*

— Attention ! Il faut, avant cela, que la guerre tue la guerre, que le vice tue le vice, que la machine tue la machine, que les femmes impudiques tuent les femmes impudiques, que la finance tue la finance, que le capital outrancier tue le capital outrancier, que l'erreur tue l'erreur, que le blasphème tue le blasphème, que la femme tue la femme. Hélas ! que l'homme tue l'homme. Il faut que l'homme balaie ses propres écuries d'Augias. Le monde où nous vivons est une pourriture. Il faut que soit jeté au puits de l'abîme le fumier infect, afin qu'un parfum soit sur le monde. Il faut attendre qu'on puisse séparer l'ivraie du bon grain. Les grands événements qui se préparent forceront l'homme à choisir... Alors, le moissonneur pourra venir. La grande conflagration qui vient permettra à l'homme d'accomplir les gestes d'épuration. À mon sens, 1957 sera une année d'ordre cosmique, une année de grands tourments. Après 1957, viendra un nouvel âge : l'âge de l'esprit. Après cela, la force aura dit son dernier mot. La force tuera la force et fera place nette à l'esprit.

— *Alors viendra l'ère des hommes de bonne volonté ?*

— Les hommes de bonne volonté ne seront ni exclusivement de l'est, ni exclusivement de l'ouest. Ils appartiendront à tous les peuples et à toutes les races. Ils seront de partout et, par eux, la terre reviendra à son unité.

* * *

La nuit est tombée. La lumière des lampadaires se ternit dans une fine poussière d'eau. Et le vent siffle dans les fils d'électricité.

Yves Ravat

ADVANCE

23 Février 1957

L'eau, notre problème

Isolée en plein océan, l'île Maurice peut avoir de l'océan tant qu'elle veut. Mais c'est de l'eau salée, ni bonne à boire, ni bonne à arroser les cannes à sucre.

Et l'île qui a tant d'eau a le problème de l'eau, qui est son problème même, son essentiel problème.

Nos rivières se sont asséchées, coupées les forêts tropicales d'antan. Et la courte herbe qu'est la canne à sucre, moisissure vue du ciel, n'attire pas la pluie. Et les terres, sans manteau valable, sont rongées par l'érosion. Les richesses des terres, humus et sels minéraux, vont à la mer, en eau rougie de notre sang.

Nous perdons peu à peu la richesse de la terre et la richesse du ciel, l'or du sol et l'or blanc de la pluie.

Et la pluie perdant son éponge immédiate, qu'étaient les forêts, glisse dans le sous-sol caverneux de notre île et s'en va par des ruisseaux souterrains à la mer. La mer prend nos terres en surface et nos eaux en profondeur. La mer qui se refuse à nous par son sel, prend nos sels minéraux et notre bonne eau de pluie.

Nos rivières souterraines asséchées en surface ont donné les supposées cavernes de Petite Rivière, qui furent des fleuves souterrains d'antan. Là se trouvent les trésors enfouis, entrés par le côté de la mer et cachés du côté du rivage. Mais d'autres fleuves et des lacs souterrains sont en profondeur dans le sein vierge de la terre de l'île Maurice.

Il faudra un jour y puiser l'eau des pluies qui ici court ou stagne.

Nous laissons toute notre fortune aller à la mer. C'est bête. Agissons.

Viendra le temps des foreuses artificielles et des pompes en profondeur, amenant à la surface des terres la manne d'eau dans le sous-sol, et empêchant de fuir vers la mer notre trésor réel.

Car notre capital, avec la terre, est l'eau.

Je m'étonne qu'ici-même, le problème de l'électricité n'est pas lié au problème de l'irrigation.

Tenez. La Grande Rivière N. O. n'est pas endiguée. Et cependant des canyons ont été mis comme là par la nature justement pour cet usage. La Grande Rivière S. E., à la chute de *Diamamour*, offre un idéal « triangle hydraulique ». Ces richesses restent inexploitées. Et les gorges de la Rivière Noire où les terres en contrebas ont soif, sont là à se mourir de soif, alors que la pente superbe est là encore, et des encaissements merveilleux s'offrent à nous pour élever des digues, alliant électricité et irrigation par simple déviation sur les hauteurs des ruisselets, qui se perdent partout.

Ah, si on pouvait voir grand et en synthèse, on verrait juste.

Il manque un cerveau.

* * *

Le problème de transport doit être résolu par la houille blanche. Nous ne pouvons continuer de dépendre de l'étranger pour notre combustible.

Empêchons notre eau d'aller dans le sous-sol. Et celle qui y est déjà, faisons-la remonter.

Reboisons. Et d'abord nos versants de montagnes. Tout le cirque de Port-Louis. Et puis ailleurs. Le reboisement est du capital bien placé.

Je conseillerai aux intérêts sucriers de ce pays de s'atteler sérieusement au problème de l'eau, d'avoir à ce sujet un comité permanent avec experts ou conseils d'experts à l'appui.

Personne, dans le domaine de l'eau, ne saurait penser à lui seul. La pluie concerne tout le pays. Et nous n'en sommes pas encore à créer la pluie artificiellement sur certaines régions, au détriment d'autres.

Le problème de l'eau ici-même est démographique, biologique, industriel *et concerne le pays comme un tout*. Tout le pays, si l'on peut s'exprimer ainsi, a la tête dans le même baquet, et tout le monde dépend du même bonheur du ciel.

Nous avons dépassé le demi-million d'habitants. Mais la manière dont nous pourrions affronter l'accroissement de population, dépendra de la manière que nous affronterons notre problème de l'eau.

Tout cela est évident. Il m'étonne moi-même d'y résister. Car tout le monde devrait voir clair dans cela.

Un grave, un terrible élément nous confronte. Et personne n'y pense.

Par les cyclones, l'humidité de la Mer Indienne est amassée dans une grande baignoire et jetée en bloc sur notre île de janvier à mars, trois mois où la canne à sucre pousse, aidée par la chaleur.

Or, les cyclones nous ont quittés. Ils s'aplatissent, comme tout ce qui dépérit. Ils gagnent de plus en plus la côte d'Afrique, pour aller y mourir.

Maintenant à la place de la baignoire au bon moment, il y a l'aspersion toute l'année. Et cela ne fait pas notre affaire, ni celle de la canne à sucre, qui demande la condition tropicale absolue.

Et nous arrivons en ce moment même, avec les climats qui changent, à la saison à deux coupes annuelles, dues à la pluie éparpillée pendant l'année. Nous sortons, avec les cyclones qui s'en vont, des climats totalement tropicaux et passons aux climats sub-tropicaux. Nombre de plantes mi-tropicales s'installent déjà chez nous.

Dès lors avec cet immense changement, jamais plus autant qu'avant le problème de l'eau deviendra aussi *vital* pour nous.

Nous ne pouvons pas perdre notre pluie.

Intéressés, réfléchissez !

Il y va de l'avenir de toute l'île.

Le MAURICIEN

5 Mars 1957

Lettre de M. Malcolm de Chazal

Curepipe, le 4 mars 1957

À Son Excellence Robert Newton, Officier administrant

Excellence,

Je demande le privilège de venir témoigner, mardi 12 mars 1957, à la barre du Conseil législatif de l'île Maurice, lorsque sera débattue la motion de M. S. Bissoondoyal sur le Département des Télécommunications.

Je considère que les choses que j'aurai à dire seront vitales dans ces débats.

Je ne sais quelle est la procédure en la circonstance, s'il s'agit d'un précédent et si ma demande est recevable.

À tout hasard, je m'offre pour éclairer à la fois le Gouvernement et les représentants du peuple.

Au cas où ce que je demande ne peut m'être accordé, je supplie Votre Excellence d'avoir la bonté de transmettre cette demande au Secrétaire d'État pour les Colonies.

Votre dévoué.

ADVANCE

7 Mars 1657

Au peuple mauricien

Mes chers amis,

Tous mes malheurs commencent le jour de ce mois de septembre 1956, quand j'ai écrit à Sir Robert Scott une lettre ouverte dans *Le Mauricien*, *Advance*, *Le Cernéen*, concernant la visite imminente de Son Altesse Royale, la princesse Margaret. Ce que vous venez de lire dans ces mêmes journaux n'en est que le dénouement.

Tout remonte à ce jour, quand je vous ai aimés, défendus, choyés, *quand j'ai dit la vérité* sur l'inconcevable oubli des autorités d'accorder la part qui était due au peuple mauricien dans les célébrations qui venaient.

Je vous rappelle les faits.

La sœur de la reine avait été invitée à venir à Mombassa, Zanzibar et à l'île Maurice. Trois jours étaient accordés à l'île Maurice. Et pour ces trois jours, la Princesse devait voyager, aller et retour, de Zanzibar jusqu'ici, sept autres jours. En fait, dix jours de son temps étaient pris pour nous seuls.

J'avais prévenu Sir Robert Scott, dans ma lettre ouverte dans la presse, que le peuple réclamait son dû. Vivant près de ce peuple, à Port-Louis, chaque après-midi, quand je parcours les rues de la capitale et ses faubourgs, moi le pitre et l'odieux, j'entendais battre le cœur de mon île, et je savais que ce cœur était ulcéré. Je décidai, coûte que coûte, de faire un appel au chef du pays *alors qu'il en était temps encore* (la Princesse ne venait que dans huit jours.) À mon appel, point de réponse. Rien ne fut fait dans les sphères officielles. Point de plus petit changement dans le programme.

Je vous rappelle mes amis les points que je spécifiais.

Après une lutte sans merci contre la dictature hitlérienne, l'Angleterre héroïque de Winston Churchill surgissait pavillon battant au vent de la victoire.

L'île Maurice avait versé son sang dans l'hécatombe. Venait la fille d'un roi, celui-là même de la Grande Guerre, sœur d'une reine.

Or, par une lacune que je ne veux pas qualifier, les anciens combattants étaient misérablement écartés. Mon point de vue était que c'était un affront au pays, que le monument aux morts de Curepipe où un soldat anglais et un soldat français soulèvent à deux les lauriers de la victoire, ne fût pas couvert de fleurs à cette occasion, et *qu'on ne permît pas* à la Princesse Margaret qui s'en serait fait une joie, de se recueillir quelques minutes devant le signe pieux de notre honneur, de notre gloire et de notre amour.

Que ce soit la venue d'un grand homme politique, civil, militaire au Royaume-Uni, ou d'un roi en visite, le premier geste accompli par eux est d'aller fleurir le cénotaphe en plein centre de Londres et s'y recueillir.

Or, la sœur d'une Reine, la fille d'un grand Roi, vient chez nous. On l'écarte du lieu même de notre honneur.

Je réclamais, de plus, dans ma lettre, le droit des sphères intellectuelles à une part aux célébrations. Peintres, écrivains, artistes étaient misérablement jetés à la porte.

Je demandai que la Princesse pût rencontrer le peuple et se mêler à lui, comme elle le fit à Zanzibar et à Mombassa. On dut nous prendre pour des sauvages, on ne prit aucun compte de ma demande.

Je demandai que les autorités religieuses de ce pays pussent voir et converser avec la Princesse – les autorités religieuses hindoues, musulmanes, adventistes, etc. On ne prit aucun compte de mes « divagations ».

Donc l'esprit de ce pays avait été mis à l'écart et le peuple ignoré.

Et ce qui devait venir est arrivé.

Dans l'enthousiasme délirant des masses, par son cœur débordant, le peuple de l'île Maurice se jeta presque sur l'auto de la Princesse. On avait fait l'inconcevable faute de changer l'auto découverte en une auto fermée, aussitôt le départ de l'Hôtel du Gouvernement. Le peuple ne voyant pas, il voulait voir. C'était son droit. *Et il savait que là seul dans les rues il verrait la Princesse.* Il se précipita donc. Comment lui en vouloir ? Tel gosse de dix ans voulait garder le souvenir. Et telle mère dut hisser son fils sur son épaule, et tel père forcer la foule pour faire le regard de sa fille voir le visage radieux.

La faute remonte à huit jours avant, quand je demandai au Gouverneur que le peuple eut la part qui lui était due aux célébrations. Frustré, sachant qu'il n'aurait que cette courte vue en restant dans les rues, le peuple se précipita.

Et l'affront vint presque à la minute. Les journalistes anglais qui accompagnaient le cortège, câblèrent à la presse à Londres, stigmatisant le peuple mauricien, en termes nets, comme des sauvages. La presse locale réagit. M. Raoul Rivet désigna du doigt l'affront et demanda que notre parlement s'en saisît. M. Schilling reprit la chose à Londres. Il eut fallu une interpellation en règle à la Chambre des Communes, un tollé. Rien ne fut fait.

Je reçus deux missives peu après, signées Simpson (le grand Simpson, parce que cela me diminua) me questionnant au sujet de mes lettres au Gouverneur, à l'occasion de la visite de la Princesse Margaret. Je n'avais dès lors de comptes à rendre qu'à Dieu et à ma conscience et à l'amour de mon pays. Je m'étais conduit comme un preux. Le preux Simpson se le tint pour dit. Mais depuis...

J'ai la conscience nette. Je n'ai fait aucun mal. Je suis innocent. Mon seul crime est l'amour de mon pays et ma défense du prestige de l'Angleterre dans nos eaux. J'étais cette fois plus Anglais que tous les Anglais. Car la presse anglaise – celle qui pense et qui a l'amour infini de la justice – dit en lettres de flammes que la visite de la Princesse à Maurice, qui aurait pu être une apothéose, sombra dans des tournées officielles parmi les mêmes gens, propriétaires de cheminées et de bijoux. Le but de la visite de la Princesse Margaret à Maurice était manqué : prendre contact avec le peuple de l'île Maurice.

Et j'avais prévenu. Mon crime est d'avoir prévenu : d'être un prophète... de malheur.

Et l'agneau bientôt va être amené à la boucherie.

Quand vint la Princesse Margaret, j'allais à *Morne Plage* avec un ami. Je n'ai pas vu les yeux myosotis de la Princesse Margaret, sa grâce d'une Windsor, son charme du pays où fleurit la bruyère. Je ne

voulais pas faire assaut dans les rues et manger la poussière que j'ai tellement avalée toute ma vie. Je respirai l'air du large à la Pointe Marron et goûtai les fameuses langoustes de ce lieu de rêve. Des bateaux devaient rejoindre le *Britannia* au large du *Morne*. Je n'en vis aucun.

Je n'oublierai jamais dorénavant ce qu'il en coûte à servir son pays. Et je comprends que les gens refusent à faire de la politique.

Or, moi je ne fis pas de la politique, sauf la politique du cœur, d'avoir voulu que le cœur de la Princesse Triste se liât au cœur du peuple de l'île Maurice.

Messieurs les Anglais, quelqu'un a aimé ce jour-là l'Angleterre plus que vous ne le pourrez jamais : il a aimé la vraie Angleterre, celle qu'incarne sa Royauté, celle de Disraeli aux pieds de Victoria, celle de Malcolm de Chazal dont la mère est Anglaise, qui ne peut se courber devant une fille de roi, sœur de reine, parce que les riches avaient pris toute la place.

Morne Plage, lieu béni, tu m'as compensé. L'âme de la Princesse Margaret planait ce jour-là sur l'île Maurice. Elle rôde peut-être encore quelque part parmi les « montagnes chazaliennes » où mon doux ami, M. Simpson, n'est peut-être jamais allé.

Tant pis ou tant mieux.

Car un dicton dit (c'est une légende anglaise) que le jour où la boule de *Pieter Both* tombera, l'Empire ne sera plus.

Margaret, la Princesse Triste, verra que, par la magie du cœur, l'Empire sera toujours là où battra un cœur pour l'Angleterre.

À vous mes compatriotes.

ADVANCE

25 Mars 1957

L'Inde, face à son destin

Je demande au Commissaire de l'Inde d'envoyer cet article aux journaux de la Grande Péninsule, afin qu'il atteigne le Pandit Jawaharlal Nehru lui-même et le Président de l'Hindustan. J'y ai des choses à dire qui intéressent l'Asie comme un tout.

* * *

La terre a connu des époques alternantes. Ainsi, au pôle nord actuel, existait l'Hyperborée. Platon en a parlé. Là se trouvaient des pays tropicaux. Avec la fonte des glaces au pôle Nord, on a retrouvé dernièrement de l'herbe verte dans l'estomac des mammouths ensevelis par un titanesque et soudain cataclysme. Les Hyperboréens, qui étaient des Blancs, disparurent dans la catastrophe qui fit virer l'axe terrestre et se déplacer les pôles.

Des restes d'hommes blancs s'accrochèrent au nord de l'Europe, en Islande, l'Atlantide en vint. Demeurèrent les Aryens. Ram était aryen, donc blanc. Les restes des Blancs émigrèrent ensuite, vers le sud, l'est et le sud-est, se mêlèrent au sang noir, donnant les Sémites, les Assyriens, les Égyptiens. Et il y eut la race indo-européenne. Dans le haut Népal, dans les montagnes de l'Afghanistan, il y a des Blancs aux yeux bleus, du type prussien, scandinave.

Régnait l'Hyperborée. Elle n'est plus. Les Esquimaux ne sont que des Chinois, blanchis par les neiges.

Car quand disparut Hyperborée, d'autres races prirent le dessus. Il y eut la race noire du Pacifique, qui, à son tour, subit une grande catastrophe, dont il est resté le chapelet d'îles de l'Indonésie. Ce cataclysme qui atteignit aussi l'Océan Indien, est connu en Europe comme celui de la Lémurie. Dans l'Inde, ce monde disparu est appelé Gondwana, et en Extrême Orient, Mû.

Les Dravidiens appartenaient à cette race noire, mais réellement bleue qui peuplait la péninsule hindoue, lorsque vinrent les Aryens qui s'arrêtèrent à la hauteur de Madras actuel.

Mais il y avait aussi une race jaune dont il est resté les Chinois. En Malaisie, à Java, à Bali, il y a mélange de races, le Chinois se mêlant à l'Hindou.

Donc aujourd'hui, seule l'Inde (à ajouter cependant tous les peuples qui courent vers le Moyen Orient jusqu'à l'Hellespont) lie parfaitement l'Orient à l'Occident, dans le sang et dans la race. Le rôle de l'Inde est, de ce fait même, congénitalement, immense.

Sa neutralité entre l'Est et l'Ouest est typique et désirable, et paraît comme atavique. Et ce qui se passe au Moyen Orient est, à mon sens, un prélude, avec conflits ou sans conflits, de la réunion de l'Occident à l'Orient.

Car, de même qu'il y eut des alternances dans la vie climatique de la Terre, déplaçant les pôles physiques, de même il y a alternances psychiques. Et le leadership du monde a passé successivement du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest et retour dans l'autre sens.

(Notons que, géographiquement parlant, l'alternance voudra qu'actuellement il y ait beaucoup plus de terres émergées dans l'Hémisphère Nord que dans l'Hémisphère Sud. Un jour une grande catastrophe renversera ce sens).

Il y a, d'autre part, quelque chose d'extraordinaire qui se passe au sujet de la race juive.

À cheval sur l'Orient et l'Occident, avec un cerveau complet, le Juif a toujours été à l'avant de l'esprit du monde. Mais il a son côté outrancier, et son matérialisme est très connu.

La position d'Israël actuellement est à retenir, en tant que charnière entre l'Est et l'Ouest. Israël donc ne doit pas disparaître, pour le bien de la planète.

Un fait neuf est venu dans le monde : l'*américanisme*, qui est un communisme par le haut. Moscou est très près de Washington. Moscou et Washington prônent le même idéal collectif, les deux présentent l'homme mécanique, ont tendance à faire de l'être humain un robot. Moscou et Washington sont donc des opposants de l'*humanisme*. Ce sont des mécanisateurs du monde. Ils sont les deux pays le plus à l'avant-garde de l'atomisme, fléau qui menace le monde par l'artificiel.

L'Hindou peut être appelé, par contre, avec son panthéisme, l'être du globe le plus près de la nature. L'homme ici vit proche du sol, et voit Dieu dans le grain de riz, dans la source, dans le soleil. Le Dieu américain, d'autre part, est mécanique. Et le collectivisme, qui est système inhumain, absorbe le monde russe, et bientôt le chinois.

L'Inde donc est fondamentalement anticommuniste, d'esprit, de nature, de tendance.

Et le panthéisme hindou et le collectivisme chinois sont voués, de ce fait, tôt ou tard, à s'affronter. L'Asie n'est pas unie.

Mais il faudra tenir compte, avec la Chine, du bouddhisme, dont l'idéal vient de l'Inde, et qui a façonné le peuple chinois pendant des millénaires. Cela, le léninisme qui a extirpé le christianisme en Russie, aura cette fois fort à faire.

Donc dans le *substrat*, puisque Gautama vient de l'Inde et a été nourri des Védas, grand chant poétique de l'humanité, – par le substrat, l'Inde et la Chine ne sont pas antinomiques.

Ce qui s'oppose maintenant dans le monde, et fait le heurt des mentalités, c'est le christianisme qui s'est occidentalisé et qui se dresse face au sens millénaire de l'Orient, nourri de tolérance, et dont Jésus, en oriental, était le protagoniste, *donc Jésus est à l'Est*.

La Bible est un livre juif. On l'a romanisée, codifiée, on en a fait une chose rigide et morte. Du sens de la Bible faussée, aidée par Aristote, s'est fait l'Occident jusqu'à l'atomisme. Il y a eu ici abus du sens de l'analyse.

Ce qu'on peut reprocher à l'Orient, c'est l'inverse, abus du sens de synthèse, qui cause le mystique et le contemplatif.

L'Ouest et l'Est réunis, la Terre connaîtra un nouvel âge.

Par la guerre ou sans guerre, cela se fera.

Donc ce qui menace l'Inde actuellement, hors le communisme russe ou chinois, est l'autre versant du collectivisme qui abolit l'individu, l'américanisme, avec ses machines envahissantes, vraie prise de conquête de l'Inde par Chicago, Minneapolis, St Louis, Pittsburgh ou Détroit.

À quel point l'Hindou résistera à ce robotisme ? Tout dépendra de la puissance poétique des Védas sur le peuple de l'Inde. Et elle est encore très grande cette influence.

À l'île Maurice, je ne cesse de dire aux Hindous mauriciens : renforcez votre hindouisme, qui est votre meilleur rempart contre le robotisme américain, plaie actuelle de l'homme et qui nous retire de la nature.

Celui qui abandonne la nature est perdu, car elle est la source de la vie. L'Inde millénaire a vécu proche de l'esprit des eaux. Nourrie des Védas, elle a vénéré le feu, et elle regarde vers le soleil comme la face de Dieu. Pour l'Hindou, tout est un rite et le rituel lui-même est la vie. Pour l'Hindou, le profane et le sacré se fondent dans ce grand élan vital, qui est le cri de l'innocence.

Le destin de l'Inde ? Tout se réduira pour elle à résister à ces deux formes de collectivisme : mécanique humaine et l'homme mécanique, qui fleurit à Moscou et à Washington. Tout consistera pour l'Inde à retrouver le sens de la mesure et de l'équilibre que les chants poétiques des Védas prônent, incitant l'homme à se plonger dans la vie, à se mettre toujours près de la nature, pour être proche de Dieu.

Le Destin de l'Inde est entre les mains de l'Hindou : ou les Védas ou l'Américanisme, ou les Upanishads ou le *Das Capital*...

L'esprit de Gandhi est toujours sur l'Inde, l'esprit de simplicité.

Ensemble des grands enseignements de l'humanité, l'Inde de Gandhi, de Rabindranath Tagore, de Ramakrishna saura résister.

L'Inde est devenue un des grands *leaders* du monde. Qu'elle se penche sur son passé, et son destin est assuré !

Le MAURICIEN

1^{er} Avril 1957

Pour services rendus...

Monsieur le Directeur, *Le Mauricien*.

Cher Monsieur le Directeur,

J'aimerais, au stade où j'en suis et pour éclairer ma position, révéler publiquement certains faits, qui feront rebondir l'affaire Chazal. J'ai rendu au Gouvernement de l'île Maurice des services exceptionnels, mais qui sont restés secrets jusqu'ici.

Au temps du Gouvernement de Sir Wilfrid Jackson, je fis transmettre à Londres, au Ministre des Colonies, des documents et ouvrages concernant l'économie politique de l'île Maurice.

Sir Wilfrid Jackson me fit savoir par son aide de camp et par écrit que le Ministre des Colonies en faisait son livre de chevet. Bien des années après, un important personnage mauricien – dont je veux taire le nom – me rapportait que, discutant la question économique à Londres avec le fonctionnaire chargé de la section Maurice au Colonial Office, celui-ci, après l'avoir longuement écouté, ouvrit un tiroir, en retira mes ouvrages et lui dit que sur ce document important la Couronne asseyait son jugement.

La dernière Commission économique qui nous vint d'Angleterre a son rapport bourré de notes concernant mes ouvrages économiques qui lui furent traduits par un haut diplômé du Service Civil. Quand le rapport arriva à Londres, le Bureau des colonies n'eut qu'à corroborer.

Lorsque Sir Donald Mackenzie-Kennedy était Gouverneur, j'écrivis à celui-ci, au Réduit, une longue lettre. Je lui parlais d'un plan de Développement colonial, avant que toute question de telle sorte n'ait été mise à l'étude et débattue en haut lieu.

Vingt-quatre heures après, j'étais convoqué à l'Hôtel du Gouvernement et introduit dans le bureau du Secrétaire Colonial, qui était alors M. Sydney Moody.

M. Moody me dit qu'en tant que membre du Service Civil, le Gouverneur ne pouvait prendre contact avec moi, puisque je traitais de la haute administration ayant trait à la politique générale du pays. M. Moody me dit que Sir Mackenzie-Kennedy l'avait chargé de le faire à sa place.

Effusions, congratulations, remerciements.

M. Moody me dit que le Gouverneur s'extasiait sur mes vues qui allaient avoir des développements inéluctables. Ainsi fut fait. Je prenais ensuite le thé avec M. Moody au Vacoas, et le débat continua.

Pour services rendus... La langue française a deux acceptions pour le mot « remerciements ». J'ai goûté des deux.

À vous.

Le MAURICIEN

4 Avril 1657

Lettre de M. Malcolm de Chazal

Je ne sais si les intérêts des membres du Service Civil sont entre les mains de M. José Moutia ou de M. Eddy Norton ou de quelque autre organisation. Mais je sais que cette organisation existe.

En tant que membre du Service Civil, j'ai été lésé de mes droits.

Dans tous les pays du monde, un contrat est solennel et sacré. Le principe du contrat est aussi vieux que la civilisation. (La chevalerie même avait le contrat non-écrit, la parole donnée). Le principe du contrat est inscrit à l'O.N.U. et dans la Charte des Droits de l'Homme. À cette déclaration inéquivoque, la Grande-Bretagne a souscrit. Et nous sommes au sein de la Constitution britannique.

Le Gouvernement de l'île Maurice est un employeur. Et je suis son employé.

J'entre dans le Service Civil en 1938 et je suis confirmé en 1939. Je paie la « Widows and Orphans Fund » d'à partir de cette date. Donc, un contrat en bonne et due forme existe entre le Gouvernement et moi, d'à partir de 1939. Et les règlements existant à cette date nous lient.

Or, en 1952, il plaît au Gouvernement de changer la « Pensions Ordinance ». C'est son droit. Mais cette nouvelle Ordonnance ne peut s'appliquer qu'à ceux qui entreraient dans le service à partir de 1952. Les autres restent sous l'ancienne loi. Tel est mon cas et celui de 2 000 autres membres du Service Civil.

Or, M. Hinchey me notifie qu'action a été prise contre moi au Conseil exécutif d'après la « Pensions Ordinance » de 1952.

Cette action est illégale.

Je pose, pour la seconde fois, la question au Procureur Général, gardien de nos lois : « Monsieur le Procureur, un contrat peut-il être révoqué *unilatéralement* ? »

Et je pose la même question à tous les hommes de loi de ce pays.

Mon cas déborde largement ma petite personne et concerne *la loi du travail en général à l'île Maurice et les relations fondamentales entre l'employeur et l'employé.*

Mais ce n'est pas tout. Si la justice de ma cause est démontrée, je réserve le droit de réclamer au Gouvernement des dommages-intérêts pour torts occasionnés, que j'évalue d'ordre moral, social, physique et spirituel.

ADVANCE

9 Avril 1957

À un demi-génie

Je ne demandai pas tant : une opposition. J'espère que cela dégénérera en polémique, afin que je puisse, jour après jour, mettre mon cas devant le pays.

Je suis sous la loi de 1936. Je n'ai pas à opter. J'ai opté automatiquement du fait que je suis sous contrat depuis 1939. Le Gouvernement fait une loi en 1952. Je n'ai pas à signer pour conserver mes droits acquis. Je les ai. La loi de 1952 ne me concerne pas. J'ai un contrat valeur 1939 et loi 1936. Le Gouvernement ne peut le révoquer *unilatéralement* et me dire : si vous ne signez pas, vous perdez vos droits. J'ai ces droits. Je n'ai pas à signer, sous menace de les perdre. Et M. Hinchey, me disant que le Conseil Exécutif a agi contre moi d'après la loi de 1952, me notifie une action qui est *ultra vires*, donc illégale. Car je n'ai jamais perdu mes droits en ne signant pas, tout au contraire je les ai conservés. En signant sous une autre Ordonnance, je les aurai perdus. Tout le processus légal a été renversé dans cette question. *Et je sais que le Service Civil comme un tout, est inquiet et sur le qui-vive à ce sujet. Il ne comprend rien à cette affaire.*

Je le répète, il y a eu *renversement* du procédé. Il fallait faire signer ceux qui voulaient adhérer à la nouvelle loi (celle de 1952), les autres restant automatiquement sous l'ancienne loi, qui ne pouvait être révoquée *unilatéralement* sans consentement mutuel des deux parties.

Aussi comme mon cas présente *l'universalité du Service Civil*, je poserai au Procureur Général les questions suivantes :

..*

- (1) Un contrat peut-il être révoqué « unilatéralement » ?
- (2) Pour qu'un contrat soit révoqué, ne faut-il pas le consentement par écrit des deux parties ; acceptant toutes deux de passer sur une nouvelle base ?
- (3) Puisque je n'ai rien signé, le gouvernement peut-il me priver de mes droits acquis ?
- (4) Donc quelle est la valeur légale de la notification qui m'a été faite par M. Hinchey, Secrétaire Colonial, au nom du Conseil Exécutif, en vertu de l'Ordonnance de 1952 ?
- (5) N'y a-t-il pas eu là faute flagrante de procédure ?
- (6) Du point de vue légal, toute faute de procédure ne casse-t-elle pas d'office un jugement pris ?
- (7) Puisqu'il est manifeste que l'action prise contre moi par le Gouvernement est illégale, quelle est l'action judiciaire et la procédure que je dois suivre pour obtenir *redress* des torts qui m'ont été faits et que j'évalue en dommages-intérêts d'ordre moral, social, physique et spirituel ?

(8) Dans ce cas, constitutionnellement, quels sont mes droits ?

(9) Puis-je en appeler en Cour Suprême de l'île Maurice, au banc de la Reine, au ministre des Colonies – où et comment, et par qui, et de quelle façon ?

..*

Je vous pose ces questions, M. le Procureur Neerunjun en tant que gardien de la loi.

Quand à Demi-Génie (j'ignorais que ce qualificatif existait), j'espère qu'il me donnera un coup d'épaule, en réfutant de son mieux mes assertions, afin que le colloque dure. C'est ma prière et mon vœu.

ADVANCE

13 Avril 1957

Alain Le Breton, poète

Dans la verve de Verlaine, mais en beaucoup de points plus profond, Alain Le Breton, dans *Le Pain de la Joie*, se présente comme le poète de la douleur.

Musicien s'exprimant dans un lyrisme contenu, le poète ici cherche l'intégration.

..*

De la rose le calice

C'est ma bouche

De la rose les pétales

Ce sont mes paupières

Le pistil et le pollen

Mes yeux.

..*

Alain Le Breton est à la poursuite de *Arbre mon ami*, dans le sillage de Minou Drouet, miracle du siècle.

Une espérance dans son livre ; Alain Le Breton est métaphysicien.

À l'exemple de *L'Éventail* de Mallarmé, voici *Couchant* :

..*

Cette ombre sur ce toit

Semble un mol éventoir

Je l'ai tant épousée

Que je suis monument

Et qu'elle est fixité.

..*

C'est Zénon, cherchant l'immobilité mouvante. C'est Kwon-Soum-Leong, le philosophe chinois s'exprimant paradoxalement ainsi : « L'ombre de l'oiseau qui vole est immobile ». Et le tout a affaire à la magie et c'est la vérité.

..*

Ces fûts là-bas

Qui se balancent

Font en moi

Un ample roulis

Puis cessent lentement

La danse que je commence.

..*

Et c'est la réversibilité dans l'immobilité.

..*

Ce soleil qui se couche,

Grandissant éventail.

Tourne son disque bleu.

Ajuste ma rétine,

Et fait rouler

La roue de ses rayons,

Broyant le paysage.

..*

Serait-ce les roues d'Ezéchiel ?

..*

Cet horizon mouvant,

Égare de lui-même,

Se joue de l'immobile barque

Sur l'immobile vague

Et vacille le ciel

Percé de l'immobile vergue.

..*

Ô Copernic ! Ô Ptolémée ! La terre tourne autour du soleil, mais le soleil tourne autour de la terre.
Paradoxe, réalité ! Double mouvement !

..*

Voyez-vous les soleils

Que le soleil déploie

Me tordant d'un vertige ?

..*

Poème parfait !

Alain Le Breton a de l'avenir.

Poète de l'ouïe, mais aussi visuel, tout le poème *Les Grandes Tempêtes* aurait pu être mis en musique.

Et voici *Innombrable* :

..*

Délivrez-moi...

Du cercle et du cycle,

Délivrez-moi de ce qui meurt

Délivrez-moi du spectacle des heures

Où l'analogie fige son effigie !

..*

Un cri d'éternité en quête de l'éternelle image, celle qui a un *nom*, l'allégorie !

Et voici :

..*

Mon cœur

Que je traîne

Ou qui me traîne

Je ne sais pas.

..*

Vers enfantin, sens de simplicité.

Et voici encore le poème de la douleur contenue :

..*

La forêt s'est dressée

Menaçant les astres,

La lumière a brandi

L'ombre pour bouclier,

La mer s'est fait armure

De l'acier de sa lame.

Le vent a pris sa fronde

..*

Le nuage a tracé

Au néant des archers

Pour défendre les astres.

Quand toutes les fleurs

Ont donné le signal

De leurs calices en clairons,

Un arbre a lancé sa lance

Droit au cœur du soleil,

Cœur si rouge

Qu'il n'a pas saigné.

..*

Et le symbolisme joue pour exprimer ce que le cœur ressent. Comme nous sommes loin de Lamartine et de tous ses larmoiements !

Dans le vers librisme, l'allitération d'Alain Le Breton joue discrètement mais avec puissance, donnant la cadence et le tremblement aux mots, déshabillant les lettres.

Voici ce que j'appelle une superbe allitération :

..*

Un oiseau passe

Et partage l'azur

..*

Donnant le mouvement à nos mots morts.

Et voici *Arc de minuit*.

..*

Entre la mer et ce cierge

J'écris la nuit,

Entre la clameur et la lueur :

Extrémité de l'arc

Tendu d'impossible

L'inquiétude, infatigable,

Apprête en moi quelque dard

Vers cette cible

Dont je suis la cible

Rien n'empêchera ma voix

Plus tendue que l'espace

De déchirer la mer

Entre minuit et Dieu

..*

Cet arc, – on l'a bien compris, – est bandé entre le zénith et le nadir, et cherche à brasser les deux pôles de lumière. C'est l'écartèlement entre l'Esprit et la Matière, tout le drame du monde.

Et c'est le chant du talipot, où le lyrisme en même temps que l'analogie, chez Alain Le Breton, touche à son pic.

Je ne pourrai, faute de place, que citer l'exergue et la fin :

..*

Le talipot fleurit d'un cygne

Et le cygne a chanté par la fleur,

Le talipot fleurit

Et le cygne chante.

Dieu ne fit rien de plus beau

Après le soleil.

..*

...

..*

Gardez à qui la fleur

À qui le chant.

..*

Rien ne fut de plus beau

Après la lumière !

..*

Un poème me retient encore et j'ai fini.

C'est *Enfantimage*, où s'éveillent des images à la Walt Disney :

..*

J'ai rêvé d'une image

Dans laquelle il y avait

La même image

Et j'ai tenu dans cette image

Toutes les images.

..*

Tel un pot de confitures

L'image de ce pot de confitures

M'a conduit à Dieu.

..*

*J'ai couru en cercle**Après un papillon**Je n'ai plus su**Qui de nous deux l'autre poursuivait.*

..*

*J'ai dit : image**Dix fois, cent fois –**Je n'ai plus su**Si j'avais dit : image**Ou si c'était magie,*

..*

*Je suis l'enfant et je m'amuse**Et je brise le pot de confitures.**En est sorti de l'encre**Qui m'a taché les doigts*

..*

Avec Walt Disney, c'est encore Walt Whitman. Ici le sens d'innocence se lie à la métaphysique.

Ayant connu Alain le Breton, je ne m'attendais pas à tant. J'en suis surpris, surpris de l'aspect métaphysique de son œuvre. Je l'engage à y persévérer. Car la poésie est métaphysique ou elle n'est pas.

Alain Le Breton s'est essayé aussi dans le roman. J'ai connu ce poète musicien, qui est peintre, diseur, et vivant une vie profonde.

S'être engagé là où il est, dans son jeune âge, c'est beaucoup.

Une chose est certaine. Sa carrière littéraire ne pourra être que brillante, vu ses dons et son sérieux.

Je prédis encore un grand honneur en lui pour l'île Maurice et qui dépassera Loys Masson.

Un point noir, Alain Le Breton reviendra-t-il à l'île Maurice ? Je l'engage à n'y pas revenir. Le climat spirituel européen lui va. Il se réalisera là-bas.

L'île Maurice est un assommoir, ne doivent y rester que ceux qui acceptent d'être crucifiés et qui font holocauste d'eux-mêmes, pour leur plus grande gloire.

Auteur de *Pain de la Joie*, Alain Le Breton se révèle un poète de la douleur. Quand il aura vaincu le roc il pourra revenir, pour se mettre face à l'indifférence et l'abolir, et l'âme en cristal d'acier servira de bélier aux montagnes. Notre île est faite pour les titans, marchant sur le plafond des nuages, au-dessus d'un monde de Pygmées.

Seuls peuvent y vivre les grands méprisants.

L'île Maurice est à un tournant *spirituel* de son histoire.

Vos enfants prophétiseront, dit la Bible.

À l'avant-garde même de la Poésie en marche, Alain Le Breton est parmi ceux des Nouveaux Temps.

Je sens dans ses vers cette pointe de mépris pour le néant humain. Et c'est pour cela aussi que j'aime ses vers, ce mépris qui repousse la boue pour monter dans les cieux. Ce mépris vainqueur qu'on voit chez un Baudelaire, un Rimbaud, un Breton, et souverainement chez Lautréamont et qui est le signe de la *supériorité* ouvrant ses ailes.

ADVANCE

15 Mai 1957

Le jardin R. E. Hart

Le *Pleasure Ground* est mort. Un fils lui a succédé.

Guy Forget et Marcel Cabon ont été les deux parrains. Longue vie à l'enfant !

Il prendra quelques années avant qu'on dise *Jardin Hart* ou *Jardin Robert-Edward Hart*. La mère a trop longtemps vécu. *Pleasure Ground* est dans *Petrusmok* et ce livre est immortel. *Le Pouce* plus haut dicte la loi.

Bientôt ce sera *Hartville* pour Souillac. Mais il aurait fallu que l'île tout entière fût baptisée *L'île de Robert-Edward Hart*. Et il y a loin de la coupe aux lèvres. Cela, nul parrain ne peut le faire. Un pauvre bougre sans argent a immortalisé l'île. Nul ne le déplacera. Et cela ne dépend plus des Mauriciens. Un acte magique l'a accompli. L'île restera du nom de celui qui a remis l'île à une nouvelle vie. Et la jalousie viendra buter à cette cathédrale du silence, car l'acte magique veut la Parole. Et les dieux ont parlé ! Le Verbe seul peut immortaliser les lieux mortels. Tout le reste est parlotte et jeu de société.

Et nous irons au *Jardin Hart* ou plutôt au *Jardin Robert-Edward Hart* en masse.

Mais je rappelle au lecteur ce qu'a été la vie de Hart.

Hart a voulu se concilier l'île. Il a fait une part à la société mauricienne en lui. Il a compté avec les riches et les riches l'ont ignoré.

On ne rappellera jamais assez que deux jours avant sa mort, Hart adressait une note au *Mauricien*, où il offrait de vendre ses objets les plus chers. Hart était sans le sou.

Et cependant il avait de brillantes alliances. Les plus grands noms de ce pays appartiennent à sa lignée. Mais ceux-ci n'eurent que faire de sa « littérature ». Hart mourut dans la misère.

On venait souvent le voir – mais pour se désennuyer. Et Hart parlait à longueur de journée. Pour son théâtre de vie, en échange, on lui apportait des victuailles, que Hart recevait comme un prince. Hart récriminait peu, sauf avec ses intimes.

Mais j'ai senti que Hart était mort rongé d'un chagrin. Lequel ? Point tant que l'Europe et le monde ne l'avaient pas reconnu, mais du fait que lui-même avait raté sa vie. Hart se savait un poète mineur perdu dans le lyrisme des mots, plutôt que monté en esprit.

Or Hart avait mieux à dire. Il y avait *Le Cycle de Pierre Flandre*, où il y a de la pensée, bien qu'adaptée du bouddhisme. Mais il y avait malgré tout de l'effort.

Depuis *Pierre Flandre*, Hart a pratiquement déposé la plume. Et il faisait facile. Il cherchait la forme, sans le fond. Et automatiquement il faisait joli. Par cela il a raté sa vie. La forme sans le fond n'est qu'une abstraction, le tout passe dans le mot. Hart ainsi a laissé, après sa mort, un monument de mots. C'est tout cela qu'on va éditer, de la pure cendre.

Pauvre Hart !

Aussi quand vint *Sens-Plastique, La vie filtrée, Petrusmok*, nos théâtres, où la forme et le fond se lient, ce fut un rude choc pour lui. C'était trop tard. L'homme ne pouvait plus revenir à *Pierre Flandre*.

Il eut le courage cependant de parler de *Petrusmok* et de le désigner ainsi : un diamant dans une poubelle. Hart en était encore à la grammaire. Et il ignorait que les génies se moquent de la grammaire. Ils font leur propre langue. Et c'est leur langue qui dure, transfigurée par l'Esprit.

..*

Hart était amer à mon égard. Je ne lui ai rien fait. Je ne pouvais lui faire du tort en rien, s'il était lui-même. Et je ne pouvais m'empêcher d'être moi. Je m'étais retrouvé. Qui peut m'en blâmer ? Car le monde passe et l'Esprit demeure.

Comme lui, je suis pauvre. Mais pauvre et glorieux. Toute l'île porte mon nom. Je ne suis pas orgueilleux. Mais je ne peux renoncer à mon acte magique. Je suis ce que je suis : un mage et un poète de l'Esprit. Je ne m'exagère pas : je me nomme et mes œuvres me nomment. Tant pis pour ceux qui ne voient pas.

Tout être à courte vue dira en lisant ces lignes : « Voilà quelqu'un qui se dit un grand homme et qui jalouse l'autre. » Tant pis pour ceux qui ne voient pas. J'ai ma souffrance derrière moi. Pauvre Hart ! Il a mal souffert. Il a beaucoup souffert, mais inutilement.

Hart n'avait pas besoin de *Pleasure Ground* pour l'immortaliser, s'il avait été lui-même. À l'entrée du *Pleasure Ground*, il y aura une large plaque : *Jardin Robert-Edward Hart*, blanc sur bleu, du métal et des signes alphabétiques, un peu de blanc, un peu de bleu, qu'on peindra et repeindra.

Est-ce là que doit choir une vie humaine ? Non.

La réputation passe. Et la Gloire demeure. La seule gloire réelle concerne celui qui est revenu à lui-même et s'est réalisé intégralement.

ADVANCE

23 Mai 1957

Parlons chevaux

La coupe de la *Duchesse* aligne des bêtes, très inégales quant au degré d'entraînement. Seul Snowy Star est vraiment à point. Avec Ken Smith, le poète de nos jockeys, c'est nettement le cheval à battre. Certains « intuitifs » cependant croient, comme ce qui est arrivé avec Manchester United au football, que la chance jouera contre le charmant Ken et Snowy Star. Mais qui peut dire !

Poppy Gal, bête de grand sang, après un mauvais départ, a repris sa forme. Est-elle à point, comme l'est Snowy Star ? Si tel est le cas, je désigne le gagnant. Mais on peut en douter. À la suite de ces deux champions, il y a Imprévue, de l'écurie Gujadhur.

La monte de Ken Smith va jouer à fond. Parieurs, Oyez !

Que vaut le lot bigarré de cette année ? Almond Honey, la meilleure bête du lot, est sur les calles.

Et tout s'explique.

Après un mois de voyage en mer, les chevaux sont claqués.

Que fait-on à leur arrivée, en attendant le commencement de l'entraînement ? On les refourre dans les « box ». Et ils continuent à pâtir. Ils auraient dû être mis au vert. À cette fin, je suggère aux Clubs de s'acheter un large terrain sur la côte, où, à n'importe quel moment, les chevaux malades ou claqués et ceux nouvellement arrivés pourraient se « refaire » par bain de mer et vie libre. On pourrait en même temps offrir aux jockeys dans le même lieu, de petits campements coquets et simples, pour leur permettre d'aller eux aussi se mettre au frais. Et les amateurs de courses iraient à leur tour dans ce lieu « hippique », contempler à loisir leurs favoris gambader à l'air libre.

Messieurs des Clubs, un peu d'imagination !

La piste du Champ de Mars est superbe en ce moment. Le circuit intérieur la présente comme neuve. L'année prochaine, il faudra charruer encore plus profondément et mettre encore plus de sable.

Mais quid de mon idée d'acheter le terrain Gujadhur à la droite des Stands ? Afin d'y faire un magnifique parterre, comme à Bagatelle ? Où, après les courses, le soir tombant, on rêverait sous la lune ?

Je ne crois pas qu'on doive trop « moderniser » notre Champ de Mars, afin de ne pas lui enlever son cachet pastoral.

Et je reviens aux courses elles-mêmes. Il est à craindre que l'écurie Maingard enlève la plupart des prix, avec ses grands cracks, à commencer par Help. Que devient dans tout ceci l'écurie Rochecouste ? Toutes ses bêtes claquent, *piano, pianissimo...*

D'autre part nos écuries gagneraient à ne pas « chamarrer » outre mesure leurs casaques. Ça fait un fouillis de couleurs dans la course et brouille tout. Il faudrait avoir des couleurs nettes et simples.

Une bourse devrait être donnée au jockey champion chaque année, disons Rs 35 000. Ce serait faire acte *positif*, au lieu de frapper des amendes. Ça encouragerait les jockeys à gagner – avec pour le second Rs 15 000 et Rs 5 000 pour le troisième.

Les écuries pourraient se cotiser à cette fin, aidées bien entendu par les Clubs.

Après les « prix littéraires », je suis pour les prix « jockeyistiques ».

Un mécène, un loustic, très riche et très original pourrait faire un acte tel que les courses hippiques deviendraient le plus pur des sports. Il se chargerait pour chaque course d'accorder un prix personnel de Rs 10 000 au jockey gagnant. Non seulement on battrait tous les records, mais les Commissaires pourraient tranquillement se reposer et élégamment voir les courses sans effort comme des spectateurs ordinaires. L'ennui c'est qu'on aurait des pugilats en course. Il y aurait là *trop* d'émulation.

Les courses de chevaux, comme le football, sont en train de se transformer. On ne parle plus du « pace horse » et autres niaiseries. On permet au cheval de courir dans son pas, tout uniquement. Et on ne lui demande qu'un seul effort.

Le jockey doit être intelligent.

Et surtout on ne doit pas donner d'instructions à l'avance au jockey avant la course. Voyez-vous un chef d'état-major dirigeant le combat ?

Les jockeys devraient avoir la liberté d'entraîner eux-mêmes leurs bêtes. Ce sont des experts.

Comme pour le cas de M. Brophy, qui va transformer du tout au tout le football local, il nous faut un maître-connaisseur en choses hippiques Et tout recommencer à neuf avec lui. On engagerait un entraîneur-conseil sous contrat, disons pendant cinq ans. *Il irait lui-même choisir les chevaux en Europe.*

J'insiste sur la nécessité de faire venir un appareil cinématographique à téléobjectif afin de « relire » la course avant d'imposer des amendes, etc., « relire » ce qui s'est passé.

On aurait ainsi les « mémoires de Turf Club » sur films, qu'on jouerait dans les grandes occasions.

Quid encore d'un prix pour palefreniers, ces merveilleux soigneurs – palefreniers dont les bêtes ont été championnes ou qui ont aligné un plus grand nombre de victoires, via le cheval et le jockey.

Honneur pour finir aux valeureux efforts qu'ont faits les Clubs dernièrement pour arriver à s'aligner aux demandes du public, pour les grandes améliorations qu'ils ont apportées. Ça c'est du bon travail et mérite tous les éloges. Et j'y joins le nom du secrétaire du Mauritius Turf Club, la cheville ouvrière de tout.

Et j'engage le public à collaborer pour la plus grande gloire de notre Turf.

ADVANCE

29 Juin 1957

Les nouveaux temps

Je disais qu'il neigerait à Maurice à commencer sur un de nos hauts pics. Je disais que notre pays connaîtrait une première vision de neige comme à La Réunion.

Ça arrivera. Les grands froids actuels prêtent à réfléchir.

Cette neige des tropiques préludera à un changement radical de climat de l'île Maurice.

Le froid actuel est mieux qu'insolite. Il rappelle la température et l'état de fait entre le 20 et le 25 juillet. Il a fait plus chaud au commencement de juin, que jamais.

Je dresse une parenthèse. Pour une fois l'éclatement de la bombe atomique a eu un effet. Le croira-t-on ou non, l'épidémie d'influenza dans le Pacifique est la conséquence *directe* de l'atomisme. Pêché, mal, maladie sont le même mot. L'erreur est une maladie de conscience. Et nous avons la conscience bien malade. Et, puisque esprit et corps sont en total apparemment, le virus de l'influenza découle d'un virus mental qui s'incarne. Et le vice de l'atomisme amène l'influenza.

Et l'influenza a commencé dans les régions mêmes où les conséquences atomiques sont les plus immédiates.

On peut rire de ce que je dis. Mais la vérité est là.

Revenons aux climats.

Les plantes à Maurice ont beaucoup souffert. Elles *dégénèrent*. Je veux parler des plantes tropicales. Ce dépérissement vient de ceci que nous passons graduellement à un climat sub-tropical et bientôt mi-tempéré.

Le raisin (blanc et rouge) vient à merveille à Maurice. On ne pourrait le planter certes ni à Curepipe ni à Vacoas. Mais il fructifierait admirablement, d'à partir de Rose Hill vers la mer. Le raisin des pays tempérés a un fort rapport ici même, chez les rares gens qui le cultivent, et ce raisin est sucré. Il viendrait admirablement sur le littoral. Mais il demande à être abrité des vents généraux et exposé à l'ouest, au soleil couchant afin d'avoir la chaleur de l'après-midi. L'abricot viendrait bien. La cerise. La pomme et la poire.

Quant à la canne à sucre, personne ne peut la juger encore, grâce à la mécanique des bulldozers et les nouvelles espèces de cannes, qui changent toute la perspective.

Mais celui qui introduirait à Maurice des plantes semi-tropicales et même sub-tempérées, réussirait pleinement.

Preuve encore de dégénérescence : les légumes de nature tropicale deviennent malingres et dépérissent.

Et les animaux pareillement. Inutile de parler des oiseaux. Les animaux tropicaux donnent tous les signes de vouloir « s'en aller ».

On m'apprend qu'à la rue Étienne Pellereau, à Port-Louis, un longanier âgé de cinq ans est maintenant en plein rapport et donnera des fruits mûrs en juillet. Cela ne s'était jamais vu à l'île Maurice.

Il y a actuellement des mangues torsées vertes à Port-Louis (à la rue Brabant, par exemple) aptes à faire un extraordinaire chatini de mangues de juin. Il s'est produit ici une extra-fécondation.

Mais un effet démographique à retenir, c'est que beaucoup de familles ont tendance à habiter sur les côtes toute l'année. Si ce n'était la question de transport, beaucoup plus vivraient à la mer, de bout en bout de l'année.

La terre viré, dit le peuple. Lui seul est visionnaire.

N.B. : Cet écrit était déjà fait, quand un homme de science déclara qu'il rattachait le virus de l'influenza à l'atomisme.

ADVANCE

6 Août 1957

L'amour du pays

Une lettre de Hervé Masson dans *Le Mauricien* est un hymne à la terre créole. Il y parle, entre autres, de Goburdhun.

J'ai connu ce cher Goburdhun. Distingué, posé, éclairé, cet Hindou de classe, notre compatriote, a monté l'échelle diplomatique. Sa place est bien à Paris. Il avait commencé par être attaché en Tchécoslovaquie. Voilà un admirable francisant et un pur Mauricien !

Et je vois Masson parlant à Goburdhun parmi les coupes de champagne, les délicieuses Hindoues en sari, les pétillants Français et les membres de toutes les ambassades. Masson et Goburdhun parlant du Bazar, de Trou d'Eau Douce, du Champ de Mars, de la vendeuse de pistaches du coin et des images en raccourci, comme « caraille chaud », « paletot courte », « li ène Blyth », « joué la flûte ».

On s'est beaucoup disputé dernièrement sur la langue. La langue, à mon sens, est au-delà de la langue et un cri du cœur. La langue est une saveur du sol. La langue, c'est le verbe, et le verbe, c'est notre île.

La langue ? Mais qui achète *Sens Magique* ? Des Indo-mauriciens, des Sino-mauriciens, des Musulmans, des hommes de couleur, comme les Blancs. Car *Sens Magique* est un livre humain, sans plus. Et tout le monde le comprend.

La culture occidentale ? Parlez à mon très cher ami Vaghjee. Il connaît des tirades de Corneille, tout Mozart, tout Shakespeare, et jusqu'à l'italien et l'espagnol dans leur culture. Et, cependant, Vaghjee est un pur Hindou. Vaghjee fréquente toutes les classes, les hommes de toutes les religions. Vaghjee est un humaniste. Et de Tagore à Sadi, de Ramakrishna à Lao-Tseu, des Haï Kai à la Bible, son esprit se meut. Vaghjee a la vraie culture : l'humanisme qui est le sens de l'universel. Qui est Vaghjee ? Un Mauricien. Je le classe parmi les premiers, *justement en raison de sa tolérance*. Par cela, son esprit est vaste et grand. On ne peut dépasser l'humain.

Robert-Edward Hart, d'origine française et irlandaise, était un pur hindouisant. Nul secret de la *Bhagavat Gita*, des *Védas*, des *Upanishads* ne lui était fermé. Fervent bouddhisant, Hart était un grand Hindou selon l'esprit, ou plutôt un parfait oriental. Et qui mieux que Hart pourtant connaissait la culture et l'héritage spirituel de l'Occident ?

Quand on allait chez Hart, à *La Nef*, on rencontrait toutes les classes de la population, toutes les cultures. Et tout se fondait, au sein de sa tolérance, en un seul bouquet d'amour. Les cœurs ici battaient à l'unisson. Ceci est très beau.

À l'*Hôtel National*, je reçois mes amis. Ils sont de toutes les classes, de toutes les religions et de toutes les cultures. On parle français et parfois anglais. On ne se formalise pas. La pensée élevée seulement compte.

On fait trop cas chez nous des différences de langues.

Quand vinrent Bedel, Armand Guibert, Duhamel et d'autres, leur étonnement était de voir un homme de grande caste et dont je parle rarement, le voyant de trop près, qui écrit et parle un français pur et châtié. J'ai nommé mon ami Beejadhur. Cela empêche-t-il Aunauth Beejadhur de vivre chez lui, à la manière hindoue, d'élever ses enfants dans les fastes et la tradition de ses aïeux ?

Hervé Masson a raison. Existe une *nation* mauricienne. Elle est faite par le cœur et les liens du paysage et la même eau qu'on boit et le même air qu'on respire.

À Londres, à Paris, à Marseille, à Bombay, à Hong Kong, les Mauriciens se jettent dans les bras les uns des autres.

La langue ? Elle est celle du cœur. Soyons Mauriciens. Aimons-nous. Notre patrie est la plus belle du monde. Car notre patrie est celle de nos poètes et de nos artistes. Et ils sont de toutes les races. Le Verbe est un, quand le cœur est un.

ADVANCE

14 Août 1957

Un livre de Magda Mamet

Un ouvrage. Une personne. Bien accordés. Le dernier livre de Magda Mamet *est* Magda Mamet. Et qui lit son livre, la voit. C'est la manière du poète de ne pas se cacher derrière les mots, d'écrire ouvert. J'aime ça. Parce que je suis comme ça. Pourquoi se cacher ? On n'est pas si mal, en fait. Puisqu'on vous regarde et qu'on lit vos livres.

Chambre 31, chambre nue, est le dernier livre de Magda Mamet.

Chambre sans volants, sans rideaux, chambre ouverte sur Paris et l'Europe. Chambre de poète, qui est à corps ouvert sur la vie, l'esprit qui se livre, l'âme respirante.

Beaucoup de Mauriciens et surtout de Mauriciennes vont à Paris pour manger. Ce n'est déjà pas si mal. Et pour s'habiller. C'est encore mieux. Magda Mamet a fait les deux. Elle a changé vestimentairement, sans avoir engraisé.

Mais ce qui est mieux, elle a aéré son esprit. Son expression allégée, Magda Mamet hume l'Europe.

Style télégraphique, mais tout en images. Annotations magiques parfois. Notes d'écolière la plupart du temps, écrites du bout de la plume, sans y songer. C'est bien manière de femme. Et j'aime ça.

Magda Mamet a mis beaucoup de sa philosophie de côté. Bravo, Magda !

Bien racontée cette anecdote sur Valéry. Valéry était honnête, mais il se *voyait* écrire. « Ironique et plein de tact, mais indifférent à l'œuvre sortie de lui », dit Magda Mamet. J'en doute. Valéry était trop *intelligent* pour cela. Tout comme Mallarmé, son maître, des coupeurs de quintessences. Je suis sûr que j'aboierais, mal à Paris.

Là où Magda Mamet fait œuvre de poète, c'est dans ses images, dans une forme d'observation, dont seul le poète est capable.

Elle assiste aux Grandes Assises au procès de Pauline Dubuisson. La Salle des Pas Perdus, 13 h 15. L'amant de Pauline Dubuisson devait se marier. Elle le fiche à terre. Elle a maintenant à rendre compte de ce meurtre. Voici comment Magda Mamet la campe entre la mère et la sœur de la criminelle : « Son visage est livide. Elle affronte avec beaucoup de hauteur les photographes qui la mitraillent de leurs feux implacables... L'accusée répond aux interrogations d'une voix bien timbrée... Au début elle chancelait d'émotion. » Le verdict. Sourire de l'accusée. C'est toute la femme.

Ma chère Magda, savez-vous qui est Pauline Dubuisson ? Un grand poète, mais dévoyé. Une énergie mal placée. Un amour orgueilleux, donc mortel.

Encore des images.

C'est Jeannette M., jeune fille de dix-huit ans, belle et musclée, aux longs cheveux châtain : « Curieuse enfant, dit Magda Mamet, dès l'âge de quatorze ans, elle a lu tout Gide, Montherlant, Colette, etc. Parfaite nihiliste, préoccupée par l'idée de la mort (à 18 ans ?), grave et rieuse, froide et enjouée, *elle m'intéresse*. » Il y a de quoi ! Et Jeannette M. rejoint Pauline Dubuisson. Celle-ci s'est dévoyée. L'autre pourrait l'être. Mais deux êtres magiques, paradoxaux et merveilleux.

Magda Mamet parle de Rodin : « Toutes ses œuvres sont empreintes d'une volupté chaste (la volupté n'est que chaste, c'est nous qui la rendons inchaste). Au fond de toutes ces étreintes, il y a toujours l'inassouvissement qui engendre la nostalgie de l'Infini. Rodin s'est penché sur les gouffres du désir et de la sensibilité humaine et ses personnages portent tous la marque de la démesure – témoignage même du génie vrai, souffrant des limites de notre condition humaine. »

Et je ferme le livre de Magda Mamet.

Qui a profité du livre de Magda Mamet ? Magda Mamet elle-même. Elle s'est enrichie de son don.

Le MAURICIEN

22 Août 1957

Lettre à un ami

Cher André Masson,

Il y a quelques semaines, vous ouvriez le feu sur une œuvre poétique dépouillée de toute littérature et dont j'étais le dépositaire.

Je crois à la grâce. La grâce m'avait touché. Je pensais *Sens-Plastique* une fin. Il y a entre le nouveau livre – *Sens Magique* – et le livre de Gallimard la même relation qu'entre un avion qui court sur la piste et l'avion qui s'envole.

S'envoler, vous l'avez compris, c'est atteindre au-delà des mots.

Voici l'exacte position où je me trouve. (Je me crois permis de parler librement, dans ce journal, d'une œuvre qui ne m'appartient pas, *qui m'a été donnée*, sachant le lecteur pleinement intéressé à cette œuvre magique).

La position, la voilà :

Baudelaire ouvre la voie au symbolisme. Rimbaud emboîte le pas, et nomme la poésie EN AVANT, qui sera maîtresse du monde. Mallarmé dévie : il cherche, par l'alchimie des mots, à forcer le verbe. Lautréamont se débat dans les filets de la morale. Nietzsche force en vain les défilés magiques.

Rien ne cède. Car la vie ne se livre qu'*en mouvement*.

En 1947, après un long tâtonnement, je trouve moyen de lier l'homme à l'univers dans *Sens-Plastique*. J'opère cette liaison, en réalisant les correspondances baudelairiennes :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent...

(...)

Et son haleine fait la musique

Comme sa voix fait le parfum.

Ce n'est, pour moi, que pur exercice – que cependant je mène au-delà des sens, au sein même du sens de volupté.

Mais il y a ici ma facture et mon pli. Je signe. Je suis là.

L'originalité dans *Sens Magique* est de s'échapper et de permettre à la vie de jouer d'elle-même, sans l'ombre d'une ficelle.

Sens Magique n'est pas mon œuvre. Je me suis *détaché*, pour laisser la vie vivre d'elle-même. Et comme l'a excellemment dit Yves Ravat, je n'humanise plus : la vie d'elle-même s'humanise.

De ce fait, je suis au-delà des mots, ou plutôt la vie est au-delà des mots. Et la réalité est atteinte.

La grande révélation que porte *Sens Magique* est que toute la vie est dans l'*Humain*, et non pas seulement l'homme. De ce fait, nous obtenons un nouveau sens de Dieu, Père aussi bien du lichen que de l'homme, du buisson sauvage que de Jésus-Christ.

Et ce Dieu est celui de l'enfant, qui est au sein de l'innocence, justement au sein du sens magique.

Mon (?) ouvrage a touché tous ici, à cause de son sens enfantin, donc profondément humain, – magique, parce que simple.

Avant moi, on disait : « Les bras de l'eau ». Moi je dis : *L'eau nage*.

L'eau alors est une entité qui bouge comme un homme. L'eau alors n'est plus étrangère à nous, elle vit comme nous et a nos propres comportements. Elle est si proche de nous alors qu'elle est véritablement eau baptismale, l'« eau vive » dont nous parlait Jésus.

Et nous nous échappons, pour une fois, de l'hydraulique et passons aux essences, à l'essentiel mouvement de vie.

Minou Drouet parle de l'arbre comme un être, et dit : « Arbre mon ami ». C'est très beau et vivant. Mais il y a mieux : les arbres qui, dans *Sens Magique*, se promènent dans les prés et qui, atteignant la route, se mettent à courir – « comme des hommes » ; c'est ça le sens magique : « comme des hommes ».

Et la vision du monde est changée.

La valeur de *Sens Magique*, c'est qu'ici l'orgueil luciférien du poète est anéanti. Et tout état d'intelligence est aboli.

Le poète alors est totalement sous l'effet de la grâce.

Sens Magique ne pourra donc être combattu que par la Faculté, l'Institut, la

Sorbonne, l'Académie et tous les gens intelligents et « arrivés ». Tous les autres comprendront. L'expérience a déjà été faite à l'île Maurice. Ici, chez Monsieur Sénèque, libraire à la rue de l'Église, des hommes et des femmes de toutes les classes, âges et religions ont voulu connaître ce petit opuscule sans prétention. Les femmes, avec leur sens subtil, ont été plus particulièrement touchées.

Je nie la paternité de ce livre et je maintiens que chacun ici-même, et ailleurs, aurait pu le faire. Il ne s'agit que de venir au sens de simplicité.

Ce livre se trouve dans chaque homme. Il est l'homme. Il est le sens de la vie, tel que l'homme voyait la vie dans la Prime Origine.

Nous avons cueilli, depuis, le fruit amer et pestilentiel de la Fausse Connaissance. La connaissance véritable est innée à l'homme. L'homme devrait n'avoir rien à apprendre. *L'enfant sait tout*. Il s'agit de revenir au sens de l'enfant.

J'attends les réactions à *Sens Magique* en Europe et ailleurs. Mais je les connais déjà, car je sais le charme irrésistible de l'enfant. Le poète est maître du monde par sa magie.

Il faut tuer tout livre, en vue d'atteindre le livre de vie. Et le livre de vie, c'est nous-même.

Mon cher André Masson, nous avons longtemps parlé de l'*allégorisme*. Il y avait trop d'*intelligence* entre nous deux alors, de part et d'autre.

Le « clou » a été donné par un tout jeune homme, Serge Cabon, qui a compris les plans infinis qui, perpétuellement, s'ouvrent à la lecture d'un des versets de *Sens Magique*. Et on aboutit finalement à l'infini. Et cet infini n'est pas celui de Bouddha, mais l'infini magique, où l'enfant avance éternellement dans son propre enchantement.

Un dernier mot, mon cher André Masson.

Toute œuvre qui dépasse une certaine hauteur est soit une glossolalie, soit un charisme.

L'œuvre glossolalique est hermétique pour la masse et demande une interprétation. Le charisme va droit aux masses. Mais ici, chacun obtient ce qu'il a en lui-même : le concierge 5%, le petit ouvrier 10%, celui-là 40%, et d'autres 60%. Mais chacun a une part.

Or, *Sens-Plastique* est une glossolalie – d'où son impossibilité jusqu'ici d'entrer dans le grand public. Et *Sens Magique* est un charisme.

J'ai conclu. Voici mieux : *Sens Magique* est incritiquable. Car il échappe au bien et au mal. Il est vivant. On l'accepte ou on le refuse. Et enfin le poète a abouti. Il nie son propre pouvoir et ramène tout à l'Ésprit.

À vous

En toute amitié et sincérité.

ADVANCE

24 Août 1957

Comment j'ai écrit *Sens Magique*...

Le sage dit : « Laisse-toi mener et tout ira bien ». Ou serait-ce que c'est moi qui invente ?

Il y a un autre dicton qui dit : « Aide-toi et le ciel t'aidera ».

Je ne sais laquelle de ces deux assertions est vraie.

Or, quant à moi, je ne peux vivre sans la gloire. Pour moi, la gloire c'est la conquête de moi-même et se résume tout entière dans le don créateur.

Sens-Plastique allait-il être le couronnement de ma pensée ?

Tous l'ont cru. Et même en Europe. Robert Kemp disait à qui voulait l'entendre : « Chazal, c'est l'homme d'un seul livre ». La dernière lettre de Jean Paulhan énonçait : « Vous avez tout dit dans *Sens-Plastique*. C'est un livre inattaquable, inébranlable, prophétique. Vous ne pourrez maintenant que voyager à l'intérieur de votre propre création ». Et Paulhan me citait des textes Zen de Bouddha, m'engageant à ne pas me dépasser.

Dans *Sens Magique*, je ne me suis pas dépassé, je me suis trouvé. Car nul n'écrit vraiment que pour se rencontrer dans ces jardins de l'âme, qui seulement comptent. Le reste est vain. Et sont comme ces châteaux de cartes qui s'écroulent avec le vent de la Renommée.

* * *

Tout événement miraculeux, qui vient dans notre vie, défie l'analyse. *Sens Magique* est de ceux-là. J'ai consulté mon cœur. Depuis *Sens Magique*, je n'en ai plus. J'ai dépassé le cœur. J'ai consulté ma raison. Mais en ai-je jamais eue ? J'ai consulté ma volonté. Je l'ai depuis longtemps dépassée, je suis « mené ». J'ai consulté mon âme. Mais je l'ai vue lamentablement seule, indécemment seule, cruellement et sauvagement seule.

Ai-je fait *Sens Magique* avec une aide quelconque, sauf la tremblante et irrévocable présence de l'Esprit ? Qui le dira ?

* * *

Sens-Plastique paraissait en mars 1947, au *General Printing*, à Port-Louis, Ile Maurice, Thomy Esclapon, éditeur. Ce livre avait subi un immense retard. Tardivement accepté par l'éditeur, après dix jours de composition, fin août 1946, il avait dû être interrompu et repris seulement en janvier 1947.

La gloire couronnait subitement cette œuvre à Paris. C'était juillet 1947. On sait le reste. Le livre venait trop tôt. Aujourd'hui encore on dit dans la capitale de l'esprit : « Il faut encore cinquante ans pour le comprendre ».

* * *

J'ai trimé depuis.

La vie Filtrée, donnée en France, chez Gallimard. Succès d'élite. Fiasco quant à la vente. Gallimard, avec ces deux ouvrages, perd des millions.

L'oubli, la solitude m'étreignent. Mais j'avance, implacable et dur, fermé et indomptable. Je ne cède pas d'un pouce.

Petrusmok 1950. Et puis, c'est la nuit, entrecoupée d'œuvres innombrables, que la porte du silence plaque à ma face.

Dix pièces de théâtre s'égrènent. J'essaie de tout, cherchant la fissure. En vain. *Sens-Plastique* me surplombe. Passer outre. Personne n'y pense. Et j'entends de doux amis mauriciens s'exclamer : « Pauvre Malcolm ! » Pauvre de quoi ? Pauvre de tant de richesses !

* * *

C'est arrivé d'un seul coup.

Non, c'était en gestation depuis l'année dernière.

Un seul lien a le pouvoir à Maurice de me faire sortir de moi-même. Les êtres, eux, me recalent.

Ce lieu c'est le *Morne*, ou plus spécifiquement, *Morne Plage*.

J'y suis allé l'année dernière avec l'espoir arrêté d'accoucher de cette grande œuvre, que je sentais en moi.

Chaque soir, depuis quelque temps, revenant par l'autobus, et pendant de longues semaines, l'année dernière, je sentais l'« enfant » remuer en moi. Je sentais un renversement m'appeler dans l'autre sens. Les phares d'auto me rétrovisaient sur la route. Tout m'appelait au Paradoxe.

J'allais donc à *Morne Plage*. Mais ce fut un fiasco. L'« enfant » ne pouvait venir, avant terme. J'ai lutté, mais en vain.

C'est vivre brutalement, comme tous les grands bonheurs, me prenant par le bras et me montrant le retour de ma puissance, dans un rire, dans un éclat de joie.

L'accouchement eut lieu dans l'ordre. L'œuvre était là, telle qu'en ma pensée le temps l'avait façonnée. En voyant l'« enfant », je fus pris d'une grande joie, car je sus qu'il allait faire le tour de la terre. Il était autant mon fils que ma fille.

* * *

Je garde comme un secret l'ambiance de ce Grand Élan.

L'image est tout. Et j'avais donné une nouvelle image au monde, donc un verbe neuf, où forme et fond sont la même chose.

Dans *Sens Magique* le paradoxe côtoie l'humour, le saisissement ouvre la porte à l'évidence, le charme l'emporte et la magie joue. Et la puissance est simplicité. La femme s'y trouve tout entière et l'homme totalement. Et la nature n'est plus la nature, elle participe à nous-même. Et c'est la sœur la terre, c'est le frère l'eau et la rosée, le voisin du coin, la fumée et la cousine c'est la rue. Tout est *familier* et tout parle le même langage. Tout est neuf. Et c'est merveilleux et nu.

L'œuvre a été éditée chez Almadinah, mon fidèle ami. En même temps que l'on éditait, je l'écrivais.

J'avais écrémé le texte, laissant les scories. Mais quand je revins sur le texte, je vis que j'avais laissé le meilleur. Car plus le texte est "bête", plus il est profond et magique. Et les textes les plus stupides, ce sont ceux-là mêmes les transcendants.

* * *

De la forme extérieure, la marqueterie, le stoppage des mots – ressemblent à *Sens Magique* dans le mépris de la quantité, seuls les *Kai-Kai* japonais et les *Hein-Tenys* malgaches. Et la *Flûte de Jade* de la Chine.

De cette forme qui fait mouche sur elle-même, l'Occident ne connaît rien.

Et ce livre neuf fera un monde neuf.

ADVANCE

5 Novembre 1957

La réussite Le Roy

Trêve de louanges, disons la vérité. J'ai rencontré l'exquise cantatrice à *Morne Plage*. Elle était habillée d'une robe d'un bleu-vert et d'un vert-bleu. C'était à dîner. À la lumière électrique, sa chevelure semblait fauve. Sa mantille, le balancement de sa démarche nommait la personne de la scène. Grâce et simplicité.

La cantatrice s'introduisit à moi, au nom de Madeleine Verneuil, son amie. Quelle carte d'introduction ! Madeleine Verneuil, qui a publié une *Anthologie de la magie*, est parmi les principaux personnages féminins de ce temps-ci. Elle me connaissait. Elle avait lu *Petrusmok*.

La cantatrice et moi, nous avons bavardé. Je fus pris par son charme et sa culture et sa pensée personnelle.

Je considère maintenant qu'il faut dire un mot au sujet de Joseph Le Roy.

Sans lui, malgré l'élément local, *Samson et Dalila* et *Carmen* n'auraient pu être joués à Maurice. Il fut l'âme du tout, l'animateur.

Le succès c'est lui, lui à 80 %.

Et c'est peu dire !

Le Roy est poète. Il a agi en poète, qui est l'homme audacieux en soi et le grand imaginaire.

Quelqu'un qui revenait à *Morne Plage* après la première de *Samson et Dalila*, un Français de race, dit : « Aucune part en province actuellement, avec des éléments locaux, on ne pourrait réaliser ce que les Mauriciens ont réalisé. »

C'est réconfortant.

Merci, Joseph Le Roy !

Nous attendons votre prochain coup de maître.

ADVANCE

12 Novembre 1957

Vers la lune

On nous annonce à grand fracas que les Russes lanceront une fusée dans la lune, le 12 novembre, exactement. Tout cela sera éclairé par une ombrelle de lumière, afin que les hommes de la terre puissent aller à ce théâtre mécanique extraordinaire, sans payer leur place.

Fort bien.

Va pour la lune, qui est un satellite de la terre, mais quelle sera l'utilité de cet exploit ? Il ne nous apprendra rien de plus sur la vie, dont nous ignorons les rudiments. Notre propre coin de jardin a plus à nous apprendre dans ce sens qu'un voyage dans la lune. Jules Verne a raconté pour s'amuser. Nos Jules Vernes russes, eux, hélas, se prennent au sérieux.

Après la fusée intercontinentale et le satellite artificiel, le voyage dans la lune pour bientôt vient frapper l'imagination. L'homme est à court de poésie. Un amoureux en sait plus en tant que voyage qu'un passage dans la lune. Et l'enfant « cueille » la lune, sans avoir à y aller.

L'homme a perdu le goût de la vie. Et ses inventions en sont le signe.

Ramakrishna en savait plus sur la physique que nos plus grands savants. Quand Romain Rolland lui demanda : « Ramakrishna, si un objet était lancé de votre main à une vitesse infinie, où irait-il ? » A cela Ramakrishna répondit : « Il reviendrait dans ma main. »

On peut connaître sans avoir à se déplacer. L'enfant en sait plus sur l'oiseau que les ornithologues.

Il suffit d'aimer.

..*

Et lorsque la lune aura accepté notre fusée, nous voudrions en lancer une autre dans Mars.

Et ce sera là la difficulté.

Cela concerne le sens du temps, que le professeur Albert Einstein est loin d'avoir découvert.

Car Mars dissolva notre fusée. Notre matière terrestre ne peut atteindre Mars. Mars se défendra en résorbant notre fusée.

Et nous voyons ainsi les limitations de la science.

Dépassé certain point, tout s'annule et joue le sens des contraires.

L'homme n'est pas fait, lui, le terrien, pour aller dans Mars.

La terre nous suffit. De même à chacun sa maison et son toit.

Nous marchons vers un dépassement de l'humain. Et c'est cela qui fera notre perte.

ADVANCE

26 Novembre 1957

L'énigme du Spoutnik II

Je reçois de France des détails complets au sujet du Spoutnik II, que personne encore n'a reçus à Maurice. Ces renseignements me viennent *par avion*. J'offre aux lecteurs d'*Advance* ce régal.

Selon les opinions révisées, tant en Europe qu'en Amérique, il faut s'attendre à ce que la lune reçoive *incessamment* un projectile terrestre.

On pensait que ç'aurait été pour le 7 novembre. En fait, ce jour-là s'opérait une éclipse lunaire. En explosant une fusée sur la lune, l'explosion aurait été vue largement de la terre. Et ç'aurait été une extraordinaire chose : *un clair de lune artificiel*, qui eut été plus brillant que le plus brillant des clairs de lune naturels.

Le satellite (Spoutnik II) pesant une demi-tonne a stupéfié les hommes de science partout et au-delà de toutes mesures.

Ce qui est extraordinaire ici c'est le *poids* de ce second satellite.

On parle d'une *révolution dans l'ordre de l'agent de propulsion*, car avec les moyens actuels d'énergie dont dispose l'homme, la projection du Satellite n° II d'un tel *poids* ne s'explique pas, et est même inconcevable.

Et on reprend la Science Fiction de H. G. Wells, concernant une substance *insensible ou partiellement insensible à la pesanteur*. Mais ce serait alors une découverte réalisant un exploit surpassant de très loin la révolution scientifique opérée en 1945 par la fission de l'atome. Ce serait comme découvrir une matière qui flotterait en quelque sorte dans la pesanteur comme le bois flotte dans l'eau.

D'autres parlent encore de ceci : on aurait utilisé dans le cas de Spoutnik II de la force motrice qui s'étalerait dans les champs magnétiques de la Terre.

Mais l'énigme reste entière.

Attendons.

Au moins il y a ceci de vrai.

Si le Professeur Albert Einstein existait, il se serait demandé ceci : « Moi qui n'ai pas pu par le calcul prouver et découvrir le *champ unifié*, est-ce que l'expérimentation, le simple fait de l'empirisme, aurait pu, sans calcul, découvrir aux yeux de l'homme, ce que nul penseur n'a pu atteindre ? »

Mon opinion personnelle, la voici :

Une révolution du concept de l'univers nous pend au bout du nez et qui *révolutionnerait intégralement le sens de l'ESPACE.*

L'homme se réveillera un beau matin et réalisera que le monde autour de lui n'est pas le monde autour de lui, mais un autre monde. Et, avec des yeux *neufs*, il verra la vie nouvelle.

Et son étonnement ne sera pas de voir un monde neuf (car celui-ci lui semblera naturel, et c'est l'autre, celui d'avant sa venue, qui lui semblera anti-naturel, abstrait et irréel), mais l'étonnement de l'homme viendra de ceci : comment se fait-il, se demandera-t-il, que ce monde nouveau, il ne l'ait pas connu avant, alors que ce nouvel univers lui semblera si simple, si simple que ce serait comme d'avoir ses propres lunettes sur le nez et les chercher partout.

La révolution concernant le nouveau sens de l'UNIVERS *changera du tout au tout le sens de l'homme.*

Car l'univers nouveau sera L'UNIVERS MAGIQUE.

On l'a fait physique, hélas, et c'est tout le sens de notre drame et toute notre erreur.

Ce qui va être dissous bientôt, c'est le sens du VIDE, du NÉANT, du CHAOS, appelant à un nouvel alignement. Qui peut oser dire que ce n'est pas un nouveau sens de Dieu qui vient ?

Le Morne Plage, 21 novembre 1957

ADVANCE

7 Décembre 1957

Raoul Rivet

Je voudrais voir Raoul Rivet sous un autre point de vue que l'éclairage courant.

On a parlé du tribun, de l'homme d'État, du politique avisé, du journaliste émérite.

Je veux traiter Rivet sous un autre angle : celui du conteur, un satirique, celui qui, dans une douce mansuétude, voyait l'inanité des choses.

Raoul Rivet, tout en se mêlant aux foules et aux forums, voyait tout de son « balcon ».

On pourrait parler physiquement du balcon, c'était celui de l'immeuble Félicien Mallefille, – dont il a dû se séparer avec une peine atroce.

Raoul Rivet ne riait pas. Il souriait avec malice. Et son œil souriait avec sa bouche. Le visage jovial était son « bon » visage. Le masque sérieux ne lui allait pas.

Raoul Rivet, mieux que tout le monde, pouvait comprendre la « bêtise humaine ». Et d'une chose je suis certain, il détestait tous ceux qui montaient sur leurs grands chevaux.

Il fallait voir Raoul Rivet seul ou en très petite compagnie, après les heures de presse du journal et le plus rapproché de la fin d'après-midi possible. Là, il parlait d'abondance et il était lui-même.

Quelle était la philosophie de la vie chez Raoul Rivet ? À mon sens, il la voyait comme une promenade délicieuse à condition d'écarter de son chemin les êtres ennuyeux.

Étant journaliste, Raoul Rivet n'a pu écrire. S'il avait écrit, il aurait été un conteur.

Épicurien et sage était cet homme. Sa bonhomie, tout le monde la voyait.

Sa générosité n'était pas à décrire.

Il a aimé la pensée française par-dessus tout. Et il adorait l'île Maurice.

Son absence a créé un vide.

Le MAURICIEN

7 Décembre 1957

Lettre à André Masson

25 novembre

Mon cher André,

Depuis notre dernière rencontre, les Spoutniks ont fait tourner la Terre dans un drôle de sens.

Nous marchons vers l'intégral robot.

Et une mise au point est utile.

À mon sens, l'homme marche vers ceci : *la négation de la matière*. Il sera aussi bête d'être matérialiste bientôt que de penser, comme certaines peuplades de l'intérieur de l'Afrique, que la pluie tombe du ciel à travers des trous dans le firmament. (Ce que nous appelons étoiles, les ultrasauvages, eux, les appellent des trous).

La fin de la matière abolira-t-elle le matérialisme ? Non, on trouvera un autre mot.

On change les nations avec les mots.

Or, vous et moi nous ne nous payons pas de mots.

Et nous savons que la fin de la matière annonce le règne de l'Esprit (avec un grand E).

* * *

Je suis à *Morne Plage* depuis quelque temps.

Cette continuité dans l'acte d'isolement m'a permis une suite dans ma volonté.

J'ai réussi enfin à mettre au point et à réaliser ce à quoi depuis six ans je m'attalais : l'intégration de la Poésie au Verbe Cosmique. Et cela me met à un nouveau sens de l'homme.

À *Sens Magique*, j'ai fait deux ajouts.

C'est d'abord *Science Magique*.

C'est – que dirai-je ? – des définitions magiques. Un corps d'appels et de réponses, où la Lumière répond à la Nuit, où l'Ombre répond à l'Image, où, par un jeu d'échos, je fais éclater le Verbe qui se refuse.

Ce texte, que j'appelle *Science Magique*, est tout aussi original que *Sens Magique*. Et je termine par un texte qui s'étale, du sens de la matière à l'âme, ayant pour nom *Le Verbe*. Ici, je me réalise intégralement.

Ce triptyque est en ce moment même dans la lino de la *Société Lilloise d'Imprimerie de Tananarive*.

L'ouvrage tout entier sortira commencement décembre et sera en vente dans tout Madagascar, à l'île de La Réunion et à l'île Maurice simultanément.

Le tirage est de 1 000 exemplaires, dont 500 seront adressés directement aux grands libraires à Paris.

La maquette du livre est superbe – quelques personnes ici l'ont vue : papier extra-fin, à couverture à vignette (solaire, blanc et noir) ; cet ouvrage a dans son sein de grands traits de la haute édition moderne. Enfin, un travail de tout premier ordre. Sur grand papier seront donnés un certain nombre d'exemplaires de collection, supra-luxe.

Sens Magique sera vendu à Maurice Rs 12 l'exemplaire. Cent exemplaires seulement seront envoyés ici, 50 exemplaires seront adressés à La Réunion et 350 seront pour Madagascar.

Le séjour au *Morne Plage* m'a servi encore à ceci : j'ai écrit les *Contes de Morne Plage*, un recueil de 40 contes, dans le style poétique absolu, au-delà du verbe de *Petrusmok*.

Enfin, je m'attelle à un roman. C'est la seule forme de la pensée qui m'avait jusqu'ici rebuté. Ce roman devra peut-être être repris plusieurs fois. Cela me mènera jusqu'à fin décembre. Et, au commencement de janvier, je rejoindrai Curepipe et je reprendrai ma « station » à l'*Hôtel National*, parmi mes amis à qui j'adresse ici mon plus affectueux salut.

Sens Magique, *Les Contes de Morne Plage*, mon roman (et puis mes théâtres), cela devrait me remplir les poches.

Et vous, que devenez-vous, cher André Masson ?

Je vous vois admirablement écrivant un roman satirique... et peut-être sur vos propres compatriotes. Marc Twain a passé à Maurice trop vite. La satire est la meilleure partie de votre plume.

Et Marcel Cabon, dont le plus bel exploit sur terre, avec *Kélibé-Kéliba*, est d'avoir donné au monde son fils Serge, en qui j'ai la plus totale confiance ? Dans votre fils, mon cher Marcel, vraiment vous vous continuez.

Et Ravat, qui s'est tant amélioré dernièrement ? Ravat, le merveilleux poète du départ d'*En Forêt*, et que je reverrai avec joie à Port-Louis à mon retour.

Avant de clore, je voudrais ajouter quelque chose d'excessivement important qui concerne directement nos poètes et nos écrivains.

Je veux parler de l'édition.

Nos imprimeries, malgré leur bon vouloir et leur sollicitude, sont bloquées avec des commandes couvrant de longs mois.

Et quand un imprimeur local accepte l'œuvre d'un écrivain, il demande de longs délais.

Et de Maurice on ne peut atteindre la France. Madagascar pour cela est un merveilleux tremplin. Se faire éditer à Tananarive, par exemple, c'est comme si on était à Bordeaux, Lyon, Marseille ou Strasbourg ; mieux même : comme si on était à Paris. Et de Madagascar on atteint l'île de La Réunion.

Mon ouvrage est imprimé en ce moment à Madagascar sur *linotype*. On m'a demandé en tout et pour tout un mois comme délai d'exécution.

Pourquoi nos écrivains ne se feraient-ils pas éditer à Madagascar ?

Mon exemple devrait suffire.

Je clos maintenant, mon cher André. Bonne chance et à bientôt.

P.S. : Pour l'édition de *Sens Magique*, se faire inscrire à la LIBRAIRIE DU TRÈFLE, Port-Louis.

ADVANCE

10 Janvier 1958

Du nouveau sur Waterloo

Nous savons que remontant vers le nord à la recherche des armées prussiennes et anglaises, Napoléon avait pour but de séparer ces deux armées et de les battre isolément.

Napoléon eut raison des Prussiens à Ligny. Son tort fut de croire Blücher écrasé. Et il « joua » avec ce qu'il croyait être les débris de l'armée prussienne. Et il marcha sur Wellington. Or Blücher était loin d'avoir été complètement vaincu.

Mais Napoléon bientôt s'aperçut de son erreur et dépêcha contre les Prussiens en retraite le maréchal Comte de Grouchy avec 30 000 hommes, lorsqu'une manœuvre commandée par lui à Ney n'aboutit pas.

Un malheur vint peu après. Une estafette qu'il avait détachée vers Grouchy qu'il fallait contacter, tomba de cheval et se cassa la jambe.

Wellington, lui, est à Bruxelles. Après la victoire de Ligny, il s'apprête à se retirer sur Ostende, son port de débarquement.

Présentement, il est à Bruxelles, rue de la Blanchisserie, chez la Duchesse de Beaumont. On danse.

Mais, face à la situation, il décide de descendre immédiatement vers le sud.

L'accrochage aura lieu à Waterloo.

Il pleut ce matin-là, à Waterloo, et toute la nuit. Napoléon pensait à attaquer vers sept heures du matin et il avait calculé qu'à midi tout serait terminé et qu'il coucherait à Bruxelles.

Ce n'est que vers onze heures vingt du matin que commence la bataille (un grand retard fut causé d'abord par la résistance de Lord Hill à Hougoumont).

Mais le fait essentiel, c'est Waterloo.

Napoléon a 70 000 hommes sous ses ordres et 270 pièces de canon. Wellington possède 67 000 hommes de troupe et 150 bouches à feu. Avantage net pour Napoléon.

Curieuse chose, car le destin va jouer.

De toutes les grandes batailles de l'Empire, Waterloo est la seule où Napoléon n'ait pas manœuvré.

Bêtement il cherche à enfoncer le centre de l'armée anglaise.

Il donne l'ordre à Ney de s'emparer du plateau du Mont Saint-Jean.

Mais Ney exécute mal son ordre. Il se hâte au lieu de laisser à la grande batterie de Drouot (80 pièces) le temps d'enfoncer les Gardes Écossaises. Et une formidable cavalerie est saccagée sur place, bien que le Mont Saint-Jean soit pris.

L'erreur essentielle pourtant va concerner le message que le maréchal Soult, duc de Dalmatie, major général de l'Armée du Nord, adresse à Grouchy.

Il y a dans ce message une *équivoque*. Et alors qu'il est prévu que Grouchy marchera sur le Mont Saint-Jean, il est parlé de Wavre. Et ceci explique l'absence de Grouchy à Waterloo.

Concours de circonstances malheureuses, certes.

Mais le génie avait quitté l'homme d'Austerlitz *embourgeoisé*. Le guerrier avait passé au logicien. Son esprit était devenu statique.

De la magie du mouvement, Napoléon semblait ne plus se soucier. Il soulevait lourdement des pions.

Le fait est que Napoléon était battu *dans son propre cerveau*, à lui Napoléon, bien avant Waterloo.

Il en avait le pressentiment, car, montant vers le Nord, tapi dans sa calèche, ayant perdu la foi en lui-même (ce qu'il appelait naguère son étoile), l'Empereur avait sur ses genoux un collier sans prix, celui de Pauline Borghèse. Songeait-il à la fuite déjà et aux moyens d'existence ? Argent et Génie ne marchent pas de pair. Napoléon songeait à l'argent. Il était perdu.

ADVANCE

18 Janvier 1958

La politique de demain

Il n'y avait que deux blocs : l'Amérique et la Russie.

Un troisième bloc se forme : les États-Unis d'Europe.

Un quatrième bloc aussi est en voie de constitution : le groupe afro-asiatique.

Il n'y aura pas de cinquième bloc.

Les religions ne serviront plus aux hommes pour les diviser.

Les groupements seront géographiques.

La *Géopolitique* d'Hitler, héritée du professeur Hesses, est toute la politique de demain.

Les points cruciaux aujourd'hui sont Moyen-Orient, Bakou, Nouveau-Mexique, à cause du pétrole. Demain, ce sera le Sahara.

Mais les gisements d'uranium sont montés aux avant-plans de la *géopolitique*. (Je clame très haut qu'à mon avis l'île Maurice contient de l'uranium et spécifiquement au Cap du Diable).

Je crois à une neuve humanité. Je suis extrêmement optimiste pour l'île Maurice. Mais nos barrières doivent tomber.

Nous ne pouvons plus nous satisfaire de l'ancienne élite, basée uniquement sur la valeur de l'argent et des droits acquis par des conditions plus qu'injustes, où les taxes indirectes, frappant le pauvre, donnaient un formidable privilège aux riches.

Comme condition du relèvement de l'île Maurice, il faut refaire toute l'assiette de l'impôt, redresser tout le barème.

Il faut subventionner les matières alimentaires à outrance. C'est de la bonne tactique et de la bonne politique. Ainsi le laboureur touchant Rs 75 par mois aura le sentiment d'en avoir pour son argent, et cela lui donnera le courage de travailler.

La « bonté de l'impôt » est la première de toutes les bontés.

Inutile de demander aux riches d'être généreux. Il faut les rendre généreux malgré eux, en les taxant.

Notre pays est en plein essor. Il ne faut pas enrayer cet élan.

Dans ce pays, le riche doit se dire qu'il ne peut penser être toujours riche, si la pauvreté bée dans les rues.

Une petite île comme la nôtre est forcément solidaire.

Il devrait y avoir un contrôle de prix sur ce qui constitue l'essentiel de notre vie : riz, dholl, drap, etc.

Le prix de location des logements est scandaleux.

Il nous faut un immense *Building Scheme*, lié à la construction de routes sur une large échelle.

Le problème n'est pas facile.

Mais, à mon sens, le système ministériel est excellent.

On devra maintenant entraîner des « cadres » à ces ministères.

Pourquoi envoyer des lauréats du Collège Royal, etc., en Europe, grossir les professions libérales déjà assez congestionnées ?

Qu'on embauche ces lauréats directement dans le Service Civil, à des salaires adéquats et qu'on assure leur avenir. Ils rendront service dans ces ministères mieux que partout ailleurs. Et il nous faut constituer un *Brains Trust* pour demain.

ADVANCE

23 Janvier 1958

Pot-pourri

Mes amis me demandent à chaque coin de rue : « D'où venez-vous ? » On dirait que je reviens de la lune. Et certainement pas de la planète Vénus. Laissons courir les potins.

Mais j'ai fait du bon travail : les *Contes de Morne Plage*, *Histoires Étranges*, *Fabliaux* et une thèse capitale, sur laquelle je travaille depuis sept ans.

J'attends la réponse des éditeurs parisiens.

Depuis quatre mois que j'ai été absent, le visage de l'île Maurice a changé. On construit partout.

Il manque à ce pays un plan, une loi de la construction, qui assurerait un sens d'esthétique concerté.

Je déplore le visage ancien de l'île Maurice qui s'en va. Finies les belles demeures de bois ! On s'américanise ferme ! Mais, en fait, qui ne s'américanise pas en ces jours ? Modernisme et américanisme sont le même.

Je ne sais qui s'en occupe, aux Travaux Publics. Mais je conjure le charmant fonctionnaire qui en a charge, de faire le possible et l'impossible pour hâter la reconstruction de la route qui part du *Morne* à Riambel. C'est peut-être le plus beau coin de l'île et c'est la voie qui relie deux grands districts, celui de la Savane et le district de la Rivière Noire, desservant deux grandes usines sucrières en deux sens.

* * *

Le *National Hotel* a repris son flambant neuf. Vivent les nouveaux gérants ! Les mêmes, enfin ! Et tout a repris sur un nouveau pied, avec plus de lumière et de joie. Seul hôtel de la capitale, qu'attend le Gouvernement pour lui donner une subvention ? Et faire fructifier le tourisme ?

La belle clientèle est revenue au *National Hotel*. Des roses sont sur les tables. Pendant la saison des courses, on y verra de belles toilettes et des sourires clairs sous des parasols, à même le soleil et la gaie lumière de Port-Louis.

* * *

Il pleut, il pleut, bergère ! Il a plu à verse sur l'île Maurice récemment.

L'eau passe dans le sous-sol et, par des rivières souterraines, va « nourrir » la mer si pleine d'eau.

Vive l'idée géniale de tel propriétaire sucrier du Nord, qui fait pomper l'eau sous terre pour ses plantations !

On arrose les cannes maintenant en ombrelle, par des ombrelles d'eau qui tournent. C'est joli dans le paysage et si utile. Décidément notre belle île Maurice devient merveilleusement intelligente !

ADVANCE

6 Février 1958

Lettre ouverte à M. le ministre de l'Instruction Publique

Port-Louis, le 4 février 1958

Cher Monsieur,

L'île Maurice est maintenant entrée dans une nouvelle phase de son évolution.

Grâce à la compréhension du Gouvernement de Sa Majesté, — où l'intervention travailliste, active ou dans l'opposition, se place au premier chef — l'île Maurice, nantie d'une constitution libérale, marche vers ses destinées.

Nul pays, présentant son état actuel, ne peut se passer d'une élite. Et je parle ici d'une élite nouvelle.

Cette élite nouvelle ne peut non plus se passer d'éclectisme. Et éclectisme implique culture.

Qu'avons-nous fait *officiellement* pour la culture à l'île Maurice ?

Nous avons agrandi nos écoles — il le fallait — l'instruction est autant répandue aujourd'hui que nos routes merveilleuses.

Mais la haute instruction fait défaut. Dans un pays moins important qu'est l'île de La Réunion, les hautes études cependant y ont été menées à fond.

Comme résultat, La Réunion, moins peuplée que nous, a produit plus d'hommes qui aient « marqué » dans le monde, dans ce que nous appelons les « grands centres ».

Il faut penser à demain.

Si un gouvernement totalement responsable nous était offert, aurions-nous *immédiatement*, dans tous les domaines, les hommes qu'il faudrait pour le mener à bonne fin ?

On peut en douter quant au nombre d'hommes d'élite qu'il nous faudrait.

Les ministres actuellement font bien. Mais il leur faudrait de nombreux aides, dans les domaines techniques et autres.

L'industrie sucrière s'est bien organisée. Le nombre de techniciens de valeur ici ne manque pas.

Mais là encore, je cherche en vain des financiers, totalement rompus aux méthodes modernes.

L'industrie sucrière est bien menée. Mais le *planning* y manque. La centralisation se fait souvent au petit bonheur, dirigée par des intérêts particuliers, plutôt qu'en vue du bien-être du pays comme un tout dans l'avenir.

Il manque à nos hommes partout l'esprit de synthèse. Et l'esprit de synthèse est mis en train par la culture.

Il nous faut donc de *hautes écoles*, sur le modèle international, avec des professeurs éminents (Lésiner ici coûte cher). Et où serait enseignée la philosophie, dont la source est dans l'Inde (Schopenhauer, Nietzsche se sont inspirés de l'Orient). Car la philosophie, malgré ses erreurs, donne une rigueur de pensée.

Je vois donc une *Université Mauricienne*, susceptible de pousser les études au-delà du stade de la Bourse d'Angleterre, où les sciences et les arts, d'ordre occidental et oriental, seraient enseignés. Et où il y aurait un département de hautes mathématiques. Où une chaire de poésie porterait la connaissance métaphysique des *Upanishads* à l'art d'Edgar Poe.

Cette université, je la vois très bien dans les plaines de Moka, au centre de l'île, entourée d'admirables jardins et de bosquets, parcourue de pelouses et de ruisseaux chantants. Moka a un climat merveilleux. Et c'est un carrefour de routes. La vue ici sur les montagnes est superbe. Et le nouvel autostrade passera par là. C'est bien le lieu rêvé.

Que nous faut-il ? Entre cinq et dix millions de roupies. Et deux cents arpents de terre plane.

Avec pareille université, l'île Maurice pourrait regarder l'avenir avec calme. Car pour qu'un pays soit un pays, il faut avant tout des hommes. Et les hommes ne deviennent une véritable élite que par la culture.

Cette université — pour notre plus grand bonheur — souderait la culture orientale et la culture occidentale, lierait l'île Maurice par les sommets.

Nous ne pouvons nous rencontrer que par les sommets.

L'élite constituée, le pays comme un tout irait vers l'union.

Cette université serait intégralement et essentiellement non-confessionnelle et largement humaine.

Je ne pense pas que quiconque chez nous s'opposerait à sa constitution. Car la nécessité en est évidente.

À vous, Monsieur le ministre, de lancer cette grande idée. Tout le pays sera derrière vous. Il n'y a pas meilleur moyen d'unification de nos races disparates.

De plus, Monsieur le ministre, permettez-moi de noter une grave lacune.

Nous n'avons pas une salle d'exposition pour nos nombreux artistes des deux sexes.

Mais je peux continuer encore. Nous n'avons pas une salle de concert et de conférence (*Le Plaza*, appartenance de la Municipalité de Rose Hill, nous sert à tout coup).

Nous n'avons pas d'école de peinture. L'art musical ne connaît pas ici de hautes études.

Le Gouvernement donne à larges mains des bourses pour l'Europe. Cela draine notre argent. Tout cela aurait pu servir à une université.

Nul pays ne peut survivre, dans les temps actuels, s'il ne se met au pas du monde moderne.

Il faut éveiller l'originalité, l'imagination, susciter le pouvoir de créer, faire une élite d'hommes qui sera *en avant*.

Cela ne sert à rien de former des perroquets. Ils ne font ni de bons électeurs ni d'utiles citoyens.

Il faut susciter des individus. Une *université mauricienne* aiderait à apprendre à l'homme à penser.

Je livre ces quelques annotations à votre méditation, Monsieur le ministre.

Et je suis très sincèrement vôtre.

ADVANCE

15 Février 1958

Politique et vie chère

Qu'on me permette un paradoxe. Cela fera sourire bien des gens.

La vie chère – comme un cercle vicieux – vient de ce que les pauvres ne sont pas riches et que les riches sont pauvres.

Je m'explique.

M. X. est un capitaliste richissime.

Son revenu annuel est de Rs 500 000. Il laisse au fisc, disons Rs 300 000.

Les Rs 200 000 qui lui restent, il les met à la Banque. Il n'en dépense que Rs 100 000 annuellement.

Les Rs 100 000 qui restent forment un « cercle vicieux », tout comme les « eddy currents » en électricité. Ces Rs 100 000 qui restent tournent en rond.

Si M. X. avait employé les Rs 100 000 qu'il détient en surplus, Rs 100 000 auraient été dans le commerce. Et le commerçant ayant une plus forte entrée, aurait pu abaisser le prix de ses marchandises. Et la masse du pays comme un tout en aurait profité.

L'argent accumulé en banque ne fait pas avancer le pays.

Donc le riche, M. X., qui ne dépense pas la totalité de son revenu, est un mauvais riche. On devrait le taxer encore plus, puisqu'il ne veut pas dépenser. Au moins, Rs 100 000 *en plus* iraient financer des travaux gouvernementaux et donner une manne aux travailleurs.

Dans le cas de M. X. ce capitaliste est pauvre, ce riche est « misérable » par ses Rs 100 000 indépensées.

Vu du point de vue du pays comme un tout, M. X. capitaliste, est un mauvais riche. C'est le riche qui ne dépense pas. Économe, il prive le pays de ses économies. Ce n'est pas un ami du travailleur. Il se peut que M. X. soit un homme excellent, doux, badin, faisant des largesses à ses serviteurs, allant chaque matin à la messe, et un père de famille modèle et le reste.

Mais en tant que capitaliste qui ne dépense pas, M. X. n'aide pas le travailleur.

Donc on doit taxer M. X. encore plus, justement pour cette somme qu'il ne veut pas dépenser.

... Alors que les pauvres se comportent comme des riches. Eux, ils dépensent. Ils dépensent *tout* leur revenu. Ils font ainsi marcher le commerce. Ils font rouler l'argent. Ils font avancer le pays.

La vie chère vient de ce que l'argent ne circule pas.

Il faut créer des assurances sociales et laisser le reste aller à vau-l'eau.

Quand je serai député – et je le serai – la chose à laquelle je m'attacherai, ce sera l'économie. Je suis socialiste de toujours. Mais socialiste éclairé. J'aime le peuple. Mais les *faits* importent plus que les paroles. Il faut *d'abord* rendre le peuple heureux, heureux *par son ventre*, l'alléger dans sa misérable existence de pauvre riche, et cependant si joyeux.

Il faut faire des discours *sérieux* aux riches. Le pauvre nous comprend. Il faut parler aux riches. Les gagner aux idées saines, pour leur propre intérêt. Leur apprendre à être intelligents, en leur faisant voir que leur politique économique fait banqueroute et amènera leur perte.

Député, je serai un socialiste intelligent.

J'irai peu à la salle du Conseil pour faire des discours explosifs. J'exposerai mes points de vue dans les journaux.

Je n'irai pas sur les tréteaux. Je parlerai au peuple dans la rue – je n'ai pas d'auto – et je leur parlerai *dans leur propre langage*, avec des images, la seule manière que le peuple comprend les choses abstruses, *je leur parlerai d'homme à homme*, dans la rue. Cette causerie d'homme à homme – c'est ma manière – sera mes *meetings*.

Le peuple comprend celui qui se met à son niveau – et pas autrement.

Je sais que les riches son entêtés. Je leur parlerai avec un langage d'homme dans les journaux.

Je hais la démagogie. Je suis aristocrate, mais libéral, socialisant. Il faut être *sincère* avec le peuple, et ne lui rien cacher.

L'économie est liée à la politique. Point l'une sans l'autre. Il y a les politiciens. Le politique, lui, est autre. C'est l'homme d'État. Il ne braille pas. Il agit. Et il agit par sa pensée. Le vrai politique est le penseur. Il ne blouse pas le peuple par des mots. Il cherche son bonheur intelligemment.

Le socialiste vrai n'est ennemi de quiconque. Il veut l'accord de tous dans la justice.

C'est un être pondéré et droit, qui est vigoureux dans ses idées, mais ami de tous.

Il nous faut ici le patriotisme éclairé.

Nos *leaders* doivent être intelligents, accessibles à tous, sachant entrer dans les demeures. Autant celle du pauvre que celle du riche.

Le riche devient pauvre, le pauvre devient riche. C'est la roue de la fortune qui tourne et le sens de l'ambition.

On ne peut empêcher quiconque d'accéder à la fortune.

Ce qu'il faut abattre, c'est l'accaparement et ce sont les excès. Et exiger que l'argent circule.

Et faire en sorte que le bonheur de l'un ne soit pas fait avec le malheur de l'autre.

La politique et l'économique sont, chez nous, sur deux bords.

Quand je serai député, je tenterai de les réunir, pour le bien de tous.

ADVANCE

18 Mars 1958

Richesse de l'île Maurice et pauvreté

L'industrie sucrière se développe à un taux intensif. Les cannes à sucre montent à l'escalade des montagnes. Les terrains sont défrichés partout. Là où ne poussaient que des plants de goyave de Chine et de longouses, la canne à sucre a fait son entrée triomphale. Les marais sont asséchés. Les terres rocailleuses où s'amoncelaient les pierres voient l'apparition de champs de cannes à sucre splendides.

Fort bien ! Le pays doit vivre. *Primum vivere* !

Mais est-ce pour cela qu'on doit dévaster des bocages authentiques constitués d'arbres centenaires, ou deux fois centenaires ? Pourquoi ne pas aplanir le *Jardin des Pamplemousses* et y mettre la canne à sucre pour sauver le pays de sa surpopulation ? Puisque cela peut encore nourrir cent familles. Et l'homme ne doit-il pas passer avant les jardins ?

Pourquoi ne pas faire un parc d'autobus en plein centre de Port-Louis, en « abattant » le *Jardin de la Compagnie* ? Pourquoi ne pas mettre des cannes à sucre au *Champ de Mars* ? Fi des courses hippiques ! Pourquoi ne pas « effacer » la *Plaine Verte* ? Qu'est ce que les grands multipliants font là ? Et l'ombre merveilleuse de ce lieu divin ? Pourquoi ne pas « raser » les montagnes de l'île Maurice avec des « bulldozers » atomiques ? Pourquoi ne pas « bulldozer » nos sites historiques ? Pourquoi ne pas « bulldozer » tous nos vergers ? *Primum Vivere* ! Pourquoi ne pas néantiser *toutes* les pelouses, *tous* les jardins, *toutes* les plate-bandes ? Et « abattre » *tous* les arbres de l'île Maurice, pour installer la canne à sucre, la source première de notre existence ?

Mais voilà ! Nous n'aurions alors presque plus d'eau de pluie. Ce qui veut dire que les habitants de l'île Maurice auraient à boire l'eau de mer, se laver avec l'eau salée, cuire leurs aliments à l'eau salée. Mais tiens, il n'y aurait plus de canne à sucre, puisqu'il n'y aurait plus de pluie ! Nous aurions alors à vivre en mer comme les poissons, manger les algues. Heureux soit !

Car ce qui est affreusement bête, c'est manger son blé en herbe. Or, par nos dévastations, notre déboisement systématique, *nous nous détruisons*, nous allons contre *l'intérêt même* de l'industrie sucrière. Et nos terres perdent leurs alluvions par érosion. À chaque pluie, dans l'absence des forêts, la mer « rougit » de notre perte d'argent, des milliers de tonnes de terre, des centaines de milliers de tonnes qui vont à la mer.

Quelqu'un qui avait à conseiller le Gouvernement – je tais le nom de cet individu – m'honora en me demandant jadis des conseils. Il était question de reboisement. Je le conseillai, ce « conseiller » du Gouvernement, et il conseilla le Gouvernement. Indirectement, j'ai servi mon pays plus qu'on ne le croit.

Le conseil que je pourrais donner aujourd'hui aux tenants de l'industrie sucrière tient en ces mots : Messieurs, il est de votre *intérêt de DONNER* au Gouvernement de vastes sommes d'argent, pour que le Gouvernement reboise le pays. Et celui qui profitera le plus en ce cas, ce sera vous-mêmes. Il ne saurait y avoir pour vous de meilleur don *intéressé*.

Mais qui me croira ?

Une chose demeure, hors la question utilitaire. Il est un Comité qui s'occupe des monuments et sites historiques. Quand aurons-nous un *Comité pour la protection des arbres*, comme nous avons un *Comité pour la protection des animaux* ?

Il est temps qu'on protège nos arbres. Bientôt nous serons dans un désert !...

ADVANCE

14 Avril 1958

Prospérité fictive

Nul pays n'est sur des assises solides si son économie est axée sur une industrie unique. Telle est l'île Maurice qui ne vit que d'une seule industrie. Thé, aloès, tabac, c'est peu de chose.

Or, il y a pire. Vivant d'une seule industrie, l'île Maurice ne produit rien pour sa nourriture sauf les légumes verts et une partie de sa demande en fruits (le reste venant de l'étranger).

L'île Maurice importe *tout*, pour la construction de ses maisons, pour son habillement, pour ses plaisirs.

Donc la prospérité de l'île Maurice est fictive.

Qu'on produise du sucre synthétiquement – il y a mille manières d'obtenir du sucrose par alchimie nucléaire – et cette prospérité fictive de notre île se révélera dans toute sa flagrante vérité.

Je ne connais pas le Ministre de l'Agriculture. Je suis très occupé par ailleurs, avec un grand livre dont la gestation m'aura pris sept ans, ça a trait à un dépassement de la Relativité d'Einstein, par une approche scientifico-poétique.

Je ne connais pas le Ministre de l'Agriculture, mais je sais une chose : si moi-même j'étais le Ministre de l'Agriculture, j'aurais recommandé au gouvernement, et j'aurais fait un plan, où nommément je dirais ceci aux autorités : « Exigez, après avoir d'abord tenté de persuader, exigez des propriétés sucrières qu'elles mettent un prorata d'arpents sous culture de plantes vivrières essentielles, même si au commencement cela ne payait pas. Amendez votre système de subvention. Mieux, subventionnez s'il le faut, d'abord, les propriétés sucrières elles-mêmes dans leur programme de culture des plantes vivrières. Bâissez sur l'avenir. »

Nul pays n'est riche s'il importe *tout* pour vivre.

Ce que nous gagnons dans une main, nous le versons de l'autre main. Ici quelques riches profitent. Les autres, sous l'accumulation de leurs paies majorées, sont dans la pauvreté.

Mais je sais que je prêche dans le désert. C'est pourquoi je m'occupe de passer au-delà de la Relativité d'Einstein. Il faut bien que j'occupe mon esprit... en attendant d'être député, quand je m'occuperai alors de mon pays.

Le MAURICIEN

1^{er} Juillet 1958

Lettre à André Masson

Port-Louis, le 30 juin 1958

Ami,

Le poète peut tout, même l'impossible. Cela, le bourgeois le sait, puisqu'en trois semaines je me suis érigé peintre.

Le poète peut tout, parce qu'il est à l'image de Dieu.

Qu'on me donne de la pâte à modeler et d'ici trois semaines j'expose en sculpteur.

Si cela me plaisait demain, je serais compositeur de musique.

Le poète peut tout. *Car lui seul est vivant.*

Mais le poète ne peut rien contre les forces d'argent. Car l'argent est la chose inerte. L'argent est mort.

Donc, je peux tout, même l'impossible. Mais je ne peux rien contre l'argent.

J'ai commencé la peinture à l'huile. Ça coûte cher. Je me sers d'une pâte épaisse. Je fais de la peinture sculptée. Bientôt, je serai forcé de cesser de peindre. Car la pâte à peinture coûte cher. Et je n'ai pas d'argent.

Le poète peut tout – même l'impossible. Mais bientôt mon pinceau sera brisé. J'espère jusqu'à ma prochaine exposition avoir assez dit pour annihiler tous les peintres de la terre en leur jetant à la figure de la MÉTA-PEINTURE.

Et un cycle sera clos dans le monde de l'art.

L'étonnement des Mauriciens m'étonne.

En 1947, je créai *Sens-Plastique*. Et je ne savais pas alors écrire le français.

En 1958, on me réclame un métier pour être peintre. Que ferais-je d'un métier, puisque je suis un maître envers moi-même ? Je laisse aux autres le licou.

Ce qui freine les Mauriciens, c'est le corps de leurs préjugés. Et à travers leurs préjugés, ils me jugent. Quels sont ceux qui jugent à Maurice ? Les riches. Ils brûlent la fortune, les honneurs, la considération. Et en plus la gloire !

Le népotisme touche jusqu'à l'art. Si on est bien né, on peut être un artiste.

Moi, je suis bien né. Mais j'ai deux défauts : je n'accepte pas les préjugés des Blancs et je nie que l'argent confère quoi que ce soit à un homme.

À ce titre, moi, bien né, je suis conspué. Et moi Blanc, je suis un Nègre-blanc, puisque je ne puis être mulâtre.

Mais le génie ne se ramasse pas dans une banque ou dans un bureau de courtier.

Un génie peut jaillir demain d'un fils de vendeur de dholl-pourri.

Le génie est le poète. Et je suis un poète.

Donc, aucun domaine de l'art créateur ne m'est fermé. Je n'ai de leçons en choses d'art à recevoir de personne. J'enjambe par-dessus l'art en cage.

L'art pour moi c'est la vie. Et le poète est vivant.

Donc, cher André Masson, je me mets au-delà de la critique. Puisque ce que je traduit, c'est mon âme. Et mon âme n'a pas de juge, elle se juge elle-même.

Il faut refaire le mot *poésie*, donner un nouveau sens au *poète*. L'art est enthousiasme et joie et non école et métier.

Je me sais compris des enfants, des femmes pures, de l'homme de la rue et de tous les poètes de ce pays.

Cela me suffit.

Laissons dégoiser les bourgeois. Ils n'ont que leur argent.

Et l'argent est très aléatoire de nos jours.

D'autres valeurs sont entrées dans ce pays.

L'homme de la rue s'arrête devant la Librairie Sénèque pour voir mes toiles. Nul d'eux ne rit. L'homme ici est grave.

Il sait qu'un souffle nouveau passe sur ce pays.

Ce souffle est celui de la neuve pensée, dont vous-même, cher André Masson, êtes le plus pur protagoniste.

Laissons rire les bourgeois. Ils sont déjà d'une époque révolue !

..*

À vous,

Amicalement

ADVANCE

11 Juillet 1958

L'instruction publique à Maurice

Le monde a évolué. L'île Maurice a évolué. L'instruction marque le pas chez nous.

Ce sont toujours les mêmes méthodes, alors qu'à Eton, à Harrow, à Cambridge, la manière d'instruire a grandement changé.

Nous en sommes encore au temps où l'élève ânonnait : la lune, *dimoune*, li pied, *di foot*, sucre, *cigar*, *zanana*, *panié poule*.

Quand on passe auprès des « écoles Gouvernement », on entend l'effroyable ritournelle, les répétitions de phrases comme des bourdonnements d'abeilles.

C'est navrant !

Et cependant l'île Maurice évolue. Quand va-t-on changer ce fatras du passé ?

La jeunesse d'aujourd'hui, on l'instruit par d'autres méthodes : on n'abrutit pas l'enfant, on ouvre son intelligence.

Si j'avais à définir nos écoles, j'en parlerai comme des usines à fabriquer des complexes d'infériorité et des complexes de supériorité chez l'enfant.

Le gosse quitte la maison de ses parents, heureux, détendu, simple et nu d'esprit.

L'école va mettre autour de son cerveau une gangue. On fera du gosse pour plus tard un enfermé.

L'école aussi épaupe nos préjugés. Et ils sont nombreux.

À l'école mauricienne où tout est établi, selon le système de compétition, tout se résume aux *points*. On ne se bat que pour des *points*. On n'apprend pas pour apprendre, mais on apprend pour avoir des *points*. Et celui qui a le plus de *points*, est un génie.

Voyez notre usine à fabriquer des points. La palme est la Bourse d'Angleterre. Ici est lauréat celui qui a eu le plus de *points*.

Or nous voyons que Brown-Sequard n'a pas eu la Bourse d'Angleterre. Nous voyons que le Dr Joseph Rivière a été un cancre à l'école. Nous voyons que ni Le Sidaner, ni Prosper d'Epinay, ni Léoville L'Homme, ni Robert-Edward Hart, ni Marcel Gabon, ni André Masson, ni moi-même n'avons obtenu la Bourse d'Angleterre.

Nous voyons que Loys Masson, Hervé Masson, Raoul Rivet, Georges Telescourt n'ont pas eu la Bourse d'Angleterre.

Et nous voyons que les lauréats de la Bourse d'Angleterre sont uniquement des avocats, des médecins. Que je sache, aucun de nos avocats n'est à la mesure de Lachaud, d'Henri-Robert.

D'autre part, nous avons les boursiers du Collège d'Agriculture. Ici, depuis la formation de ce collège, un seul prodige : Pierre Halais. Et Pierre Halais n'a pas été boursier du Collège d'Agriculture. C'est un autodidacte et un créateur, un novateur, un précurseur.

Donc nos grands hommes ne viennent pas des usines en série que sont nos écoles. Ils se font eux-mêmes. Et tant mieux. Je dirai même : c'est parce qu'ils ont *rejeté* la science apprise dans les écoles, qu'ils sont devenus de grands hommes.

Le MAURICIEN

26 Juillet 1958

Un mot pour André Masson

Port-Louis, le 23 juillet 1958

Mon cher André Masson,

Maintenant que la tourmente est passée, cela m'amuserait énormément de décrire aux Mauriciens comment je peins.

Je peins sans chevalet. Je peins sans palette. Je peins à plat. Je ne mêle pas mes couleurs.

Je ne dessine jamais. Je ne tiens pas un crayon.

Je peins tout à l'envers. Si je peins une personne, je la peins tête en bas. Et quand j'ai terminé le tableau, je retourne la toile et je vois ce que j'ai fait.

Je me sers d'un seul pinceau.

Chaque tableau est fait d'affilée.

Je ne reviens jamais sur mes taches. Je ne fais pas de taches, je peins en mastroquet.

Mon pinceau n'est que le prolongement de mon doigt.

Je ne lève pas mes yeux de ma toile. Je ne réfléchis pas.

Je ne choisis pas les couleurs. J'y vais d'instinct.

Je n'ai pas peint *Le Christ*. *Le Christ* est la résultante : 1° d'une jeune femme, 2° d'un jardin peint sur cette femme. *Le Christ* est venu de lui seul. Quand le tableau a été peint, c'est seulement alors que j'ai su que c'était *Le Christ* et je l'ai « nommé ».

Presque toutes mes toiles sont la conséquence d'une série de tableaux peints l'un sur l'autre.

Mes grosses toiles me coûtent Rs 8.50 pour la toile, et certaines requièrent 50 à 75 tubes de peinture, donc de Rs 125 à Rs 175. En sus l'huile, le vernis, le coût du pinceau.

Quelqu'un, à Curepipe, a offert Rs 50 pour une toile. Je lui ai fait dire de tenter d'obtenir un rabais au *Corner House* ou chez Poisson sur les tubes de peinture et de chercher quelque part dans un bureau de notaire, de courtier, d'avocat, de médecin, ce qu'on appelle le génie.

Ma peinture est de la *sculpt-peinture*. Je n'ai pas besoin de sculpter. Je le fais déjà.

Les pinceaux tels qu'on les vend dans les magasins me sont un instrument de torture. Je cherche quelqu'un qui me ferait : 1° un pinceau circulaire, 2° un pinceau en forme de croissant.

Mes tableaux, je leur ai donné des titres parce que les Mauriciens l'exigent. Au fond, chacun de ces tableaux peut n'avoir nul titre.

Au temps des impressionnistes, un M. Vollard acheta en bloc les tableaux de Renoir, de Sisley, de Monet, de Manet. Ces tableaux ne valaient rien. M. Vollard se fit une fortune quelques années après.

J'invite les Mauriciens à se faire une fortune en achetant mes tableaux. Je leur offre un *business*. J'ai besoin d'argent pour acheter des tubes de peinture. Je suis aux abois. Je leur vendrais bien mon génie. Mais c'est à peu près la seule chose au monde qu'on ne peut vendre, hélas !

Je suis prêt à donner mes tableaux à rabais, au coût des tubes de peinture et de la toile. Le génie dans la toile, l'acheteur pourra s'en rendre propriétaire. Le génie, cela ne coûte rien. Mais je désirerais pouvoir me rendre bientôt au *Corner House* et chez Poisson.

Car j'ai une exposition à compléter pour St Denis de la Réunion.

Merci, entre-temps, pour votre bel article. Tous mes remerciements à Irène d'Abbadie pour son article dans *Advance*. Mon salut à Georges Télescourt et à André Legallant, que je tiens sur mon cœur. Un mot pour Ravat. Un mot pour Magda Mamet.

À vous amicalement,

..*

P.S. : Le grand peintre Modigliani exposait à Paris. Vinrent deux ou trois visiteurs. Un homme acheta un de ses tableaux à un prix modique. Modigliani exultait. Avec l'argent, il pouvait peindre deux tableaux. L'homme revint : « Ma femme trouve ça laid », et il rendit le tableau.

Je n'ai vendu qu'un seul tableau à Curepipe : *La Montagne du Lion*, à un ami très cher. Cet homme s'est honoré en m'honorant. Cet ami est un critique d'art inégalable.

Un seul tableau ! Je suis un Blanc. Et les Blancs possèdent ce pays. Et ils ne sont que 7 000.

En 1947 était édité *Sens-Plastique*, chez M. Esclapon. En six mois, je vendis 8 exemplaires – deux à des Sino-Mauriciens, deux à des Indo-Mauriciens, deux à deux prêtres catholiques et deux à deux Blancs de mes amis.

De ces deux Blancs qui achetèrent *Sens-Plastique* à l'origine est le cher ami qui acheta la toile : *La Montagne du Lion*.

ADVANCE

13 Août 1958

De Ravat à Prosper

L'Abbé Chauffret est le livre d'un mystique. Deux hommes luttent en Yves Ravat : le poète et le mystique et, quoi qu'en ait pensé Claudel, je crois ces deux notions antinomiques.

La partie mystique du livre de Ravat, je la mets de côté et je la rejette. Je retiens de cet ouvrage ce qui, à mon sens, fait une somme d'images dignes d'un poète.

Je suis prêt à retenir du livre tout entier une seule image et à consacrer le livre pour cette seule image.

Voici *Retour de pêche*.

L'entrée en matière du décor de la fin se lit ainsi : « *Le jour tombe. Le soleil se dédore aux mâts des barques.* »

Tout cela est bien et beau, mais non sublime.

Mais il y a ceci : « *Le village de pêche s'apprête à jeter l'ancre.* » Et cela est merveilleux.

Ce n'est pas à moi de commenter cette image. Elle est profondément originale. Face à la nuit qui vient, « *Le village de pêche s'apprête à jeter l'ancre* » vaut toute la littérature mauricienne.

La Voix est un poème. Le sujet cependant ne me sied pas.

Mais c'est bien « torché ». Ça tourne court et plein, comme la fin d'un vrai conte : « *Où prendrai-je la joie, François ?* » écrivit jadis, à l'amoureux, celle qui aujourd'hui est sous la cornette.

Mais Yves Ravat croit-il vraiment à cette sorte de joie ? J'en doute. C'est un poète. Et c'est là que, chez lui, le poète lutte contre le mystique.

Mais voici encore une belle image : « *Dans les filaos, aux perspectives profondes comme la nef d'une cathédrale, il pleuvait de l'ombre* ». Cette image pour moi est renversée. C'est la cathédrale qui imite la perspective des filaos, et non l'inverse.

La Veste contient une profonde notion philosophique. Et c'est pour cela qu'elle est le meilleur des contes et le plus simple et le plus vrai de tous.

Je conseille à Ravat d'envoyer ce conte à quelque revue française. Je suis persuadé qu'on le retiendra.

* * *

Le cas de Jean-Georges Prosper est plus compliqué. Cet homme a de terrifiantes ambitions. Qui l'en blâmerait ?

Prosper, cependant, marche vers l'hermétisme. D'*Aubépine* à *Apocalypse Mauricienne*, il y a tout le chemin d'un homme qui cherche la délivrance hors de la mystique. Et pour cela je le félicite.

Quand j'ai parcouru *Aubépine*, j'ai été étonné, enthousiasmé même, d'une certaine intégration du clair de lune à une femme, une fusion de la lumière et de l'être humain.

Mais qui suivra Jean-Georges Prosper dans *Apocalypse Mauricienne* ?

L'homme ici a son langage personnel. C'est de l'hermétisme pur.

« *Les enfants des noirs sont des soleils d'ébène* ». Ça, c'est mieux ! Et c'est vivant. Cette image est suffisante à elle seule pour effacer le préjugé de couleur chez nous, en donnant au « noir » sa valeur transcendante que j'ai bien expérimentée en peinture, le « noir » servant à éclairer.

Mais dans « *L'algue se coiffe avec des doigts de sable* » – je sens une certaine influence.

Mais ce n'est pas à moi de juger.

Vive cependant cette merveilleuse image de la fin d'*Apocalypse Mauricienne*, le verset 100 :

« *L'ombre entre dans la lumière une torche mauve à la main* ».

De Ravat à Prosper, la littérature mauricienne peut espérer.

Le MAURICIEN

16 Août 1958

Lettre aux peintres mauriciens

Curepipe, le 12 août 1958.

Chers amis et collègues,

C'est le peintre Béthuel, je crois, qui m'a raconté cette anecdote – ou serait-ce Charoux ?

Exposition de tableaux à l'Hôtel de Ville de Curepipe.

Deux Messieurs contemplent les toiles : l'un d'eux hésite entre deux tableaux.

— Tiens, tu ne peux choisir ? dit l'un à l'autre.

Et l'autre de répondre, après une pause :

— Oui, j'hésite. Mais comme l'autre tableau a un plus joli cadre, c'est celui-là que je prendrai.

Tous les peintres savent qu'à Maurice le cadre a une immense importance. On doit les faire le plus large possible afin de vendre les tableaux.

Un peintre m'a dit :

— J'ai dû dépenser pour Rs 1 000 de cadres pour mon exposition. Autrement, je ne vendais rien.

Un peintre français vint à Maurice. Il faisait des jonques en série.

Il se mit, chez nous, à faire des campements en série.

Il fut embauché par les gens de Grand-Baie.

Notre homme plantait deux chevalets entre deux campements, face au Coin de Mire, et, à tour de bras, « campait » les campements. Il est parti avec une fortune. C'était faire d'une pierre deux coups.

Hervé Masson, peintre mauricien à Paris, fut appelé un jour par un capitaliste mauricien.

— Peignez ma maison, lui dit-il.

Masson se fit peintre en bâtiments.

Le tout dûment « torché » « mode bourgeois », Masson présenta la note. Réticence de la part du capitaliste. Soudain, une lueur de génie traversa le cerveau de Hervé Masson. Il reprit la toile et y ajouta dix fois plus de roses que la cour n'en contenait. Exclamation de joie du capitaliste. Hervé Masson partit « content ».

Molière aurait dû passer par ici.

Le même Hervé Masson, brillant facétiste, joua ensuite un tour aux Mauriciens.

À une exposition en commun à l'Hôtel de Ville de Curepipe, avec le peintre Hugues de Jouvencourt, nulle toile ne fut vendue.

Hervé Masson prit sa revanche.

Il décida que les Mauriciens achèteraient ses toiles, qu'ils le veuillent ou non.

Il fit des tableaux en série : filaos vert olive, avec mer « bleue, bleue, bleue » et le reste, le tout entre deux rhums colo et des éclats de rire.

Il en vendit pour Rs 1 700, ce qui vaut aujourd'hui Rs 5 000.

Entendu à l'une de mes expositions.

Quelqu'un dit à quelqu'un d'autre :

— N'achète pas. Ce n'est pas assez travaillé.

Or, je connais un peintre ici-même qui « travaille ». Quand il peint un pêcheur, on peut compter la plus petite paille du chapeau du pêcheur. Le photographe ne ferait pas mieux.

Le bruit court en ce moment que la peinture de mes toiles va s'effriter parce que je ne sais pas manier les « oxydes » dans la peinture. Quelle rigolade ! Et puis on dit que le blanc sur mes toiles va devenir noir. (Quel miracle ! Est-ce parce que j'ai dit que j'étais un blanc-cafre ?)

N'importe comment, cette « affaire d'oxydes », je l'envoie en France pour faire rire tout Paris.

Quelqu'un dernièrement disait chez Sénèque que le public disait (entendez les Blancs) que je fais quarante toiles par jour.

Quarante toiles me coûteraient Rs 4 000 au minimum. Quarante toiles me mèneraient à Rs 120 000 par mois et à Rs 1 440 000 par an. À ce taux, je préfère garder « mon » argent pour acheter une usine sucrière.

Beaucoup croient que je peins avec mon pouce. « Non, leur dis-je, je peins avec mon doigt de pied afin d'écraser la peinture universelle ».

Je fis dernièrement voir à des gens, chez Sénèque, que le Roi David vous regarde comme le fait la Joconde. (Je ne sais pas moi-même comment je suis arrivé à cela). Or, depuis que j'ai dit cela, tout le monde maintient que la moindre photographie, le moindre portrait fait cela. Pauvre Joconde ! Je ne me plains pas pour moi-même, mais pour ce cher Léonard que les Mauriciens ont assassiné !...

Je crois comprendre – mais ici, Monsieur Poisson, marchand de peinture, le confirmera – que depuis que je me suis mis à peindre, tout le monde ici-même s’est mis à peindre. Cela est très louable. Mais il est à craindre que tout cela aboutisse au virus « malcolmien », pour lequel il n’y a pas de chazalomycine.

Entendu par un ami ces croustillantes paroles.

Une dame et un monsieur blancs s’arrêtent devant Sénèque.

La dame regarde, ébahie, et dit au mari consterné :

— Tu as vu cette horreur ! Mais quand donc se décidera-t-on à enfermer cet homme ?

Voilà une brillante idée !

Je demanderai à mon ami Jimmy Wiehe, expert aliéniste, de faire construire un atelier pour moi à l’hôpital des fous, et une coquette résidence. Je m’engage à venir y vivre et à guérir tous les fous de Beau Bassin avec mes peintures, puisque je rends fous-furieux les gens normaux, comme ceux qui se sont arrêtés devant la Librairie Sénèque.

Ma peinture est une thérapeutique – tout au moins dans l’ordre des couleurs. Et qui sait si ce n’est pas la seule façon de guérir le préjugé de couleur, chez nous, par le malcolmisme ? Mais pour cela il faudrait que le blanc sur mes toiles ne noircisse pas.

Acheteurs, hâtez-vous, je suis déjà « frontières ».

Confraternellement.

P.S. – Je m’engage à prêter – même à donner – au Dr Vellin, surintendant de l’Hôpital des fous, deux, quatre, dix tableaux. Il n’a qu’à les faire prendre chez Sénèque. Le Dr Vellin s’arrangera pour faire voir mes tableaux aux fous. Mais si la chose « colle » et les fous guérissent, j’espère que le Dr Vellin sera mon meilleur client et qu’il achètera mes tableaux.

Je manque d’argent, j’ai hâte de recommencer à peindre.

ADVANCE

21 Août 1958

Napoléon III ou le grand homme manqué

On sait que Napoléon III trouva refuge en Angleterre après le désastre de 1870.

Napoléon III mourut en Angleterre et l'Impératrice Eugénie lui survécut.

Quand le prince Napoléon, son plus proche parent et son héritier, entra dans la chambre mortuaire, un document capital y avait disparu.

Toute l'histoire de 1870 était dans ce document.

Qui avait subtilisé ce document ? On a parlé d'un agent de la maison d'Autriche, qui avait des accointances dans la place et qui le fit voler contre rétribution royale.

Et le mot « royal » a son poids.

Car ce document proclamait la trahison, la félonie de l'Empereur François-Joseph d'Autriche.

La guerre de 1870 contre la Prusse ne se déclencha pas, telle que l'a racontée l'histoire. Sous l'histoire officielle et la dépêche d'Ems, il y a l'histoire secrète, dont le document volé était la preuve et la clé.

Napoléon III ne se dressa pas contre la Prusse, *seul*. Il y avait entente secrète entre François-Joseph, Empereur d'Autriche, et Napoléon III à ce sujet.

François-Joseph s'engageait dans sa lettre à l'Empereur des Français à lancer ses troupes dans la queue de l'armée prussienne et de venger ainsi Sadowa et de briser dans l'œuf l'hégémonie allemande qui n'aurait pas été ainsi couronnée à Versailles.

François-Joseph, malgré la parole donnée solennellement dans sa lettre, se dédit. Et Napoléon III se vit seul. S'il avait su qu'il aurait été seul, il ne se serait pas jeté dans la guerre contre la Prusse.

Or, pour des raisons qui demandent encore à être élucidées, Napoléon III ne put après coup publier la lettre de l'Empereur François-Joseph. Même si, par cette publication, il déshonorait un roi, Napoléon III restait, du fait de cette publication, un naïf, un rêveur. Ce dernier point a dû l'arrêter.

L'histoire a ses contrecoups. Et Napoléon III payait sans doute pour son attitude envers l'Autriche.

L'Italie en 1858 était la propriété des princes vassaux de l'Autriche. Et de larges provinces étaient sous la couronne d'Autriche. Ces princes vassaux italiens étaient réactionnaires. Face à l'Italie divisée était le roi de Savoie qui voulait l'unité italienne, comme le voulait son génial ministre Cavour. Et sur le tout planait Garibaldi, le grand cœur et le grand patriote.

Napoléon III, en exil, était un *Carbonaro*, ce qui équivalait à un libéral aujourd'hui. Napoléon III, rêvant vaguement de reprendre le trône de son oncle, était du temps de son exil comme un internationaliste. Il avait tenté de soulever la France, mais avait échoué et avait été fait prisonnier à Mans.

Une fois sur le trône, Napoléon III rêva d'unifier l'Italie. Il eut une entrevue secrète à Pleneberès, avec Cavour, ministre du roi de Savoie, où il demanda en échange la guerre contre l'Autriche, la Savoie et le comté de Nice. Cavour consulta Victor-Emmanuel, roi de Savoie, qui devait devenir plus tard roi d'Italie, et Victor-Emmanuel accepta.

La guerre eut lieu sous prétexte fomenté. Les puissances européennes ne bougèrent pas. Ce fut Solférino.

Et l'idée de Napoléon III aboutit. Mais l'Empereur François-Joseph fut battu et humilié. Se vengea-t-il ensuite ? Cela demande à être élucidé.

Et Sadowa finalement écrasa la Maison d'Autriche.

Extraordinaire personnage que ce Napoléon III, qu'on ne fait maintenant que de commencer à découvrir par les archives secrètes qui peu à peu s'ouvrent partout !

Doué d'un grand et génial sang-froid, qui le fit de marbre lors du grand coup de dé du coup d'État, Napoléon III était ultra-secrèt. Et sans être dissimulé, son visage et son regard ne bronchaient jamais. Maîtrise extraordinaire et replié en soi assurément.

Napoléon III avait sa diplomatie secrète, au-delà et en deçà de celle de son ministre des Affaires étrangères et surtout au-delà de l'influence de l'Impératrice Eugénie.

Quand la guerre contre l'Autriche avait été pleinement décidée par lui et toutes les tractations opérées, ce n'est qu'alors que son ministre des Affaires étrangères en eut vent par ces quelques paroles adressées par Napoléon III au baron de Hubner, ambassadeur d'Autriche lors de la réception du 1er janvier 1859 du corps diplomatique aux Tuileries : « Je regrette que mes relations avec votre gouvernement ne soient pas aussi bonnes que par le passé. Mais je vous prie de dire à l'Empereur que mes sentiments personnels pour lui n'ont pas changé. »

Napoléon III était un idéaliste. La France était pour lui secondaire. Il voyait avant tout : Civilisation et Humanité.

Il fit la guerre de Russie afin de rétablir l'équilibre européen. Il fit la guerre d'Italie afin d'affranchir un peuple. Et l'expédition de Syrie n'eut d'autre but, pour lui, que d'affranchir des chrétiens d'Orient. Et la guerre du Mexique avait comme fin unique de consolider l'influence latine dans le Nouveau Monde.

Napoléon III était un dormeur éveillé. Mais quels dons !

Sous une apparence de vague et d'hésitation, l'homme savait ce qu'il voulait. Sous une indolence et un mutisme persistant, l'homme agissait. Et les guerres furent toutes voulues par lui, par idéalisme.

Napoléon III était-il le fils de Louis, frère de Napoléon ? On a beaucoup ergoté sur ce point. Et on a parlé du général Flabant qui était l'amant de la reine Hortense, sa mère.

Une chose demeure : le neveu voulut imiter le général oncle. Et la France et le monde payèrent pour ce désir de grandeur.

Napoléon III aurait dû être un théoricien.

Le rêveur éveillé sur le trône fut un désastre.

Robespierre aussi était un idéaliste. Et on pourrait dire de même de beaucoup de dictateurs.

ADVANCE

29 Août 1958

À propos du tourisme

Mon cher Beejadhur,

Une immense erreur est au moment d'être commise dans le domaine du tourisme.

J'ai suivi, dans les journaux, le périple qui a mené un groupe de compétences à la Pointe de Chaland. Il est question de créer un hôtel ici qui coûtera environ un million de roupies.

La Pointe de Chaland est battue par les vents du large et elle est intolérable en hiver. Ce sont les « vents tristes » du Sud-Est qui ici pilonnent les rives mauriciennes, donnant aux humains la « fatigue du vent ».

D'autre part, on ne peut s'élancer d'ici vers la pêche dans les grands fonds : la passe est dangereuse qui sépare l'île aux Bigornos de la Pointe de Chaland.

Or, l'Honorable Raymond Rault, ministre du Tourisme, ne peut – et chacun le sait – imposer un site à ceux qui construiront notre premier palace balnéaire. Le Gouvernement prête de l'argent à une compagnie d'hôtels qui, elle-même, construira et elle-même choisira le site qui lui agréé.

Ce n'est donc point tant au Ministère du Tourisme que cette lettre est adressée qu'à cette compagnie hôtelière.

J'ai compris que Monsieur Edwards, expert en tourisme, qui nous est venu de la Jamaïque, a préconisé plutôt que la Pointe de Chaland, Blue Bay ou Mahébourg.

Pourquoi le Sud-Est de l'île ?

Selon les Sud Africains compétents, une seule chose intéresse le touriste étranger *qui peut dépenser* : la pêche.

Quels sont les grands sites de pêche à Maurice : nommons la Rivière Noire et le Nord.

L'avis unanime des étrangers qui viennent à Maurice est que le *Morne* est inégalable.

Ici, le lieu pittoresque s'allie à la question « pêche ». Pourquoi ne pas construire le nouveau palace balnéaire, non pas à la Pointe de Chaland, mais au *Morne* ?

Monsieur Hugues Gambier est propriétaire du *Morne*. Sur la presqu'île du *Morne* ne se trouvent actuellement que des plantations de filaos et, en plus, il y a le pâturage et l'élevage de bœufs. La canne à sucre est plantée ailleurs. Le *Morne* donc n'est pas grandement développé industriellement. *Mon avis est*

que toute la presqu'île du Morne devrait être achetée par le Gouvernement. Le Gouvernement devrait y mettre le prix et Monsieur Gambier acceptera.

C'est alors qu'une route serait construite entre le dernier tronçon qui s'arrête aux *Mares* et la propriété *Chamarel*. On serait alors du *Morne* à 25 minutes de Curepipe.

Voici comment je vois l'organisation nouvelle du *Morne*.

On abattrait l'hôtel actuel du *Morne*.

On construirait le nouvel hôtel à la Pointe Marron, face aux montagnes bleues et roses de la Rivière Noire et de la Baie de Tamarin, avec la masse rocheuse du *Morne* se profilant vers le Sud.

La presqu'île du *Morne* offre à l'étranger tout ce qu'il peut désirer : *le footing, le canotage, la pêche.* On construirait *des courts de tennis, des champs de golf.* On y ferait de *l'équitation.* On bâtirait des *piscines.* On instaurerait le *yatching.* Il y aurait pour tous les goûts.

Le *Morne* n'est pas exposé comme l'est la Pointe de Chaland aux vents glacés. Le *Morne* est ventilé en toutes saisons, doucement et harmonieusement.

Le tout se résume à s'entendre avec Monsieur Hugues Gambier.

D'après l'opinion des étrangers qui viennent d'Australie et du Sud Afrique, *on ne rencontre nulle part dans l'Océan Indien un site comparable au Morne. Nous avons donc un atout unique. Il faut savoir le jouer et le jouer à fond.*

D'autre part, s'il y a un second hôtel à créer, ce n'est ni à Mahébourg ni à Grand Baie qu'il faut l'installer, mais à Belle Mare, site aux plages éblouissantes, où le sable est le plus doux de l'île, où la mer est ultra-marine.

Il s'agirait alors pour le Gouvernement, en l'espèce le ministre du Tourisme, d'opérer de même pour ce qu'il s'agit de Belle Mare que pour le *Morne* : acheter de vastes étendues de terre et louer ces terres à bail aux compagnies hôtelières.

Un hôtel à Grand Baie, comme à Mahébourg, serait *étriqué* forcément en tant que terrains, et l'on ne pourrait le développer ensuite. Alors qu'au *Morne* et à Belle Mare, les possibilités de développement sont illimitées.

Il me semble que la question d'hôtels prime tout, pour ce qu'il s'agit de la question touristique à Maurice.

Commençons bien. Et tout ira seul.

ADVANCE

2 Septembre 1958

Henry de Monfreid, pirate, écrivain et poète

Le *Paris Match* du 23 août 1958 (N° 489) arrivé par avion donne tous les détails de l'équipée de Henry de Monfreid, dans un compte rendu de Guillaume Hanoteau.

Voici le pot aux roses.

D'abord Monfreid n'est pas venu à La Réunion à la recherche d'un trésor de pirate, mais afin de consulter les archives dionysiennes, en vue d'un trente-septième livre.

Arrivé à La Réunion, Henry de Monfreid se barricada dans une chambre de la maison de son fils Daniel, au-dessus de la montagne Saint-Denis, pendant trois jours.

Puis il se fit conduire au bungalow que son fils possède à Saint-Gilles.

Et, soudain, il eut l'envie de faire une conférence à l'île Maurice.

Pourquoi s'y rendre par avion ? Il préféra l'aventure.

Voici la petite embarcation d'un ami de son fils Daniel, le *Rodali* (*Rodali*, il me semble doit être un mot résumant « rode à lui », cherche-le), jaugeant trois tonneaux et mû par un moteur de 50 CV.

Henry de Monfreid n'est pas très sûr du moteur. Il confectionne une voile de fortune.

Son « chantier naval » est entouré de badauds. Et Monfreid, à lui seul, torse nu, se déploie. Quel homme !

Monfreid hésite, après une promenade en mer. Il est au moment de renoncer. C'est trop tard. Le *Rodali* prend la haute mer.

À peine l'île de La Réunion a-t-elle disparu, que le moteur flanche. Monfreid décide de gagner l'île Maurice à la voile. La voilure de fortune ne suffit pas. Et la mer grossit.

Monfreid, comprenant qu'il ne pourra atteindre l'île Maurice, rebrousse chemin.

Le moteur reprend, puis flanche à nouveau. Et l'essence a tari.

Un fort courant dresse le bateau vers l'ouest. La Réunion n'est plus « maniable » : Monfreid va prendre une décision héroïque et joue le tout pour le tout : gagner Madagascar à des centaines de lieues à l'ouest.

À 50 milles des rivages de la Grande Ile, sa voilure est repérée par un hydravion de la Marine.

L'eau et les vivres étaient épuisés. Mais Henry de Monfreid soutenait magnifiquement le moral de l'équipage.

Toutes les suppositions maintenant sont éclaircies.

Henry de Monfreid viendra-t-il à Maurice ? Je le crois.

Mais pourquoi l'*Alliance Française* ne l'inviterait-elle pas pour faire une série de conférences ici ? Il attirerait des foules.

J'ai connu Daniel de Monfreid. Il était venu avec sa jeune femme faire une visite ici, appelés par les G. de R., qui les reçut dans leur magnifique maison dans le nord.

Je connus Daniel et Laure de Monfreid à *Morne Plage*.

Nous étions tout un groupe qui devisait tard dans la nuit.

Sans qu'on parlât de son père, Daniel de Monfreid et moi, en dialogue, passâmes en revue tous les problèmes du monde.

La solution, il croyait la trouver dans la *philosophie de la science*, alors que je la demande à la *poésie métaphysique*.

Daniel de Monfreid, fin aristocrate, a des cheveux de lin embroussaillés, une merveilleuse intelligence. Il discute au fleuret.

Vers 2 heures du matin, le groupe se divisa en colloques séparés.

Je revins à une dame R..., avec qui Laure de Monfreid avait conversé seule à seule.

Madame R... me dit :

— Savez-vous ce que vient de me dire Madame de Monfreid ?

— Quoi ? demandai-je

— La conversation a été oiseuse, pense-t-elle. Malcolm de Chazal parle avec d'autres mots. Il faut connaître son dictionnaire.

Les vagues de la mer ont d'autres mots pour chaque humain. La mer est infinie, mais porte un langage particulier à chaque être vivant.

Henry de Monfreid, le pirate et l'écrivain, a voulu questionner tout. À 80 ans, il est altéré. C'est le vrai poète, qui vit mille fois plus intensément que les autres hommes.

Si on lit Henry de Monfreid, on voit autant l'aventure intérieure que l'aventure extérieure.

Mais rencontrer un nouvel être, c'est voyager.

Henry de Monfreid a associé en lui le penseur et l'homme d'action – chose rare en ce monde.

Poète avant tout, artiste de la vie, Henry de Monfreid a écrit tous ses livres au son du piano.

Car cet homme terrible est homme du rythme.

Moïse, après avoir conversé face à face avec Dieu sur le Mont Sinai, descendait pour s'occuper de la gamelle de ses soldats.

Daniel de Monfreid est architecte à l'île de la Réunion, et sa femme peint.

Curieuse chose ! Le père de Henry de Monfreid, Georges de Monfreid, était peintre et ami de Gauguin et du poète Charles Cros.

Il semble qu'il y a une affiliation de fait et d'hérédité dans les grandes aventures de la vie.

Et que l'aventure spirituelle et l'aventure physique souvent se lient !...



ADVANCE

16 Septembre 1958

Magda Mamet et la poésie

Que peut-on dire d'un poète sinon présenter ses images et les commenter ?

Je compulse le livre de Magda Mamet, *Cratères*. Et je saisis à la volée certaines correspondances.

Tel ce *Petit Poème Pour Rire*, et qui fait jouer la lune et le soleil, pour nommer le famélique et le repu.

Jacaranda fait s'associer le déploiement de la fleur de lilas et son parfum :

..*

Octobre s'étoile dans l'odeur des lilas

..*

Le poème *Ennui* est le poème de l'attente ou de la Résurrection qui est l'éternelle aspiration du poète vers une mise au-delà de soi-même et qu'on retrouve dans ces paroles du Christ :

..*

Si le grain ne meurt

..*

En fait, *Cratères* reflète bien l'esprit féminin, qui est de ne pas savoir ce qu'il veut.

De ce fait l'ensemble des poèmes d'une femme manque d'unité. Mais il y a dans le livre de Magda Mamet de grands cris.

J'avoue avoir préféré d'autres livres de Magda Mamet.

Mais serait-ce que j'ai moi-même déchu du plafond poétique et sois tombé dans la peinture ?

Ce n'est pas l'écriture de Magda Mamet qui me gêne, mais son état d'esprit.

Je me serais attendu dans *Cratères* à plus de renoncement. Et cela en conformité avec la mystique. Car Magda Mamet est une mystique.

Magda Mamet devrait maintenant s'échapper de la poésie-poésie et passer aux contes. Non les contes dans l'ordre de *relation*, mais le conte poétique, qui narre, au fond, l'invisible, domaine essentiel du poète.

Le poème pour la femme est désenchantement. Le conte la remet dans la vie. Et là elle gouverne le champ d'action.

Avouerais-je que moi-même, je me suis remis au conte ?

Après en avoir fait pas mal de recueils en manuscrit, j'arrive à la décantation même.

Pensons aux conteurs persans, ces incomparables poètes, qui disent tout dans une minuscule historiette.

Jésus a procédé par des contes, que furent ses paraboles.

J'ai repris le fil du conte, dans l'absolu décanté.

Mais il faut que cela soit court. Dans *L'Abbé Chauffret*, d'Yves Ravat, ce qui vaut, ce sont les contes courts, tels *La Voix* et *La Veste* (ce dernier est encore trop long).

Le conte réduit à *sa plus simple expression* est un poème, le véritable poème réunissant toutes les formes du verbe.

Ce que je n'aime pas avec le poème, c'est la recherche d'effet, alors que le conte est simple, naturel et vivant, il s'évade de la littérature et se veut *histoire de vie*.

Qu'est la vie de l'homme sinon une histoire ? Il faut savoir raconter la vie.

J'ai repris la plume, pour faire des contes. Les moyens d'édition aidant, j'aurai un recueil qui s'appellera *Femmes*, dont le premier conte est *L'amante du Christ*.

Ainsi des poèmes de Magda Mamet, je viens aux contes dont son père, Évenor Mamet, avait le secret.

Mérédac se voulait conteur.

Dans le verbe le plus simple, *comme on parle*, est la plus pure de toutes les poésies.

Rien n'est plus émouvant qu'un homme qui parle simplement, avec les paroles du cœur !

J'ai eu, ainsi un grand mouvement poétique, en lisant *Lumière et poésie* de M. Balancy dans *Escale*, où il est question d'un peintre-poète. Voilà de la critique, mais, cette critique est poétique. (N'est-ce pas Jean Paulhan qui a dit qu'on pouvait être génial jusque dans la critique pourvu – et c'est moi qui ajoute – que le geste de l'esprit soit réchauffé par le cœur ?).

Et je reviens à Magda Mamet.

..*

Je frappe sur l'enclume deux mots

Afin d'en faire jaillir

Ainsi que des soleils en cataracte

Le verbe rouge de l'Idée

..*

Magda Mamet fait dans *Cratères* de la philosophie poétique et sans doute rejoint ainsi Platon qui disait que tout ce qui existe vient de l'Idée, qui est éternellement créatrice.

Mais à cela je ne crois pas.

Tout pour moi remonte à l'Image, où les mots ne sont que les jalons mortels.

Stéphane Mallarmé s'échina toute sa vie à rechercher une métaphysique du mot. En pure perte ! (Quelqu'un un jour le surprit méditant sur le mot *tel*, inscrit sur une fiche. Était-ce chez lui affaire de phonétique, ou quoi ?)

Mallarmé croyait au *méta-mot*. Cruelle erreur ! Il préférerait encore *méta son*.

Et j'en viens à la musique. Quelqu'un a fait remarquer que Hérédia, déclamé dans un salon, faisait se pâmer les femmes, alors que Mallarmé, récité par le même diseur, les rendait indifférentes. (Je connais un Indo-Mauricien qui dit Mallarmé et c'est pure extase.)

La poésie-musique a vécu. La poésie-verbe est devant nous.

Et quand je dis que je pourrais faire de la musique, ce ne serait pas de la musique. Mais ceci est mon secret. Et cette *méta-musique* rejoint la *méta-poésie* (ou poésie métaphysique) et la *méta-peinture*.

Je m'excuse auprès du lecteur d'être si long.

Je ne prends pas excuse, en parlant de Magda Mamet, pour allonger mon écrit.

Mais si une *Enquête sur la Poésie* était faite à Maurice, j'aurais dit ici tout ce que j'avais à dire.

Nos poètes et nos écrivains sont merveilleux pour une si petite île. Mais ils peuvent mieux. C'est mon amour pour eux qui me permet de parler ainsi.

Ce qui nous manque à nous les écrivains mauriciens, c'est *basiquement* l'argent. Ne pouvant nous faire éditer, nous strangulons l'inspiration qui dépérit de découragement.

Nous devons créer une *Œuvre de la poésie* ou une *Œuvre des poètes*.

ADVANCE

23 Septembre 1958

Précision

Je lis à l'instant dans *Le Cernéen* la note extrêmement ironique où il est dit que je vais poser ma candidature comme travailliste *indépendant* aux prochaines élections.

Ceci est erroné.

Je ne suis pas un travailliste *indépendant*. J'appartiens en totalité au Parti. Je suis un travailliste pur.

Quand au reste, cela concerne le Parti Travailliste et moi.

J'ajoute que je suis au service du Parti Travailliste, entièrement et intégralement.

ADVANCE

7 Octobre 1958

Lettre ouverte à M. le ministre de l'Instruction Publique (I)

Curepipe, le 3 octobre 1958.

Monsieur le Ministre,

Vous représentez dans votre personne cette condition à mon sens essentielle de l'Oriental venant vers la culture occidentale. D'autre part, je suis moi-même un Occidental versé vers la pensée orientale.

Pour tout dire, vous êtes francisant, alors que je suis un hindouisant.

Nous sommes donc faits pour nous entendre.

On peut citer d'autres cas de ce genre. Tel celui d'Aunauth Beejadhur dont l'Académicien Maurice Bedel s'émerveillait de la haute culture occidentale et encore de sa maîtrise de la langue française. Et tel Robert-Edward Hart si proche du bouddhisme et de la métaphysique hindoue.

L'île Maurice est un creuset de races et de civilisations. *L'île Maurice peut donc servir à une expérience culturelle et humaniste.*

Et nul plus que vous n'est si admirablement placé pour accomplir une tâche aussi heureuse.

Éducation, à mon sens, veut dire avant tout *humanisme*.

Et le monde actuel marche vers un humanisme intégral.

Notez que je ne parle pas comme dans le passé où la renaissance se gorgeait d'*humanités*. L'humanisme est autre chose et va plus haut.

Dans le siècle présent, où le socialisme est mieux qu'une doctrine, une religion, l'humanisme est la connaissance de l'homme par l'homme, connaissance pivotale, centre de tout savoir.

Par la connaissance de l'homme par l'homme, vient l'amour de l'homme pour l'homme.

De sorte que tout savoir dont l'homme n'est pas le centre est une connaissance caduque, morte et inutile.

Donc c'est à moi de vous poser maintenant la question : « Monsieur le ministre, est-ce que nos collègues enseignent la philosophie ? »

Je n'attends pas votre réponse et je dis ceci :

Nous sommes un creuset de civilisations. Sur ce thème, je vous demande et je vous en conjure : faites venir un professeur de Sorbonne, un hindouisant, qui enseignerait à nos écoliers la philosophie et la métaphysique orientale en l'espèce la pensée hindoue (Schopenhauer et Nietzsche en ont fait la base même de leur philosophie. Il n'est nulle philosophie occidentale d'une certaine élévation qui ne se réclame de l'hindoue). Et, *parallèlement*, faites venir un professeur hindou européenisant pour nous enseigner la haute culture occidentale.

Ainsi sera brassée la pensée mauricienne dans un même fourneau d'amour et nous préparerons cet avenir de vie et de tolérance qui est dans le cœur de tout Mauricien patriotique, et qui place l'amour humain au faite de tout et au fondement de toute culture.

Le passé recule aujourd'hui à une vitesse folle derrière nous, Monsieur le Ministre, préparez l'avenir.

L'enfant d'aujourd'hui n'est pas l'enfant d'hier. Hier, il réclamait du pain, aujourd'hui il demande la manne. Il lui fallait hier la liqueur du savoir, aujourd'hui il exige l'ambrosie.

Telles méthodes éducatives qui étaient valables hier, ne le sont plus aujourd'hui. *L'homme a changé, le monde a changé*. Nous maintenir dans les rails du passé, c'est hypothéquer l'avenir.

L'éducation devient notre problème essentiel. Mais quelle Éducation ?

À mon sens, éduquer, c'est associer.

Ni l'Orient, ni l'Occident n'ont un monopole de l'homme et de la culture.

Réunir les deux cultures est une tâche immense, glorieuse, digne de notre pays. Et c'est vers quoi marche véritablement le genre humain d'aujourd'hui qui mettra Delhi à Paris, Pékin à Chicago, Fez à Berlin, l'île de Pâques à Belgrade, et fera de l'humanité toute entière une vaste famille.

Je ne vois pas d'autre sens et d'autre solution au socialisme, qui est la doctrine la plus humaine et la plus hardie qui soit.

Donc comment amener à cet idéal d'éducation ? Voilà, il faut refaire notre curriculum. Il faut changer tout le sens de nos bibliothèques. Il faut créer de vastes réseaux de *bibliothèques ambulantes* à quoi aura droit tout enfant de ce pays.

Il faut avant tout éduquer par la vue. Et venir à l'oral. Il faut apprendre à l'enfant à penser en lui permettant éternellement de poser des questions, tel que Socrate s'est lui-même éduqué dans les rues d'Athènes en questionnant les passants, développant ainsi sa méthode d'ironie.

Instruire, c'est avant tout *éduquer en amusant*. Rien n'entre dans la conscience de l'enfant, qui n'y pénètre par la joie.

Il faut de grandes écoles en plein air, beaucoup de grands hangars ouverts.

Il faut de l'espace, beaucoup d'espace. Et beaucoup d'écoles balnéaires. Et des écoles en forêt.

Et beaucoup d'autobus scolaires pour transporter les enfants aux lieux poétiques de notre île. L'enfant a besoin d'air et de lumière. Il faut cesser le bourrage de crâne et les examens qui sont une course

de chevaux, où le but n'est pas connaissance mais *points*. Un enfant n'est pas supérieur à un autre enfant parce qu'il a obtenu plus de *points* que celui-ci.

Beaucoup de nos lauréats de la Bourse d'Angleterre sont de mesquins professionnels, et nous avons des non-lauréats qui ont illustré notre pays. Ni Hart, Ni Cabon, ni Rivet, ni vous-même, Monsieur le Ministre, n'avez été des lauréats.

Le système éducatif américain des *pass* ne s'occupe pas des points et des compétitions scolaires. Or, l'Amérique n'a pas fourni que des hommes pratiques, mais aussi de grands écrivains, des penseurs, des philosophes et des mages.

Et que je sache, l'Inde ne s'est jamais occupée dans ses écoles de points et d'une course au lauréat.

Et Eton, Cambridge, Oxford voient la valeur de l'homme avant toutes choses, dans le développement de la culture.

Donc, nous-même ne devons-nous pas voir la valeur de l'homme intrinsèque et total avant tout ? Ne basons pas sur une course aux points l'avenir de notre pays.

Donnons des bourses aux enfants sur autre chose que des points. Voyons les aptitudes à tout être ardent à être de magnifiques serviteurs de notre pays, mettons l'homme au-dessus des systèmes. La réforme du « système de points » est l'essentielle réforme que nous devons appliquer.

Pourquoi pas des jurys scolaires qui désigneraient les boursiers : cette suggestion est audacieuse ? Quelle en est votre opinion ?

Pour moi, une école doit être un club.

Je n'aime pas les uniformes d'écoliers. Je préfère la fusion des écoliers, l'abattement des frontières entre écoliers, le « mauricianisme intégral » dès l'enfance dans l'ordre appliqué et vivant.

C'est pour cela que je réclame pour nos écoles les *jeux*. Beaucoup de jeux. La salle de classe doit être une salle de jeux.

Il y a, pour le prouver, le *Kindergarten*. Ici l'Allemand a eu la palme. Le *Kindergarten* a révolutionné le système éducatif américain.

Et pourquoi continuer le système de « surveillants » aux examens écrits des élèves ? Pourquoi ne pas appliquer le *Honour system* américain à Maurice ? Dans ce cas, les élèves sont responsables des autres élèves dans la salle d'examen.

Et j'arrive à la grande question de l'instruction supérieure.

On nous dit que les écoles mauriciennes livrent 10 000 écoliers de 12 ans chaque année qui, ayant passé le *VIth Standard*, sont jetés dans la vie.

Ces enfants de 12 ans n'ont pas l'âge légal pour l'artisanat, qui est de 15 ans. Trois ans donc s'écouleront dans le vide. Que faire de ces enfants ?

Je réponds : parfaire leur éducation.

C'est inutile de bourrer le crâne des enfants de mathématiques et autres connaissances abstruses.

L'enfant mauricien à l'âge de 12 ans connaît-il seulement à fond la géographie de l'île Maurice ? Est-ce qu'un enfant de 12 ans pourrait s'orienter à Port-Louis ? Un enfant de 12 ans connaît-il les diverses

catégories de poissons qui grouillent dans les eaux bleu-vertes autour de nos côtes ? Est-ce qu'une petite fille de 12 ans connaît coudre un bouton à sa robe ? Un enfant de 12 ans peut-il réciter par cœur la nomenclature des différentes races qui peuplent l'île Maurice ? Est-ce qu'un garçonnet de 12 ans connaît un simple rudiment de l'histoire de l'île Maurice, comme de nommer dix de nos plus grands hommes et cinq de nos contemporains ? Est-ce qu'un enfant de 12 ans sait ce que c'est vraiment qu'une usine sucrière ? Quelle école en groupe a jamais visité nos usines sucrières, notre Musée, nos bibliothèques, la rade du Grand Port ?

Ne serait-ce pas juste que nous ayons des excursions pour les enfants pauvres, minutieusement organisées ?

Et exiger une simple connaissance agricole pour tous ? Et de vastes écoles de jardinage afin de porter dans le cœur des gosses mauriciens l'amour, voire le culte du sol natal ?

Je veux parler de l'aération de l'esprit des gosses mauriciens.

Ce plan est-il trop osé et totalement impraticable ? Dites, Monsieur le Ministre, vous si poète, si artiste, si humain, si accessible à tous, si *intelligemment* mauricien.

Je demeure,

Malcolm de Chazal

ADVANCE

11 Octobre 1958

Lettre ouverte à M. le ministre de l'Instruction Publique (II)

Je vous parlais, dans ma dernière lettre, d'un plan d'aération. Ce plan est-il impossible ? Cela coûterait-il trop ? Mais quelle dépense serait trop onéreuse puisqu'il s'agit, dans l'espèce, de l'*avenir spirituel du peuple de l'île Maurice comme un tout* ? Puisque vous-même, M. le Ministre, vous récitez Mallarmé et Valéry d'une manière plus française que la grande majorité des Français, en y mettant votre cœur métaphysique dont l'Inde est le merveilleux creuset, pourquoi ne pas fusionner la poésie orientale et la poésie occidentale chez nous, au pays de Pierre Flandre ? Et faire de la poésie une chose pratique dans nos écoles ?

Et quand je parle de l'aération de nos écoliers, je parle de la poésie pratique – la chose même qui manque le plus au monde actuel et que les sketches de Walt Disney ont malheureusement trop industrialisé dans nos cinémas.

Mieux que les cinémas ambulants – dont je préconise cependant l'extension – le véritable cinéma est la vie. Et l'enfant a besoin de ce cinéma-là. L'île est poétique et le cinéma des plages peut être donné à tous les enfants mauriciens.

Car plus haut que l'école est l'amour du sol. Et dans l'amour du sol, tous les Mauriciens peuvent se réunir. Mais il faut que cela commence dès l'enfance.

Car du sol, de cette *Mater*, tout part.

L'enfant n'est pas une machine. Toute méthode mécanique, l'enfant la refuse.

Il faut donc réformer ici-même les écoles d'éducation pour professeurs, *faire un nouveau professeur mauricien* plus HUMAIN, plus VIVANT.

La chose essentielle concernant un professeur est à mon sens d'être gai, accessible, macéré de l'esprit d'enfance.

Il faut cesser le système de répétiteurs, du professeur qui écoute l'enfant marmotter sa leçon.

L'enfant doit avoir moins de livres. *Le livre avant tout est le professeur.*

L'enfant veut des « livres de vie », l'enfant veut s'instruire dans le regard du professeur et dans ses gestes.

L'amour de l'enfant pour son professeur est la base même de son éducation. Et l'humanisme du professeur, le sens humain de ses leçons est tout le rôle vivant de celui qui instruit l'enfance et qui est digne de préparer l'avenir d'une nation.

Donc le droit d'enseigner doit être révisé. N'est pas professeur celui qui a passé un examen d'enseignement. N'est professeur avant tout que celui qui peut « conduire » l'enfance, n'est professeur que celui qui est un berger vivant.

Je réclame donc, à la place de notre système éducatif MÉCANIQUE, une organisation VIVANTE.

Le corps d'enseignement est d'une importance capitale.

Et si paradoxal que cela soit – et beaucoup l'ont dit – le professeur qui ne s'instruit pas lui-même au contact de l'enfance, n'est pas digne du rôle glorieux qui est d'instruire l'enfance.

Et le rôle de la femme dans l'instruction est capital, car elle seconde la mère.

Si je pouvais mettre en application mes idées, voici ce que je dirais pour les petites classes des enfants. J'aurai des professeurs femmes pour les garçons et j'aurai des professeurs hommes pour les filles, *exclusivement*. Car le complémentarisme que Dieu a mis en nous est pour qu'on l'applique.

Arrivons maintenant à une question cruciale.

L'instruction à Maurice est comme une maison qui a un soubassement et un corps de logis, mais à qui manque une toiture.

Nous avons des écoles et point d'universités.

Or, nul pays ne peut se passer d'universités.

Vont à Paris et à Londres, en Irlande et dans l'Inde, les écoliers mauriciens dont les parents ont de la fortune ou qui ont décroché une bourse.

Il nous faudrait à Maurice l'*Université à bon marché*, accessible au pauvre.

Je vois son site déjà, dans cette plaine de Moka, longeant la nouvelle route qui reliera Port-Louis à Curepipe. Immense parc-jardin, couvert de pelouses, aux arbres épanchés et aux bosquets en fleurs. Cent arpents où couleraient des ruisseaux, où le public lui-même aurait accès par les jours glorieux du ciel mauricien.

La *Mauritius University* aurait ses quartiers d'hiver, dans un appendice balnéaire, qui en serait comme une doublure.

Notre grande Université serait mixte, strictement ouverte aux hommes et aux femmes. Là se prépareraient nos leaders de demain, notre suprême fleuron.

Et là viendrait la culminer de la magnifique *expérience* dont j'ai parlé : *lier la culture orientale à la culture occidentale, opérer l'expérience humaniste intégrale*.

Rien ne saurait être mieux fait pour assurer l'avenir spirituel de notre pays. Et c'est, j'en suis sûr, ce que veulent tous les bien-pensants de ce pays : obtenir le dernier état du mauricianisme intégral, condition essentielle de notre bonheur.

Il est inadmissible qu'un pauvre, celui qui ne peut être autodidacte, n'ait pas sa chance dans la vie, sa suprême chance, si cet être est de qualité, réunit toutes les valeurs de l'homme et n'a pour seul empêchement pour se réaliser que d'être PAUVRE.

Ici, je demande à mes amis les socialistes de bien méditer mes paroles, d'écouter ce que dit un de leurs collègues, qui est un autodidacte – comme vous, Monsieur le Ministre, qui vous vous êtes fait vous-même et êtes, par votre volonté, arrivé aux fonctions dont vous êtes si admirablement digne.

Il faut que le *succès* soit accessible à tous. C'est ainsi que je vois le socialisme : la chance pour chacun, et la valeur intrinsèque de l'homme mise au-dessus de tout, et le dernier carcan de la pauvreté ainsi brisé. Je préconise donc une Université Nationale qui permettrait aux fils de valeur des plus pauvres familles de l'île d'accéder aux plus hautes études et finalement aux plus hautes fonctions en ce pays.

Monsieur le Ministre, vous ne pouvez qu'être d'accord avec moi. Car la fin que vous poursuivez est la fin même que je poursuis : l'exaltation de la valeur des fils du sol, la mise au haut des plus dignes.

Les moyens pratiques pour arriver à cette fin, ce n'est pas à moi de les désigner. Il faut seulement avoir des fonds.

L'île Maurice dans son état actuel de prospérité veut-elle faire les frais du vaste plan que je préconise : mettre l'éducation nationale sur un nouveau plan et parfaire l'instruction à la tête, avoir un nouveau sens de l'instruction et une grande Université, qui serait un *modèle* pour le genre humain puisqu'elle fusionnerait la culture orientale et la culture occidentale ? L'île Maurice serait-elle inférieure à ce grand rôle ? Je ne le crois pas.

Et si je parle en patriote et en socialiste, je parle avant tout en poète, en artiste et en humaniste.

Il n'y a pas de trop grandes idées. Tout est pratique si on y met l'amour. Et l'amour nous éclaire. En fait, qu'est-ce l'intelligence réelle, sinon celle qui vient du cœur ?

Mais, Monsieur le Ministre, un dernier mot.

Puisque nous n'avons pas de Mécènes pour artistes et écrivains, pourquoi ne pas aider les écrivains et les artistes officiellement ?

Où sont les salles de conférences ? Où sont nos salles d'expositions ? Où est le subside aux écrivains pour la publication de leurs livres ? Où est notre Galerie Nationale où les enfants viendraient contempler les œuvres de leurs aînés et y tirer un exemple et une leçon ?

Où sont nos Jeux Olympiques de l'esprit ?

Où sont les primes d'excellence pour adultes ?

Nous avons été appelés par Monsieur Adolphe Thiers « Les Athéniens de la Mer des Indes ». Maintenons très haut cette devise.

La dimension de notre île importe peu. Il y eut Samos, il y eut Patmos et le reste. Athènes était toute petite, mais elle a rayonné sur le monde.

Monsieur le Ministre, aidez l'esprit mauricien à rayonner, et vous mériterez de ce pays.

Je demeure,

Votre admirateur et votre ami, collègue dans un même esprit.

À vous cordialement.

ADVANCE

11 Novembre 1958

Paul Gauguin ou le peintre maudit

Gauguin était fils d'un homme quelconque. Chose curieuse (et cela fera sourire les Mauriciens) la mère de Gauguin était une Chazal.

Gauguin lui-même était un individu quelconque, jusqu'à ce qu'il prît connaissance de son génie. Gauguin était agent de change. Il faisait florès. Il avait épousé une Danoise qu'il adorait. Il eut d'elle des enfants. Il était très heureux, comme tous les bourgeois. Gauguin était bourgeois, jusqu'à ce qu'il prît conscience de son génie.

Ce Gauguin, bien habillé, bien peigné, vernissé et peut-être même veule, disparut tout d'un coup le jour que l'agent de change, employé de banque, perçut qu'il était peintre.

Ça avait débuté très subrepticement. Gauguin fut d'abord un peintre du dimanche.

Mais « cela » le retira de ses affaires. L'inattention, la passion prise ailleurs, en un mot la folie des couleurs et des formes, fit le reste.

Et le ménage alla de moins en moins bien, jusqu'à ce qu'il n'allât plus du tout. L'argent « rentrait » plus difficilement. Du luxe on passa à une aisance relative. Puis ce fut la bourse serrée, annonçant la venue du dénuement.

Paul Gauguin n'était plus à ses affaires. Ça n'allait plus du tout. L'art le dévorait.

La femme de Gauguin, bourgeoise au fond, un beau jour le quitta, emportant ses enfants. Madame Paul Gauguin désormais allait assurer sa sécurité dans sa patrie danoise et Paul Gauguin allait courir le monde dans l'insécurité la plus absolue. L'une allait connaître l'oubli de la postérité et l'autre allait atteindre à l'immortalité.

Suivons maintenant Paul Gauguin dans le rude chemin de la gloire, qui est faite d'épines et de roses éclatantes.

Gauguin, après une vie impossible passée en Bretagne et ailleurs où il avait rencontré Van Gogh, Paul Gauguin, las de la civilisation, voulut aller vivre chez les sauvages.

Il gagna Tahiti.

On sait ce qu'a été sa vie là-bas.

Mille dessous de cette existence sont maintenant mis à jour.

Et qu'on retrouve en partie dans sa correspondance avec Daniel de Monfreid à Paris (le père de Henry de Monfreid, l'écrivain et l'aventurier et grand-père de Daniel de Monfreid, l'architecte en chef à l'île de La Réunion, et dont on connaît l'odyssée récente) et en partie par des témoignages sur les lieux.

Paul Gauguin fut en lutte perpétuelle avec les autorités à Papeete. Il vivait littéralement en dehors de la vie européenne et fréquentait les indigènes. Il avait épousé une fille du pays.

Le loustic était de taille. Il avait convoité un terrain au cœur du village, mais qui appartenait à l'évêque. Pour faire l'évêque se dessaisir du terrain et le lui vendre, Gauguin assista chaque matinée à la messe. L'évêque, touché de son zèle, finit par lâcher prise et le terrain fut vendu au prix de 650 Frs.

Gauguin, sachant la difficulté qu'il allait rencontrer, se dit d'abord, pour amadouer l'évêque: « Eh bien, nous irons à la messe ». Le terrain une fois vendu, Gauguin s'écria: « Ma terre obtenue, je n'ai plus reparu à l'église. »

Gauguin avait changé de nom à Tahiti : il s'appelait Tioka. Il vivait une vie fruste, mais arrosée d'absinthe, qu'il consommait à toute heure. Au moyen d'un long bambou et d'une ligne de pêche, il basculait une bouteille d'absinthe et une gargoulette d'eau qu'il faisait rafraîchir dans un puits. À tout moment, de son atelier, il faisait remonter le tout par un jeu de pendulum, et faisait couler la divine liqueur dans sa gorge.

Tout le monde entraît chez Gauguin, à toute heure. Beaucoup de femmes. Et tout cela criait, jacassait, sans que Gauguin s'en émût.

Paul Gauguin peignait. Il passait dans ses jardins féériques.

Quand Paul Gauguin mourut, dans sa cabane qu'il appelait *La maison du jour*, devant laquelle se dressaient des motifs peints, se présenta un trésor extraordinaire. Chacune de ses toiles vaut aujourd'hui de 20 à 100 millions.

Il fallut cependant mettre aux enchères à Tahiti.

La vente eut lieu quatre mois après la mort du peintre.

À ce moment, un aviso français *La Durance* faisait escale à Papeete.

La vente que conduisit un commissaire-priseur hilarant demeure un classique de la bouffonnerie bourgeoise face au génie.

On vendait une toile. Le commissaire-priseur l'avait mis sens dessus dessous.

Tout le monde s'esclaffait.

« Cette horreur ! Cette fabuleuse horreur ! » disait-on de toutes parts.

Quel est celui qui achèterait cette horreur ?

« Le titre ! », clame-t-on de tous côtés.

Le commissaire-priseur se rengorgea et dit :

« *Les Chutes du Niagara* ! Qui veut *Les Chutes du Niagara* ! »

Et le commissaire-priseur maintenant tonnait : « Quatre francs ! Cinq francs ! Six francs ! »

Et enfin « Sept francs, adjugé. »

L'acheteur était un petit officier de l'avis *La Durance*. Il est passé à la postérité. Son nom est Segalen, médecin de marine.

Le Dr Segalen et Daniel de Monfreid sont aujourd'hui connus pour avoir aimé et prôné Gauguin, alors que tout le monde reniait cet incandescent soleil.

Ce que le commissaire-priseur prenait pour *Les Chutes du Niagara* est le fameux *Paysage d'hiver* aujourd'hui au Louvre et qui est estimé une centaine de millions.

Le commissaire-priseur mit ensuite aux enchères la palette de Gauguin. Personne n'en voulut. La palette fut adjugée à Segalen pour deux francs.

Aujourd'hui Gauguin est le peintre qu'on vend le plus cher dans le monde.

Constatons, par ailleurs, les fabuleuses fortunes que font d'autres peintres comme Picasso. Et mettons-nous à rêver.

Mon ami Pierre Renaud me disait l'autre jour : « On ne peut *avoir et être* ! »

Et cependant il y a Picasso !

Je crois au rôle de la femme dans la vie des hommes de génie.

Picasso a dû rencontrer quelques puissants propagandistes, certains de ces médiums qui passent le message par leurs nerfs et leurs émanations aux hommes, ce que j'appellerai les pythonisses de l'Actuel.

Quant au Message lui-même et qui est hors du temps, l'homme de génie n'a que faire de l'aide des femmes. Tout au contraire, le génie transcende et se réalise *malgré les femmes* et se sert d'elles comme levier d'opposition.

La femme tahitienne de Gauguin n'a pas dû beaucoup le gêner. C'est ce que justement aurait fait la Danoise qu'il épousa et qu'il dut fuir, ou plutôt qui le quitta.

Et nous tenons une clé essentielle : la *liberté spirituelle* par quoi se réalisent les grandes œuvres de l'humanité et sans quoi aucune forme de génie ne peut apparaître sur la terre. La femme ici a un rôle négatif. On n'en parlera jamais assez.

ADVANCE

28 Novembre 1958

Un philosophe et un peintre

Ils sont des Mauriciens.

Le philosophe est France Lefèvre (nom de plume de Jean Félix Lebon). Le peintre est Serge Cabon, le talentueux fils de Marcel Cabon.

Tous deux sont jeunes, très jeunes.

Et tous deux ont de beaux visages, nets et ouverts.

Espoir pour demain ? Je le crois.

On a eu des peintres à Maurice, mais point de philosophe, surtout un aussi jeune que France Lefèvre.

Ce philosophe mauricien s'exprime en un langage clair, si rare dans le monde d'aujourd'hui.

J'aime son concept de l'homme de génie et du génie.

L'homme de génie, dit-il, est un homme de science qui, à cause de son intelligence supérieure, est exceptionnellement capable d'intuition. Le génie, au contraire, dit France Lefèvre, est un homme *inspiré* et un homme qui agit comme il pense.

Je vois ici un distinguo d'*honnêteté*. France Lefèvre voit juste.

« Or sa pensée, ajoute France Lefèvre, en parlant du *génie*, son mode de penser, sa conduite même étonnent par leur extravagance apparente, leur originalité, C'est pour cette raison que les génies apparaissent souvent, aux yeux du monde, comme des déséquilibrés. »

Entre le génie et la folie, a-t-on dit, il n'y a qu'un pas.

Ce *pas*, remarque France Lefèvre, le génie ne le fait pas.

Le génie, à mon sens à moi, est un homme simple que le monde *croit* compliqué.

France Lefèvre, d'autre part, pense avec justesse quand il dit que le christianisme n'est pas une doctrine, mais un mode d'existence. Ici beaucoup lui donneront raison.

France Lefèvre traite de la dialectique avec bonheur. Il saisit très bien le sens paradoxal de la vie.

En fait, la vie est pure magie, on l'a voulue physique. Le *leurre* est l'objet.

Mais que dire de Serge Cabon ?

Notre peintre fera une exposition de ses toiles en décembre.

Serge Cabon est l'homme qui cherche. Qu'il se console de *chercher*. Picasso n'a pas fait mieux.

On demandait à Picasso : « Pourquoi peignez-vous ? »

« Afin d'apprendre à voir », dit Picasso.

Et Picasso à qui un ami (qui l'avait de longtemps perdu de vue) disait : « Je ne comprends pas la peinture », Picasso questionna : « Connais-tu le chinois ! » – « Non », dit son ami. – « Alors c'est comme le chinois, tu dois *apprendre* ma peinture. »

Le monde a *appris* les tableaux de Picasso à coups de dollars. Il n'en sait pas plus pour cela.

Et celui qui a acheté *L'Homme au gilet rouge* de Cézanne récemment à Londres pour 264 millions de francs, sait peut-être seulement que ce tableau lui a coûté cher, et la valeur du tableau est dans le *prix* qu'il paya.

Quelle est la *valeur* des tableaux de Serge Cabon ?

J'y vois un noble effort pour faire de la *peinture en profondeur*. Par cela il se différencie de ses amis les peintres. Bonne chance, Serge Cabon !

Un conseil – un tout petit – ne géométrisez pas, vous arrêtez le mouvement du tableau, opérez par une *danse du pinceau*.

La couleur danse. Il faut danser avec elle.

« La couleur est énigmatique, disait Paul Gauguin, et elle doit être utilisée énigmatiquement. »

Rien n'est moins énigmatique que la géométrie. C'est banal. Et qui peut dire que la couleur est banale ?

Libérez vos couleurs, cher Serge Cabon, et vous arriverez à une libération de lumière.

Le MAURICIEN

5 Décembre 1958

Notre économie face à l'avenir (I)

Dédié à M. Fernand Leclézio

L'industrie sucrière mauricienne s'est développée – sauf FUEL – à la manière de cette histoire de l'Évangile où on coud un tissu neuf sur un vieil habit. FUEL est parti à neuf, grâce au génie de M. Fernand Leclézio. Je dis « génie » pour parler d'originalité.

FUEL est la seule usine de ce pays qui soit « viable ». Toutes les autres devront « sauter ».

La centralisation est faite à Maurice, non selon les nécessités géographiques, mais d'après les vents de la finance et les luttes entre « gros intérêts ».

On a investi des sommes énormes dans des « compromis techniques » qu'on devra démantibuler demain.

Sauf FUEL, tout le monde a eu tort ici.

L'autre tort, c'est de n'avoir pas installé une raffinerie à Maurice. Cela était encore défendable lorsqu'on ne produisait que 225 000 tonnes de sucre en moyenne, mais avec 500 000 tonnes, c'est une nécessité.

J'ai un plan pour « rétablir » l'industrie. Je le présente.

Il faut créer cinq centrales. FUEL est la sixième.

Une centrale à la hauteur de Plaine des Papayes pour le nord, une à la hauteur de St Pierre pour le centre, une à la hauteur de Case Noyale pour l'ouest-sud-ouest, une à la hauteur de Beau-Vallon pour le sud-est, une à la hauteur de Souillac pour le sud.

Il faut « bazarder » toutes les usines, sauf FUEL, qui devra être agrandi.

Le tout, vendu dans l'Inde, donnera Rs 50 000 000.

Le prix des cinq centrales sera de Rs 150 000 000.

Je préconise qu'on ferme les deux Docks, en leur donnant une compensation globale de Rs 25 000 000.

À la place du *New Mauritius Dock*, on ferait un jardin joignant le *Pleasure Ground*. À la place de l'*Albion Dock*, on ferait une cité ouvrière, avec cinéma, marché, etc.

Un quai en eau profonde relierait la terre ferme au Fort George.

On assécherait la Mer Rouge, en déviant le canal Bathurst.

Le long du quai en eau profonde, on construirait une raffinerie.

Et sur le terrain asséché de la Mer Rouge, on mettrait des *bins*.

Nos six centrales arrêteraient leur produit à la masse-cuite.

On demanderait à l'Angleterre des camions-citernes pour masse-cuite, qui seraient des malaxeurs transportables, le moteur du camion-citerne faisant tourner le malaxeur et l'échappement de gaz dans des tuyaux réchauffant la masse-cuite.

À prévoir pour les camions-citernes : Rs 25 000 000. À prévoir pour la raffinerie et les *bins* : Rs 40 000 000, et Rs 10 000 000 pour le quai en eau profonde.

La dépense globale serait :

| | |
|----------------|---------------------------------------|
| Rs 150 000 000 | pour cinq centrales |
| Rs 25 000 000 | dédommagement aux Docks |
| Rs 25 000 000 | pour les camions-citernes |
| Rs 10 000 000 | pour le quai en eau profonde |
| Rs 40 000 000 | pour la raffinerie et les <i>bins</i> |
| ----- | |
| Rs 250 000 000 | |

Je déduis Rs 50 000 000, prix de la vente de nos usines dans l'Inde.

Il reste Rs 200 000 000 à prévoir. Les banques locales pourraient prêter Rs 50 000 000. La *Lloyds* pourrait prêter Rs 50 000 000. Et le Gouvernement pourrait lancer un emprunt à Londres, garanti par l'industrie sucrière, de la valeur des Rs 100 000 000 manquantes.

La raffinerie aurait un laboratoire central de contrôle, une chambre de comptes, remplaçant le syndicat des sucres.

Mais, à ce propos, il faut un *Pool de l'industrie sucrière* : le *Sugar Industry Pool*, qui serait à la fois agent d'achat et de vente, corps technique, bureau de statistiques et organisme de *planning*.

C'est ce *Mauritius Sugar Industry Pool* qui garantirait tous les emprunts.

L'industrie sucrière mauricienne telle qu'elle est constituée aujourd'hui sera fermée dans quelques années. Et rien ne nous garantit qu'on aura alors l'argent nécessaire pour opérer la refonte industrielle.

Je mets au défi n'importe qui en ce pays de critiquer dans le fond le plan que je préconise.

L'île Maurice souffre d'une crise aiguë *des intelligences*.

Le pays manque d'esprits de synthèse.

Face à un échiquier d'experts est un conglomerat d'intérêts. La technique est sur un bord et la finance est sur l'autre bord.

L'industrie sucrière, qui devrait être une affaire nationale, est une affaire de familles.

Personne n'a proposé une politique agraire.

La question alimentaire est grave : nous dépendons entièrement de l'étranger, alors qu'on pourrait aisément cultiver des plantes vivrières à court terme, entre les alignements des cannes vierges, et ainsi alléger notre balance commerciale.

On commence seulement à résoudre ici-même le problème de l'eau, alors qu'il y a beau temps que je préconisais l'utilisation de nos lacs souterrains.

Notre climat a changé et réclame deux roulaisons annuelles – ce qui aurait accru notre production. J'ai parlé ici encore dans le désert.

Nos richesses minières nous attendent. J'ai clamé et je réclame dans ce sens. Qui m'a entendu, qui m'entend ? Tout pays volcanique est forcément riche en minéraux. Que fait-on ? On cherche les trésors des pirates : rubis, saphirs gros comme un œuf de dodo et diamants, perles et lingots d'or.

Toute la Rivière Noire serait cultivable, et si nous faisons venir ici-même un sourcier, un radiesthésiste.

La surpopulation est un problème insoluble avec notre économie actuelle, mais tout à fait rentable dans un plan d'ensemble.

L'île Maurice peut faire vivre un million d'habitants et même plus, avec une économie moderne *et le développement de toutes nos ressources*.

Depuis la mort de Sir Henry Leclézio, personne ici-même ne peut « penser l'ensemble », sauf peut-être M. Fernand Leclézio. Mais a-t-il voix au chapitre ?

Je lance ici un cri d'espérance, un cri vraiment patriotique. Mais je dénonce le mal national : *les grandes intelligences non utilisées*.

Point que l'île Maurice manque de grands esprits. Mais ceux-ci croupissent au bas de l'échelle. Leur originalité leur ferme toutes les portes.

Car dans le monde moderne, l'esprit est tout : on ne peut s'en passer.

L'île Maurice souffre d'une crise d'intelligences, dans sa forêt d'experts et de financiers.

L'esprit ne peut rester sur un bord et l'argent sur l'autre bord.

De leur accord dépendra notre prospérité.

Le MAURICIEN

11 Décembre 1958

Notre économie face à l'avenir (II) – centralisation et décentralisation

Mon premier article s'arrêtait à la crise des intelligences.

Je reprends le fil.

Mon opinion est que l'industrie sucrière aurait *intérêt* – maintenant ou jamais – à se montrer *libérale*.

Le pays industriel a commis une grande faute : il a centralisé les terres. Il fallait décentraliser les terres, conserver le pays à l'état de petits métayers.

L'afflux vers les villes est la conséquence directe de cette centralisation agraire. D'où le nombre croissant de travailleurs intellectuels et le chômage.

On a parlé du « retour aux champs ». Mais comment ?

J'ai un plan.

Les propriétés à usines devaient offrir, en *hire-purchase*, 33 % de leurs terres, par lots ne dépassant pas dix arpents. Le bien sucrier ferait la faisance-valoir de ces terres et fournirait toutes les commodités nécessaires. Cet *hire-purchase* couvrirait une période de quinze années, à la fin de quoi le locataire serait le propriétaire et garderait ses cannes au sein de la propriété.

Une seule réserve. Le niveau de culture devra être chez le métayer à la norme même de la propriété sucrière, afin que le pays ne souffre pas d'une sous-production.

J'ai parlé de *libéralisme*. Cela *paie* aujourd'hui.

Notre pays marchant vers une coopérative à six usines (unies dans un Pool de l'Industrie Sucrière, où pourraient entrer les petits planteurs), il est de l'*avantage* de l'industrie sucrière :

1° de faire entrer tous les employés, jusqu'aux *sirdars*, dans le pourcentage sur les profits tel qu'en jouit l'administrateur ;

2° de réviser, chaque année, avec la révision des prix des sucres, le taux de paie des travailleurs et des ouvriers d'usine.

De telle sorte que la prospérité de l'industrie sucrière, il n'est personne qui en fasse partie qui ne l'aurait à cœur et *pratiquement*.

Le but même du libéralisme est de travailler de plus en plus à la *coopérative*, qui signifie *coopération*.

La *coopérative dernière* serait le Pool de l'industrie sucrière que je préconise.

Un point important est la création d'une *Bourse Ouverte* où les actions des propriétés sucrières seraient vendues par petits lots, avec cote de Bourse officielle, et qui seraient accessibles aux petits épargnants que sont les très petits capitalistes.

Je suis en faveur d'*écoles agricoles* dans les petits villages, et de ne garder que très peu de haute technique.

Je suis en faveur de *primes agricoles*, qui créeraient une émulation entre petits planteurs.

Port-Louis, Curepipe, Rose Hill s'accroissent trop au détriment de la campagne.

Il faut amener un « retour à la terre » par une *décentralisation agraire*.

Donc, je me résume :

Il faut *centraliser* à outrance dans le domaine industriel des usines, et *décentraliser* à outrance dans le domaine agraire.

Et porter le « système des six usines », que je préconise, dans une marche en avant vers le système coopératif de plus en plus poussé, gage de coopération.

Et ainsi promouvoir une entente de plus en plus grande par le principe de l'harmonie.

L'Univers marche vers l'union. Il faut unifier.

..*

Je mets quiconque ici-même au défi de me dire que mon principe est faux.

La coopérative est pour moi la base matérielle sur laquelle nous pourrions édifier ce qu'on a appelé *l'entité mauricienne* dont le sommet est spirituel et dont le fondement plonge dans les réalités matérielles de la vie.

Naturellement, je parle en socialiste.

ADVANCE

13 Décembre 1958

Lee et Napoléon

Abraham Lincoln ayant été élu président, la guerre éclate entre le Nord et le Sud dans l'Amérique du XIXe siècle.

En Virginie proche de Washington, une batterie de l'armée du Sud lance la première bordée.

Et les armées du Sud montent à l'assaut du Nord pris de panique. Il manqua de peu que la ville de Washington fût prise.

Le Nord manque de généraux. Et bien que les armées fédérales (celles du Nord) soient plus nombreuses, les armées confédérées (celles du Sud) les battent à plate couture.

Mais monte peu à peu au zénith Robert E. Lee qui grimpe l'échelle des cadres et accède, bien qu'un peu tard, au pic de la hiérarchie.

Robert E. Lee est gêné par le président du Sud, Jefferson Davis. Celui-ci réclame la défensive. Lee veut de l'offensive à outrance.

L'extraordinaire génie de Robert E. Lee est qu'il joue le tout pour le tout à chaque bataille. Mais un inconcevable enchaînement de fatalités lui barrent à chaque coup le dé du destin.

Ainsi il se trouve à Charlestown face à une troupe beaucoup plus nombreuse que son armée. Mais Lee décide de livrer bataille. Il a son plan.

Il détachera Jackson, son brillant second, le long d'une route de montagne (comme le fit Napoléon pour le Saint-Bernard) afin que Jackson se mette en plein *arrière* de l'armée adverse.

Puis Jackson viendra vers Lee, qui est *face* à l'ennemi. Et Lee viendra vers Jackson, qui est à l'*arrière* de l'ennemi.

Et de leur rencontre viendra le désastre de l'adversaire.

Jackson prend sa position sans que l'ennemi ait été alerté.

Mais Jackson, dans le crépuscule, fait une reconnaissance avant d'attaquer. Mal lui en prend, car la nuit étant venue, une salve tombe sur lui et sa suite, venant de ses propres troupes qui l'avaient pris pour l'ennemi.

Jackson tombe. Il ne peut plus parler et il meurt. Personne ne connaît son plan. On doit appeler son second. On perd du temps. Et quand Lee vient vers Jackson, c'est trop tard : l'ennemi a pu glisser et s'échapper.

Lee fait ce qu'a toujours fait Napoléon : il contourne toujours l'adversaire et l'enveloppe. Lee fait ce que Napoléon a toujours fait, *sauf* à Waterloo où il lança ses troupes de face, son génie l'ayant quitté.

Robert Lee rappelle Foch, qui, débordé sur la droite, enfonce au centre, contre-attaque au maximum de sa puissance sur sa gauche.

La bataille, à mon sens, est un carrousel : c'est à qui jouera au mieux pour envelopper l'autre. Les plus grandes batailles se font sur l'aile, comme au football la partie pivotale sur les ailiers : le centre marque, l'aile commande.

Lee gagna toutes ses batailles. Mais ce qui fut le commencement de sa fin, c'est Gettysburg, où, comme Napoléon à Waterloo, Lee avança ses troupes comme à la parade, *de face*. L'ennemi attendit calmement, puis mitrilla à bout portant.

Lee face au canon attendait. Sur son cheval noir. Il vit venir à lui les débris de son armée et, les larmes aux yeux, il dit : « Tout est de ma faute ». On ne peut toujours être égal à soi-même. Napoléon lui aussi, pleura après la dernière charge de Waterloo. La Garde se mit ensuite au carré pour un baroud d'honneur. Napoléon voulut se placer parmi ses troupes et mourir en apothéose. On l'en dissuada. Il fallait Ste Hélène. Lee, pour sa part, partit sur les routes du Sud. Le Sud râlait.

Quand Lee capitula, il était un contre vingt et n'avait ni munitions ni des bottes pour ses soldats.

Il rencontra le général du Nord dans une campagne. On dressa procès-verbal. Lee signa la capitulation et réintégra la vie privée. Il se fit oublier.

On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre Lee et le petit Corse.

Connaît-on seulement certains faits cachés concernant Napoléon ?

Napoléon avait l'horreur des foules. Il était de la « bande à Robespierre » et manqua être limogé ou même emprisonné après Thermidor. Et lors de Brumaire, il eut très peur et bafouilla.

Sait-on qu'à Fontainebleau, après la première abdication, Napoléon tenta de se suicider ?

Sait-on que Napoléon, avec son immense génie, refusa Fulton à Schoenbrunn ? Et qu'à Ste Hélène, il ne fut pas si magnanime avec telle ou telle femme de personnages de sa suite ?

L'anecdote la plus forte concerne la randonnée de Napoléon de Fontainebleau à la côte, et qui devait l'amener à l'île d'Elbe.

Un général autrichien et un général russe lui sont attachés pour lui servir d'escorte et de garde.

Plus on avance vers le sud, plus l'animosité de la foule augmente. Napoléon, pour dépister la foule, se déguise en noble français, habit gris, chapeau rond et cocarde blanche.

Arrivé aux trois quarts de sa route, Napoléon ne tient plus. Il échange son vêtement contre l'accoutrement du général autrichien. Et, ainsi costumé, il s'élance à cheval sur la route.

La honte cependant le prend. Il revient à l'arrière et accepte de réintégrer sa calèche avec son vêtement de royaliste.

Waterloo est un chef-d'œuvre de *complexe de supériorité*.

Ney commet une gaffe. Il va en commettre une autre à Waterloo.

Napoléon, lui, est *sûr* de lui-même. Dans la maison où il va passer la nuit, en attendant le jour fatidique, il cherche à se *prouver* devant ses généraux : « Demain nous serons à Bruxelles, dit-il. J'ai partie gagnée. » Mais est-ce à cause de cette *démonstration* d'assurance ? Les généraux restent silencieux et pessimistes.

Napoléon – lui qui n'avait jamais perdu de temps pour attaquer – lambine le matin à cause de la pluie. Ce n'est qu'à midi qu'il inspecte les troupes et donne l'ordre à la batterie d'Éclou de tirer. Et c'est la bataille absurde : attaque de face.

Le secret est que Napoléon, dans sa calèche montant aux armées, avait dans une boîte sur ses genoux, le collier sans prix de Pauline Borghèse, sa sœur. C'était un *en cas*, une assurance, la sécurité.

Ici perce le petit bourgeois.

La vérité est que Napoléon depuis longtemps se conduisait ouvertement en bourgeois.

Bourgeois, il l'était en plein quand il se fit Empereur. Et super bourgeois quand il voulut s'honorer du mariage autrichien.

Et le bourgeois eut raison du génie guerrier à Waterloo.

À Ste Hélène, Napoléon essaya de sortir de l'état bourgeois. Il n'y réussit pas.

Avec ses frères et sœurs, Napoléon se conduisit *en bourgeois, anxieux de caser ses parents*. Napoléon fit de la France une *place*, qu'il exploita : il *plaça* ses frères et sœurs, il fit des uns des rois, des autres des princes et des duchesses.

Le « *napoléonisme* », c'est le *bourgeoisisme sans la couronne*. À ce titre, nous sommes dans le grand guignol. Et il est étonnant que l'histoire ne l'ait pas reconnu.

Le MAURICIEN

18 Décembre 1958

Notre économie face à l'avenir (III) – une banque des pauvres

Un dicton court : *On ne prête qu'aux riches.*

C'est le système ancien. Je propose un nouveau système : prêter aux pauvres.

Ainsi je passe chez un courtier : « Prêtez-moi de l'argent ». Le colloque commence :

- Quelles sont vos garanties ?
- Je n'en ai pas.
- Et alors ?
- Alors quoi ?
- Nous ne pouvons rien vous prêter, vous n'avez aucune garantie.
- Et mon génie ?
- Ça ne compte pas.
- Ça ne compte pas ?
- Nous exigeons une valeur.
- Mais ne suis-je pas une valeur ?
- Ça ne compte pas.
- Donc, je suis une non-valeur ?
- Monsieur, vous ne me comprenez pas.

Je quitte le bureau du courtier. J'ai appris qu'il y a d'immenses valeurs à Maurice, et, parmi ces richesses, je suis une non-valeur.

C'est pourquoi je réclame une Banque des Pauvres, pour les riches en esprit, riches en possibilités, mais sans le sou.

Est-ce que le cordonnier n'est pas une valeur ? Il l'est pour le pays. Mais il lui manque Rs 300 pour agrandir son établi, augmenter le nombre de ses outils et de ses aides. Il va à la Banque des Pauvres, qui lui donnera les Rs 300.

La garantie, ce sera le pays comme un tout.

Qu'on crée une Banque des Pauvres, garantie par tout le pays, par la somme des contribuables.

Et qu'on aide le petit cordonnier, le petit tailleur, le petit maçon, le petit planteur (d'un arpent à deux), la petite blanchisseuse, le petit menuisier, la petite couturière, le petit boulanger, le petit coiffeur, la petite modiste, le petit laboureur et le petit ouvrier !

Qu'on aide tout le monde avec une Banque des Pauvres et le pays ira bien mieux, beaucoup mieux.

On ne prête qu'aux riches, fait le dicton. Prêtons aux pauvres !

Créons une banque bailleuse de fonds pour misérables.

Les pauvres misérables finalement appauvrissent le riche dans le monde moderne où tout se tient.

..*

Monsieur Joseph Joséphin est un artiste. Il est pauvre. Monsieur Paul Paulinaire est un écrivain. Il est pauvre. Prêtez au pauvre Joséphin et au pauvre Paulinaire. Ils enrichiront le pays par leur génie et attireront les touristes ici par le rayonnement de leur esprit. Et ces « non-valeurs » deviendront finalement des valeurs en termes de roupies, via le tourisme.

Le prestige, lui aussi, paie de nos jours.

Le Panthéon, l'Acropole font monnaie jusqu'aujourd'hui – valeurs qui continuent à valoir depuis les fins fonds du passé.

Madame prête bien à sa couturière. Une Banque des Pauvres fera cela !

Une Banque des Pauvres, par exemple, m'aurait donné les Rs 1 000 qu'il me faut pour de nouveaux chefs-d'œuvre.

On ne prête qu'aux riches !

Ainsi, si j'étais riche, on aurait acheté mes tableaux. Je suis pauvre, on me boude.

On ne prête qu'aux riches !

C'est ainsi qu'un homme qui possède un million peut en emprunter trois. Où sont les garanties de cet homme ? J'ai oublié de le demander à « mon » courtier.

Qu'on se dise bien ceci : dans le monde moderne, l'argent n'est plus l'argent. Et prêter aux pauvres, c'est enrichir les riches.

Nous devons faire confiance au peuple et lui prêter de l'argent. Quelques-uns s'esquiveront. Les autres rendront. Dressons un compte des profits et pertes et allons de l'avant.

J'offre mon idée au pays.

Le MAURICIEN

31 Décembre 1958

Notre économie face à l'avenir (IV) – l'élan économique

Je n'ai jamais cru en la charité. Elle est une vertu qui se nourrit du malheur. Plus de malheureux et la charité a cessé d'exister. Mais je crois en *l'élan*, qui est éternel, même s'il n'y avait plus de pauvres.

Il ne sert à rien de faire des œuvres sociales. Il faut y ajouter *l'élan*.

Un bon médecin est celui qui a de l'élan. Un bon avocat est celui qui a de l'élan.

Je connais des gens avec mille défauts. Mais ils ont l'élan.

Et on peut leur pardonner, parce qu'ils ont de l'élan.

Les gens qui ont de l'élan sont vivants.

Il manque à la charité l'élan. Il manque aux œuvres sociales l'élan.

Le riche qui a de l'élan est adoré ici-même, comme partout dans le monde. Et le pauvre à qui manque l'élan est doublement pauvre.

J'aime le peuple, parce qu'il a de l'élan. Et je déteste les cocktail-parties, parce qu'il y a le faux élan.

Donc on peut se demander : peut-on refaire notre pays *économiquement* par l'élan ?

L'élan pousserait – sans qu'on leur dise – les riches, les fortunés, les demi-fortunés en ce pays, qui, d'un commun élan, donneraient aux pauvres ce qu'ils ont de *trop*.

Ainsi les vieux vêtements, encore utilisables, et qu'on entreposerait un peu partout et distribuerait intelligemment.

L'élan serait des arbres de Noël élevés un peu partout chez les fortunés de la vie, et où seraient conviés les enfants pauvres. Et ce serait l'élan de la Noël lié aux beaux réveillons.

L'élan est tout.

J'ai toujours désapprouvé qu'on brise l'élan des enfants par l'éducation. Ça fausse l'avenir. Et viennent plus tard des hommes sans élan, qui briseront à leur tour l'élan de leurs enfants.

À l'élan se lie l'originalité. Les hommes sans élan détestent les gens originaux.

Et la plupart de ceux qui ont de l'élan ici-même sont traités de fous.

Dans cet ordre d'idées, il est recommandable d'être fou, fou dans le vrai sens. Car ceux qui finissent à l'asile – disons-le bien fort – ont le faux élan.

L'élan de la couleur fait le peintre. L'élan de la forme fait le sculpteur.

Seuls les hommes à élan ne se perdent pas dans le capharnaüm de l'Histoire.

* * *

Je voudrais maintenant parler de l'élan dans le champ économique.

L'élan, c'est l'imagination.

L'homme d'affaires qui a de l'élan verra bien que mon plan des six usines est un élan vers l'avenir.

Cet élan qui nous portera en avant abolira le jeu inextricable des intérêts et mènera nos affaires dans un grand acte de coopération par les coopératives.

Et au lieu de s'opposer comme à présent, les intérêts s'associeront pour se porter en avant.

Nos six usines renforceront notre solidarité. Et ce n'est pas peu dire.

* * *

Une raffinerie nous donnera un sucre unique et une seule marque. Et nos mélasses deviendront consortium d'expédition.

Et nous aurons un *pool* d'énergies, d'ambitions, de volontés, d'intelligences, et toute l'île économique sera dans un seul élan.

Cela, n'est-ce pas appréciable ?

Nos vingt-cinq usines actuelles et toute la subdivision de notre effort industriel haussent notre coût de production. Le coût de production phénoménalement réduit permettra de mieux rétribuer les travailleurs de l'industrie.

Et tout le monde en profitera, jusqu'aux commerçants.

L'île Maurice regorge d'argent. Pourquoi ne pas oser, avoir l'élan ? Qui peut me contredire !

J'ai recommandé qu'on cultive des plantes vivrières entre les alignements des cannes vierges. Y a-t-il une raison qui empêche de faire cela ? Qu'on le dise. Sinon, qu'on aille de l'avant. Notre problème alimentaire serait effacé par cette merveilleuse solution.

Le problème du logement réclame notre élan, l'élan de tout le monde.

Le peuple s'accroît. Il faut loger tout le monde.

Pourquoi le béton ? Pourquoi des maisons phénoménales ? Pourquoi ne pas *aller plus vite*, avec les matériaux à bon marché dont dispose le pays : terre glaise pour faire des briques rudimentaires, du bois de

filas à bon marché, de la paille de canne qu'on pourrait apprendre à tresser, du vétiver au besoin (partout, on devrait planter du vétiver), de l'étope, des tiges d'aloès, les coraux et la bagasse rendue *hardboard*, les cendres de charbon et mille autres moyens. Le tout afin de bâtir *une maison du peuple* à vil prix.

L'élan serait pour les propriétés sucrières de créer rapidement des vergers, afin de donner une masse de fruits à bon marché à tous.

Je crois aux œuvres sociales, mais faites avec élan. Je crois au don de soi lié au don matériel. Je crois à une forme de charité qui est élan, et qui ne blesse pas, même les âmes les plus susceptibles.

Je crois à l'élan économique. Par contre, je ne crois plus que l'économie n'est qu'une source d'intérêt, chacun cherchant son intérêt.

Chacun doit gagner sa vie, et même s'enrichir, mais avec élan.

L'élan économique réclame le cœur. Il faut mettre le cœur dans les affaires et tout va mieux.

L'extraordinaire du monde actuel, c'est que le cœur *paie*. Et nous arrivons à l'Union des Peuples dans un universel humanisme.

L'élan de la planète n'est pas vers Mars ou la Lune, mais l'élan de la planète est l'élan du cœur.

Je parle, pour nous, de l'élan dans la coopération. Est-ce beaucoup demander ?

Ce que je préconise, c'est une charité d'élan du riche pour le pauvre, et un élan du pauvre vers le riche. De ce double-élan viendra notre prospérité intégrale.

Il faut des riches, il faut des pauvres. Et tout cela est relatif. Car beaucoup de pauvres sont plus heureux que les riches, qui aimeraient changer leur sort souvent avec eux.

Ce qu'il ne faut pas, c'est le manque d'élan.

Mon plan est celui d'un *Élan Économique*, qui servira autant le riche que le pauvre.

Donc, allons de l'avant !...

Table des Matières

Volume I

du 14 février 1948 au 31 décembre 1958

| N° | Titre | Date | Journal | Page |
|-----|--|------------|---------------------------------------|------|
| 001 | Georges Duhamel tel que je l'ai connu | 14/02/1948 | Le Cernéen Le Mauricien Advance | 001 |
| 002 | Raoul Guillet – l'homme et l'artiste | 14/08/1949 | Le Mauricien Le Cernéen | 003 |
| 003 | Robert Soëtens et Suzanne Roche (I) | 28/09/1949 | Le Cernéen Le Mauricien | 005 |
| 004 | Robert Soëtens et Suzanne Roche (II) | 08/10/1949 | Le Mauricien | 007 |
| 005 | Racisme ou Progrès ? | 11/11/1949 | Le Mauricien | 010 |
| 006 | Raymonde Kervern | 26/05/1950 | Le Mauricien | 012 |
| 007 | Robert Soëtens et Suzanne Roche (III) | 06/06/1950 | Le Mauricien | 014 |
| 008 | Edmée Le Breton – Une révélation poétique | 07/06/1950 | Advance | 016 |
| 009 | Robert Soëtens et Suzanne Roche (IV) Récital Beethoven | 21/06/1950 | Le Mauricien | 018 |
| 010 | La Musique - Robert Soëtens et Suzanne Roche (V) | 23/06/1950 | Advance | 020 |
| 011 | Portraits mauriciens – Marcel Cambon L'homme qui s'ignore | 07/07/1950 | Le Mauricien | 022 |
| 012 | Portraits mauriciens –Emile Labat Le Décivilisé-Roi | 28/07/1950 | Le Mauricien | 024 |
| 013 | Max-Pol Fouchet | 22/08/1950 | Le Mauricien | 026 |
| 014 | Souvenirs sur Max-Pol Fouchet | 07/09/1950 | Le Mauricien | 028 |
| 015 | Lettre de Malcolm de Chazal | 08/09/1950 | Le Mauricien | 030 |
| 016 | L'île des génies – Lettre à André Masson | 27/09/1950 | Advance | 031 |
| 017 | France de Lapeyre | 04/10/1950 | Advance | 034 |
| 018 | Paul et Virginie – Un mythe sans épaisseur | 10/10/1950 | Le Mauricien | 035 |
| 019 | Causerie du vendredi | 13/10/1950 | Advance | 038 |
| 020 | Causerie du vendredi | 20/10/1950 | Advance | 040 |
| 021 | Le pas de porte par André Masson | 22/12/1950 | Advance | 042 |
| 022 | Jules Hermann, génie méconnu | 29/12/1950 | Advance | 044 |
| 023 | Enigme | 06/03/1951 | Le Mauricien | 046 |
| 024 | Arthur Martial, le pur | 17/04/1951 | Le Mauricien | 048 |
| 025 | Jésus et l'Atome | 13/06/1951 | Le Cernéen | 049 |

| | | | | |
|-----|---|------------|--------------|-----|
| 026 | Un procédé | 03/10/1951 | Le Mauricien | 051 |
| 027 | Révélation de la nuit – (Manifeste I) | 06/10/1951 | Le Mauricien | 053 |
| 028 | Qu'est-ce que le monde vivant ? | 30/01/1952 | Le Mauricien | 055 |
| 029 | Un prodigieux évènement | 06/02/1952 | Le Mauricien | 057 |
| 030 | Civilisés et barbares | 13/02/1952 | Le Mauricien | 058 |
| 031 | La révolution scientifique | 05/03/1952 | Le Mauricien | 060 |
| 032 | Spiritisme et Voyance | 14/03/1952 | Le Mauricien | 062 |
| 033 | La quadrature du cercle | 29/03/1952 | Le Mauricien | 064 |
| 034 | Malim, Duhamel, Bedel et Cie | 05/04/1952 | Le Mauricien | 066 |
| 035 | Match et l'Acropole | 12/04/1952 | Le Mauricien | 068 |
| 036 | 20 août 1953 | 16/04/1952 | Advance | 071 |
| 037 | Entendu et vu | 22/04/1952 | Le Mauricien | 074 |
| 038 | Je suis un affreux grotesque... | 29/04/1952 | Le Mauricien | 079 |
| 039 | L'immortalité | 03/05/1952 | Advance | 081 |
| 040 | Aux hommes de la science et à tous ceux que la question pourrait intéresser – Déclaration | 05/05/1952 | Advance | 083 |
| 041 | Paul Mokko | 10/05/1952 | Le Mauricien | 084 |
| 042 | Prophétie sur l'île Maurice – L'île verte avec un pic en forme de cône, sur lequel luit un triangle, et qui n'a jamais été couverte d'un déluge. | 13/05/1952 | Advance | 086 |
| 043 | La fiction de l'argent | 17/05/1952 | Le Mauricien | 088 |
| 044 | Langue et langues | 07/06/1952 | Le Mauricien | 090 |
| 045 | Les présences invisibles | 10/06/1952 | Advance | 094 |
| 046 | Mauriciens remarquables et étonnants | 14/06/1952 | Le Mauricien | 097 |
| 047 | Les soucoupes volantes et leur explication | 21/06/1952 | Le Mauricien | 100 |
| 048 | Les prophètes | 04/07/1952 | Advance | 103 |
| 049 | Les soucoupes volantes et leur explication (II) | 05/07/1952 | Le Mauricien | 106 |
| 050 | L'Arche | 01/07/1952 | Le Mauricien | 108 |
| 051 | Le Soleil | 31/12/1952 | Le Mauricien | 110 |
| 052 | La poésie cosmique | 17/01/1953 | Le Mauricien | 113 |
| 053 | Histoire de fous | 24/01/1953 | Le Mauricien | 115 |
| 054 | Waterloo | 12/03/1953 | Le Mauricien | 118 |
| 055 | L'île des génies | 21/03/1953 | Le Mauricien | 121 |
| 056 | L'île des poètes | 05/05/1953 | Le Mauricien | 124 |
| 057 | Un phénomène | 12/05/1953 | Le Mauricien | 126 |
| 058 | Le phénomène du 9 mai | 20/05/1953 | Le Mauricien | 128 |
| 059 | A forum | 19/06/1953 | Advance | 130 |
| 060 | Ô passé, je te salue !... | 07/07/1953 | Le Mauricien | 132 |
| 061 | Christie ou le Barbe-Bleu atomique | 08/07/1953 | Advance | 135 |
| 062 | Economie poétique et astro-agronomie | 17/07/1953 | Le Mauricien | 139 |
| 063 | Destinée, ô destinée !... | 29/07/1953 | Advance | 142 |
| 064 | L'étoile et le passe-partout | 04/08/1953 | Le Mauricien | 145 |
| 065 | Einstein et Picasso – Sorciers d'éternité | 11/08/1953 | Le Mauricien | 149 |
| 066 | Babel et Abel | 21/08/1953 | Le Mauricien | 153 |
| 067 | Dans les pommes... | 29/08/1953 | Le Mauricien | 156 |
| 068 | Jésus a-t-il existé ? (I) | 19/08/1953 | Advance | 159 |
| 069 | Le Christ cosmique (II) | 01/09/1953 | Advance | 163 |
| 070 | L'antéchrist (III) | 07/09/1953 | Advance | 167 |
| 071 | Cosmogonie – Le double héliocentrisme (I) | 22/09/1953 | Advance | 171 |
| 072 | Cosmogonie – Le double héliocentrisme (II) | 23/09/1953 | Advance | 174 |

| | | | | |
|-----|--|------------|--------------|-----|
| 073 | La terre promise | 24/09/1953 | Advance | 177 |
| 074 | La Belle et la Bête | 30/09/1953 | Le Mauricien | 182 |
| 075 | Les comédiens | 01/10/1953 | Advance | 185 |
| 076 | La Grande Pyramide | 09/10/1953 | Advance | 187 |
| 077 | Poésie ou mort | 10/10/1953 | Le Mauricien | 190 |
| 078 | A la découverte de l'amour | 19/10/1953 | Le Mauricien | 193 |
| 079 | La mort | 21/10/1953 | Advance | 196 |
| 080 | René Guénon – « Les jeux sont faits, rien ne va plus » | 28/10/1953 | Le Mauricien | 198 |
| 081 | La lune se réveille | 28/12/1953 | Advance | 200 |
| 082 | Kélibe-Kéliba – Un classique de demain | 09/01/1954 | Le Mauricien | 202 |
| 083 | Ô espace, père de création ! | 12/01/1954 | Advance | 204 |
| 084 | Génies, bourgeois, monstres et dieux | 04/02/1954 | Advance | 207 |
| 085 | Les Mascareignes | 09/02/1954 | Advance | 210 |
| 086 | L'art vivant | 10/02/1954 | Le Mauricien | 213 |
| 087 | L'élite | 27/02/1954 | Le Mauricien | 216 |
| 088 | Un pur – L'or brille par nudité | 02/03/1954 | Advance | 218 |
| 089 | Prophétie et réalisation | 12/03/1954 | Le Mauricien | 221 |
| 090 | Mokko et Moccoco ou l'île à tiroirs | 16/03/1954 | Advance | 224 |
| 091 | Le refus de poésie | 17/03/1954 | Le Mauricien | 228 |
| 092 | Pourquoi Einstein a échoué | 02/04/1954 | Le Mauricien | 231 |
| 093 | Changements | 09/04/1954 | Le Mauricien | 234 |
| 094 | Un poète parle d'économie politique | 10/04/1954 | Advance | 236 |
| 095 | Amour, où est-tu ? | 23/04/1954 | Le Mauricien | 238 |
| 096 | La monomanie de la monoculture | 27/04/1954 | Advance | 240 |
| 097 | Le capital indivisible | 03/05/1954 | Le Mauricien | 243 |
| 098 | De paradis en paradis (Le coco de mer et le dodo) | 08/05/1954 | Advance | 246 |
| 099 | Ces pauvres riches !... | 19/05/1954 | Le Mauricien | 248 |
| 100 | L'homme qui devint femme | 20/05/1954 | Advance | 251 |
| 101 | Plaisir des lettres – La critique est-elle possible à Maurice ? Les dieux en carton | 05/06/1954 | Le Mauricien | 254 |
| 102 | Serait-ce l'âge d'or ? | 08/06/1954 | Advance | 257 |
| 103 | Les courses à Maurice | 09/06/1954 | Advance | 259 |
| 104 | Robert et Roberta ou Le Couple en Un | 22/06/1954 | Advance | 261 |
| 105 | Le mystère du « Comet » | 22/06/1954 | Le Mauricien | 264 |
| 106 | Ânages et âneries | 29/06/1954 | Le Mauricien | 266 |
| 107 | Sommes-nous sûrs d'exister ? | 10/07/1954 | Advance | 271 |
| 108 | Souvenirs | 31/07/1954 | Le Mauricien | 274 |
| 109 | Les climats | 13/08/1957 | Advance | 277 |
| 110 | Avec Jean Fanchette | 13/08/1954 | Le Mauricien | 279 |
| 111 | La musique et la danse | 21/08/1954 | Le Mauricien | 282 |
| 112 | William Blake – Ange ou dément ? | 04/08/1954 | Le Mauricien | 285 |
| 113 | Babel | 14/09/1954 | Advance | 287 |
| 114 | Nos « croisés » | 02/10/1954 | Le Mauricien | 290 |
| 115 | Soucoupes, cheveux, maisons hantées et cils | 05/10/1954 | Advance | 292 |
| 116 | La femme de lettres | 09/10/1954 | Le Mauricien | 294 |
| 117 | Héloïse et Abélard | 16/10/1954 | Le Mauricien | 296 |
| 118 | Le français à l'île Maurice | 29/10/1954 | Le Mauricien | 299 |
| 119 | Les soucoupes et la pluralité des mondes habités | | Advance | 302 |
| 120 | Edouard Maunick – Le fascinateur | 08/11/1954 | Le Mauricien | 305 |

| | | | | |
|-----|---|------------|--------------|-----|
| 121 | Robert-Edouard Hart – Le poète ne meurt pas | 08/11/1954 | Advance | 307 |
| 122 | On vole un homme (Le cas Imrith Lutchmun , le transcopé) | 15/11/1954 | Advance | 310 |
| 123 | L’Inde, mère de la sagesse | 25/11/1954 | Advance | 314 |
| 124 | Churchill et de Gaulle | 13/12/1954 | Advance | 317 |
| 125 | Comment est né <i>Petrusmok</i> | 11/01/1955 | Advance | 320 |
| 126 | La politique des femmes | 19/01/1955 | Advance | 323 |
| 127 | Hart versus Hart | 16/02/1955 | Advance | 326 |
| 128 | L’approche du commencement de la fin des temps ou l’Heure H | 17/03/1955 | Advance | 328 |
| 129 | Le poète, face à la société | 28/04/1955 | Advance | 330 |
| 130 | Les œuvres sociales | 15/06/1955 | Advance | 332 |
| 131 | Pour une élite | 23/06/1955 | Advance | 334 |
| 132 | Un cas extraordinaire – réincarnation ou possession ? | 07/07/1955 | Advance | 337 |
| 133 | Les couleurs et les femmes | 10/08/1955 | Advance | 341 |
| 134 | L’Histoire et les histoires de femmes | 15/09/1955 | Advance | 344 |
| 135 | Contre Claudel | 17/09/1955 | Le Mauricien | 347 |
| 136 | D’Adam à Bikini ou le Théâtre éternel | 27/09/1955 | Advance | 348 |
| 137 | Le poète et la femme | 18/10/1955 | Avance | 352 |
| 138 | Réflexions sur le sport hippique | 11/11/1955 | Advance | 356 |
| 139 | Pot-pourri | 22/11/1955 | Advance | 359 |
| 140 | Le préjugé de grandeur | 13/12/1955 | Advance | 363 |
| 141 | Claude Béthuel – une étoile à ‘horizon | 27/12/1955 | Advance | 366 |
| 142 | Napoléon à l’envers | 11/01/1956 | Advance | 369 |
| 143 | A bâtons rompus – de l’antiproton à Minou Drouet | 19/01/1956 | Advance | 372 |
| 144 | Les courses de chevaux à l’île Maurice – (Plaidoyer et exposé pour 1956) | 28/01/1956 | Advance | 376 |
| 145 | La révolte des clercs | 11/02/1956 | Advance | 380 |
| 146 | L’île Maurice en cage (Ouvrons nos sites émerveillés) | 22/02/1956 | Advance | 383 |
| 147 | Le Père Pierre-Teilhard de Chardin et Minou Drouet ou la chute à rebours | 28/02/1956 | Advance | 385 |
| 148 | Un grand jockey (Gordon Richards) | 13/03/1956 | Advance | 388 |
| 149 | Concours hippique | 16/04/1956 | Advance | 391 |
| 150 | Israël et le sort du monde | 29/05/1956 | Advance | 393 |
| 151 | Autobus, route, logements et transport | 16/06/1956 | Advance | 395 |
| 152 | Des neiges de St Gabriel au cœur cosmique | 21/06/1956 | Advance | 398 |
| 153 | Hart vivant | 03/07/1956 | Advance | 401 |
| 154 | A propos de « Roseraie » et de « Le Castelet » | 12/07/1956 | Advance | 404 |
| 155 | L’industrie de la pauvreté | 28/07/1956 | Advance | 406 |
| 156 | Nos plages | 10/08/1956 | Advance | 409 |
| 157 | Monuments et boniments | 23/08/1956 | Advance | 412 |
| 158 | Séga à la Rivière Noire | 06/09/1956 | Advance | 414 |
| 159 | La visite de la princesse Margaret – <i>Lettre ouverte à S. E. le Gouverneur</i> | 25/09/1956 | Advance | 417 |
| 160 | « L’Autre » Minou Drouet – (Une fée à l’île Maurice) | 02/10/1956 | Advance | 419 |
| 161 | Paul de Tarse | 18/10/1956 | Advance | 423 |

| | | | | |
|-----|---|------------|--------------|-----|
| 162 | Deuxième lettre ouverte à Son Excellence le Gouverneur | 23/10/1956 | Advance | 426 |
| 163 | La route | 30/10/1956 | Advance | 429 |
| 164 | Les manuscrits de la Mer-Morte | 22/11/1956 | Advance | 431 |
| 165 | Forêts, cheptels, parcs, plantes vivrières et le bonheur du peuple | 08/01/1957 | Advance | 434 |
| 167 | Farouk (son histoire secrète) | 19/01/1957 | Advance | 437 |
| 168 | A quelle rue de Port-Louis donner le nom de Robert-Edouard Hart | 30/01/1957 | Advance | 440 |
| 169 | Pamplemousses – terre de miracle | 31/01/1957 | Advance | 442 |
| 170 | Colloque sur l’abîme | 22/02/1957 | Advance | 446 |
| 171 | L’eau, notre problème | 23/02/1957 | Advance | 448 |
| 172 | Lettre de M. Malcolm de Chazal | 05/03/1957 | Advance | 450 |
| 173 | Au peuple mauricien | 07/03/1957 | Advance | 451 |
| 174 | L’Inde, face à son destin | 25/03/1957 | Advance | 454 |
| 175 | Pour services rendus... | 01/04/1957 | Le Mauricien | 457 |
| 176 | Lettre de M. Malcolm de Chazal | 04/04/1957 | Le Mauricien | 459 |
| 177 | A un demi-génie | 09/04/1957 | Advance | 460 |
| 178 | Alain Le Breton, poète | 13/04/1957 | Advance | 462 |
| 179 | Le jardin R. E. Hart | 15/05/1957 | Advance | 470 |
| 180 | Parlons chevaux | 23/05/1957 | Advance | 472 |
| 181 | Les nouveaux temps | 29/06/1957 | Advance | 474 |
| 182 | L’amour du pays | 06/08/1957 | Advance | 476 |
| 183 | Un livre de Magda Mamet | 14/08/1957 | Advance | 478 |
| 184 | Lettre à un ami | 22/08/1957 | Le Mauricien | 480 |
| 185 | Comment j’ai écrit <i>Sens Magique...</i> | 24/08/1957 | Advance | 483 |
| 186 | La réussite Le Roy | 05/11/1957 | Advance | 486 |
| 187 | Vers la lune | 12/11/1957 | Advance | 487 |
| 188 | L’énigme du Spoutnik II | 26/11/1957 | Advance | 489 |
| 189 | Raoul Rivet | 07/12/1957 | Advance | 491 |
| 190 | Lettre à André Masson | 07/12/1957 | Le Mauricien | 492 |
| 191 | Du nouveau sur Waterloo | 10/01/1958 | Advance | 495 |
| 192 | La politique de demain | 18/01/1958 | Advance | 497 |
| 193 | Pot-pourri | 23/01/1958 | Advance | 499 |
| 194 | Lettre ouverte à M. le Ministre de l’Instruction Publique | 06/02/1958 | Advance | 501 |
| 195 | Politique et vie chère | 15/02/1958 | Advance | 504 |
| 196 | Richesse de l’île Maurice et pauvreté | 18/03/1958 | Advance | 507 |
| 197 | Prospérité fictive | 14/04/1958 | Advance | 509 |
| 198 | Lettre à André Masson | 01/07/1958 | Le Mauricien | 510 |
| 199 | L’instruction publique à Maurice | 11/07/1958 | Advance | 513 |
| 200 | Un mot pour André Masson | 26/07/1958 | Le Mauricien | 515 |
| 201 | De Ravat à Prosper | 13/08/1958 | Advance | 517 |
| 202 | Lettre aux peintres mauriciens | 16/08/1958 | Le Mauricien | 519 |
| 203 | Napoléon III ou le grand homme manqué | 21/08/1958 | Advance | 522 |
| 204 | A propos du tourisme | 29/08/1958 | Advance | 525 |
| 205 | Henry de Monfried, pirate écrivain et poète | 02/09/1958 | Advance | 527 |
| 206 | Magda Mamet et la poésie | 16/09/1958 | Advance | 530 |
| 207 | Précision | 25/09/1958 | Advance | 533 |
| 208 | Lettre ouverte à M. le Ministre de l’Instruction Publique (I) | 07/10/1958 | Advance | 534 |

| | | | | |
|-----|--|------------|--------------|-----|
| 209 | Lettre ouverte à M. le Ministre de l'Instruction Publique (II) | 11/10/1958 | Advance | 538 |
| 210 | Paul Gauguin ou le peintre maudit | 11/11/1958 | Advance | 541 |
| 211 | Un philosophe et un peintre | 28/11/1958 | Advance | 544 |
| 212 | Notre économie face à l'avenir (I) | 05/12/1958 | Le Mauricien | 546 |
| 213 | Notre économie face à l'avenir (I) – centralisation et décentralisation | 11/12/1958 | Le Mauricien | 549 |
| 214 | Lee et Napoléon | 13/12/1958 | Advance | 551 |
| 215 | Notre économie face à l'avenir (III) – une banque des pauvres | 18/12/1958 | Le Mauricien | 554 |
| 216 | Notre économie face à l'avenir (IV) – l'élan économique | 31/12/1958 | Le Mauricien | 556 |
